This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~252 f 13~~

H/V 8461 A. 37

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

TOME TREIZIÈME

ÉDITION DÉFINITIVE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

XIII

LA COMÉDIE HUMAINE

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDES DE MŒURS

LIVRE CINQUIÈME

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE

II

LIVRE SIXIÈME

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

I

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXXIX

Droits de reproduction et de traduction réservés

LA COMÉDIE HUMAINE

SCÈNES

DE

LA VIE POLITIQUE

LE DÉPUTÉ D'ARCIS

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉLECTION

Avant de commencer la peinture des élections en province, il est inutile de faire observer que la ville d'Arcis-sur-Aube n'a pas été le théâtre des événements qui en sont le sujet. L'arrondissement d'Arcis va voter à Bar-sur-Aube, qui se trouve à quinze lieues d'Arcis; il n'existe donc pas de député d'Arcis à la Chambre. Des ménagements exigés par l'histoire des mœurs contemporaines ont dicté ces précautions. Peut-être est-ce une ingénieuse combinaison, que de donner la peinture d'une ville pour cadre à des faits qui se sont passés ailleurs. Plusieurs fois déjà, dans le cours de LA COMÉDIE HUMAINE, ce moyen fut employé, malgré son inconvénient, qui consiste à rendre la bordure souvent aussi considérable que la toile.

A la fin du mois d'avril 1839, sur les dix heures du matin, le salon de madame Marion, veuve d'un ancien receveur général du département de l'Aube, offrait un coup d'œil étrange. De tous les

meubles, il n'y restait que les rideaux aux fenêtres, la garniture de cheminée, le lustre et la table à thé. Le tapis d'Aubusson, décloué quinze jours avant le temps, obstruait les marches du perron, et le parquet venait d'être frotté à outrance, sans en être plus clair. C'était une espèce de présage domestique concernant l'avenir des élections qui se préparaient sur toute la surface de la France. Souvent, les choses sont aussi spirituelles que les hommes. C'est un argument en faveur des sciences occultes. Le vieux domestique du colonel Giguet, frère de madame Marion, achevait de chasser la poussière qui s'était glissée dans le parquet pendant l'hiver. La femme de chambre et la cuisinière apportaient, avec une prestesse qui dénotait un enthousiasme égal à leur attachement, les chaises de toutes les chambres de la maison et les entassaient dans le jardin. Hâtons-nous de dire que les arbres avaient déjà déplié de larges feuilles à travers lesquelles on voyait un ciel sans nuages. L'air du printemps et le soleil du mois de mai permettaient de tenir ouvertes et la porte-fenêtre et les deux fenêtres de ce salon, qui forme un carré long.

En désignant aux deux femmes le fond du salon, la vieille dame ordonna de disposer les chaises sur quatre rangs de profondeur, entre chacun desquels elle fit laisser un passage d'environ trois pieds. Chaque rangée présenta bientôt un front de dix chaises d'espèces diverses. Une ligne de chaises s'étendit le long des fenêtres et de la porte vitrée. A l'autre bout du salon, en face des quarante chaises, madame Marion plaça trois fauteuils derrière la table à thé, qui fut recouverte d'un tapis vert et sur laquelle elle mit une sonnette. Le vieux colonel Giguet arriva sur ce champ de bataille au moment où sa sœur inventait de remplir les espaces vides de chaque côté de la cheminée, en y faisant apporter les deux banquettes de son antichambre, malgré la calvitie du velours, qui comptait déjà vingt-quatre ans de service.

— Nous pouvons asseoir soixante et dix personnes, dit-elle triomphalement à son frère.

— Dieu veuille que nous ayons soixante et dix amis! répondit le colonel.

— Si, après avoir reçu pendant vingt-quatre ans, tous les soirs, la société d'Arcis-sur-Aube, il nous manquait, dans cette circon-

stance, un seul de nos habitués!... dit la vieille dame d'un air de menace.

— Allons, répondit le colonel en haussant les épaules et interrompant sa sœur, je vais vous en nommer dix qui ne peuvent pas, qui ne doivent pas venir. D'abord, dit-il en comptant sur ses doigts: Antonin Goulard, le sous-préfet, et d'un! Le procureur du roi, Frédéric Marest, et de deux! M. Olivier Vinet, son substitut, trois! M. Martener, le juge d'instruction, quatre! Le juge de paix...

— Mais je ne suis pas assez sotte, dit la vieille dame en interrompant son frère à son tour, pour vouloir que les gens en place assistent à une réunion dont le but est de donner un député de plus à l'opposition... Cependant, Antonin Goulard, le camarade d'enfance et de collége de Simon sera très-content de le voir député; car...

— Tenez, ma sœur, laissez-nous faire notre besogne, à nous autres hommes... Où donc est Simon?

— Il s'habille, répondit-elle. Il a bien fait de ne pas déjeuner, car il est très-nerveux, et, quoique notre jeune avocat ait l'habitude de parler au tribunal, il appréhende cette séance comme s'il devait y rencontrer des ennemis.

— Ma foi! j'ai souvent eu à supporter le feu des batteries ennemies; eh bien, mon âme, je ne dis pas mon corps, n'a jamais tremblé; mais, s'il fallait me mettre là, dit le vieux militaire en se plaçant à la table à thé, regarder les quarante bourgeois qui seront assis en face, bouche béante, les yeux braqués sur les miens, et s'attendant à des périodes ronflantes et correctes,... j'aurais ma chemise mouillée avant d'avoir trouvé mon premier mot.

— Et il faudra cependant, mon cher père, que vous fassiez ce effort pour moi, dit Simon Giguet en entrant par le petit salon; car, s'il existe, dans le département de l'Aube, un homme dont la parole y soit puissante, c'est assurément vous. En 1815...

— En 1815, interrompit ce petit vieillard admirablement conservé, je n'ai pas eu à parler, j'ai rédigé tout bonnement une petite proclamation qui a fait lever deux mille hommes en vingt-quatre heures. Et c'est bien différent, de mettre son nom au bas d'une

page qui sera lue par un département, ou de parler à une assemblée! A ce métier-là, Napoléon lui-même a échoué. Lors du 18 brumaire, il n'a dit que des sottises aux Cinq-Cents.

— Enfin, mon cher père, reprit Simon, il s'agit de toute ma vie, de ma fortune, de mon bonheur... Tenez, ne regardez qu'une seule personne, et figurez-vous que vous ne parlez qu'à elle,... vous vous en tirerez...

— Mon Dieu! je ne suis qu'une vieille femme, dit madame Marion; mais, dans une pareille circonstance, et en sachant de quoi il s'agit, mais... je serais éloquente!

— Trop éloquente peut-être! dit le colonel. Et dépasser le but, ce n'est pas l'atteindre... Mais de quoi s'agit-il donc? reprit-il en regardant son fils. Depuis deux jours, vous attachez à cette candidature des idées... Si mon fils n'est pas nommé, tant pis pour Arcis, voilà tout.

Ces paroles, dignes d'un père, étaient en harmonie avec toute la vie de celui qui les disait.

Le colonel Giguet, un des officiers les plus estimés qu'il y eût dans la grande armée, se recommandait par un de ces caractères dont le fond est une excessive probité, jointe à une grande délicatesse. Jamais il ne se mit en avant; les faveurs devaient venir le chercher : aussi resta-t-il onze ans simple capitaine d'artillerie dans la garde, où il ne fut nommé chef de bataillon qu'en 1813, et major en 1814. Son attachement presque fanatique pour Napoléon ne lui permit pas de servir les Bourbons, après la première abdication. Enfin, son dévouement en 1815 fut tel, qu'il eût été banni sans le comte de Gondreville, qui le fit effacer de l'ordonnance et finit par lui obtenir et une pension de retraite et le grade de colonel. Madame Marion, née Giguet, avait un autre frère qui devint colonel de gendarmerie à Troyes, et qu'elle avait suivi là dans le temps. Elle y épousa M. Marion, receveur général de l'Aube. Feu M. Marion, le receveur général, avait pour frère un premier président d'une cour impériale. Simple avocat d'Arcis, ce magistrat avait prêté son nom pendant la Terreur au fameux Malin (de l'Aube), représentant du peuple, pour l'acquisition de la terre de Gondreville. Aussi, tout le crédit de Malin, devenu sénateur et comte, fut-il au service de la famille Marion. Le frère de l'avocat eut ainsi

la recette générale de l'Aube, à une époque où, loin d'avoir à choisir entre trente solliciteurs, le gouvernement était fort heureux de trouver un sujet qui voulût accepter de si glissantes places. Marion, le receveur général, recueillit la succession de son frère le président, et madame Marion celle de son frère le colonel de gendarmerie. En 1814, le receveur général éprouva des revers. Il mourut en même temps que l'Empire, mais sa veuve trouva quinze mille francs de rente dans les débris de ces diverses fortunes accumulées. Le colonel de gendarmerie Giguet avait laissé son bien à sa sœur, en apprenant le mariage de son frère l'artilleur, qui, vers 1806, épousa l'une des filles d'un riche banquier de Hambourg. On sait quel fut l'engouement de l'Europe pour les sublimes troupiers de l'empereur Napoléon ! En 1814, madame Marion, quasi ruinée, revint habiter Arcis, sa patrie, où elle acheta, sur la Grande-Place, l'une des plus belles maisons de la ville, et dont la situation indique une ancienne dépendance du château. Habituée à recevoir beaucoup de monde à Troyes, où régnait le receveur général, son salon fut ouvert aux notabilités du parti libéral d'Arcis. Une femme accoutumée aux avantages d'une royauté de salon n'y renonce pas facilement. De toutes les habitudes, celles de la vanité sont les plus tenaces. Bonapartiste, puis libéral, car, par une des plus étranges métamorphoses, les soldats de Napoléon devinrent presque tous amoureux du système constitutionnel, le colonel Giguet fut, pendant la Restauration, le président naturel du comité directeur d'Arcis, qui se composa du notaire Grévin, de son gendre Beauvisage et de Varlet fils, le premier médecin d'Arcis, beau-frère de Grévin, et de quelques autres notabilités libérales.

— Si notre cher enfant n'est pas nommé, dit madame Marion après avoir regardé dans l'antichambre et dans le jardin pour voir si personne ne pouvait l'écouter, il n'aura pas mademoiselle Beauvisage; car, il y a pour lui, dans le succès de sa candidature, un mariage avec Cécile.

— Cécile?... fit le vieillard en ouvrant les yeux et regardant sa sœur d'un air de stupéfaction.

— Il n'y a peut-être que vous dans tout le département, mon frère, qui puissiez oublier la dot et les espérances de mademoiselle Beauvisage !

— C'est la plus riche héritière du département de l'Aube, dit Simon Giguet.

— Mais il me semble que mon fils n'est pas à dédaigner, reprit le vieux militaire; il est votre héritier, il a déjà le bien de sa mère, et je compte lui laisser autre chose que mon nom tout sec.

— Tout cela mis ensemble ne fait pas trente mille francs de rente, et il y a déjà des gens qui se présentaient avec cette fortune-là, sans compter leur position...

— Et?... demanda le colonel.

— Et on les a refusés!

— Que veulent donc les Beauvisage? fit le colonel en regardant alternativement sa sœur et son fils.

On peut trouver extraordinaire que le colonel Giguet, frère de madame Marion, chez qui la société d'Arcis se réunissait tous les jours depuis vingt-quatre ans, dont le salon était l'écho de tous les bruits, de toutes les médisances, de tous les commérages du département de l'Aube, et où peut-être il s'en fabriquait, ignorât des événements et des faits de cette nature; mais son ignorance paraîtra naturelle dès qu'on aura fait observer que ce noble débris des vieilles phalanges napoléoniennes se couchait et se levait comme les poules, ainsi que font tous les vieillards qui veulent vivre toute leur vie. Il n'assistait donc jamais aux conversations intimes. Il existe, en province, deux conversations intimes : celle qui se tient officiellement quand tout le monde est réuni, joue aux cartes et babille; puis celle qui *mitonne,* comme un potage bien soigné, lorsqu'il ne reste devant la cheminée que trois ou quatre amis de qui l'on est sûr et qui ne répètent rien de ce qui se dit, que chez eux, quand ils se trouvent avec trois ou quatre autres amis bien sûrs aussi. Depuis neuf ans, depuis le triomphe de ses idées politiques, le colonel vivait presque en dehors de la société. Levé toujours en même temps que le soleil, il s'adonnait à l'horticulture, il adorait les fleurs, et, de toutes les fleurs, il ne cultivait que les roses. Il avait les mains noires du vrai jardinier, il soignait ses carrés. Ses carrés! ce mot lui rappelait les carrés d'hommes multicolores alignés sur les champs de bataille. Toujours en conférence avec son garçon jardinier, il se mêlait peu, surtout depuis deux ans, à la société, qu'il entrevoyait par échappées. Il ne faisait en famille

qu'un repas, le dîner; car il se levait de trop bonne heure pour pour pouvoir déjeuner avec son fils et sa sœur. On doit aux efforts de ce colonel la fameuse rose Giguet, que connaissent tous les amateurs. Ce vieillard, passé à l'état de fétiche domestique, était exhibé, comme bien on le pense, dans les grandes circonstances. Certaines familles jouissent d'un demi-dieu de ce genre, et s'en parent comme on se pare d'un titre.

— J'ai cru deviner que, depuis la révolution de juillet, répondit madame Marion à son frère, madame Beauvisage aspire à vivre à Paris. Forcée de rester ici tant que vivra son père, elle a reporté son ambition sur la tête de son futur gendre, et la belle dame rêve les splendeurs de la vie politique.

— Aimerais-tu Cécile? dit le colonel à son fils.

— Oui, mon père.

— Lui plais-tu?

— Je le crois, mon père; mais il s'agit aussi de plaire à la mère et au grand-père. Quoique le bonhomme Grévin veuille contrarier mon élection, le succès déterminerait madame Beauvisage à m'accepter, car elle espérera me gouverner à sa guise, être ministre sous mon nom...

— Ah! la bonne plaisanterie! s'écria madame Marion. Et pour quoi nous compte-t-elle?...

— Qui donc a-t-elle refusé? demanda le colonel à sa sœur.

— Mais, depuis trois mois, Antonin Goulard et le procureur du roi, M. Frédéric Marest, ont reçu, dit-on, de ces réponses équivoques qui sont tout ce qu'on veut, excepté un *oui!*

— Oh! mon Dieu, fit le vieillard en levant les bras, dans quel temps vivons-nous! Mais Cécile est la fille d'un bonnetier et la petite-fille d'un fermier... Madame Beauvisage veut-elle donc avoir un comte de Cinq-Cygne pour gendre!

— Mon frère, ne vous moquez pas des Beauvisage. Cécile est assez riche pour pouvoir choisir un mari partout, même dans le parti auquel appartiennent les Cinq-Cygne... Mais j'entends la cloche qui vous annonce des électeurs, je vous laisse et je regrette bien de ne pouvoir écouter ce qui va se dire.

Quoique 1839 soit, politiquement parlant, bien éloigné de 1847, on peut encore se rappeler aujourd'hui les élections qui produisirent

la coalition, tentative éphémère que fit la Chambre des députés pour réaliser la menace d'un gouvernement parlementaire; menace à la Cromwell qui, sans un Cromwell, ne pouvait aboutir, sous un prince ennemi de la fraude, qu'au triomphe du système actuel, où les Chambres et les ministres ressemblent aux acteurs de bois que fait jouer le propriétaire du spectacle de Guignol, à la grande satisfaction des passants, toujours ébahis.

L'arrondissement d'Arcis-sur-Aube se trouvait alors dans une singulière situation, il se croyait libre de choisir un député. Depuis 1816 jusqu'en 1836, on y avait toujours nommé l'un des plus lourds orateurs du côté gauche, l'un des dix-sept qui furent tous appelés *grands citoyens* par le parti libéral, enfin l'illustre François Keller, de la maison Keller frères, le gendre du comte de Gondreville. Gondreville, une des plus magnifiques terres de la France, est située à un quart de lieue d'Arcis. Ce banquier, récemment nommé comte et pair de France, comptait sans doute transmettre à son fils, alors âgé de trente ans, sa succession électorale pour le rendre un jour apte à la pairie. Déjà chef d'escadron dans l'état-major, et l'un des favoris du prince royal, Charles Keller, devenu vicomte, appartenait au parti de la cour citoyenne. Les plus brillantes destinées semblaient promises à un jeune homme puissamment riche, plein de courage, remarqué par son dévouement à la nouvelle dynastie, petit-fils du comte de Gondreville, et neveu de la maréchale de Carigliano; mais cette élection, si nécessaire à son avenir, présentait de grandes difficultés à vaincre. Depuis l'accession au pouvoir de la classe bourgeoise, Arcis éprouvait un vague désir de se montrer indépendant. Aussi les dernières élections de François Keller avaient-elles été troublées par quelques républicains, dont les casquettes rouges et les barbes frétillantes n'avaient pas trop effrayé les gens d'Arcis. En exploitant les dispositions du pays, le candidat radical put réunir trente ou quarante voix. Quelques habitants, humiliés de voir leur ville comptée au nombre des bourgs pourris de l'opposition, se joignirent aux démocrates, quoique ennemis de la démocratie. En France, au scrutin des élections, il se forme des produits politicochimiques où les lois des affinités sont renversées. Or, nommer le jeune commandant Keller, en 1839, après avoir nommé le père pendant vingt ans, accusait une véritable servitude

électorale, contre laquelle se révoltait l'orgueil de plusieurs bourgeois enrichis, qui croyaient bien valoir et M. Malin, comte de Gondreville, et les banquiers Keller frères, et les Cinq-Cygne, et même le roi des Français! Aussi les nombreux partisans du vieux Gondreville, le roi du département de l'Aube, attendaient-ils une nouvelle preuve de son habileté, tant de fois éprouvée. Pour ne pas compromettre l'influence de sa famille dans l'arrondissement d'Arcis, ce vieil homme d'État proposerait sans doute pour candidat un homme du pays, qui céderait sa place à Charles Keller, en acceptant des fonctions publiques; cas parlementaire qui rend l'élu du peuple sujet à réélection. Quand Simon Giguet pressentit, au sujet des élections, le fidèle ami du comte, l'ancien notaire Grévin, ce vieillard répondit que, sans connaître les intentions du comte de Gondreville, il faisait de Charles Keller son candidat, et emploierait toute son influence à cette nomination. Dès que cette réponse du bonhomme Grévin circula dans Arcis, il y eut une réaction contre lui. Quoique, durant trente ans de notariat, cet Aristide champenois eût possédé la confiance de la ville, qu'il eût été maire d'Arcis de 1804 à 1814, et pendant les Cent-Jours; quoique l'opposition l'eût accepté pour chef jusqu'au triomphe de 1830, époque à laquelle il refusa les honneurs de la mairie en objectant son grand âge; enfin, quoique la ville, pour lui témoigner son affection, eût alors pris pour maire son gendre, M. Beauvisage, on se révolta contre lui, et quelques jeunes gens allèrent jusqu'à le taxer de radotage. Les partisans de Simon Giguet se tournèrent vers Philéas Beauvisage, le maire, et le mirent d'autant mieux de leur côté, que, sans être mal avec son beau-père, il affichait une indépendance qui dégénérait en froideur, mais que lui laissait le fin beau-père, en y voyant un excellent moyen d'action sur la ville d'Arcis.

M. le maire, interrogé la veille sur la place publique, avait déclaré qu'il nommerait le premier inscrit sur la liste des éligibles d'Arcis, plutôt que de donner sa voix à Charles Keller, qu'il estimait d'ailleurs infiniment.

— Arcis ne sera plus un bourg pourri! dit-il, ou j'émigre à Paris.

Flattez les passions du moment, vous devenez partout un héros, même à Arcis-sur-Aube.

— M. le maire, dit-on, vient de mettre le sceau à la fermeté de son caractère.

Rien ne marche plus rapidement qu'une révolte légale. Dans la soirée, madame Marion et ses amis organisèrent pour le lendemain une réunion des *électeurs indépendants,* au profit de Simon Giguet, le fils du colonel. Ce lendemain venait de se lever et de mettre sens dessus dessous toute la maison pour recevoir les amis sur l'indépendance desquels on comptait. Simon Giguet, candidat-né d'une petite ville jalouse de nommer un de ses enfants, avait, comme on le voit, aussitôt mis à profit ce mouvement des esprits pour devenir le représentant des besoins et des intérêts de la Champagne Pouilleuse. Cependant, toute la considération et la fortune de la famille Giguet étaient l'ouvrage du comte de Gondreville. Mais, en matière d'élection, y a-t-il des sentiments? Cette Scène est écrite pour l'enseignement des pays assez malheureux pour ne pas connaître les bienfaits d'une représentation nationale, et qui, par conséquent, ignorent par quelles guerres intestines, au prix de quels sacrifices à la Brutus une petite ville enfante un député! Spectacle majestueux et naturel, auquel on ne peut comparer que celui d'un accouchement : mêmes efforts, mêmes impuretés, mêmes déchirements, même triomphe! On peut se demander comment un fils unique, dont la fortune était satisfaisante, se trouvait, comme Simon Giguet, simple avocat dans la petite ville d'Arcis, où les avocats sont à peu près inutiles.

Un mot sur le candidat est ici nécessaire.

Le colonel avait eu, de 1806 à 1813, de sa femme, qui mourut en 1814, trois enfants, dont l'aîné, Simon, survécut à ses cadets, morts tous deux, l'un en 1818, l'autre en 1825. Jusqu'à ce qu'il restât seul, Simon dut être élevé comme un homme à qui l'exercice d'une profession lucrative était nécessaire. Devenu fils unique, Simon fut atteint d'un revers de fortune. Madame Marion comptait beaucoup pour son neveu sur la succession du grand-père, le banquier de Hambourg; mais cet Allemand mourut en 1826, ne laissant à son petit-fils Giguet que deux mille francs de rente. Ce banquier, doué d'une grande vertu procréatrice, avait combattu les ennuis de son commerce par les plaisirs de la paternité; donc, il favorisa les familles de onze autres enfants qui l'entouraient et qui

lui firent croire, avec assez de vraisemblance, d'ailleurs, que Simon Giguet serait riche. Le colonel tint à faire embrasser à son fils une profession indépendante. Voici pourquoi : Les Giguet ne pouvaient attendre aucune faveur du pouvoir, sous la Restauration. Quand même Simon n'eût pas été le fils d'un ardent bonapartiste, il appartenait à une famille dont tous les membres avaient, à juste titre, encouru l'animadversion de la famille de Cinq-Cygne, à propos de la part que Giguet, le colonel de gendarmerie, et les Marion, y compris madame Marion, prirent, en qualité de témoins à charge, dans le fameux procès de MM. de Simeuse, condamnés injustement en 1805 comme coupables de la séquestration du comte de Gondreville, alors sénateur et autrefois représentant du peuple, qui avait spolié la fortune de cette maison. Grévin fut non-seulement l'un des témoins les plus importants, mais encore un des plus ardents meneurs de cette affaire. Ce procès criminel divisait encore l'arrondissement d'Arcis en deux partis, dont l'un tenait pour l'innocence des condamnés et conséquemment pour la maison de Cinq-Cygne, l'autre pour le comte de Gondreville et pour ses adhérents. Si, sous la Restauration, la comtesse de Cinq-Cygne usa de l'influence que lui donnait le retour des Bourbons pour ordonner tout à son gré dans le département de l'Aube, le comte de Gondreville sut contre-balancer la royauté des Cinq-Cygne, par l'autorité secrète qu'il exerça sur les libéraux, au moyen du notaire Grévin, du colonel Giguet, de son gendre Keller, toujours nommé député d'Arcis-sur-Aube en dépit des Cinq-Cygne, et enfin par le crédit qu'il conserva dans les conseils de la couronne, tant que vécut Louis XVIII. Ce ne fut qu'après la mort de ce roi que la comtesse de Cinq-Cygne put faire nommer Michu président du tribunal de première instance d'Arcis. Elle tenait à mettre à cette place le fils du régisseur qui périt sur l'échafaud à Troyes, victime de son dévouement à la famille Simeuse, et dont le portrait en pied ornait son salon, et à Paris et à Cinq-Cygne. Jusqu'en 1823, le comte de Gondreville avait eu le pouvoir d'empêcher la nomination de Michu.

Ce fut par le conseil même du comte de Gondreville que le colonel Giguet fit de son fils un avocat. Simon devait d'autant plus briller dans l'arrondissement d'Arcis, qu'il y fut le seul avocat, les

avoués plaidant toujours les causes eux-mêmes dans ces petites localités. Simon avait eu quelques triomphes à la cour d'assises de l'Aube; mais il n'en était pas moins l'objet des plaisanteries de Frédéric Marest, le procureur du roi, d'Olivier Vinet, le substitut, du président Michu, les trois plus fortes têtes du tribunal. Simon Giguet, comme presque tous les hommes d'ailleurs, payait à la grande puissance du ridicule une forte part de contribution. Il s'écoutait parler, il prenait la parole à tout propos, il dévidait solennellement des phrases filandreuses et sèches, qui passaient pour de l'éloquence dans la haute bourgeoisie d'Arcis. Ce pauvre garçon appartenait à ce genre d'ennuyeux qui prétendent tout expliquer, même les choses les plus simples. Il expliquait la pluie; il expliquait les causes de la révolution de juillet; il expliquait aussi les choses impénétrables; il expliquait Louis-Philippe; il expliquait M. Odilon Barrot; il expliquait M. Thiers; il expliquait les affaires d'Orient; il expliquait la Champagne; il expliquait 1789; il expliquait le tarif des douanes et les humanitaires, le magnétisme et l'économie de la liste civile. Ce jeune homme, maigre, au teint bilieux, d'une taille assez élevée pour justifier sa nullité sonore, car il est rare qu'un homme de haute taille ait des facultés éminentes, outrait le puritanisme des gens de l'extrême gauche, déjà tous si affectés, à la manière des prudes qui ont des intrigues à cacher. Toujours vêtu de noir, il portait la cravate blanche, qu'il laissait descendre au bas de son cou : aussi sa figure semblait-elle sortir d'un cornet de papier blanc, car il conservait ce col de chemise haut et empesé que la mode a fort heureusement proscrit. Son pantalon, ses habits paraissaient toujours être trop larges. Il avait ce qu'on nomme en province de la dignité, c'est-à-dire qu'il se tenait raide et qu'il était ennuyeux; Antonin Goulard, son ami, l'accusait de singer M. Dupin. En effet, l'avocat se chaussait un peu trop de souliers et de gros bas de filoselle noire. Protégé par la considération dont jouissait son vieux père et par l'influence qu'exerçait sa tante sur une petite ville dont les principaux habitants venaient dans son salon depuis vingt-quatre ans, Simon Giguet, déjà riche d'environ dix mille francs de rente, sans compter les honoraires produits par son cabinet et la fortune de sa tante, qui ne pouvait manquer de lui revenir un jour, ne mettait pas en doute

sa nomination. Néanmoins, le premier coup de cloche, en annonçant l'arrivée des électeurs les plus influents, retentit au cœur de l'ambitieux, en y portant des craintes vagues. Simon ne se dissimulait ni l'habileté ni les immenses ressources du vieux Grévin, ni le prestige de tous les moyens héroïques que le ministère déploierait pour appuyer la candidature d'un jeune et brave officier alors en Afrique, attaché au prince royal, fils d'un des ex-grands citoyens de la France et neveu d'une maréchale.

— Il me semble, dit-il à son père, que j'ai la colique. Je sens au-dessous du creux de l'estomac une chaleur douceâtre qui me donne des inquiétudes...

— Les plus vieux soldats, répondit le colonel, avaient une pareille émotion quand le canon commençait à ronfler au début de la bataille.

— Que sera-ce donc à la Chambre?... dit l'avocat.

— Le comte de Gondreville nous disait, répondit le vieux militaire, qu'il arrive à plus d'un orateur quelques-uns des petits inconvénients qui signalaient pour nous, vieilles culottes de peau, le début des batailles. Tout cela pour des paroles oiseuses... Enfin, tu veux être député, fit le vieillard en haussant les épaules, sois-le!

— Mon père, le triomphe, c'est Cécile! Cécile, c'est une immense fortune! Aujourd'hui, la grande fortune, c'est le pouvoir.

— Ah! combien les temps sont changés! Sous l'empereur, il fallait être brave!

— Chaque époque se résume dans un mot! dit Simon à son père, en répétant une observation du vieux comte de Gondreville qui peint bien ce vieillard. Sous l'Empire, quand on voulait tuer un homme, on disait : « C'est un lâche! » Aujourd'hui, on dit : « C'est un escroc! »

— Pauvre France, où t'a-t-on menée! s'écria le colonel. Je vais retourner à mes roses...

— Oh! restez, mon père! Vous êtes ici la clef de voûte!

Le maire, M. Philéas Beauvisage, se présenta le premier, accompagné du successeur de son beau-père, le plus occupé des notaires de la ville, Achille Pigoult, petit-fils d'un vieillard resté juge de paix d'Arcis pendant la Révolution, pendant l'Empire et pendant les premiers jours de la Restauration. Achille Pigoult, âgé d'environ

trente-deux ans, avait été dix-huit ans clerc chez le vieux Grévin, sans avoir l'espérance de devenir notaire. Son père, fils du juge de paix d'Arcis, mort d'une prétendue apoplexie, avait fait de mauvaises affaires. Le comte de Gondreville, à qui le vieux Pigoult tenait par les liens de 1793, avait prêté l'argent d'un cautionnement et avait ainsi facilité l'acquisition de l'étude de Grévin au petit-fils du juge de paix qui fit la première instruction du procès Simeuse. Achille s'était établi sur la place de l'Église, dans une maison appartenant au comte de Gondreville, et que le pair de France lui avait louée à si bas prix, qu'il était facile de voir combien le rusé politique tenait à toujours avoir le premier notaire d'Arcis dans sa main. Ce jeune Pigoult, petit homme sec dont les yeux semblaient percer ses lunettes vertes qui n'atténuaient point la malice de son regard, instruit de tous les intérêts du pays, devant à l'habitude de traiter les affaires une certaine facilité de parole, passait pour être *gouailleur,* et disait tout bonnement les choses avec plus d'esprit que n'en mettaient les indigènes dans leurs conversations. Le notaire, encore garçon, attendait un riche mariage de la bienveillance de ses deux protecteurs, Grévin et le comte de Gondreville. Aussi l'avocat Giguet laissa-t-il échapper un mouvement de surprise en apercevant Achille à côté de M. Philéas Beauvisage.

Ce petit notaire, dont le visage était couturé par tant de marques de petite vérole, qu'il s'y trouvait comme un réseau de filets blancs, formait un contraste parfait avec la grosse personne de M. le maire, dont la figure ressemblait à une pleine lune, mais à une lune réjouie. Ce teint de lys et de rose était encore relevé chez Philéas par un sourire gracieux, qui résultait bien moins d'une disposition de l'âme que de cette disposition des lèvres pour lesquelles on a créé le mot *poupin.* Philéas Beauvisage était doué d'un si grand contentement de lui-même, qu'il souriait toujours à tout le monde, dans toutes les circonstances. Ses lèvres poupines auraient souri à un enterrement. La vie qui abondait dans ses yeux bleus et enfantins ne démentait pas ce perpétuel et insupportable sourire. Cette satisfaction interne passait d'autant plus pour de la bienveillance et de l'affabilité, que Philéas s'était fait un langage à lui, remarquable par un usage immodéré des formules de la politesse. Il avait

toujours l'*honneur*, il joignait à toutes ses demandes de santé relatives aux personnes absentes les épithètes de *cher*, de *bon*, d'*excellent*. Il prodiguait les phrases complimenteuses à propos des petites misères ou des petites félicités de la vie humaine. Il cachait ainsi sous un déluge de lieux communs son incapacité, son défaut absolu d'instruction, et une faiblesse de caractère qui ne peut être exprimée que par le mot un peu vieilli de *girouette*. Rassurez-vous! cette girouette avait pour axe la belle madame Beauvisage, Séverine Grévin, la femme célèbre de l'arrondissement. Aussi, quand Séverine apprit ce qu'elle nomma l'équipée de M. Beauvisage, à propos de l'élection, lui avait-elle dit le matin même :

— Vous n'avez pas mal agi en vous donnant des airs d'indépendance; mais vous n'irez pas à la réunion des Giguet sans vous y faire accompagner par Achille Pigoult, à qui j'ai dit de venir vous prendre!

Donner Achille Pigoult pour mentor à Beauvisage, n'était-ce pas faire assister à l'assemblée des Giguet un espion du parti Gondreville? Aussi chacun peut maintenant se figurer la grimace qui contracta la figure puritaine de Simon, forcé de bien accueillir un habitué du salon de sa tante, un électeur influent dans lequel il vit alors un ennemi.

— Ah! se dit-il en lui-même, j'ai eu bien tort de lui refuser son cautionnement quand il me l'a demandé! Le vieux Gondreville a eu plus d'esprit que moi... — Bonjour, Achille, dit-il tout haut, en prenant un air dégagé. Vous allez me tailler des croupières!

— Je ne crois pas que votre réunion soit une conspiration contre l'indépendance de nos votes, répondit le notaire en souriant. Ne jouons-nous pas franc jeu?

— Franc jeu! répéta Beauvisage.

Et le maire se mit à rire de ce rire sans expression par lequel certaines personnes finissent toutes leurs phrases, et qu'on devrait appeler la ritournelle de la conversation. Puis M. le maire se mit à ce qu'il faut appeler sa *troisième position*, en se présentant droit, la poitrine effacée, les mains derrière le dos. Il était en habit et pantalon noirs, orné d'un superbe gilet blanc entr'ouvert de manière à laisser voir deux boutons de diamants d'une valeur de plusieurs milliers de francs.

— Nous nous combattrons, et nous n'en serons pas moins bons amis, reprit Philéas. C'est là l'essence des mœurs constitutionnelles! Eh! eh! eh! Voilà comment je comprends l'alliance de la monarchie et de la liberté... Ah! ah! ah!

Là, M. le maire prit la main de Simon en lui disant :

— Comment vous portez-vous, mon bon ami? Votre chère tante et notre digne colonel vont sans doute aussi bien ce matin qu'hier..., du moins, il faut le présumer?... Eh! eh! eh! ajouta-t-il d'un air de parfaite béatitude, — peut-être un peu tourmentés de la cérémonie qui va se passer... — Ah! dame, jeune homme (*sic : jeûne hôme*), nous entrons dans la carrière politique... Ah! ah! ah! Voilà notre premier pas... Il n'y a pas à reculer,... c'est un grand parti, et j'aime mieux que ce soit vous que moi qui vous lanciez dans les orages et les tempêtes de la Chambre,... hi! hi!... quelque agréable que ce soit de voir résider en sa personne..., hi! hi! hi!... le pouvoir souverain de la France pour un quatre cent cinquante-troisième!... Hi! hi! hi!

L'organe de Philéas Beauvisage avait une aimable sonorité tout à fait en harmonie avec les courbes légumineuses de son visage coloré comme un potiron jaune clair, avec son dos épais, avec sa poitrine large et bombée. Cette voix, qui tenait de la basse-taille par son volume, se veloutait comme celle des barytons, et prenait, dans le rire par lequel Philéas accompagnait ses fins de phrase, quelque chose d'argentin. Dieu, dans son paradis terrestre, aurait voulu, pour y compléter les espèces, mettre un bourgeois de province, il n'aurait pas fait de ses mains un type plus beau, plus complet que Philéas Beauvisage.

— J'admire le dévouement de ceux qui peuvent se jeter dans les orages de la vie politique. Eh! eh! eh! il faut pour cela des nerfs que je n'ai pas. Qui nous eût dit, en 1812, en 1813, qu'on en arriverait là?... Moi, je ne doute plus de rien, dans un temps où l'asphalte, le caoutchouc, les chemins de fer et la vapeur changent le sol, les redingotes et les distances... Eh! eh!

Ces derniers mots furent largement assaisonnés de ce rire par lequel Philéas relevait les plaisanteries vulgaires dont se payent les bourgeois; mais il les accompagna d'un geste qu'il s'était rendu propre : il fermait le poing droit et l'insérait dans la paume arron-

die de la main gauche en l'y frottant d'une façon joyeuse. Ce manége concordait avec ses rires, dans les occasions fréquentes où il croyait avoir dit un trait d'esprit.

Peut-être est-il superflu de dire que Philéas passait, dans Arcis, pour un homme aimable et charmant.

— Je tâcherai, répondit Simon Giguet, de dignement représenter...

— Les moutons de la Champagne, repartit vivement Achille Pigoult en interrompant son ami.

Le candidat dévora l'épigramme sans répondre, car il fut obligé d'aller au-devant de deux nouveaux électeurs. L'un était le maître du *Mulet*, la meilleure auberge d'Arcis, et qui se trouve sur la Grande-Place, au coin de la rue de Brienne. Ce digne aubergiste, nommé Poupart, avait épousé la sœur d'un domestique attaché à la comtesse de Cinq-Cygne, le fameux Gothard, un des acteurs du procès criminel. Dans le temps, ce Gothard fut acquitté. Poupart, quoique l'un des habitants d'Arcis les plus dévoués aux Cinq-Cygne, avait été sondé, depuis deux jours, par le domestique du colonel Giguet avec tant de persévérance et d'habileté, qu'il croyait jouer un tour à l'ennemi des Cinq-Cygne en consacrant son influence à la nomination de Simon Giguet, et il venait de causer dans ce sens avec un pharmacien nommé Fromaget, qui, ne fournissant pas le château de Gondreville, ne demandait pas mieux que de cabaler contre les Keller. Ces deux personnages de la petite bourgeoisie pouvaient, à la faveur de leurs relations, déterminer une certaine quantité de votes flottants, car ils conseillaient une foule de gens auxquels les opinions politiques des candidats étaient indifférentes. Aussi l'avocat s'empara-t-il de Poupart et livra-t-il le pharmacien Fromaget à son père, qui vint saluer les électeurs déjà arrivés. Le sous-ingénieur de l'arrondissement, le secrétaire de la mairie, quatre huissiers, trois avoués, le greffier du tribunal et celui de la justice de paix, le receveur de l'enregistrement et celui des contributions, deux médecins rivaux de Varlet, le beau-frère de Grévin, un meunier nommé Laurent Coussard, et chef du parti républicain à Arcis, les deux adjoints à Philéas, le libraire-imprimeur d'Arcis et une douzaine de bourgeois entrèrent successivement et se promenèrent dans le jardin par groupes, en attendant que la réu-

nion fût assez nombreuse pour qu'on pût ouvrir la séance. Enfin, à midi, cinquante personnes environ, toutes endimanchées, la plupart venues par curiosité pour voir les beaux salons dont on parlait tant dans tout l'arrondissement, s'assirent sur les siéges que madame Marion leur avait préparés. On laissa les fenêtres ouvertes, et bientôt il se fit un si profond silence, qu'on put entendre crier la robe de soie de madame Marion, qui ne put résister au plaisir de descendre au jardin et de se placer à un endroit d'où elle pouvait entendre les électeurs. La cuisinière, la femme de chambre et le domestique se tinrent dans la salle à manger et partagèrent les émotions de leurs maîtres.

— Messieurs, dit Simon Giguet, quelques-uns d'entre vous veulent faire à mon père l'honneur de lui offrir la présidence de cette réunion ; mais le colonel Giguet me charge de leur présenter ses remercîments, en exprimant toute la gratitude que mérite ce désir, dans lequel il voit une récompense de ses services à la patrie. Nous sommes chez mon père, il croit devoir se récuser pour ces fonctions, et il vous propose un honorable négociant, à qui vos suffrages ont conféré la première magistrature de la ville, M. Philéas Beauvisage.

— Bravo! bravo!

— Nous sommes, je crois, tous d'accord d'imiter dans cette réunion — essentiellement amicale,... mais entièrement libre, et qui ne préjudicie en rien à la grande réunion préparatoire où vous interpellerez les candidats, où vous pèserez leurs mérites,... — d'imiter, dis-je, les formes... constitutionnelles de la Chambre... élective.

— Oui! oui! cria-t-on d'une seule voix.

— En conséquence, reprit Simon, j'ai l'honneur de prier, d'après le vœu de l'assemblée, M. le maire de venir occuper le fauteuil de la présidence.

Philéas se leva, traversa le salon, en se sentant devenir rouge comme une cerise. Puis, quand il fut derrière la table, il ne vit pas cent yeux, mais cent mille chandelles. Enfin, le soleil lui parut jouer dans ce salon le rôle d'un incendie, et il eut, selon son expression, une gabelle dans la gorge.

— Remerciez! lui dit Simon à voix basse.

— Messieurs...

On fit un si grand silence, que Philéas eut un mouvement de colique.

— Que faut-il dire, Simon? demanda-t-il tout bas.

— Eh bien?... dit Achille Pigoult.

— Messieurs, dit l'avocat, saisi par la cruelle interjection du petit notaire, l'honneur que vous faites à M. le maire peut le surprendre sans l'étonner.

— C'est cela, dit Beauvisage; je suis trop sensible à cette attention de mes concitoyens, pour ne pas en être excessivement flatté.

— Bravo! cria le notaire tout seul.

— Que le diable m'emporte, se dit en lui-même Beauvisage, si l'on me reprend jamais à haranguer!...

— MM. Fromaget et Marcelin veulent-ils accepter les fonctions de scrutateurs? dit Simon Giguet.

— Il serait plus régulier, dit Achille Pigoult en se levant, que l'assemblée nommât elle-même les deux membres du bureau, toujours pour imiter la Chambre.

— Cela vaut mieux, en effet, dit l'énorme M. Mollot, le greffier du tribunal; autrement, ce qui se fait en ce moment serait une comédie, et nous ne serions pas libres. Pourquoi ne pas continuer alors à tout faire par la volonté de M. Simon?

Simon dit quelques mots à Beauvisage, qui se leva pour accoucher d'un « Messieurs!... » qui pouvait passer pour être *palpitant d'intérêt.*

— Pardon, monsieur le président, dit Achille Pigoult, mais vous devez présider et non discuter...

— Messieurs, si nous devons... nous conformer... aux usages parlementaires, dit Beauvisage soufflé par Simon, je prierai... l'honorable M. Pigoult... de venir parler... à la table que voici...

Pigoult s'élança vers la table à thé, s'y tint debout, les doigts légèrement appuyés sur le bord, et fit preuve d'audace en parlant sans gêne, à peu près comme l'illustre M. Thiers.

— Messieurs, ce n'est pas moi qui ai lancé la proposition d'imiter la Chambre; car, jusqu'aujourd'hui, les Chambres m'ont paru véritablement inimitables; néanmoins, j'ai très-bien conçu qu'une

assemblée de soixante et quelques notables champenois devait s'improviser un président, car aucun troupeau ne va sans berger. Si nous eussions voté au scrutin secret, je suis certain que le nom de notre estimable maire y aurait obtenu l'unanimité; son opposition à la candidature soutenue par sa parenté nous prouve qu'il possède le courage civil au plus haut degré, puisqu'il sait s'affranchir des liens les plus forts, ceux de la famille! Mettre la patrie avant la famille, c'est un si grand effort, que nous sommes toujours obligés, pour y arriver, de nous dire que, du haut de son tribunal, Brutus nous contemple depuis deux mille cinq cent et quelques années. Il semble naturel à maître Giguet, qui a eu le mérite de deviner nos sentiments relativement au choix d'un président, de nous guider encore pour celui des scrutateurs; mais, en appuyant mon observation, vous avez pensé que c'était assez d'une fois, et vous avez eu raison! Notre ami commun, Simon Giguet, qui doit se présenter en candidat, aurait l'air de se présenter en maître et pourrait alors perdre dans notre esprit les bénéfices de l'attitude modeste qu'a prise son vénérable père. Or, que fait en ce moment notre digne président en acceptant la manière de présider que lui a proposée le candidat? il nous ôte notre liberté! Je vous le demande : est-il convenable que le président de notre choix nous dise de nommer par assis et levé les deux scrutateurs?... Ceci, messieurs, est un choix déjà. Serions-nous libres de choisir? Peut-on à côté de son voisin rester assis? On me proposerait, que tout le monde se lèverait, je crois, par politesse; et, comme nous nous lèverions tous pour chacun de nous, il n'y a pas de choix là où tout le monde serait nommé nécessairement par tout le monde.

— Il a raison, dirent les soixante auditeurs.

— Donc, que chacun de nous écrive deux noms sur un bulletin, et ceux qui viendront s'asseoir auprès de M. le président pourront alors se regarder comme deux ornements de la société; ils auront qualité pour, conjointement avec M. le président, prononcer sur la majorité, quand nous déciderons par assis et levé sur les déterminations à prendre. Nous sommes ici, je crois, pour promettre à un candidat les forces dont chacun de nous dispose à la réunion préparatoire, où viendront tous les électeurs de l'arrondissement. Cet acte, je le déclare, est grave. Ne s'agit-il pas d'un quatre-

centième du pouvoir, comme le disait naguère M. le maire, avec l'esprit d'à-propos qui le caractérise et que nous apprécions toujours?

Pendant ces explications, le colonel Giguet coupait en bandes une feuille de papier, et Simon envoya chercher des plumes et une écritoire. La séance fut suspendue.

Cette discussion préliminaire sur les formes avait déjà profondément inquiété Simon, et éveillé l'attention des soixante bourgeois convoqués. Bientôt, on se mit à écrire les bulletins, et le rusé Pigoult réussit à faire porter M. Mollot, le greffier du tribunal, et M. Godivet, le receveur de l'enregistrement. Ces deux nominations mécontentèrent nécessairement Fromaget, le pharmacien, et Marcelin, l'avoué.

— Vous avez servi, leur dit Achille Pigoult, à manifester notre indépendance; soyez plus fiers d'avoir été rejetés que vous ne le seriez d'avoir été choisis.

On se mit à rire. Simon Giguet fit régner le silence en demandant la parole au président, dont la chemise était déjà mouillée, et qui rassembla tout son courage pour dire :

— La parole est à M. Simon Giguet.

— Messieurs, dit l'avocat, qu'il me soit permis de remercier M. Achille Pigoult, qui, bien que notre réunion soit tout amicale...

— C'est la réunion préparatoire de la grande réunion préparatoire, dit l'avoué Marcelin.

— C'est ce que j'allais expliquer, reprit Simon. Je remercie avant tout M. Achille Pigoult d'y avoir introduit la rigueur des formes parlementaires. Voici la première fois que l'arrondissement d'Arcis usera librement...

— Librement! dit Pigoult en interrompant l'orateur.

— Librement! cria l'assemblée.

— Librement, reprit Simon Giguet, de ses droits dans la grande bataille de l'élection générale à la Chambre des députés, et, comme, dans quelques jours, nous aurons une réunion à laquelle assisteront tous les électeurs pour juger du mérite des candidats, nous devons nous estimer très-heureux d'avoir pu nous habituer ici, en petit comité, aux usages de ces assemblées; nous en serons plus forts pour décider de l'avenir politique de la ville d'Arcis, car il s'agit aujour-

d'hui de substituer une ville à une famille, le pays à un homme...

Simon fit alors l'histoire des élections depuis vingt ans. Tout en approuvant la constante nomination de François Keller, il dit que le moment était venu de secouer le joug de la maison de Gondreville. Arcis ne devait pas plus être un fief libéral qu'un fief des Cinq-Cygne. Il s'élevait en France, en ce moment, des opinions avancées, que les Keller ne représentaient pas. Charles Keller, devenu vicomte, appartenait à la cour; il n'aurait aucune indépendance, car, en le présentant ici comme candidat, on pensait bien plus à faire de lui le successeur à la pairie de son père que le successeur d'un député; etc., etc. Enfin, Simon se présentait au choix de ses concitoyens en s'engageant à siéger auprès de l'illustre M. Odilon Barrot, et à ne jamais déserter le glorieux drapeau du progrès. Le progrès! un de ces mots derrière lesquels on essayait alors de grouper beaucoup plus d'ambitions menteuses que d'idées; car, après 1830, il ne pouvait représenter que les prétentions de quelques démocrates affamés. Néanmoins, ce mot faisait encore beaucoup d'effet dans Arcis et donnait de la consistance à qui l'inscrivait sur son drapeau. Se dire un homme de progrès, c'était se proclamer philosophe en toute chose et puritain en politique. On se déclarait ainsi pour les chemins de fer, les mackintosh, les pénitenciers, le pavage en bois, l'indépendance des nègres, les caisses d'épargne, les souliers sans couture, l'éclairage au gaz, les trottoirs en asphalte, le vote universel, la réduction de la liste civile. Enfin, c'était se prononcer contre les traités de 1815, contre la branche aînée, contre le colosse du Nord, la perfide Albion, contre toutes les entreprises, bonnes ou mauvaises, du gouvernement. Comme on le voit, le mot progrès peut aussi bien signifier non que oui!... C'était le réchampissage du mot *libéralisme*, un nouveau mot d'ordre pour des ambitions nouvelles.

— Si j'ai bien compris ce que nous venons faire ici, dit Jean Violette, un fabricant de bas qui avait acheté depuis deux ans la maison Beauvisage, il s'agit de nous engager tous à faire nommer, en usant de tous nos moyens, M. Simon Giguet aux élections comme député, à la place du comte François Keller. Si chacun de nous entend se coaliser ainsi, nous n'avons qu'à dire tout bonnement oui ou non là-dessus.

— C'est aller trop promptement au fait! Les affaires politiques ne marchent pas ainsi, car ce ne serait plus de la politique! s'écria Pigoult, dont le grand-père, âgé de quatre-vingt-six ans, entra dans la salle. Le préopinant décide ce qui, selon mes faibles lumières, me paraît devoir être l'objet de la discussion. Je demande la parole.

— La parole est à M. Achille Pigoult, dit Beauvisage, qui put prononcer enfin cette phrase avec sa dignité municipale et constitutionnelle.

— Messieurs, dit le petit notaire, s'il était une maison dans Arcis où l'on ne devait pas s'élever contre l'influence du comte de Gondreville et des Keller, ne devait-ce pas être celle-ci?... Le digne colonel Giguet est le seul ici qui n'ait pas ressenti les effets du pouvoir sénatorial, car il n'a rien demandé certainement au comte de Gondreville, qui l'a fait rayer de la liste des proscrits de 1815, et lui a fait avoir la pension dont il jouit, sans que le vénérable colonel, notre gloire à tous, ait bougé...

Un murmure, flatteur pour le vieillard, accueillit cette observation.

— Mais, reprit l'orateur, les Marion sont couverts des bienfaits du comte. Sans cette protection, le feu colonel Giguet n'eût jamais commandé la gendarmerie de l'Aube. Feu M. Marion n'eût jamais présidé de cour impériale sans l'appui du comte, de qui je serai toujours l'obligé, moi!... Vous trouverez donc naturel que je sois son avocat dans cette enceinte!... Enfin il est peu de personnes, dans notre arrondissement, qui n'ait reçu des bienfaits de cette famille...

Il se fit une rumeur.

— Un candidat se met sur la sellette, et, reprit Achille avec feu, j'ai le droit d'interroger sa vie avant de l'investir de mes pouvoirs. Or, je ne veux pas d'ingratitude chez mon mandataire, car l'ingratitude est comme le malheur : l'une attire l'autre. Nous avons été, dites-vous, le marchepied des Keller : eh bien, ce que je viens d'entendre me fait craindre d'être le marchepied des Giguet. Nous sommes dans le siècle du positif, n'est-ce pas? Eh bien, examinons quels seront, pour l'arrondissement d'Arcis, les résultats de la nomination de Simon Giguet. On vous parle d'indépendance? Simon, que je maltraite comme candidat, est mon ami, comme il est celui

de tous ceux qui m'écoutent, et je serai personnellement charmé de le voir devenir un orateur de la gauche, se placer entre Garnier-Pagès et Laffitte; mais qu'en reviendra-t-il à l'arrondissement?... L'arrondissement aura perdu l'appui du comte de Gondreville et celui des Keller... Nous avons tous besoin de l'un et des autres dans une période de cinq ans. On va voir la maréchale de Carigliano pour obtenir la réforme d'un gaillard dont le numéro est mauvais. On a recours au crédit des Keller dans bien des affaires qui se décident sur leur recommandation. On a toujours trouvé le vieux comte de Gondreville prêt à nous rendre service : il suffit d'être d'Arcis pour entrer chez lui sans faire antichambre. Ces trois familles connaissent toutes les familles d'Arcis... Où est la caisse de la maison Giguet, et quelle sera son influence dans les ministères?... De quel crédit jouira-t-elle sur la place de Paris? S'il faut faire reconstruire en pierre notre méchant pont de bois, obtiendra-t-elle du département et de l'État les fonds nécessaires?... En nommant Charles Keller, nous continuons un pacte d'alliance et d'amitié qui, jusqu'aujourd'hui, ne nous a donné que des bénéfices. En nommant mon bon, mon excellent camarade de collége, mon digne ami Simon Giguet, nous réaliserons des pertes jusqu'au jour où il sera ministre! Je connais assez sa modestie pour croire qu'il ne me démentira pas si je doute de sa nomination très-prochaine à ce poste!... (*Rires.*) Je suis venu dans cette réunion pour m'opposer à un acte que je regarde comme fatal à notre arrondissement. Charles Keller appartient à la cour! me dira-t-on. Eh! tant mieux! nous n'aurons pas à payer les frais de son apprentissage politique, il sait les affaires du pays, il connaît les nécessités parlementaires, il est plus près d'être homme d'État que mon ami Simon, qui n'a pas la prétention de s'être fait Pitt ou Talleyrand dans notre petite ville d'Arcis...

— Danton en est sorti!... cria le colonel Giguet, furieux de cette improvisation pleine de justesse.

— Bravo!...

Ce mot fut une acclamation; soixante personnes battirent des mains.

— Mon père a bien de l'esprit, dit tout bas Simon Giguet à Beauvisage.

— Je ne comprends pas qu'à propos d'une élection, dit le vieux colonel, à qui le sang bouillait dans le visage et qui se leva soudain, on tiraille les liens qui nous unissent au comte de Gondreville. Mon fils tient sa fortune de sa mère, il n'a rien demandé au comte de Gondreville. Le comte n'aurait pas existé, que Simon serait ce qu'il est : le fils d'un colonel d'artillerie qui doit ses grades à ses services et un avocat dont les opinions n'ont pas varié. Je dirais tout haut au comte de Gondreville et en face : « Nous avons nommé votre gendre pendant vingt ans; aujourd'hui, nous voulons faire voir qu'en le nommant nous agissions volontairement, et nous prenons un homme d'Arcis, afin de montrer que le vieil esprit de 1789, à qui vous avez dû votre fortune, vit toujours dans la patrie des Danton, des Malin, des Grévin, des Pigoult, des Marion... » Et voilà!

Et le vieillard s'assit.

Il se fit alors un grand brouhaha. Achille ouvrit la bouche pour répliquer. Beauvisage, qui ne se serait pas cru président s'il n'avait pas agité sa sonnette, augmenta le tapage en réclamant le silence. Il était alors deux heures.

— Je me permettrai de faire observer à l'honorable colonel Giguet, dont les sentiments sont faciles à comprendre, qu'il a pris de lui-même la parole, et c'est contre les usages parlementaires, dit Achille Pigoult.

— Je ne crois pas nécessaire de rappeler à l'ordre le colonel,... dit Beauvisage. Il est père...

Le silence se rétablit.

— Nous ne sommes pas venus ici, s'écria Fromaget, pour dire *amen* à tout ce que voudraient MM. Giguet, père et fils...

— Non! non! cria l'assemblée.

— Ça va mal! dit madame Marion à sa cuisinière.

— Messieurs, reprit Achille, je me borne à demander catégoriquement à mon ami Simon Giguet ce qu'il compte faire pour nos intérêts?...

— Oui! oui!

— Depuis quand, dit Simon Giguet, de bons citoyens comme ceux d'Arcis voudraient-ils faire métier et marchandise de la sainte mission de député?

On ne se figure pas l'effet que produisent les beaux sentiments sur les hommes réunis. On applaudit aux grandes maximes, et l'on n'en vote pas moins l'abaissement de son pays, comme le forçat, qui souhaite la punition de Robert Macaire en voyant jouer la pièce, n'en va pas moins assassiner un M. Germeuil quelconque.

— Bravo! crièrent quelques électeurs Giguet pur sang.

— Vous m'enverrez à la Chambre, si vous m'y envoyez, pour y représenter des principes, les principes de 1789! pour être un des chiffres, si vous voulez, de l'opposition, mais pour voter avec elle, éclairer le gouvernement, faire la guerre aux abus, et réclamer le progrès en tout...

— Qu'appelez-vous progrès? Pour nous, le progrès serait de mettre la Champagne Pouilleuse en culture, dit Fromaget.

— Le progrès? je vais vous l'expliquer comme je l'entends! cria Giguet, exaspéré par l'interruption.

— C'est la frontière du Rhin pour la France, dit le colonel, et les traités de 1815 déchirés!

— C'est de vendre toujours le blé fort cher et de laisser toujours le pain à bon marché, cria railleusement Achille Pigoult, qui, croyant faire une plaisanterie, exprimait un des non-sens qui règnent en France.

— C'est le bonheur de tous, obtenu par le triomphe des doctrines humanitaires.

— Qu'est-ce que je disais!... demanda le fin notaire à ses voisins.

— Chut! silence! écoutons! dirent quelques curieux.

— Messieurs, dit le gros Mollot en souriant, le débat s'élève; donnez votre attention à l'orateur, laissez-le s'expliquer...

— A toutes les époques de transition, messieurs, reprit gravement Simon Giguet, et nous sommes à l'une de ces époques...

— Bééééé!... bééééé!... fit un ami d'Achille Pigoult, qui possédait les facultés (sublimes en matière d'élection) du ventriloque.

Un fou rire général s'empara de cette assemblée, champenoise avant tout. Simon Giguet se croisa les bras et attendit que cet orage de rires fût passé.

— Si l'on a prétendu me donner une leçon, reprit-il, et me dire que je marche avec le troupeau des glorieux défenseurs des droits

de l'humanité, qui lancent cri sur cri, livre sur livre, du prêtre immortel qui plaide pour la Pologne expirée, du courageux pamphlétaire, le surveillant de la liste civile, des philosophes qui réclament la sincérité dans le jeu de nos institutions, je remercie mon interrupteur inconnu! Pour moi, le progrès, c'est la réalisation de tout ce qui nous fut promis à la révolution de juillet : c'est la réforme électorale, c'est...

— Vous êtes démocrate, alors? interrompit Achille Pigoult.

— Non! répondit le candidat. Est-ce être démocrate que de vouloir le développement régulier, légal de nos institutions? Pour moi, le progrès, c'est la fraternité rétablie entre les membres de la grande famille française; et nous ne pouvons pas nous dissimuler que beaucoup de souffrances...

A trois heures, Simon Giguet expliquait encore le progrès, et quelques-uns des assistants faisaient entendre des ronflements réguliers qui dénotaient un profond sommeil. Le malicieux Achille Pigoult avait engagé tout le monde à religieusement écouter l'orateur, qui se noyait dans ses phrases et périphrases à perte de vue. En ce moment, plusieurs groupes de bourgeois, électeurs ou non, stationnaient devant le château d'Arcis, dont la grille donne sur la place, et en retour de laquelle se trouve la porte de la maison Marion. Cette place est un terrain auquel aboutissent plusieurs routes et plusieurs rues. Il s'y trouve un marché couvert; puis, en face du château, de l'autre côté de la place, qui n'est ni pavée ni macadamisée, et où la pluie dessine de petites ravines, s'étend une magnifique promenade appelée avenue des Soupirs. Est-ce à l'honneur ou au blâme des femmes de la ville? Cette amphibologie est sans doute un trait d'esprit du pays. Deux belles contre-allées plantées de vieux tilleuls très-touffus mènent de la place à un boulevard circulaire, qui forme une autre promenade, délaissée comme toutes les promenades de province, où l'on aperçoit beaucoup plus d'immondices tranquilles que de promeneurs agités comme ceux de Paris. Au plus fort de la discussion qu'Achille Pigoult dramatisait avec un sang-froid et un courage dignes d'un orateur du vrai parlement, quatre personnages se promenaient de front sous les tilleuls d'une des contre-allées de l'avenue des Soupirs. Quand ils arrivaient à la place, ils s'arrêtaient d'un commun accord, et

regardaient les habitants d'Arcis qui bourdonnaient devant le château, comme des abeilles rentrant le soir à leur ruche. Ces quatre promeneurs étaient tout le parti ministériel d'Arcis : le sous-préfet, le procureur du roi, son substitut, et M. Martener, le juge d'instruction. Le président du tribunal est, comme on le sait déjà, partisan de la branche aînée et le dévoué serviteur de la maison de Cinq-Cygne.

— Non, je ne comprends pas le gouvernement! répéta le sous-préfet en montrant les groupes qui épaississaient. En de si graves conjonctures, on me laisse sans instructions!...

— Vous ressemblez en ceci à beaucoup de monde! répondit Olivier Vinet en souriant.

— Qu'avez-vous à reprocher au gouvernement? demanda le procureur du roi.

— Le ministère est fort embarrassé, dit le jeune Martener; il sait que cet arrondissement appartient en quelque sorte aux Keller, et il se gardera bien de les contrarier. On a des ménagements à garder avec le seul homme comparable à M. de Talleyrand. Ce n'est pas au préfet que vous deviez envoyer le commissaire de police, mais au comte de Gondreville.

— En attendant, dit Frédéric Marest, l'opposition se remue, et vous voyez quelle est l'influence du colonel Giguet! Notre maire, M. Beauvisage, préside cette réunion préparatoire...

— Après tout, dit sournoisement Olivier Vinet au sous-préfet, Simon Giguet est votre ami, votre camarade de collége; il sera du parti de M. Thiers, et vous ne risquez rien à favoriser sa nomination.

— Avant de tomber, le ministère actuel peut me destituer. Si nous savons quand on nous destitue, nous ne savons jamais quand on nous renomme, dit Antonin Goulard.

— Collinet, l'épicier!... voilà le soixante-septième électeur entré chez le colonel Giguet, dit M. Martener, qui faisait son métier de juge d'instruction en comptant les électeurs.

— Si Charles Keller est le candidat du ministère, reprit Antonin Goulard, on aurait dû me le dire, et ne pas donner le temps à Simon Giguet de s'emparer des esprits?

Ces quatre personnages arrivèrent en marchant lentement

jusqu'à l'endroit où cesse le boulevard et où il devient la place publique.

— Voilà M. Groslier! dit le juge en apercevant un homme à cheval.

Ce cavalier était le commissaire de police; il aperçut le gouvernement d'Arcis, réuni sur la voie publique, et se dirigea vers les quatre magistrats.

— Eh bien, monsieur Groslier?... fit le sous-préfet en allant causer avec le commissaire à quelques pas de distance des trois autres promeneurs.

— Monsieur, répondit le commissaire de police à voix basse, M. le préfet m'a chargé de vous apprendre une triste nouvelle : M. le vicomte Charles Keller est mort. La nouvelle est arrivée avant-hier à Paris par le télégraphe, et les deux MM. Keller, le comte de Gondreville, la maréchale de Carigliano, enfin toute la famille est depuis hier à Gondreville. Abd-el-Kader a repris l'offensive en Afrique, et la guerre s'y fait avec acharnement. Ce pauvre jeune homme a été l'une des premières victimes des hostilités. Vous recevrez, ici même, m'a dit M. le préfet, relativement à l'élection, des instructions confidentielles...

— Par qui?... demanda le sous-préfet.

— Si je le savais, ce ne serait plus confidentiel, répondit le commissaire. M. le préfet lui-même ne sait rien. Ce sera, m'a-t-il dit, un secret entre vous et le ministre.

Et il continua son chemin, après avoir vu l'heureux sous-préfet mettant un doigt sur les lèvres pour lui recommander le silence.

— Eh bien, quelle nouvelle de la préfecture?... dit le procureur du roi quand Antonin Goulard revint vers le groupe formé par les trois fonctionnaires.

— Rien de plus satisfaisant, répondit d'un air mystérieux Antonin, qui marcha lestement comme s'il voulait quitter les magistrats.

En allant vers le milieu de la place assez silencieusement, car les trois magistrats furent comme piqués de la vitesse affectée par le sous-préfet, M. Martener aperçut la vieille madame Beauvisage, la mère de Philéas, entourée par presque tous les bourgeois de la place, auxquels elle paraissait faire un récit. Un avoué, nommé

Sinot, qui avait la clientèle des royalistes de l'arrondissement d'Arcis, et qui s'était abstenu d'aller à la réunion Giguet, se détacha du groupe et courut vers la porte de la maison Marion en sonnant avec force.

— Qu'y a-t-il? dit Frédéric Marest en laissant tomber son lorgnon et instruisant le sous-préfet et le juge de cette circonstance.

— Il y a, messieurs, répondit Antonin Goulard, ne trouvant plus d'utilité à la garde d'un secret qui allait être dévoilé par un autre côté, que Charles Keller a été tué en Afrique, et que cet événement donne les plus belles chances à Simon Giguet! Vous connaissez Arcis, il ne pouvait y avoir d'autre candidat ministériel que Charles Keller. Tout autre rencontrera contre lui le patriotisme de clocher...

— Un pareil imbécile serait nommé!... dit Olivier Vinet en riant.

Le substitut, âgé d'environ vingt-trois ans, fils aîné d'un des plus fameux procureurs généraux, dont l'arrivée au pouvoir date de la révolution de juillet, avait dû naturellement à l'influence de son père d'entrer dans la magistrature du parquet. Ce procureur général, toujours nommé député par la ville de Provins, est un des arcs-boutants du centre à la Chambre. Aussi le fils, dont la mère est une demoiselle de Chargebœuf, avait-il une assurance, dans ses fonctions et dans son allure, qui révélait le crédit du père. Il exprimait ses opinions sur les hommes et sur les choses sans trop se gêner, car il espérait ne pas rester longtemps dans la ville d'Arcis, et passer procureur du roi à Versailles, infaillible marchepied d'un poste à Paris. L'air dégagé de ce petit Vinet, l'espèce de fatuité judiciaire que lui donnait la certitude de faire son chemin, gênaient d'autant plus Frédéric Marest, que l'esprit le plus mordant appuyait les allures indisciplinées de son jeune subordonné. Le procureur du roi, homme de quarante ans, qui, sous la Restauration, avait mis six ans à devenir premier substitut, et que la révolution de juillet oubliait au parquet d'Arcis, quoiqu'il eût dix-huit mille francs de rente, se trouvait perpétuellement pris entre le désir de se concilier les bonnes grâces d'un procureur général susceptible d'être garde des sceaux tout comme tant d'avocats députés, et la nécessité de garder sa dignité. Olivier Vinet, mince

et fluet, blond, à la figure fade, relevée par deux yeux verts pleins de malice, était de ces jeunes gens railleurs, portés au plaisir, qui savent reprendre l'air gourmé, rogue et pédant dont s'arment les magistrats une fois sur leur siége. Le grand, gros, épais et grave procureur du roi, venait d'inventer depuis quelques jours un système au moyen duquel il se tirait d'affaire avec le désespérant Vinet : il le traitait comme un père traite un enfant gâté.

— Olivier, répondit-il à son substitut en lui frappant sur l'épaule, un homme qui a autant de portée que vous doit penser que maître Giguet peut devenir député. Vous eussiez dit votre mot tout aussi bien devant des gens d'Arcis qu'entre amis.

— Il y a quelque chose contre Giguet, dit alors M. Martener.

Ce bon jeune homme, assez lourd, mais plein de capacité, fils d'un médecin de Provins, devait sa place au procureur général Vinet, qui fut pendant longtemps avocat à Provins et qui protégeait les gens de Provins, comme le comte de Gondreville protégeait ceux d'Arcis. (Voir *Pierrette*.)

— Quoi? fit Antonin.

— Le patriotisme de clocher est terrible contre un homme qu'on impose à des électeurs, répond le juge; mais, quand il s'agira, pour les bonnes gens d'Arcis, d'élever un de leurs égaux, la jalousie, l'envie, seront plus fortes que le patriotisme.

— C'est bien simple, dit le procureur du roi, mais c'est bien vrai... — Si vous pouvez réunir cinquante voix ministérielles, vous vous trouverez vraisemblablement le maître des élections ici, ajouta-t-il en regardant Antonin Goulard.

— Il suffit d'opposer un candidat du même genre à Simon Giguet, dit Olivier Vinet.

Le sous-préfet laissa percer sur sa figure un mouvement de satisfaction qui ne pouvait échapper à aucun de ses trois compagnons, avec lesquels, du reste, il s'entendait très-bien. Garçons tous les quatre, tous assez riches, ils avaient formé, sans aucune préméditation, une alliance pour échapper aux ennuis de la province. Les trois fonctionnaires avaient d'ailleurs remarqué déjà l'espèce de jalousie que Giguet inspirait à Goulard, et qu'une notice sur leurs antécédents fera comprendre. Fils d'un ancien piqueur de la maison de Simeuse, enrichi par un achat de biens nationaux, Antonin

Goulard était, comme Simon Giguet, un enfant d'Arcis. Le vieux Goulard, son père, quitta l'abbaye du Valpreux (corruption du Val-des-Preux), pour habiter Arcis après la mort de sa femme, et il envoya son fils Antonin au lycée impérial, où le colonel Giguet avait déjà mis son fils Simon. Les deux compatriotes, après s'être trouvés camarades de collége, firent à Paris leur droit ensemble, et leur amitié s'y continua dans les amusements de la jeunesse. Ils se promirent de s'aider l'un l'autre à parvenir, en se trouvant tous deux dans des carrières différentes; mais le sort voulut qu'ils devinssent rivaux.

Malgré ses avantages assez positifs, malgré la croix de la Légion d'honneur que le comte de Gondreville, à défaut d'avancement, avait fait obtenir à Goulard et qui fleurissait à sa boutonnière, l'offre de son cœur et de sa position avait été honnêtement rejetée, quand, six mois avant le jour où cette histoire commence, Antonin s'était présenté lui-même secrètement à madame Beauvisage. Aucune démarche de ce genre n'est secrète en province. Le procureur du roi, Frédéric Marest, dont la fortune, la boutonnière, la position, étaient égales à celles d'Antonin Goulard, avait essuyé, trois ans auparavant, un refus motivé sur la différence des âges. Aussi le sous-préfet et le procureur du roi se renfermaient-ils dans les bornes d'une exacte politesse avec les Beauvisage, et se moquaient d'eux en petit comité.

Tous deux, en se promenant, ils venaient de deviner et de se communiquer le secret de la candidature de Simon Giguet, car ils avaient compris, la veille, les espérances de madame Marion. Possédés l'un et l'autre du sentiment qui anime *le chien du jardinier*, ils étaient pleins d'une secrète bonne volonté pour empêcher l'avocat d'épouser la riche héritière dont la main leur avait été refusée.

— Dieu veuille que je sois le maître des élections, dit le sous-préfet, et que le comte de Gondreville me fasse nommer préfet, car je n'ai pas plus envie que vous de rester ici, quoique je sois d'Arcis!

— Vous avez une belle occasion de vous faire nommer député, mon chef, dit Olivier Vinet à Marest. Venez voir mon père, qui sans doute arrivera dans quelques heures à Provins, et nous lui demanderons de vous faire prendre pour candidat ministériel...

— Restez ici! reprit Antonin; le ministère a des vues sur la candidature d'Arcis...

— Ah bah! Mais il y a deux ministères : celui qui croit faire les élections, et celui qui croit en profiter, dit Vinet.

— Ne compliquons pas les embarras d'Antonin, répondit Frédéric Marest en faisant un clignement d'yeux à son substitut.

Les quatre magistrats, alors arrivés bien au delà de l'avenue des Soupirs, sur la place, s'avancèrent jusque devant l'auberge du *Mulet*, en voyant venir Poupart, qui sortait de chez madame Marion. En ce moment, la porte cochère de la maison vomissait les soixante-sept conspirateurs.

— Vous êtes donc allé dans cette maison? lui demanda Antonin Goulard en lui montrant les murs du jardin Marion, qui bordent la route de Brienne, en face des écuries du *Mulet*.

— Je n'y retournerai plus, monsieur le sous-préfet, répondit l'aubergiste; le fils de M. Keller est mort, je n'ai plus rien à faire. Dieu s'est chargé de faire la place nette...

— Eh bien, Pigoult?... fit Olivier Vinet en voyant venir toute l'opposition de l'assemblée Marion.

— Eh bien, répondit le notaire, sur le front de qui la sueur non séchée témoignait de ses efforts, Sinot est venu nous apprendre une nouvelle qui les a mis tous d'accord! A l'exception de cinq dissidents : Poupart, mon grand-père, Mollot, Sinot et moi, tous ont juré, comme au Jeu de paume, d'employer leurs moyens au triomphe de Simon Giguet, de qui je me suis fait un ennemi mortel. Oh! nous nous étions bien échauffés! J'ai toujours amené les Giguet à fulminer contre les Gondreville! Ainsi, le vieux comte sera de mon côté. Pas plus tard que demain, il saura tout ce que les soi-disant patriotes d'Arcis ont dit de lui, de sa corruption, de ses infamies, pour se soustraire à sa protection, ou, selon eux, à son joug.

— Ils sont unanimes? dit en souriant Olivier Vinet.

— Aujourd'hui, répondit M. Martener.

— Oh! s'écria Pigoult, le sentiment général des électeurs est de nommer un homme du pays. Qui voulez-vous opposer à Simon Giguet, un homme qui vient de passer deux heures à expliquer le mot *progrès!...*

— Nous trouverons le vieux Grévin! s'écria le sous-préfet.

— Il est sans ambition, répondit Pigoult; mais il faut, avant tout, consulter le comte de Gondreville. Tenez, voyez, ajouta-t-il, avec quels soins Simon reconduit cette ganache dorée de Beauvisage.

Et il montrait l'avocat qui tenait le maire par le bras et lui parlait à l'oreille.

Beauvisage saluait, à droite et à gauche, tous les habitants, qui le regardaient avec la déférence que les gens de province témoignent à l'homme le plus riche de leur ville.

— Il le soigne comme père et maire! répliqua Vinet.

— Oh! il aura beau le papelarder, répondit Pigoult, qui saisit la pensée cachée dans le calembour du substitut, la main de Cécile ne dépend ni du père ni de la mère.

— Et de qui donc?...

— De mon ancien patron. Simon serait nommé député d'Arcis, il n'aurait pas ville gagnée.

Quoi que le sous-préfet et Frédéric Marest pussent dire à Pigoult, il refusa d'expliquer cette exclamation, qui leur avait justement paru grosse d'événements et qui révélait une certaine connaissance des projets de la famille Beauvisage.

Tout Arcis était en mouvement non-seulement à cause de la fatale nouvelle qui venait d'atteindre la famille de Gondreville, mais encore à cause de la grande résolution prise chez les Giguet, où, dans ce moment, les trois domestiques et madame Marion travaillaient à tout remettre en état pour être en mesure de recevoir pendant la soirée leurs habitués, que la curiosité devait attirer au grand complet.

La Champagne a l'apparence d'un pays pauvre et n'est qu'un pauvre pays. Son aspect est généralement triste, la campagne y est plate. Si vous traversez les villages et même les villes, vous n'apercevez que de méchantes constructions en bois ou en pisé; les plus luxueuses sont en brique. La pierre y est à peine employée pour les établissements publics. Aussi le château, le palais de justice d'Arcis, l'église sont-ils les seuls édifices bâtis en pierre. Néanmoins, la Champagne, ou, si vous voulez, les départements de l'Aube, de la Marne et de la Haute-Marne, déjà richement dotés de

ces vignobles dont la renommée est universelle, sont encore pleins d'industries florissantes. Sans parler des manufactures de Reims, presque toute la bonneterie de France, commerce considérable, se fabrique autour de Troyes. La campagne, dans un rayon de dix lieues, est couverte d'ouvriers dont les métiers s'aperçoivent par les portes ouvertes, quand on passe dans les villages. Ces ouvriers correspondent à des facteurs, lesquels aboutissent à un spéculateur appelé fabricant. Ce fabricant traite avec des maisons de Paris ou souvent avec de simples bonnetiers au détail qui, les uns et les autres, ont une enseigne où se lisent ces mots : *Fabrique de bonneterie.* Ni les uns ni les autres ne font un bas, ni un bonnet, ni une chaussette. La bonneterie vient de la Champagne, en grande partie, car il existe à Paris des ouvriers qui rivalisent avec les Champenois. Cet intermédiaire entre le producteur et le consommateur n'est pas une plaie particulière à la bonneterie : il existe dans la plupart des commerces, et renchérit la marchandise de tout le bénéfice exigé par l'entrepositaire. Abattre ces cloisons coûteuses, qui nuisent à la vente des produits, serait une entreprise grandiose qui, par ses résultats, arriverait à la hauteur d'une œuvre politique. En effet, l'industrie tout entière y gagnerait, en établissant à l'intérieur ce bon marché si nécessaire à l'extérieur pour soutenir victorieusement la guerre industrielle avec l'étranger; bataille tout aussi meurtrière que celle des armes. Mais la destruction d'un abus de ce genre ne rapporterait pas aux philanthropes modernes la gloire et les avantages d'une polémique soutenue pour les noix creuses de la négrophilie ou du système pénitentiaire; aussi le commerce interlope *de ces banquiers de marchandises* continuera-t-il à peser pendant longtemps et sur la production et sur la consommation. En France, dans ce pays si spirituel, il semble que simplifier, ce soit détruire. La Révolution de 1789 y fait encore peur. On voit, par l'énergie industrielle que déploie un pays pour qui la nature est marâtre, quels progrès y ferait l'agriculture si l'argent consentait à commanditer le sol, qui n'est pas plus ingrat dans la Champagne qu'il ne l'est en Écosse, où les capitaux ont produit des merveilles. Aussi, le jour où l'agriculture aura vaincu les portions infertiles de ces départements, quand l'industrie aura semé quelques capitaux sur la craie champenoise, la prospérité triplera-t-elle. En effet,

le pays est sans luxe, les habitations y sont dénuées; le confort des Anglais y pénétrera, l'argent y prendra cette rapide circulation qui est la moitié de la richesse, et qui commence dans beaucoup de contrées inertes de la France. Les écrivains, les administrateurs, l'Église du haut de ses chaires, la presse du haut de ses colonnes, tous ceux à qui le hasard donne le pouvoir d'influer sur les masses doivent le dire et le redire : thésauriser est un crime social! L'économie intelligente de la province arrête la vie du corps industriel et gêne la santé de la nation. Ainsi, la petite ville d'Arcis, sans transit, sans passage, en apparence vouée à l'immobilité la plus complète, est, relativement, une ville riche et pleine de capitaux lentement amassés dans l'industrie de la bonneterie.

M. Philéas Beauvisage était l'Alexandre ou, si vous voulez, l'Attila de cette partie. Voici comment cet honorable industriel avait conquis sa suprématie sur le coton : Resté le seul enfant des Beauvisage, anciens fermiers de la magnifique ferme de Bellache, dépendant de la terre de Gondreville, ses parents firent, en 1811, un sacrifice pour le sauver de la conscription en achetant un homme. Depuis, la mère Beauvisage, devenue veuve, avait, en 1813, encore soustrait son fils unique à l'enrôlement des gardes d'honneur, grâce au crédit du comte de Gondreville. En 1813, Philéas, âgé de vingt et un ans, s'était déjà voué depuis trois ans au commerce pacifique de la bonneterie. En se trouvant alors à la fin du bail de Bellache, la vieille fermière refusa de le continuer. Elle se voyait, en effet, assez d'ouvrage pour ses vieux jours à faire valoir ses biens. Pour que rien ne troublât sa vieillesse, elle voulut procéder, chez M. Grévin, le notaire d'Arcis, à la liquidation de la succession de son mari, quoique son fils ne lui demandât aucun compte; il en résulta qu'elle lui devait cent cinquante mille francs environ. La bonne femme ne vendit point ses terres, dont la plus grande partie provenait du malheureux Michu, l'ancien régisseur de la maison de Simeuse; elle remit la somme en argent à son fils, en l'engageant à traiter de la maison de son patron, M. Pigoult, le fils du vieux juge de paix, dont les affaires étaient devenues si mauvaises, qu'on suspecta, comme on l'a dit déjà, sa mort d'avoir été volontaire. Philéas Beauvisage, garçon sage et plein de respect pour sa mère, eut bientôt conclu l'affaire avec son patron; et, comme il tenait de

ses parents la bosse que les phrénologistes appellent *l'acquisivité* son ardeur de jeunesse se porta sur ce commerce, qui lui parut magnifique et qu'il voulut agrandir par la spéculation. Ce prénom de Philéas, qui peut paraître extraordinaire, est une des mille bizarreries dues à la Révolution. Attachés à la famille de Simeuse, et conséquemment bons catholiques, les Beauvisage avaient voulu faire baptiser leur enfant. Le curé de Cinq-Cygne, l'abbé Goujet, consulté par les fermiers, leur conseilla de donner, à leur fils, Philéas pour patron, un saint dont le nom grec satisferait la municipalité; car cet enfant naquit à une époque où les enfants s'inscrivaient à l'état civil sous les noms bizarres du calendrier républicain.

En 1814, la bonneterie, commerce peu chanceux en temps ordinaire, était soumise à toutes les variations des prix du coton. Le prix du coton dépendait du triomphe ou de la défaite de l'empereur Napoléon, dont les adversaires, les généraux anglais, disaient en Espagne : « La ville est prise, faites avancer les ballots! » Pigoult, l'ex-patron du jeune Philéas, fournissait la matière première à ses ouvriers dans les campagnes. Au moment où il vendit sa maison de commerce au fils Beauvisage, il possédait une forte partie de cotons achetés en pleine hausse, tandis que de Lisbonne on en introduisait des masses dans l'Empire à six sous le kilogramme, en vertu du fameux décret de l'empereur. La réaction produite en France par l'introduction de ces cotons causa la mort de Pigoult, le père d'Achille, et commença la fortune de Philéas, qui, loin de perdre la tête comme son patron, se fit un prix moyen en achetant du coton à bon marché, en quantité double de celle acquise par son prédécesseur. Cette idée si simple permit à Philéas de tripler la fabrication, de se poser en bienfaiteur des ouvriers, et il put verser ses bonneteries dans Paris et en France avec des bénéfices, quand les plus heureux vendaient à prix coûtant. Au commencement de 1814, Philéas avait vidé ses magasins. La perspective d'une guerre sur le territoire, et dont les malheurs devaient peser principalement sur la Champagne, le rendit prudent; il ne fit rien fabriquer, et se tint prêt à tout événement avec ses capitaux réalisés en or. A cette époque, les lignes de douanes étaient enfoncées. Napoléon n'avait pu se passer de ses trente mille douaniers pour sa lutte sur le territoire. Le coton, introduit par

mille trous faits à la haie de nos frontières, se glissait sur tous les marchés de la France. On ne se figure pas combien le coton fut fin et alerte à cette époque, ni avec quelle avidité les Anglais s'emparèrent d'un pays où les bas de coton valaient six francs et où les chemises en percale étaient un objet de luxe! Les fabricants du second ordre, les principaux ouvriers, comptant sur le génie de Napoléon, avaient acheté les cotons venus d'Espagne. Ils travaillèrent dans l'espoir de faire la loi plus tard aux négociants de Paris. Philéas observa ces faits. Puis, quand la guerre ravagea la Champagne, il se tint entre l'armée française et Paris. A chaque bataille perdue, il se présentait chez les ouvriers, qui avaient enterré leurs produits dans des futailles, les silos de la bonneterie; puis, l'or à la main, ce cosaque du tricot achetait au-dessous du prix de fabrication, de village en village, les tonneaux de marchandises qui pouvaient, du jour au lendemain, devenir la proie d'un ennemi dont les pieds avaient autant besoin d'être chaussés que le gosier d'être humecté. Philéas déploya dans ces circonstances malheureuses une activité presque égale à celle de l'empereur. Ce général en bonneterie fit commercialement la campagne de 1814 avec un courage ignoré. A une lieue en arrière, là où le général se portait à une lieue en avant, il accaparait des bonnets et des bas de coton dans son succès, là où l'empereur recueillait dans ses revers des palmes immortelles. Le génie fut égal de part et d'autre, quoiqu'il s'exerçât dans des sphères différentes, et que l'un pensât à couvrir les têtes en aussi grand nombre que l'autre en faisait tomber. Obligé de se créer des moyens de transport pour sauver ses tonnes de bonneterie, qu'il emmagasina dans un faubourg de Paris, Philéas mit souvent en réquisition des chevaux et des fourgons, comme s'il s'agissait du salut de l'Empire. Mais la majesté du commerce ne valait-elle pas celle de Napoléon? Les marchands anglais, après avoir soldé l'Europe, n'avaient-ils pas raison du colosse qui menaçait leurs boutiques?... Au moment où l'empereur abdiquait à Fontainebleau, Philéas triomphant se trouvait maître de l'article. Il soutint, par suite de ses habiles manœuvres, la dépréciation des cotons, et doubla sa fortune au moment où les plus heureux fabricants étaient ceux qui se défaisaient de leurs marchandises à cinquante pour cent de perte. Il revint à Arcis,

riche de trois cent mille francs, dont la moitié, placée sur le grand-livre à soixante francs, lui produisit quinze mille livres de rente. Cent mille francs furent destinés à doubler le capital nécessaire à son commerce. Il employa le reste à bâtir, meubler, orner une belle maison sur la place du Pont, à Arcis. Au retour du bonnetier triomphant, M. Grévin fut naturellement son confident. Le notaire avait alors à marier une fille unique, âgée de vingt ans. Le beau-père de Grévin, qui fut pendant quarante ans médecin d'Arcis, n'était pas encore mort. Grévin, déjà veuf, connaissait la fortune de la mère Beauvisage. Il crut à l'énergie, à la capacité d'un jeune homme assez hardi pour avoir ainsi fait la campagne de 1814. Séverine Grévin avait en dot la fortune de sa mère, soixante mille francs. Que pouvait laisser le vieux bonhomme Varlet à Séverine? tout au plus une pareille somme! Grévin était alors âgé de cinquante ans; il craignait de mourir; il ne voyait plus jour, sous la Restauration, à marier sa fille à son goût, car, pour elle, il avait de l'ambition. Dans ces circonstances, il eut la finesse de se faire demander sa fille en mariage par Philéas. Séverine Grévin, jeune personne bien élevée, belle, passait alors pour être un des bons partis d'Arcis. D'ailleurs, une alliance avec l'ami le plus intime du sénateur comte de Gondreville, maintenu pair de France, ne pouvait qu'honorer le fils d'un fermier de Gondreville; la veuve Beauvisage eût fait un sacrifice pour l'obtenir; mais, en apprenant le succès de son fils, elle se dispensa de lui donner une dot, sage réserve qui fut imitée par le notaire. Ainsi fut consommée l'union du fils d'un fermier, jadis si fidèle aux Simeuse, avec la fille d'un de leurs plus cruels ennemis. C'est peut-être la seule application qui se fit du mot de Louis XVIII : « Union et oubli. »

Au second retour des Bourbons, le vieux médecin, M. Varlet, mourut à soixante et seize ans, laissant deux cent mille francs en or dans sa cave, outre ses biens, évalués à une somme égale. Ainsi Philéas et sa femme eurent, dès 1816, en dehors de leur commerce, trente mille francs de rente; car Grévin voulut placer en immeubles la fortune de sa fille, et Beauvisage ne s'y opposa point. Les sommes recueillies par Séverine Grévin dans la succession de son grand-père donnèrent à peine quinze mille francs de revenu,

malgré les belles occasions de placement que rechercha le vieux Grévin. Ces deux premières années suffirent à madame Beauvisage et à Grévin pour reconnaître la profonde ineptie de Philéas. Le coup d'œil de la rapacité commerciale avait paru l'effet d'une capacité supérieure au vieux notaire, de même qu'il avait pris la jeunesse pour la force, et le bonheur pour le génie des affaires. Mais, si Philéas savait lire, écrire et bien compter, jamais il n'avait rien lu. D'une ignorance crasse, on ne pouvait pas avoir avec lui la plus petite conversation, il répondait par un déluge de lieux communs agréablement débités. Seulement, en sa qualité de fils de fermier, il ne manquait pas du bon sens commercial. La parole d'autrui devait exprimer des propositions nettes, claires, saisissables, mais il ne rendait jamais la pareille à son adversaire. Philéas, bon et même tendre, pleurait au moindre récit pathétique. Cette bonté lui fit surtout respecter sa femme, dont la supériorité lui causa la plus profonde admiration. Séverine, femme à idées, savait tout, selon Philéas. Puis elle voyait d'autant plus juste, qu'elle consultait son père en toute chose. Enfin elle possédait une grande fermeté, qui la rendit chez elle maîtresse absolue. Dès que ce résultat fut obtenu, le vieux notaire eut moins de regret en voyant sa fille heureuse par une domination qui satisfait toujours les femmes de ce caractère; mais restait la femme!

Voici ce que trouva, dit-on, la femme :

Dans la réaction de 1815, on envoya pour sous-préfet à Arcis un vicomte de Chargebœuf, de la branche pauvre, et qui fut nommé par la protection de la marquise de Cinq-Cygne, à la famille de laquelle il était allié. Ce jeune homme resta sous-préfet pendant cinq ans. La belle madame Beauvisage ne fut pas, dit-on, étrangère au séjour, infiniment trop prolongé pour son avancement, que le vicomte fit dans cette sous-préfecture. Neanmoins, hâtons-nous de dire que les propos ne furent sanctionnés par aucun de ces scandales qui révèlent, en province, ces passions si difficiles à cacher aux Argus de petite ville. Si Séverine aima le vicomte de Chargebœuf, si elle fut aimée de lui, ce fut en tout bien, tout honneur, dirent les amis de Grévin et ceux de Marion. Cette double coterie imposa son opinion à tout l'arrondissement; mais les Marion, les Grévin n'avaient aucune influence sur les roya-

listes, et les royalistes tinrent le sous-préfet pour très-heureux. Dès que la marquise de Cinq-Cygne apprit ce qui se disait de son parent dans les châteaux, elle le fit venir à Cinq-Cygne; et telle était son horreur pour tous ceux qui tenaient de loin ou de près aux acteurs du drame judiciaire si fatal à sa famille, qu'elle enjoignit au vicomte de changer de résidence. Elle obtint la nomination de son cousin à la sous-préfecture de Sancerre, en lui promettant une préfecture. Quelques fins observateurs prétendirent que le vicomte avait joué la passion pour devenir préfet, car il connaissait la haine de la marquise pour le nom de Grévin. D'autres remarquèrent des coïncidences entre les apparitions du vicomte de Chargebœuf à Paris et les voyages qu'y faisait madame Beauvisage, sous les prétextes les plus frivoles. Un historien impartial serait fort embarrassé d'avoir une opinion sur des faits ensevelis dans les mystères de la vie privée. Une seule circonstance a paru donner gain de cause à la médisance. Cécile-Renée Beauvisage était née en 1820, au moment où M. de Chargebœuf quitta sa sous-préfecture, et parmi les noms de l'heureux sous-préfet se trouve celui de René. Ce nom fut donné par le comte de Gondreville, parrain de Cécile. Si la mère s'était opposée à ce que sa fille reçût ce nom, elle aurait en quelque sorte confirmé les soupçons. Comme le monde veut toujours avoir raison, ceci passa pour une malice du vieux pair de France. Madame Keller, fille du comte, et qui avait nom Cécile, était la marraine. Quant à la ressemblance de Cécile-Renée Beauvisage, elle est frappante! Cette jeune personne ne ressemble ni à son père ni à sa mère; et, avec le temps, elle est devenue le portrait vivant du vicomte, dont elle a pris les manières aristocratiques. Cette double ressemblance, morale et physique, ne put jamais être remarquée par les gens d'Arcis, où le vicomte ne revint plus. Séverine rendit, d'ailleurs, Philéas heureux à sa manière. Il aimait la bonne chère et les choses aisées de la vie; elle eut pour lui les vins les plus exquis, une table digne d'un évêque et entretenue par la meilleure cuisinière du département, mais sans afficher aucun luxe, car elle maintint sa maison dans les conditions de la vie bourgeoise d'Arcis. Le proverbe d'Arcis est qu'il faut dîner chez madame Beauvisage et passer la soirée chez madame Marion.

La prépondérance que la Restauration donnait à la maison de Cinq-Cygne, dans l'arrondissement d'Arcis, avait naturellement resserré les liens entre toutes les familles du pays qui touchèrent au procès criminel fait à propos de l'enlèvement de Gondreville. Les Marion, les Grévin, les Giguet furent d'autant plus unis, que le triomphe de leur opinion, dite *constitutionnelle*, aux élections, exigeait une harmonie parfaite. Par calcul, Séverine occupa Beauvisage au commerce de la bonneterie, auquel tout autre que lui aurait pu renoncer; elle l'envoyait à Paris, dans les campagnes, pour ses affaires. Aussi, jusqu'en 1830, Philéas, qui trouvait à exercer ainsi sa bosse de l'acquisivité, gagna-t-il chaque année une somme équivalente à celle de ses dépenses, outre l'intérêt de ses capitaux, en faisant son métier *en pantoufles*, pour employer une expression proverbiale. Les intérêts et la fortune de M. et madame Beauvisage, capitalisés depuis quinze ans par les soins de Grévin, devaient donc donner cinq cent mille francs en 1830. Telle était, en effet, à cette époque, la dot de Cécile, que le vieux notaire fit placer en trois pour cent à cinquante francs, ce qui produisit trente mille livres de rente. Ainsi personne ne se trompait dans l'appréciation de la fortune des Beauvisage, alors évaluée à quatre-vingt mille francs de rente. Depuis 1830, ils avaient vendu leur commerce de bonneterie à Jean Violette, un de leurs facteurs, petit-fils d'un des principaux témoins à charge dans l'affaire Simeuse, et ils avaient alors placé leurs capitaux, estimés à trois cent mille francs; mais M. et madame Beauvisage avaient en perspective les deux successions du vieux Grévin et de la vieille fermière Beauvisage, estimées chacune entre quinze et vingt mille francs de rente. Les grandes fortunes de la province sont le produit du temps multiplié par l'économie. Trente ans de vieillesse y sont toujours un capital. En donnant à Cécile-Renée cinquante mille francs de rente en dot, M. et madame Beauvisage conservaient encore pour eux ces deux successions : trente mille livres de rente et leur maison d'Arcis. Une fois la marquise de Cinq-Cygne morte, Cécile pouvait assurément épouser le jeune marquis; mais la santé de cette femme, encore forte et presque belle à soixante ans, tuait cette espérance, si toutefois elle était entrée au cœur de Grévin et de sa fille, comme le prétendaient quelques personnes, étonnées des refus

essuyés par des gens aussi convenables que le sous-préfet et le procureur du roi.

La maison Beauvisage, une des plus belles d'Arcis, est située sur la place du Pont, dans l'alignement de la rue Vide-Bourse, à l'angle de la rue du Pont, qui monte jusqu'à la place de l'Église. Quoique sans cour ni jardin, comme beaucoup de maisons de province, elle y produit un certain effet, malgré des ornements de mauvais goût. La porte bâtarde, mais à deux vantaux, donne sur la place. Les fenêtres du rez-de-chaussée ont sur la rue la vue de l'auberge de la *Poste*, et, sur la place, celle du paysage assez pittoresque de l'Aube, dont la navigation commence en aval du pont. Au delà du pont se trouve une autre petite place, sur laquelle demeure M. Grévin et où commence la route de Sézanne. Sur la rue comme sur la place, la maison Beauvisage, soigneusement peinte en blanc, a l'air d'avoir été bâtie en pierre. La hauteur des persiennes, les moulures extérieures des fenêtres, tout contribue à donner à cette maison une certaine tournure, que rehausse l'aspect généralement misérable des maisons d'Arcis, construites presque toutes en bois et couvertes d'un enduit à l'aide duquel on simule la solidité de la pierre. Néanmoins, ces maisons ne manquent pas d'une certaine naïveté, par cela même que chaque architecte ou chaque bourgeois s'est ingénié pour résoudre le problème que présente ce mode de bâtisse. On voit, sur chacune des places qui se trouvent de l'un et de l'autre côté du pont, un modèle de ces édifices champenois. Au milieu de la rangée de maisons, située sur la place, à gauche de la maison Beauvisage, on aperçoit, peinte en couleur lie de vin et les bois peints en vert, la frêle boutique de Jean Violette, petit-fils du fameux fermier de Grouage, un des témoins principaux dans l'affaire de l'enlèvement du sénateur, à qui, depuis 1830, Beauvisage avait cédé son fonds de commerce, ses relations, et à qui, dit-on, il prêtait des capitaux. Le pont d'Arcis est en bois. A cent mètres de ce pont, en remontant l'Aube, la rivière est barrée par un autre pont sur lequel s'élèvent les hautes constructions en bois d'un moulin à plusieurs tournants. Cet espace, entre le pont public et ce pont particulier, forme un grand bassin, sur les rives duquel sont assises de grandes maisons. Par une échancrure et au-dessus des toits, on aperçoit l'éminence sur laquelle sont assis le château

d'Arcis, ses jardins, son parc, ses murs de clôture, ses arbres, qui dominent le cours supérieur de l'Aube et les maigres prairies de la rive gauche. Le bruit de l'Aube qui s'échappe au delà de la chaussée des moulins par-dessus le barrage, la musique des roues contre lesquelles l'eau fouettée retombe dans le bassin en y produisant des cascades, animent la rue du Pont et contrastent avec la tranquillité de la rivière qui coule en aval entre le jardin de M. Grévin, dont la maison se trouve au coin du pont, sur la rive gauche, et le port où, sur la rive droite, les bateaux déchargent leurs marchandises devant une rangée de maisons assez pauvres, mais pittoresques. L'Aube serpente dans le lointain entre des arbres épars ou serrés, grands ou petits, de divers feuillages, au gré des caprices des riverains. La physionomie des maisons est si variée, qu'un voyageur y trouverait un spécimen des maisons de tous les pays. Ainsi, au nord, sur le bord du bassin, dans les eaux duquel s'ébattent des canards, il y a une maison quasi méridionale dont le toit plie sous la tuilerie à gouttières en usage dans l'Italie; elle est flanquée d'un jardinet soutenu par un coin de quai, dans lequel il s'élève des vignes, une treille et deux ou trois arbres. Elle rappelle quelques détails de Rome, où, sur la rive du Tibre, certaines maisons offrent des aspects semblables. En face, sur l'autre bord, est une grande maison à toit avancé, avec des galeries qui ressemblent à une maison suisse. Pour compléter l'illusion, entre cette construction et le déversoir, on aperçoit une vaste prairie ornée de ses peupliers et que traverse une petite route sablonneuse; enfin, les constructions du château, qui paraît, entouré de maisons si frêles, d'autant plus imposant, représentent les splendeurs de l'aristocratie française. Quoique les deux places du pont soient coupées par le chemin de Sézanne, une affreuse chaussée en mauvais état, et qu'elles soient l'endroit le plus vivant de la ville, car la justice de paix et la mairie d'Arcis sont situées rue Vide-Bourse, un Parisien trouverait ce lieu prodigieusement champêtre et solitaire. Ce paysage a tant de naïveté, que, sur la place du Pont, en face de l'auberge de la *Poste*, vous voyez une pompe de ferme; pendant un demi-siècle, on a pu en admirer une à peu près semblable dans la splendide cour du Louvre! Rien n'explique mieux la vie de province que le silence profond dans lequel est ensevelie cette petite ville et qui règne dans

son endroit le plus vivant. On doit facilement imaginer combien la présence d'un étranger, n'y passât-il qu'une demi-journée, y est inquiétante, avec quelle attention des visages se penchent à toutes les fenêtres pour l'observer, et dans quel état d'espionnage les habitants vivent les uns envers les autres! La vie y devient si conventuelle, qu'à l'exception des dimanches et jours de fête, un étranger ne rencontre personne sur les boulevards, ni dans l'avenue des Soupirs, nulle part, pas même par les rues.

Chacun peut comprendre maintenant pourquoi le rez-de-chaussée de la maison Beauvisage était de plain-pied avec la rue et la place. La place y servait de cour. En se mettant à sa fenêtre, l'ancien bonnetier pouvait embrasser en enfilade la place de l'Église, les deux places du pont et le chemin de Sézanne. Il voyait arriver les messagers et les voyageurs à l'auberge de la *Poste*. Enfin, il apercevait, les jours d'audience, le mouvement de la justice de paix et celui de la mairie. Aussi, Beauvisage n'aurait pas troqué sa maison contre le château, malgré son air seigneurial, ses pierres de taille et sa superbe situation. En entrant chez Beauvisage, on trouvait devant soi un péristyle où se développait, au fond, un escalier. A droite s'ouvrait un vaste salon dont les deux fenêtres donnaient sur la place, et à gauche dans une belle salle à manger dont les fenêtres voyaient sur la rue. Le premier étage servait à l'habitation.

Malgré la fortune des Beauvisage, le personnel de leur maison se composait de la cuisinière et d'une femme de chambre, espèce de paysanne qui savonnait, repassait, frottait, plus souvent qu'elle n'habillait madame et mademoiselle, habituées à se servir l'une l'autre pour employer le temps. Depuis la vente du fonds de bonneterie, le cheval et le cabriolet de Philéas, logés à l'hôtel de la *Poste*, avaient été supprimés et vendus.

Au moment où Philéas rentra chez lui, sa femme, qui avait appris la résolution de l'assemblée Giguet, avait mis ses bottines et son châle pour aller chez son père; car elle devinait bien que, le soir, madame Marion lui ferait quelque ouverture relativement à Cécile pour Simon. Après avoir appris à sa femme la mort de Charles Keller, il lui demanda naïvement son avis par un « Que dis-tu de cela, ma femme? » qui peignait son habitude de res-

pecter l'opinion de Séverine en toute chose. Puis il s'assit sur un fauteuil et attendit une réponse.

En 1839, madame Beauvisage, alors âgée de quarante-quatre ans, était si bien conservée, qu'elle aurait pu doubler mademoiselle Mars. En se rappelant la plus charmante Célimène que le Théâtre-Français ait eue, on se fera une idée exacte de la physionomie de Séverine Grévin. C'était la même richesse de formes, la même beauté de visage, la même netteté de contours; mais la femme du bonnetier avait une petite taille qui lui ôtait cette grâce noble, cette coquetterie à la Sévigné par lesquelles la grande actrice se recommande au souvenir des hommes qui ont vu l'Empire et la Restauration. La vie de province et la mise un peu négligée à laquelle Séverine se laissait aller, depuis dix ans, donnait je ne sais quoi de commun à ce beau profil, à ces beaux traits, et l'embonpoint avait détruit ce corps, si magnifique pendant les douze premières années de mariage. Mais Séverine rachetait ces imperfections par un regard souverain, superbe, impérieux, et par une certaine attitude de tête pleine de fierté. Ses cheveux, encore noirs, longs et fournis, relevés en haute tresse sur la tête, lui prêtaient un air jeune. Elle avait une poitrine et des épaules de neige, mais tout cela rebondi, plein, de manière à gêner le mouvement du cou, devenu trop court. Au bout de ses gros bras potelés pendait une jolie petite main trop grasse. Elle était enfin accablée de tant de vie et de santé, que, par-dessus ses souliers, la chair, quoique contenue, formait un léger bourrelet. Deux anneaux de nuit, d'une valeur de mille écus chacun, ornaient ses oreilles. Elle portait un bonnet de dentelles à nœuds roses, une robe-redingote en mousseline de laine à raies alternativement roses et gris de lin, bordée de lisérés verts, qui s'ouvrait par en bas pour laisser voir un jupon garni d'une petite valenciennes, et un châle de cachemire vert à palmes dont la pointe traînait jusqu'à terre. Ses pieds ne paraissaient pas à l'aise dans ses brodequins de peau bronzée.

— Vous n'avez pas tellement faim, dit-elle en jetant les yeux sur Beauvisage, que vous ne puissiez attendre une demi-heure. Mon père a fini de dîner, et je ne peux pas manger en repos, sans avoir su ce qu'il pense et si nous devons aller à Gondreville...

— Va, va, ma bonne ; je t'attendrai, dit le bonnetier.

— Mon Dieu, je ne vous déshabituerai donc jamais de me tutoyer? dit-elle en faisant un geste d'épaules assez significatif.

— Jamais cela ne m'est arrivé devant le monde, depuis 1817, répliqua Philéas.

— Cela vous arrive constamment devant les domestiques et devant votre fille...

— Comme vous voudrez, Séverine, répondit tristement Beauvisage.

— Surtout, ne dites pas un mot à Cécile de cette détermination des électeurs, ajouta madame Beauvisage, qui se mirait dans la glace en arrangeant son châle.

— Veux-tu que j'aille avec toi chez ton père? demanda Philéas.

— Non, restez avec Cécile. D'ailleurs, Jean Violette ne doit-il pas vous payer aujourd'hui le reste de son prix? Il va venir vous apporter ses vingt mille francs. Voilà trois fois qu'il nous remet à trois mois; ne lui accordez plus de délais, et, s'il n'est pas en mesure, allez porter son billet à Courtet, l'huissier; soyons en règle, prenez jugement. Achille Pigoult vous dira comment faire pour toucher notre argent. Ce Violette est bien le digne petit-fils de son grand-père! je le crois capable de s'enrichir par une faillite; il n'a ni foi ni loi.

— Il est bien intelligent, dit Beauvisage.

— Vous lui avez donné pour trente mille francs une clientèle et un établissement qui certes en valait cinquante mille, et, en huit ans, il ne vous a payé que dix mille francs...

— Je n'ai jamais poursuivi personne, répondit Beauvisage, et j'aime mieux perdre mon argent que de tourmenter un pauvre homme...

— Un homme qui se moque de vous.

Beauvisage resta muet. Ne trouvant rien à répondre à cette observation cruelle, il regarda les planches qui formaient le parquet du salon.

Peut-être l'abolition progressive de l'intelligence et de la volonté de Beauvisage s'expliquerait-elle par l'abus du sommeil. Couché tous les soirs à huit heures et levé le lendemain à huit heures, il dormait depuis vingt ans ses douze heures sans jamais s'être réveillé la nuit, ou, si ce grave événement arrivait, c'était pour lui

le fait le plus extraordinaire : il en parlait pendant toute la journée. Il passait à sa toilette une heure environ, car sa femme l'avait habitué à ne se présenter devant elle, au déjeuner, que rasé, propre et habillé. Quand il était dans le commerce, il partait après le déjeuner, il allait à ses affaires, et ne revenait que pour le dîner. Depuis 1832, il avait remplacé les courses d'affaires par une visite à son beau-père, et par une promenade, ou par des visites en ville. En tout temps, il portait des bottes, un pantalon de drap bleu, un gilet blanc et un habit bleu, tenue encore exigée par sa femme. Son linge se recommandait par une blancheur et une finesse d'autant plus remarquées, que Séverine l'obligeait à en changer tous les jours. Ces soins pour son extérieur, si rarement pris en province, contribuaient à le faire considérer dans Arcis, comme on considère à Paris un homme élégant. A l'extérieur, ce digne et grave marchand de bonnets de coton paraissait donc un personnage; car sa femme était assez spirituelle pour n'avoir jamais dit une parole qui mît le public d'Arcis dans la confidence de son désappointement et de la nullité de son mari, qui, grâce à ses sourires, à ses phrases obséquieuses et à sa tenue d'homme riche, passait pour un personnage des plus considérables. On disait que Séverine en était si jalouse, qu'elle l'empêchait d'aller en soirée, tandis que Philéas broyait les roses et les lis sur son teint par la pesanteur d'un heureux sommeil. Beauvisage, qui vivait selon ses goûts, choyé par sa femme, bien servi par ses deux domestiques, cajolé par sa fille, se disait l'homme le plus heureux d'Arcis, et il l'était. Le sentiment de Séverine pour cet homme nul n'allait pas sans la pitié protectrice de la mère pour ses enfants. Elle déguisait la dureté des paroles qu'elle était obligée de lui dire sous un air de plaisanterie. Aucun ménage n'était plus calme, et l'aversion que Philéas avait pour le monde, où il s'endormait, où il ne pouvait pas jouer, ne sachant aucun jeu de cartes, avait rendu Séverine entièrement maîtresse de ses soirées.

L'arrivée de Cécile mit un terme à l'embarras de Philéas, qui s'écria :

— Comme te voilà belle !

Madame Beauvisage se retourna brusquement et jeta sur sa fille un regard perçant, qui la fit rougir.

— Ah! Cécile, qui vous a dit de faire une pareille toilette?... demanda la mère.

— N'irons-nous pas ce soir chez madame Marion? Je me suis habillée pour voir comment m'allait ma nouvelle robe.

— Cécile! Cécile! fit Séverine, pourquoi vouloir tromper votre mère?... Ce n'est pas bien, je ne suis pas contente de vous, vous voulez me cacher quelque pensée...

— Qu'a-t-elle donc fait? demanda Beauvisage, enchanté de voir sa fille si pimpante.

— Ce qu'elle a fait? je le lui dirai!... fit madame Beauvisage en menaçant du doigt sa fille unique.

Cécile se jeta au cou de sa mère, l'embrassa, la cajola, ce qui, pour les filles uniques, est une manière d'avoir raison.

Cécile Beauvisage, jeune personne de dix-neuf ans, venait de mettre une robe en soie gris de lin, garnie de brandebourgs en gris plus foncé, et qui figurait par devant une redingote. Le corsage à guimpe, orné de boutons et de jockeys, se terminait en pointe par devant et se laçait par derrière comme un corset. Ce faux corset dessinait ainsi parfaitement le dos, les hanches et le buste. La jupe, garnie de trois rangs d'effilés, faisait des plis charmants, et annonçait par sa coupe et sa façon la science d'une couturière de Paris. Un joli fichu, garni de dentelle, retombait sur le corsage. L'héritière avait autour du cou un petit foulard rose noué très-élégamment, et sur la tête un chapeau de paille orné d'une rose mousseuse. Ses mains étaient gantées de mitaines en filet noir. Elle était chaussée de brodequins en peau bronzée; enfin, excepté son petit air endimanché, cette tournure de figurine dessinée dans les journaux de modes devait ravir le père et la mère de Cécile. Cécile était d'ailleurs bien faite, d'une taille moyenne et parfaitement proportionnée. Elle avait tressé ses cheveux châtains, selon la mode de 1839, en deux grosses nattes qui lui accompagnaient le visage et se rattachaient derrière la tête. Sa figure, pleine de santé, d'un ovale distingué, se recommandait par cet air aristocratique qu'elle ne tenait ni de son père ni de sa mère. Ses yeux, d'un brun clair, étaient entièrement dépourvus de cette expression douce, calme et presque mélancolique, si naturelle aux jeunes filles. Vive, animée, bien portante, Cécile gâtait, par une

sorte de positif bourgeois et par la liberté de manières que prennent les enfants gâtés, tout ce que sa physionomie avait de romanesque. Néanmoins, un mari capable de refaire son éducation et d'y effacer les traces de la vie de province pouvait encore extraire de ce bloc une femme charmante. En effet, l'orgueil que Séverine mettait en sa fille avait contre-balancé les effets de sa tendresse. Madame Beauvisage avait eu le courage de bien élever sa fille; elle s'était habituée avec elle à une fausse sévérité qui lui permît de se faire obéir et de réprimer le peu de mal qui se trouvait dans cette âme. La mère et la fille ne s'étaient jamais quittées; aussi Cécile avait, ce qui chez les jeunes filles est plus rare qu'on ne le pense, une pureté de pensée, une fraîcheur de cœur, une naïveté réelles, entières et parfaites.

— Votre toilette me donne à penser, dit madame Beauvisage; Simon Giguet vous aurait-il dit quelque chose hier que vous m'auriez caché?

— Eh bien, dit Philéas, un homme qui va recevoir le mandat de ses concitoyens...

— Ma chère maman, dit Cécile à l'oreille de sa mère, il m'ennuie; mais il n'y a plus que lui pour moi dans Arcis.

— Tu l'as bien jugé; mais attends que ton grand-père ait prononcé, dit madame Beauvisage en embrassant sa fille, dont la réponse annonçait un grand sens, tout en révélant une brèche faite dans son innocence par l'idée du mariage.

La maison de Grévin, située sur la rive droite de l'Aube, et qui fait le coin de la petite place d'au delà du pont, est une des plus vieilles maisons d'Arcis. Aussi est-elle bâtie en bois, et les intervalles de ces murs si légers sont-ils remplis de cailloux; mais elle est revêtue d'une couche de mortier lissé à la truelle et peint en gris. Malgré ce fard coquet, elle n'en paraît pas moins être une maison de cartes. Le jardin, situé le long de l'Aube, est protégé par un mur de terrasse couronné de pots de fleurs. Cette humble maison, dont les fenêtres ont des contrevents solides peints en gris comme le mur, est garnie d'un mobilier en harmonie avec la simplicité de l'extérieur. En entrant, on apercevait dans une petite cour cailloutée les treillages verts qui servaient de clôture au jardin. Au rez-de-chaussée, l'ancienne étude, convertie en salon,

et dont les fenêtres donnent sur la rivière et sur la place, est meublée de vieux meubles en velours d'Utrecht vert, excessivement passé. L'ancien cabinet est devenu la salle à manger du notaire retiré. Là, tout annonce un vieillard profondément philosophe, et une de ces vies qui se sont écoulées comme coule l'eau des ruisseaux champêtres, que les arlequins de la vie politique finissent par envier quand ils sont désabusés sur les grandeurs sociales, ou fatigués des luttes insensées avec le cours de l'humanité.

Pendant que Séverine passe le pont en regardant si son père a fini de dîner, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur la personne, sur la vie et les opinions de ce vieillard, que l'amitié du comte Malin de Gondreville recommandait au respect de tout le pays. Voici la simple et naïve histoire de ce notaire, pendant longtemps, pour ainsi dire, le seul notaire d'Arcis : En 1787, deux jeunes gens d'Arcis allèrent à Paris, recommandés à un avocat au conseil nommé Danton. Cet illustre patriote était d'Arcis. On y voit encore sa maison, et sa famille y existe encore. Ceci pourrait expliquer l'influence que la Révolution exerça sur ce coin de la Champagne. Danton plaça ses compatriotes chez le procureur au Châtelet, si fameux par son procès avec le comte Morton de Chabrillant, à propos de sa loge à la première représentation du *Mariage de Figaro,* et pour qui le parlement prit fait et cause en se regardant comme outragé dans la personne de son procureur. L'un s'appelait Malin et l'autre Grévin, tous deux fils uniques. Malin avait pour père le propriétaire même de la maison où demeure actuellement Grévin. Tous deux, ils eurent l'un pour l'autre une mutuelle, une solide affection. Malin, garçon retors, d'un esprit profond, ambitieux, avait le don de la parole. Grévin, honnête, travailleur, eut pour vocation d'admirer Malin. Ils revinrent à leur pays lors de la Révolution, l'un pour être avocat à Troyes, l'autre pour être notaire à Arcis. Grévin, l'humble serviteur de Malin, le fit nommer député à la Convention. Malin fit nommer Grévin procureur syndic d'Arcis. Malin fut un obscur conventionnel jusqu'au 9 thermidor, se rangeant toujours du côté du plus puissant, écrasant le faible; mais Tallien lui fit comprendre la nécessité d'abattre Robespierre. Malin se distingua lors de cette terrible bataille parlementaire, il eut du courage à propos. Dès ce moment commença le rôle poli-

tique de cet homme, un des héros de la sphère inférieure : il abandonna le parti des thermidoriens pour celui des clichyens, et fut alors nommé membre du conseil des Anciens. Devenu l'ami de Talleyrand et de Fouché, conspirant avec eux contre Bonaparte, il devint, comme eux, un des plus ardents partisans de Bonaparte après la victoire de Marengo. Nommé tribun, il entra l'un des premiers au conseil d'État, fut un des rédacteurs du Code, et fut promu l'un des premiers à la dignité de sénateur, sous le nom de comte de Gondreville.

C'est là le côté politique de cette vie ; en voici le côté financier :

Grévin fut, dans l'arrondissement d'Arcis, l'instrument le plus actif et le plus habile de la fortune du comte de Gondreville. La terre de Gondreville appartenait aux Simeuse, bonne vieille noble famille de province, décimée par l'échafaud et dont les héritiers, deux jeunes gens, servaient dans l'armée de Condé. Cette terre, vendue nationalement, fut acquise pour Malin sous le nom de M. Marion et par les soins de Grévin. Grévin fit acquérir à son ami la meilleure partie des biens ecclésiastiques vendus par la République dans le département de l'Aube. Malin envoyait à Grévin les sommes nécessaires à ces acquisitions, et n'oubliait d'ailleurs point son homme d'affaires. Quand vint le Directoire, époque à laquelle Malin régnait dans les conseils de la République, les ventes furent réalisées au nom de Malin. Grévin fut notaire et Malin fut conseiller d'État. Grévin fut maire d'Arcis, Malin fut sénateur et comte de Gondreville. Malin épousa la fille d'un fournisseur millionnaire, Grévin épousa la fille unique du bonhomme Varlet, le premier médecin d'Arcis. Le comte de Gondreville eut trois cent mille livres de rente, un hôtel à Paris, le magnifique château de Gondreville ; il maria l'une de ses filles à l'un des Keller, banquier à Paris, l'autre au maréchal duc de Carigliano. Grévin, lui, riche de quinze mille livres de rente, possède la maison où il achève sa paisible vie en économisant, et il a géré les affaires de son ami, qui lui a vendu cette maison pour six mille francs. Le comte de Gondreville a quatre-vingts ans et Grévin soixante-seize. Le pair de France se promène dans son parc, l'ancien notaire dans le jardin du père de Malin : tous deux enveloppés de molleton, entassant écu sur écu. Aucun nuage n'a troublé cette amitié de soixante ans. Le notaire

a toujours obéi au conventionnel, au conseiller d'État, au sénateur, au pair de France. Après la révolution de juillet, Malin, en passant par Arcis, dit à Grévin :

— Veux-tu la croix?

— *Qué* que j'en ferais? répondit Grévin.

L'un n'avait jamais failli à l'autre; tous deux s'étaient toujours mutuellement éclairés, conseillés, l'un sans jalousie, et l'autre sans morgue ni prétention blessante. Malin avait toujours été obligé de faire la part de Grévin, car tout l'orgueil de Grévin était le comte de Gondreville. Grévin était autant comte de Gondreville que le comte de Gondreville lui-même. Cependant, depuis la révolution de juillet, moment où Grévin, se sentant vieilli, avait cessé de gérer les biens du comte, et où le comte, affaibli par l'âge et par sa participation aux tempêtes politiques, avait songé à vivre tranquille, les deux vieillards, sûrs d'eux-mêmes, mais n'ayant plus tant besoin l'un de l'autre, ne se voyaient plus guère. En allant à sa terre, ou en retournant à Paris, le comte venait voir Grévin, qui faisait seulement une ou deux visites au comte pendant son séjour à Gondreville. Il n'existait aucun lien entre leurs enfants. Jamais ni madame Keller ni la duchesse de Carigliano n'avaient eu la moindre relation avec mademoiselle Grévin, ni avant ni après son mariage avec le bonnetier Beauvisage. Ce dédain, involontaire ou réel, surprenait beaucoup Séverine. Grévin, maire d'Arcis sous l'Empire, serviable pour tout le monde, avait, durant l'exercice de son ministère, concilié, prévenu beaucoup de difficultés. Sa rondeur, sa bonhomie et sa probité lui méritaient l'estime et l'affection de tout l'arrondissement; chacun, d'ailleurs, respectait en lui l'homme qui disposait de la faveur, du pouvoir et du crédit du comte de Gondreville.

Néanmoins, depuis que l'activité du notaire et sa participation aux affaires publiques et particulières avaient cessé; depuis huit ans, son souvenir s'était presque aboli dans la ville d'Arcis, où chacun s'attendait, de jour en jour, à le voir mourir. Grévin, à l'instar de son ami Malin, paraissait plus végéter que vivre; il ne se montrait point, il cultivait son jardin, taillait ses arbres, allait examiner ses légumes, ses bourgeons; et, comme tous les vieillards, il s'essayait à l'état de cadavre. La vie de ce septuagénaire était d'une

régularité parfaite. De même que son ami le colonel Giguet, levé au jour, couché avant neuf heures, il avait la frugalité des avares, il buvait peu de vin, mais ce vin était exquis. Il prenait du café, mais jamais de liqueurs, et le seul exercice auquel il se livrât était celui qu'exige le jardinage. En tout temps, il portait les mêmes vêtements : de gros souliers huilés, des bas drapés, un pantalon de molleton gris à boucle, sans bretelles, un grand gilet de drap léger bleu de ciel à boutons en corne, et une redingote de molleton gris pareil à celui du pantalon; il avait sur la tête une petite casquette en loutre ronde, et la gardait au logis. En été, il remplaçait cette casquette par une espèce de calotte de velours noir, et la redingote de molleton par une redingote de drap gris de fer. Sa taille était de cinq pieds quatre pouces; il avait l'embonpoint des vieillards bien portants, ce qui alourdissait un peu sa démarche, déjà lente, comme celle de tous les gens de cabinet. Dès le jour, ce bonhomme s'habillait en accomplissant les soins de toilette les plus minutieux; il se rasait lui-même, puis il faisait le tour de son jardin, il regardait le temps, il allait consulter son baromètre, en ouvrant lui-même les volets de son salon. Enfin il binait, il échenillait, il sarclait, il avait toujours quelque chose à faire jusqu'au déjeuner. Après son déjeuner, il restait assis à digérer jusqu'à deux heures, pensant on ne sait à quoi. Sa petite-fille venait presque toujours, conduite par une domestique, quelquefois accompagnée de sa mère, le voir entre deux et cinq heures. A certains jours, cette vie mécanique était interrompue : il y avait à recevoir les fermages et les revenus en nature, aussitôt vendus. Mais ce petit trouble n'arrivait que les jours de marché, et une fois par mois. Que devenait l'argent? Personne, pas même Séverine et Cécile, ne le savait; Grévin était là-dessus d'une discrétion ecclésiastique. Cependant, tous les sentiments de ce vieillard avaient fini par se concentrer sur sa fille et sur sa petite-fille, il les aimait plus que son argent. Ce septuagénaire, propret, à figure toute ronde, au front dégarni, aux yeux bleus et à cheveux blancs, avait quelque chose d'absolu dans le caractère, comme tous ceux à qui ni les hommes ni les choses n'ont résisté. Son seul défaut, extrêmement caché d'ailleurs, car il n'avait jamais eu occasion de le manifester, était une rancune persistante, terrible, une susceptibilité que Malin

n'avait jamais heurtée. Si Grévin avait toujours servi le comte de Gondreville, il l'avait toujours trouvé reconnaissant; jamais Malin n'avait ni humilié ni froissé son ami, qu'il connaissait à fond. Les deux amis conservaient encore le tutoiement de leur jeunesse et la même affectueuse poignée de main. Jamais le sénateur n'avait fait sentir à Grévin la différence de leurs situations; il devançait toujours les désirs de son ami d'enfance, en lui offrant toujours tout, sachant qu'il se contenterait de peu. Grévin, adorateur de la littérature classique, puriste, bon administrateur, possédait de sérieuses et vastes connaissances en législation; il avait fait pour Malin des travaux qui fondèrent au Conseil d'État la gloire du rédacteur des Codes. Séverine aimait beaucoup son père; elle et sa fille ne laissaient à personne le soin de faire son linge : elles lui tricotaient des bas pour l'hiver, elles avaient pour lui les plus petites précautions, et Grévin savait qu'il n'entrait dans leur affection aucune pensée d'intérêt : le million probable de la succession paternelle n'aurait pas séché leurs larmes ; les vieillards sont sensibles à la tendresse désintéressée. Avant de s'en aller de chez le bonhomme, tous les jours madame Beauvisage et Cécile s'inquiétaient du dîner de leur père pour le lendemain, et lui envoyaient les primeurs du marché. Madame Beauvisage avait toujours souhaité que son père la présentât au château de Gondreville, et la liât avec les filles du comte; mais le sage vieillard lui avait maintes fois expliqué combien il était difficile d'entretenir des relations suivies avec la duchesse de Carigliano, qui habitait Paris, et venait rarement à Gondreville, ou avec la brillante madame Keller, quand on tenait une fabrique de bonneterie à Arcis.

— Ta vie est finie, disait Grévin à sa fille; mets toutes tes jouissances en Cécile, qui sera certes assez riche pour te donner, quand tu quitteras le commerce, l'existence grande et large à laquelle tu as droit. Choisis un gendre qui ait de l'ambition, des moyens, tu pourras un jour aller à Paris et laisser ici ce benêt de Beauvisage. Si je vis assez pour me voir un petit-gendre, je vous piloterai sur la mer des intérêts politiques comme j'ai piloté Malin, et vous arriverez à une position égale à celle des Keller...

Ce peu de paroles, dites avant la révolution de 1830, un an après la retraite du vieux notaire dans cette maison, explique cette

attitude végétative. Grévin voulait vivre, il voulait mettre dans la route des grandeurs sa fille, sa petite-fille et ses arrière-petits-enfants. Grévin avait de l'ambition à la troisième génération. Quand il parlait ainsi, le vieillard rêvait de marier Cécile à Charles Keller; aussi pleurait-il en ce moment sur ses espérances renversées, il ne savait plus que résoudre. Sans relations dans la société parisienne, ne voyant plus dans le département de l'Aube d'autre mari pour Cécile que le jeune marquis de Cinq-Cygne, il se demandait s'il pouvait surmonter à force d'or les difficultés que la révolution de juillet suscitait entre les royalistes fidèles à leurs principes et leurs vainqueurs. Le bonheur de sa petite-fille lui paraissait si compromis en la livrant à l'orgueilleuse marquise de Cinq-Cygne, qu'il se décidait à se confier à l'ami des vieillards, au temps. Il espérait que son ennemie capitale, la marquise de Cinq-Cygne, mourrait, et il croyait pouvoir séduire le fils, en se servant du grand-père du marquis, le vieux d'Hauteserre, qui vivait alors à Cinq-Cygne, et qu'il savait accessible aux calculs de l'avarice. Si ce plan manquait, quand Cécile Beauvisage atteindrait vingt-deux ans, en désespoir de cause, Grévin comptait consulter son ami Gondreville, qui lui choisirait à Paris un mari, selon son cœur et son ambition, parmi les ducs de l'Empire.

Séverine trouva son père assis sur un banc de bois, au bout de sa terrasse, sous les lilas en fleur et prenant son café, car il était cinq heures et demie. Elle vit bien, à la douleur gravée sur la figure de son père, qu'il savait la nouvelle. En effet, le vieux pair de France venait d'envoyer un valet de chambre à son ami, en le priant de venir le voir. Jusqu'alors, le vieux Grévin n'avait pas voulu trop encourager l'ambition de sa fille; mais, en ce moment, au milieu des réflexions contradictoires qui se heurtaient dans sa triste méditation, son secret lui échappa.

— Ma chère enfant, lui dit-il, j'avais formé pour ton avenir les les plus beaux et les plus fiers projets. La mort vient de les renverser. Cécile eût été vicomtesse Keller, car Charles, par mes soins, eût été nommé député d'Arcis, et il eût succédé quelque jour à la pairie de son père. Gondreville, ni sa fille, madame Keller, n'auraient refusé les soixante mille francs de rente que Cécile a en dot, surtout avec la perspective de cent autres que vous aurez un jour.

Tu aurais habité Paris avec ta fille, et tu y aurais joué ton rôle de belle-mère dans les hautes régions du pouvoir.

Madame Beauvisage fit un signe de satisfaction.

— Mais nous sommes atteints ici du coup qui frappe ce charmant jeune homme, à qui l'amitié du prince royal était acquise déjà... Maintenant, ce Simon Giguet, qui se pousse sur la scène politique, est un sot, un sot de la pire espèce, car il se croit un aigle... Vous êtes trop liés avec les Giguet et la maison Marion pour ne pas mettre beaucoup de formes à votre refus, et il faut refuser...

— Nous sommes, comme toujours, du même avis, mon père.

— Tout ceci m'oblige à voir mon vieux Malin, d'abord pour le consoler, puis pour le consulter. Cécile et toi, vous seriez malheureuses avec une vieille famille du faubourg Saint-Germain, on vous ferait sentir votre origine de mille façons; nous devons chercher quelque duc de la façon de Bonaparte, qui soit ruiné : nous serons à même d'avoir ainsi pour Cécile un beau titre, et nous la marierons séparée de biens. Tu peux dire que j'ai disposé de la main de Cécile, nous couperons court ainsi à toutes les demandes saugrenues, comme celles d'Antonin Goulard. Le petit Vinet ne manquera pas de s'offrir; il serait préférable à tous les épouseurs qui viendront flairer la dot... Il a du talent, de l'intrigue, et il appartient aux Chargebœuf par sa mère; mais il a trop de caractère pour ne pas dominer sa femme, et il est assez jeune pour se faire aimer : tu périrais entre ces deux sentiments-là, car je te sais par cœur, mon enfant!

— Je serai bien embarrassée ce soir chez les Marion, dit Séverine.

— Eh bien, mon enfant, répondit Grévin, envoie-moi madame Marion, je lui parlerai, moi!

— Je savais bien, mon père, que vous pensiez à notre avenir, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il fût si brillant, dit madame Beauvisage en prenant les mains de son père et les lui baisant.

— J'y avais si profondément pensé, répliqua Grévin, qu'en 1831 j'ai acheté un hôtel que tu connais, l'hôtel Beauséant...

Madame Beauvisage fit un mouvement de surprise en apprenant ce secret si bien gardé, mais elle n'interrompit point son père.

— Ce sera mon présent de noces, dit-il. En 1832, je l'ai loué

pour sept ans à des Anglais, à raison de vingt-quatre mille francs; une jolie affaire, car il ne m'a coûté que trois cent vingt-cinq mille francs, et en voici près de deux cent mille de retrouvés. Le bail finit le 15 juillet de cette année.

Séverine embrassa son père au front et sur les deux joues. Cette dernière révélation agrandissait tellement son avenir, qu'elle eut comme un éblouissement.

— Mon père, par mon conseil, ne donnera que la nue propriété de cet héritage à ses petits-enfants, se dit-elle en repassant le pont, j'en aurai l'usufruit; je ne veux pas que ma fille et un gendre me chassent de chez eux : ils seront chez moi!

Au dessert, quand les deux bonnes furent attablées dans la cuisine, et que madame Beauvisage eut la certitude de n'être pas écoutée, elle jugea nécessaire de faire une petite leçon à Cécile.

— Ma fille, lui dit-elle, conduisez-vous ce soir en personne bien élevée; et, à dater d'aujourd'hui, prenez un air posé, ne causez pas légèrement, ne vous promenez pas seule avec M. Giguet, ni avec M. Olivier Vinet, ni avec le sous-préfet, ni avec M. Martener, avec personne enfin, pas même avec Achille Pigoult. Vous ne vous marierez à aucun des jeunes gens d'Arcis ni du département. Vous êtes destinée à briller à Paris. Aussi, tous les jours, aurez-vous de charmantes toilettes, pour vous habituer à l'élégance. Nous tâcherons de débaucher une femme de chambre à la jeune duchesse de Maufrigneuse : nous saurons ainsi où se fournissent la princesse de Cadignan et la marquise de Cinq-Cygne. Oh! je ne veux pas que nous ayons le moindre air provincial. Vous étudierez trois heures par jour le piano; je ferai venir tous les jours M. Moïse, de Troyes, jusqu'à ce qu'on m'ait dit le maître que je puis faire venir de Paris. Il faut perfectionner tous vos talents, car vous n'avez plus qu'un an, tout au plus, à rester fille. Vous voilà prévenue, je verrai comment vous vous comporterez ce soir. Il s'agit de tenir Simon à une grande distance de vous, sans vous amuser de lui.

— Soyez tranquille, madame; je vais me mettre à adorer l'*inconnu*.

Ce mot, qui fit sourire madame Beauvisage, a besoin d'une explication.

— Ah! je ne l'ai point encore vu, dit Philéas; mais tout le monde parle de lui. Quand je voudrai savoir qui c'est, j'enverrai le brigadier ou M. Groslier lui demander son passe-port.

Il n'est pas de petites villes en France où, dans un temps donné, le drame ou la comédie de l'*étranger* ne se joue. Souvent l'étranger est un aventurier qui fait des dupes et qui part, emportant la réputation d'une femme ou l'argent d'une famille. Plus souvent, l'étranger est un étranger véritable, dont la vie reste assez longtemps mystérieuse pour que la petite ville soit occupée de ses faits et gestes. Or, l'avénement probable de Simon Giguet au pouvoir n'était pas le seul événement grave. Depuis deux jours, l'attention de la ville d'Arcis avait pour point de mire un personnage arrivé depuis trois jours, qui se trouvait être le *premier inconnu* de la génération actuelle. Aussi l'*inconnu* faisait-il en ce moment les frais de la conversation dans toutes les maisons. C'était le soliveau tombé du ciel dans la ville des grenouilles. La situation d'Arcis-sur-Aube explique l'effet que devait y produire l'arrivée d'un étranger. A six lieues avant Troyes, sur la grande route de Paris, devant une ferme appelée la Belle-Étoile, commence un chemin départemental qui mène à la ville d'Arcis, en traversant de vastes plaines où la Seine trace une étroite vallée verte, ombragée de peupliers, qui tranche sur la blancheur des terres crayeuses de la Champagne. La route qui relie Arcis à Troyes a six lieues de longueur et fait la corde d'un arc, dont les extrémités sont Arcis et Troyes, en sorte que le plus court chemin pour aller de Paris à Arcis est cette route départementale qu'on prend à la Belle-Étoile. L'Aube, comme on l'a dit, n'est navigable que depuis Arcis jusqu'à son embouchure. Ainsi cette ville, sise à six lieues de la grande route, séparée de Troyes par des plaines monotones, se trouve perdue au milieu des terres, sans commerce ni transit, soit par eau, soit par terre. En effet, Sézanne, située à quelques lieues d'Arcis, de l'autre côté de l'Aube, est traversée par une grande route qui économise huit postes sur l'ancienne route d'Allemagne par Troyes. Arcis est donc une ville entièrement isolée où ne passe aucune voiture, et qui ne se rattache à Troyes et à la station de la Belle-Étoile que par des messagers. Tous les habitants se connaissent, ils connaissent même les voyageurs de commerce qui viennent pour les

affaires des maisons parisiennes; ainsi, comme toutes les petites villes de province qui sont dans une situation analogue, un étranger doit y mettre en branle toutes les langues et agiter toutes les imaginations, quand il y reste plus de deux jours, sans qu'on sache ni son nom ni ce qu'il y vient faire.

Or, comme tout Arcis était encore tranquille, trois jours avant la matinée où, par la volonté du créateur de tant d'histoires, celle-ci commence, tout le monde avait vu venir, par la route de la Belle-Étoile, un étranger conduisant un joli tilbury attelé d'un cheval de prix, et accompagné d'un petit domestique gros comme le poing, monté sur un cheval de selle. Le messager en relation avec les diligences de Troyes avait apporté à la Belle-Étoile trois malles venues de Paris, sans adresse, et appartenant à cet inconnu, qui se logea au *Mulet*. Chacun, dans Arcis, imagina le soir que ce personnage avait l'intention d'acheter la terre d'Arcis, et l'on en parla dans beaucoup de ménages comme du futur propriétaire du château. Le tilbury, le voyageur, ses chevaux, son domestique, tout paraissait appartenir à un homme tombé des plus hautes sphères sociales. L'inconnu, sans doute fatigué, ne se montra pas; peut-être passa-t-il une partie de son temps à s'installer dans les chambres qu'il choisit, en annonçant devoir demeurer un certain temps. Il voulut voir la place que ses chevaux occuperaient dans l'écurie et se montra très-exigeant; il voulut qu'on les séparât de ceux de l'aubergiste et de ceux qui pourraient venir. En présence de tant de prétentions singulières, le maître de l'hôtel du *Mulet* considéra son hôte comme un Anglais. Dès le soir du premier jour, quelques tentatives furent faites par des curieux, au *Mulet;* mais on n'obtint aucune lumière du petit groom, qui refusa de s'expliquer sur son maître, non pas par des défaites ou par le silence, mais par des moqueries qui parurent être au-dessus de son âge et annoncer une grande corruption. Après avoir fait une toilette soignée et avoir dîné, sur les six heures, il partit à cheval, suivi de son tigre, disparut par la route de Brienne et ne revint que fort tard. L'hôte, sa femme et ses filles de chambre ne recueillirent, en examinant les malles et les effets de l'inconnu, rien qui pût les éclairer sur le rang, sur le nom, sur la condition ou les projets de cet hôte mystérieux.

Ce fut d'un effet incalculable. On fit mille commentaires de nature à nécessiter l'intervention du procureur du roi.

A son retour, l'inconnu laissa monter la maîtresse de la maison, qui lui présenta le livre où, selon les ordonnances de police, il devait inscrire son nom, sa qualité, le but de son voyage et son point de départ.

— Je n'écrirai rien, dit-il à la maîtresse de l'auberge. Si vous étiez tourmentée à ce sujet, vous diriez que je m'y suis refusé, et vous m'enverriez le sous-préfet, car je n'ai point de passe-port. On vous fera sur moi bien des questions, madame, reprit-il; mais répondez comme vous voudrez, je veux que vous ne sachiez rien sur moi, quand même vous apprendriez malgré moi quelque chose. Si vous me tourmentez, j'irai à l'hôtel de la *Poste,* sur la place du Pont, et remarquez que je compte rester au moins quinze jours ici. Cela me contrarierait beaucoup, car je sais que vous êtes la sœur de Gothard, l'un des héros de l'affaire Simeuse.

— Suffit, monsieur! répondit la sœur de Gothard, l'intendant des Cinq-Cygne.

Après un pareil mot, l'inconnu put garder près de lui, pendant deux heures environ, la maîtresse de l'hôtel, et il lui fit dire tout ce qu'elle savait sur Arcis, sur toutes les fortunes, sur tous les intérêts et sur les fonctionnaires. Le lendemain, il disparut à cheval, suivi de son tigre, et ne revint qu'à minuit. On doit comprendre alors la plaisanterie qu'avait faite Cécile, et que madame Beauvisage crut être sans fondement.

Beauvisage et Cécile, surpris de l'ordre du jour formulé par Séverine, en furent enchantés. Pendant que sa femme passait une robe pour aller chez madame Marion, le père entendit sa fille faire les suppositions auxquelles il est si naturel aux jeunes personnes de se livrer en pareil cas. Puis, fatigué de sa journée, il alla se coucher lorsque la mère et la fille furent parties.

Comme doivent le deviner ceux qui connaissent la France ou la Champagne, ce qui n'est pas la même chose, et, si l'on veut, les petites villes, il y eut un monde fou chez madame Marion le soir de cette journée. Le triomphe du fils Giguet fut considéré comme une victoire remportée sur le comte de Gondreville, et l'indépendance d'Arcis en fait d'élection parut être à jamais assurée. La

nouvelle de la mort du pauvre Charles Keller fut regardée comme un arrêt du Ciel, et imposa silence à toutes les rivalités. Antonin Goulard, Frédéric Marest, Olivier Vinet, M. Martener, enfin les autorités qui jusqu'alors avaient hanté ce salon, dont les opinions ne leur paraissaient pas devoir être contraires au gouvernement créé par la volonté populaire en juillet 1830, vinrent selon leur habitude, mais possédés tous d'une curiosité dont le but était l'attitude de la famille Beauvisage.Le salon, rétabli dans sa forme, ne portait pas la moindre trace de la séance qui semblait avoir décidé de la destinée de maître Simon.

A huit heures, quatre tables de jeu, chacune garnie de quatre joueurs, fonctionnaient. Le petit salon et la salle à manger étaient pleins de monde. Jamais, excepté dans les grandes occasions de bals ou de jours de fête, madame Marion n'avait vu ainsi des groupes à l'entrée du salon et formant comme la queue d'une comète.

— C'est l'aurore de la faveur, lui dit Olivier, qui lui montra ce spectacle si réjouissant pour une maîtresse de maison qui aime à recevoir.

— On ne sait pas jusqu'où peut aller Simon, répondit madame Marion. Nous sommes à une époque où les gens qui ont de la persévérance et beaucoup de conduite peuvent prétendre à tout.

Cette réponse était bien moins faite pour Vinet que pour madame Beauvisage, qui entrait alors avec sa fille et qui vint féliciter son amie.

Afin d'éviter toute demande indirecte, et pour se soustraire à toute interprétation de paroles dites en l'air, la mère de Cécile prit position à une table de whist, et s'enfonça dans une contention d'esprit à gagner cent fiches. Cent fiches font cinquante sous!... Quand un joueur a perdu cette somme, on en parle pendant deux jours dans Arcis. Cécile alla causer avec mademoiselle Mollot, une de ses bonnes amies, et sembla prise d'un redoublement d'affection pour elle. Mademoiselle Mollot était la beauté d'Arcis, comme Cécile en était l'héritière. M. Mollot, le greffier du tribunal d'Arcis, habitait sur la grande place une maison située dans les mêmes conditions que celle de Beauvisage sur la place du Pont. Madame Mollot, incessamment assise à la fenêtre de son salon, au rez-

de-chaussée, était atteinte, par suite de cette situation, d'un cas de curiosité aiguë, chronique, devenue maladie consécutive, invétérée. Madame Mollot s'adonnait à l'espionnage comme une femme nerveuse parle de ses maux imaginaires, avec coquetterie et passion. Dès qu'un paysan débouchait par la route de Brienne sur la place, elle le regardait et cherchait ce qu'il pouvait venir faire à Arcis; elle n'avait pas l'esprit en repos, tant que son paysan n'était pas expliqué. Elle passait sa vie à juger les événements, les hommes, les choses et les ménages d'Arcis. Cette grande femme sèche, fille d'un juge de Troyes, avait apporté en dot à M. Mollot, ancien premier clerc de Grévin, une dot assez considérable pour qu'il pût acheter la charge de greffier. On sait que le greffier d'un tribunal a le rang de juge, comme, dans les cours royales, le greffier en chef a celui de conseiller. La position de M. Mollot était due au comte de Gondreville qui, d'un mot, avait arrangé l'affaire du premier clerc de Grévin à la chancellerie. Toute l'ambition de la maison Mollot, du père, de la mère et de la fille, était de marier Ernestine Mollot, fille unique d'ailleurs, à Antonin Goulard. Aussi le refus par lequel les Beauvisage avaient accueilli les tentatives du sous-préfet avait-il encore resserré les liens d'amitié des Mollot pour la famille Beauvisage.

— Voilà quelqu'un de bien impatienté! dit Ernestine à Cécile en lui montrant Simon Giguet. Oh! il voudrait bien venir causer avec nous; mais chaque personne qui entre se croit obligée de le féliciter, de l'entretenir. Voilà plus de cinquante fois que je lui entends dire : « C'est, je crois, moins à moi qu'à mon père que se sont adressés les vœux de mes concitoyens; mais, en tout cas, croyez que je serai dévoué non-seulement à nos intérêts généraux, mais encore aux vôtres propres. » Tiens, je devine la phrase au mouvement des lèvres, et, chaque fois, il te regarde en faisant des yeux de martyr...

— Ernestine, répondit Cécile, ne me quitte pas de toute la soirée, car je ne veux pas avoir à écouter ses propositions cachées sous des phrases à *hélas!* entremêlées de soupirs.

— Tu ne veux donc pas être la femme d'un garde des sceaux?

— Ah! ils n'en sont que là? dit Cécile en riant.

— Je t'assure, reprit Ernestine, que tout à l'heure, avant que tu

arrivasses, M. Godivet, le receveur de l'enregistrement, dans son enthousiasme, prétendait que Simon serait garde des sceaux avant trois ans.

— Compte-t-on pour cela sur la protection du comte de Gondreville? demanda le sous-préfet, qui vint s'asseoir à côté des deux jeunes filles, en devinant qu'elles se moquaient de son ami Giguet.

— Ah! monsieur Antonin, dit la belle Ernestine Mollot, vous qui avez promis à ma mère de découvrir ce qu'est le bel inconnu, que savez-vous de neuf sur lui?

— Les événements d'aujourd'hui, mademoiselle, sont bien autrement importants! dit Antonin en s'asseyant près de Cécile, comme un diplomate enchanté d'échapper à l'attention générale en se réfugiant dans une causerie de jeunes filles. Toute ma vie de sous-préfet ou de préfet est en question.

— Comment! vous ne laisserez pas nommer à l'unanimité votre ami Simon?

— Simon est mon ami, mais le gouvernement est mon maître, et je compte tout faire pour empêcher Simon de réussir. Et voilà madame Mollot qui me devra son concours, comme la femme d'un homme que ses fonctions attachent au gouvernement.

— Nous ne demandons pas mieux que d'être avec vous, répliqua la greffière. Mollot m'a raconté, dit-elle à voix basse, ce qui s'est fait ici ce matin... C'était pitoyable! Un seul homme a montré du talent, et c'est Achille Pigoult. Tout le monde s'accorde à dire que ce serait un orateur qui brillerait à la Chambre; aussi, quoiqu'il n'ait rien et que ma fille soit fille unique, qu'elle aura d'abord sa dot, qui sera de soixante mille francs, puis notre succession, dont je ne parle pas, et enfin les héritages de l'oncle à Mollot, le meunier, et de ma tante Lambert, à Troyes; eh bien, je vous déclare que, si M. Achille Pigoult voulait nous faire l'honneur de penser à elle et la demandait pour femme, je la lui donnerais, moi, si toutefois il plaisait à ma fille; mais la petite sotte ne veut se marier qu'à sa fantaisie... C'est mademoiselle Beauvisage qui lui met ces idées-là dans la tête...

Le sous-préfet reçut cette double bordée en homme qui se sait trente mille livres de rente et qui attend une préfecture.

— Mademoiselle a raison, répondit-il en regardant Cécile; elle est bien assez riche pour faire un mariage d'amour...

— Ne parlons pas mariage, dit Ernestine. Vous attristez ma pauvre chère petite Cécile, qui m'avouait tout à l'heure que, pour ne pas être épousée pour sa fortune, mais pour elle-même, elle souhaiterait une aventure avec un inconnu qui ne saurait rien d'Arcis, ni des successions qui doivent faire d'elle une lady Crésus, et voudrait filer un roman où elle serait, au dénoûment, épousée, aimée pour elle-même...

— C'est très-joli, cela. Je savais déjà que mademoiselle avait autant d'esprit que d'argent! s'écria Olivier Vinet en se joignant au groupe des demoiselles, en haine des courtisans de Simon Giguet, l'idole du jour.

— Et c'est ainsi, monsieur Goulard, dit Cécile en souriant, que nous sommes arrivées, de fil en aiguille, à parler de l'inconnu...

— Et, dit Ernestine, elle l'a pris pour le héros de ce roman que je vous ai tracé...

— Oh! dit madame Mollot, un homme de cinquante ans!... Fi donc!

— Comment savez-vous qu'il a cinquante ans? demanda Olivier Vinet en souriant.

— Ma foi! dit madame Mollot, ce matin, j'étais si intriguée, que j'ai pris ma lorgnette...

— Bravo! dit l'ingénieur des ponts et chaussées, qui faisait la cour à la mère pour avoir la fille.

— Donc, reprit madame Mollot, j'ai pu voir l'inconnu se faisant la barbe lui-même avec des rasoirs d'une élégance!... Ils sont montés en or ou en vermeil.

— En or! en or! dit Vinet. Quand les choses sont inconnues, il faut les imaginer de la plus belle qualité. Aussi, moi qui, je vous le déclare, n'ai pas vu ce monsieur, suis-je sûr que c'est au moins un comte...

Le mot, pris pour un calembour, fit excessivement rire. Ce petit groupe où l'on riait excita la jalousie du groupe des douairières et l'attention du troupeau d'hommes en habit noir qui entourait Simon Giguet. Quant à l'avocat, il était au désespoir de ne pouvoir mettre sa fortune, son avenir aux pieds de la riche Cécile.

— O mon père, pensa le substitut en se voyant complimenté pour ce calembour involontaire, dans quel tribunal m'as-tu fait débuter ! — Un comte par une *m*, mesdames et mesdemoiselles ! reprit-il. Un homme aussi distingué par sa naissance que par ses manières, par sa fortune et par ses équipages, un lion, un élégant, un *gant jaune !...*

— Il a, monsieur Olivier, dit Ernestine, le plus joli tilbury du monde.

— Comment, Antonin, tu ne m'avais pas dit qu'il eût un tilbury, ce matin, quand nous avons parlé de ce conspirateur ; mais le tilbury, c'est une circonstance atténuante ; ce ne peut plus être un républicain.

— Mesdemoiselles, il n'est rien que je ne fasse dans l'intérêt de vos plaisirs,... dit Antonin Goulard. Nous allons savoir si c'est un comte par une *m*, afin que vous puissiez continuer votre conte par une *n*.

— Et ce deviendra peut-être une histoire, dit l'ingénieur de l'arrondissement.

— A l'usage des sous-préfets, dit Olivier Vinet.

— Comment allez-vous vous y prendre? demanda madame Mollot.

— Oh ! répliqua le sous-préfet, demandez à mademoiselle Beauvisage qui elle prendrait pour mari si elle était condamnée à choisir parmi les gens ici présents, elle ne vous répondrait jamais !... Laissez au pouvoir sa coquetterie. — Soyez tranquilles, mesdemoiselles, vous allez savoir dans dix minutes si l'inconnu est un comte ou un commis voyageur.

Antonin Goulard quitta le petit groupe des demoiselles, car il s'y trouvait, outre mademoiselle Berton, fille du receveur des contributions, jeune personne insignifiante qui jouait le rôle de satellite auprès de Cécile et d'Ernestine, mademoiselle Herbelot, la sœur du second notaire d'Arcis, vieille fille de trente ans, aigre, pincée et mise comme toutes les vieilles filles : elle portait, sur une robe en alépine verte, un fichu brodé dont les coins, ramassés sur la taille par devant, étaient noués à la mode qui régnait sous la Terreur.

— Julien, dit le sous-préfet dans l'antichambre à son domes-

tique, toi qui as servi pendant six mois à Gondreville, tu sais comment est faite une couronne de comte?

— Il y a des perles sur les neuf pointes.

— Eh bien, va-t'en au *Mulet* et tâche d'y donner un coup d'œil au tilbury du monsieur qui y loge; puis viens me dire ce qui s'y trouvera peint. Enfin, fais bien ton métier, récolte tous les cancans... Si tu vois le petit domestique, demande-lui à quelle heure M. le comte peut recevoir le sous-préfet demain, dans le cas où tu verrais les neuf pointes à perles. Ne bois pas, ne cause pas, reviens promptement, et, quand tu seras revenu, fais-le-moi savoir en te montrant à la porte du salon.

— Oui, monsieur le sous-préfet.

L'auberge du *Mulet,* comme on l'a déjà dit, occupe sur la place le coin opposé à l'angle du mur de clôture des jardins de la maison Marion, de l'autre côté de la route de Brienne. Ainsi, la solution du problème devait être immédiate. Antonin Goulard revint prendre sa place auprès de mademoiselle Beauvisage.

— Nous avions tant parlé hier, ici, de l'étranger, disait alors madame Mollot, que j'ai rêvé de lui toute la nuit...

— Ah! ah! dit Vinet, vous rêvez encore aux inconnus, belle dame?

— Vous êtes un impertinent; si je voulais, je vous ferais rêver de moi! répliqua-t-elle. Ce matin donc, en me levant...

Il n'est pas inutile de faire observer que madame Mollot passe à Arcis pour une femme d'esprit, c'est-à-dire qu'elle s'exprime si facilement, qu'elle abuse de ses avantages. Un Parisien, égaré dans ces parages comme l'était l'inconnu, l'aurait peut-être trouvée excessivement bavarde.

— ... Je fais, comme de raison, ma toilette, et je regarde machinalement devant moi...

— Par la fenêtre,... dit Antonin Goulard.

— Mais oui, mon cabinet de toilette donne sur la place. Or, vous savez que Poupart a mis l'inconnu dans une des chambres dont les fenêtres sont en face des miennes...

— Une chambre, maman! dit Ernestine. Le comte occupe trois chambres! Le petit domestique, habillé tout en noir, est dans la première; on a fait comme un salon de la seconde, et l'inconnu couche dans la troisième.

— Il a donc la moitié des chambres du *Mulet?* dit mademoiselle Herbelot.

— Enfin, mesdemoiselles, qu'est-ce que cela fait à sa personne? dit aigrement madame Mollot, fâchée d'être interrompue par les demoiselles. Il s'agit de sa personne.

— N'interrompez pas l'orateur, dit Olivier Vinet.

— Comme j'étais baissée...

— Assise, dit Antonin Goulard.

— Madame était comme elle devait être, reprit Vinet; elle faisait sa toilette et regardait le *Mulet!*...

En province, ces plaisanteries sont prisées, car on s'est tout dit depuis trop longtemps pour ne pas avoir recours aux bêtises dont s'amusaient nos pères avant l'introduction de l'hypocrisie anglaise, une de ces marchandises contre lesquelles les douanes sont impuissantes.

— N'interrompez pas l'orateur, dit en souriant mademoiselle Beauvisage à Vinet, avec qui elle échangea ce sourire.

— ... Mes yeux se sont portés involontairement sur la fenêtre de la chambre où, la veille, s'était couché l'inconnu, je ne sais pas à quelle heure, par exemple, car je ne me suis endormie que longtemps après minuit... J'ai le malheur d'être unie à un homme qui ronfle à faire trembler les planchers et les murs... Si je m'endors la première, oh! j'ai le sommeil si dur, que je n'entends rien; mais, si c'est Mollot qui part le premier, ma nuit est flambée...

— Il y a le cas où vous partez ensemble! dit Achille Pigoult, qui vint se joindre à ce joyeux groupe. Je vois qu'il s'agit de votre sommeil...

— Taisez-vous, mauvais sujet! répliqua gracieusement madame Mollot.

— Comprends-tu? dit Cécile à l'oreille d'Ernestine.

— Donc, à une heure après minuit, il n'était pas encore rentré! dit madame Mollot.

— Il vous a fraudée! Rentrer sans que vous le sachiez! dit Achille Pigoult. Ah! cet homme est très-fin, il nous mettra tous dans un ac et nous vendra sur la place du Marché!

— A qui? demanda Vinet.

— A une affaire ! à une idée ! à un système ! répondit le notaire, à qui le substitut sourit d'un air fin.

— Jugez de ma surprise, reprit madame Mollot, en apercevant une étoffe d'une magnificence, d'une beauté, d'un éclat... Je me dis : « Il a sans doute une robe de chambre de cette étoffe de verre que nous sommes allés voir à l'Exposition des produits de l'industrie. » Alors, je vais chercher ma lorgnette, et j'examine... Mais, bon Dieu ! qu'est-ce que je vois !... Au-dessus de la robe de chambre, là où devrait être la tête, je vois une masse énorme, quelque chose comme un genou... Non, je ne peux pas vous dire quelle a été ma curiosité !

— Je le conçois, dit Antonin.

— Non, vous ne le concevez pas, dit madame Mollot, car ce genou...

— Ah ! je comprends, dit Olivier Vinet en riant aux éclats, l'inconnu faisait aussi sa toilette, et vous avez vu ses deux genoux...

— Mais non ! s'écria madame Mollot ; vous me faites dire des incongruités. L'inconnu était debout, il tenait une éponge au-dessus d'une immense cuvette, et vous en serez pour vos mauvaises plaisanteries, monsieur Olivier. J'aurais bien reconnu ce que vous croyez...

— Oh ! reconnu ;... madame, vous vous compromettez !... dit Antonin Goulard.

— Laissez-moi donc achever, reprit madame Mollot. C'était sa tête ! il se lavait la tête, il n'a pas un seul cheveu...

— L'imprudent ! dit Antonin Goulard. Il ne vient certes pas ici avec des idées de mariage. Ici, pour se marier, il faut avoir des cheveux... C'est très-demandé.

— J'ai donc raison de dire que notre inconnu doit avoir cinquante ans. On ne prend guère perruque qu'à cet âge. Et en effet, de loin, l'inconnu, sa toilette finie, a ouvert sa fenêtre ; je l'ai revu muni d'une superbe chevelure noire, et il m'a lorgnée quand je me suis mise à mon balcon. Ainsi, ma chère Cécile, vous ne prendrez pas ce monsieur-là pour héros de votre roman.

— Pourquoi pas ? Les gens de cinquante ans ne sont pas à dédaigner, quand ils sont comtes, répliqua Ernestine.

— Il a peut-être des cheveux, dit malicieusement Olivier Vinet,

et alors il serait très-mariable. La question serait de savoir s'il a montré sa tête nue à madame Mollot, ou...

— Taisez-vous! dit madame Mollot.

Antonin Goulard s'empressa de dépêcher le domestique de madame Marion au *Mulet*, en lui donnant un ordre pour Julien.

— Mon Dieu! que fait l'âge d'un mari? dit mademoiselle Herbelot.

— Pourvu qu'on en ait un, ajouta le substitut, qui se faisait redouter par sa méchanceté froide et ses railleries.

— Mais, répliqua la vieille fille en sentant l'épigramme, j'aimerais mieux un homme de cinquante ans, indulgent et bon, plein d'attentions pour sa femme, qu'un jeune homme de vingt et quelques années qui serait sans cœur, dont l'esprit mordrait tout le monde, même sa femme...

— Ceci, dit Olivier Vinet, est bon pour la conversation; car, pour aimer mieux un quinquagénaire qu'un adulte, il faut les avoir à choisir.

— Oh! dit madame Mollot pour arrêter cette lutte de la vieille fille et du jeune Vinet, qui allait toujours trop loin, quand une femme a l'expérience de la vie, elle sait qu'un mari de cinquante ans ou de vingt-cinq ans, c'est absolument la même chose quand il n'est qu'estimé... L'important dans le mariage, c'est les convenances qu'on y cherche. Si mademoiselle Beauvisage veut aller à Paris, y faire figure, et, à sa place, je penserais ainsi, je ne prendrais certainement pas mon mari dans la ville d'Arcis... Si j'avais eu la fortune qu'elle aura, j'aurais très-bien accordé ma main à un comte, à un homme qui m'aurait mise dans une haute position sociale, et je n'aurais pas demandé à voir son extrait de naissance.

— Il vous eût suffi de le voir à sa toilette, dit tout bas Vinet à madame Mollot.

— Mais le roi fait des comtes, madame! vint dire madame Marion, qui depuis un moment surveillait le cercle des jeunes filles.

— Ah! madame, répliqua Vinet, il y a des jeunes filles qui aiment les comtes faits...

— Eh bien, monsieur Antonin, dit alors Cécile en riant du sarcasme d'Olivier Vinet, nos dix minutes sont passées, et nous ne savons pas si l'inconnu est comte.

— Le gouvernement doit être infaillible! dit Olivier Vinet en regardant Antonin.

— Je vais tenir ma promesse, répliqua le sous-préfet en voyant apparaître à la porte du salon la tête de son domestique.

Et il quitta de nouveau sa place près de Cécile.

— Vous parlez de l'étranger, dit madame Marion. Sait-on quelque chose sur lui?

— Non, madame, répondit Achille Pigoult; mais il est, sans le savoir, comme un athlète dans un cirque, le centre des regards de deux mille habitants... Moi, je sais quelque chose, ajouta le petit notaire.

— Ah! dites, monsieur Achille? demanda vivement Ernestine.

— Son domestique s'appelle Paradis...

— Paradis! ripostèrent toutes les personnes qui formaient le cercle.

— Peut-on s'appeler Paradis? demanda madame Herbelot en venant prendre place à côté de sa belle-sœur.

— Cela tend, reprit le petit notaire, à prouver que son maître est un ange, car, lorsque son domestique le suit..., vous comprenez...

— C'est le chemin du Paradis! Il est très-joli, celui-là, dit madame Marion, qui tenait à mettre Achille Pigoult dans les intérêts de son neveu.

— Monsieur, disait dans la salle à manger le domestique d'Antonin à son maître, le tilbury est armorié...

— Armorié!...

— Et, monsieur, allez, les armes sont joliment drôles! il y a dessus une couronne à neuf pointes, et des perles...

— C'est un comte!

— On y voit un monstre ailé qui court à tout brésiller, absolument comme un postillon qui aurait perdu quelque chose! Et voilà ce qui est écrit sur la banderole, dit-il en prenant un papier dans son gousset. Mademoiselle Anicette, la femme de chambre de la princesse de Cadignan, qui venait d'apporter, en voiture, bien entendu (le chariot de Cinq-Cygne est devant le *Mulet*), une lettre à ce monsieur, m'a copié la chose...

— Donne!

Le sous-préfet lut :

Quo me trahit fortuna.

S'il n'était pas assez fort en blason français pour connaître la maison qui portait cette devise, Antonin pensa que les Cinq-Cygne ne pouvaient donner leur chariot et la princesse de Cadignan envoyer un exprès que pour un personnage de la plus haute noblesse.

— Ah ! tu connais la femme de chambre de la princesse de Cadignan?... Tu es un homme heureux !... dit Antonin à son domestique.

Julien, garçon du pays, après avoir servi six mois à Gondreville, était entré chez M. le sous-préfet, qui voulait avoir un domestique *bien stylé*.

— Mais, monsieur, Anicette est la filleule de mon père. Papa, qui voulait du bien à cette petite dont le père est mort, l'a envoyée à Paris pour y être couturière, parce que ma mère ne pouvait la souffrir.

— Est-elle jolie ?

— Assez, monsieur le sous-préfet. A preuve qu'à Paris elle a eu des malheurs ; mais enfin, comme elle a des talents, qu'elle sait faire des robes, coiffer, elle est entrée chez la princesse par la protection de M. Marin, le premier valet de chambre de M. le duc de Maufrigneuse...

— Que t'a-t-elle dit de Cinq-Cygne? Y a-t-il beaucoup de monde?

— Beaucoup, monsieur. Il y a la princesse et M. d'Arthez,... le duc de Maufrigneuse et la duchesse, le jeune marquis... Enfin, le château est plein... Monseigneur l'évêque de Troyes y est attendu ce soir...

— Monseigneur Troubert?... Ah ! je voudrais bien savoir s'il y restera quelque temps...

— Anicette le croit, et elle suppose que monseigneur vient pour le comte qui loge au *Mulet*. On attend encore du monde. Le cocher a dit qu'on parlait beaucoup des élections... M. le président Michu doit aller passer quelques jours...

— Tâche de faire venir cette femme de chambre en ville,

sous un prétexte quelconque... Est-ce que tu as des idées sur elle?...

— Si elle avait quelque chose à elle, je ne dis pas!... Elle est bien finaude.

— Dis-lui de venir te voir à la sous-préfecture.

— Oui, monsieur, j'y vas.

— Ne lui parle pas de moi! elle ne viendrait point; propose-lui une place avantageuse...

— Ah! monsieur,... j'ai servi à Gondreville.

— Tu ne sais pas pourquoi ce message de Cinq-Cygne à cette heure? car il est neuf heures et demie...

— Il paraît que c'est quelque chose de bien pressé, car le comte, qui revenait de Gondreville...

— L'étranger est allé à Gondreville?

— Il y a dîné, monsieur le sous-préfet. Et, vous allez voir, c'est à faire rire! Le petit domestique est, parlant par respect, soûl comme une grive. Il a bu tant de vin de Champagne à l'office, qu'il ne se tient pas sur ses jambes; on l'aura poussé par plaisanterie à boire.

— Eh bien, le comte?

— Le comte, qui était couché, quand il a lu la lettre, s'est levé; maintenant, il s'habille. On attelait le tilbury. Le comte va passer la soirée à Cinq-Cygne.

— C'est alors un bien grand personnage?

— Oh! oui, monsieur; car Gothard, l'intendant de Cinq-Cygne, est venu ce matin voir son beau-frère Poupart, et lui a recommandé la plus grande discrétion en toute chose sur ce monsieur, et de le servir comme si c'était un roi...

— Vinet aurait-il raison? se dit le sous-préfet. Y aurait-il quelque conspiration?...

— C'est le duc Georges de Maufrigneuse qui a envoyé M. Gothard au *Mulet*. Si Poupart est venu ce matin, ici, à cette assemblée, c'est que ce comte a voulu qu'il y allât. Ce monsieur dirait à M. Poupart d'aller ce soir à Paris, il partirait... Gothard a dit à son beau-frère de tout confondre pour ce monsieur-là, et de se moquer des curieux.

— Si tu peux avoir Anicette, ne manque pas de m'en prévenir!... dit Antonin.

— Mais je peux bien l'aller voir à Cinq-Cygne, si monsieur veut m'envoyer chez lui, au Val-Preux.

— C'est une idée. Tu profiteras du chariot pour t'y rendre... Mais qu'as-tu à dire du petit domestique?

— C'est un crâne que ce petit garçon, monsieur le sous-préfet! Figurez-vous, monsieur, que, gris comme il l'est, il vient de partir sur le magnifique cheval anglais de son maître, un cheval de race qui fait sept lieues à l'heure, pour porter une lettre à Troyes, afin qu'elle soit demain à Paris... Et ça n'a que neuf ans et demi! Qu'est-ce que ce sera donc à vingt ans?

Le sous-préfet écouta machinalement ce dernier commérage administratif. Et alors Julien bavarda pendant quelques minutes. Antonin Goulard écoutait Julien, tout en pensant à l'inconnu.

— Attends, dit le sous-préfet à son domestique.

— Quel gâchis!... se disait-il en revenant à pas lents. Un homme qui dîne avec le comte de Gondreville et qui passe la nuit à Cinq-Cygne!... En voilà, des mystères!...

— Eh bien? lui cria le cercle de mademoiselle Beauvisage tout entier quand il reparut.

— Eh bien, c'est un comte, et de vieille roche, je vous en réponds!

— Oh! comme je voudrais le voir! s'écria Cécile.

— Mademoiselle, dit Antonin en souriant et en regardant avec malice madame Mollot; il est grand et bien fait, et il ne porte pas perruque!... Son petit domestique était gris comme les vingt-deux cantons; on l'avait abreuvé de vin de Champagne à l'office de Gondreville, et cet enfant de neuf ans a répondu avec la fierté d'un vieux laquais à Julien, qui lui parlait de la perruque de son maître: « Mon maître, une perruque? je le quitterais!... Il se teint les cheveux, c'est bien assez! »

— Votre lorgnette grossit beaucoup les objets, dit Achille Pigoult à madame Mollot, qui se mit à rire.

— Enfin, le tigre du beau comte, gris comme il est, court à Troyes à cheval porter une lettre, et il y va, malgré la nuit, en cinq quarts d'heure.

— Je voudrais voir le tigre, moi, dit Vinet.

— S'il a dîné à Gondreville, dit Cécile, nous saurons qui est ce comte; car mon grand-papa y va demain matin.

— Ce qui va vous sembler étrange, dit Antonin Goulard, c'est qu'on vient de dépêcher de Cinq-Cygne, à l'inconnu, mademoiselle Anicette, la femme de chambre de la princesse de Cadignan, et qu'il y va passer la soirée...

— Ah çà! dit Olivier Vinet, ce n'est pas un homme, c'est un diable, un phénix! Il serait l'ami des deux châteaux, il poculerait...

— Ah! fi, monsieur! dit madame Mollot, vous avez des mots...

— Il poculerait est de la plus haute latinité, madame, reprit gravement le substitut; il poculerait donc chez le roi Louis-Philippe le matin, et banqueterait le soir à Holyrood avec Charles X. Il n'y a qu'une raison qui puisse permettre à un chrétien d'aller dans les deux camps, chez les Montecchi et chez les Capuletti!... Ah! je sais qui est cet inconnu : c'est le directeur des chemins de fer de Paris à Lyon, ou de Paris à Dijon, ou de Montereau à Troyes...

— C'est vrai! dit Antonin. Vous y êtes. Il n'y a que la banque, l'industrie ou la spéculation qui puissent être bien accueillies partout.

— Oui, dans ce moment-ci, les grands noms, les grandes familles, la vieille et la jeune pairie arrivent au pas de charge dans les commandites! dit Achille Pigoult.

— Les francs attirent les Francs, repartit Olivier Vinet sans rire.

— Vous n'êtes guère l'olivier de la paix, dit madame Mollot en souriant.

— Mais n'est-ce pas démoralisant de voir les noms des Verneuil, des Maufrigneuse et des d'Hérouville accolés à ceux des du Tillet et des Nucingen dans des spéculations cotées à la Bourse?

— Notre inconnu doit être décidément un chemin de fer en bas âge, dit Olivier Vinet.

— Eh bien, tout Arcis va demain être c'en dessus dessous, dit Achille Pigoult. Je vais voir ce monsieur pour être le notaire de la chose! Il y aura deux mille actes à faire.

— Notre roman devient une locomotive, dit tristement Ernestine à Cécile.

— Un comte doublé d'un chemin de fer, reprit Achille Pigoult, n'en est que plus conjugal; mais est-il garçon?

— Eh! je saurai cela demain par grand-papa, dit Cécile avec un enthousiasme de parade.

— Oh! la bonne plaisanterie! s'écria madame Marion avec un rire forcé. Comment, Cécile, ma petite chatte, vous pensez à l'inconnu?...

— Mais le mari, c'est toujours l'inconnu, dit vivement Olivier Vinet en faisant à mademoiselle Beauvisage un signe qu'elle comprit à merveille.

— Pourquoi ne penserais-je pas à lui? demanda Cécile; ce n'est pas compromettant. Puis c'est, disent ces messieurs, ou quelque grand spéculateur, ou quelque grand seigneur... Ma foi! l'un ou l'autre m'irait. J'aime Paris! Je veux avoir voiture, hôtel, loge aux Italiens, etc.

— C'est cela! dit Olivier Vinet, quand on rêve, il faut ne se rien refuser. D'ailleurs, moi, si j'avais le bonheur d'être votre frère, je vous marierais au jeune marquis de Cinq-Cygne, qui me paraît un petit gaillard à faire danser joliment les écus et à se moquer des répugnances de sa mère pour les acteurs du grand drame où le père de notre président a péri si malheureusement.

— Il vous serait plus facile de devenir premier ministre!... dit madame Marion; il n'y aura jamais d'alliance entre la petite-fille des Grévin et les Cinq-Cygne!...

— Roméo a bien failli épouser Juliette! dit Achille Pigoult, et mademoiselle est plus belle que...

— Oh! si vous nous citez l'opéra! dit naïvement Herbelot le notaire, qui venait de finir son whist.

— Mon confrère, dit Achille Pigoult, n'est pas fort sur l'histoire du moyen âge...

— Viens, Malvina! dit le gros notaire sans rien répondre à son jeune confrère.

— Dites donc, monsieur Antonin, demanda Cécile au sous-préfet, vous avez parlé d'Anicette, la femme de chambre de la princesse de Cadignan,... la connaissez-vous?

— Non, mais Julien la connaît : c'est la filleule de son père, et ils sont très-bien ensemble.

— Oh! tâchez donc, par Julien, de nous l'avoir; maman ne regarderait pas aux gages...

— Mademoiselle, entendre, c'est obéir! dit-on en Asie aux despotes, répliqua le sous-préfet. Pour vous servir, vous allez voir comme je procède!

Il sortit pour donner l'ordre à Julien de rejoindre le chariot qui retournait à Cinq-Cygne et de séduire à tout prix Anicette. En ce moment, Simon Giguet, qui venait d'achever ses courbettes en paroles à tous les gens influents d'Arcis, et qui se regardait comme sûr de son élection, vint se joindre au cercle qui entourait Cécile et mademoiselle Mollot. La soirée était assez avancée. Dix heures sonnaient. Après avoir énormément consommé de gâteaux, de verres d'orgeat, de punch, de limonade et de sirops variés, ceux qui n'étaient venus chez madame Marion, ce jour-là, que pour des raisons politiques, et qui n'avaient pas l'habitude de ces planches, pour eux aristocratiques, s'en allèrent d'autant plus promptement, qu'ils ne se couchaient jamais si tard. La soirée allait donc prendre un caractère d'intimité. Simon Giguet espéra pouvoir échanger quelques paroles avec Cécile, et il la regardait en conquérant. Ce regard blessa Cécile.

— Mon cher, dit Antonin à Simon en voyant briller sur la figure de son ami l'auréole du succès, tu viens dans un moment où les gens d'Arcis ont tort...

— Tout à fait tort, dit Ernestine, à qui Cécile poussa le coude. Nous sommes folles, Cécile et moi, de l'inconnu : nous nous le disputons!

— D'abord, ce n'est plus un inconnu, dit Cécile, c'est un comte!

— Quelque farceur! répliqua Simon Giguet d'un air de mépris.

— Diriez-vous cela, monsieur Simon, répondit Cécile piquée, en face à un homme à qui la princesse de Cadignan vient d'envoyer ses gens, qui a dîné à Gondreville aujourd'hui, qui va passer cette soirée même chez la marquise de Cinq-Cygne?

Ce fut dit si vivement et d'un ton si dur, que Simon en fut déconcerté.

— Ah! mademoiselle, dit Olivier Vinet, si l'on se disait en face ce que nous disons tous les uns des autres en arrière, il n'y aurait plus de société possible. Les plaisirs de la société, surtout en province, consistent à se dire du mal les uns des autres...

— M. Simon est jaloux de ton enthousiasme pour le comte inconnu, dit Ernestine.

— Il me semble, dit Cécile, que M. Simon n'a le droit d'être jaloux d'aucune de mes affections...

Sur ce mot, accentué de manière à foudroyer Simon, Cécile se leva; chacun lui laissa le passage libre, et elle alla rejoindre sa mère, qui terminait ses comptes au whist.

— Ma petite, s'écria madame Marion en courant après l'héritière, il me semble que vous êtes bien dure pour mon pauvre Simon!

— Qu'a-t-elle fait, cette chère petite chatte? demanda madame Beauvisage.

— Maman, M. Simon a souffleté mon inconnu du mot de *farceur*.

Simon suivit sa tante, et arriva sur le terrain de la table à jouer. Les quatre personnages dont les intérêts étaient si graves se trouvèrent alors réunis au milieu du salon, Cécile et sa mère d'un côté de la table, madame Marion et son neveu de l'autre.

— En vérité, madame, dit Simon Giguet, avouez qu'il faut avoir bien envie de trouver des torts à quelqu'un pour se fâcher de ce que je viens de dire d'un monsieur dont parle tout Arcis et qui loge au *Mulet*...

— Est-ce que vous trouvez qu'il vous fait concurrence? dit en plaisantant madame Beauvisage.

— Je lui en voudrais certes beaucoup, s'il était cause de la moindre mésintelligence entre mademoiselle Cécile et moi, dit le candidat en regardant la jeune fille d'un air suppliant.

— Vous avez eu, monsieur, un ton tranchant en lançant votre arrêt qui prouve que vous serez très-despote, et vous avez raison; si vous voulez être ministre, il faut beaucoup trancher...

En ce moment, madame Marion prit madame Beauvisage par le bras et l'emmena sur un canapé. Cécile, se voyant seule, rejoignit le cercle où elle était assise, afin de ne pas écouter la réponse que Simon pouvait faire, et le candidat resta très-sot devant la table, où il s'occupa machinalement à jouer avec les fiches.

— Il y a des fiches de consolation, dit Olivier Vinet, qui suivait cette petite scène.

Ce mot, quoique dit à voix basse, fut entendu de Cécile, qui ne put s'empêcher d'en rire.

— Ma chère amie, disait tout bas madame Marion à madame

Beauvisage, vous voyez que rien maintenant ne peut empêcher l'élection de mon neveu.

— J'en suis enchantée pour vous et pour la Chambre des députés, dit Séverine.

— Mon neveu, ma chère, ira très-loin... Voici pourquoi : sa fortune, à lui, celle que lui laissera son père, et la mienne feront environ trente mille francs de rente. Quand on est député, que l'on a cette fortune, on peut prétendre à tout.

— Madame, il aura notre admiration, et nos vœux le suivront dans sa carrière politique; mais...

— Je ne vous demande pas de réponse! dit vivement madame Marion en interrompant son amie. Je vous prie seulement de réfléchir à cette proposition. Nos enfants se conviennent-ils? pouvons-nous les marier? Nous habiterons Paris pendant tout le temps des sessions; et qui sait si le député d'Arcis n'y sera pas fixé par une belle place dans la magistrature?... Voyez le chemin qu'a fait M. Vinet, de Provins! On blâmait mademoiselle de Chargebœuf de l'avoir épousé; la voilà bientôt femme d'un garde des sceaux, et M. Vinet sera pair de France quand il le voudra.

— Madame, je ne suis pas maîtresse de marier ma fille à mon goût. D'abord, son père et moi, nous lui laissons la pleine liberté de choisir. Elle voudrait épouser l'*inconnu*, que, pourvu que ce fût un homme convenable, nous lui accorderions notre consentement. Puis Cécile dépend entièrement de son grand-père, qui lui donnera au contrat un hôtel à Paris, l'hôtel Beauséant, qu'il a, depuis dix ans, acheté pour nous, et qui vaut aujourd'hui huit cent mille francs. C'est l'un des plus beaux du faubourg Saint-Germain. En outre, il a deux cent mille francs en réserve pour les frais d'établissement. Un grand-père, qui se conduit ainsi et qui déterminera ma belle-mère à faire aussi quelques sacrifices pour sa petite-fille, en vue d'un mariage convenable, a droit de conseil...

— Certainement! dit madame Marion, stupéfaite de cette confidence qui rendait le mariage de son neveu d'autant plus difficile avec Cécile.

— Cécile n'aurait rien à attendre de son grand-père Grévin, reprit madame Beauvisage, qu'elle ne se marierait pas sans le consulter. Le gendre que mon père avait choisi vient de mourir;

j'ignore ses nouvelles intentions. Si vous avez quelques propositions à faire, allez voir mon père.

— Eh bien, j'irai, dit madame Marion.

Madame Beauvisage fit un signe à Cécile, et toutes deux elles quittèrent le salon.

Le lendemain, Antonin et Frédéric Marest se trouvèrent, selon leur habitude après dîner, avec M. Martener et Olivier sous les tilleuls de l'avenue des Soupirs, fumant leurs cigares et se promenant. Cette promenade est un des petits plaisirs des autorités en province, quand elles vivent bien ensemble.

Après que les promeneurs eurent fait quelques tours, Simon Giguet vint se joindre à eux, et, d'un air mystérieux :

— Tu dois rester fidèle à un vieux camarade qui veut te faire donner la rosette d'officier et une préfecture! lui dit-il.

— Tu commences déjà ta carrière politique, dit Antonin en riant: tu veux me corrompre, enragé puritain?

— Veux-tu me seconder?

— Mon cher, tu sais bien que Bar-sur-Aube vient voter ici. Qui peut garantir une majorité dans ces circonstances-là? Mon collègue de Bar-sur-Aube se plaindrait de moi si je ne faisais pas les mêmes efforts que lui dans le sens du gouvernement, et ta promesse est conditionnelle, tandis que ma destitution serait certaine.

— Mais je n'ai pas de concurrents!

— Tu le crois, dit Antonin; mais...

Il s'en présentera, garde-toi d'en douter.

— Et ma tante, qui sait que je suis sur des charbons ardents, et qui ne vient pas!... s'écria Giguet. Oh! voici trois heures qui peuvent compter pour trois années...

Et son secret lui échappa! Il avoua à son ami que madame Marion était allée le proposer au vieux Grévin comme le prétendu de Cécile. Les deux amis s'étaient avancés jusqu'à la hauteur de la route de Brienne, en face de l'hôtel du *Mulet*. Pendant que l'avocat regardait la rue en pente par laquelle sa tante devait revenir du pont, le sous-préfet examinait les ravins que les pluies avaient tracés sur la place. Arcis n'est pavé ni en grès ni en cailloux, car les

plaines de la Champagne ne fournissent aucuns matériaux propres à bâtir, et encore moins de cailloux assez gros pour faire un pavage en cailloutis. Une ou deux rues et quelques endroits ont des chaussées ; mais toutes les autres sont imparfaitement macadamisées, et c'est assez dire en quel état elles se trouvent par les temps de pluie. Le sous-préfet se donnait une contenance en paraissant exercer ses méditations sur cet objet important, mais il ne perdait pas une des souffrances intimes qui se peignaient sur la figure altérée de son camarade.

En ce moment, l'inconnu revenait du château de Cinq-Cygne, où vraisemblablement il avait passé la nuit. Goulard résolut d'éclaircir par lui-même le mystère dans lequel s'enveloppait l'inconnu, qui, physiquement, était enveloppé dans cette petite redingote en gros drap appelée paletot, et alors à la mode. Un manteau, jeté sur les pieds de l'inconnu comme une couverture, empêchait de voir le corps. Enfin, un énorme cache-nez de cachemire rouge montait jusque sur les yeux. Le chapeau, crânement mis sur le côté, n'avait cependant rien de ridicule. Jamais un mystère ne fut si mystérieusement emballé, entortillé.

— Gare ! cria le tigre, qui précédait à cheval le tilbury. — Papa Poupart, ouvrez ! cria-t-il d'une voix aigrelette.

Les trois domestiques du *Mulet* s'attroupèrent, et le tilbury fila sans que personne pût voir un seul des traits de l'inconnu. Le sous-préfet suivit le tilbury et vint sur le seuil de la porte de l'auberge.

— Maman Poupart, dit Antonin, voulez-vous demander à votre monsieur..., monsieur...?

— Je ne sais pas son nom, dit la sœur de Gothard.

— Vous avez tort ! les ordonnances de police sont formelles, et M. Groslier ne badine pas, comme tous les commissaires de police qui n'ont rien à faire.

— Les aubergistes n'ont jamais de torts en temps d'élection, dit le tigre, qui descendait de cheval.

— Je vais aller répéter ce mot à Vinet, se dit le sous-préfet. — Va demander à ton maître s'il peut recevoir le sous-préfet d'Arcis.

Et Antonin Goulard rejoignit les trois promeneurs, qui s'étaient arrêtés au bout de l'avenue en voyant le sous-préfet en conversa-

tion avec le tigre, illustre déjà dans Arcis par son nom et par ses reparties.

— Monsieur prie M. le sous-préfet de monter, il sera charmé de le recevoir, vint dire Paradis au sous-préfet quelques instants après.

— Mon petit, lui dit Olivier, combien ton maître donne-t-il par an à un garçon de ton poil et de ton esprit?

— Donner, monsieur?... pour qui me prenez-vous?... M. le comte se laisse carotter,... et je suis content.

— Cet enfant est à bonne école, dit Frédéric Marest.

— La haute école, monsieur le procureur du roi! répliqua Paradis en laissant les cinq amis étonnés de son aplomb.

— Quel Figaro! s'écria Vinet.

— Faut pas nous rabaisser, répliqua l'enfant. Mon maître m'appelle petit Robert Macaire. Depuis que nous savons nous faire des rentes, nous sommes Figaro, plus la caisse d'épargne.

— Que gagnes-tu donc?

— Il y a des courses où je gagne mille écus,... sans vendre mon maître, monsieur...

— Enfant sublime! dit Vinet, il connaît le turf...

— Et tous les *gentlemen riders,* dit l'enfant en montrant la langue à Vinet.

— Le chemin de Paradis mène loin, dit Frédéric Marest.

Introduit par l'hôte du *Mulet,* Antonin Goulard trouva l'inconnu dans la pièce de laquelle il avait fait un salon, et il se vit sous le coup d'un lorgnon tenu de la façon la plus impertinente.

— Monsieur, dit Antonin Goulard avec une espèce de hauteur, je viens d'apprendre, par la femme de l'aubergiste, que vous refusez de vous conformer aux ordonnances de police, et, comme je ne doute pas que vous ne soyez une personne distinguée, je viens moi-même...

— Vous vous nommez Goulard? demanda l'inconnu d'une voix de tête.

— Je suis sous-préfet, monsieur,... répondit Antonin Goulard.

— Votre père n'appartenait-il pas aux Simeuse?...

— Et moi, monsieur, j'appartiens au gouvernement, voilà la différence des temps.

— Vous avez un domestique, nommé Julien, qui veut enlever la femme de chambre de la princesse de Cadignan?

— Monsieur, je ne permets à personne de me parler ainsi, dit Goulard; vous méconnaissez mon caractère...

— Et vous voulez savoir le mien! riposta l'inconnu. Je me fais donc connaître... On peut mettre sur le livre de l'aubergiste : « Impertinent, Venant de Paris, Questionneur, Age douteux, Voyageant pour son plaisir. » Ce serait une innovation très-goûtée en France que d'imiter l'Angleterre dans sa méthode de laisser les gens aller et venir, selon leur bon plaisir, sans les tracasser, sans leur demander à tout moment *des papiers*... Je suis sans passe-port, que me ferez-vous?

— M. le procureur du roi est là, sous les tilleuls,... dit le sous-préfet.

— M. Marest?... Vous lui souhaiterez le bonjour de ma part...

— Mais qui êtes-vous?

— Ce que vous voudrez que je sois, mon cher monsieur Goulard, dit l'inconnu, car c'est vous qui déciderez *en quoi* je serai dans cet arrondissement. Donnez-moi un bon conseil sur ma tenue. Tenez, lisez.

Et l'inconnu tendit au sous-préfet une lettre ainsi conçue :

(Cabinet.) PRÉFECTURE DE L'AUBE.

« Monsieur le sous-préfet,

» Vous vous concerterez avec le porteur de la présente pour l'élection d'Arcis, et vous vous conformerez à tout ce qu'il pourra vous demander. Je vous engage à garder la plus entière discrétion et à le traiter avec les égards dus à son rang. »

Cette lettre était écrite et signée par le préfet.

— Vous avez fait de la prose sans le savoir! dit l'inconnu en reprenant la lettre.

Antonin Goulard, déjà frappé par l'air gentilhomme et les manières de ce personnage, devint respectueux.

— Et comment, monsieur? demanda le sous-préfet.

— En voulant débaucher Anicette... Elle est venue nous dire les tentatives de corruption de Julien, que vous pourriez nommer Julien l'Apostat, car il a été vaincu par le jeune Paradis, mon tigre, et il a fini par avouer que vous souhaitiez faire entrer Anicette au service de la plus riche maison d'Arcis. Or, comme la plus riche maison d'Arcis est celle des Beauvisage, je ne doute pas que ce ne soit mademoiselle Cécile qui veut jouir de ce trésor...

— Oui, monsieur.

— Eh bien, Anicette entrera ce matin au service des Beauvisage.

Il siffla. Paradis se présenta si rapidement, que l'inconnu lui dit :

— Tu écoutais!

— Malgré moi, monsieur le comte ; les cloisons sont en papier... Si M. le comte le veut, j'irai dans une chambre en haut...

— Non, tu peux écouter, c'est ton droit. C'est à moi de parler bas quand je ne veux pas que tu connaisses mes affaires... Tu vas retourner à Cinq-Cygne, et tu remettras de ma part cette pièce de vingt francs à la petite Anicette... — Julien aura l'air de l'avoir séduite pour votre compte. Cette pièce d'or signifie qu'elle peut suivre Julien, dit l'inconnu en se tournant vers Goulard. Anicette pourra bien ne pas être inutile au succès de notre candidat.

— Anicette?

— Voici, monsieur le sous-préfet, trente-deux ans que les femmes de chambre me servent... J'ai eu ma première aventure à treize ans, absolument comme le régent, le trisaïeul de notre roi... Connaissez-vous la fortune de cette demoiselle Beauvisage?

— On ne peut pas la connaître, monsieur ; car, hier, chez madame Marion, madame Séverine a dit que M. Grévin, le grand-père de Cécile, donnerait à sa petite-fille l'hôtel Beauséant et deux cent mille francs en cadeau de noces...

Les yeux de l'inconnu n'exprimèrent aucune surprise ; il eut l'air de trouver cette fortune très-médiocre.

— Connaissez-vous bien Arcis? demanda-t-il à Goulard.

— Je suis le sous-préfet et je suis né dans le pays.

— Eh bien, comment peut-on y déjouer la curiosité?

— Mais en y satisfaisant. Ainsi, M. le comte a son nom de baptême, qu'il le mette sur les registres avec son titre.

— Bien : le comte Maxime...

— Et, si monsieur veut prendre la qualité d'administrateur du chemin de fer, Arcis sera content, on peut l'amuser avec ce bâton flottant pendant quinze jours.

— Non, je préfère la condition d'irrigateur, c'est moins commun... Je viens pour mettre les terres de Champagne en valeur. Ce sera, mon cher monsieur Goulard, une raison de m'inviter à dîner chez vous avec les Beauvisage, demain... Je tiens à les voir, à les étudier.

— Je suis trop heureux de vous recevoir, dit le sous-préfet; mais je vous demande de l'indulgence pour les misères de ma maison...

— Si je réussis dans l'élection d'Arcis, au gré des vœux de ceux qui m'envoient, vous serez préfet, mon cher ami, dit l'inconnu Tenez, lisez, dit-il en tendant deux autres lettres à Antonin.

— C'est bien, monsieur le comte, dit Goulard en rendant les lettres.

— Récapitulez toutes les voix dont peut disposer le ministère; et surtout n'ayons pas l'air de nous entendre. Je suis un spéculateur et je me moque des élections!...

— Je vais vous envoyer le commissaire de police pour vous forcer à vous faire inscrire sur le livre de Poupart.

— C'est très-bien... Adieu, monsieur. — Quel pays que celui-ci! dit le comte à haute voix. On ne peut pas y faire un pas sans que tout le monde, jusqu'au sous-préfet, soit sur votre dos!

— Vous aurez affaire au commissaire de police, monsieur, dit Antonin.

On parla, vingt minutes après, chez madame Mollot, d'une altercation survenue entre le sous-préfet et l'inconnu.

— Eh bien, de quel bois est le soliveau tombé dans notre marais? demanda Olivier Vinet à Goulard en le voyant revenir du *Mulet*.

— Un comte Maxime qui vient étudier le système géologique de la Champagne dans l'intention d'y trouver des sources minérales, répondit le sous-préfet d'un air dégagé.

— Dites des ressources, répondit Olivier.

— Il espère réunir des capitaux dans le pays?... dit M. Martener.

— Je doute que nos royalistes donnent dans ces mines-là, répondit Olivier Vinet en souriant.

— Que présumez-vous, d'après l'air et les gestes de madame Marion? dit le sous-préfet, qui brisa la conversation en montrant Simon et sa tante en conférence.

Simon était allé au-devant de sa tante et causait avec elle sur la place.

— Mais, s'il était accepté, je crois qu'un mot suffirait pour le lui dire, répliqua le substitut.

— Eh bien? dirent à la fois les deux fontionnaires à Simon, qui venait sous les tilleuls.

— Eh bien, ma tante a bon espoir. Madame Beauvisage et le vieux Grévin, qui partait pour Gondreville, n'ont pas été surpris de notre demande; on a parlé des fortunes respectives, on veut laisser Cécile entièrement libre de faire un choix. Enfin, madame Beauvisage a dit que, quant à elle, elle ne voyait pas d'objections contre une alliance de laquelle elle se trouvait très-honorée, qu'elle subordonnerait néanmoins sa réponse à ma nomination et peut-être à mon début à la Chambre, et le vieux Grévin a parlé de consulter le comte de Gondreville, sans l'avis de qui jamais il ne prenait de décision importante.

— Ainsi, dit nettement Goulard, tu n'épouseras pas Cécile, mon vieux!

— Et pourquoi? s'écria Giguet ironiquement.

— Mon cher, madame Beauvisage va passer avec sa fille et son mari quatre soirées par semaine dans le salon de ta tante; ta tante est la femme la plus comme il faut d'Arcis; elle est, quoiqu'il y ait vingt ans de différence entre elle et madame Beauvisage, l'objet de son envie, et tu crois que l'on ne doit pas envelopper un refus de quelques façons...

— Ne dire ni oui ni non, reprit Vinet, c'est dire non, eu égard aux relations intimes de vos deux familles. Si madame Beauvisage est la plus grande fortune d'Arcis, madame Marion en est la femme la plus considérée; car, à l'exception de la femme de notre président, qui ne voit personne, elle est la seule qui sache tenir un salon; elle est la reine d'Arcis. Madame Beauvisage paraît vouloir mettre de la politesse à son refus, voilà tout.

— Il me semble que le vieux Grévin s'est moqué de votre tante, mon cher, dit Frédéric Marest.

— Vous avez attaqué hier le comte de Gondreville, vous l'avez blessé, vous l'avez grièvement offensé, car Achille Pigoult l'a vaillamment défendu,... et on veut le consulter sur votre mariage avec Cécile!...

— Il est impossible d'être plus narquois que le vieux père Grévin, dit Vinet.

— Madame Beauvisage est ambitieuse, répondit Goulard, et sait très-bien que sa fille aura deux millions; elle veut être la belle-mère d'un ministre ou d'un ambassadeur, afin de trôner à Paris.

— Eh bien, pourquoi pas? dit Simon Giguet.

— Je te le souhaite! répondit le sous-préfet en regardant le substitut, avec lequel il se mit à rire quand ils furent à quelques pas. Il ne sera pas seulement député! dit-il à Olivier; le ministère a des intentions. Vous trouverez chez vous une lettre de votre père, qui vous enjoint de vous assurer des personnes de votre ressort dont les votes appartiennent au ministère; il y va de votre avancement, et il vous recommande la plus entière discrétion.

— Et pour qui devront voter nos huissiers, nos avoués, nos juges de paix, nos notaires? fit le substitut.

— Pour le candidat que je vous nommerai...

— Mais comment savez-vous que mon père m'écrit, et ce qu'il m'écrit?...

— Par l'inconnu...

— L'homme des mines!

— Mon cher Vinet, nous ne devons pas le connaître, traitons-le comme un étranger... Il a vu votre père à Provins, en y passant. Tout à l'heure, ce personnage m'a salué par un mot du préfet qui me dit de suivre, pour les élections d'Arcis, toutes les instructions que me donnera le comte Maxime. Je ne pouvais pas ne point avoir une bataille à livrer, je le savais bien! Allons dîner ensemble et dressons nos batteries : il s'agit pour vous de devenir procureur du roi à Mantes, pour moi d'être préfet, et nous ne devons pas avoir l'air de nous mêler des élections, car nous sommes entre l'enclume et le marteau. Simon est le candidat d'un parti qui veut renverser le ministère actuel et qui peut réussir; mais, pour des gens aussi intelligents que nous, il n'y a qu'un parti à prendre...

— Lequel?

— Servir ceux qui font et défont les ministères... Et la lettre qu'on m'a montrée est d'un des personnages qui sont les compères de la pensée immuable.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'expliquer quel était ce mineur, et ce qu'il venait extraire de la Champagne.

Environ deux mois avant le triomphe de Simon Giguet comme candidat, à onze heures, dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré, au moment où l'on servait le thé chez la marquise d'Espard, le chevalier d'Espard, son beau-frère, dit en posant sa tasse et en regardant le cercle formé autour de la cheminée :

— Maxime était bien triste ce soir,... ne trouvez-vous pas?

— Mais, répondit Rastignac, sa tristesse est assez explicable, il a quarante-huit ans; à cet âge, on ne se fait plus d'amis; et, quand nous avons enterré de Marsay, Maxime a perdu le seul homme capable de le comprendre, de le servir et de se servir de lui...

— Il a sans doute quelques dettes pressantes; ne pourriez-vous pas le mettre à même de les payer? dit la marquise à Rastignac.

En ce moment, Rastignac était pour la seconde fois ministre, il venait d'être fait comte presque malgré lui; son beau-père, le baron de Nucingen, avait été nommé pair de France; son frère était évêque; le comte de la Roche-Hugon, son beau-frère, était ambassadeur; et il passait pour être indispensable dans les combinaisons ministérielles à venir.

— Vous oubliez toujours, chère marquise, répondit Rastignac, que notre gouvernement n'échange son argent que contre de l'or; il ne comprend rien aux hommes.

— Maxime est-il homme à se brûler la cervelle? demanda le banquier du Tillet.

— Ah! tu le voudrais bien, nous serions quittes! répondit au banquier le comte Maxime de Trailles, que chacun croyait parti.

Et le comte se dressa comme une apparition du fond d'un fauteuil placé derrière celui du chevalier d'Espard. Tout le monde se mit à rire.

— Voulez-vous une tasse de thé? lui dit la jeune comtesse de Rastignac, que la marquise avait priée de faire les honneurs à sa place.

— Volontiers, répondit le comte en venant se mettre devant la cheminée.

Cet homme, le prince des mauvais sujets de Paris, s'était jusqu'à ce jour soutenu dans la position supérieure qu'occupaient les dandys, alors appelés *gants jaunes*, et depuis *lions*. Il est assez inutile de raconter l'histoire de sa jeunesse, pleine d'aventures galantes et marquée par des drames horribles où il avait toujours su garder les convenances. Pour cet homme, les femmes ne furent jamais que des moyens : il ne croyait pas plus à leurs douleurs qu'à leurs plaisirs ; il les prenait, comme feu de Marsay, pour des enfants méchants. Après avoir mangé sa propre fortune, il avait dévoré celle d'une fille célèbre, surnommée la Belle Hollandaise, mère de la fameuse Esther Gobseck. Puis il avait causé les malheurs de madame de Restaud, la sœur de madame Delphine de Nucingen, mère de la jeune comtesse de Rastignac. Le monde de Paris offre des bizarreries inimaginables. La baronne de Nucingen se trouvait, en ce moment, dans le salon de madame d'Espard, devant l'auteur de tous les maux de sa sœur, devant un assassin qui n'avait tué que le bonheur d'une femme. Voilà pourquoi, sans doute, il était là. Madame de Nucingen avait dîné chez la marquise avec sa fille, mariée depuis un an au comte de Rastignac, qui avait commencé sa carrière politique en occupant une place de sous-secrétaire d'État dans le célèbre ministère de feu de Marsay, le seul grand homme d'État qu'ait produit la révolution de juillet. Le comte Maxime de Trailles savait seul combien de désastres il avait causés; mais il s'était toujours mis à l'abri du blâme en obéissant aux lois du code-homme. Quoiqu'il eût dissipé dans sa vie plus de sommes que les quatre bagnes de France n'en ont volé durant le même temps, la justice était respectueuse pour lui. Jamais il n'avait manqué à l'honneur, il payait scrupuleusement ses dettes de jeu. Joueur admirable, il faisait la partie des plus grands seigneurs et des ambassadeurs. Il dînait chez tous les membres du corps diplomatique. Il se battait ; il avait tué deux ou trois hommes en sa vie, les avait à peu près assassinés, car il était d'une adresse et d'un sang-froid sans pareils. Aucun jeune homme ne l'égalait dans sa mise ni dans sa distinction de manières, dans l'élégance des mots, dans la désinvolture, ce qu'on appelait autrefois *avoir un grand air*.

En sa qualité de page de l'empereur, formé dès l'âge de douze ans aux exercices du manége, il passait pour un des plus habiles écuyers. Ayant toujours eu cinq chevaux dans son écurie, il faisait alors courir, il donnait toujours la mode. Enfin, personne ne se tirait mieux que lui d'un souper de jeunes gens, il buvait mieux que le plus aguerri d'entre eux, et sortait frais, prêt à recommencer, comme si la débauche était son élément. Maxime, un de ces hommes méprisés qui savent comprimer le mépris qu'ils inspirent par l'insolence de leur attitude et la peur qu'ils causent, ne s'abusait jamais sur sa situation. De là venait sa force. Les gens forts sont toujours leurs propres critiques. Sous la Restauration, il avait assez bien exploité son état de page de l'empereur; il attribuait à ses prétendues opinions bonapartistes la répulsion qu'il avait rencontrée chez les différents ministères quand il demandait à servir les Bourbons; car, malgré ses liaisons, sa naissance et ses dangereuses aptitudes, il ne put rien obtenir; alors, il entra dans la conspiration sourde sous laquelle succombèrent les Bourbons de la branche aînée. Quand la branche cadette eut marché, précédée du peuple parisien, sur la branche aînée, et se fut assise sur le trône, Maxime réexploita son attachement à Napoléon, de qui il se souciait comme de sa première amourette. Il rendit alors de grands services, que l'on fut extrêmement embarrassé de reconnaître, car il voulait être trop souvent payé par des gens qui savent compter. Au premier refus, Maxime se mit en état d'hostilité, menaçant de révéler certains détails peu agréables, car les dynasties qui commencent ont, comme les enfants, des langes tachés. Pendant son ministère, de Marsay répara les fautes de ceux qui avaient mécomu l'utilité de ce personnage; il lui donna de ces missions secrètes pour lesquelles il faut des consciences battues par le marteau de la nécessité, une adresse qui ne recule devant aucune mesure, de l'impudence, et surtout ce sang-froid, cet aplomb, ce coup d'œil qui constituent les *bravi* de la pensée et de la haute politique. De semblables instruments sont à la fois rares et nécessaires. Par calcul, de Marsay ancra Maxime de Trailles dans la société la plus élevée; il le peignit comme un homme mûri par les passions, instruit par l'expérience, qui savait les choses et les hommes, à qui les voyages et une certaine faculté d'observation avaient donné la

connaissance des intérêts européens, des cabinets étrangers et des alliances de toutes les familles continentales. De Marsay convainquit Maxime de la nécessité de se faire un honneur à lui; il lui montra la discrétion moins comme une vertu que comme une spéculation; il lui prouva que le pouvoir n'abandonnerait jamais un instrument solide et sûr, élégant et poli.

— En politique, on ne fait *chanter* qu'une fois! lui dit-il en le blâmant d'avoir fait une menace.

Maxime était homme à sonder la profondeur de ce mot.

De Marsay mort, le comte Maxime de Trailles était retombé dans sa vie antérieure. Il allait jouer tous les ans aux eaux, il revenait passer l'hiver à Paris; mais, s'il recevait quelques sommes importantes, venues des profondeurs de certaines caisses extrêmement avares, cette demi-solde due à l'homme intrépide qu'on pouvait employer d'un moment à l'autre, et qui avait la confidence de bien des mystères de la contre-diplomatie, était insuffisante pour les dissipations d'une vie splendide comme l'était celle du roi des dandys, du tyran de quatre ou cinq clubs parisiens. Aussi le comte Maxime avait-il souvent des inquiétudes sur la question financière. Sans propriétés, il n'avait jamais pu consolider sa position en se faisant nommer député; puis, sans fonctions ostensibles, il lui était impossible de mettre le couteau sous la gorge à quelque ministère pour se faire nommer pair de France. Or, il se voyait gagné par le temps, car ses profusions avaient entamé sa personne aussi bien que ses diverses fortunes. Malgré ses beaux dehors, il se connaissait et ne pouvait se tromper sur lui-même; il pensait à faire une fin, à se marier. Homme d'esprit, il ne s'abusait pas sur sa considération: il savait bien qu'elle était mensongère. Il ne devait donc y avoir de femme pour lui ni dans la haute société de Paris, ni dans la bourgeoisie; il lui fallait prodigieusement de méchanceté, de bonhomie apparente et de services rendus pour se faire supporter, car chacun désirait sa chute, et une mauvaise veine pouvait le perdre. Une fois envoyé à la prison de Clichy ou à l'étranger par quelques lettres de change intraitables, il tombait dans le précipice où l'on peut voir tant de carcasses politiques qui ne se consolent pas entre elles. En ce moment même, il craignait les éboulements de quelques portions de cette voûte menaçante que les dettes élèvent au-

dessus de plus d'une tête parisienne. Il avait laissé les soucis apparaître sur son front, il venait de refuser de jouer chez madame d'Espard, il avait causé avec les femmes en donnant des preuves de distraction, et il avait fini par rester muet et absorbé dans le fauteuil d'où il venait de se lever comme le spectre de Banquo.

Le comte Maxime de Trailles se trouva l'objet de tous les regards, directs ou indirects, placé comme il l'était au milieu de la cheminée, illuminé par les feux croisés de deux candélabres. Le peu de mots dits sur lui l'obligeaient en quelque sorte à se poser fièrement, et il se tenait en homme d'esprit, sans arrogance, mais avec l'intention de se montrer au-dessus des soupçons. Un peintre n'aurait jamais pu rencontrer un meilleur moment pour saisir le portrait de cet homme certainement extraordinaire. Ne faut-il pas être doué de facultés rares pour jouer un pareil rôle, pour avoir toujours séduit les femmes pendant trente ans, pour se résoudre à n'employer ses dons que dans une sphère cachée, en incitant un peuple à la révolte, en surprenant les secrets d'une politique astucieuse, en ne triomphant que dans les boudoirs ou dans les cabinets? N'y a-t-il pas je ne sais quoi de grand à s'élever aux plus hauts calculs de la politique, et à retomber froidement dans le néant d'une vie frivole? Quel homme de fer que celui qui résiste aux alternatives du jeu, aux rapides voyages de la politique, au pied de guerre de l'élégance et du monde, aux dissipations des galanteries nécessaires, qui fait de sa mémoire une bibliothèque de ruses et de mensonges, qui enveloppe tant de pensées diverses, tant de manéges sous une impénétrable élégance de manières! Si le vent de la faveur avait soufflé dans ces voiles toujours tendues, si le hasard des circonstances avait servi Maxime, il eût été Mazarin, le maréchal de Richelieu, Potemkin, ou peut-être plus justement Lauzun, sans Pignerol.

Le comte, quoique d'une taille assez élevée et d'une constitution sèche, avait pris un peu de ventre, mais il le contenait au majestueux, suivant l'expression de Brillat-Savarin. Ses habits étaient d'ailleurs si bien faits, qu'il conservait, dans toute sa personne, un air de jeunesse, quelque chose de leste, de découplé, dû sans doute à ses exercices soutenus, à l'habitude de faire des armes, de monter à cheval et de chasser. Maxime possédait toutes les grâces

et les noblesses physiques de l'aristocratie, encore rehaussées par sa tenue supérieure. Son visage, long et bourbonien, était encadré par des favoris, par un collier de barbe soigneusement frisés, élégamment coupés, et noirs comme du jais. Cette couleur, pareille à celle de sa chevelure abondante, s'obtenait par un cosmétique indien fort cher, en usage dans la Perse, et sur lequel Maxime gardait le secret. Il trompait ainsi les regards les plus exercés sur le blanc qui, depuis longtemps, avait envahi ses cheveux. Le propre de cette teinture, dont se servent les Persans pour leur barbe, est de ne pas rendre les traits durs; elle peut se nuancer par le plus ou le moins d'indigo, et s'harmonie alors avec la couleur de la peau. C'était sans doute cette opération que madame Mollot avait vu faire; mais on continue encore, par certaines soirées, la plaisanterie de se demander ce que madame Mollot a vu. Maxime avait un très-beau front, les yeux bleus, un nez grec, une bouche agréable et le menton bien coupé; mais le tour de ses yeux était cerné par de nombreuses lignes fines comme si elles eussent été tracées avec un rasoir, et au point de n'être plus vues à une certaine distance. Ses tempes portaient des traces semblables. Le visage était aussi passablement rayé. Les yeux, comme ceux des joueurs qui ont passé des nuits innombrables, étaient couverts comme d'un glacis; mais, quoique affaibli, le regard n'en était que plus terrible, il épouvantait : on sentait là-dessous une chaleur couvée, une laye de passion mal éteinte. Cette bouche, autrefois si fraîche et si rouge, avait également des teintes froides; elle n'était plus droite, elle fléchissait sur la droite. Cette sinuosité semblait indiquer le mensonge. Le vice avait tordu ces lèvres; mais les dents étaient encore belles et blanches. Ces flétrissures disparaissaient dans l'ensemble de la physionomie et de la personne. Les formes étaient toujours si séduisantes, qu'aucun jeune homme ne pouvait lutter au bois de Boulogne avec Maxime à cheval, où il se montrait plus jeune, plus gracieux que le plus jeune et le plus gracieux d'entre eux. Ce privilége de jeunesse éternelle a été possédé par quelques hommes de ce temps. Le comte était d'autant plus dangereux, qu'il paraissait souple, indolent, et ne laissait pas voir l'épouvantable parti pris qu'il avait sur toute chose. Cette effroyable indifférence, qui lui permettait de seconder une sédition populaire avec autant d'ha-

bileté qu'il pouvait en mettre à une intrigue de cour, dans le but de raffermir l'autorité d'un prince, avait une sorte de grâce. Jamais on ne se défie du calme, de l'uni, surtout en France, où nous sommes habitués à beaucoup de mouvement pour les moindres choses. Vêtu selon la mode de 1839, le comte était en habit noir, en gilet de cachemire bleu foncé, brodé de petites fleurs d'un bleu clair, en pantalon noir, en bas de soie grise, en souliers vernis. Sa montre, contenue dans une des poches du gilet, se rattachait par une chaîne élégante à l'une des boutonnières.

— Rastignac, dit-il en acceptant la tasse de thé que la jolie madame de Rastignac lui tendit, voulez-vous venir avec moi à l'ambassade d'Autriche?

— Mon cher, je suis trop nouvellement marié pour ne pas rentrer avec ma femme!

— C'est-à-dire que plus tard...? dit la jeune comtesse en se retournant et regardant son mari.

— Plus tard, c'est la fin du monde, répondit Maxime. Mais n'est-ce pas me faire gagner mon procès que de me donner madame pour juge?

Le comte, par un geste gracieux, amena la jolie comtesse auprès de lui; elle écouta quelques mots, regarda sa mère et dit à Rastignac :

— Si vous voulez aller avec M. de Trailles à l'ambassade, ma mère me ramènera.

Quelques instants après, la baronne de Nucingen et la comtesse de Rastignac sortirent ensemble. Maxime et Rastignac descendirent bientôt, et, quand ils furent assis tous deux dans la voiture du comte :

— Que me voulez-vous, Maxime? dit le nouveau marié. Qu'y a-t-il de si pressé, pour me prendre à la gorge? Qu'avez-vous dit à ma femme?

— Que j'avais à vous parler, répondit M. de Trailles. Vous êtes heureux, vous! Vous avez fini par épouser l'unique héritière des millions de Nucingen, et vous l'avez bien gagné,... vingt ans de travaux forcés!

— Maxime!

— Mais, moi, me voici mis en question par tout le monde, dit-il

en continuant et tenant compte de l'interruption. Un misérable, un du Tillet se demande si j'ai le courage de me tuer! Il est temps de se ranger. Veut-on ou ne veut-on pas se défaire de moi? vous pouvez le savoir,... vous le saurez, dit Maxime en faisant un geste pour imposer silence à Rastignac. Voici mon plan, écoutez-le. Vous devez me servir, je vous ai déjà servi, je puis vous servir encore. La vie que je mène m'ennuie et je veux une retraite. Voyez à me seconder dans la conclusion d'un mariage qui me donne un demi-million; une fois marié, nommez-moi ministre auprès de quelque méchante république d'Amérique. Je resterai dans ce poste aussi longtemps qu'il le faudra pour légitimer ma nomination à un poste du même genre en Allemagne. Si je vaux quelque chose, on m'en tirera; si je ne vaux rien, on me remerciera. J'aurai peut-être un enfant, je serai sévère pour lui; sa mère sera riche, j'en ferai un diplomate, il pourra être ambassadeur.

— Voici ma réponse, dit Rastignac. Il y a un combat, plus violent que le vulgaire ne le croit, entre une puissance au maillot et une puissance enfant. La puissance au maillot, c'est la Chambre des députés, qui, n'étant pas contenue par une Chambre héréditaire...

— Ah! ah! dit Maxime, vous êtes pair de France.

— Ne le serais-je pas maintenant sous tous les régimes?... dit le nouveau pair. Mais ne m'interrompez pas, il s'agit de vous dans tout ce gâchis. La Chambre des députés deviendra fatalement tout le gouvernement, comme nous le disait de Marsay, le seul homme par qui la France eût pu être sauvée, car les peuples ne meurent pas, ils sont esclaves ou libres, voilà tout. La puissance enfant est la royauté couronnée au mois d'août 1830. Le ministère actuel est vaincu, il a dissous la Chambre et veut faire les élections pour que le ministère qui viendra ne les fasse pas; mais il ne croit pas à une victoire. S'il était victorieux dans les élections, la dynastie serait en danger; tandis que, si le ministère est vaincu, le parti dynastique pourra lutter avec avantage pendant longtemps. Les fautes de la Chambre profiteront à une volonté qui, malheureusement, est tout dans la politique. Quand on est tout, comme fut Napoléon, il vient un moment où il faut se faire suppléer, et, comme on a écarté les gens supérieurs, le grand tout ne trouve pas de

suppléant. Le suppléant, c'est ce qu'on nomme un cabinet, et il n'y a pas de cabinet en France, il n'y a qu'une volonté viagère. En France, il n'y a que les gouvernants qui fassent des fautes, l'opposition ne peut pas en faire, elle peut perdre autant de batailles qu'elle en livre, il lui suffit, comme les alliés en 1814, de vaincre une seule fois. Avec *trois glorieuses journées*, enfin, elle détruit tout. Aussi, est-ce se porter héritier du pouvoir que de ne pas gouverner et d'attendre. J'appartiens par mes opinions personnelles à l'aristocratie, et par mes opinions publiques à la royauté de juillet. La maison d'Orléans m'a servi à relever la fortune de ma maison, et je lui reste attaché à jamais.

— Le *jamais* de M. de Talleyrand, bien entendu! dit Maxime.

— Dans ce moment, je ne peux donc rien pour vous, reprit Rastignac; nous n'aurons pas le pouvoir dans six mois. Oui, ces six mois vont être une agonie, je le savais; nous connaissons notre sort en nous formant, nous sommes un ministère bouche-trou. Mais, si vous vous distinguez au milieu de la bataille électorale qui va se livrer, si vous apportez une voix, un député fidèle à la cause dynastique, on accomplira votre désir. Je puis parler de votre bonne volonté, je puis mettre le nez dans les documents secrets, dans les rapports confidentiels, et vous trouver quelque rude tâche. Si vous réussissez, je puis insister sur vos talents, sur votre dévouement, et réclamer la récompense. Votre mariage, mon cher, ne se fera que dans une famille d'industriels ambitieux, et en province. A Paris, vous êtes trop connu. Il s'agit donc de trouver un millionnaire, un parvenu doué d'une fille et possédé de l'envie de parader au château des Tuileries.

— Faites-moi prêter, par votre beau-père, vingt-cinq mille francs pour attendre jusque-là; il sera intéressé à ce qu'on ne me paye pas en eau bénite de cour après le succès, et il poussera au mariage.

— Vous êtes fin, Maxime, vous vous défiez de moi; mais j'aime les gens d'esprit, j'arrangerai votre affaire.

Ils étaient arrivés. Le comte de Rastignac vit dans le salon le ministre de l'intérieur et alla causer avec lui dans un coin. Le comte Maxime de Trailles était, en apparence, occupé de la vieille comtesse de Listomère; mais il suivait, en réalité, le cours de la

conversation des deux pairs de France : il épiait leurs gestes, il interprétait leurs regards, et finit par saisir un favorable coup d'œil jeté sur lui par le ministre. Maxime et Rastignac sortirent ensemble à une heure du matin, et, avant de monter chacun dans sa voiture, Rastignac dit à de Trailles, sur les marches de l'escalier :

— Venez me voir à l'approche des élections. D'ici là, je saurai dans quelle localité les chances de l'opposition sont les plus mauvaises, et quelles ressources y trouveront deux esprits comme les nôtres.

— Les vingt-cinq mille francs sont pressés ! lui répondit de Trailles.

— Eh bien, cachez-vous.

Cinquante jours après, un matin, avant le jour, le comte de Trailles vint rue de Varenne, mystérieusement, dans un cabriolet de place. A la porte de l'hôtel du ministre des travaux publics, il renvoya le cabriolet, regarda s'il n'était pas suivi, puis il attendit dans un petit salon du premier que Rastignac se levât. Quelques instants après, le valet de chambre qui avait porté la carte de Maxime l'introduisit dans la chambre à coucher, où l'homme d'État achevait sa toilette du matin.

— Mon cher, lui dit le ministre, je puis vous dire un secret qui sera divulgué dans deux jours par les journaux et que vous pouvez mettre à profit. Ce pauvre Charles Keller, qui dansait si bien la mazurka, a été tué en Afrique, et il était notre candidat dans l'arrondissement d'Arcis. Cette mort laisse un vide. Voici la copie de deux rapports, l'un du sous-préfet, l'autre du commissaire de police, qui prévenaient le ministère que l'élection de notre pauvre ami rencontrerait des difficultés. Il se trouve, dans celui du commissaire de police, des renseignements sur l'état de la ville qui suffiront à un homme de votre habileté, car l'ambition du concurrent du pauvre feu Charles Keller vient de son désir d'épouser une héritière. A un entendeur tel que vous, ce mot suffit. Les Cinq-Cygne, la princesse de Cadignan et Georges de Maufrigneuse sont à deux pas d'Arcis ; vous saurez avoir au besoin les votes légitimistes... Ainsi...

— N'use pas ta langue, dit Maxime. Le commissaire de police est encore là ?

— Oui.

— Fais-moi donner un mot pour lui.

— Mon cher, dit Rastignac en remettant à Maxime tout un dossier, vous trouverez là deux lettres écrites à Gondreville pour vous. Vous avez été page, il a été sénateur, vous vous entendrez. Madame François Keller est dévote, voici pour elle une lettre de la maréchale de Carigliano. La maréchale est devenue dynastique, elle vous recommande chaudement et vous rejoindra d'ailleurs. Je ne vous ajouterai qu'un mot : défiez-vous du sous-préfet, que je crois capable de se ménager dans ce Simon Giguet un appui auprès de l'ex-président du conseil. S'il vous faut des lettres, des pouvoirs, des recommandations, écrivez-moi.

— Et les vingt-cinq mille francs? demanda Maxime.

— Signez cette lettre de change à l'ordre de du Tillet, voici les fonds.

— Je réussirai, dit le comte, et vous pouvez promettre aux gens du château que le député d'Arcis leur appartiendra corps et âme. Si j'échoue, qu'on m'abandonne!

Maxime de Trailles était en tilbury, sur la route de Troyes, une heure après.

Une fois en possession des renseignements fournis par l'hôtesse du *Mulet* et par le sous-préfet Antonin Goulard, M. de Trailles eut bientôt fait de disposer tout le plan de sa bataille électorale, et ce plan s'indique trop facilement de lui-même pour que le lecteur ne l'ait pas déjà pressenti. A la candidature de Simon Giguet, l'habile agent de la politique personnelle opposait brusquement la candidature Philéas; et, en dépit de la nullité et de l'invraisemblance du personnage, cette combinaison, il faut le reconnaître, avait pour elle d'incontestables chances de succès. Mis en évidence par l'auréole municipale, auprès de la masse des électeurs indifférents, Beauvisage avait une avance énorme : son nom était connu d'eux. La logique, bien plus qu'elle n'en a l'air, préside à la conduite des choses d'ici-bas; elle est comme la femme à laquelle, après beaucoup d'infidélités, on retourne toujours.

Ce que le bon sens voudrait, c'est qu'appelés à choisir un représentant de la chose publique les électeurs fussent toujours parfaitement édifiés sur son aptitude, sa probité, son caractère. Trop

souvent, sans doute, dans la pratique, de terribles entorses sont données à cette théorie; mais, toutes les fois que le troupeau électoral, laissé à l'instinct de son mandat, peut se persuader qu'il vote avec son intelligence et avec ses lumières, on peut être assuré de le voir mettre de l'empressement et de l'amour-propre à se décider dans ce sens : or, quand il s'agit de connaître un homme, savoir au moins comment il s'appelle, électoralement parlant, n'est-ce pas un joli commencement?

Des électeurs indifférents, en allant aux plus passionnés, Philéas était d'abord assuré de rallier le parti Gondreville. Quand il s'agissait de châtier l'outrecuidance de Simon Giguet, quel candidat n'eût été appuyé par *le vice-roi d'Arcis?* La nomination d'un homme placé vis-à-vis de lui en flagrant délit d'hostilité et d'ingratitude, c'était pour son importance provinciale un de ces échecs qu'il faut conjurer à tout prix. Pourtant, à la première nouvelle de son ambition parlementaire, du côté de Grévin, son beau-père, Beauvisage devait s'attendre à un étonnement peu flatteur et peu encourageant. Une fois pour toutes, l'ancien notaire avait jaugé son gendre, et, à son esprit juste et exact, l'idée de Philéas homme d'État devait produire quelque chose du désagréable effet que produit à l'oreille la surprise d'une dissonance mal préparée. Si d'ailleurs il est vrai de dire qu'en son pays nul n'est prophète, on l'est bien moins, ce semble, dans sa famille, où la reconnaissance des succès les moins contestables continue encore d'être marchandée longtemps après que, dans le public, ils ont cessé de faire une question. Mais, la première impression passée, Grévin devait finir par s'acclimater à la pensée d'un expédient qui, en somme, s'ajustait assez avec la manière dont lui-même entendait arranger l'avenir de Séverine. D'ailleurs, pour le salut de l'influence Gondreville, si sérieusement menacée, quel sacrifice n'eût-il pas compris? Auprès des partis légitimiste et républicain, qui tous deux ne pouvaient peser dans l'élection qu'à l'état d'appoint, le candidat de M. de Trailles avait une recommandation étrange, à savoir, celle de son ineptie bien constatée. Ne se sentant pas la force de faire un député, les deux fractions de l'opposition antidynastique devaient embrasser avec ardeur une occasion de faire une niche à ce qu'elles appelaient dédaigneusement *l'ordre de choses,* et l'on

pouvait compter que, dans leur joyeux désespoir, elles s'attelleraient de tout cœur au succès d'un candidat assez éclatant de ridicule pour en refléter un large rayon sur le gouvernement qui lui aurait prêté son appui. Enfin, dans l'opinion centre gauche, qui provisoirement avait adopté Simon Giguet pour son candidat, Beauvisage était en mesure d'opérer une grave scission, car lui aussi se donnait pour un homme de l'opposition dynastique, et, jusqu'à nouvel ordre, tout en lui assurant le concours de l'influence ministérielle, M. de Trailles comptait bien lui garder cette teinte politique, qui, dans le milieu où l'on opérait, était incontestablement la plus populaire. Mais, quel que fût le bagage des convictions que l'incorruptible mandataire emporterait à Paris, son horoscope était tiré : on pouvait être assuré que, dès sa première apparition dans les salons des Tuileries, une auguste séduction ferait de lui un séide, si déjà même les simples enlacements de l'embauchage ministériel n'avaient pas suffi à ce résultat. — L'intérêt de la chose publique ainsi bien réglé, restait, pour le courtier électoral, la question personnelle : celle de savoir si, dans la façon du député, il trouverait à tailler, de surcroît, l'étoffe d'un beau-père. Premier point, la dot; deuxième point, la fille, lui convenaient : l'une sans l'éblouir; l'autre sans qu'il se dissimulât les imperfections d'une éducation provinciale qu'il aurait tout entière à refaire, mais qui ne devait point offrir de résistance sérieuse à sa savante pédagogie conjugale. De plein saut, madame Beauvisage emportait son mari; c'était une ambitieuse qui, malgré ses quarante-quatre ans sonnés, avait encore l'air de sentir son cœur. Dès lors, le jeu était peut-être de commencer sur elle le feu d'une fausse attaque, qu'ensuite on rabattrait du côté de la fille. Jusqu'où l'on irait dans l'occupation de l'ouvrage avancé? question à résoudre selon les circonstances. Dans tous les cas, auprès des deux femmes, Maxime se sentait d'avance puissamment patronné par son titre, par sa réputation d'homme à la mode, par son aptitude magistrale à leur servir d'initiateur dans tous les difficiles et élégants mystères de la vie parisienne; enfin, auteur de la fortune politique de Beauvisage, qui promettait une si heureuse révolution dans l'existence des deux exilées champenoises, M. de Trailles ne devait-il pas s'attendre de leur part à la plus chaude reconnaissance? Toutefois, au succès de sa campagne matrimoniale

ne laissait pas de se rencontrer une difficulté sérieuse. Il fallait obtenir la ratification du vieux Grévin, qui n'était point homme à marier Cécile sans s'être d'abord renseigné à fond sur tout le passé du prétendant. Or, cette enquête faite, n'était-il pas à craindre que, dans l'orageuse biographie d'un roué quinquagénaire, n'apparût pas, pour le pointilleux vieillard, la somme entière des sûretés et des convenances que sa prudence pouvait réclamer ?

Dans l'espèce de mission gouvernementale dont M. de Trailles arrivait chargé à Arcis pouvait être trouvée l'apparence d'une gravité et d'un amendement très-propres à neutraliser la portée de certains renseignements. Avant que cette mission fût ébruitée, en en faisant faire, sous le plus grand secret, la confidence par Gondreville, on flatterait l'amour-propre de Grévin et on se ménagerait auprès de lui un certain relief. Ensuite, la très-ancienne habileté attribuée à Gribouille, et qui consiste à se jeter dans l'eau pour éviter d'être mouillé, dans ce cas difficile Maxime était décidé à l'employer. Allant au-devant des défiances du vieux notaire, il avait arrangé que lui-même aurait l'air de douter de sa propre sagesse, et, en manière de précaution contre l'influence de ses vieux entraînements, il se proposait de demander que dans les stipulations matrimoniales fût introduite la clause expresse de séparation de biens. De cette façon, on se croirait bien garanti contre toute rechute de ses anciennes habitudes de prodigalité. Quant à lui, c'était son affaire de prendre sur sa jeune femme assez d'empire pour rattraper, par la puissance du sentiment, la part d'autorité conjugale dont le contrat l'aurait dépossédé. D'abord, rien ne vint contredire la sagesse et la lucidité de tous ces aperçus. Aussitôt mise en avant, la candidature de Beauvisage ayant pris feu comme une traînée de poudre, M. de Trailles dut voir, au succès de tous ses efforts, des chances si probables, qu'il se crut autorisé à écrire à Rastignac, et à lui cautionner l'heureuse et entière exécution de son mandat. Mais, tout à coup, devant le triomphateur Beauvisage vint se dresser une contre-candidature, et, soit dit en passant, pour l'heur et fortune de notre histoire, cette concurrence se présentait dans des conditions si exceptionnelles et si imprévues, qu'à la peinture d'abord attendue des petites misères d'une lutte électorale, elle pourrait bien finir par substituer l'intérêt d'un drame plus fortement accidenté.

L'homme qui, dans ce récit, survient chargé d'une mission si haute, est appelé à y jouer un rôle trop considérable pour qu'il ne devienne pas nécessaire de l'y installer par des explications rétrospectives assez étendues. Mais, au point où est parvenue la narration, en suspendre inopinément la marche par une sorte de tardive exposition, ne serait-ce point procéder contre toutes les règles de l'art et s'exposer aux colères de la critique, ce pieux sergent de ville de l'orthodoxie littéraire? En présence de cette difficulté, l'auteur serait resté grandement empêché, si la faveur de son étoile n'eût mis à sa disposition une correspondance où, avec une vie et une animation que jamais il n'aurait su leur communiquer, se trouvent réunis et exposés tous les détails qu'il devient indispensable de faire passer sous les yeux du lecteur. Ces lettres doivent être lues avec attention. En remettant en scène bien des acteurs déjà connus de LA COMÉDIE HUMAINE, elles produisent une foule de faits nécessaires à l'intelligence et à l'avenir du présent drame. Leur défilé opéré et le récit ramené au point où nous semblons l'abandonner aujourd'hui, sans secousse et de lui-même, il reprendra son cours, et nous aimons à nous persuader qu'à l'introduction transitoire de la forme épistolaire, l'unité, qui aurait pu en paraître un moment contrariée, n'aura fait que trouver son profit.

DEUXIÈME PARTIE

LETTRES ÉDIFIANTES

LE COMTE DE L'ESTORADE A MARIE-GASTON[1].

Cher monsieur, suivant votre désir, j'ai vu M. le préfet de police, afin de savoir si le pieux dessein dont vous m'entretenez dans votre lettre datée de Carrare n'aurait pas à souffrir quelque opposition du fait de l'autorité. M. le préfet m'a répondu que le décret impérial du 23 prairial an XII, par lequel se règle encore toute la

1. Voir les *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*.

matière des inhumations, établissait de la manière la moins équivoque le droit pour toute personne de se faire enterrer sur sa propriété. Il vous suffirait donc de vous pourvoir d'un permis à la préfecture de Seine-et-Oise, et, sans autre formalité, vous pourriez faire opérer la translation des restes mortels de madame Marie-Gaston dans le monument que vous vous proposez de lui élever au milieu de votre parc de Ville-d'Avray. Maintenant, j'oserai, moi, vous faire quelques objections. Êtes-vous bien sûr que, de la part des Chaulieu, avec lesquels vous ne vivez pas en très-bonne intelligence, vous ne serez pas exposé à quelques difficultés? Jusqu'à un certain point, en effet, ne pourraient-ils pas être admis à se plaindre que, en transportant du cimetière communal dans une propriété close et fermée une sépulture qui, comme à vous, leur est chère, vous soumettez entièrement à votre bon plaisir les visites qu'il peut leur convenir de faire à cette tombe? car enfin, cela est évident, il vous sera toujours loisible de leur interdire l'accès de votre propriété. Je sais bien qu'en droit rigoureux, morte ou vivante, la femme appartient à son mari, et cela, à l'exclusion de sa parenté, même la plus proche; mais que, sous l'inspiration du mauvais vouloir dont ils vous ont déjà donné plus d'une preuve, les parents de madame Marie-Gaston aient la fâcheuse idée de porter leur opposition sur le terrain judiciaire, quel affligeant débat! Vous gagnerez le procès, je veux bien ne pas en douter, l'influence du duc de Chaulieu n'étant plus ce qu'elle a été sous la Restauration; mais avez-vous pensé à tout le venin que la parole d'un avocat peut répandre sur une pareille question, quand, après tout, il se fera l'écho d'une réclamation respectable, celle d'un père, d'une mère et de deux frères demandant à ne pas être dépossédés du douloureux bonheur d'aller prier sur un cercueil? S'il faut, d'ailleurs, vous dire toute ma pensée, ce n'est pas sans un vif regret que je vous vois occupé à créer un nouvel aliment à votre douleur, trop longtemps inconsolable.

Nous avions espéré qu'après deux ans passés en Italie vous nous reviendriez plus résigné, et qu'enfin vous prendriez sur vous de demander à la vie active quelques-unes de ses distractions. Évidemment, cette espèce de temple, que vous vous proposez d'élever à la ferveur de vos souvenirs, dans un lieu où ils ne se pressent

déjà que trop nombreux, ne peut servir qu'à en éterniser l'amertume, et je ne saurais vous louer du rajeunissement que vous vous proposez ainsi de leur ménager. Cependant, comme il faut servir ses amis un peu à leur mode, j'ai fait votre commission auprès de M. Dorlange; mais, je dois me hâter de vous le dire, je n'ai trouvé chez lui aucun empressement à entrer dans votre pensée. Son premier mot, quand je me suis annoncé chez lui de votre part, a été qu'il n'avait pas l'honneur de vous connaître, et cette réponse, toute singulière qu'elle peut vous paraître, m'a été faite avec tant de naturel, que, d'abord, j'ai cru à quelque méprise, résultat d'une confusion de noms. Néanmoins, comme, un peu après, votre oublieux ami voulut bien convenir qu'il avait fait ses études au collége de Tours, et comme, encore de son aveu, il se trouve bien être le même M. Dorlange qui, en 1831, dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, remporta le grand prix de sculpture, aucun doute ne pouvait me rester sur son identité. Je m'expliquai alors son défaut de mémoire par cette longue interruption que vous-même m'aviez signalée dans vos relations. Votre procédé l'aura blessé plus vivement que vous ne vous l'étiez figuré, et, quand il s'est donné l'air d'avoir oublié jusqu'à votre nom, c'était tout simplement une revanche dont il n'était pas fâché de saisir l'occasion. Mais là n'est pas l'obstacle réel.

En me rappelant la fraternelle intimité qui vous a unis à une autre époque, je ne pouvais croire la mauvaise humeur de M. Dorlange inexorable. Aussi, après lui avoir exposé la nature du travail dont il serait question de le charger, me disposais-je à entrer avec lui dans quelques explications, relativement aux griefs qu'il pouvait nourrir contre vous, quand tout à coup je me suis trouvé face à face avec un obstacle de la nature la plus imprévue.

— Mon Dieu, me dit-il, l'importance de la commande que vous voulez bien m'offrir; cette assurance qu'on entend bien ne rien épargner pour la grandeur et la perfection de l'œuvre; cette invitation qui m'est faite de me rendre à Carrare pour présider moi-même au choix et à l'extraction des marbres, tout cela constitue une vraie bonne fortune d'artiste, et, à une autre époque, je l'aurais acceptée avec empressement. Mais, au moment où j'ai l'honneur de vous recevoir, sans avoir encore le dessein arrêté de quit-

ter la carrière des arts, je suis peut-être sur le point d'entrer dans la vie politique. Mes amis me pressent de me présenter aux élections prochaines, et, vous le comprenez, monsieur, si je venais à être nommé, la complication de mes devoirs parlementaires, mon initiation à une vie toute nouvelle, deviendraient, pour longtemps au moins, un obstacle à ce que je pusse aborder avec le recueillement nécessaire l'œuvre dont vous m'entretenez. J'aurais d'ailleurs affaire, ajouta M. Dorlange, à une grande douleur, qui, dans ce monument projeté, se cherche à grands frais une consolation. Cette douleur, naturellement, serait impatiente; moi, je serais lent, distrait, empêché: le mieux est donc que l'on s'adresse ailleurs; ce qui ne m'empêchera pas d'être, comme je le dois, reconnaissant et honoré de la confiance qu'on a bien voulu me témoigner.

A la suite de ce petit *speech* assez bien tourné, comme vous pouvez voir, et par lequel il me parut seulement que votre ami préludait peut-être un peu trop complaisamment à ses futurs succès de tribune, j'eus un moment la pensée de lui poser l'hypothèse de l'insuccès de sa candidature et de lui demander si, le cas échéant, il n'y aurait pas apparence de revenir à lui. Mais il n'est jamais bienséant de mettre en doute un triomphe électoral, et, comme j'étais en présence d'un homme profondément ulcéré, je ne voulus point, par une curiosité qui pouvait être mal prise, m'exposer à jeter de l'huile sur le feu. Je me contentai donc d'exprimer un regret et de dire que je vous ferais connaître le résultat de ma démarche. Inutile d'ajouter que, d'ici à quelques jours, je saurai à quoi m'en tenir sur la portée de cette ambition parlementaire, qui s'est si mal à propos rencontrée sur notre chemin. Pour moi, il y a mille raisons de croire que cette candidature est une visée. Dans cette donnée, peut-être feriez-vous bien d'écrire à M. Dorlange; car toute son attitude, d'ailleurs parfaitement polie et convenable, m'a paru accuser un souvenir encore bien vivant des torts apparents que vous aurez à vous faire pardonner. Je sais qu'il en pourra coûter à votre sensibilité pour expliquer l'entourage des circonstances vraiment exceptionnelles dans lesquelles s'est fait votre mariage; car vous serez par là même entraîné à repasser sur la trace de vos jours de bonheur, devenus pour vous aujourd'hui de si poignants souvenirs. Mais, après ce que j'ai pu entrevoir des

dispositions de votre ancien ami, si vous tenez expressément à ce qu'il vous prête le concours de son talent, ne pas insister vous-même, et procéder encore par mandataire, serait continuer une allure qui déjà lui a semblé désobligeante et s'exposer à un nouveau refus. Après cela, si la démarche à laquelle je vous sollicite se trouvait décidément au-dessus de vos forces, peut-être y aurait-il encore un moyen. En toute affaire où je l'ai vue s'entremettre, madame de l'Estorade m'a toujours paru une habile négociatrice ; mais, pour ce cas particulier, j'aurais dans son intervention une confiance absolue. Elle-même a eu à souffrir de la part de madame Marie-Gaston des égoïsmes de passions assez semblables au traitement dont se plaint M. Dorlange. Mieux que personne, elle serait donc en mesure de lui expliquer les entraînements de cette absorbante vie conjugale, que vous aviez si étroitement repliée sur elle-même, et il me paraîtrait très-difficile que l'exemple de la longanimité et de la clémence dont elle a toujours usé avec celle qu'elle appelait *sa chère égarée* ne devînt pas contagieux pour votre ami.

Vous avez, du reste, tout le loisir de penser à l'usage qu'il vous conviendra faire de cette ouverture. Madame de l'Estorade, en ce moment, est encore souffrante d'une grave indisposition, suite d'une terreur maternelle. Il y a huit jours, notre chère petite Naïs faillit être écrasée sous ses yeux, et, sans la courageuse intervention d'un inconnu qui se jeta à la tête des chevaux et les arrêta court, Dieu sait l'affreux malheur qui nous atteignait. De cette cruelle émotion est résultée pour madame de l'Estorade une excitation nerveuse qui nous a sérieusement inquiétés un moment. Quoiqu'elle soit beaucoup mieux aujourd'hui, ce n'est pas avant quelques jours qu'elle pourra être en état de recevoir M. Dorlange, étant admis que sa médiation féminine vous paraisse désirable et utile. Mais encore un coup, cher monsieur, ne vaudrait-il pas mieux couper court à votre idée? Une dépense énorme, de fâcheux démêlés avec les Chaulieu, et, pour vous, un renouvellement de vos douleurs : voilà ce que j'y entrevois. Ce qui ne veut pas dire, cependant, qu'en tout et pour tout je ne continue pas d'être à vos ordres, ainsi que le commandent les sentiments d'estime et d'amitié que je vous ai voués.

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, février 1839.

Chère madame, de tous les témoignages de sympathie que m'a valus le terrible accident arrivé à ma pauvre enfant, pas un ne m'a autant touchée que votre excellente lettre. Pour répondre à votre affectueuse sollicitude, je dois dire que, dans cette terrible rencontre, Naïs a été merveilleuse de calme et de sang-froid. Il n'est pas, je crois, possible de voir la mort de plus près; mais pas plus pendant qu'après l'événement cette vaillante petite fille n'a sourcillé, et tout en elle annonce le caractère le plus résolu; aussi, dans sa santé, Dieu merci! pas l'ombre d'un dérangement. Quant à moi, par suite de mon immense terreur, tombée en proie à des mouvements spasmodiques, j'ai, à ce qu'il paraît, pendant plusieurs jours, assez vivement inquiété le médecin, qui un moment aurait craint pour ma raison. Grâce à la force de mon tempérament, me voilà pourtant à peu près remise, et de cette cruelle commotion ne resterait aucune trace, si, par une fatalité singulière, elle n'était venue se relier à une autre préoccupation désagréable qui, depuis quelque temps, avait jugé convenable de s'installer dans ma vie.

Avant même la nouvelle assurance que vous voulez bien me donner de vos dispositions pour moi, si bienveillantes déjà, j'avais pensé à invoquer le secours de votre amitié et de vos conseils; aujourd'hui, quand vous voulez bien m'écrire que vous seriez heureuse et fière si, à quelque degré que ce fût, il vous était donné de me rappeler la pauvre Louise de Chaulieu, cette précieuse et incomparable amie dont la mort m'a dépossédée, comment pourrais-je hésiter encore? Je vous prends au mot, chère madame, et cette exquise habileté qui autrefois vous aidait à dérouter les sots commentaires, quand l'impossibilité où vous étiez de déclarer votre mariage avec M. de Camps vous laissait livrée à des curiosités si insolentes et si perfides (voir *Madame Firmiani*); ce tact singulier qu'à cette époque on vous vit mettre à vous démêler d'une situation où tout était embarras et péril; en un mot, cet art merveilleux qui vous permit, en gardant votre secret, de garder toute

votre dignité de femme, je viens résolûment vous demander de les mettre au service de ce souci dont je vous parlais il n'y a qu'un moment. Malheureusement, pour avoir la consultation du médecin, il faut dire la maladie, et c'est ici qu'avec son génie industriel M. de Camps me paraît un abominable homme. Grâce à ces vilaines forges dont il lui a pris l'idée de faire l'acquisition, vous voilà à peu près morte à Paris et au monde. Jadis, quand on vous avait là, sous la main, en un quart d'heure de causerie, sans embarras, sans préparation, on vous eût tout conté; aujourd'hui, il s'agit de prendre sur soi, de se recueillir, de passer, en un mot, par toute la solennité d'une confidence écrite.

Mais, après tout, peut-être vaut-il mieux payer d'effronterie, et puisque, nonobstant les circonlocutions et les préambules, force serait toujours d'en venir là, pourquoi ne pas tout naïvement vous avouer qu'il va être question de cet inconnu par lequel ma pauvre et chère enfant a été sauvée. Inconnu!... Entendons-nous bien : inconnu pour M. de l'Estorade; inconnu pour tous ceux qui ont pu vous parler de l'accident; inconnu, si vous le voulez, pour le monde entier, mais non pas inconnu pour votre humble servante, que, depuis près de trois mois, cet homme daigne honorer de l'attention la plus obstinée. Qu'à trente-deux ans passés, mère de trois enfants, dont un grand fils de quinze ans, j'aie pu devenir l'objet d'une recherche passionnée, pas plus à vous qu'à moi, chère madame, le fait ne paraîtra vraisemblable, et pourtant, c'est là le ridicule malheur contre lequel j'ai à me défendre aujourd'hui. Et quand je dis que cet inconnu m'est connu, encore faut-il bien distinguer : car je ne sais ni son nom, ni sa demeure, ni rien de ce qui le regarde; car je ne l'ai jamais rencontré dans le monde, et j'ajoute, quoiqu'il porte le ruban de la Légion d'honneur, que rien dans sa tournure, absolument dépourvue d'élégance, ne me donne à penser que jamais j'aie la chance de l'y rencontrer.

C'est à Saint-Thomas d'Aquin, où vous savez que tous les jours j'avais l'habitude d'aller entendre la messe, que cette fatigante obsession a commencé de se dessiner. Presque tous les jours aussi, je menais mes enfants prendre l'air aux Tuileries, M. de l'Estorade nous ayant installés dans une maison sans jardin. Cette habitude, bientôt remarquée, a d'autant animé mon persécuteur, et partout

où je pouvais être rencontrée hors de chez moi, il a fallu me résigner à le retrouver sur mon chemin. Discret d'ailleurs autant qu'audacieux, ce singulier soupirant, j'en ai fait la remarque, évitait toujours de me convoyer jusqu'à ma porte, et il manœuvrait d'assez loin et avec assez de réserve pour que je pusse avoir du moins une consolante certitude, celle que sa sotte assiduité n'a dû frapper l'attention d'aucun de ceux par lesquels je pouvais être accompagnée. Cependant, pour lui faire perdre ma trace, Dieu sait les sacrifices et les entraves que je me suis imposés! L'église ne m'a plus vue que le dimanche; mes chers enfants, au péril de leur santé, je les ai souvent retenus à la maison, ou bien j'ai forgé des prétextes pour ne les point accompagner; et, contre tous mes principes d'éducation et de prudence, je les ai laissés livrés aux soins des domestiques. Visites, emplettes, je n'ai plus rien fait qu'en voiture, ce qui n'a pas empêché qu'au moment où je croyais avoir dérouté mon fâcheux et lassé sa patience, il ne se soit trouvé là pour prendre, dans l'accident arrivé à Naïs, un rôle si honorable et si providentiel. Mais, justement, cette grande obligation que je vais maintenant lui avoir, n'est-ce pas, dans une situation déjà empêchée, une complication déplorable? Quand j'eusse vraiment été trop excédée de son insistance, par un moyen quelconque, fût-ce un procédé violent, je pouvais couper court à ces empressements; aujourd'hui, qu'il vienne à se trouver sur mon chemin, comment me conduire? quel parti prendre avec lui? L'aborder pour le remercier? Mais alors je l'encourage, et, n'essayât-il pas de profiter de ma démarche pour modifier la nature de nos relations, cela est clair, plus solidement que jamais je le couds à mes jupes. Alors, ne l'aborder point, faire semblant de ne pas le connaître? Mais pensez donc, madame, une mère! une mère qui lui doit la vie de sa fille et qui n'aura pas l'air de s'en apercevoir, et qui n'aura pas pour lui une parole de gratitude!...

Voilà pourtant l'alternative insupportable dans laquelle je suis placée, et vous pouvez voir maintenant si j'ai besoin des conseils de votre prudence! Que faire pour rompre la désagréable habitude qu'a prise ce monsieur d'être mon ombre? Comment le remercier sans surexciter sa fantaisie, et ne pas le remercier sans que ma conscience me fasse mille reproches? Tel est le problème soumis à

votre sagesse. Si vous me rendez le service de me le résoudre, et je ne connais personne qui en soit plus capable, j'aurai à joindre ma reconnaissance à tous les sentiments affectueux dont vous me savez, chère madame, déjà animée pour vous...

LE COMTE DE L'ESTORADE A MARIE-GASTON.

Paris, février 1839.

Peut-être avant moi, cher monsieur, les feuilles publiques vous porteront la nouvelle d'une rencontre qui a eu lieu entre votre ami, M. Dorlange, et le duc de Rhétoré. Mais, en vous annonçant le fait tout sec, car l'usage et les convenances ne leur permettent pas de déduire au long les motifs de la querelle, les journaux ne feront qu'exciter votre curiosité sans la satisfaire. J'ai su heureusement, de très-bonne source, tous les détails de l'affaire, et je m'empresse de vous les transmettre; ils sont de nature à vous intéresser au plus haut degré.

Il y a trois jours, c'est-à-dire le soir même de celui où je m'étais rendu chez M. Dorlange, le duc de Rhétoré occupait à l'Opéra une stalle d'orchestre. Près de lui vint se placer M. de Ronquerolles, arrivé tout récemment d'une mission diplomatique qui le tenait éloigné de Paris depuis plusieurs années. Pendant l'entr'acte, ces messieurs ne quittèrent pas la salle pour aller au foyer; mais, comme on fait volontiers au théâtre, ils se tinrent debout, le dos tourné à la scène, faisant face par conséquent à M. Dorlange, qui, assis derrière eux, paraissait fort absorbé par la lecture du journal du soir. Il y avait eu ce jour-là une séance très-scandaleuse, ce qu'on appelle une séance intéressante, à la Chambre des députés. La conversation ayant naturellement roulé sur les événements du monde parisien, accomplis pendant l'absence de M. de Ronquerolles, celui-ci jeta cette parole, qui était de nature à éveiller l'attention de M. Dorlange :

— Comment! cette pauvre madame de Macumer, une si triste fin et un mariage si singulier!

— Ah! vous savez, répondit M. de Rhétoré de ce verbe haut monté dont il a l'habitude, ma sœur avait trop d'imagination pour ne pas être un peu chimérique et romanesque. Elle avait aimé à la

passion M. de Macumer, son premier mari; mais, à la longue, on se lasse de tout, même du veuvage. Ce M. Marie-Gaston se trouva sur son chemin. Il est agréable de sa personne; ma sœur était riche; lui, fort endetté; il se montra donc aimable et empressé à proportion, et, par ma foi! le drôle a si bien manœuvré, qu'après avoir succédé à M. de Macumer et fait mourir sa femme de jalousie, il a tiré d'elle tout ce dont la loi permettait à cette pauvre affolée de disposer. La succession de Louise se montait au moins à douze cent mille francs, sans compter un magnifique mobilier et une délicieuse villa qu'elle s'était fait construire à Ville-d'Avray. La moitié de l'hoirie a été à ce monsieur, l'autre au duc et à la duchesse de Chaulieu, mes père et mère, qui, en leur qualité d'ascendants, avaient droit à ce partage. Quant à mon frère Lenoncourt et à moi, notre part a été purement et simplement d'être déshérités.

Aussitôt que votre nom, cher monsieur, eut été prononcé, M. Dorlange avait mis de côté son journal; puis, comme M. de Rhétoré achevait sa phrase, il se leva et lui dit :

— Pardon, monsieur le duc, si j'ose m'entremettre dans vos renseignements; mais, en conscience, je dois vous avertir que vous êtes tout ce qu'il y a au monde de plus mal informé.

— Vous dites?... repartit le duc en clignant des yeux et avec ce ton de dédain suprême que l'on peut imaginer.

— Je dis, monsieur le duc, que Marie-Gaston est mon ami d'enfance, que jamais il n'a passé pour un *drôle;* qu'au contraire c'est un homme plein d'honneur et de talent, et que, loin d'avoir fait mourir sa femme de jalousie, il l'a rendue parfaitement heureuse pendant les trois années qu'a duré leur mariage. Quant à la succession...

— Vous avez mesuré, monsieur, dit le duc de Rhétoré en interrompant, la portée de votre procédé?

— Parfaitement, monsieur, et je répète que, pour la succession recueillie par Marie-Gaston, en vertu d'une volonté solennellement exprimée dans le testament de sa femme, il l'a si peu convoitée, qu'à ma connaissance il est sur le point de distraire une somme de deux à trois cent mille francs pour faire élever un monument à celle qu'il n'a pas cessé de pleurer.

— Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous? interrompit de nouveau le duc de Rhétoré avec une impatience de moins en moins contenue.

— Tout à l'heure, répondit M. Dorlange, j'aurai l'honneur de vous le dire; seulement, vous me permettrez d'ajouter que cette succession dont vous avez été dépossédé, madame Marie-Gaston a pu en disposer sans le moindre remords de conscience; toute sa fortune, en effet, lui venait de M. le baron de Macumer, son premier mari; et, précédemment, elle avait fait abandon de sa légitime pour constituer un établissement à monsieur votre frère, le duc de Lenoncourt-Givry, qui, en sa qualité de cadet de famille, n'avait pas, comme vous, monsieur le duc, eu le bonheur d'être avantagé.

Cela dit, M. Dorlange chercha dans sa poche son portefeuille, qui ne s'y trouva pas.

— Je n'ai pas de cartes sur moi, finit-il par dire; mais je m'appelle Dorlange, un nom de comédie, facile à retenir, 42, rue de l'Ouest.

— Le quartier n'est pas très-central, remarqua ironiquement M. de Rhétoré.

En même temps, se tournant vers M. de Ronquerolles, qu'il constituait ainsi l'un de ses témoins :

— Je vous demande pardon, mon cher, lui dit-il, du voyage de découverte que vous aurez à entreprendre demain, dans la matinée.

Et presque aussitôt il ajouta :

— Venez-vous au foyer? nous y causerons plus tranquillement et surtout plus *sûrement*.

Par sa manière d'accentuer ce dernier mot, il était impossible de se méprendre sur le sens désobligeant qu'il entendait y attacher. Ces messieurs sortis, sans que cette scène eût causé le moindre esclandre, attendu le vide que l'entr'acte avait fait dans les stalles environnantes, M. Dorlange avisa à l'autre bout de l'orchestre M. Stidmann, le célèbre sculpteur. Allant à lui :

— Auriez-vous sur vous, lui demanda-t-il, un agenda, un album de poche?

— Oui, toujours.

— Voulez-vous bien me le prêter et me permettre d'en détacher une feuille? Il vient de me passer par l'esprit une idée que je ne

voudrais pas perdre. Si je ne vous retrouve pas à la fin du spectacle pour vous faire restitution, l'objet sera chez vous, sans faute, demain matin.

De retour à sa place, M. Dorlange esquissa rapidement quelque chose, et, au lever du rideau, quand MM. de Rhétoré et de Ronquerolles vinrent reprendre leurs stalles, touchant légèrement l'épaule du duc et lui faisant passer son dessin :

— Ma carte, dit-il, que j'ai l'honneur d'offrir à Votre Seigneurie.

Cette carte était une charmante esquisse d'architecture sculpturale, encadrée d'un paysage. Au bas était écrit : *Projet d'un monument à élever à la mémoire de madame Marie-Gaston, née Chaulieu, par son mari, sur les dessins de Charles Dorlange, statuaire, rue de l'Ouest, 42.* Il était impossible de faire savoir plus finement à M. de Rhétoré qu'il aurait affaire à un adversaire sortable, et vous remarquerez d'ailleurs, cher monsieur, que M. Dorlange trouvait ainsi le moyen de peser sur son démenti, en donnant, pour ainsi parler, un corps à son affirmation touchant votre désintéressement et la sincérité de votre douleur conjugale.

Le spectacle finit sans autre incident. M. de Rhétoré se sépara de M. de Ronquerolles. Alors, celui-ci aborda avec beaucoup de courtoisie M. Dorlange, et, essayant de quelque conciliation, il lui fit remarquer qu'eût-il raison au fond, son procédé avait été blessant, insolite; M. de Rhétoré, d'ailleurs, avait fait preuve d'une grande modération, et certainement il se contenterait de la plus simple expression de regret; enfin, tout ce qui peut se dire en pareille occasion. M. Dorlange ne voulut entendre parler de rien qui ressemblât à une soumission, et, le lendemain, il recevait la visite de M. de Ronquerolles et du général de Montriveau, venus de la part de M. de Rhétoré. Ici, nouvelles instances pour que M. Dorlange consentît à donner une autre tournure à ses paroles. Mais votre ami ne sortit pas de cet ultimatum :

— M. de Rhétoré veut-il retirer les paroles que je me suis vu dans la nécessité de relever? alors, moi, je retirerai les miennes.

— Mais c'est impossible, lui objectait-on. M. de Rhétoré est personnellement offensé; vous, au contraire, vous ne l'êtes pas. A tort ou à raison, il a la conviction que M. Marie-Gaston lui a porté un dommage. Il faut toujours une certaine indulgence pour les in-

térêts blessés; jamais on n'obtient d'eux une justice absolue.

— De telle sorte, reprenait M. Dorlange, que M. le duc continuera de calomnier mon ami tout à son aise : d'abord, parce que Marie-Gaston est en Italie, et ensuite, parce qu'il aura toujours une extrême répugnance à en venir avec le frère de sa femme à de certaines extrémités. C'est justement, ajoutait-il, cette impuissance relative où il est de se défendre qui constitue mon droit, je dis plus, mon devoir d'intervenir. Ce n'est pas sans une permission particulière de la Providence que j'ai été à même de saisir au passage quelques-uns de ces méchants propos qui circulaient sourdement, et, puisque M. le duc de Rhétoré ne voit rien à modifier dans ses dires, nous irons jusqu'au bout, si vous le voulez bien.

Le débat s'étant constamment tenu dans ces termes, le duel devenait inévitable, et dans la journée les conditions en furent réglées entre les témoins des deux parties. La rencontre, arrêtée pour le lendemain, devait avoir lieu au pistolet. Sur le terrain, M. Dorlange fut parfait de sang-froid. Après un coup de feu échangé sans résultat, comme les témoins parlaient de mettre fin au combat :

— Allons, encore un coup! dit-il avec gaieté, comme s'il se fût agi d'abattre des poupées dans un tir.

A cette reprise, il fut atteint dans la partie charnue de la cuisse, blessure en réalité peu dangereuse, mais qui lui fit perdre beaucoup de sang. Pendant qu'on le transportait à la voiture qui l'avait amené, comme M. de Rhétoré, s'empressant à lui donner des soins, se trouvait à sa portée :

— Ce qui n'empêche pas, lui dit-il, que Marie-Gaston ne soit un homme d'honneur et un cœur d'or....

Et, presque en même temps, il s'évanouit.

Ce duel, comme vous vous l'imaginez, cher monsieur, a fait un bruit énorme, et, pour recueillir sur M. Dorlange beaucoup de renseignements, je n'ai eu vraiment qu'à écouter, car, pendant toute la journée d'hier, il a été le lion du moment, et impossible d'entrer dans une maison sans le trouver sur le tapis. Ma récolte s'est principalement faite chez madame de Montcornet; elle reçoit, vous le savez, beaucoup d'artistes et de gens de lettres, et, pour vous donner une idée de la manière dont votre ami est posé, je me ferai

que sténographier une conversation à laquelle j'ai assisté hier au soir, dans le salon de la comtesse. Les interlocuteurs étaient M. Émile Blondet, des *Débats;* M. Bixiou, le caricaturiste, l'un des furets les mieux informés de Paris; l'un et l'autre, je crois, sont de votre connaissance, mais, dans tous les cas, je suis sûr de votre intimité avec Joseph Bridau, notre grand peintre, qui venait en tiers dans cette causerie, car je me rappelle que Daniel d'Arthez et lui furent les témoins de votre mariage.

— Les débuts de Dorlange, disait Joseph Bridau au moment où je m'approchai pour écouter, ont été magnifiques. Il y avait déjà du grand maître dans sa sculpture de concours que l'Académie, sous la pression de l'opinion, se décida à couronner, quoiqu'il se fût assez plaisamment moqué de son programme.

— C'est vrai, répondit M. Bixiou; et la *Pandore* qu'il exposa en 1837, à son retour de Rome, est également une figure très-remarquable. Mais, comme elle lui a tout donné du premier coup, la croix, des commandes du gouvernement et de la ville, et dans les journaux une trentaine d'articles ébouriffants, il me paraît fort difficile qu'il se relève de ce succès-là.

— Ça, dit Émile Blondet, c'est une opinion à la Bixiou.

— Sans doute, et très-motivée. Connais-tu l'homme?

— Non; on ne le voit nulle part.

— Justement, le lieu où il fréquente le plus. C'est un ours, mais un ours avec préméditation, un ours prétentieux et réfléchi.

— Je ne vois pas, reprit Joseph Bridau, que cette sauvagerie soit une très-mauvaise disposition pour un artiste. Qu'est-ce qu'un sculpteur surtout a tant à gagner dans les salons, où les messieurs et les dames ont pris l'habitude d'aller vêtus?

— Dans les salons, d'abord, un sculpteur se distrait, ce qui l'empêche de tourner à la manie et au songe-creux; ensuite il y voit comment le monde est fait, et que 1839 n'est ni le XVe ni le XVIe siècle.

— Comment! dit Émile Blondet, est-ce que le pauvre garçon a de ses illusions-là?

— Lui? il vous parle couramment de recommencer la vie des grands artistes du moyen âge avec l'universalité de leurs études et de leurs connaissances, et cette effrayante vie de labeur que peu-

vent faire comprendre les mœurs d'une société à demi barbare, mais que la nôtre ne comporte plus. Il ne remarque pas, le naïf rêveur, que la civilisation, en compliquant d'étrange sorte les rapports sociaux, absorbe, pour les affaires, pour les intérêts, pour les plaisirs, trois fois plus de temps que n'en dépense, pour le même objet, une société moins avancée. Voyez le sauvage dans sa hutte, il n'a rien à faire! Mais nous, avec la Bourse, l'Opéra, les journaux, les discussions parlementaires, les salons, les élections, les chemins de fer, le café de *Paris* et la garde nationale, à quel moment, s'il vous plaît, veut-on que nous travaillions?

— Belle théorie de fainéant! dit en riant Émile Blondet.

— Mais non, mon cher, je suis dans le vrai. Le couvre-feu, que diable! ne sonne plus à neuf heures, et, hier encore, jusque chez mon concierge Ravenouillet, il y avait une soirée (voir *les Comédiens sans le savoir*); peut-être même ai-je commis une lourde faute en déclinant l'invitation indirecte qu'il m'avait faite d'y assister.

— Pourtant, dit Joseph Bridau, il est clair que, si on ne se mêle ni aux affaires, ni aux intérêts, ni aux plaisirs de son époque, on arrive à se faire, ce temps épargné, un joli capital. Indépendamment de ses commandes, Dorlange a, je crois, personnellement quelque aisance : rien ne l'empêche donc d'arranger sa vie comme il l'entend.

— Mais vous voyez bien que lui-même va à l'Opéra, puisque c'est là qu'il a récolté son duel! Vous tombez bien, d'ailleurs, en nous le représentant comme isolé de tout le milieu contemporain, quand je le sais, moi, tout près de s'y relier par le plus tapageur et le plus absorbant engrenage de la machine sociale, à savoir, l'intérêt politique!

— Il veut se faire homme politique? demanda dédaigneusement Émile Blondet.

— Sans doute, cela rentre dans son fameux programme d'universalité, et il faut voir la suite et la persévérance qu'il met à cette idée! L'an dernier, deux cent cinquante mille francs lui tombent du ciel, et aussitôt mon homme d'acquérir dans la rue Saint-Martin une masure pour se constituer le cens électoral; puis, autre jolie spéculation : avec le reste de la somme, il se fait actionnaire du journal *le National*, où je le rencontre toutes les fois qu'il me

prend envie d'aller rire de l'utopie républicaine. Là, il a ses flatteurs; ils lui ont persuadé qu'il était né orateur et qu'à la Chambre il ferait le plus grand effet. On parle même de lui organiser une candidature, et, dans les jours d'enthousiasme, on va jusqu'à lui trouver une lointaine ressemblance avec Danton.

— Ceci, dit Émile Blondet, devient du plus haut burlesque.

Je ne sais si vous avez remarqué, cher monsieur, que, chez les hommes d'un vrai talent, il y a pour toutes choses un grand fonds d'indulgence. Ici Joseph Bridau en fut la preuve.

— Je crois comme vous, dit-il, que, si Dorlange se met dans cette voie, il est à peu près perdu pour l'art. Mais, après tout, pourquoi ne réussirait-il pas à la Chambre? Il s'énonce avec une grande facilité et me semble avoir à sa disposition beaucoup d'idées. Voyez Canalis, quand il s'est fait nommer député : « Allons donc, un poëte ! » disait-on de tous côtés; ce qui ne l'a pas empêché de se faire une belle renommée oratoire et de devenir ministre.

— Mais d'abord, la question est d'y arriver, à la Chambre, dit Émile Blondet; où Dorlange compte-t-il se porter?

— Naturellement, répondit Bixiou, dans l'un des bourgs pourris du *National*. Je ne sache pas pourtant que le collége soit encore désigné.

— Règle générale, dit le publiciste des *Débats*, pour arriver à la députation, même avec l'appui le plus ardent d'un parti, il faut une notoriété politique un peu étendue, ou au moins, quelque part, une consistance provinciale de famille, de fortune. Connaît-on, chez Dorlange, quelqu'un de ces éléments de succès?

— Pour de la consistance de famille, celle-là en particulier lui serait difficile, car, pour lui, la famille est absente à un degré désespérant.

— Vraiment, dit Émile Blondet, c'est un enfant naturel?

— Tout ce qu'il y a de plus naturel, père et mère inconnus. Mais je veux admettre, moi, qu'il soit nommé; c'est le défilé de ses idées politiques qui sera une curiosité!

— Il est républicain, puisqu'il est l'ami de MM. du *National* et qu'il ressemble à Danton.

— Sans doute, mais il méprise souverainement ses coreligionnaires, disant qu'ils ne sont bons qu'au coup de main, à la violence

et à faire la grosse voix. Provisoirement donc, il s'arrangerait d'une monarchie entourée d'institutions républicaines; mais il prétend que notre royauté citoyenne doit infailliblement se perdre par l'abus des influences, qu'il appelle brutalement la corruption. Ceci le mènerait alors à se rapprocher de la petite Église du centre gauche; mais, là encore, car il y a toujours des *mais*, il ne voit qu'une réunion d'ambitieux et d'eunuques, aplanissant à leur insu le chemin à une révolution que, pour son compte, il voit poindre à l'horizon avec le plus grand regret, parce que, dit-il, les masses sont trop peu préparées et trop peu intelligentes pour ne la point laisser échapper de leurs mains. La légitimité, il en rit; il n'admet d'aucune façon qu'elle soit un principe. Pour lui, c'est tout simplement une forme plus arrêtée et plus parfaite de l'hérédité monarchique, et il ne lui reconnaît pas d'autre supériorité que celle du vin vieux sur le vin nouveau. En même temps qu'il n'est pas légitimiste, pas conservateur, pas centre gauche, et qu'il est républicain sans vouloir de la république, il se pose intrépidement en catholique, et il chevauche sur le dada de ce parti, la liberté d'enseignement; mais cet homme, qui veut l'enseignement libre, a peur, d'autre côté, des jésuites, et il en est encore, comme en 1829, aux empiétements du parti prêtre et de la congrégation. Savez-vous enfin, le grand parti qu'il se propose de créer dans la Chambre, et dont il entend bien être le chef? Celui du juste, de l'impartial, de l'honnête : comme si rien de pareil pouvait se rencontrer dans la caverne et dans la *popote* parlementaires, et comme si, d'ailleurs, toutes les opinions, pour dissimuler leurs laides nullités, n'avaient pas de temps immémorial accaparé ce drapeau.

— De telle sorte, demanda Joseph Bridau, qu'il renonce absolument à la sculpture?

— Pas encore; il termine en ce moment une statue de je ne sais quelle sainte, mais il ne la laisse voir à personne et ne compte pas la mettre à l'exposition de cette année... Il a encore ses idées là-dessus.

— Qui sont? dit Émile Blondet.

— Que les œuvres catholiques ne doivent pas être livrées au jugement d'une critique et aux regards d'un public également pourris de scepticisme; qu'elles doivent, sans passer par les bruits

du monde, aller pieusement et modestement s'installer à la place pour laquelle elles sont destinées.

— Ah çà! mais, fit remarquer Émile Blondet, un catholique si fervent et qui se bat en duel!...

— Il y a bien mieux que cela. Il est catholique et vit avec une femme qu'il a ramenée d'Italie, une espèce de déesse de la Liberté, qui lui sert à la fois de modèle et de gouvernante...

— Quelle langue, et quel bureau de renseignements que ce Bixiou! se dirent en se séparant ses interlocuteurs.

Ils venaient d'être conviés par madame de Montcornet à prendre de sa main une tasse de thé.

Vous voyez, cher monsieur, que les aspirations politiques de M. Dorlange ne sont guère prises au sérieux, et qu'on en pense à peu près ce que j'en augure moi-même. Je ne doute pas que vous ne lui écriviez prochainement pour le remercier de sa chaleur à vous protéger contre la calomnie. Ce courageux dévouement m'a donné pour lui une vraie sympathie, et je vous verrai avec bien de la joie user de l'influence de votre ancienne amitié pour le détourner de la voie déplorable dans laquelle il est sur le point de s'engager. Je ne juge pas les autres travers que lui a prêtés M. Bixiou, qui est un homme bien tranchant et bien léger, et, comme Joseph Bridau, je serais disposé à les trouver assez véniels; mais une faute à jamais regrettable, c'est, selon moi, celle qu'il commettrait en abandonnant une carrière où il est déjà bien placé, pour aller se jeter dans la mêlée politique. Prêchez-le donc de toutes vos forces, de manière à le rattacher à son art. Vous êtes d'ailleurs vous-même intéressé à ce qu'il prenne ce parti, si vous tenez toujours à lui confier le travail dont il a jusqu'ici refusé de se charger. Au sujet de l'explication que je vous conseillais d'avoir avec lui, je puis dire que votre tâche s'est singulièrement simplifiée. Je ne vous vois tenu à entrer dans aucun des détails qui pourraient être pour vous trop douloureux. Madame de l'Estorade, à laquelle j'ai parlé du rôle de médiatrice dont j'avais eu l'idée pour elle, accepte ce rôle très-volontiers, et elle se fait fort, en une demi-heure de conversation, de dissiper tous les nuages qui peuvent exister de vous à votre ami.

Pendant que je vous écrivais cette longue lettre, j'avais envoyé

prendre de ses nouvelles : on me les rapporte aussi bonnes que possible, et les médecins, à moins d'accidents extraordinaires et tout à fait imprévus, n'ont pas la moindre inquiétude sur son état. Il paraît d'ailleurs qu'il est l'objet d'un intérêt général, car, selon l'expression de mon domestique, *on fait queue* pour s'inscrire chez lui.

Il faut dire aussi que M. de Rhétoré n'est pas aimé. Il a beaucoup de raideur et très-peu d'esprit. Quelle différence avec celle que nous avons tous dans nos plus chers souvenirs ! Elle était simple et bonne, sans jamais déroger, et rien n'était comparable aux aimables qualités de son cœur, si ce n'est les grâces de son esprit.

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, février 1839.

Rien de mieux vu que tout ce que vous m'écrivez, chère madame; ce qui était en effet très-probable, c'est qu'à la prochaine rencontre, mon fâcheux ne marchanderait pas à m'aborder. Son héroïsme lui en donnait le droit et la plus simple politesse lui en faisait un devoir. Sous peine d'être tenu pour le plus gauche des soupirants, il devait venir s'enquérir auprès de moi des suites qu'avait pu avoir pour la santé de Naïs et pour la mienne l'accident dans lequel il était intervenu. Mais, contre toutes les prévisions, s'obstinât-il à ne pas descendre de son nuage, sous l'inspiration de votre judicieux conseil, mon parti était résolûment pris. La montagne ne venant pas à moi, je m'en allais à la montagne; comme Hippolyte, dans le récit de Théramène, *je poussais* droit *au monstre* et lui tirais à bout portant ma reconnaissance. Comme vous, chère madame, j'en étais venue à comprendre que le côté vraiment dangereux de cette sotte obsession, c'était sa durée et l'éclat tôt ou tard inévitable dont elle me menaçait. Mes domestiques, mes enfants pouvant, d'un moment à l'autre, être mis dans le secret; les fâcheux commentaires auxquels il m'exposait s'il était surpris par des étrangers; mais, par-dessus tout, l'idée de cette ridicule intrigue venant à être éventée par M. de l'Estorade, et le poussant à des extrémités que sa tête méridionale et les souvenirs de son

passé militaire ne me faisaient que trop deviner : tout cela m'avait animée à un point que je ne saurais dire, et votre programme lui-même eût été dépassé... Non-seulement j'acceptais la nécessité de parler à ce monsieur la première ; mais, sous le spécieux prétexte que mon mari entendait bien aller le remercier chez lui, je le mettais dans la nécessité de me décliner son nom et sa demeure ; puis, pour peu qu'il fût un personnage sortable, dès le lendemain je lui adressais une invitation à dîner, décidée que j'étais ainsi à enfermer le loup dans la bergerie. Après tout, où était le danger? S'il avait seulement l'ombre du sens commun, en voyant toute ma façon d'être avec M. de l'Estorade, ma passion *forcenée* pour mes enfants, comme vous l'appelez plaisamment ; en un mot, toute la sage économie de mon intérieur, ne devait-il pas reconnaître la vanité de son insistance? Dans tous les cas, qu'il s'acharnât ou non, ses ardeurs perdaient toujours leur dangereux caractère de *plein vent*. Si je devais être encore obsédée, je le serais du moins à domicile et n'aurais plus affaire qu'à une de ces entreprises courantes auxquelles, du plus au moins, nous sommes toutes exposées ; et, au fait, ces pas glissants, on finit toujours par en sortir à son honneur, pour peu que l'on soit sérieusement honnête femme et que l'on ait quelque ressource dans l'esprit. Ce n'est pas qu'en réalité ce parti ne me coûtât beaucoup. Le moment critique arrivé, je n'étais pas du tout sûre d'être pourvue de l'aplomb nécessaire pour prendre la situation de très-haut, ainsi qu'il la fallait prendre. Néanmoins, j'étais fermement résolue ; et, vous me connaissez, ce que j'ai une fois arrêté, je l'exécute.

Eh bien, chère madame, tout ce beau plan, tous mes frais de courage, comme tous vos frais de prévision, auront été en pure perte. Depuis votre dernière lettre, le médecin m'a mis la bride sur le cou ; je suis donc sortie plusieurs fois, toujours majestueusement flanquée de mes enfants, pour que leur présence, dans le cas où j'aurais été forcée d'aborder la première, servît à corriger la crudité de ma démarche ; mais, du coin de l'œil, j'ai eu beau regarder à tous les points de l'horizon, rien, absolument rien, ne m'est apparu qui ressemblât à un sauveur ou à un amoureux. Que vous semble, madame, de cette nouvelle attitude? Tout à l'heure, je parlais de pousser au monstre. Ce monsieur, en effet, voudrait-il se

donner les airs d'en être un, et de l'espèce la plus dangereuse? Cette absence, comment l'interpréter? Admirable de clairvoyance et de perspicacité, aurait-il flairé le piége où nous comptions le prendre, et se tiendrait-il prudemment à distance? Serait-ce plus profond que cela? Cet homme, dans lequel je ne voulais pas reconnaître une ombre d'élégance, pousserait-il le raffinement et la délicatesse jusqu'à sacrifier sa fantaisie à la crainte de gâter sa belle action?

Mais, sur ce pied, il y aurait vraiment à compter avec lui; et, mon cher M. de l'Estorade, il faudrait bien y prendre garde! Savez-vous que la rivalité d'un homme à si beaux sentiments finirait par être plus menaçante qu'elle n'en avait l'air au premier coup d'œil?

Vous le voyez, chère madame, je tâche à être gaie, mais je crois qu'au fond je chante parce que j'ai peur. Cette retraite si habile et si peu attendue me jette dans des rêveries infinies; ces rêveries confinent à d'autres idées et à d'autres remarques que d'abord j'avais traitées légèrement, et dont il faut bien pourtant vous entretenir, puisqu'on ne peut voir la fin de ce souci. Le sentiment que je puis avoir pour cet homme, vous ne le mettez pas en doute. Il a sauvé ma fille, cela est vrai, mais uniquement pour que je lui eusse une obligation. En attendant, il bouleverse mes plus chères habitudes : il faut que je laisse sortir sans moi mes pauvres enfants; je ne vais plus à l'église quand je le veux, car, jusqu'au pied des autels, il a l'insolence de s'interposer entre Dieu et moi; enfin, il a altéré cette sérénité absolue d'idées et de sentiments qui, jusqu'ici, avait été la joie et l'orgueil de ma vie. Mais, tout en m'étant insupportable et odieux, ce persécuteur exerce sur moi une sorte de magnétisme qui me trouble. Avant de l'avoir aperçu, je le sens à mes côtés. Son regard pèse sur moi sans rencontrer mes yeux. Il est laid, mais sa laideur a quelque chose d'énergique et de puissamment accentué qui fait qu'on se souvient de lui, et qu'on se sent disposé à lui prêter de fortes et énergiques facultés. Aussi, quoi qu'on fasse, ne peut-on s'empêcher de l'avoir dans sa pensée. Maintenant, il me semble m'avoir dégrevée de sa présence. Eh bien, cela est-il à dire? j'éprouve comme un vide, vous savez, ce vide qui se fait à l'oreille quand vient à cesser un

bruit aigu et pénétrant par lequel elle a été longtemps tourmentée.

Ce que je vais ajouter vous paraîtra une grande enfance, mais est-on maîtresse de ces mirages de l'imagination? Je vous ai bien souvent parlé de mes grands débats avec Louise de Chaulieu, relativement à la manière dont les femmes doivent prendre la vie. Je lui disais, moi, que la passion dont elle ne cessait de poursuivre l'infini était quelque chose de désordonné et de mortel au bonheur. Et elle de me répondre : « Tu n'as pas aimé, ma chérie; l'amour comporte un phénomène si rare, qu'on peut vivre toute sa vie sans rencontrer l'être auquel la nature a départi le pouvoir de nous rendre heureuses. Dans un jour de splendeur, vienne à se trouver un être qui réveille ton cœur de son sommeil, que tu parleras alors sur un autre ton! » (Voir les *Mémoires de Deux Jeunes Mariées.*) Chère madame, les paroles de ceux qui vont mourir sont devenues prophétiques. Si cet homme, mon Dieu! allait être le tardif serpent dont Louise avait l'air de me menacer! Que jamais il puisse m'être tout à fait dangereux, qu'il lui soit donné de me faire manquer à mes devoirs, ce n'est pas là sans doute ce qui est à craindre, et je me sens forte contre de telles extrémités. Mais je n'ai pas, comme vous, chère madame, épousé un homme que mon cœur ait choisi, Ce fut seulement à force de patience, de volonté et de raison que je parvins à édifier l'austère et solide attachement qui m'unit à M. de l'Estorade. Ne dois-je donc pas m'épouvanter même à l'idée d'une distraction menaçant de porter atteinte à ce sentiment, et n'est-ce point une vraie misère que ma pensée incessamment divertie sur un autre homme, fût-ce même pour le détester? Je vous dirai, comme Monsieur, frère de Louis XIV, qui souvent apportait à sa femme ce qu'il venait d'écrire en la priant de le lui déchiffrer : voyez clair pour moi, chère madame, dans mon cœur et dans mon esprit; dissipez les brouillards, calmez les tiraillements contraires, flux et reflux de volonté, que cette aventure ne cesse de soulever en moi. N'est-ce pas, ma pauvre Louise se trompait? et je ne suis pas une femme sur laquelle il y ait prise du côté de l'amour? *L'homme qui, dans un jour de splendeur, peut prétendre à me rendre heureuse,* c'est mon Armand, c'est mon René, c'est ma Naïs, ces trois anges pour lesquels et par lesquels j'ai vécu jusqu'ici, et il n'y aura jamais pour moi, je le sens bien, d'autre passion!

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, mars 1839.

Vers 1820, dans la même semaine, le collége de Tours, pour parler le langage technique de mon fils Armand, se recruta de deux *nouveaux*. L'un était d'une charmante figure; l'autre aurait pu passer pour laid, si la santé, la franchise et l'intelligence épanouies sur son visage n'y avaient compensé l'inélégance et l'irrégularité des traits. — Ici vous m'arrêtez, chère madame, et vous me demandez si j'ai donc vu la fin de ma grande préoccupation, que je sois ainsi en humeur de vous adresser un roman-feuilleton? Au contraire, et, sans en avoir l'air, le début qui vous étonne n'est qu'une suite et continuation de mon aventure. Veuillez donc me prêter attention et ne pas m'interrompre; cela dit, je reprends. — Presque aussitôt engagés, ces deux enfants se lièrent d'une étroite amitié; il y avait à leur intimité plus d'une bonne raison. L'un, le plus beau, était rêveur, contemplatif et même un peu élégiaque; l'autre, ardent, impétueux et toujours prêt à l'action. C'étaient donc deux natures qui se complétaient l'une par l'autre: combinaison sans prix pour toute liaison qui prétend à durer. Tous deux, d'ailleurs, avaient un même accroc à leur naissance. Fils de la fameuse lady Brandon, le rêveur était un enfant adultérin; il s'appelait Marie-Gaston, ce qui n'est presque pas un nom. Né de père et de mère inconnus, l'autre s'appelait Dorlange, ce qui n'est pas un nom du tout. Dorlange, Valmon, Volmar, Derfeuil, Melcourt, on ne trouve des gens pour s'appeler ainsi qu'au théâtre, et encore dans le vieux répertoire, où ils sont allés rejoindre Arnolphe, Alceste, Clitandre, Damis, Éraste, Philinte et Arsinoé. Une autre raison pour ces pauvres mal nés de se serrer chaudement l'un contre l'autre, c'était le cruel abandon auquel ils se sentaient livrés.

Pendant sept mortelles années que durèrent leurs études, pas un seul jour, même à l'époque des vacances, la porte de leur prison ne s'ouvrit pour eux. De loin en loin, Marie-Gaston recevait la visite d'une vieille domestique, qui avait servi sa mère. C'était par les mains de cette femme que se payaient les quartiers de sa pension. Celle de Dorlange s'acquittait au moyen de fonds très-régulière-

ment faits, chaque trimestre, par une voie inconnue chez un banquier de Tours. Une chose à noter, c'est que les semaines du jeune écolier avaient été fixées au chiffre le plus élevé que permît le règlement du collége : d'où la conclusion que ses parents anonymes devaient être des gens aisés. Grâce à cette supposition, mais surtout grâce à l'emploi généreux qu'il faisait de son argent, Dorlange, parmi ses camarades, était arrivé à une certaine considération, que d'ailleurs il aurait bien su, au besoin, se ménager à la force du poignet; mais, tout bas, on n'en faisait pas moins la remarque que jamais personne ne l'avait fait demander au parloir, et que, hors de l'enceinte de la maison, pas une âme n'avait paru s'intéresser à lui. Ces deux enfants, qui devaient être un jour des hommes distingués, furent des écoliers médiocres. Sans se montrer indociles ou paresseux, comme ils ne se savaient pas de mères à faire heureuses de leurs succès, que leur importaient les couronnes de la fin de l'année? Ils avaient leur manière d'étudier, à eux. Dès l'âge de quinze ans, Marie-Gaston était à la tête d'un volume de vers, satires, élégies, méditations, plus deux tragédies. Les études de Dorlange, lui, le poussaient à voler des bûches: avec son couteau, il y taillait des *Vierge*, des grotesques, des maîtres d'étude, des saints, des grenadiers de la vieille garde et, plus secrètement, des *Napoléon*. En 1827, leurs classes achevées, les deux amis quittèrent ensemble le collége et furent dirigés sur Paris. D'avance, une place avait été ménagée à Dorlange dans l'atelier de Bosio, et, à dater de ce moment, une allure un peu fantastique va se marquer dans l'occulte protection qui planait sur lui. En débarquant dans la maison dont, au moment de son départ, le proviseur du collége lui avait remis l'adresse, il trouva un petit appartement coquettement meublé. Sous la cage de la pendule une grande enveloppe, portant son nom, avait été placée de manière à frapper tout d'abord ses yeux. Sous cette enveloppe, il trouva un billet écrit au crayon qui portait ces seuls mots :

« Le lendemain de l'arrivée à Paris, se rendre à huit heures précises du matin au jardin du Luxembourg, allée de l'Observatoire, quatrième banc à droite à partir de la grille. Cette prescription est de rigueur ; ne pas y manquer. »

Exact, on peut le croire, à ce rendez-vous, Dorlange n'y fut pas longtemps sans être abordé par un petit homme de deux pieds de haut, qu'à son énorme tête couronnée d'une immense chevelure, à son nez, à son menton et à ses jambes crochues, on pouvait prendre pour un échappé des *Contes d'Hoffmann*. Sans mot dire, car, à tous ses autres avantages physiques, ce galant messager joignait celui d'être muet et sourd, il remit au jeune homme une lettre et une bourse. La lettre disait que la famille de Dorlange le voyait avec plaisir se destiner aux beaux-arts. On l'engageait à travailler vaillamment et à bien profiter des leçons du grand maître sous la direction duquel il était placé. On espérait qu'il vivrait sagement; dans tous les cas, on aurait l'œil sur sa conduite. Mais on voulait aussi qu'il ne fût privé d'aucun des amusements honnêtes qui convenaient à son âge. Pour ses besoins, comme pour ses plaisirs, il pouvait compter sur une somme de vingt-cinq louis qui, tous les trois mois, lui serait remise au même lieu par le même homme. Au sujet de cet intermédiaire, défense expresse de le suivre quand il se retirerait après sa commission faite. Pour le cas de manquement direct ou indirect à cette injonction, la pénalité était très-grave : elle n'allait pas à moins que la suppression de tout subside et la menace d'un abandon absolu.

Vous souvient-il, chère madame, qu'en 1831 je vous entraînai à l'École des beaux-arts, où se faisait alors l'exposition du concours pour le grand prix de sculpture? Le sujet de ce concours m'avait été au cœur : *Niobé pleurant ses enfants*. Vous souvient-il aussi de mon indignation en présence de l'œuvre d'un des concurrents, autour de laquelle la foule se pressait si compacte, qu'à peine nous pûmes nous en approcher? L'insolent! il avait osé prendre le sujet en moquerie! Sa Niobé, il fallut bien en convenir avec vous et avec le public, était admirablement touchante de beauté et de douleur; mais avoir imaginé de représenter les enfants sous la forme de petits singes, étendus sur le sol dans les attitudes les plus variées et les plus grotesques, quel déplorable abus du talent! Vous aviez beau me faire remarquer que ces petits singes étaient ravissants de grâce et d'esprit, et qu'on ne pouvait se railler plus ingénieusement de l'aveuglement et de l'idolâtrie de ces mères qui, dans une affreuse laideron, découvrent un chef-d'œuvre accompli de la nature,

je n'en tenais pas moins la conception pour monstrueuse, et la colère des vieux académiciens, demandant que cette impertinente sculpture fût solennellement écartée du concours, me paraissait, de tout point, justifiée. Poussée par le public et par les journaux qui parlaient d'ouvrir une souscription pour envoyer à Rome le jeune concurrent, dans le cas où le prix ne lui serait pas décerné, l'Académie ne fut ni de mon sentiment ni de celui des anciens. L'insigne beauté de la Niobé fit passer sur tout le reste, et moyennant une sévère admonition que M. le secrétaire perpétuel fut chargé de lui adresser le jour de la distribution des prix, le diffamateur des mères vit son œuvre couronnée. Le malheureux! maintenant je l'excuse, il n'avait pas connu la sienne! C'était Dorlange, le pauvre abandonné du collége de Tours, l'ami de Marie-Gaston.

Pendant quatre ans, de 1827 à 1831, époque à laquelle Dorlange partit pour Rome, les deux amis ne s'étaient pas quittés. Avec sa pension de deux mille quatre cents francs, toujours exactement payée par les soins du nain mystérieux, Dorlange était une sorte de marquis d'Aligre. Réduit à ses seules ressources, au contraire, Marie-Gaston eût vécu dans une gêne extrême; mais, entre gens qui s'aiment, et l'espèce est plus rare qu'on ne l'imagine, tout d'un côté et rien de l'autre est une raison déterminante pour une association. Sans compter, nos deux pigeons mirent en société leur avoir : logis, argent, peines, plaisirs, espérances, tout entre eux fut commun; ils n'eurent en quelque sorte qu'une vie à deux. Malheureusement pour Marie-Gaston, ses efforts ne furent pas, comme ceux de Dorlange, couronnés de succès. Son volume de vers, soigneusement retouché et refondu, beaucoup d'autres poésies tombées de sa plume, deux ou trois pièces de théâtre dont il enrichit son portefeuille : tout cela, faute de bonne volonté dans les directeurs de spectacle et dans les éditeurs, demeura impitoyablement inédit. L'association, sur les instances de Dorlange, prit alors un parti violent : elle fit des économies, et sur ces économies trouva la somme nécessaire à l'impression d'un volume. Le titre était charmant : *les Perce-Neige;* la couverture, du plus joli gris de perle; les blancs à profusion; plus une délicieuse vignette dessinée par Dorlange. Mais le public fit comme les éditeurs et les directeurs de théâtre : il ne voulut ni acheter ni lire; si bien qu'un jour de

loyer, dans un accès de désespoir, Marie-Gaston fit venir un bouquiniste et lui livra l'édition tout entière au prix de trois sous le volume, d'où bientôt une inondation de *Perce-Neige* s'étendant le long des quais, à tous les étalages, depuis le pont Royal jusqu'au pont Marie. Cette blessure était encore saignante au cœur du poëte, lorsqu'il fut question que Dorlange se mît en route pour l'Italie. Dès lors, plus de communauté possible. Averti par l'entremise du nain mystérieux que la subvention de sa famille continuerait à lui être payée à Rome, chez le banquier Torlonia, Dorlange eut une prétention, celle d'affecter à l'existence de Marie-Gaston, pendant les cinq années qu'allait durer leur séparation, les quinze cents francs qui lui étaient alloués comme pensionnaire du roi. Mais le bon cœur qui sait recevoir est peut-être encore plus rare que le bon cœur qui sait donner. Ulcéré d'ailleurs de ses échecs continus, Marie-Gaston n'eut pas le courage du sacrifice qui lui était demandé. La dissolution de la société mettait trop à nu la situation d'obligé qu'il avait acceptée jusque-là. Quelques travaux que lui avait confiés Daniel d'Arthez, notre grand écrivain, joints à son petit avoir, devaient, dit-il, suffire à le faire vivre. Il refusa donc péremptoirement ce que son amour-propre lui faisait appeler une aumône. Cette fierté mal entendue amena une nuance de refroidissement entre les deux amis. Jusqu'en 1833, leur intimité fut néanmoins entretenue par une correspondance assez active, mais du côté de Marie-Gaston la confiance et l'abandon n'étaient plus absolus. Il avait à cacher quelque chose; son orgueilleuse prétention de se suffire à lui-même avait été un dur mécompte. Chaque jour avait vu croître sa gêne, et, sous les entraînements de cette détestable conseillère, il avait imprimé à sa vie une direction déplorable. Jouant le tout pour le tout, il avait essayé d'en finir avec cette incessante pression du besoin par laquelle son essor lui semblait paralysé. Imprudemment mêlé à une affaire de journal, pour s'y créer une situation prépondérante, il avait assumé sur lui presque toutes les charges de l'entreprise, et, tombé sous le coup d'engagements qui n'allaient pas à moins de trente mille francs, déjà il pouvait entrevoir la prison de la dette ouvrant sa large gueule pour le dévorer.

Ce fut à ce moment qu'eut lieu sa rencontre avec Louise de Chau-

lieu. Pendant neuf mois que dura la floraison de leur mariage, les lettres de Marie-Gaston allèrent de plus en plus s'espaçant; et pas une, encore, qui ne fût entachée du crime de lèse-amitié! Dorlange aurait dû être le premier à tout savoir, et rien ne lui était confié. Très-haute et très-puissante dame Louise de Chaulieu, baronne de Macumer, avait exigé qu'il en fût ainsi. Le moment du mariage arrivé, la passion du secret s'était poussée chez madame de Macumer jusqu'à une sorte de frénésie. A peine, moi, son amie la plus chère, m'avisa-t-elle de l'événement, et personne ne fut admis à la cérémonie. Pour satisfaire au vœu de la loi, il fallut bien pourtant des témoins. Mais, en même temps que, de son côté, Marie-Gaston conviait deux amis à lui rendre ce service, il leur signifiait une amiable et complète rupture. Pour tout autre que sa femme, passée à l'état d'une pure abstraction, « l'amitié, écrivait-il à Daniel d'Arthez, subsistera sans l'ami. » Louise, je pense, pour plus de discrétion, eût fait égorger les témoins au sortir de la mairie, n'était un peu de respect qu'elle conservait pour M. le procureur du roi. Dorlange était absent : chance trop heureuse pour ne pas tout lui cacher. Entré au couvent de la Trappe, Marie-Gaston eût été moins pour lui. A force d'écrire à des amis communs et de se renseigner, l'abandonné finit pourtant par apprendre que Marie-Gaston n'habitait plus la terre, et que, comme Tithon, une divinité jalouse l'avait mythologiquement ravi dans un Olympe champêtre qu'elle avait fait tout exprès disposer au milieu des bois de Ville-d'Avray.

En 1836, quand il revint de Rome, le séquestre mis sur la personne de Marie-Gaston durait plus que jamais étroit et inexorable. Dorlange avait trop d'amour-propre pour s'introduire furtivement ou de vive force dans le sanctuaire élevé par Louise et ses folles amours ; pour rompre son ban et s'échapper des jardins d'Armide, Marie-Gaston était trop cruellement épris. Les deux amis, chose presque incroyable, ne se virent pas et n'échangèrent même pas un billet. Mais, à la nouvelle de la mort de madame Marie-Gaston, Dorlange a tout oublié et le voilà courant à Ville-d'Avray pour y porter des consolations. Empressement inutile : deux heures après la triste cérémonie, sans penser à son ami, à une belle-fille et à deux neveux, dont il était le soutien, Marie-Gaston s'était jeté dans

une chaise de poste qui l'emportait vers l'Italie. Dorlange trouva que cet égoïsme de douleur comblait la mesure, et il crut avoir effacé de son cœur jusqu'au dernier souvenir d'une amitié qui, même au souffle du malheur, n'avait pas reverdi. Mon mari et moi avions trop tendrement aimé Louise de Chaulieu pour ne pas continuer à celui qui, trois années durant, avait été toute sa vie quelque chose de ce sentiment. En partant, Marie-Gaston avait prié M. de l'Estorade de vouloir bien rester chargé de tous ses intérêts, et plus tard il lui avait fait parvenir une procuration dans ce sens. Il y a quelques semaines, sa douleur, toujours active et vivante, lui suggéra une pensée. Au milieu du fameux parc de Ville-d'Avray a été ménagé un petit lac, et au milieu de ce lac s'élève une île que Louise affectionnait. Dans cette île, ombreux et calme réduit, Marie-Gaston voulait faire transporter le tombeau de sa femme, et de Carrare, où il s'était rendu pour mieux évaluer la dépense des marbres, il nous écrivit pour nous communiquer son idée. Cette fois, ayant mémoire de Dorlange, il pria mon mari de passer chez lui pour savoir s'il consentirait à se charger de ce monument. Dorlange feignit d'abord de ne pas même se rappeler le nom de Marie-Gaston, et, sous un prétexte poli, il refusa la commande. Mais, chez ceux qui aiment, admirez la solidité des partis pris ! le soir même du jour où il avait éconduit M. de l'Estorade, se trouvant à l'Opéra, il entend le duc de Rhétoré parler légèrement de son ancien ami, et relève avec la dernière vivacité ses paroles. De là un duel, où il est blessé et dont le bruit est certainement arrivé jusqu'à vous : en sorte que voilà un homme se mettant en passe de se faire tuer pour celui que, le matin même, il reniait désespérément...

Comment, chère madame, ce long exposé se relie à ma ridicule aventure, c'est ce que je vous dirais si déjà ma lettre n'était démesurément longue. D'ailleurs, puisque j'ai parlé de roman-feuilleton, le moment ne vous paraît-il pas merveilleusement choisi pour suspendre l'intérêt? J'ai, à ce qu'il me semble, assez savamment excité votre curiosité pour avoir conquis le droit de ne pas la satisfaire. La suite donc, que cela vous agrée ou non, au prochain courrier.

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, mars 1839.

L'immense digression biographique par laquelle je vous ai fait passer, chère madame, j'en avais puisé les éléments dans une lettre toute récente de M. Marie-Gaston. En apprenant l'héroïque dévouement dont il venait d'être l'objet, son premier mouvement avait été d'accourir à Paris pour serrer la main de l'ami incomparable qui se vengeait si noblement de son oubli. Malheureusement, la veille de son départ, un cruel empêchement lui était survenu. Par le coup d'une sympathie singulière, tandis que, pour lui, M. Dorlange se faisait blesser à Paris ; à Savarezza, en visitant l'une des plus belles carrières de marbre qui s'exploitent aux environs de Carrare, lui-même faisait une dangereuse chute et se luxait une jambe. Obligé d'ajourner son voyage, de son lit de douleur il avait écrit à M. Dorlange pour lui exprimer sa vive gratitude; mais par le même courrier me parvenait aussi une volumineuse lettre : en m'y racontant tout le passé de leur liaison, M. Marie-Gaston me suppliait de voir son ancien ami de collége et de me faire auprès de lui son avocate. Il ne lui suffisait pas, en effet, d'avoir pu constater par un éclatant témoignage la place qu'il occupait encore dans les affections de M. Dorlange : sa prétention est de lui démontrer que cette place, malgré toutes les apparences contraires, jamais il n'a cessé de la mériter. Cette démonstration pour M. Marie-Gaston devenait difficile, parce que, à aucun prix, il n'aurait consenti à faire remonter jusqu'à leur véritable auteur les torts qu'il a semblé se donner. Là pourtant est tout le nœud de sa conduite avec M. Dorlange. Sa femme l'avait voulu à elle seule, et avait mis à l'isoler de toute autre affection un acharnement singulier. Mais rien ne saurait le décider à reconnaître et à avouer l'espèce d'infériorité morale que révélait cette jalousie désordonnée et furieuse. Louise de Chaulieu, pour lui, a été la perfection même, et, par les côtés les plus excessifs de son imagination et de son caractère, elle lui paraissait encore adorable. Tout ce qu'il pourrait concéder, c'est que la personnalité et les actions de cette chère despote ne peuvent pas être pesées à la même balance que les actions et la

personnalité des autres femmes. Il tient que Louise a été dans son sexe une exception glorieuse et qu'à ce compte, pour être comprise, elle peut avoir besoin d'être expliquée. Or, qui, mieux que moi, pour laquelle elle n'eut jamais de secret, pouvait se charger de ce soin? J'étais donc priée de vouloir bien faire, à l'usage de M. Dorlange, cette espèce de travail d'*illustration :* car, une fois l'influence de madame Marie-Gaston justifiée et admise, tout le procédé de son mari se trouvait naturellement amnistié.

Pour entrer dans le désir de M. Marie-Gaston, ma première idée fut d'écrire un mot à son ami le sculpteur et de l'engager à passer chez moi. Mais, tout bien réfléchi, il était à peine remis de sa blessure, et puis, dans cette convocation qui aurait d'avance un but déterminé, mon rôle de médiatrice ne prenait-il pas une solennité étrange? Je m'avisai d'une autre forme. Tous les jours, on va visiter l'atelier d'un artiste : accompagnée de Naïs et de mon mari, je pouvais, sans être annoncée, arriver chez M. Dorlange, sous le spécieux prétexte de renouveler les instances qui déjà lui avaient été faites pour obtenir le concours de son talent. En ayant l'air de vouloir peser, dans ce sens, du poids de mon influence féminine, j'avais une transition toute faite pour arriver au sujet véritable de ma visite; ne m'approuvez-vous pas, chère madame, et les choses, comme cela, ne paraissent-elles pas très-bien arrangées? En conséquence, moi et l'escorte que je viens de vous dire, le lendemain de ma belle résolution prise, nous arrivons à une petite maison d'agréable apparence, située rue de l'Ouest, derrière le jardin du Luxembourg, dans un des quartiers les plus retirés de Paris. Dès l'entrée, des fragments de sculpture, des bas-reliefs, des inscriptions gracieusement enchâssées dans les murs témoignent du bon goût en même temps que des occupations habituelles du propriétaire. Sur le perron, décoré de deux beaux vases antiques, nous sommes reçus par une femme dont déjà M. de l'Estorade m'avait touché un mot. Le lauréat de Rome, à ce qu'il paraît, n'aurait pas voulu quitter l'Italie sans en ramener avec lui quelque agréable souvenir. Espèce de Galathée bourgeoise, tantôt gouvernante et tantôt modèle, représentant ainsi le pot-au-feu et l'art, cette belle Italienne, si l'on en croit certains propos indiscrets, serait appelée à réaliser dans le ménage de M. Dorlange l'idéal le

plus complet de la fameuse femme *pour tout faire*, sans cesse annoncée par *les Petites Affiches*. Pourtant, je dois me hâter de le dire : rien absolument, dans l'apparence extérieure, qui donne à deviner cet étrange cumul ! Une politesse sérieuse et un peu froide, de grands yeux noirs veloutés, un teint légèrement orangé, une coiffure en bandeaux qui, par l'ampleur et le savant agencement de tresses luxuriantes, donne à deviner la plus magnifique chevelure; des mains un peu fortes, mais d'une forme élégante et dont la blancheur dorée ressort sur le fond noir de la robe; celle-ci simple, mais ajustée de façon à faire valoir la remarquable beauté de la taille; enfin, planant sur tout cet ensemble, un je ne sais quoi de fier et presque de sauvage, auquel on m'a toujours dit qu'à Rome se reconnaissent les femmes du Transtevère : tel est le portrait de notre introductrice, qui nous fait pénétrer dans une galerie encombrée d'objets d'art par laquelle est précédé l'atelier. Pendant que la belle gouvernante annonçait M. le comte et madame la comtesse de l'Estorade, M. Dorlange, dans un costume d'atelier assez pittoresque, et nous tournant le dos, se hâtait de ramener un ample rideau de serge verte sur une statue à laquelle il travaillait avant notre venue. Au moment où il se retourne et avant que j'aie eu le temps de l'envisager, imaginez mon étonnement en voyant Naïs se précipiter vers lui et, avec une naïveté tout enfantine, se jeter presque à son cou en s'écriant :

— Ah ! c'est vous le monsieur qui m'a sauvée !

« Comment ! le monsieur qui l'a sauvée? Mais, à ce compte, M. Dorlange se trouverait donc être ce fameux inconnu? — Oui, madame, et tout d'abord, comme Naïs, je constatai que c'était lui. — Mais, s'il était l'inconnu, il était aussi le fâcheux? — Oui, madame; le hasard, qui est bien souvent le plus habile des romanciers, avait voulu que M. Dorlange fût tout cela; et, dès ma dernière lettre, à ce qu'il me semble, vous auriez dû vous en douter, rien qu'à la manière un peu prolixe dont je vous déduisais sa vie. — Mais alors, vous, ma chère comtesse, tombée ainsi dans son atelier...? » Moi, madame, ne m'en parlez pas! Émue, tremblante, rougissant, pâlissant, un moment je dus offrir le spectacle du dernier désordre qui se puisse imaginer...

Heureusement, mon mari se lança dans un compliment assez

compliqué de père heureux et reconnaissant. Pendant ce temps, j'eus le loisir de me remettre, et, quand à mon tour je dus prendre la parole, j'avais installé sur mon visage un de mes plus beaux airs de l'Estorade, comme il vous plaît de les appeler ; vous savez, je marque alors vingt-cinq degrés au-dessous de zéro et ferais geler la parole sur les lèvres du plus ardent des amoureux. J'espérais ainsi tenir M. l'artiste à distance et faire obstacle à ce qu'il s'avisât de prendre avantage de ma sotte présence chez lui. Quant à M. Dorlange, il me parut bien moins troublé que surpris de la rencontre ; puis, comme si, au gré de sa modestie, nous le tenions trop longtemps sur le chapitre de notre gratitude, pour couper court, changeant brusquement de propos :

— Mon Dieu ! madame, me dit-il, puisque nous sommes, plus que nous ne l'avions pensé, en pays de connaissance, oserai-je me permettre une curiosité ?

Je crus sentir la griffe du chat s'apprêtant à jouer avec sa proie ; aussi répondis-je :

— Les artistes, si je suis bien informée, ont souvent des curiosités assez indiscrètes...

Et je mis, à accentuer cette allusion, une nuance bien marquée de sécheresse qui me sembla devoir en compléter le sens. Je ne vis pas que notre homme se démontât.

— J'espère, répliqua-t-il, qu'il n'en sera pas ainsi de ma question : je voulais seulement savoir si vous aviez une sœur ?

— Bon, pensai-je, une porte de sortie ! Faire passer sur le compte d'une ressemblance l'audacieuse continuité de son obsession, voilà le jeu que nous allons jouer.

Mais, m'eût-il convenu de lui laisser cette échappatoire, en présence de M. de l'Estorade, la liberté de mentir ne m'était pas laissée.

— Non, monsieur, repartis-je donc, je n'ai pas de sœur ; pas que je sache, du moins.

Et cette réponse, je la laissai tomber d'un petit air narquois, de manière à bien constater qu'on ne me prenait pas pour dupe.

— Il n'était pas impossible cependant, reprit M. Dorlange de l'air du monde le plus naturel, que ma visée eût quelque réalité.

La famille dans laquelle j'ai rencontré une personne qui avait avec vous bien de la ressemblance est entourée d'une certaine atmosphère mystérieuse qui rend à son endroit toutes les suppositions possibles.

— Et cette famille, y a-t-il quelque indiscrétion à vous demander son nom?

— Pas la moindre : ce sont des gens que vous avez pu connaître à Paris, de 1829 à 1830; ils tenaient un grand état de maison et donnaient de très-belles fêtes; moi, je les ai rencontrés en Italie.

— Mais leur nom? demandai-je avec une insistance qui certes n'avait rien de charitable.

— La famille de Lanty, me répondit M. Dorlange sans embarras et sans hésitation.

Et dans le fait, chère madame, il y a eu à Paris, à l'époque où je ne l'habitais pas encore, une famille de ce nom, et vous devez, comme moi, vous rappeler avoir ouï sur son compte de bien étranges histoires.

Tout en répondant à ma question, l'artiste s'était dirigé du côté de sa statue voilée.

— La sœur que vous n'aviez pas, me dit-il brusquement, je me suis permis, madame, de vous la donner, et j'ose vous prier de voir si vous vous trouverez avec elle un peu d'air de famille.

En même temps, il enlève l'étoffe sous laquelle était recélée son œuvre, et alors, chère madame, je m'apparais, sous la figure d'une sainte, ayant autour de ma tête une auréole... Le moyen, je vous prie, de se fâcher! En présence de la prodigieuse ressemblance qu'ils avaient sous les yeux, mon mari et Naïs n'avaient jeté qu'un cri d'admiration. Quant à M. Dorlange, entreprenant sans plus tarder l'apologie de ce coup de théâtre :

— Cette statue, nous dit-il, est une *Sainte Ursule*, commandée pour un couvent de province. Par des circonstances qu'il serait trop long de vous raconter, le type de cette personne dont je vous parlais il n'y a qu'un moment était resté profondément gravé dans mon souvenir. Vainement j'eusse essayé, par l'imagination, d'en créer un autre qui fût plus complétement l'expression de ma pensée. J'avais donc commencé de modeler avec ma mémoire; mais, un jour, madame, à Saint-Thomas d'Aquin, je vous aperçus,

et j'eus la superstition de vous prendre pour une contre-épreuve que m'envoyait la Providence. Dès lors, je ne travaillai plus que d'après vous; et, comme je ne pouvais penser à vous prier de venir poser dans mon atelier, du mieux qu'il me fut possible je multipliai mes chances de vous rencontrer. J'évitai, d'ailleurs, avec soin de savoir votre nom et rien de votre position sociale : c'eût été vous matérialiser et vous descendre de l'idéal. Si le malheur eût voulu que mon assiduité à me trouver sous vos pas eût été remarquée par vous, vous m'eussiez pris pour un de ces oisifs qui s'en vont par les rues, courant les aventures, et pourtant je n'étais qu'un artiste consciencieux, prenant, comme dit Molière, son bien où il le trouve, et tâchant à ne m'inspirer que de la nature, ce qui donne toujours des résultats bien plus complets.

— Oh! moi, j'avais bien remarqué que vous nous suiviez, dit alors Naïs d'un petit air capable.

Les enfants, chère madame, quelqu'un y comprend-il quelque chose? Naïs avait tout vu; lors de son accident, il eût été naturel qu'elle parlât, à son père ou à moi, de ce monsieur dont l'assiduité ne lui avait pas échappé, et pourtant, pas un mot! Élevée par moi avec tant de soin et ne m'ayant presque jamais quittée d'un moment, la plénitude de son innocence ne fait pas pour moi un doute. Il faudrait donc croire que la nature seule, dès l'âge de treize ans, donne aux petites filles l'instinct de certains secrets; cela n'est-il pas effrayant à penser? Mais les maris, chère madame, ce sont eux surtout qui vous épouvantent, quand, par moments, on les voit livrés à une sorte de stupide prédestination! Le mien, ce semble, aurait dû vivement dresser l'oreille au récit de la manière osée dont ce monsieur avait fait de moi un modèle; M. de l'Estorade, d'ailleurs, ne passe pas pour un sot; en toute rencontre, il a au plus haut degré le sentiment des convenances, et je le crois très-disposé, si jamais je lui en donnais le moindre sujet, à se montrer ridiculement jaloux; mais d'avoir vu sa *belle Renée*, comme il m'appelle, exécutée en marbre blanc sous la figure d'une sainte, l'avait jeté, à ce qu'il paraît, dans une admiration à ne se plus connaître. Avec Naïs, il n'était occupé qu'à bien inventorier la fidélité de la copie : que c'était bien ma pose, bien mes yeux, bien ma bouche et bien aussi les deux fossettes de mes joues! Enfin, je

crus devoir prendre à mon compte le rôle dont M. de l'Estorade semblait tout à fait donner sa démission, et, d'un air très-sérieux :

— Ne pensez-vous pas, monsieur, dis-je à l'impertinent artiste, que s'approprier sans permission, tranchons le mot, que voler ainsi la figure des gens pourrait bien leur paraître un procédé un peu étrange?

— Aussi, madame, me répondit-il d'un ton respectueux, ma soustraction frauduleuse n'aurait-elle été poussée que jusqu'au point où vous l'auriez soufferte. Bien que ma statue soit destinée à aller s'enfouir dans un oratoire de religieuses, je ne l'eusse pas mise en route sans avoir obtenu de vous l'agrément de la laisser dans l'état où elle était venue. J'aurais su, quand je l'aurais voulu, votre adresse, et, vous confessant l'entraînement auquel j'avais cédé, je vous aurais suppliée de venir visiter mon œuvre. Une fois en sa présence, dans le cas où une ressemblance trop exacte eût paru vous désobliger, je vous aurais dit ce que je dis encore aujourd'hui : qu'avec quelques coups de ciseau, je me charge de dérouter les yeux les plus exercés.

Il s'agissait bien, vraiment, d'atténuer la ressemblance! Mon mari, apparemment, trouvait qu'on ne l'avait pas serrée d'assez près, car, en ce moment, s'adressant à M. Dorlange :

— Monsieur, lui dit-il béatement, ne trouvez-vous pas que, dans le nez de madame de l'Estorade, il y a quelque chose de plus fin?

Bouleversée que j'étais par tout cet imprévu, j'aurais, je crois, très-mal plaidé la cause de M. Marie-Gaston; mais, dès les premiers mots que j'en touchai à M. Dorlange :

— Je sais, madame, me répondit-il, tout ce que vous pourriez me dire à la décharge de mon *infidèle*. Je ne lui pardonne pas, mais j'oublie. Les choses ayant tourné à ce que je manquasse de me faire tuer pour lui, il y aurait vraiment trop peu de logique à vouloir lui garder rancune. Néanmoins, pour ce qui est du monument de Ville-d'Avray, rien ne me décidera à m'en charger. J'ai déjà dit à M. de l'Estorade un empêchement qui, de jour en jour, se dessine pour moi plus absolu; je trouve d'ailleurs misérable que Marie-Gaston s'étudie ainsi à ruminer sa douleur, et je lui ai écrit dans ce sens. Il faut enfin qu'il soit homme, et qu'il de-

mande à l'étude et au travail les consolations qui toujours peuvent en être attendues.

Le sujet de ma visite était épuisé et je n'avais pas, pour le présent, l'espérance d'aller au fond de toutes les obscurités qu'il me faudra pourtant pénétrer. Au moment où je me levais pour partir :

— Puis-je compter, me demanda M. Dorlange, que vous n'exigerez pas à ma statue des *dégradations* trop considérables?

— C'est à mon mari, bien plus qu'à moi, de vous répondre; d'ailleurs, nous en reparlerons, car M. de l'Estorade espère bien que vous nous ferez l'honneur de votre visite.

M. Dorlange s'inclina en signe d'acquiescement respectueux, et nous sortîmes. Comme il nous reconduisait jusqu'à notre voiture, sans avoir osé m'offrir son bras, je vins à me retourner pour appeler Naïs, qui s'approchait imprudemment d'un chien des Pyrénées couché dans la cour. J'aperçus alors, derrière le rideau d'une des fenêtres, la belle gouvernante, avidement occupée à me suivre des yeux. En se voyant surprise dans cette curiosité, elle ferma le rideau avec une brusquerie marquée.

— Allons, pensai-je, voilà cette fille jalouse de moi! Craindrait-elle, par hasard, que, au moins comme modèle, je ne lui fisse concurrence?

En somme, je sortis d'une humeur massacrante; j'étais outrée contre Naïs, contre mon mari, et je fus sur le point de lui faire une scène à laquelle, bien certainement, il n'eût rien compris.

Qu'en pensez-vous, chère madame? Cet homme est-il un des fourbes les plus adroits que l'on puisse rencontrer, ayant su, tout d'un coup, pour se tirer d'un mauvais pas, inventer la fable la plus ingénieuse? ou bien n'est-ce réellement qu'un artiste, m'ayant prise en toute naïveté pour la vivante réalisation de son idéal? C'est ce que je saurai, du reste, d'ici à quelques jours, car, plus que jamais, voilà le cas de rentrer dans mon programme, et demain, pas plus tard, M. le comte et madame la comtesse de l'Estorade auront l'honneur de prier M. Dorlange à dîner.

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, mars 1839.

Chère madame, M. Dorlange dîna hier chez nous. Ma pensée à moi avait été de l'avoir en famille, afin de le tenir mieux sous mon œil et de lui donner tout à mon aise la question. Mais M. de l'Estorade, que je n'avais pu mettre dans la confidence de ma disposition charitable, me fit remarquer que cette invitation, en tête-à-tête, pourrait avoir quelque chose de blessant; M. le comte de l'Estorade, pair de France, aurait l'air de trouver que le sculpteur Dorlange n'est pas d'assez bon lieu pour être admis dans son monde.

— Nous ne pouvons, ajouta gaiement mon mari, le traiter comme le fils d'un de nos fermiers qui viendrait nous voir avec l'épaulette de sous-lieutenant et que nous inviterions à huis clos, faute d'oser l'envoyer à l'office.

Nous eûmes donc, avec notre convive principal, M. Joseph Bridau, le peintre; le chevalier d'Espard, M. et madame de la Bastie, et M. de Ronquerolles. En invitant ce dernier, mon mari lui avait demandé s'il ne lui serait pas désagréable de se rencontrer avec l'adversaire de M. de Rhétoré? Vous avez su sans doute que, dans son duel, le duc avait choisi pour ses témoins le général de Montriveau et M. de Ronquerolles.

— Loin que cette rencontre, répondit ce dernier, me soit désagréable, c'est avec empressement que je saisis cette occasion de me rapprocher d'un homme de talent qui, dans l'affaire à laquelle j'ai été mêlé, s'est montré du dernier bien.

Et, comme mon mari lui apprit la grande obligation que nous avions à M. Dorlange :

— Mais c'est donc un héros, s'écria-t-il, que cet artiste? Pour peu qu'il continue, nous ne lui irons pas à la cheville!

Dans son atelier, le cou nu, ce qui lui dégage la tête qu'il a un peu forte pour le reste du corps, et vêtu d'une sorte de costume oriental dont il s'est assez heureusement avisé, M. Dorlange m'avait paru beaucoup mieux que dans ses habits de ville. Il faut dire pourtant que, lorsqu'il s'anime en parlant, son visage semble s'illuminer et, alors, de ses yeux s'échappe un flot de ces effluves magnétiques que déjà j'avais remarquées dans nos précédentes

rencontres; comme moi, madame de la Bastie en a été très-frappée. Je ne sais si je vous ai dit l'ambition de M. Dorlange, et qu'il compte se porter candidat aux prochaines élections. Ce fut là sa raison pour décliner la commande que mon mari avait été chargé de lui faire de la part de M. Marie-Gaston. Ce que M. de l'Estorade et moi avions d'abord pris pour une défaite ou pour un dessein en l'air serait, à ce qu'il paraît, une prétention sérieuse. A table, sommé par M. Joseph Bridau de s'expliquer sur la créance qui devait être donnée à la réalité de ses projets parlementaires, M. Dorlange les a formellement maintenus. De là, pendant presque toute la durée du dîner, une allure exclusivement politique donnée à la conversation. En des questions jusqu'ici très-étrangères à ses études, je m'attendais à trouver notre artiste, sinon absolument novice, au moins d'une très-courante médiocrité. Point du tout : sur les hommes, sur les choses, sur le passé comme sur l'avenir des partis, il eut des aperçus vraiment neufs, où rien évidemment n'était emprunté à la phraséologie quotidienne des journaux; et tout cela dit d'une parole vive, facile, élégante; de telle sorte, qu'après son départ, M. de Ronquerolles et M. de l'Estorade se déclarèrent positivement surpris de la forte et puissante aptitude politique qui venait de se révéler à eux. L'aveu est d'autant plus remarquable, que ces messieurs, par tempérament autant que par position, se trouvent être de zélés conservateurs, tandis que la pente de M. Dorlange l'entraîne d'une façon marquée vers les idées démocratiques. Par le côté de cette supériorité inattendue qui se déclarait chez mon problématique amoureux, il commença de me rassurer un peu. La politique, en effet, est à elle seule une passion absorbante et dominatrice qui n'en laisse pas facilement une autre s'épanouir à ses côtés. Néanmoins, j'étais décidée à aller au fond de notre situation, et, après le dîner, j'attirai insidieusement notre homme dans un de ces tête-à-tête qu'il est toujours si facile à une maîtresse de maison de ménager. Après avoir un peu parlé de M. Marie-Gaston, notre ami commun, des exaltations de ma pauvre Louise et de mes inutiles et constants efforts pour les tempérer, ne marchandant pas à le placer sur un terrain où il eût toute commodité pour engager l'attaque, je lui demandai si bientôt sa *Sainte Ursule* se mettrait en route.

— Tout est prêt, me répondit-il, pour son départ; mais j'ai besoin, madame, que vous me donniez votre *exeat,* et que vous vouliez bien me dire si je dois ou non modifier quelque chose à son expression.

— Une question d'abord, répliquai-je. Votre œuvre, en supposant que j'y désirasse quelque changement, doit-elle beaucoup perdre à être ainsi remaniée?

— C'est probable : pour si peu qu'on lui rogne les ailes, l'oiseau est toujours empêché dans son vol.

— Autre curiosité! Est-ce moi ou *l'autre personne* que votre statue reproduit avec le plus de fidélité?

— Vous, madame, cela va sans dire : vous êtes le présent, et elle est le passé.

— Mais laisser là le passé pour le présent, cela, monsieur, le savez-vous? s'appelle d'un assez vilain nom; et ce mauvais entraînement, vous l'avouez avec une naïveté et avec une aisance qui ont quelque chose d'effrayant.

— C'est vrai, me répondit en riant M. Dorlange, l'art est féroce : quelque part que lui apparaisse la matière de ses créations, il se précipite dessus en désespéré.

— L'art, repartis-je, est un grand mot sous lequel un monde de choses peut s'abriter! L'autre jour, vous me disiez que des circontances trop longues à raconter avaient contribué à vous rendre toujours présente cette forme dont je suis un reflet, et qui a laissé une trace si vive dans votre mémoire : n'était-ce pas assez clairement me dire qu'en vous ce n'était pas seulement le sculpteur qui se souvenait?

— Réellement, madame, le temps m'eût manqué pour mieux m'expliquer; mais, dans tous les cas, ayant l'honneur de vous voir pour la première fois, ne m'eussiez-vous pas trouvé bien étrange de prétendre en être avec vous aux confidences?

— Mais aujourd'hui? répliquai-je effrontément.

— Aujourd'hui, à moins d'un encouragement exprès, j'aurais encore quelque peine à me persuader que rien de mon passé puisse bien vivement vous intéresser.

— Pourquoi cela? Il y a des connaissances qui mûrissent vite. Votre dévouement pour ma Naïs est, dans la nôtre, une grande

avance. D'ailleurs, ajoutai-je avec une étourderie jouée, j'aime à la folie les histoires.

— Outre que la mienne a le malheur de manquer de dénoûment, pour moi-même elle est restée une énigme.

— Raison de plus : à deux, peut-être, nous en trouverons le mot.

M. Dorlange parut un moment se consulter; puis, après un court silence :

— C'est vrai, dit-il, les femmes sont admirables à saisir dans les faits et dans les sentiments des nuances où nous autres hommes ne savons rien démêler. Mais cette confidence ne m'intéresse pas seul, et j'aurais besoin d'espérer qu'elle restera expressément entre nous; je n'excepte pas même M. de l'Estorade de cette réserve : au delà de celui qui le confie et de celui qui l'écoute, un secret est déjà entamé.

En vérité, j'étais fort intriguée de ce qui allait suivre; dans cette dernière phrase, n'y avait-il pas toute la préparation d'un homme qui se dispose à chasser sur les terres d'autrui? Néanmoins, continuant mon système d'encouragements éhontés :

— M. de l'Estorade, répliquai-je, est si peu habitué avec moi à tout savoir, que, de ma correspondance avec madame Marie-Gaston, jamais il n'a vu une ligne.

Ce qui n'empêchait pas qu'avec vous, chère madame, je ne me réservasse de ne garder qu'une discrétion relative; car, enfin, n'êtes-vous pas mon directeur? et à son directeur il faut tout dire, si l'on veut être pertinemment conseillé.

Jusque-là, M. Dorlange s'était tenu debout devant la cheminée, au coin de laquelle j'étais assise; il prit alors auprès de moi un fauteuil, puis, en manière de préambule :

— Je vous ai parlé, madame, me dit-il, de la famille de Lanty...

A ce moment, fâcheuse comme la pluie dans une partie de campagne, madame de la Bastie s'approcha pour me demander si j'avais vu le dernier drame de Nathan? Il s'agissait bien de la comédie des autres en présence de celle dans laquelle, ce me semble, j'avais joué un rôle passablement éveillé! Force fut néanmoins à M. Dorlange de céder la place qu'il occupait à mes côtés, et impossible de renouer notre tête-à-tête de toute la soirée.

Comme vous pouvez le voir, chère madame, de toutes mes provocations et de tous mes enlacements n'est sortie, à vrai dire, aucune lumière ; mais, à défaut des paroles de M. Dorlange, quand je me rappelle toute son attitude, que j'ai soigneusement étudiée, c'est vraiment du côté de sa parfaite innocence que ma pensée incline le plus volontiers. Au fait, rien ne prouve que, dans cette histoire interrompue, l'amour joue le rôle que j'avais insinué. Il y a mille autres manières d'installer fortement les gens dans son souvenir, et, si M. Dorlange n'a réellement pas aimé celle que je lui rappelle, pourquoi donc en voudrait-il à moi, qui ne viens là que de la seconde main? N'oublions-nous pas, d'ailleurs, un peu trop sa belle gouvernante, et, à supposer même dans cette habitude beaucoup plus de sens que de cœur, ne faut-il pas admettre qu'au moins, relativement, cette fille doit être pour moi une sorte de garde-fou? A ce compte, chère madame, avec toutes mes terreurs, dont je vous ai rebattue, je serais passablement ridicule et j'aurais quelque peu l'air de Bélise des *Femmes savantes,* aheurtée à l'idée que tout ce qui la voit tombe fatalement amoureux d'elle... Je m'abandonnerais pourtant de grand cœur à ce plat dénoûment. Amoureux ou non, M. Dorlange est un caractère élevé et un esprit d'une distinction rare, et si, par des prétentions déplacées, il n'arrivait pas à se rendre impossible, on aurait assurément plaisir et honneur à le compter au nombre de ses amis. Le service qu'il nous a rendu le prédestine d'ailleurs à ce rôle, et je serais vraiment aux regrets d'avoir à le traiter avec dureté. Dans ce cas, je me brouillerais avec Naïs, qui, chose bien naturelle, raffole de son sauveur.

Le soir, quand il fut parti :

— Maman, comme il parle bien, M. Dorlange! me dit-elle avec un petit air d'approbation tout à fait amusant.

A propos de Naïs, voilà l'explication qu'elle m'a donnée de cette réticence dont je m'étais si fort émue :

— Dame, maman, je croyais que tu l'avais remarqué aussi. Mais, après qu'il a eu arrêté les chevaux, comme tu n'as pas eu l'air de le connaître, et qu'il n'a pas une figure trop distinguée, j'ai cru que c'était un homme...

— Comment! un homme?

— Eh bien, oui! un de ces gens auxquels on ne fait pas attention.

Mais quel bonheur quand j'ai su que c'était un monsieur! Tu m'as bien entendue, comme je me suis écriée : *Ah! c'est vous le monsieur qui m'a sauvée!*

Si l'innocence est entière, il y a dans cette explication un vilain côté de vanité sur lequel vous pensez bien que j'ai fait une grande morale. Cette distinction de l'homme et du monsieur est affreuse; mais, en somme, l'enfant n'est-elle pas dans le vrai? Seulement, elle dit avec une naïveté toute crue ce que nos mœurs démocratiques nous permettent très-bien encore de pratiquer, mais ce qu'elles ne nous permettent plus d'avouer hautement. La fameuse Révolution de 89 a du moins servi à installer dans notre société cette vertueuse hypocrisie... Mais me voilà tournant aussi à la politique, et, si je poussais plus loin mes aperçus, vous me diriez de prendre garde et que déjà M. Dorlange a commencé de déteindre sur moi...

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, avril 1839.

Pendant près de deux semaines, chère madame, on n'a plus entendu parler de M. Dorlange. Non-seulement il n'a pas jugé convenable de venir reprendre la confidence si malencontreusement interrompue par madame de la Bastie, mais il n'a pas même paru se souvenir qu'à la suite d'un dîner chez les gens, on leur doit, pour le moins, une carte à huitaine. Nous étions hier matin à déjeuner, et, sans aigreur, en manière de conversation, je venais de faire cette remarque, quand notre Lucas, qui, en sa qualité de vieux domestique, se permet parfois des familiarités un peu hasardées, se fait ouvrir triomphalement la porte de la salle à manger, et, en même temps qu'il remet un billet à M. de l'Estorade, il dépose au milieu de la table un je ne sais quoi, soigneusement enveloppé de papier de soie, et que d'abord je prends pour un plat monté.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dis-je à Lucas, sur le visage duquel je lisais l'annonce d'une surprise.

Et j'avance la main pour dégager l'inconnu.

— Oh! que madame prenne garde! s'écrie Lucas, c'est fragile.

Pendant ce temps, mon mari avait lu le billet, qu'il me passa en me disant :

— Tenez, l'excuse de M. Dorlange!

Voici ce que M. l'artiste écrivait :

« Monsieur le comte, j'ai cru entrevoir que madame de l'Estorade ne m'autorisait qu'à regret à profiter de l'audacieux larcin pratiqué à son préjudice. J'ai donc pris courageusement mon parti de modifier en ce sens mon œuvre, et, à l'heure qu'il est, *les deux sœurs* ne se ressemblent presque plus. Je n'ai pas voulu cependant que *tout* fût perdu pour tout le monde, et, après avoir fait mouler la tête de sainte Ursule avant les retouches, j'en ai fait faire une réduction que j'ai placée sur les épaules d'une charmante comtesse, non encore canonisée, Dieu merci! Le moule a été brisé aussitôt après le tirage de l'exemplaire unique que j'ai l'honneur de vous adresser. Ce procédé, qui était de haute convenance, donne peut-être un peu plus de valeur à l'objet.

» Veuillez agréer, monsieur le comte, etc. »

Tandis que je lisais, mon mari, Lucas, Naïs et René avaient à l'envi travaillé à m'extraire de mon enveloppe, et, en effet, de sainte que j'avais été, j'étais devenue une femme du monde, en la forme d'une ravissante statuette délicieusement ajustée. J'ai cru que M. de l'Estorade, Naïs et René allaient devenir fous de bonheur et d'admiration. La nouvelle du chef-d'œuvre s'étant bientôt répandue dans la maison, tous nos domestiques, qu'en réalité nous gâtons un peu, d'arriver, les uns après les autres, comme s'ils y eussent été conviés, et tous de s'écrier : *Ah! que c'est bien madame!* Je vous dis là le thème général, sans me rappeler les variations plus ou moins saugrenues. Moi seule ne partageais pas l'enivrement universel. Servir éternellement de matière aux élucubrations sculpturales de M. Dorlange me semblait un bonheur médiocrement enviable, et, pour toutes les raisons que vous savez, chère madame, j'aurais beaucoup mieux aimé ne pas me trouver si souvent dans sa pensée et sous son ciseau. Quant à M. de l'Estorade, après avoir travaillé pendant une heure à trouver dans son cabinet la place où le chef-d'œuvre serait le mieux dans son jour :

— En allant à la cour des comptes, vint-il me dire, je passerai chez M. Dorlange; s'il est libre ce soir, je le prierai de venir dîner avec nous; Armand, qu'il ne connaît pas encore, sort aujourd'hui; il verra ainsi toute la famille réunie, et vous pourrez lui faire vos remercîments.

Je n'approuvais pas l'idée de cette invitation en famille. Il me parut qu'elle installait M. Dorlange sur un pied d'intimité que sa nouvelle galanterie recommençait à me faire trouver dangereuse. A quelques objections que je fis :

— Mais, ma chère, me répondit M. de l'Estorade, la première fois que nous le reçûmes, vous vouliez que ce fût en petit comité, ce qui eût été parfaitement maladroit; et, aujourd'hui que cela devient convenable, vous y voyez des difficultés!

A un si bel argument, qui me prenait en flagrant délit de contradiction, je n'avais pas un mot à dire, si ce n'est, à part moi, que les maris n'ont vraiment pas la main heureuse. M. Dorlange consentit à être des nôtres. Il dut me trouver un peu froide dans l'expression de ma reconnaissance. J'allai même jusqu'à lui dire qu'il avait mal interprété ma pensée et que je ne lui aurais pas demandé de modifier sa statue, ce qui était lui créer un regret, et implicitement ne pas donner une grande approbation à son envoi de la matinée. Il eut d'ailleurs le talent de me déplaire par un autre côté sur lequel, vous le savez, je ne suis pas fort traitable. A dîner, M. de l'Estorade revint sur sa candidature, à laquelle il donna moins que jamais son approbation, tout en ayant cessé de la trouver ridicule.

Cela menait droit à la politique. Armand, qui est un esprit grave et réfléchi et qui lit les journaux, se mêla de la conversation. Contre l'usage de la jeunesse actuelle, il est de l'opinion de son père, c'est-à-dire très-conservateur, mais peut-être un peu hors de cette juste et sage mesure qu'il est bien difficile d'avoir à quinze ans. Il fut donc amené à contredire M. Dorlange, dont je vous ai dit la pente un peu jacobine. Et, vraiment, je ne trouvais pas que les arguments de mon petit homme fussent très-mauvais et exprimés en trop méchants termes.

Sans cesser d'être poli, M. Dorlange eut l'air de dédaigner d'entrer en discussion avec le pauvre enfant, et il lui rappela assez dure-

ment son habit de collége, si bien que je vis Armand près de perdre patience et de tourner à l'aigre. Comme il est bien élevé, je n'eus qu'à lui faire un signe, et il se contint; mais, en le voyant, devenu rouge-pourpre, se renfermer dans un silence absolu, je sentis à son amour-propre une profonde blessure, et trouvai peu généreux à M. Dorlange de l'avoir ainsi écrasé de sa supériorité. Je sais bien que les enfants d'aujourd'hui ont le tort de vouloir trop tôt être des personnages, et que de temps à autre il n'y a pas grand mal à se mettre en travers pour les empêcher d'avoir de si bonne heure quarante ans. Mais, vrai, Armand a un développement intellectuel et une raison au-dessus de son âge. En voulez-vous la preuve? Jusqu'à l'année dernière, je n'avais pas voulu consentir à me séparer de lui, et c'était comme externe qu'il suivait les cours du collége Henri IV. Eh bien, lui-même, dans l'intérêt de ses études, que les allées et venues de l'externat ne laissaient pas de contrarier un peu, a demandé à être cloîtré, et, pour obtenir la faveur d'aller s'enfermer sous la férule d'un proviseur, il a dépensé plus d'arguments et a fait auprès de moi plus d'intrigues que n'en eût employé un enfant ordinaire pour parvenir à un résultat tout opposé. Aussi, cette allure d'homme fait, qui, chez beaucoup de collégiens, est un insupportable ridicule, ne paraît-elle chez lui que le résultat d'une précocité naturelle; or, cette précocité, il faut bien la lui pardonner, puisque après tout elle lui vient de Dieu. Grâce au malheur de sa naissance, M. Dorlange, moins que tout autre, est en mesure de savoir ce que c'est que les enfants, et nécessairement il doit, pour eux, manquer d'indulgence. Qu'il y prenne garde pourtant! c'est là un mauvais moyen de me faire sa cour, même sur le pied de la plus simple amitié.

La soirée en famille ne prêtait guère à ce que je pusse le remettre sur le chapitre de son histoire, mais il ne me sembla pas que lui-même eût un grand empressement à reprendre ce point. Il s'occupa vraiment beaucoup moins de moi que de Naïs, à laquelle, pendant plus d'une heure, il découpa des silhouettes. Il faut dire aussi que madame de Rastignac vint se jeter à la traverse, et que, de mon côté, je dus me donner tout entière à cette visite. Pendant que je lui tenais conversation au coin de la cheminée, à l'autre bout de l'appartement M. Dorlange faisait poser Naïs et René, qui

vinrent en triomphe m'apporter leur profil très-ressemblant, exécuté en quelques coups de ciseaux.

— Tu ne sais pas? me dit tout bas Naïs, M. Dorlange qui veut faire mon buste en marbre!

Tout cela me parut d'assez mauvais goût. Je n'aime pas qu'admis dans un salon, les artistes aient l'air d'y continuer encore leur métier. Ils semblent par là autoriser cette morgue aristocratique qui souvent ne les trouve pas bons à être reçus pour eux-mêmes. M. Dorlange nous quitta de bonne heure, et M. de l'Estorade, comme il lui est arrivé bien des fois dans sa vie, me donna sur les nerfs lorsque, en reconduisant notre convive qui avait voulu s'échapper sans être aperçu, je l'entendis lui dire d'être moins rare, et que je passais chez moi presque toutes mes soirées. De cette fameuse invitation en famille est résultée, entre mes enfants, une guerre civile : Naïs porte aux nues son cher sauveur, en étant soutenue dans son opinion par René, qui s'est livré corps et âme moyennant un superbe lancier à cheval que M. Dorlange lui a découpé. Armand, au contraire, le trouve laid, ce qui est incontestable : il dit qu'il ressemble aux portraits de Danton qu'il a vus dans les histoires de la Révolution illustrées, ce qui a quelque chose de vrai. Il dit encore que, dans ma statuette, il m'a donné un air de grisette, ce qui n'est pas exact le moins du monde. De là, entre ces chers chéris, des débats qui ne finissent pas. Tout à l'heure encore, j'ai été obligée d'intervenir en leur disant qu'ils me fatiguaient avec leur M. Dorlange. N'en dites-vous pas autant de moi, chère madame, qui, à son sujet, vous ai déjà tant écrit, sans savoir vous apprendre rien de précis?

DORLANGE A MARIE-GASTON.

Paris, avril 1839.

Pourquoi je déserte mon art et ce que j'entends aller faire dans cette maudite galère de la politique? Voilà ce que c'est, mon cher amoureux, que de s'enfermer pendant des années dans des chartreuses conjugales! Durant ce temps, le monde a marché. Pour ceux qu'on a oubliés à la porte, la vie a amené des combinaisons nouvelles, et plus on les ignore, plus on est disposé à jeter à cet inconnu son blâme. On est toujours si grand docteur dans les

choses d'autrui! Apprends donc, cher curieux, que je n'ai pas pris de mon cru le parti dont tu me demandes compte. En me présentant d'une manière si imprévue sur la brèche électorale, je ne fais que céder à une inspiration venue de haut lieu. Laissant enfin glisser un rayon de lumière au milieu de mes éternelles ténèbres, un père s'est aux trois quarts révélé à moi, et, si j'en crois les apparences, il serait posé dans le monde de manière à satisfaire l'amour-propre le plus exigeant. Du reste, suivant la donnée ordinaire de ma vie, à cette révélation s'est rencontré un entourage de circonstances assez bizarres et assez romanesques pour mériter de t'être contées avec quelque détail. Puisque depuis deux ans tu habites l'Italie, en visitant les villes les plus intéressantes, il me paraît très-inutile de t'expliquer ce que c'est que le fameux café *Greco,* rendez-vous ordinaire des élèves de l'Académie et des artistes de tous les pays pendant leur séjour à Rome.

A Paris, rue du Coq-Saint-Honoré, il existe un lointain équivalent de cette institution dans un café très-anciennement connu sous le nom de café des *Arts*. Deux ou trois fois par semaine, je vais y passer une soirée. Là, je retrouve plusieurs pensionnaires de Rome, mes contemporains. Eux-mêmes m'ont fait faire la connaissance de quelques journalistes et hommes de lettres, tous gens aimables et distingués, avec lesquels il y a profit et plaisir à échanger ses idées. Dans un certain coin où nous nous groupons s'agitent et se débattent toutes les questions qui sont de nature à intéresser des esprits sérieux; mais, intérêt plus vivant, la politique a surtout le privilége de passionner nos discussions. Dans notre petit club, l'opinion démocratique est la tendance dominante : elle se trouve représentée dans ses nuances les plus diverses, l'utopie phalanstérienne comprise. C'est assez te dire qu'à ce tribunal la marche du gouvernement est souvent jugée avec sévérité, et que dans nos appréciations règne la liberté la plus illimitée de langage. Il y a de cela un peu plus d'un an, le garçon qui seul est admis à l'honneur de nous servir me prit un jour à part, ayant, prétendait-il, à me donner un avis important.

— Vous êtes, monsieur, me dit-il, surveillé par la police, et vous feriez bien de ne pas toujours parler comme saint Paul, la bouche ouverte.

— La police, mon pauvre ami! mais que diable surveillerait-elle? Ce que je dis, et bien d'autres choses, s'impriment tous les matins dans les journaux.

— C'est égal, on vous guette. Je l'ai bien observé; il y a un petit vieux qui prend beaucoup de tabac et qui se place toujours à portée de vous entendre; quand vous parlez, il a l'air de prêter l'oreille avec bien plus d'attention que pour les autres, et même une fois je l'ai vu écrire quelque chose sur son agenda, en signes qui n'étaient pas de l'écriture.

— C'est bien! La première fois qu'il viendra, tu me le feras remarquer.

Cette première fois ne tarda pas plus que le lendemain. Le personnage qui me fut signalé était un petit homme à cheveux gris, d'un extérieur assez négligé et dont le visage, très-gravé de la petite vérole, me parut accuser la cinquantaine. Très-fréquemment, en effet, il puisait dans une large tabatière et semblait honorer tous mes discours d'une attention qu'à mon choix je pouvais tenir pour très-obligeante ou pour très-indiscrète. Mais entre ces deux interprétations, ce qui semblait devoir conseiller la plus bienveillante, c'était un air de douceur et de probité répandu dans toute la personne de ce prétendu suppôt de la police. Comme j'objectais cette rassurante apparence à celui qui se flattait d'avoir éventé un agent secret :

— Parbleu! me dit-il, ce sont des airs mielleux qu'ils se donnent pour mieux déguiser leur jeu.

Deux jours plus tard, un dimanche, à l'heure des vêpres, dans une de ces promenades à travers le vieux Paris dont tu te rappelles que j'ai toujours eu le goût et l'habitude, le hasard me conduisit à l'église Saint-Louis en l'Ile, paroisse du quartier perdu qui porte ce nom. Cette église est un monument d'un très-médiocre intérêt, quoi qu'en disent plusieurs historiens et après eux tous les *Conducteurs de l'étranger à Paris*. Je n'eussé donc fait que la traverser en courant, si le remarquable talent de l'organiste qui touchait l'office ne m'eût retenu d'autorité. Te dire que le jeu de cet homme réalisait mon idéal, c'est t'en faire un immense éloge; car tu te souviens sans doute de ma subtile distinction entre les *toucheurs* d'orgue et les organistes, noblesse d'un ordre

supérieur et dont je ne délivre les titres qu'à bon escient. L'office achevé, j'eus la curiosité de voir la figure d'un artiste si éminent, déporté en pareil lieu. J'allai donc me poser en embuscade à la porte de la tribune, afin d'apercevoir le virtuose à sa sortie. Je n'en eusse pas plus fait pour une tête couronnée; mais les grands artistes, après tout, ne sont-ce pas là les vrais rois de droit divin? Représente-toi mon étonnement quand, après quelques minutes d'attente, au lieu d'un visage entièrement nouveau pour moi, je vois paraître un homme qui d'abord éveille dans mon esprit un vague souvenir, et qu'à un second coup d'œil je reconnais pour mon auditeur acharné du café des *Arts*. Ce n'est pas tout : à sa suite marche un à peu près de créature humaine, et, dans cette informe ébauche, à ses jambes torses, à son immense et inculte chevelure, je démêle notre ancienne providence trimestrielle, mon banquier, ou *apporteur d'argent*, en un mot, notre estimable ami, le nain mystérieux. De mon côté, je n'échappe pas à son œil vigilant, et, d'un geste animé, je le vois me signalant à l'organiste. Celui-ci, par un mouvement dont il n'a sans doute pas calculé toute la portée, se retourne précipitamment pour me regarder; mais, sans plus de démonstration, il continue son chemin. Pendant ce temps, le bancroche, qu'à ce détail je dois reconnaître pour un employé de la *maison*, s'approche familièrement du donneur d'eau bénite et lui offre une prise de tabac; puis, clopinant, sans plus m'honorer de son attention, il gagne une porte dérobée qui s'ouvre dans un des bas côtés de l'église et disparaît. Le soin que cet homme avait pris de faire remarquer ma présence à l'organiste devenait pour moi une révélation. Évidemment, le maestro était au courant du bizarre procédé employé pour me faire parvenir ma pension, laquelle, à mon retour de Rome, et jusqu'au moment où je fus mis au-dessus du besoin par quelques commandes, avait continué de m'être religieusement servie. Quelque chose de non moins probable, c'est que l'homme initié à ce mystère financier était dépositaire de bien d'autres secrets; je devais être d'autant plus ardent à me procurer avec lui une explication, que, arrivé à vivre de mes propres ressources, je n'avais plus à craindre de voir ma curiosité punie par ce retranchement de subsides dont j'avais été menacé dans un autre temps. Prenant donc aussitôt mon

parti, je m'élance sur les traces de l'organiste; au moment où je dépasse la porte de l'église, il était déjà hors de vue; mais, secondé par le hasard, qui me mène du côté où il a tourné, comme je débouche sur le quai de Béthune, de loin j'ai le bonheur de l'apercevoir frappant à la porte d'une maison. Entré résolûment après lui, je demande au portier :

— M. l'organiste de Saint-Louis en l'Ile?

— M. Jacques Bricheteau?

— Oui, M. Jacques Bricheteau, c'est bien ici qu'il demeure?

— Au quatrième au-dessus de l'entre-sol, la porte à gauche. D'ailleurs, le voilà qui rentre, vous pouvez le rattraper dans l'escalier.

Quelque diligence que j'eusse faite, au moment où je rejoignis mon homme, déjà sa clef était dans la serrure.

— C'est à M. Jacques Bricheteau, m'empressai-je de lui dire, que j'ai l'honneur de parler?

— Connais pas, me répondit-il effrontément en faisant jouer le double tour.

— Je dis peut-être mal le nom, mais M. l'organiste de Saint-Louis en l'Ile?

— Je n'ai jamais ouï dire qu'il y ait d'organiste dans la maison.

— Je vous demande pardon, monsieur : il y en a un, le concierge vient de me l'affirmer. D'ailleurs, c'est bien vous que tout à l'heure j'ai vu sortir de la tribune de l'orgue, escorté, parbleu! d'un individu...

Avant même que j'eusse achevé ma phrase, ce singulier interlocuteur m'avait faussé compagnie en refermant sa porte sur lui. Un moment je crus à une méprise; mais, réflexion faite, toute erreur était impossible. N'avais-je pas d'ailleurs affaire à un homme qui depuis des années faisait ses preuves d'une discrétion à outrance? C'était donc lui qui déclinait désespérément ma rencontre, et non pas moi qui me trompais. Je me mets alors à tirer vigoureusement sa sonnette, bien décidé à avoir raison par mon insistance de la fin de non-recevoir qui m'est opposée. Pendant quelque temps, l'assiégé a patience du tapage que je fais à sa porte; mais tout à coup je remarque que la sonnette a cessé de tinter. Évidemment, elle venait d'être tamponnée : dès lors, mon

obstiné n'ouvrirait plus, et le seul moyen d'entrer avec lui en communication, c'était d'enfoncer sa porte. Mais cela ne se fait pas trop. Descendu chez le portier, sans lui dire les raisons qui m'expliquaient ma mésaventure, je la lui raconte; par là, je provoquais sa confiance et me faisais une ouverture à obtenir quelques renseignements sur l'impénétrable M. Jacques Bricheteau. Quoique fournies avec tout l'empressement que je pouvais désirer, ces informations n'apportèrent à la situation aucune lumière. En résumé, M. Bricheteau était un locataire tranquille, poli, mais point communicatif; quoique fort exact à payer son terme, il paraissait peu aisé, n'avait pas même une femme de ménage pour le servir et ne prenait pas ses repas chez lui. Sorti tous les matins avant dix heures, et ne rentrant que dans la soirée, il devait être employé dans un bureau ou donner en ville des leçons de musique. Un détail au milieu de toute cette récolte de renseignements vains et vagues aurait pu présenter de l'intérêt. Depuis quelques mois, M. Jacques Bricheteau avait assez fréquemment reçu de volumineuses lettres, qu'attendu l'élévation de leur port on pouvait supposer adressées de pays lointains; mais, malgré sa bonne volonté, le digne concierge n'était jamais parvenu à bien déchiffrer le timbre indiquant le point de départ, et, dans tous les cas, le nom du pays qu'il avait très-incomplétement entrevu était entièrement sorti de sa mémoire; ainsi pour le moment cette remarque, qui aurait pu devenir instructive, n'éclaircissait absolument rien. Rentré chez moi, je me persuadai qu'une épître pathétique adressée à mon réfractaire aurait pour effet de l'engager à me recevoir. Mêlant à mes formes suppliantes une pointe d'intimidation, je ne lui laissai pas ignorer mon dessein très-arrêté de pénétrer à tout prix le mystère qui pesait sur ma vie, et dont il paraissait savoir le mot. Maintenant que j'avais une entrée dans ce secret, c'était à lui de voir si mes efforts désespérés, se ruant à l'aveugle sur tout cet inconnu, n'entraîneraient pas après eux beaucoup plus d'inconvénients qu'une franche explication dans laquelle je le conjurais de vouloir bien entrer avec moi.

Mon ultimatum ainsi formulé, afin qu'il parvînt aux mains de M. Jacques Bricheteau dans le moindre délai possible, le lendemain matin, avant neuf heures, je me présentai à son domicile. Mais,

enragé de discrétion, ou ayant à éviter ma rencontre un intérêt vraiment inexplicable, dès le petit jour le maestro, après avoir payé le terme courant et le terme à échoir, avait fait enlever son mobilier, et il faut croire que le silence des gens employés à ce brusque déménagement avait été largement payé, car jamais le concierge n'avait pu savoir d'eux le nom de la rue vers laquelle son locataire émigrait. Ces gens, d'ailleurs, n'étaient point du quartier; aucune chance, par conséquent, de les retrouver plus tard et de les faire parler. Possédé d'une curiosité qui avait fini par être aussi excitée que la mienne, le portier s'était bien avisé d'un moyen de la contenter. Ce moyen, peu délicat, consistait à suivre de loin la charrette sur laquelle le ménage du musicien s'en allait empilé. Mais ce diable d'homme pensait à tout; et, gardant à vue le trop zélé concierge, il était resté en croisière devant la porte de la maison jusqu'au moment où ses commissionnaires avaient pris assez d'avance pour ne plus courir la chance d'être dépistés. Toutefois, malgré l'entêtement et l'habileté de cet insaisissable adversaire, je ne me tenais pas pour battu. Par l'orgue de Saint-Louis, je me sentais toujours avec lui un lien, et, dès le dimanche suivant, avant la fin de la grand'messe, j'étais posté à la porte de la tribune, bien décidé à ne pas lâcher le sphinx que je ne l'eusse fait parler. Mais, là, nouveau désappointement : M. Jacques Bricheteau s'était fait remplacer par un de ses élèves, et, pendant trois dimanches de suite, même substitution. Le quatrième, je pris le parti d'aborder le suppléant et de lui demander si le maestro était malade.

— Non, monsieur. M. Bricheteau a pris un congé; il est absent pour quelque temps, par suite d'un voyage d'affaires.

— Alors, où pourrait-on lui écrire?

— Je ne sais pas au juste; il me semble pourtant qu'en adressant votre lettre à son domicile, à deux pas d'ici, quai de Béthune.

— Mais il a déménagé; vous ne le savez donc pas?

— Non, vraiment; et où demeure-t-il?

J'étais bien chanceux : je demandais des renseignements à un homme qui me priait de l'instruire quand je l'interrogeais. Comme pour achever de me mettre hors de moi, pendant que je prenais mes informations en si bon lieu, de loin j'aperçus le damné sourd-

muet qui faisait mine de rire en me regardant. Heureusement pour mon impatience et ma curiosité, qui, s'exaltant de chaque délai, se montaient peu à peu à un diapason vraiment inquiétant, un peu de lumière se fit. Quelques jours après ma dernière déconvenue, une lettre me parvint, et, plus habile que le concierge du quai de Béthune, tout d'abord je sus voir qu'elle était timbrée de Stockholm, SUÈDE, ce qui ne me surprit pas autrement. A Rome, j'avais été honoré de la bienveillance de Thorwaldsen, le grand sculpteur suédois, et souvent dans son atelier j'avais vu de ses compatriotes; c'était peut-être quelque commande qui m'arrivait par son intermédiaire; mais, la lettre décachetée, juge un peu de ma surprise et de mon émotion, en présence de ces premiers mots : *Monsieur mon fils...* La lettre était longue et je n'eus pas la patience de la lire avant de savoir le nom que je portais. Je courus donc d'abord à la signature; cette forme : *Monsieur mon fils,* que j'ai vue plusieurs fois dans l'histoire employée par les rois pour écrire à leurs rejetons, ne semblait-elle pas m'annoncer la plus aristocratique origine? Mais mon désappointement fut complet; de signature, point.

« Monsieur mon fils, me disait mon père anonyme, je ne regrette pas que, par votre insistance passionnée pour connaître le secret de votre naissance, vous ayez forcé la personne qui a eu soin de votre jeunesse de venir ici conférer avec moi, touchant le parti que pouvait nous commander cette dangereuse et turbulente curiosité. Depuis longtemps, je nourrissais une pensée qui arrive aujourd'hui à maturité, et de vive voix l'exécution en a été bien plus sûrement réglée qu'elle n'eût pu l'être par correspondance. Presque aussitôt après votre naissance, qui coûta la vie à votre mère, forcé de m'expatrier, j'ai fait dans un pays étranger une belle fortune, et dans le gouvernement de ce pays j'occupe un poste éminent. J'entrevois le moment où, libre de vous restituer mon nom, je pourrai en même temps vous procurer la survivance de la haute situation à laquelle je suis arrivé. Mais, pour parvenir à ce sommet, la notoriété que, de mon aveu, vous vous êtes mis en mesure d'acquérir dans les arts ne serait pas une recommandation suffisante; j'ai donc le désir que vous abordiez la vie politique; et dans cette voie,

sous les institutions actuelles de la France, il n'y a pas deux manières de devenir un homme considérable : il faut être député. Je sais que vous n'avez pas l'âge légal et que vous ne payez pas le cens. Mais dans un an vous aurez trente ans, et c'est juste le délai nécessaire pour que, devenu propriétaire, vous soyez en mesure de justifier de la possession annale. Dès demain, vous pouvez vous présenter chez les frères Mongenod, banquiers, rue de la Victoire; une somme de deux cent cinquante mille francs vous sera comptée; vous devrez l'employer immédiatement à l'acquisition d'un immeuble, affectant le surplus à prendre des intérêts dans quelque journal qui, le moment venu, appuiera votre candidature, et à une autre dépense qui vous sera expliquée plus bas. Votre aptitude politique m'est cautionnée par la personne qui, avec un zèle et un désintéressement que je ne saurai jamais reconnaître, a veillé sur votre abandon. Depuis quelque temps, elle vous a suivi, écouté, et elle est sûre que vous pourrez paraître dignement à la tribune. Vos opinions, d'un libéralisme ardent à la fois et modéré, me conviennent, et, sans le savoir, jusqu'ici vous avez très-habilement joué dans mon jeu.

» Je ne vous dis pas encore le lieu de votre élection probable; l'habileté occulte et profonde qui la prépare a d'autant plus de chances de réussir, qu'elle marchera plus sourdement et plus entourée de ténèbres; mais son succès peut être en partie assuré par l'exécution d'un travail que je vous recommande et dont je vous engage à accepter l'apparente étrangeté sans étonnement et sans commentaire. Provisoirement, vous continuerez d'être sculpteur et, avec le talent dont vous avez donné des preuves, vous nous ferez une statue de sainte Ursule. C'est un sujet qui ne manque ni de poésie, ni d'intérêt; sainte Ursule, vierge et martyre, était, à ce qu'on croit généralement, fille d'un prince de la Grande-Bretagne. Martyrisée vers le ve siècle, à Cologne, elle était supérieure d'un couvent de filles que la naïveté populaire a appelées *les Onze Mille Vierges;* plus tard, elle est devenue la patronne de l'ordre des Ursulines, auxquelles elle a donné son nom, et aussi la patronne de la fameuse maison de Sorbonne. Un artiste habile comme vous peut, à ce qu'il me semble, tirer parti de tous ces détails. Sans savoir la localité dont vous devez devenir le représentant, il sera convenable

que, dès à présent, vous rendiez extérieures vos velléités politiques et fassiez connaître votre dessein d'arriver à la députation. Mais ce que je ne saurais trop vous recommander, c'est le secret sur la communication qui vous est faite aujourd'hui, aussi bien que la patience de votre position présente. Laissez, de grâce, en paix mon mandataire, et, sans une curiosité qui pourrait, je vous en préviens, entraîner pour vous les plus grands malheurs, attendez le développement lent et calme du brillant avenir auquel vous êtes destiné. En refusant d'entrer dans mes desseins, vous vous ôteriez toute chance de jamais être initié au mystère que vous vous êtes montré si ardent à pénétrer; mais je ne veux pas même admettre la supposition de votre résistance, et j'aime mieux croire à votre déférence absolue pour les vœux d'un père, qui regardera comme le plus beau jour de sa vie celui où il lui sera enfin donné de se révéler à vous.

» *P.-S.* — Destinée à une chapelle de religieuses ursulines, votre statue sera en marbre. Hauteur : un mètre sept cent six millimètres, autrement dit cinq pieds trois pouces. Comme elle ne doit pas être placée dans une niche, n'en négligez aucun des aspects. Les frais en seront pris sur la somme de deux cent cinquante mille francs annoncée par la présente lettre. »

La *présente* lettre me laissa froid et mécontent: elle me dépossédait d'un espoir longtemps caressé, celui de retrouver une mère bonne comme la tienne, dont tu m'as si souvent, cher ami, conté la tendresse adorable. Ce n'était, après tout, qu'un demi-jour qui se faisait dans les brumes de mon existence, sans même me laisser connaître si j'étais ou non le fruit d'une union légitime. Il me parut d'ailleurs que, adressées à un homme de mon âge, les intimations paternelles avaient des airs bien impérieux et bien despotiques. N'était-ce pas quelque chose d'étrange de retourner ma vie, comme au collége, en manière de punition, on nous faisait retourner notre habit? De premier mouvement, les arguments qui, par toi ou par d'autres, ont pu être formulés contre ma vocation politique, je me les adressai. Cependant, la curiosité me fit passer chez les banquiers Mongenod, et, en trouvant là, bien effectifs et bien vivants, les deux cent cinquante mille francs qui m'étaient

annoncés, je fus conduit à raisonner d'autre façon. Je pensai qu'une volonté qui se mettait d'abord en frais de telles avances devait avoir quelque chose de sérieux; quand elle savait tout et moi rien, il me sembla que vouloir entamer une lutte avec elle n'était ni très-raisonnable ni très-opportun. En somme, avais-je de la répugnance pour la direction qui m'était insinuée? Non; les intérêts politiques m'ont toujours passionné dans un certain degré, et, si ma tentative électorale n'aboutissait pas, je retournerais à mon art sans être plus ridicule que toutes les ambitions mort-nées que l'on voit se produire à chaque législature nouvelle. J'ai donc acheté l'immeuble, et, devenu actionnaire du *National*, j'y ai trouvé des encouragements à mes prétentions politiques, en même temps que la certitude d'un ardent concours quand j'aurai révélé le lieu de ma candidature, sur lequel jusqu'ici il ne m'a pas été difficile de garder un silence absolu. J'ai également terminé la *Sainte Ursule*, et maintenant j'attends des instructions nouvelles, qui ne laissent pas de me paraître longues à venir, aujourd'hui que j'ai fort ébruité mon ambition parlementaire, et que le mouvement d'une prochaine élection générale, pour laquelle je me trouve de tout point en mesure, est déjà commencé. Je n'ai pas besoin, pour entrer dans les recommandations de la prudence paternelle, de te demander sur toute cette confidence une discrétion sans réserve. C'est une vertu qu'à ma connaissance tu pratiques d'une manière trop distinguée pour que j'aie besoin de te la prêcher. Mais j'ai vraiment tort, cher ami, de me permettre de ces méchantes allusions à notre passé, car, en ce moment, plus que tu ne penses, je me trouve ton obligé. Un peu par intérêt pour moi, et beaucoup par l'aversion assez générale qu'inspire la morgue de ton ex-beau-frère, lors de ma blessure, le parti démocratique est venu en masse s'inscrire chez moi, et par le tapage de ce duel, qui m'a vraiment beaucoup ébruité, nul doute que ma candidature n'ait gagné bien du terrain. Trêve donc à tes éternelles reconnaissances; ne vois-tu pas que c'est moi qui te redois!

DORLANGE A MARIE-GASTON.

Paris, avril 1839.

Cher ami, tant bien que mal, je continue mon rôle de candidat sans collége; mes amis s'en étonnent, et, moi, je m'en inquiète, car quelques semaines à peine nous séparent de l'élection générale, et, s'il devait arriver que toute cette mystérieuse préparation aboutît à néant, la belle figure, je te prie, que je ferais en face de M. Bixiou, dont tu m'écrivais il y a quelque temps les malicieux aperçus! Une pensée pourtant me rassure : il me paraît difficile qu'on ait ainsi semé deux cent cinquante mille francs dans mon sillon électoral sans prétendre, en définitive, y récolter quelque chose; peut-être même, à bien prendre la chose, chez ceux qui travaillent pour moi d'une façon si peu pressée et si souterraine, cette lenteur doit-elle faire supposer une grande confiance du succès. Quoi qu'il en soit, je suis tenu par cette longue attente dans un désœuvrement qui me pèse; à cheval, en quelque sorte, sur deux existences, celle dans laquelle je n'ai pas le pied encore et celle dont je ne suis pas tout à fait sorti, je n'ai le cœur à entreprendre aucun travail et ne ressemble pas mal à un voyageur qui, ayant devancé l'heure de la diligence, ne sait plus que faire de sa personne et à quoi dépenser son temps. Tu ne te plaindras pas, je pense, que je fasse tourner ce *far niente* au profit de notre correspondance, et, ma foi! puisque je suis de loisir, je reviendrai sur deux articles de ta dernière lettre auxquels je n'avais pas d'abord trouvé utile de donner une grande attention. D'une part, tu m'avertissais que mes prétentions parlementaires n'avaient pas le suffrage de M. Bixiou; d'autre part, tu m'insinuais que je pourrais bien être exposé à tomber amoureux de madame de l'Estorade, si même je ne l'étais déjà. Parlons d'abord de la grande désapprobation de M. Bixiou, comme on disait autrefois la grande trahison de M. de Mirabeau.

D'un seul mot, je te peindrai l'homme: M. Bixiou est un envieux. Chez lui, il y avait incontestablement l'étoffe d'un grand artiste; mais, dans l'économie de son existence, le ventre a tué le cœur et la tête, et à tout jamais, par la domination des appétits sensuels,

il s'est rivé à la condition de *caricaturiste*, c'est-à-dire à la condition d'un homme qui, au jour le jour, s'escompte en menus produits, vrais travaux de forçat, faisant gaiement vivre leur homme, mais n'ayant après eux ni considération, ni lendemain. Talent avorté et à jamais impuissant, il a dans l'esprit, comme sur le visage, ce grimacement éternel et désespéré que d'instinct la pensée humaine a toujours prêté aux anges déchus. De même que l'esprit de ténèbres s'attaque de préférence aux grands saints, qui lui rappellent le plus durement la nature angélique du haut de laquelle il est tombé, de même M. Bixiou se plaît à baver sur les talents et sur les caractères chez lesquels il pressent de la force, de la séve et le dessein courageusement pris de ne se point gaspiller comme lui. Mais ce qui doit te rassurer un peu sur la portée de ses calomnies et de ses médisances, car, au récit que t'a fait M. de l'Estorade, je m'aperçois qu'il entreprend l'une et l'autre *partie*, c'est que, dans le temps même où il se croit le plus savamment occupé à faire de moi une autopsie burlesque, il n'est en mes mains qu'une marionnette obéissante, un pantin dont je tiens les fils et que je fais babiller à ma volonté. Étant convenu qu'un peu d'ébruitement devait être d'avance donné à ma vocation d'homme d'État, je pensai à me procurer quelques crieurs publics, *forts en gueule*, comme dit madame Pernelle, et sachant bien donner de la voix. Entre ces trompettes de foire, si j'en avais connu une au son plus criard et au jeu plus assourdissant que mons Bixiou, c'est à celle-là, de préférence, que je me fusse adressé. J'ai profité de la curiosité malveillante qui sans cesse pousse cette aimable teigne à s'insinuer dans tous les ateliers, pour l'inonder de ma confiance; je lui ai tout communiqué : ma bonne fortune, les deux cent cinquante mille francs, que j'ai attribués seulement à un coup de Bourse, tous mes plans de conduite parlementaire, et jusqu'au numéro de la maison dont je suis devenu propriétaire. Je serais bien trompé si, ce numéro, il ne l'avait pas quelque part écrit sur son agenda.

Voilà, ce semble, de quoi rabattre un peu l'admiration des auditeurs du salon Montcornet, et comment ce terrible causeur ne serait plus tout à fait *un bureau de renseignements miraculeux!* Quant à mon horoscope politique, qu'il a bien voulu se donner la peine de

tirer, je ne puis pas dire qu'absolument parlant cette astrologie manque de vérité. Il est bien certain qu'avec ma prétention de ne marcher au pas d'aucune opinion je dois arriver à cette situation si bien résumée par un avocat continuateur de M. de la Palisse, lorsqu'il s'écriait avec une burlesque emphase : « Que faites-vous, messieurs, quand vous placez un homme dans la solitude? Vous l'isolez. » L'isolement, en effet, au début, doit être mon lot, et la vie artiste, où l'on vit seul, où l'on tire tout de soi-même, comme l'éternel Créateur dont on travaille à imiter l'œuvre, ne m'a que trop prédisposé à caresser cette situation. Mais si, par elle, en commençant surtout, je dois être destitué de toute influence de couloirs, peut-être me servira-t-elle à la tribune, car, là, je parlerai dans ma force et dans ma liberté. N'ayant à compter avec aucun engagement, avec aucune petite misère des partis, rien ne m'empêchera d'être l'homme que je suis et d'exprimer dans leur saint' crudité toutes les idées que je croirai saines et justes. Je sais bien que, devant les hommes assemblés, ce n'est pas toujours leur tour, à ces pauvres vérités vraies, de devenir contagieuses ou seulement de se voir gracieusement accueillies. Mais n'as-tu pas remarqué aussi qu'en sachant prendre ses occasions on finit par rencontrer de ces journées qui sont en quelque sorte les fêtes de la morale et de l'intelligence, et où naturellement, presque sans effort, triomphe la pensée du bien? Ces jours-là, écouté des plus mal prévenus, on les fait bons de sa propre honnêteté, et sympathiques, au moins à la passade, pour tout ce qui est droit, vrai et élevé. Je ne me le dissimule pas pourtant, si par mon procédé on peut prétendre à quelque considération et à quelque notoriété oratoire, on ne fait pas très-utilement la chasse aux portefeuilles, et l'on n'acquiert pas cette réputation d'homme pratique à laquelle il est devenu de mode de tant sacrifier aujourd'hui. Mais, si à la longueur de mon bras je n'ai pas d'influence, à distance j'aurai ma portée, parce que, la plupart du temps, je parlerai par la fenêtre, hors de la sphère étouffée et rétrécie de la vie parlementaire, par-dessus la tête de ses passions mesquines et de ses petits intérêts. Or, ce succès suffit aux desseins que paraît avoir sur moi la bienveillance paternelle. Ce que l'on semble désirer, c'est que je résonne et que je retentisse. Prise de ce point de vue, la politique a, ma foi!

encore un côté artiste qui ne sera pas dans un désaccord trop apparent avec mon passé.

Maintenant, venons à un autre propos, celui de ma passion née ou à naître pour madame de l'Estorade. Voici à ce sujet ta très-judicieuse déduction : En 1837, lorsque tu partis pour l'Italie, madame de l'Estorade était encore en pleine fleur de beauté. Avec cette existence calme et abritée contre toute passion qui toujours a été la sienne, il paraît peu probable que le travail de deux années ait pu beaucoup marquer sur elle, et la preuve que, pour cette privilégiée, le temps n'a pas dû marcher, c'est la bizarre et audacieuse insistance que j'ai mise à m'inspirer d'elle. Donc, si le mal n'est déjà fait, au moins faut-il m'en donner de garde; de l'admiration de l'artiste à celle de l'homme, il n'y a qu'un pas, et l'histoire de feu Pygmalion se recommande à toute ma prudence. — D'abord, savant docteur et mythologue, on pourrait vous faire remarquer ceci : Sur place et beaucoup mieux posé que vous pour apprécier les dangers de la situation, le principal intéressé ne semble pas en prendre le moindre souci. M. de l'Estorade ne me fait qu'une querelle : il trouve mes visites trop rares, et ma discrétion, pour lui, c'est pure sauvagerie. — Parbleu! un mari, vas-tu t'écrier, il est dans son rôle d'être le dernier à savoir qu'on courtise sa femme! — Soit. Mais la haute renommée de vertu de madame de l'Estorade, mais cette raison froide et presque calculatrice qui, si souvent, en elle, servit à pondérer la pétulance ardente et passionnée d'une autre personne qui te fut connue? Ne m'accorderas-tu pas d'ailleurs que, poussé au degré de ferveur, j'ai presque dit de fanatisme, où il apparaît chez la femme, l'amour des enfants doit être pour elle un préservatif infaillible? Pour elle, bien. Mais ce n'est pas de sa tranquillité, c'est de la mienne que ton amitié s'occupe, et, si Pygmalion n'était pas parvenu à animer sa statue, la belle vie que son amour lui faisait! A ta charitable sollicitude je pourrais répondre par mes principes, quoique le mot et la chose soient furieusement passés de mode; par un certain respect bête que j'ai toujours professé pour la foi conjugale; par la diversion bien naturelle que la grave entreprise où je suis sur le point de m'engager doit faire dans ma tête à toutes les légèretés d'imagination. Je pourrais te dire encore que, sinon par la hauteur du génie, au moins par toutes

les tendances de mon esprit et de mon caractère, j'appartiens à cette forte et sérieuse école des artistes d'une autre époque, qui, trouvant que l'art est long et la vie courte, *ars longa et vita brevis*, ne faisaient pas la faute de jeter à de sottes et plates intrigues leur temps et leur puissance de création. Mais j'ai mieux que tout cela à t'offrir. Puisque M. de l'Estorade ne t'a rien laissé ignorer des circonstances vraiment romanesques dans lesquelles ma rencontre s'est faite avec sa femme, tu dois savoir qu'un souvenir m'a jeté sur les pas de ce beau modèle. Eh bien, ce souvenir, en même temps qu'il m'attirait vers la belle comtesse, se trouve être tout ce que l'on peut supposer de plus efficace pour m'en tenir à distance. Ceci te paraît, n'est-ce pas, cruellement alambiqué et énigmatique? mais laisse un peu faire, je vais m'expliquer. Si tu n'avais pas jugé convenable de rompre le fil qui, pendant longtemps, avait rattaché l'une à l'autre nos deux existences, je n'aurais pas aujourd'hui tant d'arriéré à reprendre; mais, puisque, entre nous, tu as rendu une liquidation nécessaire, il faut, mon cher garçon, prendre ton parti de toutes mes histoires et savoir bravement écouter.

En 1835, dernière année de mon séjour à Rome, je m'étais lié d'une intimité assez étroite avec un camarade de l'Académie nommé Desroziers. C'était un musicien, esprit distingué et observateur, qui probablement aurait été loin dans son art, s'il n'eût été enlevé par une fièvre typhoïde l'année qui suivit mon départ. Un jour que l'idée nous avait pris de pousser jusqu'en Sicile, une de ces excursions permises par le règlement de l'école, nous nous trouvâmes radicalement à sec, et, comme nous nous promenions par les rues de Rome, occupés à chercher un moyen de remettre un peu de prospérité dans nos finances, nous vînmes à passer devant le palais Braschi. Ses portes grandes ouvertes donnaient accès à un va-et-vient de gens de toute sorte qui ne cessaient de sortir et d'entrer.

— Parbleu! me dit Desroziers, c'est juste notre affaire!

Et, sans qu'il veuille m'expliquer où il me mène, nous voilà suivant cette foule et pénétrant avec elle dans le palais.

Après avoir monté un magnifique escalier de marbre, et traversé une longue enfilade d'appartements assez pauvrement meublés, suivant la mode des palais romains, qui ont tout leur luxe en plafonds, tableaux, statues et autres objets d'art, nous parvenons à

une pièce entièrement tendue de noir, et illuminée par quantité de cierges. C'était, tu l'as déjà compris, une chambre ardente. Au milieu, sur une estrade couronnée d'un riche baldaquin, reposait une *chose* à la fois la plus hideuse et la plus grotesque que tu puisses te figurer : imagine un petit vieillard dont les mains et le visage sont arrivés à un tel état de dessiccation, qu'auprès de lui une momie t'eût semblé étaler un appétissant embonpoint. Vêtu d'une culotte de satin noir, d'un habit de velours violet coupé *à la française*, d'un gilet blanc brodé d'or d'où s'échappe un énorme jabot de point d'Angleterre, ce squelette a les joues couvertes d'une couche épaisse de carmin, qui fait d'autant ressortir le ton parcheminé du reste de la peau; puis, par-dessus une perruque blonde frisée à petites boucles, il est affublé d'un immense chapeau à plumes, posé crânement sur l'oreille de manière à provoquer, quoi qu'ils en aient, l'hilarité des visiteurs les plus respectueux. Après un coup d'œil donné à cette ridicule et lamentable exhibition, préliminaire obligé des funérailles dans l'étiquette de l'aristocratie romaine :

— Voilà la fin! me dit Desroziers; maintenant, viens-t'en voir le commencement.

Cela dit, sans répondre à aucune de mes questions, parce qu'il avait à ménager un effet dramatique, il me mène au musée Albani, et, me plaçant devant une statue qui représente Adonis couché sur une peau de lion :

— Que te semble de cela? me dit-il.

— Ça? répondis-je après un premier coup d'œil, c'est beau comme l'antique.

— Antique comme moi! reprend Desroziers; et, sur un coin du socle, il me fait lire la signature : SARRASINE, 1758. (Voir *Sarrasine*.)

— Antique ou non, c'est un chef-d'œuvre, repris-je quand j'eus fini de contempler sous tous les aspects cette délicieuse création; mais ce chef-d'œuvre et la hideuse caricature que tu m'as mené voir tout à l'heure, comment cela nous conduit-il en Sicile?

— Moi, j'eusse d'abord commencé par demander ce que c'est que Sarrasine.

— Inutile, répondis-je; on m'avait déjà parlé de cette statue; elle m'était sortie de la mémoire, parce qu'à l'époque où j'étais

venu pour la visiter, le musée Albani était fermé, comme disent les affiches de théâtre, pour cause de réparations. Sarrasine, on me l'a aussi expliqué, était un élève de Bouchardon, comme nous, pensionnaire du roi de Rome, où il mourut dans les six premiers mois qui suivirent son arrivée.

— Mais par qui, comment mourut-il?

— Probablement de maladie, repartis-je, sans me douter que je faisais là une sorte de réponse prophétique à l'adresse de celui auquel je parlais.

— Point du tout, répliqua Desroziers, les artistes n'ont pas une manière si bête de mourir.

Et il me donna les détails suivants :

— Garçon de génie, mais homme à passions ardentes, Sarrasine, presque aussitôt après son arrivée à Rome, était tombé amoureux fou de la première cantatrice du théâtre Argentina, nommée la Zambinella. A l'époque où il s'était épris de cette passion, le pape ne permettait pas qu'à Rome les femmes parussent sur le théâtre; mais, par une opération chirurgicale également très-connue et pratiquée en Orient, on tournait la difficulté. La Zambinella était un des plus merveilleux produits de cette industrie. Furieux d'apprendre où il avait fourvoyé son amour, Sarrasine, qui, avant cette terrible lumière, avait fait d'imagination la statue de sa maîtresse apocryphe, avait été sur le point de la tuer; mais elle était protégée par un haut personnage, qui, prenant les devants, avait rafraîchi le sang du farouche sculpteur par deux ou trois coups de stylet sûrement dirigés. La Zambinella n'avait pas approuvé cette violence, mais elle n'en avait pas moins continué de chanter au théâtre Argentina et sur tous les théâtres de l'Europe, en amassant une fortune princière. L'âge arrivé pour elle de quitter la scène, elle était devenue un petit vieillard coquet, timide, mais volontaire et capricieux comme une femme. Donnant toute l'affection dont il était capable à une nièce merveilleusement belle, il l'avait mise à la tête de sa maison; c'était la madame Denis de cet étrange Voltaire, et il la destinait à recueillir son immense héritage. Éprise d'un Français nommé le comte de Lanty, qui passait pour un chimiste très-habile, sans que d'ailleurs on sût trop rien de ses antécédents, la belle héritière n'avait qu'à grand'peine

obtenu de son oncle la permission d'épouser l'homme qu'elle avait distingué. Mais, en donnant, de guerre lasse, les mains à ce mariage, l'oncle avait stipulé que sa nièce ne se séparerait pas de lui. Pour mieux assurer l'exécution de cet engagement, ne lui constituant pas de dot, il ne s'était point dessaisi de la moindre partie de sa fortune, dont, au reste, il faisait jouir son entourage avec une grande générosité. Ennuyé partout, et sans cesse poussé par un invincible besoin de locomotion, le fantasque vieillard, traînant à sa suite le ménage dont, au moins viagèrement, il s'était assuré le respect et l'affection, avait été successivement s'établir sur les points les plus éloignés du globe. En 1829, presque centenaire et tombé dans une sorte d'idiotisme qui néanmoins le laissait encore lucide quand il entendait de la musique, on avait à traiter une question d'intérêt avec les Lanty et deux enfants nés de leur mariage, il était venu s'installer dans un splendide hôtel du faubourg Saint-Honoré. Là, tout Paris était venu, attiré par la beauté toujours éclatante de madame de Lanty, par les grâces naïves de sa fille Marianina, par la splendeur de fêtes vraiment royales, et par une incroyable senteur d'inconnu qu'exhalait l'atmosphère de ces mystérieux étrangers. Les commentaires surtout étaient infinis à l'endroit de ce petit vieillard, qui, à la fois entouré de soins et d'égards et ayant l'air d'être tenu en chartre privée, se glissait parfois comme un spectre au milieu des raouts somptueux dont on s'efforçait de le faire absent, et qu'il semblait prendre un malicieux plaisir à effarer de ses apparitions. Les coups de fusil de juillet 1830 avaient mis en fuite le fantôme, et, en quittant Paris, au grand désespoir des Lanty, il avait voulu obstinément revoir Rome, sa ville natale, où sa présence avait ravivé tous les humiliants souvenirs de son passé. Mais Rome avait été sa dernière étape, il venait d'y mourir, et c'était lui que nous avions vu si ridiculement attifé dans la chambre ardente du palais Braschi, et lui encore que nous avions sous les yeux représenté dans tout l'éclat de sa jeunesse au musée Albani.

Les détails que venait de me donner Desroziers étaient curieux sans doute, et, d'ailleurs, impossible de mieux dramatiser un contraste, mais comment cela nous menait-il en Sicile? Là était toujours la question.

— Tu as bien, me dit Desroziers, tout le talent qu'il faut pour faire une copie de cette statue?

— J'aime à le croire, du moins.

— Et moi, j'en suis sûr. Obtiens donc la permission du conservateur, et aussitôt mets-toi à l'œuvre; j'ai marchand pour cette copie.

— Et qui nous l'achètera?

— Parbleu! le comte de Lanty; je donne des leçons d'harmonie à sa fille, et, quand j'aurai annoncé dans sa maison qu'il se prépare une belle copie de l'*Adonis*, on n'aura pas de repos qu'on n'en ait fait l'acquisition.

— Mais ceci n'aura-t-il pas l'air d'un *chantage?*

— Point du tout. Dans le temps, les Lanty eux-mêmes ont fait faire par Vien une copie peinte, faute d'avoir pu acheter le marbre, dont le musée Albani n'a voulu se dessaisir à aucun prix. Plusieurs essais de reproduction ont de même été demandés à la sculpture; tous ont échoué. Réussis, et tu seras payé de manière à faire quarante fois le voyage de Sicile, car tu auras contenté une fantaisie qui désespérait d'elle-même, et qui, l'argent donné, se croira encore ton obligée.

Deux jours après, le travail était commencé, et, comme il était de mon goût, je le poussai assez chaudement pour qu'au bout de trois semaines, faisant, sous la conduite de Desroziers, invasion dans mon atelier, la famille de Lanty, en grand deuil, pût donner son attention à une esquisse très-avancée. M. de Lanty dut me paraître bon connaisseur, il se déclara satisfait de mon œuvre. Favorite de son grand-oncle et ayant eu dans son testament une mention particulière, Marianina, plus que tous les autres, parut heureuse du succès de ma tentative. Marianina était alors une fille de vingt et un ans; je ne t'en fais pas le portrait, puisque tu connais madame de l'Estorade, avec qui sa ressemblance est frappante. Déjà musicienne accomplie, cette charmante fille avait pour tous les arts de remarquables dispositions. En venant de temps à autre dans mon atelier pour suivre les progrès de mon travail, qui, du reste, par suite d'un accident, ne fut pas terminé, il lui prit, comme à la princesse Marie d'Orléans, un goût de sculpture, et jusqu'au départ de la famille, qui eut lieu quelques mois avant qu'à

mon tour je dusse quitter Rome, mademoiselle de Lanty reçut de moi des leçons. J'étais à mille lieues de la pensée de recommencer Saint-Preux ou Abélard; mais, je dois le dire, c'était avec un rare bonheur que je communiquais ma science. Il y avait dans l'élève tant d'intelligence, tant de promptitude à profiter des moindres indications; Marianina était à la fois d'une humeur si enjouée et d'un jugement si mûr; sa voix, quand elle chantait, allait si profondément à l'âme; et à chaque instant, par les domestiques, dont elle était adorée, m'arrivait la connaissance de tant d'actions nobles, élevées, charitables, que, sans l'avertissement de son immense fortune qui me tenait à distance, j'aurais pu courir quelque chose de ce danger contre lequel tu entends me prémunir aujourd'hui. D'autre part, Marianina trouvait mon enseignement lumineux. Bientôt accepté dans la maison sur le pied d'une certaine familiarité, je pus m'apercevoir que ma belle élève ne paraissait pas se déplaire à ma conversation. Lorsque, pour elle et pour sa famille, il fut question d'aller de nouveau habiter Paris, tout à coup, découvrant au séjour de Rome des agréments infinis, elle témoigna un vrai regret de le quitter, et je crois, Dieu me le pardonne, qu'au moment où je pris congé d'elle quelque chose comme une larme vint briller dans ses yeux. Lors de mon retour à Paris, ma première visite fut pour l'hôtel Lanty.

Marianina était trop bien élevée et d'une nature trop bienveillante pour aller jamais avec personne jusqu'à la désobligeance et jusqu'au dédain mais, tout d'abord, je m'aperçus qu'une allure singulièrement froide et contenue s'était substituée à la gracieuse et amicale liberté de ses manières. Ce qui me parut probable, c'est que le goût qu'elle avait pu montrer, je ne dis pas pour ma personne, mais pour ma conversation et pour mon esprit, avait été remarqué par son entourage. On devait lui en avoir fait la leçon, et elle me parut exécuter une sévère consigne, que d'ailleurs les façons rêches et peu accueillantes de M. et de madame de Lanty me laissèrent facilement supposer. Quelques mois plus tard, au salon de 1837, je crus avoir la confirmation de cet aperçu. J'avais exposé une statue qui fit quelque sensation. Autour de ma *Pandore,* constamment il y avait foule. Souvent perdu dans cette presse, je venais incognito savourer ma gloire et récolter mon succès comp-

tant. Un vendredi, jour du beau monde, je vois de loin venir la famille de Lanty. La mère donnait le bras à un lion très-connu, le comte Maxime de Trailles; Marianina avait pour cavalier son frère; quant à M. de Lanty, qui, comme à son ordinaire, me parut assez soucieux, il était l'homme de la chanson de *Malbrouck*, tu sais, celui qui ne porte rien. Par une habile manœuvre, pendant que mes gens travaillaient à percer la foule, je me glisse derrière eux de manière à pouvoir recueillir leur impression sans être aperçu. *Nil admirari*, ne trouver rien de beau, est l'instinct naturel de tout homme à la mode : aussi, après un examen très-sommaire de mon œuvre, M. de Trailles commença-t-il à lui trouver les défauts les plus choquants; l'arrêt d'ailleurs fut rendu à voix haute et intelligible, de telle sorte que rien de son dispositif ne devait être perdu pour personne, dans l'étendue d'un certain rayon. Sentant d'autre manière, Marianina écouta le profond discoureur avec quelques haussements d'épaules; puis, quand il eut fini :

— Quel bonheur, lui dit-elle, que vous soyez venu avec nous ! Sans votre jugement si éclairé, j'étais capable, avec tout le bon public, de trouver cette statue admirable; vraiment, c'est dommage que l'auteur ne soit pas là pour apprendre de vous son métier.

— Mais c'est que justement il est là, derrière vous, dit en riant à gorge déployée une grosse femme que je venais de saluer, une ancienne carrossière qui me loue la maison où est établi mon atelier.

L'instinct l'emporta sur la réflexion, et involontairement Marianina se retourna; quand elle m'aperçut, un pied de rouge s'étendit sur son visage; moi, je n'eus que le temps de m'esquiver. Une fille qui prenait si vertement mon parti, et qui ensuite se montrait si troublée d'être surprise en cette bienveillance, ne devait pas décidément me voir avec déplaisir; et comme, en définitive, lors de ma première visite, je n'avais été que froidement accueilli, à la suite de l'exposition, nommé chevalier de la Légion d'honneur, je résolus de faire une nouvelle épreuve. Peut-être la distinction dont je venais d'être l'objet me vaudrait-elle cette fois un traitement meilleur du fier M. de Lanty.

Reçu par un vieux domestique que Marianina affectionnait :

— Ah! monsieur, me dit-il, il s'est passé ici des choses bien tristes!

— Mais quoi donc? demandai-je vivement.

— Je vais annoncer monsieur, fut sa seule réponse.

Et, un instant après, j'étais introduit dans le cabinet de M. de Lanty.

Cet homme me reçut sans se lever et me salua de cette apostrophe :

— Je vous trouve courageux, monsieur, d'avoir eu la pensée de vous présenter ici.

— Mais je n'y avais pas encore été reçu de manière à croire que j'eusse besoin d'un si grand courage.

— Vous venez sans doute, continua M. de Lanty, chercher ce que vous avez eu la maladresse de laisser dans nos mains; je vais vous rendre, monsieur, cet objet galant.

Et, s'étant levé, il alla prendre dans un tiroir de son bureau un petit portefeuille élégant qu'il me présenta. Comme je marquais une sorte de stupéfaction :

— Ah! par exemple, ajouta-t-il, les lettres n'y sont pas; j'ai pensé que vous me permettriez de les garder.

— Ce portefeuille, des lettres!... tout ceci, monsieur, est une énigme pour moi.

En ce moment entra madame de Lanty.

— Que voulez-vous? lui demanda brusquement son mari.

— J'ai su, répondit-elle, que monsieur était ici, et, comme je devais prévoir entre lui et vous une explication désagréable, je fais mon devoir de femme en venant pour m'interposer.

— Votre présence, madame, dis-je alors, n'aura pas de peine à me conseiller la plus parfaite modération, car évidemment ce qui se passe est le résultat de quelque malentendu.

— Ah! c'est trop fort, dit M. de Lanty en retournant au tiroir dont précédemment le portefeuille était sorti.

Et, un peu après, quand, avec brusquerie, il m'eut mis dans les mains un petit paquet de lettres liées par une faveur rose :

— Je pense, continua-t-il, qu'à ce coup le malentendu va cesser.

Je regardai ces lettres, elles n'étaient point timbrées de la poste et portaient toutes pour suscription : *A monsieur Dorlange*, ces

trois mots écrits d'une main de femme qni m'était inconnue.

— Vous êtes, monsieur, repris-je froidement, plus avancé que moi; vous avez en votre possession des lettres qui semblent m'appartenir, sans m'être jamais parvenues.

— Ma foi, s'écria M. de Lanty, il faut convenir que vous êtes un comédien admirable; jamais je n'ai vu jouer avec autant de naturel l'innocence et l'étonnement.

Mais, pendant qu'il prononçait cette phrase, madame de Lanty s'était adroitement placée derrière son mari, et, par une pantomime suppliante et parfaitement significative, elle me conjurait d'accepter la position contre laquelle je me défendais. Mon honneur était trop engagé et je voyais vraiment trop peu clair à ce que je faisais, pour être disposé à me rendre du premier coup. Cherchant donc à m'orienter un peu :

— Mais, monsieur, demandai-je, les lettres, de qui sont-elles donc? qui me les aurait adressées?

— De qui sont ces lettres? s'écria M. de Lanty d'un accent qui quittait l'ironie pour tourner à l'indignation.

— Inutile de nier, monsieur, dit alors madame de Lanty; Marianina a tout avoué.

— Mademoiselle Marianina, répondis-je, m'aurait écrit ces lettres? Il y a alors quelque chose de bien simple : qu'on veuille me mettre en sa présence; de sa bouche, l'affirmation des faits les plus improbables sera tenue par moi pour la vérité.

— Le tour est galant, répliqua M. de Lanty; mais Marianina n'est plus ici, elle est dans un couvent, pour jamais à l'abri de vos entreprises et des entraînements de sa ridicule passion. Si c'est cela que vous êtes venu savoir, vous voilà renseigné. Maintenant, brisons là, car je ne vous cache pas que ma patience, ma modération, ont un terme, si votre impudence n'en a pas.

— Monsieur!... m'écriai-je avec émotion.

Mais, en voyant madame de Lanty faire le geste de me supplier à genoux, je pensai que peut-être l'avenir de Marianina était intéressé à l'attitude que je prendrais. M. de Lanty était d'ailleurs grêle, chétif, il approchait de la soixantaine et paraissait très-consciencieusement convaincu de son outrage imaginaire : je ne relevai donc pas sa dure parole et me retirai sans autre incident.

J'avais espéré que le vieux domestique par lequel j'avais eu comme un avant-goût de cette scène pourrait, à ma sortie, se trouver sur mon passage et me donner quelques explications; mais je ne le vis point, et restai livré sans lumière aucune à l'infini de mes suppositions.

Le lendemain matin, j'étais levé à peine, quand on vint m'annoncer M. l'abbé Fontanon. (Voir *une Double Famille.*) J'ordonne qu'on l'introduise, et bientôt je me trouve en présence d'un grand vieillard au teint bilieux, à la mine sombre et sévère, qui, ayant sans doute la conscience de son mauvais aspect, tâche à le racheter par tout le raffinement de la plus exquise politesse et par une apparence de doucereuse mais glaciale obséquiosité.

Une fois qu'il eut pris place :

— Monsieur, me dit-il, madame la comtesse de Lanty m'a fait l'honneur de me donner la direction de sa conscience. J'ai su par elle une scène qui s'est passée hier entre vous et son mari. La prudence ne lui permettant pas de vous donner elle-même quelques explications auxquelles vous avez un droit incontestable, je me suis chargé de vous les transmettre, et c'est dans cet intérêt que vous me voyez ici.

— Je vous écoute, monsieur, me contentai-je de répondre.

— Il y a quelques semaines, reprit l'abbé, M. de Lanty fit l'acquisition d'une terre dans les environs de Paris, et, profitant des premiers beaux jours du printemps, il alla aussitôt s'y installer avec toute sa famille. M. de Lanty dort peu; et, une nuit qu'il était éveillé sans avoir chez lui de lumière, il crut entendre un bruit de pas sous sa fenêtre, qu'il ouvrit aussitôt, en interpellant d'un « Qui va là? » bien accentué le visiteur nocturne, dont il croyait s'être avisé. Il ne s'était pas trompé, il y avait quelqu'un, quelqu'un qui ne répondit pas et qui prit aussitôt la fuite, sans que deux coups de pistolet que lâcha aussitôt M. de Lanty produisissent aucun effet. D'abord, on crut à une tentative de vol; mais cette version était peu probable; le château n'était pas meublé, les nouveaux propriétaires étaient venus y camper pour très-peu de temps : les voleurs, qui d'ordinaire prennent langue, ne devaient donc pas s'attendre à y trouver beaucoup d'objets de valeur; d'ailleurs, un autre renseignement vint donner aux soupçons de M. de Lanty une

direction tout autre. Il apprit que, deux jours après son arrivée, *un beau monsieur* était venu prendre une chambre dans un cabaret au village avoisinant le château ; que ce monsieur paraissait se cacher, et que plusieurs fois il était sorti la nuit ; dès lors, il ne s'agissait plus d'un voleur, mais bien d'un amoureux...

— Je ne sache pas, monsieur l'abbé, dis-je en interrompant, de romancier qui conte mieux que vous.

J'espérais par cette assimilation peu édifiante décider le conteur à précipiter son allure, car tu comprends mon impatience d'arriver au fait.

— Il s'agit malheureusement, reprit l'abbé, d'une réalité sérieuse. Vous allez en juger. M. de Lanty depuis longtemps observait sa fille, chez laquelle des passions ardentes lui paraissaient prochainement devoir faire explosion. Vous-même, monsieur, d'abord, à Rome, lui aviez donné quelques inquiétudes...

— Bien gratuites, monsieur l'abbé, interrompis-je.

— Oui, je sais que, dans vos rapports avec mademoiselle de Lanty, vous n'avez pas cessé d'être parfaitement convenable. D'ailleurs, le départ de Rome coupa court à cette première sollicitude ; mais, à Paris, une autre personne parut vivement occuper notre jeune tête, et, d'un instant à l'autre, M. de Lanty se proposait d'avoir avec elle, à ce sujet, une explication. Or, l'homme dont elle semblait éprise est un personnage audacieux, entreprenant, très-capable de tout risquer pour compromettre une héritière. Interrogée sur la question de savoir si, par quelques légèretés, elle avait encouragé ou du moins fait naître l'idée de l'insolente démarche dont on recherchait l'auteur, mademoiselle de Lanty eut une attitude à éloigner tous les soupçons.

— Je l'aurais juré ! m'écriai-je.

— Attendez, reprit l'abbé. Une femme de chambre fut alors accusée, et aussitôt elle reçut ordre de quitter la maison. Le père de cette fille est un homme violent, et, en rentrant chez lui chargée de cette honte, elle devait s'attendre au traitement le plus rigoureux. Mademoiselle de Lanty, il faut lui rendre cette justice, eut un mouvement chrétien : elle ne voulut pas qu'une innocente payât pour elle ; allant se jeter aux pieds de son père, elle lui avoua que la visite nocturne était réellement à son adresse, et, sans

l'avoir positivement autorisée, jusqu'à un certain point elle ne s'en étonnait pas. Le nom de l'audacieux, aussitôt M. de Lanty le prononça; mais la coupable ne voulut pas convenir que son père fût dans la vérité, et en même temps elle refusa de substituer un autre nom à celui qu'elle désavouait. La journée passée dans cette lutte, M. de Lanty espéra la finir en chargeant sa femme de le remplacer là où il avait échoué. Il pensait avec raison que de mère à fille il y aurait plus d'expansion et de franchise. En effet, seule à seule avec madame de Lanty, Marianina finit par avouer que les soupçons de son père avaient porté juste; mais en même temps elle donna de sa réticence obstinée un motif qui ne laissait pas de mériter grande considération. L'homme dont elle avait encouragé les entreprises a eu dans sa vie plusieurs duels heureux. Il est posé par sa naissance sur un pied de parfaite égalité avec MM. de Lanty, vit dans le même monde, a, par conséquent, la chance continuelle de se rencontrer avec eux. De grands malheurs, dès lors, n'étaient-ils pas à craindre? Le moyen que le père ou le fils supportassent sa présence sans lui demander compte d'une conduite si insultante à l'honneur de leur maison? Que faire alors? C'est à la jeune imprudente que vint cette idée : jeter à M. de Lanty un nom qui, en lui laissant toute sa colère, ne lui fît pas une nécessité de la vengeance.

— J'entends, interrompis-je, le nom d'un homme qui ne fût pas *né*, un personnage sans conséquence, un artiste, par exemple, un sculpteur ou autre faquin de cette espèce...

— Je crois, monsieur, reprit l'abbé, que vous prêtez à mademoiselle de Lanty un sentiment qui lui est bien étranger. Elle n'a, à mon avis, que trop d'entraînement vers les arts, et c'est peut-être ce qui a amené chez elle ce fatal bouillonnement de l'imagination. Ce qui la décida à se réfugier dans votre nom contre les désastres qu'elle entrevoyait, ce fut le souvenir des doutes que précédemment M. de Lanty avait eus à votre sujet; vous étiez pour elle un complice plus vraisemblable, je crois pouvoir assurer qu'elle ne vit rien au delà.

— Mais enfin, monsieur l'abbé, ce portefeuille, ces lettres qui, dans la scène d'hier, ont joué un rôle si étrange?

— Tout cela est encore une invention de Marianina; et, quoique,

dans la circonstance, les singulières ressources de son esprit aient été tournées à bien, c'est surtout par ce côté, si elle était restée dans le monde, que son avenir m'eût paru effrayant. Une fois convenu, avec madame de Lanty, que vous seriez donné pour le promeneur nocturne, il fallait entourer cet aveu des conditions les plus favorables pour en assurer le succès. Au lieu de le parler, cette terrible fille imagina de le mettre en action. Elle passa la nuit à écrire les lettres qui vous ont été montrées. Des papiers différents, l'écriture diversifiée avec soin, jusqu'à l'encre, dont elle eut soin de modifier les teintes, rien ne fut oublié par elle. Ces lettres écrites, elles furent placées dans ce portefeuille que M. de Lanty ne lui connaissait pas; puis, après avoir fait flairer le tout à un chien de chasse que sa rare intelligence a investi du privilége de paraître dans les appartements, elle alla jeter ce singulier dépôt dans un des massifs du parc, et revint d'elle-même s'offrir aux impatientes investigations de son père. Pendant qu'entre eux recommençait un vif débat, paraît le chien rapportant à sa jeune maîtresse le portefeuille; en voyant un émoi admirablement bien joué, M. de Lanty s'empare de l'objet suspect, et tout alors lui paraît clair dans le sens de l'illusion qu'on a pris soin de lui ménager.

— Tous ces détails, demandai-je d'un air de très-médiocre crédulité, vous ont été contés par madame de Lanty?

— Confiés, monsieur, et vous en avez vous-même hier éprouvé la vérité. Par votre résistance à en accepter la donnée, vous pouvez tout compromettre, et c'est pour cela que madame de Lanty est intervenue. Je suis chargé par elle de vous remercier de votre connivence, au moins passive, dans ce pieux mensonge; elle n'a pas cru pouvoir mieux vous témoigner sa profonde gratitude qu'en vous en faisant connaître tout le secret et en le remettant à votre discrétion.

— Et mademoiselle Marianina? demandai-je.

— Ainsi que vous l'a dit M. de Lanty, elle a été immédiatement dirigée sur un couvent d'Italie. Afin d'éviter tout scandale, on lui a prêté la grâce d'une vocation subite pour la vie religieuse. Elle-même décidera de son avenir par l'attitude qu'elle gardera.

Quand mon amour-propre n'aurait pas eu tant à souffrir de la vérité de cette histoire, je l'eusse encore mise en doute, car ne te

semble-t-elle pas bien romanesque? Depuis, une explication est survenue, qui à toute force, pourrait en donner la clef. Dernièrement, le frère de Marianina a épousé une Allemande d'une famille grand-ducale. D'énormes sacrifices ont dû être demandés aux Lanty pour rendre possible une pareille alliance, et Marianina, avantagée par le testament de son grand-oncle et ensuite exhérédée au moyen du couvent, n'aurait-elle pas fait les frais de cette union princière? Autre version : Marianina éprouverait réellement pour moi le sentiment qu'exprimaient ses lettres; elle aurait fait l'enfantillage de les écrire, sans toutefois les envoyer. Quelque fâcheux hasard les aurait fait découvrir dans ses mains : alors, pour la punir non pas de les avoir écrites, mais de les avoir pensées, on l'aurait confinée dans un couvent; et moi, pour me dégoûter d'elle, on m'aurait bâti l'histoire de cet autre amour, où je joue le rôle peu agréable de paratonnerre. Avec ces Lanty, tout est croyable; outre que le chef de cette famille m'a toujours paru un caractère d'une grande profondeur et capable au besoin des conceptions les plus noires, imagine ces gens, ayant toute leur vie couché, pour ainsi dire, avec le secret d'une fortune dont l'origine est ignoble, ne doivent-ils pas s'être, à la longue, rompus à toute espèce d'intrigues, et crois-tu, de leur part, à quelque vergogne dans l'emploi des moyens? J'ajoute que l'officieuse intervention de l'abbé Fontanon autorise toutes les pensées mauvaises. J'ai pris mes renseignements sur lui : c'est un de ces méchants prêtres toujours empressés de s'ingérer dans les intérêts secrets des familles, et qui jadis brouilla le ménage de M. de Granville, procureur général près la cour royale de Paris, sous la Restauration.

Quoi qu'il en soit, le vrai et le faux de mes suppositions, je l'ignore, et, selon toute apparence, je l'ignorerai longtemps. Mais, tu le comprends, planant sur toutes ces ténèbres, la pensée de Marianina doit être pour moi un point lumineux qui, malgré moi, attire mon œil. Faut-il l'aimer? faut-il la haïr et la mépriser? Voilà ce que je me demande tous les jours, et à ce régime d'incertitude le souvenir d'une femme a bien plutôt, je crois, la chance de s'installer que celle de se perdre. Maintenant, n'est-ce pas une diabolique combinaison que justement à mon ciseau on vienne demander une pâle fille des cloîtres? Ma mémoire, en ce cas, ne devenait-elle pas

de nécessité mon imagination, et pouvais-je inventer autre chose que l'obsédante image si profondément gravée dans mon esprit? Sur ce, survient une Marianina en chair et en os, et parce que, pour la plus grande commodité de son travail, l'artiste profite de cette faveur du hasard, il devra du même coup avoir opéré le transport de son cœur; et de plain-pied, à ma charmante élève mise encore en relief par la double auréole du fruit défendu et du mystère, se substituerait la glaciale madame de l'Estorade? D'un mot, il faut en finir avec toutes tes suppositions. L'autre jour, à rien n'a tenu qu'à sa prétendue rivale je contasse tout le roman de mademoiselle de Lanty. Si j'avais quelque prétention sur cette femme, qui ne sait rien aimer que ses enfants, une belle cour, il faut en convenir, que je lui faisais avec mon récit! Donc, pour nous résumer, l'opinion de M. Bixiou, je m'en soucie à peu près comme des roses de l'an passé. Donc, je ne sais pas si j'aime Marianina; mais je suis bien sûr de n'aimer point madame de l'Estorade. Voilà, ce semble, répondre franc et clair. Maintenant, laissons faire l'avenir, qui est notre maître à tous.

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, avril 1839.

Chère madame, M. Dorlange vint hier au soir nous faire ses adieux. Il part aujourd'hui pour Arcis-sur-Aube, où il va faire l'inauguration de *sa* statue. C'est là aussi que les journaux de l'opposition le portent candidat. M. de l'Estorade prétend que la localité ne pouvait pas être plus mal choisie et qu'elle ne laisse à sa nomination aucune chance; mais ce n'est pas là la question. M. Dorlange arriva chez moi de bonne heure; j'étais seule; M. de l'Estorade dînait chez le ministre de l'intérieur, et les enfants, qui, dans la journée, avaient fait une grande promenade, avaient eux-mêmes demandé à devancer l'heure habituelle de leur coucher. Le tête-à-tête interrompu par madame de la Bastie se trouvait donc tout naturellement renoué, et j'allais demander à M. Dorlange la continuation de l'histoire dont il ne m'a encore dit que les derniers mots, quand survint notre vieux Lucas m'apportant une lettre. Elle

était de mon Armand; il me faisait savoir que, depuis le matin, il était très-souffrant à l'infirmerie.

— Faites atteler, dis-je à Lucas avec l'émoi que vous supposez.

— Mais, madame, me répond Lucas, monsieur a demandé la voiture pour huit heures et demie, et Tony est déjà parti.

— Alors, ayez-moi une citadine.

— Je ne sais pas si j'en trouverai, me dit notre vieux serviteur, qui est l'homme aux difficultés; depuis un moment, il tombe de l'eau.

Sans tenir aucun compte de cette remarque et sans plus penser à M. Dorlange, que je laisse assez empêché de se retirer avant d'avoir pris congé, je passe dans ma chambre à coucher pour mettre mon châle et mon chapeau. Ma toilette lestement faite, je reviens au salon, où je retrouve mon visiteur.

— Vous m'excuserez, monsieur, lui dis-je alors, de vous quitter si brusquement : je cours au collége Henri IV. Jamais je ne saurais passer une nuit dans l'anxiété où vient de me jeter une lettre de mon fils, m'annonçant que depuis ce matin il est à l'infirmerie.

— Mais, me répond M. Dorlange, vous ne vous rendez pas seule, en voiture de louage, dans un quartier perdu?

— Lucas m'accompagnera.

A ce moment rentre Lucas. Sa prédiction s'était réalisée, pas une voiture sur les places; il pleuvait à torrents. Le temps s'écoulait; déjà il était presque heure indue pour se présenter au collége, où, après neuf heures, tout le monde est couché.

— Il faut prendre un parti, dis-je à Lucas; allez mettre une chaussure un peu forte, et vous m'accompagnerez avec un parapluie.

Aussitôt, je vis la figure de Lucas s'allonger; il n'est plus jeune, il aime ses aises, et tous les hivers se plaint d'un rhumatisme. A plusieurs objections dont il s'avise coup sur coup : qu'il est bien tard; que nous allons *révolutionner* le collége; que je m'expose à prendre un rhume; que M. Armand ne doit pas être bien malade puisqu'il a pu écrire lui-même, il est clair que mon plan de campagne n'agrée pas du tout à mon vieux compagnon. M. Dorlange offre alors obligeamment de faire la course à ma place et de venir me rendre compte; mais ce terme moyen n'arrangeait rien, j'avais

besoin de voir moi-même pour être rassurée. L'ayant donc remercié :

— Voyons, Lucas, dis-je avec autorité, allez vous disposer, et revenez vite, car une chose est vraie dans toutes vos remarques : il se fait tard.

Mais, se voyant ainsi acculé, Lucas lève résolûment l'étendard de la révolte :

— Il n'est pas possible, dit-il, que madame sorte à pied par un temps pareil, et je n'ai pas envie que monsieur me fasse une scène pour m'être prêté à une si singulière idée.

— Ainsi, vous ne jugez pas à propos de m'obéir?

— Madame sait bien que, pour quelque chose d'utile et de raisonnable, je serais à ses ordres, fallût-il passer au milieu du feu !

— Sans doute, la chaleur est recommandée pour les rhumatismes, mais la pluie leur est contraire.

Me tournant alors vers M. Dorlange, sans écouter la réponse du vieux réfractaire :

— Puisque, lui dis-je, vous vous offriez à entreprendre seul ce voyage, j'ose espérer que vous voudrez bien ne pas me refuser votre bras.

— Je suis comme Lucas, répondit-il, je ne trouve pas cette promenade absolument indispensable; mais, moi, je n'ai pas peur d'être grondé par M. de l'Estorade, j'aurai donc l'honneur de vous accompagner.

Nous sortons; et, tout en descendant l'escalier, je pensais, à part moi, que la vie est pleine d'occurrences singulières. Voilà un homme dont je ne suis pas sûre, qui, deux mois auparavant, manœuvrait autour de moi avec tout l'air d'un forban, et auquel je suis amenée à me livrer en toute confiance et dans des conditions qu'oserait à peine rêver l'amant le plus favorisé. La vérité est qu'il faisait un temps effroyable; nous n'avions pas marché cinquante pas, que, malgré le vaste parapluie de Lucas, tenu par M. Dorlange de manière à m'abriter à ses dépens, nous étions inondés. Ici, nouvelle quoique heureuse complication. Une voiture vient à passer; M. Dorlange interpelle le cocher : elle était vide. Dire à mon cavalier que je n'entendais pas permettre qu'il y montât avec moi était presque impossible. Outre que cette défiance eût été du dernier désobligeant, n'était-ce pas moi-même beaucoup me descendre que de la

témoigner? Voyez pourtant, chère madame, comme il y a des pentes glissantes, et comme on peut dire que, depuis Énée et Didon, les averses ont toujours fait les affaires des amoureux! En voiture, on cause mal; le bruit des roues et des glaces fait qu'on est obligé d'élever la voix. D'ailleurs, M. Dorlange me savait sous le coup d'une vive préoccupation; il eut donc le bon goût de ne pas prétendre à une conversation réglée, et de rompre seulement de temps à autre, par quelques phrases, un silence que la situation ne comportait pas non plus trop absolu. Arrivés au collége, M. Dorlange, après être descendu pour me donner la main, comprend de lui-même qu'il ne doit pas entrer avec moi, et il remonte dans la voiture pour m'attendre. M. Armand m'avait fait la grâce d'une sorte de mystification. Sa grande indisposition se réduisait à un mal de tête qui, depuis le moment où il m'avait écrit, s'était même dissipé. Pour ordonner quelque chose, le médecin, qui l'avait vu dans la journée, avait prescrit une infusion de tilleul en lui disant que le lendemain il serait en état de retourner à ses études. J'avais pris une massue pour tuer une puce, et commis une manière d'énormité pour venir, à l'heure où tout le personnel bien portant était au lit depuis longtemps, voir monsieur mon fils encore debout, et faisant gravement, avec un des infirmiers, une partie d'échecs. Au sortir de ma belle expédition, la pluie avait entièrement cessé, et un beau clair de lune argentait le pavé des rues lavées à grande eau et ne conservant plus trace de boue. J'avais eu le cœur si serré, que j'éprouvais le besoin de respirer le grand air. J'engageai donc M. Dorlange à renvoyer la voiture, et nous revînmes à pied. C'était lui faire la partie belle; du Panthéon à la rue de Varenne, on a le temps de se dire bien des choses; mais M. Dorlange parut si peu disposé à abuser de la situation, que, prenant son texte de la frasque de M. Armand, il entama une dissertation sur le danger de gâter les enfants; ce sujet ne m'est point agréable, il aurait dû s'en apercevoir à la façon un peu rêche dont je me prêtais à la conversation.

— Voyons, pensai-je, il faut pourtant en finir avec cette histoire toujours interrompue et qui ressemble à la fameuse histoire du chevrier de Sancho, laquelle avait pour spécialité de ne pouvoir être contée.

Coupant donc court aux théories d'éducation :

— La confidence que vous aviez commencé de me faire, dis-je à mon grave interlocuteur, le moment, il me semble, ne serait pas mal choisi pour la reprendre. Ici, nous sommes sûrs que personne ne viendra se jeter à la traverse.

— J'ai peur, me répondit M. Dorlange, d'être mauvais conteur; l'autre jour, j'ai dépensé toute ma verve à faire à Marie-Gaston le même récit.

— Mais cela, remarquai-je en riant, est contre votre théorie du secret, où un tiers seulement est de trop.

— Oh! Marie-Gaston et moi ne comptons que pour un ; d'ailleurs, il fallait bien répondre aux bizarres idées qu'il s'était faites à votre sujet et au mien.

— Comment! à mon sujet?

— Oui, il prétendait qu'à trop regarder le soleil, on reste ébloui de ses rayons.

— Ce qui veut dire, en parlant d'une manière moins métaphorique?

— Qu'attendu les étrangetés dont a été entouré pour moi l'honneur de votre connaissance, je pourrais bien être exposé à ne pas garder auprès de vous, madame, toute ma raison et tout mon sang-froid.

— Et votre histoire répond à cette visée de M. Marie-Gaston ?

— Vous allez en juger, repartit M. Dorlange.

Alors, sans plus de préambule, il me fit un assez long récit que je ne vous transmets pas, chère madame, parce que, d'une part, il me paraît tout à fait indifférent à vos fonctions directoriales, et que, d'une autre, il implique un secret de famille qui engage ma discrétion beaucoup plus sérieusement que je ne l'avais d'abord supposé.

En somme, ce qui résulte de cette histoire, c'est que M. Dorlange est amoureux de la femme qui avait posé dans son imagination pour la *Sainte Ursule;* mais, comme il faut ajouter que cette femme a bien l'air d'être à tout jamais perdue pour lui, il ne me sembla pas du tout impossible qu'à la longue il ne vînt à me transporter le sentiment qu'il paraît lui garder encore aujourd'hui. Aussi, quand, après avoir fini son récit, il me demanda si je ne trouvais

pas qu'il fût une réponse bien victorieuse aux appréhensions ridicules de notre ami :

— La modestie, lui répondis-je, me fait un devoir de partager votre sécurité; cependant, on prétend qu'à l'armée beaucoup de projectiles tuent les gens par ricochet.

— Ainsi, vous me croyez coupable de l'impertinence que Marie-Gaston me fait l'honneur de redouter pour moi?

— Je ne sais pas si vous seriez un impertinent, repartis-je avec une pointe de sécheresse, mais, pour peu que cette fantaisie vous tînt fort au cœur, je vous trouverais, je l'avoue, un homme fort à plaindre.

La riposte fut vive.

— Eh bien, madame, me répondit M. Dorlange, ne me plaignez pas : selon moi, un premier amour est une vaccine qui dispense d'en gagner un second.

La conversation en resta là; le récit avait pris du temps et nous étions arrivés à ma porte. Je dus engager M. Dorlange à monter, politesse qu'il accepta en remarquant que M. de l'Estorade serait sans doute rentré et qu'il pourrait prendre congé de lui. Mon mari était en effet de retour. Je ne sais si, prenant les devants contre les reproches que j'étais en droit de lui adresser, Lucas s'était étudié à envenimer ma démarche; ou si, pour la première fois de sa vie, en présence de mon escapade maternelle, éprouvant un mouvement de jalousie, M. de l'Estorade se trouva d'autant moins maître de le cacher, que ce sentiment lui était moins familier : toujours est-il qu'il nous fit la réception la plus verte, me disant qu'il était inouï qu'on eût l'idée de sortir à une pareille heure, par un pareil temps, pour aller prendre des nouvelles d'un malade qui, annonçant lui-même sa maladie, montrait par là même que son indisposition n'avait pas la moindre gravité.

Après l'avoir laissé pendant quelque temps être parfaitement inconvenant, trouvant qu'il était temps de couper court à cette scène :

— Enfin, lui dis-je d'un ton péremptoire, je voulais dormir cette nuit; je suis donc allée au collége par une pluie battante; m'en voilà revenue par un magnifique clair de lune, et je vous prie de remarquer qu'après avoir bien voulu prendre la peine de m'ac-

compagner, monsieur, qui nous quitte demain, a pris celle de remonter jusqu'ici afin de vous faire ses adieux.

J'ai habituellement trop d'empire sur M. de l'Estorade pour que ce rappel à l'ordre ne fît pas son effet; mais décidément je vis qu'il y avait, dans son fait, du mari mécontent, car, ayant voulu faire de M. Dorlange une diversion, bientôt je m'aperçus que j'en avais fait une proie pour la mauvaise humeur de mon ogre de mari, qui se tourna tout entière de son côté. Après lui avoir dit que, chez le ministre où il venait de dîner, il avait été fort question de sa candidature, M. de l'Estorade commença par lui distiller avec amour toutes les raisons qu'il avait de craindre pour lui un éclatant échec; que le collége d'Arcis-sur-Aube était un de ceux où le ministère était le plus sûr de son fait; qu'on avait envoyé là un homme d'une habileté rare, qui déjà, depuis plusieurs jours, *travaillait* l'élection et avait fait passer au gouvernement les nouvelles les plus triomphantes. Mais ce n'était là que des généralités, auxquelles d'ailleurs M. Dorlange répondit avec une grande modestie et avec toute l'apparence d'un homme ayant d'avance pris son parti des fortunes diverses auxquelles pouvait être exposée son élection. M. de l'Estorade lui gardait un dernier trait, qui, dans la situation donnée, devenait d'un effet merveilleux, puisque du même coup il atteignait le candidat et le galant, en supposant que galant il y eût.

— Écoutez, mon cher monsieur, dit M. de l'Estorade à sa victime, quand on court la carrière électorale, il faut se représenter qu'on met tout au jeu : sa vie publique comme sa vie privée. Dans votre présent, dans votre passé, les adversaires fouillent d'une main impitoyable, et malheur, ma foi! à qui se présente avec le moindre côté véreux. Eh bien, je ne dois pas vous le cacher : ce soir, chez le ministre, il a été fort question d'un petit scandale qui, très-véniel dans la vie d'un artiste, prend tout à coup dans celle d'un mandataire du pays une proportion beaucoup plus grave. Vous me comprenez : je veux parler de cette belle Italienne installée dans votre maison; prenez-y garde, il pourrait bien vous être demandé compte par quelque électeur puritain de la moralité plus ou moins problématique de sa présence chez vous.

La réplique de M. Dorlange fut très-digne.

— A ceux, répondit-il, qui pourraient avoir la pensée de m'interroger sur ce détail de ma vie privée, je ne souhaite qu'une chose : c'est de n'avoir pas dans la leur un plus mauvais souvenir. Si déjà, durant notre trajet du collége ici, je n'avais pas assommé madame d'une interminable histoire, je vous conterais, monsieur le comte, celle de ma belle Italienne, et vous verriez que sa présence chez moi ne doit rien me faire perdre de l'estime que jusqu'ici vous avez bien voulu me témoigner.

— Mais, repartit M. de l'Estorade, se radoucissant tout à coup en apprenant que notre longue course s'était employée à raconter des histoires, vous prenez mon observation bien au tragique ! Moi-même, je vous le disais tout à l'heure : qu'un artiste ait chez lui un beau modèle, il n'y a rien là que de très-naturel, mais ce n'est pas un meuble à l'usage de MM. les hommes politiques...

— Ce qui paraît être mieux à leur usage, reprit avec une certaine animation M. Dorlange, c'est le parti que l'on peut tirer d'une calomnie acceptée avec un mauvais empressement et avant toute vérification. Du reste, loin de craindre une explication sur le sujet dont vous m'entretenez, je la désire, et le ministère me rendrait grand service en chargeant cet agent si merveilleusement habile, qu'il a placé sur mon chemin, de soulever devant les électeurs cette délicate question.

— Enfin, vous partez demain ? demanda M. de l'Estorade, voyant qu'il s'était engagé dans une voie où, au lieu de ménager de la confusion à M. Dorlange, il lui avait, au contraire, fourni l'occasion de répondre avec une certaine hauteur de ton et de paroles.

— Oui, et d'assez bonne heure, en sorte que je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous, car j'ai encore quelques préparatifs à terminer.

Là-dessus, M. Dorlange se leva, et, après m'avoir adressé un salut assez cérémonieux sans donner la main à M. de l'Estorade, qui de son côté ne la lui tendit pas, il sortit de l'appartement.

Pour éviter une explication qui entre nous était inévitable :

— Ah çà ! qu'avait donc Armand ? demanda M. de l'Estorade.

— Ce qu'avait Armand importe peu, répondis-je, et vous vous en êtes douté en me voyant revenir sans lui, et ne pas témoigner la moindre émotion ; mais ce qui serait plus intéressant à savoir, c'est

ce que vous-même avez ce soir, car jamais je ne vous vis si à contre-temps, si aigre et si désobligeant.

— Quoi! parce que j'ai dit à un candidat ridicule qu'il devait prendre le deuil de sa députation?

— D'abord, ce n'était pas un compliment à faire, et, dans tous les cas, le moment était mal choisi avec un homme auquel mon émoi maternel venait d'imposer une atroce corvée.

— Je n'aime pas les officieux, répliqua M. de l'Estorade en haussant beaucoup plus le ton qu'il ne le fait d'ordinaire avec moi. Après tout, si ce monsieur ne s'était pas trouvé là pour vous offrir son bras, vous n'eussiez pas fait cette inconvenante promenade.

— Vous vous trompez, et je l'eusse faite d'une façon plus inconvenante encore, car j'eusse été seule au collége, vos gens étant ici les maîtres et ayant refusé de m'accompagner.

— Mais, enfin, vous admettez bien que, si quelqu'un vous eût rencontrée à neuf heures et demie du soir, dans le quartier du Panthéon, bras dessus, bras dessous, avec M. Dorlange, la chose eût au moins paru singulière.

Ayant l'air de découvrir ce que je savais depuis une heure :

—Mon Dieu, monsieur, m'écriai-je, après quinze ans de mariage, me feriez-vous pour la première fois l'honneur d'être jaloux? Alors, je m'explique que, malgré votre respect pour les convenances, vous ayez profité de ma présence pour entreprendre M. Dorlange sur le sujet, assez peu convenable, de cette femme que l'on croit sa maîtresse; c'était de la bonne perfidie bien noire, et vous jouiez à le ruiner dans mon esprit.

Ainsi percé à jour, mon pauvre mari battit la campagne et n'eut enfin d'autre ressource que celle de sonner Lucas, auquel il fit une rude semonce; cela mit fin à l'explication. Toutefois, quoique ayant remporté cette facile victoire, les grands petits événements de cette soirée ne me laissent pas moins sous une détestable impression. Je revenais contente, je croyais savoir enfin à quoi m'en tenir avec M. Dorlange. Pour être franche, je ne dois pas vous cacher qu'au moment où il me jeta son fameux : *Ne me plaignez pas,* comme les femmes sont toujours un peu femmes, j'avais senti comme un petit froissement à mon amour-propre; mais, tout en montant l'escalier, je m'étais dit que la manière vive et

accentuée dont était partie cette parole devait lui prêter grande créance. C'était bien la naïve et franche explosion d'un sentiment vrai; ce sentiment ne s'adressait pas à moi, il se portait énergiquement ailleurs. Je devais donc être pleinement rassurée. Mais que pensez-vous de cette habileté conjugale, qui, en voulant compromettre auprès de moi un homme dont je ne m'étais que trop occupée, lui fournit l'occasion de paraître dans un plus beau jour et de s'y donner un nouveau relief? Car, il n'y avait pas à s'y méprendre, l'espèce d'émotion avec laquelle M. Dorlange a repoussé l'insinuation dont il se voyait l'objet était le cri d'une conscience qui vit en paix avec elle-même, et qui se sent le moyen de confondre la calomnie. Alors, chère madame, je vous le demande, quel est donc cet homme dont on ne peut trouver le côté vulnérable, et qu'en deux ou trois circonstances nous avons vu héroïque, et cela presque sans qu'il ait l'air de s'en apercevoir, comme s'il n'habitait jamais que les hauteurs et que la grandeur fût son élément? Comment, en dépit de toutes les apparences contraires, cette Italienne ne lui serait rien? Ainsi, au milieu de nos petites mœurs étiolées, il se trouverait encore des caractères assez forts pour courir sur le penchant des occasions les plus périlleuses sans jamais y tomber! Quelle nature que celle qui peut ainsi traverser tous les buissons sans y rien laisser de sa laine! Et de cet homme si exceptionnel, je pensais à faire un ami...

Oh! que je ne m'y jouerai pas! Qu'il vienne enfin à s'assurer, ce Dante Alighieri de la sculpture, que sa Béatrice ne lui sera jamais rendue et que, tout à coup, comme déjà il l'a fait une fois, il se retourne de mon côté; mais que deviendrai-je? Est-on jamais assurée contre la puissance de fascination que doivent exercer de pareils hommes? Comme disait M. de Montriveau à la pauvre duchesse de Langeais, non-seulement *il ne faut pas toucher à la hache,* mais il faut encore soigneusement s'en tenir à distance, de peur qu'un des rayons de ce fer poli et brillant ne vienne à vous frapper dans les yeux. Heureusement, voilà M. de l'Estorade déjà mal disposé pour ce dangereux homme; mais qu'il soit tranquille, M. le comte, j'aurai soin d'entretenir et de cultiver ce germe d'hostilité naissante. Après cela, si M. Dorlange venait à être nommé, lui et mon mari seront dans deux camps opposés, et la

passion politique, Dieu merci! a souvent coupé court à des intimités plus anciennes et mieux installées que celle-ci. — Mais il est le sauveur de votre fille; mais vous aviez peur d'être aimée, et il ne songe pas à vous; mais c'est un homme distingué par l'esprit et par la hauteur des sentiments, et auquel vous n'avez pas un reproche à adresser! — Des raisons que tout cela, chère madame! Suffit qu'il me fasse peur. Or, quand j'ai peur, je ne discute ni ne raisonne, je regarde seulement si j'ai encore assez de jambes et d'haleine, et tout naïvement je me mets à fuir jusqu'à ce que je me sente en sûreté.

DORLANGE A MARIE-GASTON.

Paris, avril 1839.

En revenant de chez les l'Estorade, auxquels j'étais allé faire mes adieux, je trouve, cher ami, la lettre par laquelle tu m'annonces ta prochaine arrivée. Je t'attendrai toute la journée de demain; mais, le soir, sans plus de remise, je me mets en route pour Arcis-sur-Aube, où, d'ici à une huitaine, se sera fait le dénoûment de mon imbroglio politique. Quels tenants et aboutissants je puis avoir dans cette cité champenoise que j'aspire, à ce qu'il paraît, à représenter; sur quel concours et sur quel appui je dois compter; en un mot, qui s'est occupé de faire mon lit électoral? tout cela, je l'ignore aussi parfaitement que l'an passé, à l'époque où, pour la première fois, je reçus la nouvelle de ma vocation parlementaire. Il y a quelques jours seulement, j'ai reçu, timbrée de Paris, cette fois, et non plus de Stockholm, une communication émanant de la chancellerie paternelle. A voir la teneur de ce document, je ne serais pas étonné quand les éminentes fonctions remplies dans une cour du Nord par le mystérieux auteur de mes jours fussent tout simplement celles de caporal prussien; car il est impossible de faire passer des instructions sur un ton plus impératif, plus péremptoire, et en s'ingéniant aussi désespérément des plus minutieux détails. La note porte pour titre, en vedette :

CE QUE DOIT FAIRE MONSIEUR MON FILS.

Au reçu de *la présente,* je dois mettre en route la *Sainte Ursule,*

présider moi-même à l'emballage et à la mise en caisse, et ensuite adresser, par le roulage accéléré, à la mère Marie des Anges, supérieure de la communauté des dames ursulines d'Arcis-sur-Aube (Aube). Tu comprends? en effet, sans cette indication supplémentaire, on pourrait croire qu'Arcis-*sur-Aube* est situé dans le département de la Gironde ou dans le département du Finistère... Je dois ensuite faire un marché avec le commissionnaire expéditeur, pour que le colis (ma *Sainte Ursule* devient un colis) soit déchargé expressément à la porte de la chapelle du couvent. Puis ordre m'est intimé de suivre à très-peu de jours de distance, de manière à être rendu, pour le plus tard, le 2 mai, audit Arcis-sur-Aube. Tu vois, la chose se traite militairement; si bien qu'au lieu de demander un passeport, j'eus un moment l'idée de passer au bureau de l'intendance militaire, afin de me faire délivrer une feuille de route, et de voyager par étapes à trois sous par lieue. L'hôtel où je dois descendre est prévu et indiqué. Je suis attendu à l'hôtel de *la Poste*; ainsi, j'aurais eu plus de goût pour *les Trois Maures* ou *le Lion d'argent,* qui doivent se trouver à Arcis comme ailleurs, impossible de me passer cette fantaisie. Enfin, j'ai commandement, la veille de mon départ, de faire annoncer dans les journaux dont je dispose que je me présente comme candidat dans l'arrondissement électoral d'Arcis-sur-Aube (Aube), mais en évitant de faire une profession de foi qui serait à la fois *inutile et prématurée.* Reste une injonction qui, tout en m'humiliant un peu, ne laisse pas de me donner quelque foi dans tout ce qui m'arrive. *Le matin même* de mon départ, je passerai chez les frères Mongenod, et j'y retirerai une nouvelle somme de deux cent cinquante mille francs qui *doit* y être déposée à mon nom; *mettre le plus grand soin,* ajoutent mes instructions, *en transportant cet argent de Paris à Arcis-sur-Aube, à ce qu'il ne soit ni perdu ni volé.* Que penses-tu, cher ami, de ce dernier article? Cette somme *doit* être déposée : elle pourrait donc ne pas l'être, et si elle ne l'était pas? Et puis qu'en ferai-je à Arcis? Je vais donc aborder mon élection à la façon anglaise, c'est pour cela sans doute qu'une profession de foi serait *inutile et prématurée.* Quant à la recommandation de ne perdre ni de me laisser voler la somme dont je serai porteur, ne trouves-tu pas qu'elle me rajeunit d'une façon bien extraordinaire? Depuis que je l'ai vue écrite, il

me prend comme des envies de teter mon pouce et de me commander un bourrelet... Mais *monsieur* mon père a beau, par toutes ces façons singulières, me mettre l'esprit à la torture, n'était le respect que je lui dois, je m'écrierais, comme Bazile en parlant du comte Almaviva : « Ce diable d'homme a toujours les poches pleines d'arguments irrésistibles! » Je me laisse donc aller, les yeux fermés, au courant qui m'entraîne, et, nonobstant la nouvelle de ta venue prochaine, demain matin, après être passé chez les frères Mongenod, je me mets vaillamment en route, me représentant la stupéfaction des gens d'Arcis quand ils vont me voir tout à coup tomber au milieu d'eux, à peu près comme ces diablotins qu'un ressort fait jaillir d'une boîte à surprise.

A Paris, j'ai déjà produit mon effet. *Le National,* hier matin, annonçait ma candidature dans les termes les plus ardents, et il paraît que ce soir, chez le ministre de l'intérieur, où dînait M. de l'Estorade, j'aurais été fort longuement tenu sur le tapis. Il faut se hâter d'ajouter, toujours selon M. de l'Estorade, que l'impression générale aurait été la certitude de mon insuccès. Tout au plus, dans l'arrondissement d'Arcis, le ministère aurait pu craindre une nomination centre gauche; quant au parti démocratique, que je prétends représenter, on ne peut pas même dire que là il existe ; mais au candidat centre gauche il a été mis bon ordre par l'envoi d'un courtier de l'espèce la plus alerte et la plus déliée, et, au moment où je lance mon nom en ballon perdu, l'élection dans le sens conservateur serait déjà assurée. Au nombre des éléments de ma défaite inévitable, M. de l'Estorade a daigné mentionner un détail relativement auquel, cher ami, je m'étonne bien que tu ne m'aies pas adressé un peu de morale, car c'était une des plus agréables calomnies mises en circulation dans le salon Montcornet par le très-honoré et très-honorable M. Bixiou. Il s'agit d'une superbe Italienne que j'aurais ramenée d'Italie, et avec laquelle je vivrais dans la situation du monde la moins canonique. Voyons, qui t'a empêché de me demander les explications que semblait comporter la matière? As-tu trouvé le cas tellement honteux, que tu aies craint d'offenser ma pudeur en m'en disant seulement un mot? ou bien as-tu dans ma moralité une confiance assez entière pour n'avoir pas même besoin d'être édifié à cet endroit? Je n'ai pas eu le loisir

d'entrer avec M. de l'Estorade dans les explications qui eussent été nécessaires, et je n'ai de même pas le temps de te les offrir ici spontanément. Si donc je te parle de ce petit incident, c'est pour arriver à une remarque que je crois avoir faite, et dont je te charge de vérifier le bien-jugé une fois que tu seras ici.

J'ai comme une idée qu'il ne serait pas agréable à M. de l'Estorade de me voir réussir dans ma campagne électorale. Jamais il n'avait donné grande approbation à mes projets dans ce sens, et toujours, par des considérations, toutes prises, il est vrai, du point de vue de mon intérêt, il s'était efforcé de m'en détourner. Mais, aujourd'hui que l'idée a gagné de la consistance et qu'il va jusqu'à en être parlé dans les salons ministériels, notre gentilhomme tourne à l'aigre, et, en même temps qu'il se fait une maligne joie d'augurer pour moi un échec, le voilà m'accostant avec une charmante petite infamie sous laquelle il entend m'enterrer d'amitié. Pourquoi cela? Je vais te le dire : c'est que, tout en étant mon obligé, le cher homme, de par la hauteur de sa position sociale, se sentait sur moi une supériorité dont mon entrée à la Chambre le déposséderait aussitôt, et, cette supériorité, il ne lui est pas agréable d'y renoncer. Après tout, qu'est-ce qu'un artiste, fût-il homme de génie, auprès d'un pair de France, d'un personnage qui met la main à la direction de la grande chose politique et sociale, d'un homme qui approche le roi et les ministres, et qui aurait le droit, si, par impossible, une telle audace pouvait lui prendre, de déposer une boule noire contre le budget? Eh bien, cet homme, ce privilégié, comprend-on que je veuille l'être à mon tour, et avec plus d'importance et d'autorité dans cette insolente Chambre élective? Cela n'est-il pas criant de fatuité et d'outrecuidance? et dès lors voilà M. le comte furieux. Ce n'est pas tout. MM. les hommes politiques patentés ont une marotte, celle d'avoir été initiés par une longue étude à une certaine science soi-disant ardue qu'ils appellent la science des affaires, et qu'eux seuls, comme les médecins la médecine, ont le droit de savoir et de pratiquer. Ils ne souffrent donc pas volontiers que, sans avoir pris ses licences, un faquin de premier venu, un journaliste, par exemple, moins que cela, un artiste, un *tailleur d'images*, ait la prétention de se glisser dans leur domaine et d'y prendre la parole à leur côté. Un poëte, un artiste,

un écrivain, peuvent être doués de facultés éminentes, on veut bien en convenir; le métier même de tous ces gens les suppose, mais ce ne sont pas des hommes d'État. Chateaubriand lui-même, quoique posé mieux qu'aucun d'entre nous pour se faire faire une place dans cet Olympe gouvernemental, s'est vu néanmoins mis à la porte, et, un matin, un petit billet très-concis, signé Joseph de Villèle, l'a renvoyé comme il convenait à *René, Atala,* et autres futilités littéraires. Je sais bien que le temps et cette grande fille posthume de nous-mêmes que nous appelons la postérité finissent, en résultat, par faire bonne justice et par remettre chaque chose en son lieu. Vers l'an 2039, si le monde daigne durer jusque-là, on saura bien encore, je crois, ce qu'en 1839 étaient Canalis, Joseph Bridau, Daniel d'Arthez, Stidmann et Léon de Lora; tandis qu'un nombre infiniment petit de gens sauront qu'à cette même époque M. le comte de l'Estorade était pair de France et président de chambre à la cour des comptes; M. le comte de Rastignac, ministre des travaux publics, et M. le baron Martial de la Roche-Hugon, son beau-frère, diplomate et conseiller d'État en service plus ou moins extraordinaire. Mais, en attendant cette classification tardive et ce lointain redressement, je ne trouve pas mauvais que, de temps à autre, on fasse connaître à ces grands hommes de gouvernement qu'à moins de s'appeler Richelieu ou Colbert, on est exposé à toutes les concurrences et forcé de les accepter. Aussi, par ce côté taquin, je prends goût à mon entreprise, et, si je viens à être nommé, à moins que tu ne m'affirmes que, ce soir, j'ai pris de travers le procédé de l'Estorade, je trouverai bien l'occasion de lui faire sentir, à lui et aux autres, qu'on peut, quand on le veut bien, enjamber les clôtures de leur petit parc de réserve et s'y carrer comme leur égal.

Mais c'est beaucoup, cher ami, te bavarder de moi et ne point penser aux tristes émotions qui t'attendent à ton retour ici. Comment les supporteras-tu? au lieu de les détourner de toi, n'iras-tu pas complaisamment à leur rencontre, et ne prendras-tu pas un triste plaisir à raviver leur âcreté? Mon Dieu! je te dirai de ces grandes douleurs ce que je te disais, il n'y a qu'un moment, de nos grands hommes de gouvernement : qu'il faut les considérer dans le temps et dans l'espace, où elles deviennent insaisissables, imper-

ceptibles, et où il n'en est pas plus tenu compte à l'homme, quand la biographie s'empare de lui, que des cheveux tombés de sa tête à sa toilette de chaque matin. L'adorable insensée, avec laquelle tu as passé conjugalement trois années d'ivresse avait cru mettre la main où était la mort, qui, riant de ses arrangements, de ses projets, de ses raffinements, de ses habiletés à parer la vie, l'a brutalement et brusquement saisie. Toi, tu es resté, avec la jeunesse, les dons de l'intelligence et, ce qui est une force, ne t'y trompe pas, un désillusionnement profond et prématuré. Que ne fais-tu comme moi, que ne viens-tu me rejoindre dans l'arène politique? Nous serions deux alors pour le dessein que je médite, et l'on verrait ce que c'est que deux hommes décidés et énergiques formant, en quelque sorte, un attelage et tirant ensemble au rude collier de la justice et de la vérité. Mais trouves-tu que j'ai par trop la prétention de devenir épidémique et d'inoculer à tout venant ma fièvre jaune parlementaire, reviens au moins à la carrière des lettres, où déjà tu avais marqué ta place, et demande à ton imagination de te faire oublier ton cœur, qui te parle trop du passé. Pour mon compte, je ferai autour de toi tout le bruit que je pourrai, et, dût la continuation de notre correspondance prendre sur mon sommeil, pour te distraire, bon gré, mal gré, je te tiendrai avec soin au courant de toutes les péripéties du drame dans lequel je vais m'engager.

Arrivant à Paris sans logement arrêté d'avance, tu serais bien amical et bien l'homme du temps d'autrefois, si tu voulais prendre chez moi ton gîte, au lieu d'aller t'installer à Ville-d'Avray, dont je trouve le séjour mauvais et dangereux pour toi. Tu jugerais toi-même de ma belle gouvernante et verrais à quel point elle a été calomniée et méconnue. Tu serais aussi plus près de l'Estorade, dont j'attends pour toi de grandes consolations; enfin, ce serait là une charmante expiation de tous les torts involontaires que tu as pu avoir envers moi. A tout hasard, j'ai donné mes instructions en conséquence et ta chambre t'attend. Le quartier perdu où je loge te sera une transition avec le Paris bruyant et infernal auquel je me doute bien que tu auras de la peine à te réhabituer. Je ne loge pas loin de cette rue d'Enfer où nous demeurions jadis de compagnie, et où nous avons eu de si bons moments. Que de rêves, que de projets alors, et combien peu la vie réelle en a ratifié! Notre

songe le plus habituel, c'était la gloire, et celui-là seul dont elle ait paru ne pas vouloir nous faire banqueroute, nous le désertons nous-mêmes : toi pour souffrir et pleurer, moi pour courir après une vaporeuse filiation dont je ne sais si j'aurai un jour beaucoup à me féliciter! Pendant que le flot toujours changeant de l'existence a tout emporté, nos digues, nos jardinets, nos rosiers en boutons, nos maisonnettes, une seule chose est restée à l'ancre : notre vieille et sainte amitié; n'y fais plus d'avarie, je t'en conjure, mon cher enfant prodigue, et ne t'expose pas à te brouiller avec la cour du Nord, dont je serai peut-être un jour le Suger ou le Sully.

P.-S. — Tu n'es pas encore arrivé, cher ami, et je ferme ma lettre, qui te sera remise par ma gouvernante quand tu te présenteras à mon domicile, car je compte bien que ta première visite sera pour moi; tu ne sauras pas encore, par conséquent, que je suis absent. Je suis allé ce matin chez les frères Mongenod; les deux cent cinquante mille francs y étaient, mais avec l'accompagnement d'une circonstance bien extraordinaire : l'argent était au nom de *Monsieur le comte de Sallenauve, dit Dorlange, statuaire, rue de l'Ouest, 42.* Ainsi, malgré une désignation qui jusqu'ici n'avait jamais été la mienne, la somme en mes mains était bien à destination, et elle m'a été payée sans difficulté. J'ai eu assez de présence d'esprit, en face du caissier, pour ne pas paraître trop stupéfait de mon nouveau nom et de mon nouveau titre; mais j'ai vu en particulier M. Mongenod l'aîné, homme qui jouit dans la banque de la plus belle réputation, et avec lui je me suis ouvert de mon étonnement, en lui demandant les explications qu'il serait en mesure de me donner. Il n'a pu m'en fournir aucune : l'argent lui est venu par un banquier hollandais, son correspondant à Rotterdam, et il n'en sait pas plus long. Ah çà! que se passe-t-il? Vais-je être noble maintenant? Le moment est-il venu pour mon père de se manifester? Je pars dans un émoi et dans une anxiété que tu comprends. Jusqu'à nouvel ordre, je t'adresserai tes lettres chez moi; si tu ne te décides pas à y loger, fais-moi bientôt connaître ton adresse, car il me semble que nous allons avoir beaucoup de choses à nous dire. Aucune confidence, je te prie, aux l'Estorade, et tout ceci bien entre nous.

DORLANGE A MARIE-GASTON.

Arcis-sur-Aube, 3 mai 1839.

Cher ami, hier soir, à sept heures, par-devant maître Achille Pigoult, notaire royal à la résidence d'Arcis-sur-Aube, ont eu lieu les obsèques et enterrement de Charles Dorlange, qui bientôt après, comme un papillon sorti de sa nymphe, s'est élancé dans le monde sous le nom et la figure de Charles de Sallenauve, fils de François-Henri-Pantaléon Dumirail, marquis de Sallenauve. Suit l'historique des faits qui ont précédé cette brillante et glorieuse transformation.

Parti dans la soirée du 1er mai de Paris, que je laissais livré à toutes les joies officielles de la Saint-Philippe, le lendemain, dans l'après-midi, conformément à la prescription paternelle, je faisais mon entrée dans la ville d'Arcis. A la descente du coupé, tu penses bien que mon étonnement ne fut pas médiocre en apercevant dans la rue, où venait de s'arrêter la diligence, cet insaisissable Jacques Bricheteau que je n'avais pas entrevu depuis notre fatale rencontre de l'île Saint-Louis. Cette fois, au lieu de procéder à la manière du chien de Jean de Nivelle, je le vois venir à moi, le sourire sur les lèvres, et il me tend la main en disant :

— Enfin, cher monsieur, nous sommes à peu près au bout des mystères, et bientôt, je l'espère, vous ne croirez plus avoir à vous plaindre de moi.

En même temps, ayant l'air de céder à une pressante sollicitude :

— Vous apportez l'argent? me demande-t-il.

— Oui, répondis-je, ni perdu ni volé.

Et je tire de ma poche un portefeuille contenant les deux cent cinquante mille francs en billets de banque.

— Très-bien ! dit Jacques Bricheteau. Maintenant, nous allons à l'hôtel de *la Poste,* où vous savez sans doute par qui vous êtes attendu?

— Mais non vraiment, repartis-je.

— Vous n'avez donc pas remarqué la qualification sous laquelle la somme vous est parvenue?

— Au contraire, cette étrangeté m'a tout d'abord frappé et j'avoue qu'elle a beaucoup fait travailler mon imagination.

— Eh bien, tout à l'heure, nous allons complétement déchirer le voile dont nous avions eu soin de vous lever un coin pour que vous n'allassiez pas trop brusquement vous heurter contre le grand et heureux événement près de s'accomplir dans votre vie.

— Mon père serait ici?

Je fis cette question avec vivacité, mais sans pourtant ressentir le trouble profond dont l'idée d'aller embrasser une mère m'eût probablement pénétré.

— Oui, répondit Jacques Bricheteau, votre père vous attend; mais je dois vous prémunir contre une nuance probable de son accueil. Le marquis a beaucoup souffert; la vie de cour que depuis il a menée l'a habitué à rendre peu extérieures ses impressions; d'ailleurs, en tout, il a horreur de ce qui peut rappeler l'allure bourgeoise; ne vous étonnez donc pas de la réception froidement digne et aristocratique qu'il pourrait être disposé à vous faire; c'est un bon homme au fond et que vous apprécierez mieux quand vous le connaîtrez.

— Voilà, pensais-je, des préparations tout juste rassurantes!

Et, comme déjà, de moi-même, je ne me sentais pas très-ardemment disposé, j'augurai que cette première entrevue allait se passer tout entière au-dessous de zéro.

En entrant dans la pièce où m'attendait le marquis, je vis un homme fort grand, fort maigre et fort chauve assis à une table, sur laquelle il mettait en ordre des papiers. Au bruit que nous fîmes en ouvrant la porte, il remonta ses lunettes sur son front, appuya ses deux mains sur les bras de son fauteuil, et, le visage tourné vers nous, il attendit.

— M. le comte de Sallenauve! dit Jacques Bricheteau en donnant à cette annonce toute la solennité qu'y eût mise un introducteur des ambassadeurs ou un chambellan.

Cependant, la présence de l'homme auquel je devais la vie avait en un moment fondu ma glace, et, en m'avançant vers lui d'un mouvement vif et empressé, je me sentais monter des larmes dans les yeux. Lui ne se leva pas. Sur sa figure, de cette distinction remarquable qu'autrefois on appelait un grand air, ne parut pas la trace de la moindre émotion; il se contenta de me tendre la main, serra mollement la mienne, puis me dit :

— Prenez un siége, monsieur, car je n'ai pas encore le droit de vous appeler mon fils.

Quand Jacques Bricheteau et moi, nous fûmes assis :

— Vous n'avez donc, me dit ce singulier père, aucune répugnance à accepter la situation politique dont nous nous sommes occupés pour vous?

— Au contraire, répondis-je ; l'idée m'en avait d'abord étonné, mais je m'y suis rapidement fait, et j'ai exécuté avec soin, pour assurer le succès, toutes les prescriptions qui m'avaient été transmises.

— A merveille, fit le marquis en prenant sur la table une tabatière d'or qu'il se mit à faire tourner dans ses doigts.

Puis, après un moment de silence :

— Maintenant, ajouta-t-il, je vous dois quelques explications : notre ami Jacques Bricheteau, s'il veut bien l'avoir pour agréable, va vous les donner. Ce qui équivalait à l'ancienne formule royale : *Mon chancelier vous dira le reste.*

— Pour reprendre les choses à leur origine, dit Jacques Bricheteau en acceptant la procuration qui venait de lui être passée, je dois d'abord, mon cher monsieur, vous faire savoir que vous n'êtes pas un Sallenauve direct. Revenu de l'émigration, aux alentours de 1808, M. le marquis, ici présent, fit, vers la même époque, la connaissance de votre mère, et, au commencement de 1809, vous deveniez le fruit de cette liaison. Votre naissance, vous le savez déjà, coûta la vie à votre mère, et, comme un malheur n'arrive jamais seul, peu après cette perte cruelle, M. de Sallenauve, compromis dans une conspiration contre le trône impérial, était forcé de s'expatrier. Enfant d'Arcis comme moi, M. le marquis voulait bien m'honorer de quelque amitié, et, au moment de son expatriation nouvelle, il me confia le soin de votre enfance ; ce soin, je l'acceptai, je ne dirai pas avec empressement, mais avec la plus vive reconnaissance.

A ce mot, le marquis tendit sa main à Jacques Bricheteau, qui était assis à sa portée, et, après une étreinte silencieuse, qui ne me parut pas d'ailleurs les émouvoir prodigieusement, Jacques Bricheteau ajouta :

— L'appareil de précautions mystérieuses dont je m'étudiai à

entourer le mandat que j'avais accepté s'explique par beaucoup de raisons, et je puis dire que, en quelque sorte, vous avez eu le contre-coup de tous les régimes qui, en France, se sont succédé depuis votre naissance. Sous l'Empire, je craignis qu'un gouvernement qui n'avait pas la réputation d'être indulgent pour les agressions dont il pouvait devenir l'objet n'étendît jusqu'à vous les rigueurs de la proscription paternelle, et c'est de cette façon que l'idée de vous ménager une sorte d'existence anonyme commença à prendre pied dans mon esprit. Sous la Restauration, j'eus à redouter pour vous une autre nature d'ennemis : la famille de Sallenauve, qui n'a plus aujourd'hui d'autre représentant que M. le marquis, ici présent, était alors toute-puissante. Elle avait eu vent de votre naissance, et il ne lui avait pas échappé que celui de qui vous teniez le jour avait eu la précaution de ne vous point reconnaître, afin d'être en mesure de vous laisser la totalité de sa fortune, dont la loi, comme enfant naturel, vous eût disputé une partie. L'ombre dans laquelle je vous avais tenu jusque-là me parut le meilleur asile contre les persécutions de parents avides ; et, venues de ce côté, quelques démarches suspectes, faites à plusieurs reprises dans mes entours, témoignèrent de la justesse de mes prévisions. Enfin, sous le gouvernement de juillet, ce fut moi-même que je craignis pour vous. J'avais vu établir cet ordre de choses avec un profond regret, et, comme on fait volontiers de tous les gouvernements qui arrivent et qui ne vous sont pas sympathiques, ne croyant pas à sa durée, je m'étais laissé entraîner contre lui à quelques hostilités actives qui me mirent à l'index de la police...

Ici, le souvenir du soupçon tout contraire dont Jacques Bricheteau avait été l'objet au café des Arts ayant fait passer un sourire sur mon visage, le *chancelier* s'arrêta, et, avec un sérieux très-marqué :

— Les explications que j'ai l'honneur de vous donner, me demanda-t-il, auraient-elles le malheur de vous sembler invraisemblables ?

Lorsque j'eus donné le sens de mon mouvement de physionomie :

— Ce garçon limonadier, dit Jacques Bricheteau, ne se trompait pas absolument, car depuis de longues années je suis employé à

la préfecture de police, au service de la salubrité, mais je n'entreprends pas l'espionnage, et, au contraire, plus d'une fois je faillis en être la victime. Maintenant, pour en venir au secret dont je continuai d'entourer notre relation, sans appréhender pour vous comme résultat de cette accointance connue des persécutions positives, il me parut que son ébruitement pouvait nuire à votre carrière. « Les sculpteurs, me disais-je, ne peuvent vivre sans l'appui du gouvernement ; je serai peut-être cause qu'on lui marchandera des commandes. » Je dois ajouter, d'ailleurs, qu'à l'époque où je vous fis savoir que votre pension cesserait de vous être servie, déjà depuis plusieurs années j'avais entièrement perdu la trace de M. le marquis. A quoi bon alors vous faire la confidence d'un passé qui ne paraissait plus avoir d'ouverture sur aucun avenir? Je résolus donc de vous laisser dans votre entière ignorance et m'occupai de trouver une fable qui, en trompant votre curiosité, pût me relever de la longue privation que je m'étais imposée en évitant jusque-là tout rapport direct avec vous...

— L'homme que vous aviez chargé de vous représenter, dis-je alors en interrompant, pouvait être habilement choisi au point de vue du mystère, mais convenez que de sa personne il n'était pas attrayant.

— Ce pauvre Gorenflot, répondit en riant l'organiste, c'est tout bonnement un des sonneurs de la paroisse et l'homme qui pousse le vent dans mon orgue. Je ne sais s'il était connu de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* quand il a inventé son Quasimodo.

Pendant cette parenthèse de Jacques Bricheteau, un bruit assez ridicule vint frapper notre oreille : un ronflement très-accentué de mon père nous donnait à connaître ou qu'il ne prenait pas grand intérêt aux explications fournies en son nom, ou qu'il les trouvait d'une certaine prolixité. Je ne sais si l'amour-propre d'orateur offensé donna à Jacques Bricheteau ce mouvement de vivacité, mais, se levant avec impatience, il secoua rudement le bras du dormeur en lui criant :

— Eh! marquis, si vous dormez ainsi au conseil des ministres, voilà, sur ma parole, un pays bien gouverné!

M. de Sallenauve ouvrit les yeux, se secoua, puis, s'adressant à moi :

— Pardon, monsieur le comte, me dit-il, mais voilà dix nuits que je voyage en poste, sans m'arrêter, afin de me trouver au rendez-vous que je vous avais fait donner ici ; quoique j'aie passé dans un lit la nuit dernière, je me sens encore un peu fatigué.

Cela dit, il se leva, aspira une forte prise de tabac, et se mit à se promener dans l'appartement pendant que Jacques Bricheteau continuait ainsi :

— Il y a un peu plus d'un an, je reçois enfin une lettre de votre père ; il m'expliquait son long silence, les projets qu'il avait sur vous, et la nécessité où, encore pour quelques années peut-être, il était de garder avec vous le plus sévère incognito. C'est justement à cette époque que le hasard vous conduit sur mon chemin ; alors, je vous vois prêt à vous jeter dans les folies pour pénétrer un secret dont l'existence était devenue manifeste pour vous.

— Vous êtes preste à déménager, dis-je en riant à l'ex-habitant du quai de Béthune.

— Je fis mieux que cela : horriblement tourmenté de l'idée qu'au moment précis où M. le marquis en déclarait la continuation nécessaire, vous viendriez à pénétrer malgré moi les ténèbres dont je vous avais si savamment environné...

— Vous partîtes pour Stockholm ?

— Non : pour la résidence de votre père, et à Stockholm je mis à la poste la lettre dont il m'avait chargé pour vous.

— Mais je ne saisis pas bien...?

— Rien pourtant n'est plus facile à comprendre, dit le marquis d'un ton capable ; ce n'est pas en Suède que je réside, et nous voulions vous dépayser.

— Vous plaît-il de poursuivre à ma place, dit Jacques Bricheteau, ne paraissant pas très-disposé à se laisser déposséder de la parole, dont tu as pu remarquer, cher ami, qu'il use avec élégance et facilité.

— Non pas, non pas, continuez, repartit le marquis, vous vous en acquittez à merveille.

— La présence de M. le marquis, dit Jacques Bricheteau en poursuivant, n'aura pas pour résultat, je dois vous en prévenir, de mettre immédiatement un terme à toutes les obscurités dont ses rapports avec vous ont été compliqués jusqu'ici. Pour le soin de

son avenir et pour celui du vôtre, il se réserve de vous laisser ignorer quelque temps encore le nom du pays au gouvernement duquel il espère vous voir un jour appelé après lui, aussi bien que quelques autres particularités de sa vie. Si même aujourd'hui il est ici présent, c'est surtout dans le but de n'avoir pas à s'expliquer davantage et de demander un nouveau bail à votre curiosité. M'étant avisé que votre position de famille équivoque était de nature, dans la vie politique où vous allez entrer, à vous créer, sinon des difficultés, au moins certains déboires, sur l'observation qu'une de mes lettres en faisait à monsieur votre père, il se résolut à hâter le moment d'une reconnaissance officielle et légale que l'extinction de toute sa famille rendait désormais très-désirable pour vous; et, du pays lointain qu'il habite, il se mit en devoir d'y procéder. Mais la reconnaissance d'un enfant naturel est un acte grave que la loi a entouré de précautions étroites. Il faut un acte authentique passé devant notaire, et, à supposer qu'une procuration spéciale eût pu remplacer le consentement oral du père, M. le marquis pensa bientôt que les légalisations devenues indispensables pour donner à cette procuration toute sa valeur ébruiteraient, non-seulement pour vous, mais pour le pays où il est marié et naturalisé en quelque sorte, ce secret de son individualité, qu'il est tenu à économiser encore pendant un certain temps. Alors, son parti fut pris : trouvant moyen de s'échapper pour quelques semaines, il arriva en toute diligence, vint me surprendre, et vous donna rendez-vous ici. Mais, dans le voyage à la fois long et rapide qu'il entreprenait, il devait craindre que la somme importante destinée à préparer le succès de votre élection ne courût quelque risque; alors, il la fit passer par le canal des banquiers, en exigeant qu'elle pût être touchée à jour fixe. Voilà pourquoi, à votre arrivée ici, je vous ai fait une question qui a pu vous surprendre. Maintenant, je vous en adresse une autre, et celle-ci a plus de gravité : Consentez-vous à prendre le nom de M. de Sallenauve et à être reconnu pour son fils?

— Je ne suis pas légiste, répondis-je; mais il me semble que cette reconnaissance, en supposant que je ne dusse pas m'en trouver très-honoré, il ne dépendrait pas tout à fait de moi de la décliner.

— Pardonnez-moi, repartit Jacques Bricheteau, vous pourriez être le fils d'un père peu recommandable, avoir par conséquent intérêt à contester sa paternité, et, dans le cas particulier où nous nous trouvons, vous pourriez probablement plaider avec avantage contre la faveur que l'on veut vous faire. Je dois d'ailleurs vous le dire, et, en parlant ainsi, je suis sûr d'exprimer les intentions de monsieur votre père, si vous pensiez qu'un homme qui déjà, dans l'intérêt de votre élection, a mis un demi-million dehors n'est pas un père tout à fait convenable, nous vous laisserions tout à fait libre et n'insisterions d'aucune façon.

— Parfaitement, parfaitement, dit M. de Sallenauve en mettant à cette affirmation un accent bref et un son de voix clairet, particuliers aux débris de la vieille aristocratie.

La politesse, pour le moins, me forçait à dire que j'acceptais avec empressement la paternité qui s'offrait à moi; à quelques mots que je prononçai dans ce sens :

— Du reste, répondit Jacques Bricheteau, notre pensée n'est pas de vous faire acheter *père en poche*. Moins pour provoquer une confiance que dès à présent il se croit acquise, que pour vous mettre à même de connaître la famille dont vous allez porter le nom, M. le marquis fera passer sous vos yeux tous les titres et tous les papiers dont il est détenteur; de plus, quoique depuis bien longtemps il ait quitté ce pays, il sera en mesure de faire affirmer son identité par plusieurs de ses contemporains encore existants, ce qui, du reste, ne pourra que profiter à la validité de l'acte à intervenir. Par exemple, au nombre des personnes honorables par lesquelles il a déjà été reconnu, je puis vous citer la respectueuse supérieure de la communauté des dames ursulines, la mère Marie des Anges, pour laquelle, soit dit en passant, vous avez fait un chef-d'œuvre.

— Oui, ma foi, oui, c'est un joli morceau, dit le marquis, et, si vous êtes un politique de cette force!...

— Eh bien, marquis, dit Jacques Bricheteau, qui me parut le mener un peu, voulez-vous procéder, avec notre jeune ami, à la vérification des papiers de famille?

— Mais c'est inutile, répliquai-je.

Et vraiment, par ce refus d'examen, il ne me paraissait pas que

j'engageasse beaucoup ma foi ; car, après tout, que signifient des papiers entre les mains d'un homme qui peut les avoir fabriqués ou se les être appropriés ?

Mais mon père ne me tint pas pour quitte, et, pendant plus de deux heures, il fit passer sous mes yeux des parchemins, des arbres généalogiques, des contrats, des brevets, toutes pièces desquelles il résulte que la famille de Sallenauve est, après les Cinq-Cygne, une des plus anciennes familles de la Champagne en général et du département de l'Aube en particulier. Je dois ajouter que l'exhibition de toutes ces archives fut accompagnée d'un nombre infini de détails parlés qui donnaient à l'identité du dernier marquis de Sallenauve la plus incontestable vraisemblance. Sur tout autre objet, mon père est assez laconique ; son ouverture d'esprit ne me paraît pas extraordinaire, et volontiers il passe la parole à son *chancelier :* mais, là, sur le fait de ses parchemins, il fut étourdissant d'anecdotes, de souvenirs, de savoir héraldique ; bref, ce fut bien le vieux gentilhomme ignorant et superficiel sur toute chose, mais devenu d'une érudition bénédictine quand il s'agit de la science de sa maison. La séance, je crois, durerait encore, sans l'intervention de Jacques Bricheteau : comme il vit le marquis prêt à couronner ses immenses commentaires oraux par la lecture d'un volumineux mémoire où il s'est proposé de réfuter un chapitre des *Historiettes* de Tallemant des Réaux qui n'a pas été écrit pour la plus grande gloire des Sallenauve, le judicieux organiste fit remarquer qu'il était l'heure de se mettre à table, si l'on voulait être exactement rendu, à sept heures, en l'étude de maître Achille Pigoult, où rendez-vous était pris. Nous dînâmes donc, non pas à table d'hôte, mais dans notre appartement, et le dîner n'eut rien de remarquable, si ce n'est sa longueur excessive, due au recueillement silencieux et à la lenteur que le marquis, par suite de la perte de toutes ses dents, met à avaler ses morceaux. A sept heures, nous étions rendus chez maître Achille Pigoult... Mais il est bientôt deux heures du matin et le sommeil me gagne : à demain donc, si j'en ai le loisir, la continuation de cette lettre et la relation circonstanciée de ce qui s'est passé dans l'étude du notaire royal. Tu sais, d'ailleurs, en gros, le résultat, comme un homme qui a couru au dernier chapitre d'un roman pour voir si *Évelina épouse Arthur,* et

tu peux bien me faire crédit des détails. Tout à l'heure, en me couchant, je me dirai : « Bonsoir, monsieur de Sallenauve ! » Au fait, en m'affublant de ce nom de Dorlange, ce diable de Bricheteau n'avait pas eu la main heureuse : j'avais l'air de quelque héros de roman du temps de l'Empire, ou bien d'un de ces ténors de province qui attendent un engagement sous les maigres ombrages du Palais-Royal. Tu ne m'en veux point, n'est-ce pas, de te quitter pour mon lit, où je vais m'assoupir au doux murmure de l'Aube? D'ici, au milieu de l'indescriptible silence de la nuit, dans une petite ville de province, j'entends mélancoliquement clapoter ses flots.

4 mai, cinq heures du matin.

J'avais compté sur un sommeil embelli par les plus beaux songes : je n'ai pas dormi plus d'une heure, et je me réveille mordu au cœur par une idée détestable ; mais, avant de te la transmettre, car elle n'a peut-être pas le sens commun, que d'abord je te dise un peu ce qui s'est passé hier soir chez le notaire ; certains détails de cette scène ne sont peut-être pas étrangers au mouvement fantasmagorique qui vient de se faire dans mon esprit. Après que la domestique de maître Pigoult, Champenoise de pur sang, nous eut fait traverser une étude de l'aspect le plus antique et le plus vénérable, où l'on ne voit pas de clercs travaillant le soir, comme on fait à Paris, cette fille nous introduisit dans le cabinet du patron, grande pièce froide et humide qu'éclairaient très-imparfaitement deux bougies stéariques placées sur le bureau. Malgré une bise assez piquante qui soufflait au dehors, sur la foi du mois de mai des poëtes et du printemps légalement déclaré à cette époque de l'année, il n'y avait point de feu allumé à l'âtre ; mais tous les préparatifs d'une joyeuse flambée étaient faits dans la cheminée. Maître Achille Pigoult, petit homme chétif, horriblement grêlé et affligé de lunettes vertes, par-dessus lesquelles d'ailleurs il darde un regard plein de vivacité et d'intelligence, nous demanda si nous trouvions qu'il fît assez chaud dans l'appartement. Sur notre réponse affirmative, qu'il dut bien entrevoir un peu dictée par la politesse, il avait déjà développé ses dispositions incendiaires jusqu'à faire flamber une allumette, quand, partant d'un des coins les plus obscurs de la pièce, une voix cassée et tremblotante, dont nous n'avions pas encore

aperçu le propriétaire, intervint pour s'opposer à cette prodigalité.

— Mais non, Achille, n'allume pas de feu! lui cria le vieillard; nous sommes cinq ici, les lumières donnent beaucoup de chaleur, et tout à l'heure ce sera à n'y pas tenir.

Aux paroles de ce Nestor si réchauffé, exclamation du marquis :

— Mais c'est ce bon M. Pigoult, l'ancien juge de paix!

Ainsi reconnu, le vieillard de se lever et d'aller à mon père, qu'il envisage curieusement :

— Parbleu! dit-il, je vous reconnais bien aussi pour un Champenois de la vieille roche, et Achille ne m'a pas trompé en m'annonçant que j'allais voir deux personnes de ma connaissance. Vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'organiste, vous êtes le petit Bricheteau, le neveu de notre bonne supérieure la mère Marie des Anges; mais ce grand maigre-là, avec sa figure de duc et de pair, je ne puis pas mettre le nom dessus : après ça, il ne faut pas trop en vouloir à ma mémoire; quatre-vingt-six ans de service! elle peut bien s'être un peu rouillée.

— Voyons, grand-père, dit alors Achille Pigoult, recueillez bien tous vos souvenirs, et vous, messieurs, pas un mot, pas un geste, car il s'agit d'éclairer ma religion. Je n'ai pas l'honneur de connaître le client pour lequel je suis sur le point d'instrumenter, et il faut, pour la régularité des choses, que son individualité me soit constatée. L'ordonnance de Louis XII, rendue en 1498, et celle de François Ier, renouvelée en 1535, faisaient une loi de cette précaution aux notaires *gardes-notes,* pour éviter dans les actes les suppositions de personnes. Cette disposition est trop fondée en raison pour avoir pu être abrogée par le temps, et je le sais bien, moi, je n'aurais pas la moindre confiance dans la validité d'un acte où l'on pourrait établir qu'elle a été méconnue.

Pendant que son fils parlait, le vieux Pigoult avait donné la torture à sa mémoire. Mon père, par bonheur, a dans la face un tic nerveux qui, sous la continuité du regard attaché sur lui par son *certificateur,* ne pouvait manquer de s'exaspérer. A ce signe fonctionnant dans toute son énergie, l'ancien juge de paix acheva de retrouver son homme :

— Eh! parbleu, j'y suis! s'écria-t-il, monsieur est le marquis de Sallenauve, celui que l'on appelait *le Grimacier,* et qui serait

aujourd'hui le propriétaire du château d'Arcis, si, au lieu d'épouser sa jolie cousine qui le lui apportait en dot, il n'était, comme tous les autres fous, parti pour l'émigration.

— Toujours un peu sans-culotte, à ce qu'il paraît, repartit en riant le marquis.

— Messieurs, dit alors le notaire avec une certaine solennité, l'épreuve que j'avais ménagée est, pour moi, décisive. Cette épreuve, les titres dont M. le marquis a bien voulu me donner communication et qu'il laisse en dépôt dans mon étude; plus, ce certificat de son identité que m'a fait parvenir la mère Marie des Anges, empêchée par la règle de sa maison de venir témoigner dans mon étude, nous mettent certainement en mesure de parfaire les actes que j'ai là, déjà préparés. La présence de deux témoins est exigée par l'un d'eux. Voilà M. Bricheteau d'une part, de l'autre mon père, si vous le voulez bien; c'est, il me semble, un honneur qui lui revient de droit, car on peut dire qu'il vient de le gagner à la pointe de sa mémoire.

— Eh bien, messieurs, prenons place, dit Jacques Bricheteau avec entrain.

Le notaire alla s'asseoir à son bureau; nous fîmes cercle alentour, et la lecture de l'un des actes commença. Son but était de constater authentiquement la reconnaissance que faisait de moi pour son fils, François-Henri-Pantaléon Dumirail, marquis de Sallenauve; mais dans le cours de la lecture survint une difficulté. Les actes notariés, à peine de nullité, doivent exprimer le domicile des contractants. Or, quel était le domicile de mon père? La désignation en avait été laissée en blanc par le notaire, qui voulut combler cette lacune avant de pousser plus loin.

— D'abord, de domicile, dit Achille Pigoult, M. le marquis ne paraît pas en avoir en France, puisqu'il n'y réside pas et que, depuis longtemps, il n'y possède plus aucune propriété.

— C'est pourtant vrai, dit le marquis avec un accent où il me parut mettre plus de sérieux que n'en comportait la remarque : en France, je suis un vagabond.

— Ah! reprit Jacques Bricheteau, des vagabonds comme vous qui, de la main à la main, peuvent faire cadeau à leurs fils de la somme nécessaire pour acheter des châteaux ne me semblent par

des mendiants fort à plaindre. Cependant, la remarque est juste, non-seulement pour la France, mais aussi pour l'étranger; car, avec votre éternelle manie de pérégrinations, un domicile ne me paraît pas très-facile à vous assigner.

— Voyons, dit Achille Pigoult, nous ne serons pas arrêtés pour si peu. Dès à présent, continua-t-il en me désignant, monsieur est propriétaire du château d'Arcis, car promesse de vente vaut vente, du moment qu'entre les parties on est convenu de la chose et du prix. Eh bien, quoi de plus naturel que le domicile du père soit assigné dans une des propriétés de son fils, quand surtout cette propriété est un bien de famille, rentré dans la famille par l'acquisition faite au profit du fils, mais payé des deniers du père; quand, en outre, ce père est né dans le pays où est situé le bien que j'appellerai *domiciliaire,* et qu'il y est connu et reconnu par de notables habitants toutes les fois que, dans l'intervalle de ses longues absences, il lui convient de s'y représenter?

— C'est juste, dit le vieux Pigoult en se rangeant sans hésiter à l'opinion que son fils venait d'exprimer avec cet accent d'animation particulier aux hommes d'affaires qui croient avoir mis la main sur un argument décisif.

— Enfin, dit Jacques Bricheteau, si vous croyez que les choses puissent aller ainsi...

— Vous voyez bien que mon père, vieux praticien, n'a pas hésité un moment à être de mon avis. Nous disons donc, continua le notaire en prenant sa plume : « François-Henri-Pantaléon Dumiraïl, marquis de Sallenauve, domicilié chez M. Charles de Sallenauve, son fils naturel, par lui légalement reconnu, au lieu dit le château d'Arcis, arrondissement d'Arcis-sur-Aube, département de l'Aube. »

Le reste de l'acte fut lu et arriva jusqu'au bout sans encombre.

Suivit une scène passablement ridicule. Les signatures apposées, pendant que nous étions encore debout :

— Maintenant, monsieur le comte, dit Jacques Bricheteau, embrassez votre père.

Mon père m'ouvrit ses bras assez négligemment, et je m'y précipitai à froid, m'en voulant de n'être pas plus profondément remué et de ne pas entendre plus haut dans mon cœur la voix du sang. Cette sécheresse et cette aridité d'émotion tenaient-elles au rapide

accroissement de ma fortune? Toujours est-il qu'un moment plus tard, en suite de l'autre acte dont nous entendîmes la lecture, moyennant la somme de cent quatre-vingt mille francs payables comptant, j'étais devenu possesseur du château d'Arcis, grand édifice de bonne apparence qu'à mon entrée dans la ville, sans être mieux averti par l'instinct du propriétaire que par la voix du sang, j'avais aperçu de loin, dominant le pays d'un air assez féodal. L'intérêt électoral de cette acquisition, si je ne l'avais pressenti, m'aurait été révélé par quelques mots qui ensuite s'échangèrent entre le notaire et Jacques Bricheteau. Suivant la mode de tous les vendeurs, qui font encore valoir leur marchandise même après qu'elle est sortie de leurs mains :

— Vous pouvez vous flatter, dit Achille Pigoult, que vous avez cette terre pour un morceau de pain.

— Allons donc! répliqua Jacques Bricheteau; combien y avait-il de temps que vous l'aviez sur les bras? A d'autres que nous, votre client l'eût laissée à cinquante mille écus; mais, comme bien de famille, vous nous avez fait payer la convenance. Il y a vingt mille francs à dépenser pour faire le château habitable; la terre rend à peine quatre mille francs de rente; ainsi notre argent, avec les frais, n'est pas placé à deux et demi pour cent.

— De quoi vous plaignez-vous? reprit Achille Pigoult; vous allez avoir à faire travailler, vous jetterez de l'argent dans le pays, ce qui n'est déjà pas une si mauvaise chance pour un candidat.

— Ah! la question électorale, dit Jacques Bricheteau, nous la traiterons en venant demain matin verser dans vos mains le prix de la vente et régler vos honoraires.

Là-dessus, on se sépara et nous rentrâmes à l'hôtel de *la Poste*, où, après avoir souhaité le bonsoir à mon père et à son porte-parole, je me retirai dans ma chambre pour causer avec toi. A présent, cette terrible idée qui, chassant pour moi le sommeil, m'a remis la plume à la main, il faut bien te la dire; quoique maintenant, m'en trouvant un peu distrait par les deux pages que je viens de t'écrire, je n'y trouve plus tout à fait la même évidence qu'il y a un moment. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout ce qui se passe depuis un an dans ma vie a quelque chose de prodigieusement romanesque. Tu me diras que l'aventure paraît être dans la logique

courante de ma vie ; que ma naissance, le hasard qui nous a rapprochés avec une conformité de destinées si singulière, mes rapports avec Marianina et ma belle gouvernante, mon histoire même avec madame de l'Estorade semblent accuser pour moi l'étoile la plus chanceuse, et que c'est encore un de ses caprices auxquels je suis livré en cet instant. Rien de plus juste; mais, si, dans le même moment, par l'influence de cette étoile, j'étais impliqué, à mon insu, dans quelque trame infernale et qu'on m'en fît le passif instrument!... Pour mettre un peu d'ordre dans mes idées, je commence par ce demi-million dépensé pour un intérêt, tu en conviendras, assez nébuleux : celui de me rendre un jour le ministre possible de je ne sais quel pays imaginaire dont on me cache soigneusement le nom. Et qui dépense pour moi ces sommes fabuleuses? Est-ce un père tendrement épris d'un enfant de l'amour? Non, c'est un père qui me témoigne la plus grande froideur, qui s'endort pendant qu'on est occupé à me dresser, sous ses yeux, le bilan de notre mutuelle existence; pour lequel, de mon côté, j'ai le malheur de ne rien éprouver, et que, pour trancher le mot, je regarderais comme une parfaite ganache d'émigré, n'était le respect et la piété filiale que je m'efforce d'avoir pour lui... Mais, dis donc! si cet homme n'était pas mon père, s'il n'était pas même le marquis de Sallenauve, pour lequel il se donne; si, comme le malheureux Lucien de Rubempré (Voir *Illusions perdues* et *Splendeur et Misère des courtisanes*), dont l'histoire a eu un si effroyable retentissement, j'étais enlacé par quelque serpent à la façon du faux prêtre Carlos Herrera et exposé à un si terrible réveil! — Quelle vraisemblance? vas-tu me dire : Carlos Herrera avait un intérêt à fasciner Lucien de Rubempré; mais sur toi, homme de principes solides, qui n'as jamais rêvé le luxe, qui t'es fait une vie de recueillement et de travail, quelle prise pourrait-on avoir, et enfin que te voudrait-on? — Soit. Mais ce que l'on *paraît* vouloir est-il beaucoup plus clair? Pourquoi celui qui me reconnaît pour son fils me cache-t-il le lieu qu'il habite, le nom sous lequel il est connu dans cet occulte pays du Nord qu'il est censé administrer? A côté de si grands sacrifices faits à mon profit, pourquoi si peu de confiance? Et le mystère dont jusqu'aujourd'hui Jacques Bricheteau a entouré ma vie, trouves-tu que, malgré la longueur de ses

explications, il me l'ait suffisamment justifié? Pourquoi son nain? Pourquoi son impudence à se nier lui-même, la première fois que je le rencontre? Pourquoi ce déménagement furieux?

Tout cela, cher ami, roulant dans ma tête, et rapproché des cinq cent mille francs que j'ai touchés chez les frères Mongenod, a semblé donner un corps à une idée bizarre, dont tu vas rire peut-être, et qui pourtant, dans les annales judiciaires, ne serait pas sans précédent. Je te le disais tout à l'heure, c'est une pensée dont j'ai été tout à coup comme envahi, et qui par cela même a pris pour moi la valeur d'un instinct. Certes, si j'en eusse eu hier au soir la plus lointaine atteinte, je me fusse plutôt fait couper le poing que de signer cet acte, qui désormais enchaîne ma destinée à celle d'un inconnu, dont l'avenir peut être sombre comme un chapitre de *l'Enfer* du Dante, et qui peut m'entraîner avec lui dans ses plus obscures profondeurs. Enfin cette idée, autour de laquelle je te fais tourner sans me décider à t'y laisser pénétrer, la voici dans sa crudité la plus naïve : j'ai peur, vois-tu, d'être, à mon insu, l'agent d'une de ces associations de faux monnayeurs qui, pour mettre en circulation les valeurs fabriquées par eux, ont été vus souvent, dans les fastes des cours d'assises, se livrant à des combinaisons et à des pratiques aussi compliquées et aussi inextricables que celle dans laquelle je suis aujourd'hui engagé. Dans ces sortes de procès, on voit toujours, en effet, de grandes allées et venues des complices; des traites tirées à distance lointaine, sur les banquiers des places de commerce importantes et des capitales telles que peuvent être Paris, Stockholm, Rotterdam. Souvent aussi on y voit de pauvres dupes compromises. Bref, dans les mystérieuses allures de ce Bricheteau, ne remarques-tu pas comme une imitation et un reflet de toutes les manœuvres auxquelles ces grands industriels sont forcés de recourir, en les disposant avec un talent et une richesse d'imagination auxquels n'atteignent pas même les romanciers?

Tous les arguments qui peuvent infirmer ma sombre visée, penses bien que je me les suis faits, et, si je ne te les reproduis pas ici, c'est que je veux les laisser venir de ta bouche, et leur garder ainsi une autorité qu'ils n'auraient plus pour moi du moment que je les aurais inspirés. Ce qu'il y a de certain, si je ne

me trompe, c'est qu'au moins, autour de moi, il y a une atmosphère épaisse, malsaine, sans limpidité, dans laquelle je sens que l'air me manque et que je ne respire plus. Enfin, si tu en as l'habileté, rassure-moi, persuade-moi; je ne demande pas mieux, comme tu l'imagines, que d'avoir rêvé creux; mais, dans tous les cas, pas plus tard que demain, je veux avoir avec mes deux hommes une explication, et obtenir, quoique déjà il soit bien tard, un peu plus de lumière que celle qui m'a été mesurée...

Voici bien une autre histoire! Pendant que je t'écris, un bruit de chevaux se fait dans la rue. Devenu méfiant et prenant tout en griève sollicitude, j'ouvre ma fenêtre, et, à la clarté du jour naissant, je vois à la porte de l'hôtel une voiture de poste attelée, le postillon en selle, et Jacques Bricheteau parlant à une personne assise dans l'intérieur, mais dont je ne puis distinguer le visage ombragé par la visière d'une casquette de voyage. Prenant aussitôt mon parti, je descends rapidement; mais, avant que je sois au bas des degrés, j'entends le roulement sourd de la voiture et les claquements répétés du fouet agité dans l'air, espèce de *Chant du départ* des postillons. Au pied de l'escalier, je me trouve nez à nez avec Jacques Bricheteau.

Sans paraître embarrassé, et de l'air le plus naturel :

— Comment! me dit-il, mon cher élève, déjà levé?

— Sans doute, c'était bien le moins que je fisse mes adieux à mon excellent père.

— Il ne l'a pas voulu, me répond le damné musicien avec un sérieux et un flegme à se faire battre, il aura craint l'émotion des adieux.

— Mais il est donc terriblement pressé, qu'il n'ait pu donner même une journée à sa paternité flambante neuve.

— Que voulez-vous! c'est un original; ce qu'il était venu faire, il l'a fait; dès lors, pour lui, plus de raisons de rester.

— Ah! je comprends, les hautes fonctions qu'il remplit dans cette cour du Nord!...

Il n'y avait pas moyen de se méprendre à l'accent profondément ironique avec lequel cette dernière phrase avait été prononcée.

— Jusqu'ici, me dit Bricheteau, vous aviez montré plus de foi.

— Oui, mais j'avoue que cette foi commence à broncher sous le

poids des mystères dont on la charge sans merci ni relâche.

— En vous voyant, dans un moment décisif pour votre avenir, livré à des doutes que tout le procédé dont on use avec vous depuis tant d'années peut assurément justifier, je serais vraiment désespéré, me répondit Jacques Bricheteau, si je n'avais que des raisonnements ou des affirmations personnelles à y opposer. Mais vous vous rappelez qu'hier le vieux Pigoult parla d'une tante que j'ai dans le pays, où bientôt, je l'espère, vous apercevrez qu'elle occupe une situation assez considérable. J'ajoute que le caractère sacré dont elle est revêtue doit donner à sa parole une complète autorité. Dans tous les cas, j'avais arrangé que nous la verrions dans la journée; mais, dans un instant, seulement le temps de me raser, nous allons nous rendre malgré l'heure matinale au couvent des ursulines. Là, vous interrogerez la mère Marie des Anges, qui, dans tout le département de l'Aube, a la réputation d'une sainte, et je pense qu'à la suite de notre entrevue avec elle aucun nuage n'existera plus entre nous.

A mesure que ce diable d'homme parlait, il y avait dans sa physionomie un air si parfait de probité et de bienveillance; sa parole, toujours calme, élégante et maîtresse d'elle-même, s'insinuait si bien dans l'esprit de son auditeur, que je sentais baisser le flot de ma colère et renaître ma sécurité. Au fait, sa réponse est irrésistible : la maison des dames ursulines, que diable! ne peut pas être un atelier de fausse monnaie, et, si la mère Marie des Anges me cautionne mon père, comme il paraît déjà qu'elle l'avait cautionné au notaire, je serais fou de persister dans mes doutes.

— Eh bien, dis-je à Jacques Bricheteau, je vais remonter prendre mon chapeau et vous attendre en me promenant sur les bords de l'Aube.

— C'est ça; et surveillez la porte de l'hôtel, que je n'aille pas déménager brusquement, comme autrefois au quai de Béthune!

On n'est pas plus intelligent que cet homme; il a l'air de deviner vos pensées. J'eus honte de cette dernière défiance et je lui dis que, réflexion faite, j'aimais mieux, en l'attendant, aller terminer une lettre. C'est celle-ci, cher ami, que je suis obligé de fermer et de jeter à la poste tout à l'heure, si je veux qu'elle parte. A un autre jour la relation de notre visite au couvent.

MARIE-GASTON A MADAME LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

Arcis-sur-Aube, 6 mai 1839.

Madame,

Dans tous les cas, j'aurais profité avec bonheur de la recommandation que vous avez bien voulu me faire de vous écrire pendant mon séjour ici; mais, en m'accordant cette précieuse faveur, vous ne pouvez vraiment savoir toute l'étendue de votre charité. Sans vous, madame, et l'honneur que j'aurai de vous entretenir quelquefois, que deviendrais-je, livré à la domination habituelle de mes tristes pensées, dans une ville qui n'a ni monde, ni commerce, ni curiosités, ni environs, et où toute l'activité intellectuelle se borne à la confection du petit salé, du savon gras et des bas et bonnets de coton? Dorlange, que je n'appellerai pas toujours de ce nom, vous saurez tout à l'heure pourquoi, est tellement absorbé par les soins de sa brigue électorale, qu'à peine je l'entrevois. Je vous avais dit, madame, que je me décidais à aller rejoindre notre ami par la considération d'un certain trouble d'esprit qu'accusait une de ses lettres, où il me faisait part d'une grande révolution arrivée dans sa vie. Aujourd'hui, il m'est permis d'être plus explicite. Dorlange connaît enfin son père : il est fils naturel du marquis de Sallenauve, dernier rejeton vivant d'une des meilleures familles de la Champagne. Sans s'expliquer sur les raisons qui l'avaient décidé à tenir si secrète la naissance de son fils, le marquis vient légalement de le reconnaître. En même temps, il a fait pour lui l'acquisition d'une terre qui avait cessé depuis longtemps d'appartenir à la famille Sallenauve, et qui va se rattacher de cette manière au nom. Cette terre est située à Arcis même, et il est donc à penser que sa possession ne sera point inutile aux projets de députation mis aujourd'hui sur le tapis. Ces projets datent de plus loin que nous ne l'avions pensé, et ce n'est pas dans la fantaisie de Dorlange qu'ils ont pris naissance.

Il y a un an, le marquis commençait à les préparer en faisant passer à son fils une somme considérable pour qu'il pût se constituer par l'achat d'un immeuble un cens d'éligibilité, et c'est également pour faciliter au candidat l'accès de la carrière politique

qu'il vient de le mettre en possession d'un état civil et de le faire une seconde fois propriétaire. La fin réelle de tous ces sacrifices n'a pas été très-nettement expliquée à Charles de Sallenauve par le marquis son père, et c'est au sujet de cette portion brumeuse qui reste encore dans son ciel que le pauvre garçon avait conçu les appréhensions auxquelles mon amitié s'est empressée d'aller porter remède. Somme toute, le marquis paraît être un homme aussi bizarre qu'opulent, car, au lieu de rester à Arcis, où sa présence et son nom auraient pu contribuer au succès de l'élection qu'il désire, le lendemain même du jour où toutes les formalités de la reconnaissance ont été accomplies, il s'est remis furtivement en route pour des pays lointains où il dit avoir de pressants intérêts, et n'a pas même laissé le temps à son fils de lui adresser ses adieux. Cette froideur a bien empoisonné le bonheur de Charles, mais il faut prendre les pères comme ils sont, car, Dorlange et moi, nous sommes là tous les deux pour prouver que n'en a pas qui veut. Une autre bizarrerie de notre gentilhomme, c'est le choix qu'il a fait, comme grand électeur de son fils, d'une vieille religieuse ursuline, en passant avec elle un marché à l'exécution duquel il s'est trouvé que, plus tard, vous n'avez pas été tout à fait étrangère. Oui, madame, cette *Sainte Ursule* pour laquelle vous avez posé de loin, et sans le savoir, aura, selon toute apparence, dans l'élection de notre ami, une influence assez considérable.

Voici ce qui s'est passé. Depuis de longues années, la mère Marie des Anges, supérieure des dames ursulines d'Arcis-sur-Aube, rêvait d'installer dans la chapelle de sa communauté une image de sa sainte patronne. Mais cette abbesse, femme de tête et de goût, ne voulait point entendre parler d'une de ces saintes de pacotille qu'on se procure toutes faites chez les marchands d'ornements d'église; et, d'autre part, elle se serait reproché de dérober à ses pauvres la somme assez élevée à laquelle devait se monter la commande d'une œuvre d'art. La sainte dame a pour neveu un des organistes de Paris, et le marquis de Sallenauve, pendant qu'il courait le monde, avait confié son fils à cet homme, qui, pendant fort longtemps, a mis un soin particulier à tenir le pauvre enfant dans la plus complète ignorance de son origine. Lorsqu'il fut question de faire de Sallenauve un député, naturellement on

pensa à l'arrondissement d'Arcis, où sa famille a laissé beaucoup de souvenirs, et l'on s'ingénia en toute manière des accointances et facilités électorales qu'on pourrait y rencontrer. L'organiste se souvint alors de l'éternelle ambition de sa tante; il la savait influente dans le pays, où elle est en grande odeur de sainteté, et ayant une pointe de cet esprit d'intrigue qui volontiers se passionne pour les choses d'une exécution difficile et ardue; il alla donc la trouver, d'accord avec le marquis de Sallenauve, et lui fit savoir qu'un des habiles sculpteurs de Paris était prêt à lui faire l'hommage d'une statue traitée de main de maître, si de son côté elle voulait s'engager à procurer la nomination de l'artiste comme député de l'arrondissement d'Arcis à l'une des prochaines élections. La vieille nonne ne trouva pas l'entreprise au-dessus de ses forces. Aujourd'hui, la voilà nantie de l'objet de sa pieuse convoitise, arrivé à bon port, il y a quelques jours, et déjà installé dans la chapelle du couvent, où prochainement il en sera fait une solennelle inauguration. Reste maintenant à savoir comment, de son côté, la bonne dame s'exécutera.

Eh bien, madame, cela est singulier à dire, mais toutes choses bien sues et bien examinées, je ne m'étonnerais pas quand cette étrange femme réussirait. D'après le portrait que m'en a fait notre ami, la mère Marie des Anges est une petite femme, courte, ramassée dans sa taille, dont le visage trouve encore le moyen d'être avenant et agréable sous les rides et la couche de pâleur safranée qu'y ont concurremment amassées le temps et les austérités du cloître. Portant lestement le poids de son embonpoint et celui de ses soixante-dix-sept années, elle est vive, alerte et frétillante à défier les plus jeunes. Depuis près de cinquante ans, en maîtresse femme, elle gouverne sa communauté, qui a toujours été la plus régulière, la mieux ordonnée, en même temps que la plus riche de tout le diocèse de Troyes. Admirablement douée pour l'éducation de la jeunesse, but, vous le savez, de l'institut des Ursulines, depuis la même époque, avec des fortunes diverses, elle n'a pas cessé de diriger un pensionnat renommé dans le département de l'Aube et autres pays environnants. Ayant ainsi présidé à l'éducation de presque toutes les filles des meilleures maisons de la province, on conçoit qu'au moyen des rapports qui, à la suite des édu-

cations bien conduites, se perpétuent entre l'institutrice et ses élèves, elle se soit créé auprès de l'aristocratie champenoise une sorte d'influence ubiquitaire; probablement, elle entend bien mettre ces relations à profit dans la lutte où elle s'est engagée à intervenir. D'autre part, il paraît que cette étrange femme, dans tout l'arrondissement d'Arcis, dispose souverainement des votes de l'opinion démocratique. Jusqu'ici, sans doute, au lieu où se livrera la bataille, l'existence de ce parti est assez souffreteuse et problématique; mais de sa nature aussi il est actif et remuant, et c'est d'ailleurs, à peu de chose près, sous cette bannière que se présente notre candidat. Évidemment donc, l'apport qui lui est assuré de ce côté a son utilité et son importance. Ainsi que je l'ai fait d'abord, vous admirerez, madame, l'habileté en quelque sorte bicéphale de cette vieille religieuse, trouvant le moyen d'être en bonne posture auprès de la noblesse et du clergé séculier, et d'autre part menant à la baguette le parti radical, leur éternel ennemi. Admirable de charité et de lumières, considérée dans tout le pays comme une sainte, et, pendant la Révolution, exposée à une terrible persécution qu'elle a supportée avec un rare courage, on s'explique parfaitement ses bons rapports avec les classes élevées et conservatrices; mais qu'elle soit de même la bienvenue auprès des démocrates et des démolisseurs, cela ne passe-t-il pas toute idée? La haute domination qu'elle exerce sur le parti révolutionnaire tient, madame, à un petit démêlé qu'ils ont eu jadis ensemble; vers 93, cet aimable parti avait comploté de lui couper le cou. Chassée de son couvent et convaincue d'avoir donné asile à un prêtre réfractaire, elle avait été incarcérée, traduite au tribunal révolutionnaire, et condamnée à monter sur l'échafaud. Il fut référé de *la chose* à Danton, qui siégeait alors à la Convention. Danton avait connu la mère Marie des Anges; il la tenait pour la femme la plus vertueuse et la plus éclairée qu'il eût jamais rencontrée. En apprenant sa condamnation, il entra dans une effroyable colère, écrivit, comme on disait alors, une lettre *à cheval* à la municipalité révolutionnaire, et, d'une autorité que personne à Arcis ne se serait imaginé de contester, ordonna un sursis. Le même jour, il monta à la tribune, et, après avoir parlé d'une manière générale de quelques *sanglants imbéciles* qui, par leurs sottes fureurs, compromettaient l'avenir de la Révolution,

dit ce qu'était la mère Marie des Anges, insista sur sa merveilleuse aptitude à élever la jeunesse, et présenta un projet de décret en vertu duquel elle était placée à la tête d'un *grand gynécée national*, dont l'organisation serait ultérieurement réglée par un autre décret. Robespierre, qui dans la haute intelligence de l'ursuline n'aurait vu qu'une désignation plus immédiate à la hache révolutionnaire, n'assistait pas ce jour-là à la séance; la motion fut donc votée d'enthousiasme. La tête de la mère Marie des Anges lui étant indispensablement nécessaire pour l'exécution du décret qui venait d'être rendu, elle la garda et le bourreau démonta sa machine. Quoique l'autre décret organisant le *grand gynécée national* eût été perdu de vue, au milieu de bien d'autres soins qui occupaient la Convention, la bonne religieuse l'exécuta à sa manière, et, au lieu de quelque chose de grand, de grec et de national, avec le concours de quelques-unes de ses anciennes compagnes, elle monta à Arcis un simple pensionnat laïque, où, aussitôt qu'un peu d'ordre eut été remis dans les affaires et dans les esprits, les élèves affluèrent de tous les pays environnants. Sous l'Empire, la mère Marie des Anges put reconstituer sa communauté, et le premier acte de son gouvernement restauré fut un grand acte de reconnaissance. Elle décida que, tous les ans, le 5 avril, jour anniversaire de la mort de Danton, un service serait fait dans la chapelle du couvent pour le repos de son âme.

A ceux qui firent quelques objections contre cet obit :

— Connaissez-vous beaucoup de gens, répondait-elle, pour lesquels il soit plus nécessaire d'implorer la miséricorde divine?

Sous la Restauration, la célébration de ce service devint une affaire; mais jamais la mère Marie des Anges ne voulut en démordre, et l'immense vénération dont elle est entourée fit que les plus montés contre ce qu'ils appelaient ce scandale, durent en prendre leur parti. On comprend que, sous le gouvernement de juillet, cette courageuse obstinée eut sa récompense. Aujourd'hui, la mère Marie des Anges est admirablement bien en cour, et il n'est rien qu'elle n'obtienne dans les plus augustes régions du pouvoir; mais il est juste d'ajouter qu'elle ne demande rien, pas même pour ses aumônes, auxquelles elle trouve le moyen de subvenir largement par la bonne administration qu'elle a su introduire

dans la gérance des biens de la communauté. Ce qui s'explique mieux encore, c'est que sa reconnaissance pour le grand révolutionnaire lui ait été, auprès du parti de la Révolution, une recommandation puissante; mais là encore n'est pas tout le secret de son crédit dans ce parti. A Arcis, le chef de la gauche avancée est un riche meunier, nommé Laurent Goussard, qui possède sur la rivière d'Aube deux ou trois moulins. Cet homme, ex-membre de la municipalité révolutionnaire d'Arcis et ami particulier de Danton, fut celui qui écrivit au terrible cordelier pour l'aviser du couteau suspendu sur la tête de l'ancienne supérieure des ursulines, ce qui n'avait pas empêché le digne sans-culotte de se rendre acquéreur d'une grande partie des biens de leur maison lorsque ceux-ci vinrent à être vendus nationalement.

A l'époque où la mère Marie des Anges fut autorisée à reconstituer sa communauté, Laurent Goussard, qui ne se trouvait pas avoir tiré grand parti de son acquisition, vint trouver la bonne abbesse et lui proposa de la faire rentrer dans les anciennes appartenances de l'abbaye. Très-rusé en affaires, Laurent Goussard, dont la mère Marie des Anges avait gratuitement élevé une nièce, morte plus tard à Paris, vers 1809, eut l'air de se piquer avec elle de ce procédé, et il offrit de rendre le bien dont il était devenu révolutionnairement propriétaire, si la communauté consentait à le rembourser sur le pied de son prix d'acquisition. Le cher homme ne faisait pas un mauvais marché, et la différence de l'argent aux assignats, avec lesquels il avait payé, lui constituait déjà un joli bénéfice. Mais, se souvenant que, sans son intervention, Danton n'eût pas été averti, la mère Marie des Anges voulut faire mieux pour son sauveur de la première main. La communauté des ursulines, au moment où Laurent Goussard offrait d'entrer avec elle en arrangement, était, financièrement parlant, dans une position excellente. Ayant depuis sa restauration recueilli d'assez importantes libéralités, elle s'était, de plus, enrichie de toutes les épargnes que sa supérieure avait faites pendant la durée assez longue de son pensionnat laïque, et qu'elle avait généreusement versées à l'économat du couvent. Laurent Goussard dut donc demeurer stupéfait quand il s'entendit répondre :

— Vos propositions ne me vont pas. Je ne puis pas acheter au

rabais; ma conscience me le défend. Avant la Révolution, les biens de notre abbaye étaient estimés à tant; c'est ce prix que je veux en donner, et non celui auquel ils étaient tombés ensuite de la dépréciation subie par toutes les propriétés dites nationales. En un mot, mon ami, je veux payer plus cher; voyez si cela vous convient.

Laurent Goussard crut d'abord mal comprendre ou avoir été mal compris; mais, quand il fut bien expliqué qu'aux prétendus scrupules de conscience de la mère Marie des Anges il gagnait environ une somme de cinquante mille francs, il ne voulut pas faire violence à cette conscience si délicate, et, en mettant la main sur ce bénéfice, qui réellement lui tombait du ciel, il alla conter partout ce merveilleux procédé, qui, vous le sentez bien, madame, auprès de tous les acquéreurs de biens nationaux, mit aussitôt la mère Marie des Anges dans une estime à n'avoir jamais plus rien à craindre d'une révolution nouvelle. Personnellement, Laurent Goussard devint pour elle une espèce de séide; il ne fait plus maintenant une affaire, ne remue pas un sac de farine sans aller la consulter; et, comme elle le disait plaisamment l'autre jour, elle aurait la fantaisie de faire de M. le sous-préfet un saint Jean-Baptiste, qu'un quart d'heure après Laurent Goussard lui apporterait dans un sac la tête de ce fonctionnaire. N'est-ce pas vous dire, madame, qu'au premier signe de notre supérieure, il apportera au candidat désigné par elle son vote et celui de tous ses amis?

Dans le clergé, la mère Marie des Anges a naturellement bien des ramifications, tant à cause de sa robe que de sa réputation de haute vertu; mais elle compte surtout au nombre de ses plus zélés serviteurs monseigneur Troubert, évêque du diocèse, et qui, ancien familier de la congrégation (voir *le Curé de Tours*), s'arrangerait néanmoins assez bien, sous la dynastie de juillet, d'un archevêché menant au cardinalat. Or, pour peu que, en faveur de cette ambition, justifiée, il faut en convenir, par une haute et incontestable capacité, la mère Marie des Anges voulût écrire quelque chose à la reine, il est à croire que son succès pourrait bien ne pas être trop longtemps ajourné. Mais donnant donnant, et, si la supérieure des ursulines travaille à l'archevêché, monseigneur de Troyes travaillera à l'élec-

tion; la tâche, pour lui, ne saurait d'ailleurs être bien rude, puisque le candidat auquel il s'agit de s'intéresser est partisan déclaré du principe de la liberté d'enseignement, le seul côté de la chose politique dont le clergé se préoccupe dans le moment. Quand on a le clergé, on est bien près d'avoir le parti légitimiste, qui, passionné aussi pour l'enseignement libre, en haine du trône de juillet, n'est pas trop effrayé, toutes les fois que l'occasion s'en présente, de son monstrueux accouplement avec le parti radical. Du reste, la tête de ce parti, dans le pays, est la maison de Cinq-Cygne. Jamais la vieille marquise, dont vous connaissez, madame, le caractère hautain et la volonté énergique (voir *une Ténébreuse Affaire*), ne vient à son château de Cinq-Cygne sans rendre une visite à la mère Marie des Anges, qui a eu autrefois pour élève sa fille Berthe, devenue depuis la duchesse de Maufrigneuse. Quant au mari de celle-ci, il ne peut nous échapper, car vous savez que Daniel d'Arthez est mon ami, et que par d'Arthez on a, à coup sûr, la princesse de Cadignan, mère de ce joli duc sur lequel nous complotons de mettre la main. Maintenant, si nous arrivons à un côté plus résistant, au parti dit conservateur, qu'il ne faut pas confondre avec le parti ministériel, nous y trouverons pour chef le comte de Gondreville, collègue de votre mari à la Chambre des pairs. Avec lui marche un électeur très-influent, son vieil ami, ancien maire et ancien notaire à Arcis, lequel à son tour entraîne dans son orbite un électeur également considérable, maître Achille Pigoult, auquel, en se retirant des affaires, il a vendu son étude. Mais la mère Marie des Anges a une puissante entrée auprès du comte de Gondreville par sa fille, la maréchale de Carigliano. Lancée, comme vous le savez, dans la plus haute dévotion, cette grande dame, presque tous les ans, vient faire aux Ursulines une humble retraite. De plus, la mère Marie des Anges, sans s'expliquer davantage, prétend qu'elle a barres par un certain côté qui n'est connu que d'elle sur le vieux Gondreville; et, en effet, la vie de cet ancien régicide devenu sénateur, comte de l'Empire, et depuis pair de France sous deux dynasties, a serpenté par d'assez tortueux souterrains pour qu'on puisse y supposer des entrées secrètes qu'il ne lui serait pas agréable de voir démasquer. Or, Gondreville, c'est Grévin, son confident, et, comme on dit, son

âme damnée depuis cinquante ans; mais, à supposer que, par impossible, leur éternelle union, dans la circonstance présente, vînt à se démancher, au moins est-on sûr d'Achille Pigoult, le successeur de Grévin, comme lui notaire de la communauté, et auquel, lors de la vente faite dans son étude du domaine acheté par le marquis de Sallenauve, on a eu le soin d'attribuer un chiffre d'honoraires tellement inusité et tellement *électoral,* que l'accepter, c'était s'engager. Quant à la plèbe des électeurs, on ne peut manquer d'y faire des recrues importantes, par les grands travaux que notre ami va leur donner à exécuter dans le château dont le voilà propriétaire, ledit château ayant le bonheur de menacer ruine sur plusieurs points. Il faut aussi compter sur l'effet d'une magnifique profession de foi que Charles de Sallenauve vient de faire imprimer, et dans laquelle il déclare hautement ne vouloir accepter ni emplois ni faveur aucune du gouvernement. Enfin, l'habileté oratoire qui peut être attendue de lui, dans la réunion préparatoire déjà annoncée; le concours des journaux de l'opposition, tant à Paris que dans la localité; les injures et les calomnies dont les journaux ministériels ont déjà commencé le feu : tout me donne bonne espérance, et je m'arrête sur une dernière considération. Serait-il bien merveilleux qu'en vue de contredire leur réputation un peu béotienne, les Champenois eussent à cœur de nommer un homme distingué dans les arts, dont ils ont sous les yeux un chef-d'œuvre, qui vient volontairement se faire leur compatriote en achetant chez eux un domaine resté depuis près de dix ans sans acquéreur, et qui, d'une main généreuse et prodigue, est près de restituer à cette demeure, l'une des gloires du pays, son aspect de grandeur passée?

A la suite de cet immense exposé de nos ressources et opérations militaires, serai-je encore bienvenu, madame, à me plaindre de mon manque absolu de distractions? Je ne sais si c'est pour l'intérêt que je porte à notre ami, mais il me semble qu'un peu de la fièvre électorale qui règne partout ici, en ce moment, a fini par me gagner, et peut-être trouverez-vous que cette lettre, encombrée de détails locaux auxquels, avec la plus grande complaisance du monde, vous ne sauriez trouver un vif intérêt, révèle chez moi un terrible accès de la maladie régnante. Me saurez-vous gré, d'ail-

leurs, de vous présenter comme prochainement resplendissant de l'auréole parlementaire un homme dont, me disiez-vous l'autre jour, on ne saurait faire sûrement son ami, attendu l'élévation surhumaine et par conséquent un peu impertinente de sa personnalité? A vous dire vrai, madame, à quelques succès que soit réservé dans la vie politique Charles de Sallenauve, j'ai peur qu'il ne regrette un jour la gloire plus calme qui lui était assurée dans la carrière des arts; mais ni lui ni moi ne sommes nés sous une étoile facile et commode; naître seulement nous a été vendu cher, et c'est être deux fois cruel que de ne pas nous aimer. Vous avez pour moi quelque bienveillance, parce qu'il vous paraît que j'exhale encore un reste de parfum de notre Louise aimée; ayez donc aussi quelque chose de ce sentiment pour celui que, durant tout le cours de cette lettre, je n'ai pas hésité à nommer notre ami. Si, de quelque côté qu'il se tourne, apparaît en lui une sorte de grandeur importune, ne faut-il pas plutôt l'en plaindre que lui en demander un compte soucieux et sévère? et ne savons-nous pas tous deux, par une cruelle expérience, que les plus nobles choses et les plus resplendissantes sont aussi les plus promptes à descendre et à s'éteindre dans l'éternelle nuit?

MARIE-GASTON A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

Arcis-sur-Aube, 13 mai 1839.

Madame,

La fièvre électorale vous a gagnée aussi, et vous voulez bien vous charger de nous faire passer de la part de M. de l'Estorade un certain nombre de *découragements* qui, à coup sûr, méritent d'être pris en considération. Je dois le dire, cependant : ces confidences ne me paraissent pas avoir toute la portée que l'on pourrait croire, et, même avant votre officieux avis, les difficultés de notre situation n'avaient pas manqué de nous être révélées. Nous savions la mission de haute confiance dont s'est chargé M. Maxime de Trailles, mission que, pendant quelques jours, il a assez malheureusement essayé de dissimuler sous le semblant d'un intérêt industriel. Nous savions même, et vous, madame, semblez l'ignorer, que cet habile agent de la pensée ministérielle a trouvé le moyen de combiner

avec les soins de la politique générale ceux de sa politique particulière. M. Maxime de Trailles, si nous sommes bien informés, aurait été récemment sur le point de succomber à un dernier et redoutable accès de la maladie chronique dont il est affligé depuis longtemps. Cette maladie, c'est sa dette, car on ne dit pas les dettes, on dit la dette de M. de Trailles, comme on dit la dette de l'Angleterre. Dans cette extrémité, ce gentilhomme, décidé aux remèdes les plus désespérés, se serait arrêté à la ressource d'un mariage qu'on pourrait bien qualifier de mariage *in extremis*, puisque ledit gentilhomme côtoie, dit-on, d'extrêmement près la cinquantaine. Fort connu, ce qui pour lui veut dire fort décrié à Paris, il aurait fait comme les marchands dont les articles sont démodés, il se serait expédié en province et aurait déballé à Arcis-sur-Aube, juste au moment de la foire électorale, estimant avec raison que le mouvement toujours un peu tumultueux de ces sortes de *Beaucaires* politiques ne pouvait qu'être favorable à la nature légèrement ténébreuse de ses opérations. Le calcul était bon; la mort inopinée du jeune Charles Keller, candidat sur le choix duquel s'était d'abord arrêtée la pensée du gouvernement, avait jeté dans tout l'électorat d'Arcis une perturbation profonde. Pêchant dans cette eau trouble, M. Maxime de Trailles est parvenu à y harponner un candidat que recommandent deux natures de mérites et de convenances bien distinctes.

Au point de vue de la chose publique, M. Beauvisage, dont vous vous êtes, madame, très-bien rappelé le nom, a l'inestimable avantage d'avoir battu en brèche et fait crouler la candidature d'un petit avocat du nom de Simon Giguet, qui, au grand scandale du gouvernement, aurait eu l'audace d'aller s'asseoir au centre gauche. Cette exclusion donnée à un impertinent de l'opposition dynastique a paru d'un prix tellement inestimable, qu'elle fait passer sur l'ineptie bien notoire et bien caractérisée du sieur Beauvisage, en même temps que sur la considération du ridicule dont sa nomination ne pourrait manquer de couvrir ceux qui se seront prêtés à la patronner. Au point de vue de la chose privée, j'entends celle de M. de Trailles, M. Beauvisage a le mérite d'avoir une fille unique, passablement jolie, laquelle, sans exagération aucune de ses avantages, paraît devoir apporter à son mari une dot de cinq cent mille

francs, amassée dans le commerce de ces bonnets de coton dont ma dernière lettre se permettait de parler si peu respectueusement. Maintenant, le mécanisme de l'affaire se comprend de lui-même : faire naître et attiser chez le père, qui jamais ne s'en serait avisé lui-même, l'ambition et l'espérance d'être envoyé à la Chambre ; pour prix de ses soins et *débours,* insinuer qu'on vous donne la fille et la dot, cela s'entend ; éblouir la première par un restant de jeunesse teinte, par une suprême élégance de manières et par le titre de comtesse ; commencer fort habilement par avoir l'air d'hésiter entre la fille et la mère, et, enfin, donner de son désintéressement et de la solidité de sa réforme une rassurante idée en demandant contre soi-même, dans le contrat, toutes les garanties les plus extrêmes dont la loi dispose : voilà quel était le jeu, et voilà le travail vraiment herculéen accompli par M. de Trailles en moins de deux semaines... Mais, sur ce, nous intervenons. Par le nom qui nous tombe un matin des nues, nous sommes Champenois ; nous nous faisons Champenois, plus encore en nous rendant propriétaire dans le pays ; et il se trouve justement que le pays s'est buté, pour l'élection qui se prépare, à n'envoyer à la Chambre qu'un enfant du cru. — Justement ! me direz-vous, à ce titre, Beauvisage ne peut manquer d'être préféré ; c'est un produit local plus franc, plus direct. — Cela vous semble ainsi, madame, mais nous ne sommes pas tout à fait si bête que Beauvisage ; nous n'apprêtons pas à rire de nous ; nous ne faisons pas de bonnets de coton, il est vrai, mais nous faisons des statues, des statues pour lesquelles nous avons été décoré de la Légion d'honneur ; des statues religieuses que l'on inaugure en grande pompe, devant monseigneur l'évêque, qui daigne prendre la parole, et devant les autorités constituées ; des statues que toute la population de la ville, j'entends celle qui n'a pu être admise à la cérémonie, s'empresse d'aller admirer chez mesdames les ursulines, assez coquettes du magnifique ornement ajouté à leur bijou de chapelle, pour tenir, pendant une journée entière, leur maison et leur oratoire ouverts à tout venant, et tout ceci ne laisse pas de nous populariser un peu. Ce qui nous popularise encore mieux, c'est de n'être pas un ladre, comme Beauvisage ; de ne pas thésauriser notre revenu, sou sur sou ; d'occuper dans notre château trente ouvriers, peintres, ma-

çons, vitriers, jardiniers, treillageurs; et, tandis que le maire de la ville s'en va piètrement à pied, de nous montrer tout à coup, dans Arcis, avec une calèche élégante et deux chevaux fringants que notre père, qui n'est pas aux cieux, mais à Paris, voulant se montrer plus aimable de loin que de près, nous a envoyés d'urgence, pour en écraser, je pense, le tigre et le tilbury de M. de Trailles: deux choses dont, avant notre venue, il avait été énormément parlé.

Ce soir, madame, pour couronner la cérémonie de l'inauguration de notre *Sainte Ursule,* nous donnons en notre château un repas de cinquante couverts, où nous avons eu la malice de convier, avec les notables habitants du pays, tous les fonctionnaires inamovibles ou amovibles, indistinctement. Vu notre candidature déclarée, nous sommes bien assuré d'avance que cette dernière classe de convives ne répondra pas à notre appel. Tant mieux, vraiment! il y aura d'autant plus de place pour d'autres, et les défaillants, dont les noms seront tous connus demain, seront constitués dans un flagrant délit de servilisme et de dépendance qui portera, nous l'espérons bien, un terrible coup à leur influence sur la population. Hier, madame, nous sommes allé dans notre calèche au château de Cinq-Cygne, où d'Arthez nous a d'abord présenté à la princesse de Cadignan. Cette femme est vraiment merveilleuse de conservation, et il semble qu'elle soit embaumée par le bonheur de sa liaison avec le grand écrivain. (Voir *les Secrets de la princesse de Cadignan.*) « C'est le plus joli bonheur que j'aie jamais vu, » disiez-vous, madame, en parlant de M. et madame de Portenduère; ce mot, faut le répéter à l'adresse de d'Arthez et de la princesse, en modifiant toutefois l'épithète de joli, qui serait peut-être un peu jeune, appliquée à leur été de la Saint-Martin. Avec ce que j'ai su d'une scène qui eut lieu, il y a déjà longtemps, chez madame d'Espard, à l'époque où commença cette liaison, j'étais bien sûr de ne pas trouver M. Maxime de Trailles très-bien installé à Cinq-Cygne; car, dans la scène à laquelle je fais allusion, il s'était efforcé d'être blessant pour d'Arthez; et d'Arthez, en se contentant de le faire ridicule, le trouva méprisable; or, c'est un sentiment dont il n'y a pas à revenir, avec cette intelligence noble et élevée. A son début dans le pays, muni de quelques lettres d'introduction, l'agent de la

politique ministérielle commença par recevoir une ou deux politesses à Cinq-Cygne; mais c'était un bâton flottant, et, de près, d'Arthez eut bientôt fait de le couler à fond. Notre homme, qui se flattait de trouver à Cinq-Cygne de l'appui pour son intrigue, est aujourd'hui si loin de compte, que c'est de la bouche du duc de Maufrigneuse, auquel M. de Trailles s'était ouvert assez effrontément de tous ses projets, comme à son camarade du Jockey-Club, que nous avons recueilli les renseignements consignés au commencement de cette lettre, pour être retournés à M. de l'Estorade, si vous voulez bien vous charger de ce soin.

Madame de Maufrigneuse et la vieille marquise de Cinq-Cygne ont été, madame, d'un accueil merveilleux pour Dorlange,... pour Sallenauve, voulais-je dire, mais j'ai de la peine à m'y habituer; comme elles n'ont pas votre humilité, elles n'ont pas, ainsi que vous, été effrayées de ce qui peut se rencontrer de haut chez notre ami, et lui, de son côté, dans cette rencontre vraiment difficile, a été d'une convenance parfaite. On ne sait vraiment comment, ayant vécu si seul, il a pu du premier coup se faire si complétement présentable. Serait-ce que *le beau,* dont il a fait jusqu'ici l'étude de sa vie, comprend le joli, l'élégant, le convenable, qui s'apprennent en quelque sorte d'occasion et par-dessus le marché? Mais cela ne doit pas être vrai, car j'ai vu des artistes très-éminents, et des sculpteurs surtout, une fois sortis de leur atelier, n'être pas des hommes seulement supportables.

J'interromps ici ma lettre, madame; les faits me manquent et je me sens tomber dans le bavardage; demain, j'aurai à vous faire le compte rendu de notre grand banquet, qui sera peut-être plus intéressant que mes aperçus philosophiques et moraux.

10 mai.

Le dîner a eu lieu, madame; il était magnifiquement servi, et il en sera, je pense, parlé longtemps à Arcis. Sallenauve a dans cet organiste, qui, par parenthèse, hier, à la cérémonie de l'inauguration, avait fait preuve sur l'orgue de ces dames d'un talent admirable, une façon d'intendant et de factotum qui laisse bien loin de lui tous les Vatels du monde. Ce n'est pas là un homme qui se passerait son épée au travers du corps pour un peu de marée en

retard. Lampions, verres de couleur, guirlandes et draperies pour décorer la salle du banquet, voire un joli petit feu d'artifice que nous avions trouvé emballé dans les coffres de la calèche par le soin de ce père bourru et invisible, mais qui pourtant a du bon, rien n'a manqué à la fête : elle s'est prolongée jusqu'à une heure assez avancée, dans les jardins du château, où la plèbe avait été admise à danser et à s'abreuver très-abondamment. Nous avions presque tous nos convives, moins ceux que nous avions voulu seulement compromettre. Les invitations ayant été faites à très-bref délai, brièveté qui, du reste, était excusée par la circonstance, c'était chose plaisante de voir, jusqu'au moment de se mettre à table, défiler les lettres d'excuse que Sallenauve avait ordonné de lui apporter au salon, à mesure de leur arrivée. A chaque lettre qu'il décachetait, il avait soin de dire à haute voix : « C'est M. le sous-préfet, c'est M. le procureur du roi, c'est le substitut qui m'expriment leurs regrets de ne pouvoir se rendre à mon invitation. » Tous ces *refus de concours* étaient accueillis par les sourires et les chuchotements de l'assistance ; mais, quand parut la lettre de Beauvisage, et que Dorlange annonça l'impossibilité où se trouvait M. le maire de *correspondre* à sa politesse, autant pour le fond que pour la forme, l'hilarité devint bruyante et générale, et elle ne fut suspendue que par l'entrée d'un M. Martener, juge d'instruction, qui faisait, en venant dîner, un acte de haut courage. Il faut remarquer cependant que, de sa nature, un juge d'instruction est quelque chose de divisible. Par le côté du juge, il est inamovible, et il n'y a en lui de sujet au changement que son titre, le léger supplément de traitement qui lui est alloué et le privilége de décerner des mandats et d'interroger les voleurs, *droits superbes* qui, d'un trait de plume, peuvent lui être retirés par la chancellerie. Enfin, mettons qu'au moins M. Martener est un demi-brave ; du reste, il fut accueilli comme une *lune tout entière*. A côté de la présence du duc de Maufrigneuse, de celle de d'Arthez et de celle surtout de monseigneur l'évêque, qui est pour quelques jours au château de Cinq-Cygne, une absence qui fit une sensation profonde, quoique l'excuse, envoyée dès le matin, n'ait pas été proclamée en séance publique, ce fut celle de l'ancien notaire Grévin. Pour le comte de Gondreville, aussi délinquant, il n'y avait rien à dire : la perte

toute récente de son petit-fils, Charles Keller, ne lui permettait pas de se trouver à la réunion, et, en lui adressant une invitation conditionnelle, Sallenauve avait eu soin, dans sa lettre, de se faire à lui-même le refus; mais Grévin, le bras droit du comte de Gondreville, pour qui il a eu des dévouements certes plus compromettants et plus difficiles que celui de dîner en ville, Grévin, ne venant pas, ne semblait-il pas témoigner par là que son patron tenait encore pour la candidature aujourd'hui à peu près désertée de Beauvisage? et cette influence qui se dérobait, comme on dit dans la langue du *sport,* était vraiment pour nous d'assez grande considération. Maître Achille Pigoult, le successeur de Grévin, essaya bien d'objecter que le vieillard vivait dans une retraite absolue et qu'à grand'peine, deux ou trois fois par an, on pouvait l'avoir à dîner chez son gendre. Mais on rétorqua vivement l'argument, en faisant remarquer qu'à un dîner donné par le sous-préfet, pour mettre en rapport la famille Beauvisage avec M. Maxime de Trailles, Grévin avait parfaitement accepté d'être l'un des convives. Nous aurons donc encore, du côté du château de Gondreville, un certain tirage, et il faudra, je crois, que la mère Marie des Anges se décide à user de sa botte secrète.

Le dîner ayant pour prétexte l'inauguration de la *Sainte Ursule,* qui, chez les dames ursulines, ne pouvait être célébrée par un banquet, Sallenauve l'avait belle, au dessert, pour porter un toast :

— A la mère des pauvres; à la sainte et noble intelligence qui, depuis cinquante ans, rayonne sur toute la Champagne, et à laquelle doit être attribué le nombre prodigieux de femmes distinguées et accomplies qui font l'ornement de cette belle contrée!

Si vous saviez comme moi, madame, quelle contrée c'est que la Champagne Pouilleuse, vous vous diriez, en lisant la phrase que je vous reproduis, ou à peu près, que Sallenauve est un grand misérable, et que la passion d'être député peut rendre un homme capable des plus effroyables énormités. Est-ce donc la peine, pour un homme qui ordinairement se respecte, d'assumer sur lui le courage d'un mensonge assez gros pour arriver à la dimension d'un crime, quand, mieux que son infâme toast, une petite chose à laquelle il n'a pas pensé, qui n'est pas de son fait, et dont tout

l'honneur doit être reporté à la capricieuse agrégation des atomes crochus, allait, mieux que tous les discours du monde, le recommander à la sympathie des électeurs? Vous-même m'avez dit, madame, que votre fils Armand trouvait à Sallenauve une grande ressemblance avec les portraits de Danton; mais c'est qu'il paraît que cette remarque est juste, car elle était faite aussi autour de moi, non pas sur des portraits, mais sur le vivant, par plusieurs des convives qui avaient connu et pratiqué le grand révolutionnaire. Laurent Goussard, comme chef de parti, n'avait pas manqué d'être convié. Il n'a pas seulement, ainsi que je vous le disais l'autre jour, été l'ami de Danton : il aurait été aussi quelque peu son beau-frère, Danton, qui fut assez vert galant, ayant pendant quelques années courtisé une sœur de l'honnête meunier, et, comme dit la chanson, *vu la meunière*. Eh bien, il faut que la ressemblance soit très-frappante, car, après le dîner, pendant qu'on prenait le café, comme le digne homme avait la tête un peu échauffée par les fumées du vin du pays, qui n'avait pas été ménagé, vous l'imaginez bien, il s'approche de Sallenauve et lui demande tout cru s'il ne se serait pas par hasard trompé de père et s'il pourrait affirmer que Danton ne fût pas pour quelque chose dans sa façon ?

Sallenauve prit gaiement la chose, et fit simplement ce calcul :

— Danton est mort le 5 avril 1793. Pour être son fils, il faudrait que je fusse né au plus tard en 94, j'aurais donc aujourd'hui quarante-cinq ans. Or, l'acte de l'état civil où j'étais inscrit comme né de père et mère inconnus et j'espère aussi un peu mon visage me font naître en 1809, et ne m'accordent que juste trente ans.

— Vous avez raison, répondit Laurent Goussard, les chiffres aplatissent mon idée; mais c'est égal, nous vous nommerons tout de même.

Et je crois que cet homme a raison; ce caprice de ressemblance sera dans l'élection d'un poids immense. Il ne faut pas croire en effet, madame, que, malgré les funestes souvenirs qui entourent sa mémoire, Danton soit pour les gens d'Arcis un objet d'horreur et d'exécration. D'abord le temps l'a épuré; alors sont restés un grand caractère et une forte intelligence dont on est fier d'être le compatriote; à Arcis, les raretés et les curiosités sont rares, et l'on vous

y parle de Danton comme à Marseille on vous parle de la Cannebière : heureuse donc la ressemblance avec ce dieu, dont le culte n'est pas borné à l'enceinte de la ville, mais s'étend aussi à sa banlieue et environs! Ces électeurs *extra muros* sont parfois d'une naïveté curieuse, et les contradictions ne les gênent guère. Quelques agents, dépêchés dans le pays circonvoisin, ont déjà exploité cette lointaine parité de traits; et, comme, dans la propagande champêtre, la question est bien moins de frapper juste que de frapper fort, la version de Laurent Goussard, quelque apocryphe qu'elle soit, est colportée dans les communes rurales avec un aplomb qui ne trouve pas un contradicteur. Pendant que cette prétendue origine révolutionnaire fait les affaires de notre ami, on les fait encore, d'un autre côté, en disant aux braves électeurs qu'on veut embaucher quelque chose de plus vrai et qui ne frappe pas moins leurs esprits :

— C'est ce monsieur, va-t-on leur répétant, qui a acheté le *château d'Arcis.*

Et, comme le château d'Arcis, qui plane au-dessus de la ville, est connu de toute la contrée, c'est pour ces bonnes gens comme un point de repère; mais, en même temps, toujours prêts à retourner aux vieux souvenirs du passé, bien moins morts et enterrés qu'on ne pourrait se le figurer :

— *Ah ! c'est le seigneur du château !* disent-ils, en donnant de l'idée qu'on leur présente une traduction respectueuse et libre.

Et voilà, madame, sauf votre respect, comment se traite la cuisine électorale et la manière dont s'opère la cuisson d'un député.

MARIE-GASTON A MADAME DE L'ESTORADE.

Arcis-sur-Aube, 11 mai 1839.

Madame,

Vous me faites l'honneur de me dire que mes lettres vous amusent, et vous m'engagez à ne pas craindre de les multiplier. Cela n'est-il pas pour moi bien humiliant, et, après l'affreux malheur qui a été le premier lien de notre connaissance, m'est-il encore permis dans tout le reste de ma vie de me montrer un homme amusant? Mais, je vous l'ai dit, je suis ici dans une atmosphère qui me grise.

Il m'a pris comme une passion du succès de Sallenauve, et, en ma qualité d'esprit sombre et chagrin, peut-être encore une passion plus forte d'empêcher le triomphe de l'ineptie et de la sottise patronnées par le vil intérêt et l'intrigue. Merci donc, monsieur de Trailles, de l'exhibition que vous nous avez faite de votre burlesque beau-père! Vous êtes parvenu à m'intéresser à quelque chose : par moments, je ris plus souvent que je ne m'indigne; mais, pendant ce temps-là, j'oublie.

Aujourd'hui, madame, c'est plus que jamais le tour du grotesque, et nous voilà en pleine parade. Nonobstant les découragements de M. de l'Estorade, nous sommes induits à penser que le ministère a reçu de son agent des nouvelles peu rassurantes, et voici ce qui semble autoriser cette supposition. Nous n'habitons plus l'hôtel de *la Poste*, nous l'avons quitté pour notre château; mais, grâce à la rivalité qui de tout temps a existé entre *la Poste* et *le Mulet*, où M. de Trailles a installé son quartier général, nous avons gardé dans notre ancienne résidence des intelligences d'autant plus zélées et d'autant plus bienveillantes, que notre hôtelier n'est pas resté étranger à l'organisation, pour lui, je pense, assez fructueuse, du grand banquet dont j'ai eu l'honneur de vous faire parvenir la relation. Or, par cet homme, nous avons appris que presque aussitôt après notre départ est descendu à son hôtel un journaliste arrivant de Paris. Ce monsieur, dont je ne sais plus le nom, et pour son honneur, attendu la glorieuse mission dont il est chargé, autant vaut que je l'aie oublié; ce monsieur, disais-je donc, s'est aussitôt annoncé comme un pourfendeur qui venait apporter le renfort de sa verve parisienne à la polémique que la presse locale, subventionnée par le *bureau de l'esprit public*, avait été chargée de diriger contre nous. Jusque-là, il n'y a rien de très-gai, ni rien non plus de très-attristant; depuis que le monde est monde, les gouvernements ont toujours trouvé des plumes à vendre, et jamais ils ne se sont fait faute d'en acheter; mais là où commence la comédie, c'est dans la coarrivée et dans la coprésence à l'hôtel de *la Poste* d'une demoiselle de vertu très-problématique, dont Son Excellence monseigneur le journaliste ministériel se présenterait accompagné. Le nom de la demoiselle, par exemple, ne m'a pas échappé; sur son passe-port, elle s'ap-

pelle mademoiselle Chocardelle, rentière; mais le journaliste, en parlant d'elle, ne dit jamais qu'Antonia tout court, et, quand il veut la traiter avec plus de respect, mademoiselle ou miss Antonia.

Mais que vient faire à Arcis mademoiselle Chocardelle? Un voyage d'agrément, sans doute; ou la conduite à M. le journaliste, qui, probablement, aura voulu lui donner part au crédit que l'entreprise à forfait de notre diffamation quotidienne va lui ouvrir sur la caisse des fonds secrets? — Non, madame. Mademoiselle Chocardelle vient à Arcis pour affaires, pour des rentrées. Il paraîtrait qu'avant son départ pour l'Afrique, où il vient de trouver une mort glorieuse, le jeune Charles Keller aurait fait à mademoiselle Antonia ou *ordre* un billet de la somme de dix mille francs, *valeur reçue en meubles*, ce qui constitue une charmante équivoque, les meubles n'ayant pu être *reçus* que par mademoiselle Chocardelle, qui ainsi aurait estimé à la somme de dix mille francs le sacrifice qu'elle faisait de les accepter. Quoi qu'il en soit, peu de jours après la nouvelle du décès de son débiteur, le billet étant près d'arriver à échéance, mademoiselle Antonia aurait fait passer à la caisse des frères Keller pour savoir s'il serait acquitté. Le caissier, qui est un bourru, comme tous les caissiers, aurait répondu qu'il ne s'expliquait pas que mademoiselle Antonia eût le front de faire présenter un pareil titre, mais que, dans tous les cas, les frères Keller, ses patrons, étaient pour le moment à Gondreville, où la fatale nouvelle avait réuni toute la famille, et qu'il ne payerait pas sans leur en avoir référé.

— Eh bien, j'en référerai moi-même, aurait répondu mademoiselle Antonia, qui ne voulait pas laisser périmer son titre.

Là-dessus, comme elle méditait de partir seule pour Arcis, le gouvernement éprouve le besoin de nous faire dire des injures, sinon plus grosses, du moins plus spirituelles qu'on ne les dit en province, et le soin de les aiguiser est confié à un journaliste entre deux âges, pour lequel mademoiselle Antonia, en l'absence de Charles Keller, avait eu des bontés! « Je pars pour Arcis, » se seraient dit au même instant l'écrivain et la demoiselle; la vie la plus ordinaire et la plus courante a de ces rencontres. Est-il maintenant bien merveilleux que, partis de compagnie, on arrive ensemble, et qu'on descende au même endroit? Maintenant, ma-

dame, admirez l'enchaînement des choses! Débarquée ici dans un intérêt purement financier, ne voilà-t-il pas tout à coup mademoiselle Chocardelle arrivée à prendre une portée électorale immense! et vous allez voir si sa bonne influence n'est pas de nature à nous compenser les piquantes étrivières qu'est venu nous cingler son galant compagnon. D'abord, il se trouve qu'en apprenant la présence à Arcis de M. Maxime de Trailles, mademoiselle Chocardelle s'écrie :

— Comment! il est ici, cette affreuse crapule?...

Le mot n'a rien de parlementaire, et je ne l'écris qu'en rougissant. Mais il tiendrait à des relations antérieures, et toujours d'affaires, que mademoiselle Antonia aurait eues avec l'illustre confident de la politique ministérielle. Habitué à ne courtiser que de grandes dames, lesquelles l'aidaient plutôt dans l'amortissement de sa dette qu'elles ne travaillaient à l'accroître, une fois dans sa vie, M. de Trailles aurait eu la fantaisie de ne pas être aimé tout à fait pour lui-même, et de se montrer un homme moins coûteux qu'utile. En conséquence, il aurait acheté à mademoiselle Antonia un cabinet de lecture, situé rue Coquenard, où elle aurait trôné pendant quelque temps. Mais l'entreprise n'aurait pas réussi; une liquidation serait devenue nécessaire, et M. Maxime de Trailles, avec son esprit toujours tourné aux affaires, aurait compliqué cette liquidation de l'achat d'un mobilier qui, par le fait d'un drôle infiment plus retors que lui, aurait subtilement glissé de ses mains. (Voir *un Homme d'affaires*.) De cette manière, mademoiselle Antonia aurait vu s'évanouir le mobilier que déjà des voitures de déménagement attendaient à la porte, et une autre demoiselle Hortense, également rentière et maîtresse du vieux lord Dudley, aurait gagné vingt-cinq louis à sa déconvenue. Vous comprenez, madame, que je n'ai pas la prétention de faire pénétrer dans tous ces détails une clarté absolue, d'autant qu'ils nous sont parvenus seulement de la seconde main par l'hôtesse de *la Poste*, à laquelle ils ont été confiés par mademoiselle Antonia d'une manière sans doute plus cohérente et plus lumineuse. Toujours est-il que M. de Trailles et mademoiselle Chocardelle se sont séparés brouillés, et qu'à présent la dernière se croit en droit de parler de lui avec la légèreté et le manque absolu de mesure dont vous aurez été frappée, ainsi que moi. Les choses même, depuis la première explosion de mademoi-

selle Antonia, semblent avoir été poussées à ce point, que M. de Trailles, par suite de ce propos ou autres équivalents, voyant sa considération gravement compromise, aurait prié le journaliste, avec qui naturellement il a des relations fréquentes, de morigéner un peu son indiscrète compagne; mais celle-ci n'en a tenu compte, et, par l'action incessante d'une foule de mots et d'anecdotes, elle produit à notre profit, je ne dirai pas l'effet d'une contre-mine, mais l'effet continu d'une *contre-Maxime* au moyen de laquelle l'action vénéneuse de notre terrible adversaire se trouve constamment paralysée. Ce n'est pas tout, et voici un autre service que nous aura rendu la présence de mademoiselle Chocardelle à Arcis. L'affaire de sa rentrée traîne en longueur; deux fois elle s'est présentée à Gondreville; jamais elle n'y a été reçue. Le journaliste a beaucoup à faire : d'abord ses articles, et ensuite un certain nombre de démarches que demande de lui M. de Trailles, à la disposition duquel il a été mis. Mademoiselle Antonia est donc souvent seule, et, dans le désœuvrement et l'ennui que lui causent sa solitude, aussi bien que l'absence de tout Opéra, de tout Ranelagh et de tout boulevard des Italiens, elle a été induite à se créer une distraction vraiment désespérée. Ressource presque incroyable, ce passe-temps toutefois n'a rien d'impossible à comprendre dans l'existence d'une Parisienne de son espèce, déportée à Arcis. A deux pas de l'hôtel de *la Poste* existe un pont jeté sur l'Aube. En aval de ce pont, par une pente assez rapide, mais dans laquelle a été pratiqué un sentier, on arrive jusque sur le bord de la rivière, qui, se trouvant en contre-bas du chemin public, d'ailleurs peu fréquenté, promet des trésors de calme et de solitude à qui veut venir en cet endroit rêver au bruit de ses eaux. Mademoiselle Antonia commença par aller s'asseoir là avec un livre; mais, peut-être en souvenir du mauvais succès de son cabinet de lecture, les livres, comme elle dit, ne sont pas à sa main; si bien que, la voyant toujours plus empêchée d'elle-même, la maîtresse de l'hôtel de *la Poste* eut l'idée de mettre à sa disposition un équipage de pêche très-complet, formé par son mari, mais qu'à raison de ses occupations multipliées celui-ci laisse presque constamment sans emploi. Assez heureuse dans ses premiers essais, la jolie déportée a pris goût à cette occupation, qui doit être vraiment très-attachante, vu

les nombreux fanatiques qu'elle fait, et, depuis ce moment, pendant la journée presque entière, les rares passants qui traversent le pont peuvent, malgré les variations de la température encore incertaine, admirer sur le bord de l'Aube une charmante naïade en robe à volants et en chapeau de paille à grands bords, pêchant à la ligne avec la consciencieuse gravité du gamin de Paris le plus passionné.

Jusque-là, tout est bien, et, avec cette pêcherie, notre élection n'a encore trop rien à faire; mais si, dans l'*Histoire de don Quichotte,* que vous aimez, madame, à cause du bon sens et de la joyeuse raison qui débordent dans ce livre, vous voulez bien vous rappeler une aventure assez désagréable arrivée à Rossinante avec des muletiers yanguois, vous aurez, avant que je vous l'aie contée, un avant-goût de la bonne fortune que nous a value la passion tout à coup développée chez mademoiselle Antonia. Notre concurrent Beauvisage n'est pas seulement un ancien fabricant de bas et maintenant un maire exemplaire, il est aussi le modèle des époux, n'ayant jamais bronché devant sa femme, qu'il respecte et admire. Tous les soirs, par ses ordres, il est couché avant dix heures, pendant que madame Beauvisage et sa fille vont dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde à Arcis. Mais il n'est pire eau, comme on dit, que l'eau qui dort, de même que rien de moins chaste et de moins ordonné que la calme et tranquille Rossinante dans la rencontre rappelée il n'y a qu'un moment. Tant il y a, qu'en faisant dans *sa* ville la ronde dont chaque jour il a la louable habitude, Beauvisage, du haut du pont, vint à remarquer la Parisienne, qui, le bras virilement tendu et le corps cambré gracieusement, se livrait à son occupation favorite. Un petit mouvement, d'une charmante impatience, avec laquelle la jolie pêcheuse tirait sa ligne hors de l'eau quand le poisson n'avait pas mordu, fut peut-être le choc électrique qui retentit au cœur de ce magistrat, jusqu'à ce jour irréprochable. Nul ne peut dire, d'ailleurs, comment la chose se fit et à quel moment précis. Je dois faire remarquer seulement qu'entre sa retraite du commerce des bonnets de coton et sa mairie, Beauvisage avait lui-même pratiqué l'*art* de la pêche à la ligne avec un talent distingué, et aujourd'hui il le pratiquerait certainement encore, n'était sa grandeur, qui, au rebours de Lous XIV,

l'éloigne du rivage. Sans doute, il lui parut que la pauvre enfant, ayant plus de bonne volonté que de science, ne s'y prenait pas comme il faut, et il n'est pas impossible, toute son administrée temporaire qu'elle est, que l'idée de la remettre dans la bonne voie ait été la cause de son apparent désordre. Ce qu'il y a de certain, c'est que, venant à passer sur le pont, dans la compagnie de sa mère, mademoiselle Beauvisage s'écrie, en véritable enfant terrible :

— Tiens, papa qui cause avec la Parisienne!

S'assurer, par un regard, de la monstruosité du fait; d'un pas précipité descendre la berge; arriver à portée de son mari qu'elle trouve la bouche riante, avec un air heureux de mouton qui broute; le foudroyer d'un *Que faites-vous donc là?* à ne lui laisser d'autre refuge que l'Aube, et d'un air de reine lui intimer l'ordre de retraite, pendant que, d'abord étonnée, mademoiselle Chocardelle, devinant ce dont il s'agit, se livre aux éclats de la gaieté la moins mesurée, tel fut, madame, le procédé de madame Beauvisage, née Grévin; et, si le procédé pouvait passer pour justifié, au moins ne fut-il pas habile, car, le soir même, la ville entière savait la catastrophe, et, atteint et convaincu de mœurs déplorables, M. Beauvisage voyait une désertion nouvelle s'opérer dans la phalange déjà bien éclaircie de ses partisans. Toutefois, le côté de Gondreville et Grévin tenait toujours, et croiriez-vous, madame, que c'est encore à mademoiselle Antonia que nous devons le renversement de ce dernier rempart! Voici la marche du phénomène : la mère Marie des Anges voulait avoir avec le comte de Gondreville un entretien; mais elle ne savait comment s'y prendre : le demander ne lui paraissait pas convenable. Ayant, à ce qu'il paraît, de dures choses à dire, elle ne voulait pas avoir fait venir exprès ce vieillard chez elle; ce procédé lui paraissait blesser trop cruellement la charité. D'ailleurs, dites à bout portant, les choses comminatoires cabrent aussi souvent qu'elles effrayent, tandis que, glissées, comme on dit, en douceur, elles sont bien autrement sûres de leur effet. Cependant, le temps s'écoulait, car l'élection est pour demain dimanche, et ce soir la réunion préparatoire. La pauvre chère dame ne savait vraiment à quel parti s'arrêter, quand elle apprend quelque chose d'assez flatteur pour son amour-propre. Une jolie

pécheresse, venue à Arcis dans la pensée de faire financer Keller, le gendre de Gondreville, a entendu parler des vertus, de la bonté inépuisable, de la verte vieillesse de la mère Marie des Anges, enfin de tout ce qu'on dit d'elle dans le pays, dont elle est, après Danton, la seconde curiosité; et le plus grand regret de cette fille, c'est de n'oser point demander à être admise en sa présence. Une heure après, le mot suivant était remis à l'hôtel de *la Poste* :

« Mademoiselle, on dit que vous désirez me voir, et que vous ne savez comment vous y prendre. Rien pourtant n'est plus facile : sonner à la porte de ma grave maison, me demander à la sœur tourière, n'avoir pas trop peur de ma robe noire et de ma vieille figure, et ne pas croire que j'impose mes conseils aux jolies filles qui ne me les demandent pas, et qui peuvent être un jour de bien plus grandes saintes que moi. Voilà tout le mystère d'une entrevue avec la mère Marie des Anges, qui vous salue en Notre-Seigneur Jésus-Christ. † »

Vous comprenez, madame, qu'à une invitation si gracieusement faite, on ne résiste pas; et bientôt, dans la toilette la plus sévère qu'elle eût pu imaginer, mademoiselle Antonia était rendue au couvent. Je voudrais bien pouvoir vous dire tout le détail de cette entrevue, qui, à coup sûr, dut être curieuse; mais personne n'y assistait, et l'on n'a rien pu en savoir que ce qui a été conté par la brebis égarée, laquelle en revint émue et touchée jusqu'aux larmes. Comme le journaliste voulait la plaisanter sur ses airs de nouvelle convertie :

— Tiens! tais-toi, lui répondit mademoiselle Antonia, tu n'as jamais de ta vie écrit une phrase pareille!

— Voyons la phrase?

— « Allez, mon enfant, m'a dit cette bonne vieille, les voies de Dieu sont bien belles et bien peu connues, et souvent dans une Madeleine il y a plus l'étoffe d'une sainte que dans une religieuse. »

Et je dois constater, madame, qu'en répétant ces belles paroles, la voix de la pauvre fille s'altéra et qu'elle fut forcée de porter son mouchoir à ses yeux. Le journaliste, lui, un de ces misérables, la honte de la presse, qui ne doivent pas être plus confondus avec

elle qu'un mauvais prêtre avec la religion, le journaliste se mit à rire, et, avisant aussitôt un danger :

— Ah çà! quand définitivement retournes-tu à Gondreville pour parler à ce Keller, que je finirai par *éreinter* dans le coin de quelque article, nonobstant toutes les recommandations contraires de Maxime?

— Est-ce que je fais de ces saletés-là! répondit Antonia avec dignité.

— Comment! maintenant, tu ne présentes plus ton billet?

— Moi, répondit l'admiratrice et probablement l'écho de la mère Marie des Anges, mais dans sa langue à elle, aller faire *chanter* une famille au désespoir! mais, à mon lit de mort, ce souvenir me poignarderait, et jamais je ne pourrais croire pour moi à la miséricorde de Dieu.

— Alors, fais-toi ursuline, pendant que nous y sommes.

— Si j'en avais le courage, je serais peut-être plus heureuse; mais, dans tous les cas, je n'irai pas à Gondreville; la mère Marie des Anges s'est chargée de tout arranger.

— Comment, malheureuse, tu lui as laissé ton billet!

— Je voulais le déchirer; c'est elle qui m'en a empêchée en me disant de le lui remettre, et qu'elle s'arrangerait pour m'en tirer honnêtement pied ou aile.

— Très-bien! tu étais créancière et tu seras mendiante...

— Non, car l'aumône, c'est moi qui la fais; j'ai dit à madame la supérieure de garder l'argent pour ses pauvres.

— Oh! alors, maintenant si tu deviens bienfaitrice de couvents, avec ton autre vice de pêcher à la ligne, tu vas être une fille agréable à fréquenter!

— Tu ne me fréquenteras toujours pas longtemps, car je pars ce soir et je te laisse à ton joli métier.

— Tiens! tu te retires aux Carmélites?

— Les Carmélites, répondit spirituellement Antonia, c'est bon, mon vieux, quand on quitte des Louis XIV.

Ces filles, même les plus ignorantes, savent toutes l'histoire de la Vallière, dont elles eussent à coup sûr fait leur patronne, si *sœur Louise de la Miséricorde* eût été canonisée. Je ne sais comment s'y prit la mère Marie des Anges, mais ce matin on a vu la voiture du

comte de Gondreville arrêtée à la porte du couvent : le miracle, entendons-nous bien, ne consiste pas à avoir évoqué ce vieux singe ; car, du moment qu'il avait été avisé d'une somme de dix mille francs à payer, quoique la somme ne dût pas sortir de sa bourse, mais bien de celle de Keller, il avait dû se presser d'accourir; c'était de l'argent de famille ; et puis les avares comme lui se passionnent même pour la perte du bien d'autrui, quand ils ne le trouvent pas bien dépensé. Mais la mère Marie des Anges ne s'était pas contentée de l'attirer à la communauté; apparemment aussi elle fit nos affaires. En sortant, le pair de France se rendit chez son ami Grévin ; et, dans la journée, celui-ci dit à plusieurs personnes que décidément son gendre était par trop stupide, qu'il venait encore de se compromettre avec l'histoire de cette Parisienne, et qu'il n'y aurait jamais rien à faire de lui. En même temps, on a été informé que les curés des deux paroisses avaient reçu, par les mains de la mère Marie des Anges, une somme de mille écus à partager entre leurs pauvres, et à elle remise par un bienfaiteur qui désirait ne pas être connu. Sallenauve est furieux, parce que quelques-uns de nos agents s'en vont disant partout qu'il est ce bienfaiteur anonyme, et bien des gens le croient, quoique l'histoire du billet Keller ait beaucoup couru, et que l'honneur de cette générosité pût être facilement reporté à son auteur véritable. Mais, quand on a une fois le vent en poupe, on ne peut le mesurer mathématiquement à chaque voile, et souvent il faut en prendre plus qu'on n'en veut. M. Maxime de Trailles ne décolère pas ; il y a tout lieu de croire que l'échec, qu'il doit voir maintenant inévitable, enterre avec lui son mariage. Il faut dire au sujet de sa mésaventure la phrase consacrée pour les auteurs malheureux, que c'est un homme d'esprit qui prendra sa revanche.

Quel curieux homme, madame, que cet organiste, qui comme un de nos grands médecins, dont il n'est pourtant pas parent, s'appelle Bricheteau ! On n'a pas plus d'activité, plus de présence d'esprit, plus de dévouement et plus d'intelligence, et il n'y a pas deux hommes en Europe qui touchent de l'orgue comme lui. Vous qui ne voulez pas que Naïs soit une *pianoteuse,* vous devriez bien le lui donner pour maître. Voilà un homme qui lui apprendrait vraiment la musique, et celui-ci ne vous paraîtrait pas d'une gran-

deur inquiétante, car il a autant de modestie que de talent : auprès de Sallenauve, c'est un caniche; aussi adroit, aussi fidèle, et je dirais aussi laid, si avec une physionomie bonne et ouverte comme la sienne on pouvait ne pas être tenu pour beau.

MARIE-GASTON A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

Arcis-sur-Aube, dimanche 12 mai 1839.

Madame,

Hier au soir a eu lieu la réunion préparatoire, cérémonie assez ridicule et surtout assez désagréable pour les candidats, mais que, pourtant, il faut accepter. Au moment de s'engager pour quatre ou cinq ans avec un mandataire, il est naturel que l'on veuille savoir à qui l'on a affaire. Est-ce un homme intelligent? exprime-t-il réellement l'opinion dont il a l'étiquette? Sera-t-il gracieux et abordable pour les intérêts qui pourront avoir à se réclamer de lui? Est-ce un caractère ferme? saura-t-il défendre ses idées (s'il en a)? En un mot, sera-t-on dignement, sûrement et honnêtement représenté? Voilà le côté sérieux et respectable de l'institution, qui, n'étant pas écrite dans la loi, pour s'être aussi complétement installée dans les mœurs, devait bien avoir sa raison d'exister. Mais toute médaille a son revers, et, par un autre côté, on peut vous montrer dans ces assemblées l'électeur tout bouffi de son importance, s'empressant à faire exercice extérieur de la souveraineté qu'il va abdiquer entre les mains de son député, et la lui vendant le plus cher qu'il peut. A l'impertinence de certaines questions adressées au candidat, ne dirait-on pas un ilote sur lequel chaque électeur a droit de vie ou de mort? Pas de recoin de sa vie privée où le malheureux soit sûr de ne pas voir pénétrer une curiosité indiscrète; et, en fait d'interrogations saugrenues, tout est possible, par exemple : « Pourquoi le candidat préfère-t-il le vin de Champagne au vin de Bordeaux? » A Bordeaux, où le vin est une religion, cette préférence impliquerait une idée de non-patriotisme, et elle pourrait gravement compromettre l'élection. Beaucoup d'électeurs aussi vont là uniquement pour jouir de l'embarras des prétendants. Les tenant, comme ils disent, sur la sellette, ils comptent s'en amuser

comme les enfants de leur hanneton, ou comme, autrefois, les vieux juges, et encore, aujourd'hui, les jeunes médecins, d'une torture criminelle, d'une autopsie ou d'une opération. Plusieurs n'ont pas des goûts si relevés : ils sont venus uniquement pour jouir du tapage, de la confusion des voix, presque toujours certaine en pareille rencontre ; il en est qui voient une occasion d'avoir le placement de quelque talent agréable : ainsi, au moment, malheureusement trop fréquent, où, comme disent les comptes rendus de la Chambre des députés, *le tumulte est à son comble,* il n'est pas rare d'entendre imités, à miracle, le chant du coq ou le cri de détresse du chien auquel on a marché sur la patte. L'intelligence, qui seule devrait être appelée à l'électorat, ayant, comme d'Aubigné, le frère de madame de Maintenon, *reçu son bâton en argent,* faut-il s'étonner que, parmi les électeurs, se rencontrent des gens stupides, et ceux-ci ne sont-ils pas assez nombreux dans le monde pour avoir aussi la prétention d'être représentés ?

La réunion a eu lieu dans une salle assez vaste, où un traiteur de l'endroit donne tous les dimanches à danser ; l'orchestre y forme une sorte de tribune réservée dans laquelle put être admis un peu de public, non électeur ; je fus un de ces privilégiés. Quelques dames avaient pris place sur le devant : madame Marion, tante de l'avocat Giguet, l'un des candidats ; madame et mademoiselle Mollot, femme et fille du greffier du tribunal ; quelques autres dont le nom et la qualité m'échappent ; mais madame et mademoiselle Beauvisage avaient fait comme Brutus et Cassius, elles brillaient par leur absence. Avant que la candidature de M. Beauvisage se fût produite, celle de M. Simon Giguet paraissait avoir les plus grandes chances ; maintenant, avec celle de notre ami Sallenauve, qui, à son tour, a distancé M. le maire, l'avocat se trouve reculé de deux échelons. Son père, ancien colonel de l'Empire, jouit d'une grande estime dans le pays ; comme expression du regret qu'avaient les électeurs de ne pouvoir *lui* nommer son fils, ils l'ont, à l'unanimité et par acclamation, porté à la présidence de l'assemblée. Le premier candidat entendu a été l'avocat Giguet ; son discours a été long, rempli de banalités ; peu de questions lui ont été adressées qui méritent d'être consignées dans le présent procès-verbal. On sentait que le sérieux de la bataille n'était

pas là. Ensuite, on appelle M. Beauvisage. Maître Achille Pigoult, le notaire, demande la parole et dit :

— M. le maire est atteint, depuis hier, d'une indisposition qui...

Des « Ah! ah! » et des rires nombreux interrompent l'orateur.

Le colonel Giguet agite longtemps la sonnette, dont on avait eu soin de le munir, sans pouvoir rétablir le silence. A la première éclaircie, maître Pigoult reprend :

— J'avais donc l'honneur de vous dire, messieurs, qu'atteint d'une indisposition qui, sans présenter de gravité...

Ici, nouvelle interruption, un peu plus bruyante que la première. Comme tous les militaires, le colonel Giguet n'est d'une nature ni très-endurante, ni très-parlementaire; il se lève avec vivacité et s'écrie :

— Messieurs, nous ne sommes pas ici au bal Frappart. (C'est le nom du propriétaire de la salle.) Je vous engage donc à vous conduire d'une manière plus décente ; autrement, je quitte le fauteuil.

Il faut croire qu'en masse, les hommes demandent à être menés rudement, car cette leçon est accueillie par de joyeux applaudissements, et le silence paraît assez solidement rétabli.

— J'avais donc le regret de vous dire, reprend encore maître Achille Pigoult en variant à chaque fois son début, qu'atteint d'une indisposition qui, sans présenter de gravité, le retiendra quelques jours à la chambre...

— Une maladie du larynx! crie une voix.

— Notre vénérable et excellent maire, poursuivit Achille Pigoult sans s'arrêter à l'interruption, n'a pu se rendre au sein de cette réunion. Dans tous les cas, madame Beauvisage, par laquelle j'ai eu l'honneur d'être reçu ce soir même, m'a affirmé et m'a chargé de vous dire que, *quant à présent,* M. Beauvisage renonçait à l'honneur de vos suffrages, priant ceux d'entre vous qui lui avaient montré une sympathie bienveillante de la reporter sur M. Simon Giguet.

Cet Achille Pigoult est un malicieux personnage qui n'avait pas, sans intention, fait intervenir madame Beauvisage, dont il constatait ainsi la suprématie conjugale. Mais l'assemblée était trop de son pays pour saisir cette petite noirceur. En province, d'ailleurs, les femmes se mêlent très-couramment de toutes les affaires les

plus viriles de leurs maris, et la vieille histoire de cette servante de curé répondant gravement : « Nous ne disons pas de messes à ce prix, » a un sel qui, dans bien des petites villes, ne saurait pas être senti. — Enfin, voici Sallenauve, et je suis d'abord frappé de l'aisance et de la dignité calme qu'il apporte à la *tribune*. C'est là, madame, pour d'autres épreuves plus sérieuses, un bien rassurant symptôme, car, il n'y a pas à se faire d'illusion, la qualité et la valeur des gens devant lesquels on parle ne fait presque rien à l'affaire. Pour l'orateur que la peur talonne, grands seigneurs et portefaix sont même chose. Ce sont toujours des yeux qui vous regardent, des oreilles qui vous écoutent ; on n'a plus devant soi des individus, on a une grande personne morale, l'assemblée, que l'on sent en masse, sans en analyser les éléments. Après avoir en quelques mots énuméré les liens par lesquels il tient au pays, et avoir glissé une allusion très-adroite et très-digne à sa naissance, qui *ne ressemblait pas à celle de tout le monde,* Sallenauve a exposé ses idées politiques. La république lui paraîtrait le plus beau des gouvernements, mais il ne la croit pas possible à établir en France ; partant il ne la désire pas. Il pense qu'un gouvernement vraiment parlementaire, où la politique de camarilla serait assez vigoureusement muselée pour qu'on n'eût rien à craindre de ses éternelles échappées et de ses incessantes entreprises, peut largement pourvoir à la dignité et à la prospérité d'une nation. La liberté, l'égalité, ces deux grands principes qui ont triomphé en 89, reçoivent d'un pareil gouvernement toutes les garanties sérieuses. Quant aux escamotages que le pouvoir royal peut vouloir pratiquer contre eux, il n'appartient pas aux institutions de les prévenir. C'est aux hommes, c'est aux mœurs, bien plus qu'aux lois, d'aviser en pareil cas, et lui, Sallenauve, sera toujours un de ces obstacles vivants. Il se déclare partisan chaleureux de la liberté d'enseignement, croit qu'il y a encore des économies à réaliser dans le budget, et qu'il y a à la Chambre trop de fonctionnaires, et surtout que le château y est trop représenté. Pour garder son indépendance, il est décidé à n'accepter aucun emploi, aucune faveur du gouvernement. Ceux qui l'auront nommé ne doivent pas non plus s'attendre à le voir jamais se charger pour eux d'une démarche qui ne soit pas entièrement ratifiée par la raison et par la justice. On a dit que le

mot *impossible* n'était pas français. Il y a pourtant pour lui une impossibilité qu'il connaît, et devant laquelle il s'honorera toujours de s'arrêter, c'est celle de l'injustice et celle de l'atteinte, même la plus lointaine, portée au bon droit. (Bruyants applaudissements).

Le silence une fois rétabli :

— Monsieur, dit un des électeurs, après avoir obtenu la parole de M. le président, vous avez dit que vous n'accepteriez aucun emploi du gouvernement. N'est-ce pas là impliquer un blâme contre les fonctionnaires ? Je m'appelle Godivet, je suis receveur de l'enregistrement, et je ne crois pas cependant pour cela devoir encourir le mépris de mes honorables concitoyens.

Réponse de Sallenauve :

— Je suis heureux, monsieur, d'apprendre que le gouvernement vous a investi de fonctions que vous remplissez, j'en suis sûr, avec une parfaite droiture et avec une parfaite habileté; mais j'oserai vous demander si d'emblée vous avez été porté à la recette que vous gérez?

— Certainement non, monsieur. J'ai commencé par être trois ans surnuméraire; ensuite j'ai passé par tous les grades, et je puis affirmer que la faveur a toujours été étrangère à mon modeste avancement.

— Eh bien, monsieur, que diriez-vous si, avec mon titre de député, en supposant que j'obtienne les suffrages de cet arrondissement, moi qui n'ai point été surnuméraire, moi qui ne suis passé par aucun grade, mais qui aurais seulement rendu au ministère le service de voter pour lui, j'allais être nommé brusquement, comme cela s'est vu, directeur général de votre administration ?

— Je dirais..., je dirais, monsieur, que c'est un très-bon choix, puisque le roi vous aurait nommé.

— Non, monsieur, vous ne le diriez pas, ou, si vous le disiez tout haut, ce que je ne crois pas possible, vous penseriez tout bas que c'est un choix ridicule et injuste. « Où diable, vous demanderiez-vous, ce monsieur, en faisant de la sculpture, a-t-il pu étudier la matière si délicate de l'enregistrement? » Et vous auriez raison de ne pas ratifier le caprice royal, car les droits acquis, les vieux et honorables services, la marche régulière de l'avancement, que deviennent-ils à ce système du choix par le bon plaisir ? C'est pour

ne pas me rendre complice de l'abus criant que je dénonce, c'est parce que je ne crois ni juste, ni honnête, ni utile qu'on arrive ainsi, en travers, au sommet des fonctions publiques, que moi, qui n'y pourrais prétendre d'aucune façon, je prends l'engagement de n'en accepter aucune. Ces fonctions, monsieur, trouvez-vous encore que je les dédaigne, et n'ai-je pas bien plutôt l'air de grandement les honorer?

M. Godivet se déclara satisfait et n'insista pas.

— Ah çà! monsieur, s'écria un autre électeur, après avoir sollicité la parole d'une voix un peu avinée, vous dites que vous ne demanderez rien pour vos électeurs; alors, à quoi *que* vous nous servirez?

— Je n'ai pas dit, mon ami, que je ne demanderais rien pour mes commettants; j'ai dit que je ne demanderais rien qui ne fût juste; mais cela, je puis ajouter que je le demanderai avec énergie et avec persévérance, car c'est ainsi que la justice doit toujours être servie.

— Avec ça, reprend l'électeur, qu'il y a aussi d'autres manières pour la servir, à preuve le procès *qui* m'ont fait perdre contre Jean Remy, duquel j'étais en difficulté pour un bornage...

Le colonel Giguet, interrompant :

— Voyons, vous n'allez pas, je pense, nous raconter votre procès et nous parler d'une manière inconvenante sur le compte des magistrats.

L'électeur, reprenant :

— Les magistrats, mon colonel, je les respecte, duquel j'ai été pendant six semaines membre de la municipalité en 93, et connais la loi; mais, revenant à mon affaire, je demande à monsieur, qui est là pour me répondre, à moi comme aux autres, son opinion sur les bureaux de tabac.

— Mon opinion sur les bureaux de tabac! cela me semble assez difficile à formuler; je pourrai pourtant vous dire que, si certains renseignements sont exacts, ils ne me paraissent pas toujours parfaitement bien distribués.

— Eh bien, vous êtes un homme, vous! s'écrie l'électeur, et je vous donne ma voix, parce qu'on ne vous en montrera pas, des couleurs. Si, on les donne à faux, les bureaux! Qu'y a la fille à

Jean Remy, un mauvais voisin, qu' ça n'a jamais rien été qu'à sa charrue et qu' ça se bat au jour la journée avec sa femme...

— Mais, mon cher, dit le président en interrompant, vous abusez étrangement de la patience de l'assemblée...

— Non! non! laissez parler! s'écrie-t-on de tous les points de la salle.

L'électeur amusa t, et Sallenauve a l'air lui-même de faire entendre au colonel qu'il désire savoir où l'homme veut en venir.

L'électeur, reprenant :

— Je dirai donc, sous votre respect, mon cher colonel, qu'y a la fille à Jean Remy, que je le poursuivrai jusque dans les enfers, vu que ma borne était à sa place et que les experts ont été fautifs! eh bien, que fait cette jeunesse? Plante là père et mère et s'en va à Paris; à Paris, que fait-elle? j'ai pas été y voir; mais qu'enfin elle se trouve connaissance d'un député, et qu'à l'heure d'aujourd'hui vous a un bureau de tabac dans la rue Mouffetard, une des plus longues rues de Paris, duquel, aujourd'hui pour demain, si je venais à passer l'arme à gauche, faut voir comme ma femme, la veuve d'un homme légal, criblé de rhumatismes, rapport à avoir couché dans les bois pendant la terreur de 1815, on vous y *ficherait* un bureau de tabac !

— Vous n'êtes pas encore mort! objecte-t-on de toutes parts à ces singuliers états de service.

Et le colonel, pour mettre fin à cet incident burlesque, de donner la parole à un petit pâtissier, républicain très-connu. Ce nouvel interpellateur, d'une voix de fausset, pose à Sallenauve cette question insidieuse que, d'ailleurs, à Arcis, on pourrait appeler nationale :

— Que pense monsieur de Danton?

— Monsieur Dauphin, dit le président, j'aurai l'honneur de vous faire observer que Danton appartient à l'histoire.

— Au *Panthéon de l'histoire,* monsieur le président, c'est son propre mot.

— Eh bien, enfin, *à l'histoire* tout court, ou *au Panthéon de l'histoire,* Danton ne me paraît rien avoir à faire ici.

— Permettez, monsieur le président, répond Sallenauve, quoique la question ne me paraisse pas avoir directement trait à l'objet de cette réunion, dans une ville que le nom prononcé tout à l'heure

remplit encore de sa renommée, je ne saurais décliner l'occasion qui m'est faite de donner une preuve d'impartialité et d'indépendance en jugeant cette grande mémoire.

— Oui! oui! parlez! dit l'assemblée d'une voix presque unanime.

— Je suis fermement convaincu, reprend Sallenauve, que, si Danton fût né à une époque calme et paisible comme la nôtre, il se fût montré, ce que d'ailleurs il a été, bon père, bon mari, ami chaud et fidèle, caractère liant et facile, et que, par ses grands talents, il n'eût pas manqué de s'élever à une place éminente dans l'État et la société.

— Oui! oui! bravo! très-bien!

— Né, au contraire, à une époque de troubles et au milieu de l'orage de toutes les passions déchaînées, Danton était constitué mieux que personne pour s'allumer à cette atmosphère de feu. Danton a été la torche qui brûle, et sa rouge clarté ne s'est que trop prêtée à des scènes de sang et d'horreur que je ne veux point rappeler. Mais, a-t-on dit, il fallait sauver l'indépendance nationale, consterner les traîtres et les perfides; faire, en un mot, un sacrifice cruel, mais nécessaire, aux exigences du salut public. Je n'accepte pas, moi, messieurs, ces explications : tuer sans la nécessité vingt fois démontrée de la légitime défense; tuer des hommes sans armes, des femmes, des prisonniers, c'est là un crime, dans toutes les hypothèses, exécrable; et ceux qui ont ordonné, ceux qui ont laissé faire, comme ceux qui ont exécuté, sont enveloppés, pour moi, dans une seule et même réprobation.

Je voudrais, madame, pouvoir vous peindre l'accent et le visage de Sallenauve pendant qu'il prononçait cet anathème. Vous savez comment sa physionomie se transfigure quand une ardente pensée y monte. L'assemblée était muette et morne; il la blessait évidemment, mais, sous sa main puissante, sa monture n'osait se cabrer.

— Mais, reprend-il alors, à tout crime consommé et irréparable il y a deux issues : le repentir et l'expiation. Son repentir, Danton ne l'a pas *parlé*, c'était un homme trop fier; il a mieux fait, il l'a *agi*, et le premier, au bruit du couperet de la machine à abattre

des têtes, qui fonctionnait sans répit ni relâche, au risque de hâter son tour d'y livrer la sienne, il osa parler d'un *comité de clémence*. C'était un moyen presque infaillible d'appeler sur lui l'expiation, et l'on peut dire, le jour de l'expiation venu, si devant elle il sourcilla! En passant par la mort, gagnée à son courageux effort pour arrêter l'effusion du sang, on peut dire, messieurs, que la figure et la mémoire de Danton ont secoué la tache rougeâtre que septembre avait déposée sur elles. Tombé, à trente-cinq ans, de plain-pied dans la postérité, Danton y laissera le souvenir d'une grande intelligence, d'un caractère puissant et fort, de belles qualités privées, de plus d'une action généreuse; toutes choses qui furent de lui, tandis que ses sanglantes erreurs durent être une contagion de son époque. En un mot, avec les hommes de cette trempe, injuste serait la justice qui se refuserait de se tempérer d'indulgence; et, du reste, messieurs, mieux que vous, mieux que moi, mieux que tous les orateurs et historiens, une femme a jugé et compris Danton, c'est celle qui, dans un adorable élan de charité, a dit aux impitoyables : « Il est allé à Dieu! prions pour le repos de son âme. »

Le piége ainsi esquivé, au moyen de l'adroit rappel de la mère Marie des Anges, et l'assemblée évidemment satisfaite, on pouvait croire le candidat au bout de son épreuve. Déjà même le colonel se disposait à proposer de passer au vote, quand plusieurs électeurs réclamèrent, en déclarant qu'ils avaient encore deux explications importantes à demander au candidat. Sallenauve avait dit que toujours il se trouverait sur le chemin des escamotages essayés par le pouvoir royal contre les institutions. On voulait savoir ce qu'il entendait par cette résistance : était-ce une résistance armée, des émeutes, des barricades?

— Les barricades, répondit Sallenauve, m'ont presque toujours paru des machines qui d'elles-mêmes se retournent pour broyer ceux qui les dressent; il faut bien croire qu'il est dans la nature des émeutes de servir presque toujours aussi les intérêts des gouvernements, puisque jamais je n'ai vu la police manquer d'être accusée de les avoir faites. Ma résistance, à moi, sera toujours la résistance légale, par les moyens légaux, la presse, la tribune et la patience, cette grande force des opprimés et des vaincus.

Si vous saviez le latin, madame, je vous dirais : *In cauda vene-*

num, c'est-à-dire dans la queue du serpent le venin, remarque de l'antiquité que la science moderne n'a point admise. M. de l'Estorade ne s'était point trompé, on devait fouiller dans la vie privée de Sallenauve, et, sans doute sous l'inspiration du vertueux Maxime de Trailles, qui déjà avait fait faire plusieurs allusions par le journaliste exécuteur de ses hautes œuvres, il fut enfin demandé compte à notre ami de cette belle Italienne qu'il *cache* à Paris, dans sa maison. Sallenauve ne témoigna pas plus d'embarras qu'il n'en montra devant vous et M. de l'Estorade; il s'enquit seulement de la question de savoir si l'assemblée trouverait bon que son temps fût employé à écouter une histoire romanesque qui aurait l'air d'avoir été faite pour le rez-de-chaussée d'un journal? Les assemblées, madame, votre mari a pu vous le dire, sont de grands enfants qui ne craignent pas du tout d'entendre des histoires...

Mais voici Sallenauve qui rentre et m'annonce que le bureau du collége électoral est formé tout à fait dans un sens à faire présumer le succès de son élection; je lui passe la plume, lui-même se chargera du récit dont il vous avait fait tort lors de sa dernière visite, et cette lettre sera fermée par lui.

SALLENAUVE A MADAME DE L'ESTORADE.

Sept heures du soir.

Madame,

La manière un peu brusque dont je me suis séparé de vous et de M. de l'Estorade, le soir de notre visite au collége Henri IV, vous est sans doute expliquée maintenant par les préoccupations de toute sorte auxquelles j'étais en ce moment en proie; je sais que Marie-Gaston vous en a appris le dénoûment. J'avoue que, dans la disposition d'esprit inquiète et agitée où je me trouvais alors, l'espèce de créance que M. de l'Estorade semblait donner au scandale dont il m'entretenait me causa quelque chagrin et quelque étonnement. « Comment, pensai-je, est-il possible qu'un homme de la moralité et de l'intelligence de M. de l'Estorade puisse *a priori* me supposer capable d'un tel désordre, quand il me voit d'ailleurs soucieux de donner à ma vie toute la gravité et toute la considération qui peuvent commander l'estime? Mais, au compte qu'il fait

de ma singulière liberté de mœurs, m'admettre dans sa maison, auprès de sa femme, sur un certain pied d'intimité, serait d'une telle imprévoyance, qu'en ce moment sans doute je profite d'une bienveillance essentiellement précaire et provisoire. Le souvenir encore récent d'un service rendu a pu, pendant un instant, en faire paraître le semblant nécessaire, mais, à la première occasion, on rompra avec moi; » et il me parut, madame, dans cette soirée, que notre place prochainement assignée par nos opinions politiques dans deux camps ennemis pourrait bien être le prétexte saisi par M. de l'Estorade pour me renvoyer tout entier à ce qu'il appelait ma honteuse liaison. Une heure avant l'observation de ces attristants symptômes, je vous avais fait une confidence qui semblait au moins devoir me préserver du malheur de voir la fâcheuse impression de M. de l'Estorade ayant accès auprès de vous. Je ne vis donc point la nécessité immédiate de vous présenter ma justification : deux histoires dans la même soirée me parurent mettre votre patience à une trop rude épreuve. Quant à M. de l'Estorade, j'étais, je dois l'avouer, piqué contre lui, en le voyant se faire si négligemment l'écho d'une calomnie contre laquelle il me paraissait que j'aurais dû être mieux défendu par la nature des relations qui avaient existé entre nous, et avec lui je ne *daignai* pas entrer en explication : ce mot, je le retire aujourd'hui, mais il était alors l'expression vraie d'un déplaisir vivement ressenti. Par la fortune de ma lutte électorale, j'ai été amené à donner à tout un public la primeur de ma justification, et j'ai eu le bonheur d'éprouver qu'en masse, mieux que comme individus, les hommes sont peut-être capables de comprendre les résolutions généreuses et de distinguer le langage *vrai* de la vérité. J'avais, madame, dans des conditions qui, par leur imprévu et leur étrangeté, étaient bien près de côtoyer le ridicule, à raconter à une assemblée, composée d'éléments très-mêlés, des choses véritablement assez incroyables; dans son salon, peut-être M. de l'Estorade ne les eût acceptées que sous bénéfice d'inventaire; là, au contraire, elles ont paru accueillies avec confiance et sympathie. Voici à peu près la manière dont j'ai parlé à mes auditeurs et ce que j'étais mis en demeure de leur raconter :

Quelques mois avant mon départ de Rome, dans un café où se réunissent les élèves de l'Académie, nous avions presque tous les

soirs la visite d'un Italien nommé Benedetto. Officiellement, il était musicien, musicien même assez passable; mais on nous avait en même temps prévenus que c'était un espion de la police romaine, ce qui expliquait ses assiduités continuelles et son grand goût pour notre compagnie. Quoi qu'il en fût, c'était un bouffon très-amusant, et, comme nous n'avions qu'un fort médiocre souci de la police romaine, nous faisions plus que souffrir cet homme, nous l'attirions, ce qui, du reste, n'était pas difficile, vu sa passion bien connue pour le *zabajon*, le *poncio spongato* et la *spuma di latte*. Un soir, en le voyant entrer, un de nos camarades l'apostropha en lui demandant ce que c'était qu'une femme avec laquelle il l'avait rencontrée dans la matinée.

— La mienne, signor! répondit l'Italien en se rengorgeant.

— Toi! Benedetto! le mari d'une pareille beauté!

— Si, permettez, signor.

— Allons donc! tu es laid, petit, ivrogne. On dit, de plus, que tu es agent de la police; elle, au contraire, est belle comme la Diane Chasseresse.

— Je l'ai charmée par mon talent de virtuose; elle en sèche, de moi.

— Alors, puisque c'est ta femme, tu devrais bien la faire poser pour notre ami Dorlange, qui médite en ce moment une *Pandore*. Jamais il ne trouvera un modèle aussi magnifique.

— Ça peut s'arranger, répondit l'Italien.

Puis il entame une de ses plus réjouissantes pantalonnades, qui fait perdre de vue la proposition dont il s'était si peu ému. Le lendemain, j'étais dans mon atelier, en la compagnie de quelques peintres et sculpteurs, mes condisciples, quand nous voyons entrer Benedetto, qu'accompagne une femme d'une rare beauté. Je n'ai pas besoin, madame, de vous la dépeindre, vous l'avez vue. Un joyeux hourra avait accueilli l'Italien, qui dit en s'adressant à moi :

— *Ecco la Pandora!* Hein! comment la trouvez-vous?

— Amirablement belle; mais voudra-t-elle poser?

— Peuh! fit Benedetto d'un air qui voulait dire ; « Je voudrais bien voir qu'elle s'y refusât! »

— Mais, remarquai-je, alors, ça doit se payer cher, un modèle de cette beauté.

— *No, per l'onore;* seulement, vous tirerez mon buste, une simple terre *couite* que vous lui ferez présent.

— Eh bien, messieurs, dis-je à l'assistance, vous allez nous laisser un peu seuls.

Personne ne m'entendit; jugeant de la femme par le mari, tous mes jeunes affamés s'empressaient insolemment autour de la belle Italienne, qui, rouge, émue et blessée de l'audace de tous ces regards, avait un peu l'air d'une panthère encagée et tourmentée par des paysans sur un champ de foire. Allant à elle et la tirant à l'écart, Benedetto lui dit en italien que le seigneur français voulait faire son portrait de la tête aux pieds, et qu'elle eût à se débarrasser de ses vêtements. L'Italienne le toisa d'un regard foudroyant et se mit en devoir de gagner la porte. Benedetto se précipite pour la retenir, pendant que, vertueuse engeance d'atelier, mes camarades s'empressent de lui barrer le chemin. Alors, entre la femme et le mari s'engage une lutte; mais, comme je vois que de la part de Benedetto sa prétention est soutenue avec la dernière brutalité, la colère me prend; d'un bras, que j'ai heureusement assez vigoureux, je repousse le misérable; en même temps, m'adressant avec autorité à mes camarades :

— Voyons, leur dis-je, laissez-la passer!

Et je conduis moi-même jusqu'à la porte la belle Italienne encore frémissante. Elle m'adresse en italien quelques paroles de remercîment, et disparaît sans que personne s'oppose à sa sortie.

Revenu auprès de Benedetto, qui gesticulait d'un air menaçant, je lui dis de sortir, que sa conduite est infâme, et que, si j'apprends qu'il ait maltraité sa femme, il aura affaire à moi.

— *Debole!* (Imbécile!) me répond le drôle en haussant les épaules.

Et il sort accompagné du même hourra qui l'avait accueilli à son arrivée.

Quelques jours se passèrent; on ne revit plus Benedetto, et d'abord on s'en inquiéta; on s'occupa même de le découvrir dans le Transtevère, où l'on savait qu'il logeait; mais, dans ce quartier, les recherches ne sont pas faciles; les élèves de l'Académie sont en mauvaise odeur auprès des Transteverins, qui les soupçonnent toujours de vouloir débaucher leurs filles ou leurs femmes, et ces

gens jouent volontiers du couteau. Au bout d'une semaine, personne, comme on peut bien croire, ne pensait plus au bouffon. Trois jours avant mon départ de Rome, je vois entrer chez moi sa femme. Elle parlait alors un mauvais français.

— Vous allez partir pour la France, me dit-elle; je viens pour que vous m'emmeniez.

— Vous emmener avec moi! et votre mari?

— Mort, me répondit-elle tranquillement.

Une idée me passant par l'esprit :

— C'est vous qui l'avez tué? dis-je à la Transteverine.

Elle me fit un signe affirmatif en ajoutant :

— Mais je voulais *me* mourir aussi.

— Comment cela? demandai-je.

— Après qu'il m'a fait cet affront, reprit l'Italienne, il rentra chez nous, me battit comme c'était sa coutume, et puis sortit toute la journée. Le soir, il revint et me menaça d'un pistolet que je lui arrachai; il était ivre; je jetai ce *briccone* (coquin) sur son lit, où il s'endormit. Alors, je *calfoutrai* la porte et les fenêtres, et, ayant mis grand charbon dans un *brasero*, je l'allumai. J'eus bien mal à ma tête et ne sus rien ensuite que le lendemain, soignée par les voisines, qui avaient senti le charbon et enfoncé la porte, mais lui était mort auparavant.

— Et la justice?

— La justice a su tout : de plus, qu'il voulait me vendre à un Anglais; pourquoi chez vous il avait voulu m'avilir, parce qu'alors j'eusse moins résisté. La justice me dit d'aller, que c'était bien; je me suis confessée et j'ai l'absolution.

— Mais, *cara mia*, que voulez-vous faire en France? je ne suis pas riche comme un Anglais.

Un sourire de dédain passa sur le beau visage de l'Italienne.

— Je ne vous coûterai pas, me dit-elle, bien au contraire, je vous économiserai beaucoup.

— Et de quelle façon?

— Je puis être modèle pour vos statues, si je le veux bien, moi. Benedetto disait que je suis très-bien faite; de plus, savante ménagère; si Benedetto voulait, nous faisions une bonne maison, *perche*, j'ai aussi du talent.

Et, courant décrocher une guitare que j'avais dans un coin de mon atelier, elle se mit à chanter un air de bravoure en s'accompagnant avec une rare énergie.

— En France, reprit-elle quand elle eut fini, je prends des leçons et monte sur le théâtre, où je réussis bien; c'était l'idée de Benedetto.

— Mais pourquoi ne pas vous faire actrice en Italie?

— Depuis Benedetto mort, je me cache : l'Anglais veut m'enlever. Je suis décidée pour aller en France; vous voyez, j'ai appris le français; si je reste, je vais dans le Tibre.

En abandonnant à lui-même un pareil caractère, plus terrible que séduisant, M. de l'Estorade en conviendra, je craignis de devenir la cause de quelque malheur, je consentis donc à ce que la signora Luigia m'accompagnât à Paris. Elle tient, en effet, ma maison avec une intelligence et une économie rares; elle-même m'a offert de poser pour la *Pandore*, et vous me croirez, madame, quand je vous dirai que le cadavre de Benedetto n'a pas cessé d'être entre sa femme et moi pendant cette dangereuse épreuve. J'ai donné à ma gouvernante un maître de chant, et elle est aujourd'hui en mesure de débuter. Malgré ses projets de théâtre, pieuse comme toutes les Italiennes, elle s'est agrégée, à Saint-Sulpice, ma paroisse, à la confrérie de la Vierge, et, pendant le *mois de Marie*, commencé il y a quelques jours, la loueuse de chaises compte sur sa belle voix *pour faire des recettes*. Elle est assidue à tous les offices, se confesse et communie fréquemment, et son confesseur, vieux prêtre respectable, vint dernièrement me parler pour obtenir de moi qu'elle ne posât plus pour mes statues, disant que jamais elle n'avait voulu l'écouter sur ce chapitre, où elle se croyait engagée d'honneur avec moi. J'ai d'autant plus facilement cédé aux instances de ce digne ecclésiastique, que mon intention, si je suis nommé, comme cela devient très-probable, est de me séparer de cette femme; dans la situation plus en vue où je me trouverais, elle serait l'objet de commentaires aussi fâcheux pour sa réputation et son avenir que pour ma propre considération. Je dois m'attendre de sa part à quelque résistance, car elle paraît avoir pris pour moi un véritable attachement, dont elle m'a donné la preuve lors de ma blessure à la suite de ce duel. Rien ne put l'empêcher de pas-

ser toutes les nuits à me veiller, et le médecin disait que, même parmi les sœurs de son hôpital, il n'avait jamais rencontré une infirmière plus entendue et d'une charité plus ardente.

J'ai causé avec Marie-Gaston de la difficulté que je prévois pour une séparation. Cette difficulté, il la craint plus que moi, dit-il. Jusqu'ici, pour la pauvre femme, Paris a été ma maison, et l'idée d'être jetée seule dans ce gouffre, qu'elle n'a pas même entrevu, est de nature à l'épouvanter beaucoup. Une idée à ce sujet est venue à Marie-Gaston : il ne croit pas que l'intervention du confesseur puisse être utile; il dit que la pénitente se cabrera contre ce sacrifice, qu'elle se croira imposé par un rigorisme dévot; dans une question où il avait bien plus le droit de parler haut et ferme, le saint homme avait compromis son autorité, et elle n'avait consenti à en tenir compte qu'à la condition d'être déliée par moi de son singulier *engagement d'honneur*, comme elle l'appelait. La pensée de Marie-Gaston est que l'intervention et les conseils d'une personne de son sexe, ayant une haute renommée de vertus et de lumières, pourrait être dans ce cas bien plus efficace, et il prétend que je connais une personne de ce portrait, qui, à notre prière à tous deux, consentirait à se charger de cette délicate négociation. Mais, madame, je vous le demande, où est l'apparence d'une réalisation pour cette visée? La personne à laquelle Marie-Gaston fait allusion n'est pour moi qu'une connaissance d'hier, et à peine pour un vieil ami prendrait-on un souci pareil. Je sais bien que vous me faisiez l'honneur de me dire, il y a quelque temps, que *certaines relations mûrissent vite*. Marie-Gaston ajoute que cette même personne est parfaitement pieuse, parfaitement bonne, parfaitement charitable, et que, dans cette idée de se faire la patronne d'une pauvre abandonnée, il pourrait y avoir bien de la séduction pour elle; enfin, madame, à notre retour, nous vous consulterons et vous nous direz si cette précieuse intervention peut être convenablement réclamée. Dans tous les cas, j'ose vous prier d'être mon intermédiaire auprès de M. de l'Estorade, et de lui dire que j'aime à espérer qu'aucune trace du petit nuage qui s'était élevé ne restera entre nous. Si je suis nommé, nous serons, je le sais, dans deux camps opposés; mais, comme mon intention n'est pas de prendre une allure d'opposition systématique, dans bien des questions nous nous trouverons

sur le même terrain, et je ne crois pas qu'en me privant de son ancienne bienveillance, il veuille me *pousser au désespoir*. Demain, madame, à pareille heure, j'aurai subi un échec qui m'aura renvoyé pour toujours à mes travaux d'artiste, ou j'aurai le pied dans une nouvelle carrière. Vous dirai-je que cette pensée m'inquiète? Effet de l'inconnu, sans doute. J'allais oublier de vous conter une grande nouvelle et qui vous met bien à l'abri des *projectiles par ricochet*. Cette mère Marie des Anges, dont Marie-Gaston vous a conté les prodiges, a reçu la confidence de mes doutes sur la violence faite à mademoiselle de Lanty, et, dans un temps donné, elle se fait fort de découvrir le couvent où elle peut être détenue. La digne femme, si elle se le met en tête, est bien capable de réussir, et, avec cette apparence de retrouver l'original, la copie doit bien moins craindre de me voir commettre quelque bévue.

Je ne suis pas content de Marie-Gaston : il me paraît livré à une fiévreuse excitation créée par l'immense intérêt que son amitié prend à mon succès. Il est comme un débiteur honnête homme qui, se passionnant à l'acquittement d'une dette sacrée, suspend tout, même ses douleurs, jusqu'au moment où il se sera liquidé. Mais j'ai peur qu'à la suite de cet effort, il ne retombe; sa douleur, qu'en ce moment il comprime, n'a rien, en réalité, perdu de son aiguillon. N'avez-vous pas été frappée du ton léger et moqueur de ses lettres, dont j'ai entrevu quelques passages? Ce n'est pas là sa nature, qui, dans le bonheur courant, n'avait pas de ces accès de gaieté turbulente. C'est là une vivacité acquise et de circonstance, et je crains bien qu'une fois le vent électoral tombé, il ne revienne à sa prostration et ne nous échappe. Il a consenti à descendre chez moi lors de son arrivée, et à n'aller à Ville-d'Avray qu'à notre retour et dans ma compagnie. Cette prudence, que je lui avais demandée presque sans espérer l'obtenir, m'inquiète et me tourmente. Évidemment il a eu peur des souvenirs qui l'attendent, et suffirai-je à en amortir le choc? Le vieux Philippe, dont il n'a pas voulu être accompagné en Italie, a eu l'ordre de ne rien déranger au chalet, et, d'après ce que j'en sais, c'est un domestique trop exact pour n'avoir pas exécuté cet ordre de point en point; le malheureux va donc, par l'entourage de tous ces objets qui lui parleront, se retrouver au lendemain de la mort de sa femme. Chose

encore plus effrayante! il ne m'a pas parlé d'elle une seule fois, ne m'a pas laissé non plus le mettre sur ce terrain. Espérons pourtant que c'est seulement une crise à passer, et qu'en nous y employant tous, nous parviendrons à le rasséréner.

A bientôt donc, madame, vainqueur ou vaincu, mais toujours votre serviteur le plus empressé et le plus respectueux.

MARIE-GASTON A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

Arcis-sur-Aube, 13 mai 1830.

Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle!

Et ces stupides émeutiers, dont nous avons ce matin, par le télégraphe, appris l'incroyable échauffourée, nous ont mis un instant le succès en question. Aussitôt placardée par l'ordre du sous-préfet, la nouvelle de la tentative d'insurrection dont Paris s'est vu hier le théâtre a été habilement exploitée par tous les agents du ministère.

— Nommez donc un démocrate, allaient-ils répétant partout, pour que ses discours deviennent les cartouches dont se bourrent les fusils des insurgés!

Et cet argument jetait dans notre phalange le désordre et l'hésitation. Heureusement, vous vous le rappelez, madame, une interpellation, qu'on ne croyait pas si bien de circonstance, avait été faite, dans la réunion préparatoire, à Sallenauve, et sa réponse avait quelque chose de prophétique. Jacques Bricheteau a eu l'idée de faire imprimer sur un petit papier, aussitôt distribué à profusion :

« UNE ÉMEUTE SANGLANTE A ÉCLATÉ HIER DANS PARIS. Interpellé sur l'emploi de ce moyen d'opposition coupable et désespéré, l'un de nos candidats, M. de Sallenauve, à l'heure même où grondaient les coups de fusil, répondait ces propres paroles... »

Suivaient les quelques phrases de Sallenauve, que je vous ai rapportées. Puis, en grosses lettres :

L'ÉMEUTE A ÉTÉ VAINCUE : A QUI PROFITERA-T-ELLE?

Ce petit papier a fait merveilles et déjoué les efforts suprêmes de M. de Trailles, qui, se démasquant tout à fait, a passé sa journée à pérorer en gants blancs sur la place du Marché et à la porte du collége électoral. Ce soir, le résultat est connu. VOTANTS : 201 voix ; Beauvisage a eu 2 voix ; Simon Giguet, 29, et Sallenauve, 170. En conséquence, M. Charles de Sallenauve a été PROCLAMÉ DÉPUTÉ.

TROISIÈME PARTIE

LE COMTE DE SALLENAUVE

Dans la soirée qui suivit l'élection où il venait de jouer un rôle si humiliant pour son amour-propre, Maxime de Trailles était reparti pour Paris. En le voyant faire, dès son arrivée, une rapide toilette et demander aussitôt sa voiture, on pourrait croire à une visite chez le comte de Rastignac, ministre des travaux publics, auquel il va rendre compte de sa mission et en expliquer le mauvais succès ; mais un autre intérêt plus pressant paraît le réclamer.

— Chez le colonel Franchessini, dit-il à son cocher.

Arrivé à la porte d'un des plus coquets hôtels du quartier Bredâ, en passant devant le concierge, auquel il fait un bonjour de la tête, M. de Trailles en reçoit ce signe affirmatif qui veut dire : « Monsieur est chez lui. » En même temps, le son d'un timbre l'annonce à un domestique venu pour lui ouvrir la porte du péristyle.

— Le colonel est visible? dit-il.

— Il vient de passer chez madame. Monsieur veut-il que j'aille l'avertir?

— C'est inutile, je vais l'attendre dans son cabinet.

Et, comme un familier de la maison, sans que le domestique ait besoin de lui montrer le chemin, lui-même s'introduit dans une vaste pièce à deux fenêtres, de plain-pied avec un jardin. Ce cabinet est, comme le luth de Bologne compris dans le fameux inventaire de l'Avare, *garni de toutes ses cordes ou peu s'en faut ;* en d'autres termes, tous les meubles qui lui permettent de prétendre à sa savante désignation, tels que bureau, bibliothèque, cartes, mappemondes, y forment le fonds d'un ameublement très-complet et très-

somptueux; mais, sportman effréné et l'un des membres les plus actifs du Jockey-Club, le colonel a laissé déborder peu à peu, dans ce prétendu sanctuaire du travail et de la science, son fumoir, sa salle d'armes et sa sellerie : de telle sorte que des pipes et armes de toute forme et de tout pays, y compris le casse-tête du sauvage, des selles, des fouets de chasse, des mors et étriers de tous modèles, des gants d'armes et des gants de boxe y forment la complication la plus disgracieuse et la plus singulière. Du reste, en s'entourant ainsi de tous les objets de ses occupations et *études* favorites, le colonel est un homme qui montre le courage de son opinion. Selon lui, en effet, au delà d'une attention continuée pendant un quart d'heure, il n'y a pas au monde une lecture possible, si ce n'est celle du *Journal des Haras.*

Il faut croire pourtant aussi que la politique a trouvé moyen de se glisser dans cette existence si profondément vouée au culte de l'exercice musculaire et de la science hippique, car, sur le parquet, Maxime trouve une jonchée de la plupart des journaux parus dans la matinée, et que le colonel y a jetés dédaigneusement après les avoir parcourus. Au milieu de tout cet abatis, M. de Trailles ramasse *le National,* et tout d'abord il y est salué par ces quelques lignes placées sur la première page, en entre-filet :

« Notre cause est assurée d'un succès éclatant dans l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube. Malgré tous les efforts du *fonctionnarisme* local, joints à ceux d'un agent particulier que le ministère avait dépêché sur ce point menacé, le bureau a été composé tout entier dans le sens des opinions de la gauche avancée. Nous pouvons donc, *à coup sûr,* annoncer pour demain la nomination de M. Dorlange, l'un de nos statuaires les plus distingués, que nous avions chaudement recommandé au choix des électeurs. Nos lecteurs ne s'étonneront pas en voyant proclamer, au lieu du nom de Dorlange, celui de M. Charles de Sallenauve. Par un acte authentique, passé le 2 mai, en l'étude de maître Achille Pigoult, notaire à la résidence d'Arcis, M. Dorlange est autorisé à prendre le nom d'une des meilleures familles de la Champagne, dont il ne se savait pas l'un des descendants; mais, Dorlange ou Sallenauve, le nouveau député, est des nôtres; et c'est ce dont le ministère pourra s'assurer pro-

chaînement à la tribune. En lisant les phrases si éloquentes prononcées par le candidat lors de la réunion préparatoire, sans flatterie comme sans aucune préoccupation de parti, on peut lui prédire, dans les luttes parlementaires, le plus remarquable succès. »

Maxime jette le journal avec mauvaise humeur et ramasse une autre feuille : celle-ci est un organe de l'opinion légitimiste; il y lit également, sous la rubrique ÉLECTIONS :

« L'état-major de la garde nationale et le Jockey-Club, qui, déjà, dans la dernière Chambre, avaient plusieurs représentants, viennent d'envoyer à celle dont la première session va s'ouvrir une de leurs plus éclatantes notabilités. Le colonel Franchessini, si connu par l'ardeur qu'il met à la poursuite des gardes nationaux réfractaires, a été nommé à la presque unanimité dans un des bourgs pourris de la liste civile. On pense qu'il ira s'asseoir à côté de la phalange des aides de camp, et qu'à la Chambre, comme dans les bureaux de l'état-major, il se montrera l'un des plus ardents et des plus fermes soutiens de la politique de l'ordre de choses. »

Comme Maxime achevait de lire cet article, entra le colonel.

Après avoir un moment servi sous l'Empire, le colonel Franchessini était devenu l'un des plus brillants colonels de la Restauration; mais, à la suite de quelques nuages qui s'étaient élevés autour de la parfaite honorabilité de son caractère, il s'était vu dans la nécessité de donner sa démission, de telle sorte qu'en 1830 il était en parfaite mesure pour se dévouer de la façon la plus passionnée à la dynastie de juillet. N'ayant, toutefois, pas repris du service, parce que, peu de temps après sa mésaventure, il avait éprouvé la consolation d'une Anglaise immensément riche, qui s'était laissé prendre à la beauté de ses formes, dignes alors de l'Antinoüs, et en avait fait son mari, le colonel Franchessini avait fini par retrouver ses épaulettes dans l'état-major de la milice citoyenne. Là, en effet, il était l'un des plus turbulents et des plus tracassiers traîneurs de sabre, et, par les immenses relations que lui avaient values sa fortune et cette position privilégiée, il venait, la nouvelle était

exacte, de se pousser à la Chambre des députés. Approchant la cinquantaine, comme M. de Trailles, son ami, le colonel Franchessini avait des prétentions à une arrière-jeunesse que sa constitution sèche et sa tournure leste et militaire semblaient lui promettre de perpétuer longtemps. S'il avait fini par prendre son parti de ses cheveux grisonnants, dont il se contentait d'éteindre le reflet argenté en les tenant toujours coupés très-ras, il était moins résigné sur la canitie de sa moustache, qu'il portait juvénilement relevée en croc, et, au moyen d'un cosmétique hongrois, il essayait de lui maintenir sa coloration primitive. Mais qui veut trop prouver ne prouve rien, et, dans le noir dont il se servait, l'artifice et le surnaturel se laissaient deviner à un ton cru et d'une égalité de nuance trop parfaite pour n'être pas invraisemblable. De là, dans sa physionomie, fortement basanée et empreinte au plus haut degré de l'origine italienne qu'indiquait son nom, une expression de rigidité singulière, à laquelle des traits devenus anguleux, un regard perçant et un grand nez d'oiseau de proie étaient loin d'apporter le tempérament et le correctif désirables.

— Eh! Maxime, fit-il en donnant la main à l'hôte qui l'attendait, d'où diable sortez-vous? Il y a plus de quinze jours qu'on ne vous a entrevu au club!

— D'où je viens? répondit M. de Trailles, je vais vous le dire; mais, d'abord, que je vous fasse mon compliment.

— Oui, dit négligemment le colonel, *ils* ont eu l'idée de me nommer! Ma foi! je vous assure que je suis bien innocent de ce qui s'est passé, et, si personne ne s'en était mêlé plus que moi...

— Mais, mon cher, vous êtes un choix d'or pour un arrondissement, et, pour peu que les électeurs auxquels j'ai eu affaire se fussent montrés aussi intelligents!...

— Comment! vous aussi, vous vous portiez quelque part? Mais, d'après l'état un peu... tourmenté de vos finances, je ne vous croyais pas en mesure pour cela.

— Aussi n'opérais-je pas pour mon compte; Rastignac était très-inquiet de l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube, et il m'avait prié d'aller là passer quelques jours.

— Arcis-sur-Aube! Mais, mon cher, si j'ai bien souvenir d'un article que j'ai lu ce matin dans une de ces feuilles de chou, le

choix menace d'être détestable ; n'est-ce pas un plâtrier, un faiseur de *bonshommes,* qu'ils se proposent de nous envoyer?

— Justement, et c'est de cette infamie que je suis venu vous parler; j'ai voulu en causer avec vous avant tous autres. J'arrive, il n'y a pas deux heures, et je ne verrai Rastignac qu'en sortant d'ici.

— Il va très-bien, le petit ministre! dit le colonel en rompant l'habile déduction par laquelle, dans chacune de ses paroles, Maxime n'avait cessé de graviter vers l'objet de sa visite; on est très-content de lui au château. Connaissez-vous cette petite Nucingen qu'il a épousée?

— Oui, je vois souvent Rastignac; c'est une très-ancienne connaissance à moi.

— Elle est gentille, cette petite, poursuivit le colonel, très-gentille, et, la première année du mariage enterrée, je crois qu'en risquant de ce côté-là une charge, on pourrait espérer de n'être pas trop mal accueilli.

— Allons donc! dit Maxime, un personnage sérieux comme vous, un législateur! Moi, rien que pour avoir été, au compte d'autrui, remuer la matière électorale, je reviens un homme tout à fait posé.

— Vous dites donc alors que vous étiez allé à Arcis-sur-Aube pour empêcher l'élection de ce tailleur de pierre?

— Pas du tout; j'y étais allé pour me mettre en travers d'une élection centre gauche.

— Peuh! je ne sais pas si je n'aime pas autant une élection de la gauche pure... Mais prenez donc un cigare, j'en ai là d'excellents, ce sont ceux que fument les princes.

Maxime n'aurait eu aucun bénéfice à refuser, car déjà le colonel s'était levé pour sonner son valet de chambre, à qui il dit ce seul mot :

— Du feu!

Les cigares allumés, M. de Trailles prévint une autre interruption en déclarant, avant d'être interpellé, que, de sa vie, il n'avait fumé quelque chose d'aussi exquis. Commodément campé dans son fauteuil, et lesté en quelque façon du passe-temps qu'il venait de se ménager, le colonel parut devoir promettre une attention moins fugace. Alors, M. de Trailles reprit :

— Tout allait d'abord à miracle. Pour écarter le candidat dont s'inquiétait le ministère, un avocat, vous savez, la pire espèce de teigne, j'avais déterré un ancien bonnetier, maire de la ville, bête à faire plaisir, auquel j'avais persuadé de se mettre sur les rangs. Le brave homme était convaincu qu'il appartenait, ainsi que son concurrent, à l'opposition dynastique. C'est là l'opinion qui, pour le moment, domine dans le pays. L'élection, par mes soins, était donc comme faite; mais, une fois notre homme rendu à Paris, le grand séducteur des Tuileries n'aurait eu que trois mots à dire, et, ce farouche opposant retourné comme un des bas de sa fabrique, on en faisait ce que l'on voulait.

— Mais c'était très-bien joué, cela, dit le colonel, et je reconnais là mon Maxime.

— Vous le reconnaîtrez mieux encore quand il vous dira que, dans cette combinaison, sans faire danser l'anse du panier, il trouvait aussi son petit bénéfice. Pour greffer chez ce végétal un peu de l'ambition parlementaire, j'avais d'abord dû m'adresser à sa femme, provinciale assez ragoûtante, quoique déjà sur le retour...

— Oui, enfin, très-bien, dit Franchessini : mari, député et... content.

— Vous n'y êtes pas, mon cher. Dans la maison, il y a une fille unique, enfant gâtée, dix-neuf ans, une figure très-agréable, et quelque chose comme un million de dot.

— Mais, mon cher Maxime, j'ai passé hier soir devant votre carrossier, votre tailleur, et je vous assure que je n'ai pas vu d'illuminations...

— Elles auraient été malheureusement un peu prématurées. Quoi qu'il en soit, les deux femmes enragées du besoin d'émigrer à Paris; de la reconnaissance par-dessus les toits pour l'homme qui leur promettait de les y introduire par la porte du palais Bourbon; la petite, folle d'un titre de comtesse; la mère, transportée de l'idée d'avoir un salon politique : vous voyez tout ce que la situation offrait de facilement exploitable, et vous me connaissez, je pense, assez pour croire que je ne suis pas resté au-dessous des possibilités tout d'abord entrevues.

— Tranquille sur votre compte, répondit le colonel en allant

ouvrir une fenêtre pour donner issue à la fumée dont les deux cigares commençaient à remplir l'appartement.

— J'étais donc en mesure, reprit Maxime, de m'*embonneter* de la fille et de la dot, aussitôt mon dessein bien arrêté de sauter à pieds joints dans cette mésalliance, quand, tombant des nues, ou, pour mieux dire, sortant de dessous terre, apparaît dans le pays ce monsieur à double nom dont *le National* vous parle ce matin.

— Ah çà! demanda le colonel, qu'est-ce que c'est que cet acte authentique qui vous permet de prendre un nom dont, la veille, vous ne vous doutiez pas?

— Une reconnaissance d'enfant naturel par-devant notaire; cela est parfaitement légal.

— Alors, ce monsieur appartient à la classe intéressante des enfants anonymes. Eh! eh! ces gaillards-là ont souvent de l'étoile! je ne m'étonne pas que celui-ci vous ait coupé l'herbe sous le pied.

— Mon cher, reprit Maxime, si nous étions au moyen âge, je vous expliquerais par la magie et les sortiléges le complet désarçonnement de mon candidat et la nomination de celui que vous êtes menacé d'avoir pour collègue. Comment comprendre, en effet, qu'une vieille tricoteuse, ancienne amie de Danton, et aujourd'hui supérieure d'un couvent d'ursulines, avec l'aide de son neveu, obscur organiste de Paris, qu'elle avait mandé pour être l'homme extérieur de son intrigue, ait pu à ce point ensorceler un collége électoral, que cet intrus soit arrivé à y rallier une imposante majorité?

— Mais, enfin, il avait bien quelques accointances dans le pays?

— Pas l'ombre, si ce n'est cette béguine. Fortune, relations et jusqu'à un père, tout lui manquait au moment de son arrivée! Au débotté, Dieu sait par quelle habileté! on l'improvise propriétaire d'un domaine important. Suivant le même procédé, un prétendu gentilhomme de l'endroit, d'où il était soi-disant absent depuis des années, se présente avec cet intrigant chez un notaire, le reconnaît au galop pour son fils et disparaît dans la nuit suivante sans que personne puisse dire le chemin qu'il a pris. Le tour fait, l'ursuline et son aide de camp lancent la candidature; alors, républicains, légitimistes, conservateurs, clergé, noblesse, bourgeoisie, tout,

comme par l'effet d'un charme jeté sur la contrée, se met à tourner au favori de cette vieille *fée aux nonnes*, et, sans le bataillon sacré des fonctionnaires qui, sous mon œil, fait bonne contenance et ne se débande pas, il n'y avait pas de raison pour que son élection, comme la vôtre, n'eût lieu à l'unanimité.

— Alors, pauvre ami, bonsoir à la dot!

— Pas précisément; mais au moins tout est ajourné. Le père se plaint qu'on ait troublé la béate tranquillité de son existence, et qu'on l'ait affublé d'un ridicule, quand le pauvre homme en est déjà si riche! La fille veut bien toujours être comtesse, mais sa mère ne prend pas son parti de voir son salon politique à vau-l'eau, et Dieu sait jusqu'où je serai obligé maintenant de pousser avec elle la consolation. D'ailleurs, moi-même, je suis talonné par la nécessité d'avoir prochainement la solution de mon problème; là, elle était trouvée, je me mariais, je prenais une année pour l'arrangement de mes affaires; puis, à la prochaine session, je faisais donner la démission à mon bonhomme de beau-père, et venais occuper à la Chambre son siége devenu vacant : vous comprenez, devant moi quel horizon!

— Mais, mon cher, horizon politique à part, il ne faut pas laisser échapper ce million.

— Mon Dieu! de ce côté-là, sauf l'ajournement, je suis tranquille. Mes gens vont arriver à Paris. Après l'échec qu'ils viennent de subir, le séjour d'Arcis n'est plus pour eux supportable. Beauvisage en particulier (pardon du nom, mais c'est celui de ma famille adoptive), Beauvisage est, comme Coriolan, prêt, s'il le pouvait, à mettre à feu et à sang son ingrate patrie. D'ailleurs, en se transplantant ici, ces malheureux exilés savent où reposer leur tête, car ils vont, s'il vous plaît, être propriétaires de l'hôtel Beauséant.

— Propriétaires de l'hôtel Beauséant! s'écria le colonel avec stupéfaction.

— Eh bien, oui : Beauséant, Beauvisage; il n'y a que la désinence à changer. Ah! mon cher, vous ne savez pas ce que c'est que ces fortunes de province accumulées sou à sou, quand surtout, à la puissance de l'épargne, vient s'ajouter l'aspiration incessante de cette sangsue qu'on appelle le commerce! Il faut en

prendre notre parti : la bourgeoisie monte constamment comme un flot, et c'est encore affable à elle de nous acheter nos châteaux et nos terres, au lieu de nous guillotiner, comme en 93, afin de les avoir pour rien.

— Mais, vous, mon cher Maxime, à vos terres et à vos châteaux vous avez mis bon ordre !

— Vous voyez bien que non, mon ami, puisqu'en ce moment me voilà occupé à me reconstituer.

— Cet hôtel Beauséant, dit le colonel en évoquant un lointain souvenir, je n'y ai pas mis le pied depuis le dernier bal qu'y donna la vicomtesse, sa propriétaire, la nuit même où un désespoir d'amour lui fit prendre la résolution d'aller s'ensevelir en Normandie, dans une de ses terres. (Voir *le Père Goriot.*) J'étais là avec cette pauvre lady Brandon, et nous y fîmes un effet du diable; mais je me rappelle la magnificence des appartements : c'est un séjour royal.

— Heureusement, tout y a été bouleversé depuis; pendant longtemps, cette belle demeure a été louée à des Anglais, en sorte que maintenant d'énormes réparations y sont nécessaires. C'est là pour moi un lien excellent avec mes provinciaux, qui sans moi ne sauraient par quel bout s'y prendre; il est déjà convenu que je serai l'ordonnateur général des travaux, mais j'ai fait à ma future belle-mère une autre promesse, et j'ai besoin, mon cher, de votre concours afin de m'en acquitter.

— Ce n'est pas un bureau de tabac ou un bureau de papier timbré que vous voulez déjà me demander pour elle?

— Non, c'est moins difficile. Ces damnées femmes, quand la haine ou l'esprit de vengeance les animent, sont vraiment merveilleuses d'instinct, et madame Beauvisage, que le nom seul de ce Dorlange fait rugir comme une lionne, s'est mis en tête que sous son incompréhensible succès devait serpenter quelque sale intrigue. Il est certain que l'apparition et la disparition de ce père d'*Amérique* peuvent donner lieu aux interprétations les plus singulières; et très-probablement, si l'on serrait le bouton à l'organiste, qui, chargé, dit-on, de l'éducation de l'intéressant bâtard, passe aussi pour savoir tout le secret de sa naissance, on arriverait peut-être aux révélations les plus inattendues. Là-dessus, j'ai pensé à un

homme sur lequel vous avez, je crois, une grande influence, et qui, dans cette *chasse au Dorlange,* pourrait nous aider beaucoup. Vous vous rappelez ce vol de bijoux, commis au préjudice de Jenny Cadine, et dont un soir, en soupant chez Véry, elle se montrait si désolée? Vous demandâtes alors au garçon du papier et de l'encre, et, sur un simple mot que vous fîtes porter, à trois heures du matin, chez un M. de Saint-Estève, la police se mit si bien en campagne, qu'avant le lendemain, au soir, les voleurs étaient pris et les bijoux retrouvés.

— Oui, dit le colonel, je me souviens de cela; mon impertinence fut heureuse; mais je vous dirai qu'avec un peu plus de sang-froid, je n'eusse pas traité aussi cavalièrement M. de Saint-Estève. C'est un homme à aborder avec plus de façons.

— Ah çà! est-ce que ce n'est pas un ancien forçat que vous avez contribué à faire gracier, et qui a pour vous un peu de la vénération que Fieschi montrait pour un de ses protecteurs?

— C'est vrai : M. de Saint-Estève, comme son prédécesseur Bibi-Lupin, *a eu des malheurs;* mais il est aujourd'hui chef de la police de sûreté, fonctions fort importantes et qu'il remplit avec une supériorité rare. S'il s'agissait de quelque chose qui ressortît directement à son département, je n'hésiterais pas à vous donner pour lui une recommandation; mais l'affaire dont vous me parlez est délicate, et, avant toute chose, j'ai besoin de le pressentir même pour savoir s'il consentira à en causer avec vous.

— Je croyais que vous disposiez de lui de la manière la plus absolue? N'en parlons plus, si cela doit souffrir quelque difficulté.

— La plus grande difficulté, c'est que je ne le vois pas; je ne peux pas naturellement lui écrire pour un pareil objet; il me faut donc une occasion, une rencontre. Du reste, que n'en parlez-vous à Rastignac, qui lui ferait donner l'ordre d'agir?

— Vous le comprenez, Rastignac va très-mal me recevoir; je lui avais d'avance assuré un succès, et je lui rapporte un échec; dans la ressource dont je m'avise, il verra un de ces rêves creux auxquels on se cramponne pour couvrir une défaite; enfin, de toute manière, j'aimerais mieux ne devoir ce service qu'à votre vieille amitié.

— Mais elle ne vous fait pas défaut, dit le colonel en se levant;

je ferai de mon mieux pour vous contenter; seulement, il faut un délai.

La visite avait duré longtemps. Maxime se tint pour dit qu'il devait l'abréger, et prit congé, mais avec une nuance de refroidissement dont le colonel ne se préoccupa pas beaucoup.

Aussitôt que M. de Trailles fut parti, Franchessini alla prendre un valet de pique, qu'il découpa bizarrement, de manière à laisser subsister entière la figure imprimée sur la carte. Placée ensuite entre deux papiers épais, cette espèce d'hiéroglyphe fut confié à une enveloppe. Sur cette enveloppe, en déguisant son écriture, le colonel mit pour suscription : *Monsieur de Saint-Estève, petite rue Sainte-Anne, près du quai des Orfèvres.*

Cela fait, il sonna, donna l'ordre qu'on dételât sa voiture, qu'il avait demandée avant l'arrivée de Maxime, et, sortant à pied, dans la première boîte aux lettres qu'il trouva sur son chemin, il jeta sa singulière missive. Il avait pris soin, au préalable, de regarder s'il l'avait solidement cachetée.

A la suite des élections qui venaient de finir, le ministère, contre son attente, conservait dans la Chambre une majorité, majorité problématique et provisoire, qui ne lui promettait qu'une existence souffreteuse et combattue. Toutefois, il avait obtenu ce succès matériel dont on se contente quand on veut à tout prix s'éterniser au pouvoir. Dans son camp, on chantait ce *Te Deum* à toutes mains, qui sert à célébrer aussi bien les défaites douteuses que les victoires franchement enlevées. Le soir du jour où le colonel Franchessini avait eu avec Maxime de Trailles la conversation que nous venons de rapporter, le résultat général des élections était connu; les ministres de la rive gauche, qui recevaient ce jour-là, voyaient donc leurs salons encombrés; et en particulier au ministère des travaux publics, chez le comte de Rastignac, la foule était énorme. Sans être précisément homme de tribune, par sa dextérité, par l'élégance de ses manières, par son esprit de ressources, et surtout par son dévouement absolu à la politique personnelle, ce diminutif d'homme d'État, dans un cabinet destiné à vivre d'expédients, devait arriver à un rôle de première importance. Trop préoccupée de ses enfants pour être fort exacte à remplir ses devoirs du monde, madame de l'Estorade devait depuis longtemps à madame de Ras-

tignac une visite. C'était celle que la femme du ministre était venue lui faire le soir où le sculpteur, *passé* député, avait dîné chez elle à l'occasion de cette fameuse statuette, précédemment racontée à madame Octave de Camps. Zélé conservateur, nous le savons déjà, M. de l'Estorade avait insisté pour que, dans un jour où la politesse et la politique trouveraient à la fois leur compte, sa femme payât sa dette, déjà ancienne. Arrivée de bonne heure, afin d'être plus tôt quitte de sa corvée, madame de l'Estorade se trouvait occuper le haut bout du cercle formé par les femmes assises, pendant que les hommes causaient debout. Son fauteuil était côte à côte avec celui de madame de Rastignac, placée la première à partir de la cheminée; dans les salons officiels, c'est une façon d'enseigne à l'usage des arrivants, qui ainsi savent droit où aller pour saluer la maîtresse de la maison. En espérant faire sa visite courte, madame de l'Estorade avait compté sans les entraînements de conversation auxquels, dans un jour pareil, devait être emporté son mari. Influent, bien plus qu'orateur, à la Chambre des pairs, mais passant pour un esprit d'une grande prévision et d'une extrême justesse, à chaque pas que faisait M. de l'Estorade en circulant dans les salons, il était arrêté, tantôt par une notabilité politique, tantôt par une notabilité de la finance, de la diplomatie ou seulement du monde des affaires, et pressé curieusement de dire son impression sur l'avenir de la session qui allait commencer. A toutes ces interpellations, le président de la cour des comptes répondait avec des développements plus ou moins étendus, et, par moments, il avait le plaisir de se voir devenu le centre d'un groupe où ses aperçus étaient soigneusement recueillis. Ce succès le rendait très-peu attentif à la pressante télégraphie de sa femme, qui, le suivant de l'œil dans ses nombreuses évolutions, toutes les fois qu'elle l'avait à portée de son regard, lui faisait un signe pour marquer son désir de lever la séance. Le peu d'état qu'il semblait faire de cette impatience est même une observation à enregistrer dans l'état du ciel, si habituellement uni et serein, des deux époux. Dix ans encore après son mariage, M. de l'Estorade, qui avait été accepté par sa femme avec un tout autre sentiment que celui de l'enthousiasme, se serait épouvanté à l'idée d'une froideur d'obéissance aussi prononcée, mais trois lustres entiers s'étaient

écoulés depuis que, par des prodiges de résignation, il avait obtenu la main de la belle Renée de Maucombe, et, si celle-ci n'avait rien vu altérer encore de sa splendeur de beauté, lui, au contraire, avait considérablement vieilli. Les vingt ans de différence qui existaient entre son âge de cinquante-deux ans et les trente-deux ans de madame de l'Estorade commençaient d'autant plus à marquer, qu'à trente-sept ans, quand il était entré en ménage, il avait déjà les cheveux grisonnants et une santé ruinée. Une affection du foie qu'il commençait à couver alors, après avoir sommeillé pendant des années, semblait depuis quelque temps se réveiller; et, en même temps que cette disposition morbide, qui est volontiers celle des hommes d'État et des ambitieux, pouvait déterminer chez lui une attraction plus vive vers les intérêts politiques, elle lui rendait, si l'on ose ainsi parler, la bouche moins sensible à la pression du mors conjugal. Du reste, le ridicule accès de jalousie auquel nous l'avons vu une fois se laisser emporter n'avait peut-être eu d'autre cause que cette sourde souffrance de l'organe entrepris, qui déjà étalait sur ses traits fatigués la jaune livrée de l'hépatite à l'état déclaré. M. de l'Estorade causa tant et si bien, qu'à la fin les salons se vidèrent, et qu'autour de sa femme et de madame de Rastignac finit par se grouper un petit cercle, composé tout entier d'intimes de la maison. Venant de reconduire le dernier de ses visiteurs assez importants pour mériter cette attention, le ministre enleva, en passant, le président de la cour des comptes à l'étreinte, selon lui assez dangereuse, d'une espèce de baron wurtembergeois, agent occulte d'une des puissances du Nord, qui, à l'aide de son baragouin et de sa brochette, savait s'approprier, touchant la fin des affaires, toujours un peu plus de renseignements qu'on n'entendait lui en confier. Prenant familièrement par le bras le naïf M. de l'Estorade, qui se prêtait complaisamment aux filandreuses tirades d'outre-Rhin avec lesquelles le diplomate marron avait soin de *cotonner* les curiosités qu'il n'osait pas présenter à cru :

— Ce n'est rien, vous savez, que cet homme, dit Rastignac, après que l'étranger lui eut adressé un salut de l'obséquité la plus humble.

— Il ne cause pas mal pourtant, repartit M. de l'Estorade, n'était son maudit accent...

— Au contraire, reprit le ministre, c'est là sa force, comme celle de Nucingen, mon beau-père. Avec leur manière d'estropier le français et d'avoir toujours l'air de planer dans les nues, ces Allemands sont les plus habiles crocheteurs de secrets.

Une fois relié au groupe qui entourait sa femme :

— Madame, dit Rastignac à la comtesse, en tenant toujours son bras passé sous celui du mari, je vous ramène M. de l'Estorade; je viens de le surprendre en conversation *criminelle* avec un homme d'État du Zollverein, qui, sans moi, probablement ne vous l'eût pas rendu de cette nuit.

— Mais je me préparais moi-même à demander un lit à madame de Rastignac, pour la mettre enfin en possession de la liberté que les éternelles conversations de M. de l'Estorade m'ont empêchée de lui rendre pendant toute la soirée.

Madame de Rastignac protesta du plaisir qu'au contraire elle avait eu à profiter, *le plus longtemps possible*, du voisinage de madame de l'Estorade, regrettant seulement d'avoir été trop souvent forcée d'interrompre leur conversation pour se prêter aux hommages de ces étranges figures de députés nouvellement éclos qui s'étaient relayées pour venir la saluer.

— Oh! chère, s'écria Rastignac, voilà tout à l'heure la session ouverte : n'ayons pas, je vous en prie, de ces airs de dédain pour les élus de la représentation nationale! Aussi bien, vous vous feriez des affaires avec madame; elle protége, m'a-t-on dit, beaucoup un de ces souverains de fraîche date.

— Moi? dit avec un air d'étonnement madame de l'Estorade, qui rougit un peu.

Elle avait, par son teint, encore éclatant de fraîcheur, une grande prédisposition à ce mouvement de physionomie.

— Ah! mais c'est vrai, dit madame de Rastignac, je ne pensais plus à cet artiste qui, la dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir chez vous, faisait dans un coin du salon ces charmantes découpures à vos enfants. J'avoue que j'étais bien loin de me douter alors qu'il dût être un de nos maîtres.

— Dès cette époque pourtant, répondit madame de l'Estorade, il était question de sa candidature, mais il est vrai qu'à ce moment on la traitait assez légèrement.

— Non pas moi! dit vivement M. de l'Estorade, qui trouvait l'occasion de mettre un chevron de plus à sa réputation d'habile prophète. Dès la première conversation politique que j'eus avec ce prétendant, M. de Ronquerolles est là pour le dire, je me déclarai étonné de la portée qu'il manifestait.

— Très-certainement, répondit celui qui venait d'être interpellé, ce n'est pas un garçon ordinaire, mais je ne crois pas à son avenir; c'est un homme de premier mouvement, et, M. de Talleyrand l'a très-bien remarqué, le premier, c'est toujours le bon.

— Eh bien, monsieur? fit avec ingénuité madame de l'Estorade.

— Eh bien, madame, répondit M. de Ronquerolles, qui s'était fait une fatuité du scepticisme, l'héroïsme n'est pas de notre temps; c'est un bagage horriblement lourd et embarrassant avec lequel on s'embourbe dans tous les chemins. .

— J'aurais cru pourtant que les grandes qualités du cœur et de l'esprit entraient pour quelque chose dans la composition d'un homme distingué.

— Qualités de l'esprit,... oui, vous avez raison, et encore à la condition qu'elles soient tournées d'un certain côté; mais les qualités du cœur, dans la vie politique, à quoi ça peut-il servir? à vous hisser sur des échasses avec lesquelles on marche moins bien qu'à terre, et dont on tombe à la première poussée, en se cassant le cou.

— A ce compte, dit en riant madame de Rastignac, pendant que madame de l'Estorade se taisait en dédaignant de répondre, le monde politique ne serait donc peuplé que de vauriens?

— Mais un peu, madame; demandez plutôt à *Lazarille!*

Et, en faisant cette allusion à une plaisanterie restée célèbre au théâtre, M. de Ronquerolles posa familièrement la main sur l'épaule du ministre.

— Je trouve, mon cher, dit Rastignac, que vos généralités sont un peu trop particularisées.

— Non, mais, voyons, reprit M. de Ronquerolles, parlons sérieusement. A ma connaissance, ce M. de Sallenauve (c'est, je crois, le nom qu'il a échangé contre son nom de Dorlange, que lui-même appelait gaiement un nom de comédie) se trouve avoir commis en peu de temps deux très-belles actions. Moi présent et assistant, il a manqué se faire tuer par le duc de Rhétoré, pour

quelques paroles malsonnantes prononcées sur le compte d'un de ses amis. Ces paroles, d'abord il pouvait ne pas les avoir entendues; et c'est tout juste, après les avoir recueillies, s'il avait, je ne dis pas le devoir, mais le droit de les relever.

— Ah! fit madame de Rastignac, c'est lui qui a eu avec M. de Rhétoré ce duel dont il a été tant parlé?

— Oui, madame, et je dois dire que, dans cette rencontre, moi qui m'y connais, il se conduisit avec une bravoure consommée.

Avant de laisser entamer le récit de l'*autre* belle action, au risque de se montrer impolie en coupant en deux le raisonnement commencé, madame de l'Estorade se leva et fit imperceptiblement signe à son mari qu'elle voulait partir. M. de l'Estorade profita de la ténuité de la démonstration pour ne la pas comprendre et rester en place. M. de Ronquerolles reprit :

— Son autre belle action fut de se jeter sous les pieds de chevaux emportés, pour arracher à une mort imminente la fille de madame.

Tous les regards se portèrent sur madame de l'Estorade, qui, cette fois, rougit à fond; mais, en même temps, reprenant la parole, ne fût-ce que par le besoin impérieux de se faire une contenance, elle dit avec émotion :

— Il est à croire, monsieur, que vous arriverez à conclure que M. de Sallenauve a été un grand sot dans cette occasion, car il y allait de sa vie, et il coupait court ainsi à tous ses succès à venir; je dois vous dire pourtant qu'il y a une femme que vous aurez quelque peine à ranger à votre opinion, et cette femme, s'il faut vous la nommer, c'est la mère de mon enfant.

En achevant cette phrase, madame de l'Estorade avait presque des larmes dans la voix; elle serra affectueusement la main de madame de Rastignac, et fit si impérativement le mouvement de sortir, que, cette fois, elle décida l'ébranlement de son immeuble de mari.

Tout en la reconduisant jusqu'à la porte du salon :

— Je vous remercie, lui dit madame de Rastignac, d'avoir rompu en visière à ce cynique; de la vie passée de M. de Rastignac, il lui est resté de laides connaissances!

Au moment où elle venait de reprendre sa place :

— Eh! eh! les sauveurs! disait M. de Ronquerolles : le fait est que ce pauvre l'Estorade devient jaune comme un citron!

— Ah! monsieur, c'est affreux! dit madame de Rastignac avec vivacité; une femme que jamais la médisance n'a essayé d'entamer, qui ne vit que pour son mari et pour ses enfants, et qui a des larmes dans les yeux rien qu'au souvenir, déjà lointain, du danger couru par l'un d'eux!

— Mon Dieu, madame, repartit M. de Ronquerolles sans tenir compte de la leçon, tout ce que je puis vous dire, c'est que les t rre-neuve sont une espèce dangereuse et malsaine. Après cela, madame de l'Estorade, si elle venait à être trop compromise, aurait toujours une ressource : c'est de donner à celui-ci, en mariage, la petite fille qu'il a sauvée.

M. de Ronquerolles n'eut pas plus tôt lâché cette parole, qu'il s'aperçut de l'énorme bévue qu'il venait de commettre en parlant de cette façon dans le salon de mademoiselle de Nucingen. A son tour, il rougit prodigieusement, lui qui pourtant n'en avait plus l'habitude, et un immense silence, dont il se sentit comme enveloppé, mit le comble à son embarras.

— Cette pendule doit retarder! dit le ministre pour faire un bruit tel quel de paroles, et aussi pour couper court à une soirée que chaque mot faisait tourner au malencontreux.

— C'est vrai, dit M. de Ronquerolles après avoir regardé à sa montre, qui marquait onze heures et demie; minuit un quart tout à l'heure.

Il salua cérémonieusement madame de Rastignac et sortit avec le reste des assistants.

— Tu as bien vu son embarras, dit Rastignac à sa femme aussitôt qu'ils furent seuls; il était à mille lieues d'y mettre une malicieuse intention.

— Il n'importe. Je le disais tout à l'heure à madame de l'Estorade, votre vie de jeune homme vous a légué de bien détestables relations.

— Eh! ma chère, tous les jours le roi fait bonne mine à des gens qu'il enfermerait de tout cœur à la Bastille, s'il y avait encore une Bastille et que la Charte le lui permît.

Madame de Rastignac ne répondit rien, et, sans dire bonsoir à son mari, elle monta dans sa chambre à coucher.

Un peu après, le ministre se présentait à une porte qui n'était pas la porte officielle, et, n'y trouvant pas de clef :

— Augusta! fit-il de la voix qu'eût prise en pareil cas le plus simple bourgeois de la rue Saint-Denis.

Pour toute réponse, il entendit pousser vivement un verrou.

— Ah! fit-il en lui-même avec un geste de dépit, il y a des passés qui ne ressemblent pas à cette porte, ils sont toujours grands ouverts sur le présent.

Puis, après un moment de silence, pour couvrir sa retraite :

— Augusta, reprit-il, je voulais vous demander à quelle heure on trouve chez elle madame de l'Estorade. J'ai l'intention demain de lui faire une visite, après ce qui s'est passé.

— A quatre heures, cria la jeune femme à travers la porte, au retour des Tuileries, où elle va tous les jours promener ses enfants.

Une des questions qui, depuis le mariage de madame de Rastignac, s'étaient faites le plus souvent dans le monde parisien était celle-ci : « Madame de Rastignac aime-t-elle son mari? » Le doute était permis, le mariage de mademoiselle de Nucingen étant le produit peu attrayant et peu moral d'une de ces liaisons coupables qui trouvent conjugalement leur issue dans la vie de la fille, après que, dans la vie de la mère, elles se sont éternisées jusqu'à l'époque où les années et une satiété déjà ancienne les ont amenées à un état complet de desséchement et de paralysie. Presque toujours, à ces mariages de *convenance* où doit s'opérer le transport de l'amour à la seconde génération, le mari se prête de bonne grâce, car il échappe à un bonheur qui a ranci, et profite de la spéculation proposée par ce magicien des *Mille et une Nuits*, qui allait offrant par les rues d'échanger ses lampes neuves contre des vieilles. Mais la femme qui subit un arrangement tout contraire, qui, entre elle et son mari, doit toujours sentir un souvenir vivant.... et qui peut revivre; qui, même en dehors de l'empire des sens, a la conscience d'une vieille domination formant antagonisme à sa jeune influence; la femme n'est-elle pas presque toujours une victime, et peut-on lui croire un empressement bien passionné pour la possession des reliefs maternels? Le temps, à peu près, que nous avons pu mettre

à cette brève analyse d'une situation conjugale assez répandue, Rastignac avait attendu à la porte.

— Allons, dit-il en prenant le parti de se retirer, bonne nuit, Augusta!

Comme il laissait tomber piteusement cet adieu, la porte s'ouvrit brusquement, et sa femme, se jetant dans ses bras, resta la tête appuyée sur son épaule en poussant des sanglots. La question était ainsi résolue : madame de Rastignac aimait son mari; mais on n'en sentait pas moins le grondement lointain d'un joli petit enfer sous les fleurs de ce paradis.

Le lendemain, Rastignac fut moins matinal qu'à son ordinaire, et, au moment où il entra dans son cabinet, le salon d'attente dont cette pièce est précédée réunissait déjà onze solliciteurs, l'attendant avec des lettres d'audience, plus deux pairs de France et sept députés. A un coup de sonnette éclatant, l'huissier, avec un émoi qui se communiqua au reste de l'assistance, s'empressa de pénétrer dans le sanctuaire; un instant après, il en sortait, porteur de cette phrase stéréotypée :

— Le ministre est obligé de se rendre au conseil. Cependant, il aura l'honneur de recevoir MM. les membres des deux Chambres; quant aux autres personnes, elles pourront se présenter dans un autre moment.

— Mais quel autre moment? demanda avec humeur un des ajournés; voilà trois fois en trois jours que je viens ici inutilement.

L'huissier fit un geste qui voulait dire : « Cela ne me regarde pas, j'exécute mes ordres. » Seulement, comme il entendit quelques murmures s'adressant au privilége de MM. les honorables :

— MM. les pairs et les députés, dit-il avec une certaine solennité, viennent entretenir M. le ministre d'affaires d'un intérêt général.

Les solliciteurs payés de cette bourde, un autre coup de sonnette retentit. L'huissier prit alors son air de visage le plus gracieux. Par une affinité naturelle, les heureux de cette audience s'étaient groupés dans un coin; sans s'être jamais vus, car plusieurs étaient le produit du dernier enfantement national, ils avaient pu se reconnaître à un certain air représentatif très-difficile à définir, mais auquel on ne se méprend pas; ce fut du côté où s'était opéré le

triage que l'huissier adressa la câlinerie de son regard; sans oser décider entre tant d'éminents personnages, il leur faisait cette question muette : « Qui aurai-je l'honneur d'annoncer le premier? »

— Messieurs, dit le colonel Franchessini, je crois que je vous ai tous vus arriver?

Et il se dirigea vers la porte battante, que l'huissier s'empressa d'ouvrir, en disant d'une voix haute et claire :

— M. le colonel Franchessini.

— Ah! je suis bien étrenné ce matin, dit le ministre en faisant quelques pas vers le colonel et en lui donnant la main. Qu'est-ce que vous venez me demander, mon cher? est-ce un chemin de fer, un canal, un pont suspendu?

— Je viens, mon aimable ministre, vous entretenir d'un intérêt privé, de quelque chose qui nous regarde, vous et moi.

— Ce n'est peut-être pas très-adroitement poser la question, car, je vous en avertis, je me recommande assez mal auprès de moi-même.

Allant au fait :

— Vous avez eu une visite ces jours-ci? demanda le colonel.

— Une visite? j'en ai eu beaucoup, j'en ai toujours.

— Oui, mais dans la soirée du dimanche 12, le jour de l'émeute.

— Ah! j'y suis, dit Rastignac. Mais cet homme devient fou!

— Vous trouvez? dit le colonel d'un air incrédule.

— Dame, que voulez-vous que je pense d'une espèce d'illuminé qui pénètre jusqu'ici à l'aide du relâchement que les coups de fusil tirés dans Paris apportent toujours à la discipline des hôtels ministériels; qui me dit que le gouvernement est profondément miné par le parti républicain, au moment même où, de l'état-major de la garde nationale, je recevais l'assurance que nous n'avions pas même eu affaire à une échauffourée, et, enfin, qui s'offre comme le seul homme par lequel puisse être sauvé l'avenir de la dynastie?

— De telle sorte que vous l'avez mal reçu?

— C'est-à-dire que j'ai fini par l'éconduire un peu vivement, ensuite de son insistance. En somme, c'est une visite qui, d'aucune façon, ne pouvait m'être agréable; mais, quand, après lui avoir fait remarquer qu'il occupait des fonctions auxquelles il était éminem-

ment propre, dont il s'acquittait avec une parfaite habileté, et qui devaient être la limite extrême de son ambition, ce maniaque me répond que, si l'on n'accepte pas ses services, la France va à un abîme, vous comprenez que je n'avais qu'une chose à lui dire : c'est que nous espérions bien la sauver sans lui.

— Enfin, c'est fait! dit le colonel. Maintenant, si vous voulez me permettre d'entrer dans quelques explications...

Le ministre, qui était assis devant son bureau, le dos tourné à la cheminée, se pencha en arrière pour regarder la pendule.

— Écoutez, mon cher, dit-il après avoir vu l'heure, je me doute que vous serez long, et j'ai là, à côté, une meute altérée; même en vous donnant beaucoup de temps, je vous écouterais mal ; faites-moi la grâce d'aller vous promener jusqu'à midi et de revenir à 1 heure du déjeuner: je vous présenterai à madame de Rastignac, que vous ne connaissez pas, je crois, et, en sortant de table, nous ferons quelques tours de jardin; là, je serai tout à vous et pour tout le temps qui sera nécessaire.

— Va pour cet arrangement! dit le colonel en se levant.

Comme il traversait le salon d'attente :

— Messieurs, dit-il, je n'ai pas été long, je crois!

Et, après avoir distribué deux ou trois poignées de main, il sortit.

Trois heures après, quand le colonel entra dans le salon, où il fut présenté à madame de Rastignac, il y trouva Nucingen, le beau-père du ministre, qui venait presque tous les jours déjeuner chez son gendre avant la Bourse; Émile Blondet, des *Débats*; MM. Moreau (de l'Oise), Dionis et Camusot, trois députés *féroces* de conservation, et deux nouveaux élus dont il n'est pas bien sûr que Rastignac lui-même eût pu dire les noms. Franchessini reconnut là, encore, Martial de la Roche-Hugon, beau-frère du ministre; plus, l'inévitable des Lupeaulx, pair de France; quant à une troisième figure, qui, dans une embrasure de fenêtre, causa assez longtemps avec le ministre, le colonel dut se faire expliquer par Émile Blondet que c'était un ex-fonctionnaire de la haute police, continuant en amateur son ancien métier, et faisant chaque matin sa tournée dans chaque ministère, sous tous les ministères, avec autant de zèle et de régularité que s'il eût encore été chargé de quelque chose. Après l'aperçu un peu vif que le colonel avait eu avec Maxime

de Trailles, touchant les dispositions de madame de Rastignac une fois que son mariage aurait un peu vieilli, il devait donner quelque attention à un quatorzième et dernier convive, jeune homme frais et rose, qu'on lui dit être le chef du cabinet du ministre. On sait, en effet, que les chefs de cabinet, quand on les choisit jeunes, pour qu'ils soient à la fois naïfs et zélés, ont quelque peu remplacé feu les aides de camp. Mais, du moment qu'il eut entendu madame de Rastignac tutoyer le jeune fonctionnaire et lui parler de sa mère, madame de Restaud, il n'eut plus de lui grand souci : il ne s'agissait que d'un petit cousin, rivalité peu dangereuse, quoi qu'en disent les comédies, quand on s'adresse à une jeune femme qui a quelque sentiment de sa dignité. M. de Rastignac avait pris pour son chef de cabinet Félix Restaud, le second fils de la sœur de madame de Nucingen, sa belle-mère; l'aîné, Ernest, était au contraire fort engagé dans le parti légitimiste, pour avoir épousé Camille de Grandlieu, fille de la vicomtesse, qui ne doit pas être confondue avec la duchesse du même nom. Vue de près, madame de Rastignac parut au colonel une blonde non langoureuse. Elle ressemblait d'une manière frappante à sa mère, mais avec cette nuance de distinction plus marquée qui, dans les familles de parvenus, s'acquiert de génération en génération, à mesure qu'elles s'éloignent de leur source. Jusqu'à la dernière goutte du *Goriot primitif* s'était, en quelque sorte, évaporée chez cette délicieuse jeune femme, remarquable en particulier par cette finesse des extrémités qui sent sa race, et dont l'absence, dans la beauté de madame de Nucingen, avait toujours accusé, d'une manière si regrettable, la fille du vermicellier. En homme qui pouvait avoir des projets plus tard, le colonel fut auprès de madame de Rastignac d'un empressement très-contenu, mais en même temps de cette galanterie un peu passée de mode qui a moins l'air de s'adresser à *une* femme qu'à *la* femme; au milieu de la brutalité de nos mœurs constitutionnelles, les désœuvrés et plus spécialement les militaires gardent seuls, aujourd'hui, un certain reflet de cette tradition. Le colonel, qui avait eu beaucoup de succès de boudoir, savait que cette manière très-lointaine de préparer les approches est, autour d'une place assiégée, d'une stratégie heureuse. Des airs de dévotion et de culte ne déplaisent jamais aux femmes, tant passée qu'en soit la cou-

tume, et, si l'on excepte quelques voltairiennes de l'amour, qui, faisant de ce sentiment une simple camaraderie, sont disposées à rire du respect qui ne les aborde pas, en quelque façon, le cigare à la bouche, presque toutes savent gré à un homme, quand d'ailleurs il ne tourne pas au Céladon, de les traiter pieusement et un peu à la manière des saintes reliques. Comme il voulait revenir dans la maison, le colonel eut soin de parler de sa femme : « Elle vivait, dit-il, beaucoup à la vieille mode anglaise, dans son intérieur ; mais il serait heureux de l'enlever à ses habitudes de retraite pour la présenter à une femme aussi distinguée que madame de Rastignac, si toutefois celle-ci voulait bien l'avoir pour agréable. Malgré une grande différence d'âge entre sa femme et celle de son ami le ministre, il entrevoyait un heureux point de contact, à savoir une ardeur de charité à peu près pareille. » A peine entré, en effet, Franchessini avait été obligé de prendre de la main de madame de Rastignac un billet pour un bal dont elle était patronnesse, et qui se préparait au profit *des victimes du récent tremblement de terre de la Martinique*. La mode était alors, chez les femmes, à une effronterie de bonnes actions qui passait toutes bornes : or, il se trouvait que madame Franchessini était une Irlandaise, pleine de piété, dépensant à des œuvres de bienfaisance une grande partie du temps qu'elle ne consacrait pas à la bonne tenue de sa maison, et une notable fraction des sommes dont, en dehors de la souveraineté maritale, elle gardait la disposition. Présenter l'appât d'une liaison avec une femme qui, dans toutes les questions de crèches, de salles d'asile et d'orphelines du choléra, serait si disposée à payer de sa bourse et de sa personne était donc d'une diplomatie vraiment très-habile, et l'on peut voir que, chez le colonel, le sportman n'avait pas tué toute finesse de prévision.

Le déjeuner fini et les convives dispersés ou repassés au salon, Franchessini, qui à table avait eu la droite de madame de Rastignac, continua sa causerie avec elle. Tandis qu'à la manière d'Hercule aux pieds d'Omphale, il donnait l'attention la plus empressée à un ouvrage de tapisserie, que la comtesse, toujours au profit des pauvres, s'occupait à confectionner de ses belles mains, suivant le proverbe : « A tout seigneur, tout honneur, » le ministre prit par le bras Émile Blondet, des *Débats*, et fit avec lui deux tours de la pelouse

qui verdoyait devant les portes-fenêtres du salon. Ensuite il le quitta en lui jetant cette recommandation dernière :

— Vous entendez bien? nous ne voulons pas mettre le marché à la main; mais, enfin, nous avons la majorité. — Maintenant, à nous deux, mon maître, dit-il au colonel.

Et ils passèrent dans le jardin.

— Moins heureux que vous, dit Franchessini en reprenant la conversation au point où il l'avait laissée quelques heures auparavant, j'ai conservé avec cet homme, je ne dirai pas des relations suivies, mais une suite et une espèce de mauvaise queue de relations. Afin d'éviter de le recevoir chez moi, il est resté convenu entre nous que, quand il aura à me parler, il m'écrira, sans signature, à mon hôtel, et me donnera quelque part un rendez-vous. Si, par impossible, j'avais moi-même à provoquer une rencontre, je lui adresse, à son antre de la rue Sainte-Anne, une carte découpée, et il me fait savoir le lieu où nous pourrons causer sans inconvénient. On peut s'en rapporter à son habileté sur le choix d'un endroit convenable, personne ne connaissant mieux que lui son Paris et les moyens d'y circuler souterrainement.

— Procédés de haute diplomatie! dit Rastignac avec une pointe d'ironie.

— Je vous dis tout, vous comprenez, reprit le colonel, pour bien vous montrer que, dans ma pensée, cet homme est à ménager, et pour que vous ne croyiez pas cependant que je fais danser devant vous des fantômes, en vue de vous décider à faire ce qui n'aurait d'abord pas été dans vos intentions.

— Continuez, dit froidement Rastignac en s'arrêtant pour cueillir une rose épanouie sur un rosier du Bengale : ce qui était peut-être une manière de témoigner de son entière liberté d'esprit.

— Le soir même du jour, poursuivit le colonel, où vous lui aviez fait cette verte réception, ma nomination à la Chambre étant déjà connue par le télégraphe et annoncée dans le journal du soir, je reçois un billet de lui, ce qui ne m'était pas arrivé depuis dix-huit mois, billet très-bref et très-concis : *Demain matin, six heures, redoute de Clignancourt.*

— Une façon de cartel, fit remarquer Rastignac.

— C'en était au moins un souvenir; car, vous vous le rappelez,

c'est à Montmartre que, dans ce duel malheureux..., par mes mains..., vers 1820..., le jeune Taillefer... (Voir *le Père Goriot.*) Quelquefois, vers la brune, ce pauvre diable, il m'arrive d'y penser quoique le coup, vous le savez, ait été loyalement porté...

— Une de ces laides histoires, dit Rastignac, qui font qu'on ne regrette pas le temps de sa jeunesse, époque où elles se passaient.

— L'homme que vous avez qualifié d'illuminé, reprit Franchessini, était, au moment où j'arrivais, assis sur un tertre, la tête dans ses mains. Aussitôt qu'il m'eut entendu et que je fus près de lui, se montant à un haut degré d'exaltation, il me prit par la main, me mena juste à la place très-peu changée d'aspect où le combat avait eu lieu, puis, de cette voix éclatante que vous lui connaissez : « Qu'as-tu fait là, il y a tantôt vingt-cinq ans? me demanda-t-il. — Quelque chose, ma foi! dont je me repens. — Moi aussi; et pour qui? » Comme je ne répondais pas : « Pour un homme, continua-t-il, dont je voulais faire la fortune; tu me tuais le frère pour que la sœur devînt une riche héritière et que l'autre épousât... »

— Mais tout cela, interrompit vivement Rastignac, se passait sans mon aveu, et tout ce qui était possible, je l'essayai pour l'empêcher.

— C'est ce que je lui fis observer, continua le colonel; mais lui, sans tenir compte de la remarque, de s'animer plus encore et de s'écrier : « Eh bien, quand je me présente chez cet homme, non pas pour lui demander une grâce, mais pour lui offrir mes services, cet homme me flanque à la porte; et l'on croit que cela se passera ainsi! »

— Il est fort susceptible, dit tranquillement Rastignac; je ne l'ai pas mis à la porte; seulement, j'ai coupé court un peu brusquement à ses vantardises et à ses extravagances.

— Alors, reprit le colonel, il me conta l'entrevue qu'il avait eue la veille au soir avec vous; l'offre qu'il vous avait faite d'échanger ses fonctions de police judiciaire contre une surveillance, plus utile selon lui, des malfaiteurs politiques : « Je suis las, ajouta-t-il, d'engluer des voleurs, espèce de gibier si bête, que toutes les ruses en sont pour moi éventées. Le bel intérêt, d'ailleurs, de courir sus à des gens qui voleront une timbale d'argent ou quelques billets de

banque, quand d'autres, au premier jour, sont tout prêts à dérober la couronne et à escamoter la monarchie! »

— Oui, répondit Rastignac avec un sourire, n'était la garde nationale, l'armée, les Chambres et un roi qui monte à cheval!

— Il ajouta, reprit Franchessini, qu'on ne le comprenait pas, qu'on l'*esquintait,* un souvenir de sa langue d'une autre époque, à de pures niaiseries; qu'il se sentait, qu'il y avait en lui des qualités puissantes, faites pour se montrer dans une sphère plus élevée; que, d'ailleurs, il avait dressé quelqu'un pour le remplacer; qu'enfin il fallait que je vous visse; que, député maintenant, j'avais la parole et devais vous faire comprendre la portée possible de votre refus.

— Mon cher, répondit vivement Rastignac, je vous dirai, comme en commençant cette conversation, que c'est un insensé, et que jamais les fous ne m'ont fait peur, pas plus les gais que les furieux.

— Je vous avoue que, moi-même, je voyais bien des difficultés à sa prétention. Tâchant pourtant de le calmer, je lui promis de vous voir, l'engageant à remarquer seulement que c'était une affaire où il ne fallait rien brusquer; et le fait est que, sans une circonstance toute particulière, de bien longtemps peut-être je ne vous en eusse dit un mot.

— Et cette circonstance? demanda le ministre.

— Hier matin, répliqua le colonel, à son arrivée d'Arcis-sur-Aube, j'ai eu la visite de Maxime...

— Je sais, interrompit Rastignac : il m'a parlé de cette idée, quelque chose qui n'a pas le sens commun. Ou l'homme sur lequel il veut lâcher votre dogue a une valeur, ou il n'en a pas. S'il n'en a pas, il est parfaitement inutile d'employer un instrument dangereux et suspect pour neutraliser ce qui n'existe point. Si, au contraire, nous avons affaire à un homme de tribune, il a, dans la tribune d'abord et dans les journaux ensuite, tout ce qui est nécessaire non-seulement pour parer les coups fourrés que nous pourrions lui porter, mais encore pour les retourner contre nous. Règle générale : dans un pays de publicité effrénée comme le nôtre, partout où apparaît la main de la police, fût-ce même pour dévoiler la plus honteuse des turpitudes, on est sûr que l'opinion crie haro sur le gouvernement. Elle fait comme cet homme devant lequel on chantait un air de

Mozart, pour lui prouver que Mozart était un grand musicien. Vaincu par l'évidence : « C'est possible, finit-il par dire au chanteur, que Mozart soit un grand musicien ; mais vous, mon cher, vous pouvez vous flatter d'être furieusement enrhumé ! »

— Mon Dieu ! répondit Franchessini, il y a bien du vrai dans votre remarque; mais l'homme que Maxime voudrait démasquer peut n'être qu'une honnête médiocrité, qui, sans être capable de se fendre avec toute la puissance que vous supposez, pourrait néanmoins vous tracasser beaucoup; tous vos adversaires les plus dangereux ne sont pas des géants de parole.

— La vraie valeur de votre nouveau collègue, j'espère la savoir tout à l'heure, répondit Rastignac, dans un endroit où je crois pouvoir me promettre d'être mieux renseigné que du côté de M. de Trailles. Dans cette occasion, il s'est laissé jouer sous jambe et essaye de compenser par de la passion ce qui lui a manqué en habileté. Quant à votre cauchemar, que, dans tous les cas, je n'emploierais pas pour ce qu'a rêvé Maxime, comme il ne paraît pas inutile, au moins au point de vue particulier de vos relations, de lui répondre quelque chose, je lui dirais...

— Voyons? dit Franchessini annonçant un redoublement d'attention.

— Eh bien, je lui dirais que, sans parler de son passé judiciaire, qui, aussitôt qu'il se mettrait sur la brèche politique, pourrait l'exposer à des avanies atroces, dont nous aurions inévitablement le contre-coup, il a, dans sa vie, de certains souvenirs déplorables...

— Des souvenirs seulement, répondit Franchessini ; vous sentez bien qu'en se présentant devant vous, il voulait venir ayant fait peau neuve.

— Je sais tout, répliqua Rastignac; vous imaginez bien qu'il n'est pas seul dans Paris à faire de la police. Je me suis informé, après sa visite, et j'ai su que, depuis 1830, époque où il a été placé à la tête de la police de sûreté, il a donné à sa vie une allure exactement bourgeoise, à laquelle je ne ferais même qu'un reproche, celui de le déguiser trop.

— Pourtant..., fit le colonel.

— Il est riche, reprit Rastignac : il a douze mille francs d'appointements, les trois cent mille francs qu'il a recueillis dans la

succession de Lucien de Rubempré, plus le produit d'une fabrique de cuirs vernis, qu'il a établie du côté de Gentilly et qui rend beaucoup. Sa tante, Jacqueline Collin, avec laquelle il fait ménage commun, s'occupe toujours d'affaires un peu véreuses, où elle recueille nécessairement de très-beaux bénéfices, et j'ai de fortes raisons de croire que tous deux ont joué avec bonheur à la Bourse. Que diable! mon cher, avec tout cela on se récrépit et l'on purge sa contumace. Dans le siècle où nous vivons, le luxe est une force; par là, sans doute, on ne s'acquiert ni la considération ni le respect, mais, ce qui leur ressemble beaucoup, on s'en ménage les apparences. Mettez donc à pied ou dans une mansarde de certains hommes d'État ou de finance que je pourrais vous nommer; mais, dans les rues, les polissons courraient après eux et les traiteraient comme des gens ivres ou des Turcs de carnaval! Eh bien, votre homme, qui, pour ne pas tremper dans la boue, aurait besoin de monter sa vie sur quelque piédestal, n'a trouvé rien de mieux que de la transporter brusquement à son pôle opposé. Tous les soirs, dans un café situé près de la préfecture, au bas du pont Saint-Michel, il fait bourgeoisement sa partie de domino, et, le dimanche, dans la compagnie de petits commerçants retirés, il va philosophiquement passer sa journée à une bicoque qu'il a achetée non loin du bois de Romainville, dans les prés Saint-Gervais; là, il cherche le dahlia bleu, et parlait, l'an passé, de couronner une rosière! Tout cela, mon cher colonel, est trop bucolique pour le mener à la manutention de la police politique. Qu'il se dérange un peu, ce vertueux *Germeuil!* qu'il jette de l'argent, qu'il donne à dîner!... Le bourreau, si l'envie lui en prenait, aurait des dîneurs!

— Je suis de votre avis, dit Franchessini. Je crois que, de peur d'attirer l'attention, il se pelotonne un peu trop sur lui-même.

— Qu'il se développe, au contraire, et, puisqu'il veut toucher aux affaires, qu'il trouve un moyen honnête de faire parler de lui. Croit-il, en quelque coin qu'il se cache, que la presse n'ira pas le chercher? Qu'il fasse comme les nègres : ceux-là ne pensent pas à se blanchir; mais ils ont la passion des couleurs voyantes, se vêtent d'habits rouges dorés sur toutes les coutures. Moi, à sa place, je sais bien comment je m'y prendrais : afin de me débarbouiller à fond, je chercherais une femme de théâtre, bien notoire, bien appa-

rente, bien en vue. Je ne dis pas que e me ruinerais, mais j'aurais l'air de me ruiner pour elle, me donnant ainsi le semblant d'une de ces passions forcenées pour lesquelles le public, quand il ne se montre pas sympathique, est au moins toujours indulgent. Au compte de cette idole, je mettrais tout mon luxe; on ne viendrait pas chez moi, on viendrait chez elle. Grâce à ma maîtresse, je me ferais souffrir à ma table, et, parmi mes convives, me créerais peu à peu des relations. Autour d'une actrice en renom, comme les papillons autour d'une bougie, sont inévitablement attirés tous les gens qui dans notre société ont la parole, et peuvent faire, défaire et, ce qui est le comble de l'art, refaire une réputation. Hommes politiques, hommes de bourse, journalistes, artistes, gens de lettres, j'attellerais tout cela à me sortir du bourbier, en bien les abreuvant et en me montrant toujours prêt du cœur, et surtout de la bourse, à leur rendre mille petits services. Avec cela, mon cher, on ne devient pas sans doute un saint Vincent de Paul, quoique celui-ci ait été au bagne aussi, mais on se reclasse parmi les renommées du troisième ou du quatrième ordre, et l'on se rend un homme possible. Les voies ainsi préparées, M. de Saint-Estève, je ne dis pas, pourrait être encore de défaite, et, s'il revenait me trouver et que je fusse encore au pouvoir alors, on pourrait l'écouter.

— Il y a certainement quelque chose dans ce plan, dit tout haut Franchessini. Mais, à part lui, il pensait que, depuis la pension Vauquer, son ami le ministre avait fait bien du chemin, et qu'entre lui et l'ancien Vautrin les rôles avaient un peu l'air d'être retournés.

— Du reste, ajouta Rastignac en remontant le perron pour rentrer au salon, faites-lui bien comprendre qu'il a mal interprété ma façon de le recevoir; que, naturellement, ce soir-là, j'étais sous le coup d'une grande préoccupation.

— Soyez tranquille, ajouta Franchessini, je lui parlerai comme il faut, parce que, je le répète, c'est un homme à ne pas pousser à bout; il y a dans la vie d'anciennes rencontres qu'on ne peut empêcher d'avoir été.

Le ministre n'ayant rien répondu à cette remarque, n'était-ce pas assez dire qu'il n'en méconnaissait pas la valeur?

— Vous serez ici pour la séance royale? Il nous faut un peu d'enthousiasme, dit Rastignac au colonel.

Celui-ci, avant de sortir, demanda à madame de Rastignac quel jour il pourrait avoir l'honneur de lui présenter sa femme.

— Mais tous les jours, répondit Augusta, et plus particulièrement le vendredi.

A l'heure où Rastignac, suivant l'indication de sa femme, se croyait assuré de trouver madame de l'Estorade, il ne manqua pas de se présenter chez elle. Comme tous les gens qui avaient assisté à la scène provoquée par le paradoxe de M. de Ronquerolles, le ministre avait été frappé de l'émotion témoignée par la comtesse, et, sans se préoccuper de la nature et de la profondeur du sentiment qu'elle pouvait éprouver pour le sauveur de sa fille, il était, du moins, resté convaincu qu'elle lui portait un vif intérêt. Par l'imprévu et le tour de force de sa nomination, Sallenauve préoccupait d'autant plus vivement le ministère, que d'abord sa candidature avait été moins prise au sérieux. On savait que, dans la réunion préparatoire dont avait été précédée l'élection, il avait fait preuve de talent. Pour un parti remuant et dangereux, qui n'avait dans la Chambre qu'un nombre imperceptible de représentants, il pouvait devenir un organe assez retentissant. Par sa position de fortune, quelle qu'en fût l'origine, il était en mesure de se passer des faveurs du gouvernement, et tous les renseignements obtenus sur lui le présentaient comme difficile à détourner de sa voie, attendu une certaine gravité de mœurs et de caractère. D'un autre côté, le brouillard qui planait sur sa vie pouvait, à un moment donné, servir à le neutraliser, et, tout en ayant l'air d'écarter avec vivacité l'idée de l'attaquer par ce côté, Rastignac, à part lui, ne renonçait pas à l'emploi d'un moyen que seulement il trouvait d'un maniement difficile ; il ne voulait se servir de cette ressource qu'autant que la nécessité en serait démontrée. Dans cette situation, madame de l'Estorade pouvait servir à deux fins : par elle, il paraissait facile d'avoir avec le nouveau député une rencontre *fortuite,* où on l'étudierait à son aise, de manière à savoir si, par un point quelconque, il était accessible à une idée d'accommodement. Cette chance restant peu probable, il était au moins facile, en faisant à madame de l'Estorade une confidence amicale et officieuse des menées souterraines qui semblaient se préparer contre Sallenauve, de rendre celui-ci plus circonspect, par conséquent moins agressif. Tout cela,

naturellement, se déduisait de la démarche qu'allait faire le ministre. En ayant l'air de venir excuser les paroles désobligeantes de M. de Ronquerolles, il amènerait sur le tapis, de la façon du monde la moins cherchée, l'homme qui en avait été l'occasion et l'objet, et, une fois la conversation sur ce *rail*, il faudrait être bien maladroit pour ne pas obtenir l'un ou l'autre des résultats et peut-être même à la fois les deux résultats désirés. Mais le plan de M. de Rastignanc dut souffrir quelque modification. Le domestique, qui venait de parler au concierge de la maison, était en train de lui répondre que madame de l'Estorade n'était pas chez elle, quand, rentrant à pied et apercevant la voiture du ministre, M. de l'Estorade se précipite. Si bien placé qu'on soit dans le monde, perdre une visite de cette valeur semble toujours un peu cruel, et le président de la cour des comptes n'était pas homme à accepter ce malheur sans s'être défendu.

— Mais ma femme va rentrer, dit-il avec insistance, en apprenant la bonne fortune dont sa maison menaçait d'être dépossédée; elle est allée à Ville-d'Avray avec sa fille et M. et madame Octave de Camps. M. Marie-Gaston, un de nos bons amis, vous savez, ce joli poëte qui avait épousé Louise de Chaulieu, a, dans cet endroit, une maison de campagne où est morte sa femme; c'est la première fois qu'il y remet le pied depuis le malheur arrivé. Ces dames ont eu la charité de l'y accompagner pour amortir le premier choc des souvenirs et aussi un peu par curiosité, car cette villa est, dit-on, l'un des plus délicieux ermitages qu'il soit possible d'imaginer.

— A ce compte, dit Rastignac, l'absence de madame de l'Estorade pourrait se prolonger beaucoup. C'était à elle et non pas à vous, mon cher comte, que je venais offrir mes excuses de la scène d'hier au soir, qui avait paru assez vivement l'impressionner. Vous voudrez bien vous charger de ma part...

— J'en mettrais ma tête à couper, mon cher ministre, interrompit vivement M. de l'Estorade, vous n'aurez pas plus tôt tourné le coin de la rue que ma femme sera ici; elle est, dans tout ce qu'elle fait, d'une exactitude ponctuelle, et c'est vraiment pour moi chose miraculeuse de la voir seulement de quelques minutes en retard.

En voyant cette obstination à ne le point laisser aller, Rastignac

craignit d'être désobligeant, et il se décida, car souvent, pour moins que cela, on a perdu des boules fidèles, à se laisser déballer de sa voiture et entreposer dans le salon de la comtesse en attendant sa venue.

— Madame Octave de Camps est donc à Paris ? demanda-t-il pour dire quelque chose.

— Oui, elle est arrivée inopinément sans avoir avisé ma femme, qui pourtant est avec elle en correspondance assez réglée. Son mari a, je crois, à vous demander quelque chose : vous ne l'avez pas vu ?

— Non; mais j'ai maintenant une idée d'avoir reçu sa carte.

— C'est une concession de mines qu'il a en projet, et, puisque je vous tiens, permettez-moi de vous en dire un mot.

— Parbleu! pensa Rastignac, je serais bien bon de n'être venu ici que pour subir une fusillade de recommandations à bout portant!

Coupant donc court aux explications déjà commencées, et ne voyant aucun inconvénient à demander au mari, sans aucune préparation, une des choses qu'il avait comploté d'obtenir de la femme :

— Pardon, dit-il, si je vous interromps, nous recauserons de cela; mais vous me voyez en ce moment livré à un assez grand souci.

— Comment cela?

— L'élection de Sallenauve, votre ami, fait un bruit du diable; le roi m'en parlait ce matin, et je ne l'ai pas beaucoup réjoui en lui faisant part de l'opinion que, justement hier au soir, vous exprimiez sur le compte de cet adversaire qui nous arrive.

— Mon Dieu, vous savez! la tribune est un terrible écueil pour bien des réputations faites à l'avance; après cela, je suis fâché que vous ayez présenté au roi Sallenauve comme étant de notre intimité. Je ne fais pas les élections, moi; c'est le ministre de l'intérieur qu'il faut prendre à partie. Je sais bien que, pour mon compte, j'ai retourné ce fâcheux de mille manières pour l'empêcher de se présenter.

— Mais vous comprenez que le roi ne peut pas vous en vouloir de connaître un député aussi imprévu...

— Non; mais c'est qu'hier soir, dans votre salon, vous disiez à ma femme qu'elle s'intéressait beaucoup à lui. Je n'ai pas voulu vous démentir devant témoins, parce qu'en définitive on ne peut pas renier un homme auquel on a une si grande obligation. Mais ma femme, en particulier, depuis le jour où il est parti pour se faire nommer, paraît assez gênée de notre reconnaissance. Sans s'occuper de politique, elle aime les gens qui sont dans nos eaux, et elle doit entrevoir que les relations avec un homme qui va tous les jours tirer sur les nôtres seront difficiles et d'un médiocre agrément. Elle me disait même l'autre jour que c'était une connaissance à laisser éteindre...

— Pas toutefois, j'espère, interrompit Rastignac, avant un service que je veux réclamer de vous.

— Tout à vos ordres, mon cher ministre, et en toute chose.

— Pour mettre sans façon les pieds dans le plat, avant de le voir à la Chambre, je voudrais jauger notre homme, et pour cela me rencontrer avec lui. Envoyer à son adresse une invitation à dîner serait bien inutile : sous l'œil de son parti, il n'oserait pas accepter, en eût-il l'envie; et, d'ailleurs, il serait sur ses gardes et je ne l'aurais pas au naturel. Au lieu que, me trouvant par hasard sur son chemin, je le verrais en déshabillé, et pourrais un peu mieux tâter s'il a quelque côté vulnérable.

— Vous faire dîner avec lui chez moi aurait le même inconvénient... Si, un de ces soirs où je m'arrangerais pour savoir qu'il doit venir, je vous le faisais dire dans la journée?

— Nous serions en petit comité, fit remarquer Rastignac; s'isoler dans une conversation particulière devient alors difficile, on est trop ramassé pour qu'à l'aparté que l'on se ménage n'apparaisse pas la circonstance aggravante de la préméditation...

— Attendez donc! s'écria M. de l'Estorade, une lumineuse idée qui me vient...

— Si l'idée est vraiment lumineuse, pensa le ministre, j'aurai du bénéfice à ne pas avoir rencontré la femme, qui jamais n'eût mis cet empressement à entrer dans mon désir.

— Ces jours-ci, continua le président de la cour des comptes, nous avons une petite soirée, un bal d'enfants; c'est une fantaisie que, de guerre lasse, madame de l'Estorade passe à sa fille, juste-

ment pour célébrer le bonheur que nous avons eu de la conserver. Vous sentez qu'ici le sauveur est partie intégrante et nécessaire; je crois devoir vous promettre un assez beau tapage pour que vous puissiez chambrer votre homme en pleine liberté, et certes, dans une réunion de ce genre, la préméditation ne sera pas soupçonnée.

— C'est en effet assez bien imaginé, sauf la vraisemblance.

— Comment! la vraisemblance?

— Sans doute: vous oubliez que je suis marié depuis une année à peine, et que je n'ai pas de contingent à amener pour expliquer ce soir-là ma présence chez vous.

— C'est vrai, je n'y pensais pas.

— Voyons pourtant, dit le ministre; parmi vos invités, avez-vous les petites la Roche-Hugon?

— Cela ne fait pas un doute; les filles d'un des hommes que j'estimerais le plus, quand même il n'aurait pas l'honneur de vous tenir de si près.

— Eh bien, cela va tout seul : ma femme vient avec sa belle-sœur, madame de la Roche-Hugon, pour voir danser ses nièces; rien de plus acceptable, en pareille rencontre, que l'incongruité de vous arriver sans être invité; et puis moi, sans en avoir avisé ma femme, je lui fais la galanterie de venir la chercher.

— A ravir! dit M. de l'Estorade; et nous, qui à cette comédie gagnons la charmante réalité de vos deux présences!

— Trop aimable! dit Rastignac en serrant affectueusement la main du pair de France; seulement, je crois qu'il ne faut rien dire à madame de l'Estorade; notre puritain, s'il était d'avance avisé, serait homme à ne pas venir; il vaut bien mieux que j'arrive sur lui à l'improviste, comme un tigre sur sa proie.

— C'est entendu... Surprise complète pour tout le monde!

— Alors, je me sauve, dit Rastignac, de peur que quelque mot ne vienne à nous échapper avec madame de l'Estorade. J'amuserai bien le roi demain, en lui contant notre petit complot et les enfants élevés à la condition de moyen politique.

— Eh! mon Dieu, répondit philosophiquement M. de l'Estorade, n'est-ce pas ainsi que la vie est faite, les grands effets par les petites causes!

Rastignac venait à peine de partir quand madame de l'Estorade,

Naïs, sa fille, et son amie madame Octave de Camps, accompagnée de son mari, entrèrent dans le salon où venait de s'ourdir, contre l'indépendance du nouveau député, la trame que nous avons assez longuement exposée, comme spécimen des mille et un petits détails auxquels l'intelligence d'un ministre constitutionnel est souvent obligée de s'employer.

— Vous ne trouvez pas ici comme un parfum de ministre? dit en riant M. de l'Estorade.

— Ce n'est déjà pas quelque chose qui flaire si bon, répondit M. de Camps, qui était légitimiste et partant de l'opposition.

— C'est selon les goûts, répliqua le pair de France. — Ma chère amie, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, vous arrivez trop tard et venez de manquer une belle visite.

— Qui donc? demanda négligemment la comtesse.

— M. le ministre des travaux publics, qui était venu pour vous faire agréer ses excuses. Il avait remarqué avec regret la désagréable impression qu'avaient paru faire sur vous les théories de ce mauvais sujet de Ronquerolles.

— C'est prendre du souci pour bien peu de chose, répondit madame de l'Estorade sans partager l'enthousiasme de son mari.

— Enfin, répliqua le président, c'est toujours très-gracieux à lui d'avoir fait cette petite remarque.

Madame de l'Estorade, en évitant de paraître y mettre de l'importance, s'enquit de ce qui s'était dit durant la visite.

— Nous avons parlé, dit finement M. de l'Estorade, de choses assez indifférentes; n'était pourtant un mot que j'ai trouvé l'occasion de glisser au sujet de l'affaire de M. de Camps.

— Bien obligé, dit celui-ci en s'inclinant; si vous aviez pu seulement obtenir que ce monsieur me fît parler à son chef de cabinet, tout aussi invisible que lui-même, à eux deux peut-être ils parviendraient à me faire avoir une audience.

— Il ne faut pas lui en vouloir, répliqua M. de l'Estorade : quoique n'ayant pas un ministère politique, Rastignac a dû beaucoup s'occuper de la question électorale; maintenant que le voilà plus libre, si vous le voulez, nous irons chez lui ensemble un de ces matins?

— Je regarde à vous déranger pour une affaire qui devrait aller

d'elle seule, car ce n'est pas une faveur que je sollicite. Je n'en demanderai jamais à votre gouvernement; mais, puisque M. de Rastignac est le dragon préposé à la garde des richesses métallurgiques de notre sol, il faut bien passer par sa filière et s'adresser à lui.

— Nous arrangerons tout cela, et j'ai déjà mis l'affaire en bon train, répliqua M. de l'Estorade.

Puis, pour changer de conversation, s'adressant à madame de Camps :

— Eh bien, ce chalet, demanda-t-il, est-ce vraiment quelque chose de si étonnant?

— Ah! dit madame Octave, c'est une habitation ravissante; on n'a pas idée d'une recherche aussi élégante et d'un confort aussi bien entendu.

— Et Marie-Gaston? demanda M. de l'Estorade, à peu près comme Orgon demande : « Et Tartuffe? » mais avec une curiosité beaucoup moins empressée.

— Il a été, répliqua madame de l'Estorade, je ne dirai pas très-calme, mais au moins très-parfaitement maître de lui-même; son attitude m'a d'autant plus satisfaite, que sa journée avait commencé par un grave mécompte.

— Quoi donc? demanda M. de l'Estorade.

— M. de Sallenauve n'a pas pu venir avec lui, dit Naïs se chargeant de répondre.

C'était une de ces enfants élevées en serre chaude et qui s'entremettent dans les choses qui se disent devant elles, un peu plus souvent qu'il ne faudrait.

— Naïs, dit madame de l'Estorade, allez dire à Mary de relever vos cheveux.

L'enfant comprit très-bien qu'on la renvoyait à sa bonne anglaise pour avoir indûment pris la parole, et elle sortit en faisant une petite moue.

— Ce matin, dit madame de l'Estorade, aussitôt que Naïs eut refermé la porte sur elle, M. Marie-Gaston et M. de Sallenauve devaient partir ensemble pour Ville-d'Avray, afin de nous y recevoir, ainsi que cela avait été convenu. Dans la soirée d'hier, ils ont eu la visite de cet organiste, qui a été si actif dans l'élection de

M. de Sallenauve; il venait pour entendre la belle gouvernante italienne et juger si elle était mûre pour un début.

— Ah! oui, dit M. de l'Estorade, nous voudrions la colloquer quelque part, maintenant que nous ne faisons plus de statues.

— Comme vous dites, reprit madame de l'Estorade avec une nuance de sécheresse; pour couper court aux calomnies, M. de Sallenauve voulait la mettre en mesure de poursuivre son idée d'entrer au théâtre, mais il désirait, au préalable, avoir l'avis d'un juge qu'on dit extrêmement compétent. Accompagnés de l'organiste, MM. Marie-Gaston et de Sallenauve se rendirent à Saint-Sulpice, où, pendant les exercices du *mois de Marie,* la belle Italienne chante tous les soirs. Après l'avoir entendue : « C'est un contralto, dit l'organiste, qui a, au bas mot, soixante mille francs dans la voix. »

— Juste le revenu de mes forges! remarqua M. Octave de Camps.

— Au retour de l'église, reprit madame de l'Estorade, M. de Sallenauve fit part à la belle gouvernante du jugement qui venait d'être porté sur son talent, et, avec tout le ménagement possible, il lui insinua qu'elle devait prochainement penser à s'en faire un moyen d'existence, ainsi qu'elle en avait toujours eu l'idée. « Oui, je crois que le moment est venu, » répondit la signora Luigia. Puis elle rompit la conversation en disant : « Nous en reparlerons. » Ce matin, à l'heure du déjeuner, on est assez étonné de n'avoir point encore aperçu la signora, dont les habitudes sont très-matinales. La croyant malade, M. de Sallenauve envoie une femme qui vient dans la maison pour faire les gros ouvrages frapper à la porte de sa chambre. Point de réponse. De plus en plus inquiets, MM. Marie-Gaston et de Sallenauve vont eux-mêmes s'assurer de ce qui se passe. Après avoir vainement frappé et appelé, ils se décident à se servir de la clef qui est à la porte. Dans la chambre, point de gouvernante, mais en son lieu et place une lettre à l'adresse de M. de Sallenauve. Dans cette lettre, l'Italienne lui disait que, se sachant pour lui un embarras, elle se retire chez une de ses amies, en le remerciant de toutes les bontés qu'il a eues pour elle.

— L'oiseau se sentait des ailes, dit M. de l'Estorade, il avait pris sa volée.

— Telle ne fut pas la pensée de M. de Sallenauve, répondit la comtesse; il la croit à mille lieues d'un mauvais mouvement d'in-

gratitude. Mais, avant de raconter devant les électeurs la nature de leurs relations, M. de Sallenauve, s'étant assuré sur place qu'il serait interrogé à ce sujet, avait eu la délicatesse de lui écrire pour savoir si cette confidence publique ne la désobligerait pas trop. Elle avait répondu à M. de Sallenauve qu'elle lui donnait carte blanche. En revenant, toutefois, il s'était aperçu qu'elle était triste et le traitait plus cérémonieusement qu'à l'ordinaire, d'où la conclusion pour lui que, se sentant devenue un fardeau, par un de ces coups de tête dont elle est plus que personne susceptible, elle se sera crue dans l'obligation de quitter sa maison sans vouloir que, d'aucune façon, il s'occupât de pourvoir à l'arrangement de son avenir.

— Eh bien, bon voyage! dit M. de l'Estorade, bon débarras!

— Ni M. de Sallenauve ni M. Marie-Gaston n'ont pris la chose avec ce stoïcisme. Attendu le caractère absolu et tranché de cette femme, ils craignent quelque résolution violente contre elle-même, pensée qu'autorise un antécédent. Ou bien ils redoutent l'influence de mauvais conseils. Cette femme de ménage, dont j'ai parlé tout à l'heure, a remarqué, pendant l'absence de ces messieurs, deux ou trois visites mystérieuses qu'aurait faites à la signora Luigia une dame d'un certain âge, richement vêtue, venue en équipage, mais dont la tournure était singulière et qui entourait ses conférences de beaucoup de secret.

— C'est quelque dame de charité, dit M. de l'Estorade, puisque la fugitive est dans la haute dévotion.

— Au moins faut-il le savoir, et c'est à découvrir ce que cette malheureuse sera devenue que M. de Sallenauve, par le conseil même de M. Marie-Gaston, aura employé la journée, au lieu de venir avec lui à Ville-d'Avray.

— J'en suis pour ce que j'ai dit, répondit M. de l'Estorade, et, malgré toute leur vertu respective, je prétends qu'il en tient pour elle.

— Dans tous les cas, remarqua madame de l'Estorade en soulignant ce mot par son accent, il ne paraîtrait pas qu'elle en *tînt* autant pour lui.

— Je ne suis pas de votre avis, dit madame Octave de Camps, et fuir les gens est souvent une preuve d'amour au premier chef.

Madame de l'Estorade regarda son amie d'un air un peu fâché, et

eut une petite rougeur sur les joues. Mais personne ne put s'en apercevoir, un domestique ayant ouvert les deux battants de la porte du salon et dit à haute voix :

— Madame est servie.

Après le dîner, il fut question de spectacle; c'est là une des distractions qui manquent le plus en province, et M. Octave de Camps, qui, avec ses *vilaines forges,* comme les appelait madame de l'Estorade, était devenu une façon d'homme des bois, arrivait à Paris fort ardent à ce plaisir, que sa femme, esprit sérieux et posé, était loin de goûter au même degré. Lors donc que M. de Camps parla d'aller voir à la Porte-Saint-Martin une féerie qui faisait alors courir tout Paris :

— Ni moi ni madame de l'Estorade, répondit madame Octave, n'avons la moindre envie de sortir; nous nous sentons très-fatiguées de notre promenade, et nous donnons nos places à René et à Nais, que les miracles de *la Fée aux roses* réjouiront bien plus que nous.

Les deux enfants attendirent avec une anxiété que l'on peut comprendre la ratification de cet arrangement, auquel madame de l'Estorade ne résista point; de cette façon, quelques minutes plus tard, les deux amies, qui, depuis l'arrivée de madame de Camps à Paris, n'avaient pu dérober à leur entourage un vrai tête-à-tête, avaient fini par se ménager une bonne soirée de causerie.

— Je n'y suis pour personne, dit madame de l'Estorade à Lucas, aussitôt que son monde fut envolé.

Puis, prenant pour point de départ à la grave conversation qui allait suivre la dernière phrase prononcée, avant le dîner, par madame Octave :

— Vous avez, chère madame, lui dit-elle, de charmants axiomes bien acérés, et qui vont droit à l'adresse des gens comme de belles petites flèches!

— Maintenant que nous sommes seules, répliqua madame de Camps, c'est à coups de massue que je vais procéder, car je n'ai pas fait, comme vous pensez bien, deux cents lieues, et laissé là toute la surveillance de nos intérêts, où, pendant ses absences, M. de Camps m'a très-bien dressée à le remplacer, pour venir vous dire la vérité dans du coton.

— Prête à tout entendre de vous, dit madame de l'Estorade en serrant la main de celle qu'elle appelait sa *chère directrice*.

— Votre dernière lettre, m'a tout simplement très-effrayée!

— Comment? parce que, moi-même, je vous disais que cet homme me faisait peur et que je m'ingénierais de quelque moyen de le tenir à distance?

— Oui. Jusque-là, j'avais douté de ce que je devais vous conseiller; mais, à ce moment, je commençai tellement à m'inquiéter pour vous, que, nonobstant toutes les objections de M. de Camps contre mon voyage, je voulus partir, et me voilà.

— Mais véritablement, j'en suis à comprendre...

— Voyons, si M. de Camps, si M. Marie-Gaston, si même M. de Rastignac, malgré l'enivrement où ses visites jettent M. de l'Estorade, menaçaient de prendre ici des habitudes, en seriez-vous tourmentée à ce point?

— Non sans doute; mais parce que aucun de ces gens n'aurait barres sur moi, à la manière de celui que je crains.

— Croyez-vous, dites-moi, que M. de Sallenauve vous aime?

— Non; je crois maintenant être bien sûre du contraire : mais je crois aussi que, de mon côté...

— Nous traiterons cette question-là tout à l'heure; maintenant, je vous demande si vous avez le désir que M. de Sallenauve prenne de l'amour pour vous.

— Dieu m'en préserve!

— Eh bien, une manière charmante de le mettre sur vos talons, c'est de blesser son amour-propre, c'est de vous montrer avec lui injuste et ingrate, c'est de le forcer, en un mot, de beaucoup penser à vous.

— Mais n'est-ce pas là, ma chère, de l'observation bien cherchée?

— Comment, chère belle, n'avez-vous pas fait la remarque que les hommes, pour peu qu'ils aient une certaine délicatesse d'impression, se prennent bien mieux par nos duretés que par nos caresses; que par nos rigueurs nous nous installons plus solidement dans leur attention, et qu'ils ressemblent beaucoup à ces petits chiens de salon qui n'ont jamais tant envie de mordre que lorsqu'on leur retire vivement la main?

— A ce compte, tous les gens que l'on dédaigne, auxquels on ne pense pas même à donner un coup d'œil, deviendraient autant de soupirants?

— Ah! chère, ne me faites pas dire des niaiseries... Il va de soi que, pour prendre feu, il faut avoir une certaine disposition à la combustibilité; que, pour porter ainsi à la tête d'un homme, au préalable, entre nous et lui doit exister un commencement de quelque chose; mais il me semble qu'entre vous et M. de Sallenauve il y a déjà pas mal d'introduction. S'il ne vous aime pas, vous, il aime votre forme, et, comme vous le disiez un jour spirituellement, qui vous assure que l'*autre personne* étant bien définitivement perdue pour lui, il ne viendra pas à *ricocher* de votre côté?

— Au contraire, il a plus que jamais l'espérance de retrouver cette personne, avec le concours d'une très-habile quêteuse qui s'occupe à sa recherche.

— Très-bien; mais, s'il ne la retrouve pas, ou s'il ne la retrouve que dans un bien long temps, faut-il employer ce délai à vous l'attirer sur les bras?

— Ma chère moraliste, je n'admets pas du tout votre théorie, au moins pour ce qui regarde M. de Sallenauve; il va être très-occupé, la Chambre le passionnera bien plus que ma personne; c'est un homme, d'ailleurs, plein d'amour-propre, qui sera révolté de ma méchante allure, laquelle lui paraîtra souverainement injuste et ingrate; et si, entre lui et moi, je veux mettre deux pieds de distance, il en mettra quatre; vous pouvez y compter.

— Et vous, ma chère? demanda madame Octave de Camps.

— Comment! moi?

— Oui, vous qui n'êtes pas occupée, vous qui n'avez pas la distraction de la Chambre; vous qui avez, je veux bien en convenir, beaucoup d'amour-propre, mais qui savez les questions de cœur à peu près comme une pensionnaire ou comme une nourrice, que deviendrez-vous au dangereux régime que vous voulez vous imposer?

— Moi, si je ne l'aime pas de près, de loin je l'aimerai encore bien moins.

— De telle sorte que, si vous le voyez prendre cavalièrement son

parti de son ostracisme, votre amour-propre de femme n'en sera pas le moins du monde étonné?

— Mais non, ce sera justement le résultat désiré.

— Et si vous apprenez, au contraire, qu'il se plaint de vous ou que, sans se plaindre, il souffre vivement de votre procédé, votre conscience ne vous dira absolument rien?

— Elle me dira que j'ai fait pour le bien, que je ne pouvais agir autrement.

— Et s'il a des succès qui retentissent jusqu'à vous, s'il vient à occuper les cent bouches de la renommée, vous ne penserez pas seulement qu'il existe?

— Je penserai à lui comme je pense à M. Thiers ou à M. Berryer.

— Et Naïs, qui ne rêve que de lui, et qui vous dira encore mieux que le premier jour où il dîna chez vous : « Maman, comme il parle bien! »

— Si vous faites entrer en ligne de compte des bavardages de petite fille!...

— Et M. de l'Estorade, qui déjà vous agace, quand, commençant dès aujourd'hui de sacrifier à l'esprit de parti, il lâche sur le compte de M. de Sallenauve quelque insinuation malveillante, vous lui imposerez silence lorsqu'à tout moment il vous entretiendra de cet homme pour lui nier tout talent, toute élévation; vous savez le jugement que l'on porte toujours sur les gens qui ne pensent pas comme nous!

— Enfin, demanda madame de l'Estorade, vous voulez dire que jamais je ne serai tant amenée à m'occuper de lui que quand je ne l'aurai plus dans mon horizon?

— Ce qui vous est déjà arrivé une fois, chère amie, quand il vous suivait par les rues, et que sa retraite, venant vous surprendre, vous fit l'effet d'un tambour qui, après vous avoir étourdie une heure durant, cesse tout à coup ses roulements.

— Là, il y avait une raison; son absence dérangeait tout un plan.

— Écoutez-moi, ma chère belle, reprit avec une teinte de gravité madame Octave de Camps, j'ai lu et relu vos lettres; vous étiez là plus naturelle et moins ergoteuse et, pour moi, une impression m'est restée : c'est que M. de Sallenauve avait au moins effleuré votre cœur, s'il n'y était entré.

A un geste de dénégation que fit madame de l'Estorade, la zélée directrice reprit :

— Je sais que vous vous gendarmez contre cette idée. Comment pourriez-vous m'avouer ce que vous vous êtes toujours soigneusement caché à vous-même? Mais ce qui est, est : on ne subit pas de la part d'un homme une sorte de magnétisme, on ne sent pas sur soi son regard même sans rencontrer ses yeux; on ne s'écrie pas : « N'est-il pas vrai, madame, que je suis invulnérable du côté de l'amour? » sans avoir déjà reçu quelque mauvais coup!

— Mais tant de choses se sont passées depuis que j'écrivais ces énormités!

— C'est vrai, ce n'était qu'un sculpteur, et, dans quelque temps, je ne dis pas : comme M. de Rastignac, ce qui serait bien peu dire, mais comme Canalis, notre grand poëte, peut-être il sera ministre!

— J'aime les sermons qui concluent, dit madame de l'Estorade avec une façon d'impatience.

— Vous me dites, répliqua madame de Camps, ce qu'au 31 mai, car, dans les loisirs de nos bois, j'ai lu l'histoire de la Révolution française, Vergniaud criait à Robespierre; et moi, comme Robespierre, je vous réponds : Oui, je vais conclure : conclure contre votre amour-propre de femme qui, arrivée jusqu'à trente-deux ans sans se douter de ce que pouvait être l'amour, même dans le mariage, ne peut pas consentir qu'à cette heure tardive elle subisse la loi commune; conclure contre le souvenir de tous les sermons que vous adressiez à Louise de Chaulieu, pour lui prouver que la passion qui vient nous saisir au cœur est le pire de tous les malheurs, à peu près comme on prouverait à un malade qu'une fluxion de poitrine qu'il a prise est la pire imprudence qu'il pût commettre; conclure contre votre effrayante ignorance qui se figure qu'un *Je ne veux pas!* bien accentué a raison d'un entraînement compliqué par un concours de circonstances où les plus habiles — ma cousine la princesse de Cadignan, par exemple, — auraient peine à se démêler.

— Mais la conclusion pratique? dit madame de l'Estorade en frappant à coups redoublés son genou de sa jolie main.

— Ma conclusion, la voici, répondit madame Octave. Matériel-

lement, et si vous ne voulez pas surtout faire la folie de remonter le courant, je ne vois pour vous aucun danger d'être submergée. Vous êtes forte, vous avez des principes, de la piété, vous adorez vos enfants, et vous aimez en eux M. de l'Estorade, leur père, déjà depuis quinze ans le compagnon de votre vie; avec tout ce lest, on ne chavire pas, et, croyez-moi, l'on est bien à flot.

— Alors? dit madame de l'Estorade d'un ton interrogatif.

— Alors, on n'a pas besoin de recourir à des moyens violents, et, selon moi, d'un succès très-problématique, pour conserver une impassibilité, dans certaines données impossible, et que l'on a déjà aux trois quarts perdue. Ce n'est pas M. de Sallenauve, vous en êtes persuadée, qui pensera à vous faire faire un pas de plus; vous convenez vous-même qu'il est à mille lieues de songer à cela. Restez donc où vous êtes; ne faites pas de barricades quand personne ne vous attaque; ne vous exaltez pas dans une défense inutile, et où vous pouvez vous ménager de cruelles tempêtes de cœur et de conscience en croyant mettre en paix votre conscience et calmer votre cœur, ridé seulement par un petit zéphyr. Sans doute, d'homme à femme, le sentiment de l'amitié prend bien quelque chose des rapports ordinairement plus animés des deux sexes, mais ce n'est ni une illusion impossible, ni un abîme toujours béant. Est-ce que, si Louise de Chaulieu et son adorable premier mari, M. de Macumer, eussent vécu, vous n'étiez pas déjà avec lui sur le pied d'une familiarité et d'une confidence qui jamais n'avait existé entre vous et aucun autre homme? Est-ce qu'avec ce second mari, M. Marie-Gaston, en souvenir de l'amie que vous avez perdue, vous ne vous trouvez pas aussi dans des termes exceptionnels? et, voyons, même dans la compagnie de votre fille, de moi et de mon mari, eussiez-vous fait, chez le premier venu, qu'une certaine préparation ne vous eût pas recommandé, la visite de charité à laquelle nous nous sommes décidées aujourd'hui?

— Alors, dit madame de l'Estorade d'un air rêveur, faire de M. de Sallenauve un ami?

— Oui, chérie, pour n'en pas faire une idée fixe, un regret, un remords, trois choses qui empoisonnent la vie.

— Mais le monde qui regarde! mais mon mari qui a eu déjà un accès de jalousie!

— Le monde, ma chère, on se compromet autant et plus avec lui par des recherches pour le dérouter, que par la liberté qu'on prend à la bonne franquette. Pensez-vous, par exemple, que votre brusque départ, hier soir, chez madame de Rastignac, pour éviter qu'on ne parlât devant vous de l'obligation que vous avez à M. de Sallenauve, n'ait pas dû être remarqué? Et une allure plus calme n'eût-elle pas beaucoup mieux déguisé votre reconnaissance, manifestée d'ailleurs, après, d'une façon si émue?

— En ceci, vous avez raison; mais l'impudence de certains discoureurs a le talent de vous mettre hors de vous...

— Quant à votre mari, je le trouve un peu changé et point à son avantage : on aimait autrefois en lui ce respect absolu, cette déférence sans bornes qu'il avait pour toute votre personnalité, toutes vos idées, toutes vos impressions; cette espèce de soumission canine le relevait plus qu'il ne pense, parce que c'est encore une grandeur que de savoir obéir et admirer. Je me trompe peut-être, mais il me semble que la politique vous l'a gâté; comme vous ne pouvez le remplacer sur les bancs de la Chambre des pairs, cela lui a donné un soupçon qu'il pourrait bien se faire qu'il existât par lui-même. A votre place, je veillerais à ces velléités d'indépendance, et, puisque c'est la question à l'ordre du jour, précisément sur le fait de M. de Sallenauve, je poserais la question de cabinet.

— Savez-vous, ma chère belle, dit en riant madame de l'Estorade, que vous êtes une très-agréable peste, et que vous me donnez des conseils à tout mettre à feu et à sang?

— Du tout, ma bonne, je suis une femme de quarante-cinq ans, ayant toujours vu les choses par leur côté positif; n'ayant épousé mon mari, que j'aimais à la passion, qu'après m'être pourtant assurée, en le soumettant à une difficile épreuve, qu'il méritait aussi mon estime. Ce n'est pas moi qui fais la vie, je la prends comme elle est; tâchant de mettre de l'ordre et du *possible* dans toutes les occurrences qu'elle peut offrir. Je ne suis ni la passion frénétique de Louise de Chaulieu, ni la raison forcenée de Renée de l'Estorade; je suis une sorte de jésuite en jupons, persuadée que les manches un peu larges font mieux que les manches trop serrées au poignet, et je ne me suis jamais piquée de la *recherche de l'absolu.*

A ce moment, Lucas ouvrit la porte du salon et annonça M. de Sallenauve. Comme sa maîtresse faisait au domestique des yeux qui lui demandaient compte du peu de souci qu'il avait eu de l'exécution de son ordre, Lucas répondit par un geste qui semblait dire que le survenant n'était pas un *article* qu'il eût dû supposer compris dans le décret de prohibition. Pendant que Sallenauve prenait possession du fauteuil qui lui avait été approché :

— Vous voyez! dit tout bas madame Octave de Camps à son amie, les domestiques eux-mêmes ont l'instinct qu'ici il n'est pas un premier venu.

Madame de Camps, qui ne connaissait pas encore le nouveau député, mit toute son attention à l'observer, et elle ne se repentit pas d'avoir prêché pour qu'on ne lui fît pas d'avanie. Sallenauve expliqua sa visite par une grande curiosité de savoir comment les choses s'étaient passées à Ville-d'Avray; s'il eût appris que Marie-Gaston avait été trop vivement affecté, malgré l'heure avancée de la soirée, il se serait mis en route pour aller le rejoindre. Quant aux démarches qui avaient occupé sa journée, elles n'avaient encore été couronnées d'aucune espèce de succès. Profitant de son titre de député, espèce de passe-partout universel, il avait vu le préfet de police, qui l'avait adressé à M. de Saint-Estève, le chef de la police de sûreté. Au fait, comme tout Paris, du passé de cet homme, Sallenauve avait été tout surpris de trouver en lui un fonctionnaire de fort bonnes façons; mais ce grand homme de police ne lui avait pas donné beaucoup d'espérance :

— Une femme cachée dans Paris, lui avait-il dit, est une véritable anguille cachée dans le meilleur de ses trous.

Lui-même, aidé de Jacques Bricheteau, devait continuer ses recherches pendant toute la journée du lendemain; mais si, dans la soirée, ni lui ni le grand inquisiteur de la préfecture n'avaient rien découvert, il était décidé à partir immédiatement pour rejoindre à Ville-d'Avray Marie-Gaston, sur le compte duquel il ne partageait pas la sécurité de madame de l'Estorade. Comme il prenait congé avant le retour de M. de l'Estorade et de M. Octave de Camps, qui était convenu de venir reprendre sa femme :

— Vous n'oubliez pas, lui dit madame de l'Estorade, que c'est après-demain soir le bal de Naïs. Vous vous brouilleriez mortelle-

ment avec elle, si vous y manquiez. Tâchez de décider Marie-Gaston à vous accompagner : ce sera toujours une distraction.

Quand on fut revenu du spectacle, M. Octave de Camps déclara que de longtemps on ne le reprendrait à aller voir une *féerie*. Naïs, au contraire, encore sous le charme des merveilles qu'elle avait admirées, se mit à faire de la pièce un compte rendu animé qui montrait à quel point sa jeune imagination en avait été frappée.

En s'en allant avec son mari, madame Octave de Camps lui dit :

— Cette petite est inquiétante; elle me rappelle Moïna d'Aiglemont. Madame de l'Estorade l'a trop développée; je ne m'étonnerais pas que, dans l'avenir, elle ne lui donnât beaucoup de souci.

Il serait difficile de marquer le moment précis où, dans nos mœurs contemporaines, est apparue une espèce de religion nouvelle que l'on pourrait appeler *l'idolâtrie des enfants*. Nous ne trouverions pas plus aisé de découvrir à la faveur de quelle espèce d'influence ce culte a pris le prodigieux développement auquel nous le voyons parvenu aujourd'hui. Mais, tout en restant inexpliqué, le fait existe et doit être recueilli par tout historien fidèle des grands et des petits mouvements de notre société. Aujourd'hui, dans la famille, les enfants ont pris la place que tenaient chez les anciens les dieux domestiques, et qui ne partagerait pas cette dévotion ne serait ni un esprit difficile et chagrin, ni un contradicteur morose et fâcheux, ce serait tout simplement un athée. L'influence que Rousseau avait eue momentanément sur l'esprit des mères, pour les décider à allaiter leurs enfants, est cependant passée de mode; mais un observateur superficiel pourrait seul, dans cette autre remarque, entrevoir une contradiction. Pour qui a pu assister au grave délibéré qu'entraîne le choix d'une *nourrice sur lieu*, et se rendre compte de la place qu'aussitôt la qualité de son lait bien constatée cette reine du biberon prend dans l'économie de la maison, il reste bien évident que le renoncement fait à son profit par la mère n'est de la part de celle-ci que le premier de ses dévouements et de ses sacrifices. Déclarée par le médecin et par l'accoucheur, qu'elle n'a garde d'influencer, impuissante à *nourrir*, c'est uniquement, la chose est toujours convenue, dans l'intérêt du petit être auquel elle va donner la vie qu'elle se résigne à lui refuser son lait. Mais autour de l'enfant mis, par cette

sublime abnégation, en possession, comme disent les chefs de pensionnat, d'une nourriture plus saine et plus abondante, que de soins passionnés et que de sollicitudes! Combien de fois le médecin réveillé la nuit pour venir constater que l'indigestion la plus bénigne n'est pas une attaque du terrible croup! Combien d'autres fois, disputé au lit d'un mourant, le même docteur est appelé d'urgence et interrogé avec angoisse par la mère éplorée, laquelle s'est aperçue que son petit ange était *grinche,* ou bien qu'il était *pâlot,* ou qu'il n'avait pas taché ses langes tout à fait à la manière accoutumée! Enfin, l'enfant a passé cette première et difficile période, et, descendu des bras de sa nourrice, il cesse de porter le chapeau à la Henri IV harnaché de plumes et de bouffettes à la manière d'un mulet d'Andalousie; mais, alors, lui ou ses jeunes contemporains vont, d'autre façon, nous rappeler l'Espagne; voués à la Vierge et tout de blanc habillés, on les prendrait pour de jeunes statues du Commandeur, empruntées à l'opéra de *Don Juan.* Quelques-uns, à la suite de Walter Scott et de *la Dame blanche,* ont l'air d'être descendus des montagnes de l'Écosse, dont ils portent à la rigueur le costume, y compris la jaquette et le mollet nu. Plus souvent, ces chères idoles nous forment, comme aurait dit M. Ballanche, une palingénésie habillée des annales nationales : et, en rencontrant, aux Tuileries, les cheveux coupés carrément à la Charles VI, les pourpoints de velours, les cols de dentelle et les guipures, les chapeaux à la cavalière, les manteaux courts, les canons et les souliers à rosettes de Louis XIII et de Louis XIV, on peut faire un cours d'histoire de France, racontée par les tailleurs et les couturières avec une exactitude plus rigoureuse que par Mézeray et par le président Hénault. Puis reviennent les soucis, sinon pour la santé, au moins pour la constitution toujours frêle de nos petites divinités domestiques, et, tous les ans, pour la fortifier, les bains de mer, la campagne, ou quelque voyage aux Pyrénées, sont impérieusement commandés. Il va sans dire que, pendant les quatre ou cinq mois employés par la mère à cette locomotion hygiénique, le mari, s'il est retenu à Paris, doit s'arranger de son veuvage, de sa maison fermée et déserte, de toutes ses habitudes bouleversées.

Pourtant, avec l'hiver se reconstitue la famille; mais ces chers adorés, voulez-vous que, bouffis comme ils sont de raison et d'im-

portance, on les amuse, comme les générations nées aux époques infanticides et sans entrailles, avec des hochets, des poupées et des polichinelles à deux sous? Allons donc! Aux garçons, il faut des poneys, des cigarettes, la lecture des romans-feuilletons; et aux filles, le plaisir de jouer en grand à la maîtresse de maison, de donner des goûters dansants, des soirées où le vrai *Guignol* des Champs-Élysées et Robert Houdin sont d'avance annoncés sur les cartes d'invitation : et ceux-ci ne sont pas comme Lambert et Molière, à coup sûr; on les *a*, une fois qu'ils se sont laissé inscrire au programme. Enfin, comme allait faire Naïs de l'Estorade, parfois, ces petits souverains obtiennent de donner une fête assez *grande personne* pour qu'il soit nécessaire d'avoir quelques sergents de ville à la porte, et pour que, chez Delisle, chez Nattier et chez Prévost, on s'en soit d'avance aperçu aux soieries, aux fleurs artificielles et aux bouquets vendus à son occasion. Avec le caractère déjà entrevu de Naïs, personne mieux qu'elle n'était capable du rôle et des devoirs qu'allait lui créer l'abdication faite entre ses mains, par sa mère, de tout son pouvoir et de toute son autorité. Cette abdication remontait plus loin que la soirée qui commence, car c'était mademoiselle Naïs de l'Estorade qui, en son nom, avait prié ses convives de lui faire l'honneur de venir passer la soirée *chez elle;* et, comme madame de l'Estorade n'avait pas voulu pousser la parodie jusqu'à permettre qu'on imprimât des cartes, Naïs avait employé plusieurs jours à écrire ses lettres d'invitation, en ayant soin de mettre en grand relief la formule sacramentelle : *On dansera.* Rien de plus curieux ou, comme dut le dire madame Octave de Camps après le mot que nous savons d'elle, rien de plus effrayant que l'aplomb de cette petite fille de treize ans, se tenant, comme elle avait vu faire à sa mère en pareille rencontre, à la porte du salon, et marquant jusqu'à l'infini, avec ses invités qui arrivaient. les nuances de son accueil, depuis l'empressement le plus affectueux jusqu'à une froideur voisine du dédain. A ses bonnes amies, elle donnait chaleureusement la main, à l'anglaise; pour les autres, elle avait des sourires en quelque sorte étagés selon le degré d'intimité; de simples inclinations de tête pour les indifférents et les inconnus; des *mots* de temps à autre et de délicieux airs de maman pour les marmots qu'on est obligé d'accepter dans le contingent de

ces raouts enfantins, quelque dangereux et difficile à manier que soit cet élément.

En général, avec les pères et mères de ses convives, comme la fête ne se donnait pas pour eux et qu'elle était tout entière sous l'invocation de la parole évangélique : *Sinite parvulos venire ad me*, Naïs de l'Estorade s'étudiait à ne pas dépasser la limite d'une politesse froide, quoique respectueuse. Mais, quand Lucas, suivant les instructions qu'il avait reçues, renversant l'ordre habituel des préséances, annonça : « Mesdemoiselles de la Roche-Hugon, madame la baronne de la Roche-Hugon et madame la comtesse de Rastignac, » la petite intrigante se départit de sa réserve ; elle courut au-devant de la femme du ministre, et, de la meilleure grâce du monde, elle s'empara de sa main, qu'elle porta galamment à ses lèvres. De leur côté, madame et surtout M. de l'Estorade s'étaient empressés d'aller recevoir leur visiteuse inattendue, et, sans permettre qu'elle entrât dans aucune excuse relativement à la liberté qu'elle avait prise de venir sous les auspices de sa belle-sœur et en quelque sorte par-dessus le marché, ils la conduisirent à une place privilégiée, d'où elle devait avoir tout le coup d'œil de la fête, déjà arrivée à un haut degré d'animation. Naïs ne pouvait suffire aux invitations que lui adressaient à l'envi les jeunes lions les plus élégants, aussi brouillait-elle un peu l'ordre de ses engagements. Malgré la fameuse « entente cordiale », cette légèreté faillit ranimer l'éternelle rivalité de la France et de la perfide Albion. Entre un jeune pair d'Angleterre âgé de dix ans et un élève d'une école préparatoire pour la marine (pension Barniol, voir aux *Annonces*), une contredanse promise en partie double fut sur le point d'amener plus que des explications désagréables, puisque déjà le jeune héritier de la pairie s'était mis en posture pour *bôxer*. Cette rixe apaisée, survint un autre épisode. Un bambin, voyant apparaître un plateau chargé de sirops et de pâtisseries, à la suite d'une polka qui l'a mis en nage, veut aller se réconforter ; mais, comme, par sa taille, il n'atteint pas commodément à la hauteur où les objets de sa convoitise sont tenus par le domestique, il a la déplorable idée de peser sur les bords du plateau afin de le descendre à sa portée : alors, le plateau bascule, perd son équilibre, et, par un de ses coins, formant rigole, comme de l'urne d'un fleuve mytho-

logique, il épanche une sorte de cascade mélangée d'orgeat, de sirop de groseilles et de capillaire à laquelle les verres ont donné naissance en se renversant. Heureux si le jeune imprudent eût été seul à souffrir de la subite inondation de ce torrent sucré; mais, au milieu du désordre créé par ce désastreux incident, dix victimes innocentes en ont reçu le contre-coup et les éclaboussures, et, dans ce nombre, cinq ou six jeunes bacchantes, furieuses de voir leurs toilettes compromises, semblent vouloir faire un autre Orphée du jeune malencontreux. Pendant qu'à grand'peine il est arraché de leurs mains et remis à celles d'une gouvernante allemande, accourue au bruit de ses hurlements :

— Quelle idée aussi a eue Naïs, dit une charmante petite blonde à un jeune Écossais avec lequel elle n'a pas cessé de danser pendant toute la soirée, d'aller inviter des petits garçons de cet âge-là !

— Moi, je me l'explique, répond l'Écossais : c'est un petit de la cour des comptes; Naïs a été obligée de l'avoir à cause des parents; c'est une affaire de convenance.

En même temps, prenant par le bras un de ses amis :

— Dis donc, Ernest, fait-il, je fumerais bien un cigare! Si, au milieu de tout ce tapage-là, nous cherchions un endroit?

— Je ne peux pas, mon cher, répond Ernest mystérieusement; tu sais que Léontine me fait toujours des scènes quand elle s'aperçoit que j'ai fumé. Elle est charmante pour moi ce soir. Tiens, regarde donc ce qu'elle vient de me donner!

— Ah! une bague en crin, répond dédaigneusement l'Écossais, avec deux cœurs enflammés! Tous les collégiens en font comme ça.

— Qu'est-ce que tu pourrais donc montrer, toi? répond Ernest d'un ton piqué.

— Oh! fit l'Écossais avec un air capable, nous avons mieux.

Et, tirant de la gibecière, qui fait partie intégrante de son costume, un billet sur papier azur parfumé :

— Tiens, ajouta-t-il en le mettant sous le nez d'Ernest, sens-moi un peu ça.

Ami peu délicat, Ernest se jette sur le billet, dont il s'empare; furieux, l'Écossais se précipite pour le reprendre. Intervient alors M. de l'Estorade, qui, à mille lieues de se douter du sujet de la querelle, sépare les deux adversaires, de telle sorte que dans un

coin du salon le ravisseur peut aller savourer son larcin. Le billet ne portait aucune écriture. Le jeune roué avait pris le matin, dans le buvard de sa maman, ce papier odorant, dont peut-être elle eût fait quelque chose de moins immaculé. Peu après, revenu auprès de l'Écossais :

— Tiens, je te le rends, ton billet, lui dit Ernest d'un ton goguenard; il est joliment compromettant!

— Gardez-le, monsieur, lui répond l'Écossais; j'irai demain vous le redemander aux Tuileries, sous les marronniers; en attendant, vous comprenez que tout est fini entre nous!

Ernest était moins chevaleresque : il se contenta, pour toute réponse, d'appuyer sur le bout de son nez le pouce de sa main droite déployée, qu'il fit insolemment pivoter sur cet axe, geste ironique qu'il avait retenu du cocher de sa mère; puis il courut prendre sa danseuse pour un quadrille qui commençait.

Mais à quels détails perdons-nous le temps, quand, sous cette surface enfantine, nous savons que des intérêts de l'ordre le plus élevé cheminent souterrainement.

Arrivé vers quatre heures de Ville-d'Avray, où il venait de passer deux jours, Sallenauve ne donna pas à madame de l'Estorade de bonnes nouvelles de son ami. Sous une apparence de froide résignation, Marie-Gaston était sombre, et, remarque vraiment inquiétante, parce que le fait était contre nature, il n'avait pas encore été visiter la tombe de sa femme, comme s'il y eût d'avance entrevu la chance d'une émotion qu'il ne se sentait pas le courage d'affronter. Cette situation morale avait paru à Sallenauve si fâcheuse, que, sans la crainte de désespérer Naïs en ne venant pas à *son* bal, il aurait regardé à quitter son ami, que rien n'avait pu décider à venir avec lui. Il semblait que, dans cet éréthisme d'animation et de gaieté auquel il s'était monté pendant l'élection d'Arcis, Marie-Gaston eût épuisé le reste de ses forces, et maintenant une prostration du plus mauvais caractère succédait à la surexcitation dont sa correspondance avec madame de l'Estorade n'avait été qu'incomplétement le reflet. Une chose pourtant avait rassuré Sallenauve pour les quelques heures pendant lesquelles il quittait son *malade :* au moment où il hésitait encore à partir, on avait annoncé à Marie-Gaston la visite d'un gentleman qu'il avait connu à Florence

et dont il parut accueillir la venue avec joie. Quelque bon effet pouvait donc être espéré de cette intervention imprévue. Afin de distraire Sallenauve de ses appréhensions, qui d'ailleurs lui parurent exagérées, madame de l'Estorade s'empressa de le présenter à M. Octave de Camps. Celui-ci avait exprimé un grand désir de le connaître, et le député ne causait pas depuis un quart d'heure avec le maître de forges, que déjà il lui avait été au cœur par l'étendue des connaissances métallurgiques dont témoignait sa conversation.

On se rappelle qu'un des grands griefs de Bixiou contre l'ancien Dorlange était la prétention de celui-ci, sinon à tout savoir, au moins à se rendre compte de tout. Depuis un an surtout qu'il se préparait à la vie parlementaire, Sallenauve, n'ayant dérobé pour son art que le temps nécessaire à la création de sa *Sainte Ursule*, s'était beaucoup occupé de toutes les connaissances positives qui, chez l'homme de tribune, autorisent sa parole quand elles viennent à propos soutenir et justifier ses aperçus de politique générale. Ainsi, quoique avec M. Godivet, le receveur de l'enregistrement à Arcis, il se fût modestement posé comme étranger à toutes les matières de son administration, en étudiant la grande question du budget et de l'impôt, il avait donné son attention à tous les éléments dont ils se constituent : les douanes, les droits de mutation, le timbre, la contribution directe et indirecte. Abordant aussi cette science si problématique et pourtant si sûre d'elle-même qu'on appelle l'économie politique, Sallenauve s'était également rendu compte de toutes les sources qui contribuent à former le grand fleuve de la richesse nationale, et, à ce compte, la question des mines, objet, dans le moment, des préoccupations de M. de Camps, n'avait pu être négligée par lui. On peut se figurer l'admiration du maître de forges, qui s'était trop exclusivement occupé de la question des fers pour n'avoir beaucoup pas à apprendre dans les autres branches de la métallurgie, quand il entendit le jeune député lui faire, sur les richesses de notre sol, une sorte de conte des *Mille et une Nuits*, qui, passé au contrôle de la science, ne serait pourtant qu'une très-positive réalité.

— Comment, monsieur, vous croyez, s'écria M. Octave de Camps, qu'indépendamment de nos mines de charbon et de fer, nous possédons aussi des mines de cuivre, de plomb, voire des mines d'argent?

— Si vous voulez, monsieur, répondit Sallenauve, consulter quelques hommes spéciaux, ils vous apprendront que ni les gîtes si vantés de la Bohême et de la Saxe, ni ceux de la Russie et de la Hongrie ne sont comparables à ceux que renferment chez nous les Pyrénées; les Alpes, depuis Briançon jusqu'à l'Isère; les Cévennes, surtout du côté de la Lozère; le Puy-de-Dôme, la Bretagne, les Vosges. Dans les Vosges, notamment près de la ville de Saint-Dié, je puis vous citer un seul filon de minerai d'argent qui se développe suivant une puissance de cinquante à quatre-vingts mètres, dans une longueur de treize kilomètres.

— Mais, monsieur, comment ces nombreuses richesses métalliques peuvent-elles n'être pas exploitées?

— Elles l'ont été, répondit Sallenauve, à des époques lointaines, surtout pendant la domination romaine dans les Gaules. Abandonnée lors de la chute de l'empire romain, leur exploitation a été reprise pendant le moyen âge par les seigneurs et par le clergé; puis, durant la lutte de la féodalité contre le pouvoir royal et pendant les longues guerres civiles qui ont désolé la France, cette exploitation a de nouveau été suspendue, sans que depuis on s'en soit occupé.

— Et vous êtes sûr de ce que vous affirmez?

— Les auteurs anciens, Strabon et les autres, parlent tous de ces mines, la tradition de leur exploitation est encore vivante dans les pays où elles sont situées; les décrets des empereurs et les ordonnances de nos rois font foi de leur existence et de l'importance de leurs produits; en certains lieux, se rencontrent des preuves plus matérielles dans des excavations d'une longueur et d'une profondeur considérables, dans des galeries et des salles taillées dans le roc vif, enfin dans la trace multipliée de ces immenses travaux qui ont immortalisé l'industrie romaine. A quoi il faut ajouter que les études modernes de la science géologique ont partout confirmé et complété ces irréfragables indications.

L'imagination de M. Octave de Camps, qu'avait assez passionné une simple mine de fer pour lui faire faire le voyage de Paris et le décider à se poser en solliciteur auprès d'un gouvernement qu'il méprisait, s'allumait à la révélation de toutes ces richesses enfouies, et il allait demander à son initiateur ses idées sur la manière d'en

aborder l'extraction, si étrangement négligée, quand, par une coïncidence qui n'a rien d'imprévu pour le lecteur, Lucas, ouvrant à deux battants les portes du salon, annonça de sa voix la plus haute et la plus solennelle :

— M. le ministre des travaux publics.

L'effet produit dans l'assemblée fut tellement électrique, qu'il retentit jusque dans le tête-à-tête des deux causeurs.

— Que je voie un peu la figure de ce petit Rastignac, devenu homme d'État, dit négligemment M. Octave de Camps en se levant.

Mais, au fond, il pensait que c'était une occasion d'aborder le ministre introuvable en vertu du grand principe : « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras; » il laissait sommeiller les richesses cachées que venait de lui révéler Sallenauve, et retournait à sa mine de fer. De son côté, le député entrevit comme inévitable un abordage ministériel; il lui semblait impossible que le zèle conservateur de M. de l'Estorade ne cherchât pas à le lui ménager. Or, que diraient ses amis de l'opposition à la nouvelle, le lendemain répandue, qu'un représentant de la gauche avancée avait eu, dans son salon, une conférence avec un des ministres les plus renommés par son ardeur et son habileté à procurer des conversions politiques? Déjà, dans les bureaux du *National,* Sallenauve avait eu un avant-goût de la tolérance de son parti en s'entendant insinuer que les allures de modération promises par sa profession de foi électorale, à sa conduite parlementaire, ne devaient pas être prises au pied de la lettre et auraient bientôt fait de créer autour de lui le vide, s'il prétendait mettre d'accord leur pratique et la théorie. Préoccupé, d'ailleurs, comme il l'était de Marie-Gaston, après avoir fait au bal de Naïs acte d'apparition, il avait hâte de retourner à Ville-d'Avray : par toutes ces raisons, il se résolut à profiter de l'émoi général pour faire retraite; et, par une manœuvre habile et sournoise, déjà il avait gagné la porte du salon et pensait s'esquiver sans être aperçu. Mais il avait compté sans Naïs, à laquelle il avait imprudemment promis de danser une contredanse avec elle. Cette petite fille, au moment où il tournait le bouton de la serrure, commença à sonner l'alarme, et M. de l'Estorade, avec l'empressement que l'on peut croire, se mit de la partie pour empêcher cette désertion. Voyant sa sortie manquée, Sallenauve eut peur

qu'une retraite qui tournait à faire événement n'eût un air de puritanisme qui pourrait être trouvé de mauvais goût; au risque donc de ce qui pourrait arriver, il se laissa réintégrer sur la liste des danseurs de Naïs et se décida à rester.

M. de l'Estorade savait Sallenauve trop intelligent pour espérer le faire dupe d'aucune des finesses qu'il eût employées pour amener sa rencontre avec le ministre. Il procéda donc sans aucun détour, et, un quart d'heure après l'arrivée de Rastignac, son bras passé sous celui de l'homme d'État, il abordait le député en lui disant :

— M. le ministre des travaux publics, qui, avant la bataille, me demande de le présenter à l'un des généraux de l'armée ennemie.

— C'est trop d'honneur que me fait M. le ministre, répondit cérémonieusement Sallenauve. Loin d'être un général, je ne suis qu'un soldat des plus humbles et des plus ignorés.

— Hum! dit le ministre, il me semble pourtant que le combat d'Arcis-sur-Aube n'est pas une petite victoire, et que vous y avez, monsieur, bousculé nos gens d'une étrange façon!

— Il n'y a rien là de bien étonnant : vous avez dû apprendre qu'une sainte combattait pour moi.

— Du reste, reprit Rastignac, je préfère ce résultat à celui que semblait avoir ménagé une personne que je croyais plus habile, et que nous avions envoyée sur les lieux. Il paraît que ce Beauvisage est décidément inepte; il aurait déteint sur nous, si nous l'eussions fait nommer, et, après tout, d'ailleurs, il était centre gauche comme l'avocat Giguet : or, le centre gauche, c'est là notre véritable ennemi, parce que, à travers notre politique, il en veut surtout à nos portefeuilles.

— Oh! fit M. de l'Estorade, d'après ce qu'on vous disait de l'homme, il eût été ce qu'on eût voulu.

— Mais non, mon cher, dit le ministre, ne croyez donc pas ça; les sots tiennent souvent beaucoup plus qu'on ne pense au drapeau sous lequel ils se sont enrôlés. Passer à l'ennemi, c'est choisir, et cela suppose encore une opération d'esprit assez compliquée; il est beaucoup plus simple de s'entêter.

— Je suis de l'avis de M. le ministre, dit Sallenauve : l'extrême innocence et l'extrême rouerie se défendent également bien contre la séduction.

— Vous tuez votre homme en douceur, dit M. de l'Estorade à Sallenauve en lui frappant sur l'épaule.

Puis, voyant ou ayant l'air de voir, dans la glace placée au-dessus d'une cheminée devant laquelle se passait la scène, un signe qu'on lui aurait fait :

— J'y vais, dit-il en parlant par-dessus son épaule ; et, les deux adversaires ainsi accrochés, il s'éloigna comme s'il venait d'être mis en réquisition pour quelque devoir de maître de maison.

Sallenauve ne voulut pas avoir l'air d'une pensionnaire s'épouvantant à l'idée de se trouver seule avec un *monsieur;* puisque la rencontre était faite, il se décida à la subir de bonne grâce, et, prenant le premier la parole, il demanda si le ministère, pour la session qui s'ouvrait dans quelques jours, avait préparé un grand nombre de projets de loi.

— Très-peu, répondit le ministre. De bonne foi, nous ne pensions pas rester aux affaires; nous avions fait une élection, parce que, dans l'espèce de désarroi où la presse a fini par jeter l'opinion publique, notre devoir constitutionnel était de la forcer à se reconstituer, à compter avec elle-même en la consultant; mais, véritablement, nous ne pensions pas que l'épreuve nous fût favorable, et notre victoire, il faut bien l'avouer, nous prend tout à fait au dépourvu.

— Vous avez fait, dit en riant Sallenauve, comme ce paysan qui, croyant à la fin du monde, n'avait pas jugé utile d'ensemencer son champ.

— Oh! pour nous, dit modestement Rastignac, notre retraite n'était pas la fin du monde. Nous croyons qu'après nous il y a des gens, et beaucoup, qui sont très-capables de gouverner; seulement, comme dans cette ville de transit qu'on appelle le pouvoir, nous pensions ne donner qu'un très-petit nombre de représentations, nous n'avions déballé ni nos décorations ni nos costumes. D'ailleurs, la session, de toute façon, ne devait pas être une session d'affaires; la question se trouve maintenant posée entre ce qu'on appelle le château, l'influence personnelle, et la doctrine de la suprématie parlementaire. Cette question viendra naturellement à l'occasion du vote des fonds secrets. Quand, de façon ou d'autre, elle aura été tranchée, qu'on aura voté le budget et

quelques lois d'intérêt secondaire, le Parlement aura encore bien fait sa tâche; car il aura mis fin à une lutte désolante, et le pays, une fois pour toutes, saura auquel des deux pouvoirs il peut le plus sûrement demander le développement de sa prospérité.

— Et vous croyez, demanda Sallenauve, dans l'économie d'un gouvernement pondéré, que cette question est bien utile à poser?

— Mais, répondit Rastignac, ce n'est pas nous qui l'avons sou levée; elle est née peut-être des circonstances, beaucoup de l'impatience de quelques ambitions et aussi de la tactique des partis.

— De telle sorte qu'à votre avis, monsieur le ministre, l'un des adversaires n'est coupable de rien et n'a absolument rien à se reprocher?

— Vous êtes républicain, répondit Rastignac, ennemi par conséquent *a priori* de la dynastie; ce serait, je pense, perdre mon temps que de vouloir redresser vos idées au sujet de la politique que vous lui reprochez.

— Vous vous trompez, dit le député républicain théorique, d'occasion, d'avenir, je n'ai préventivement aucune haine contre la dynastie régnante; je trouve même que, dans son passé panaché, si je puis ainsi parler, d'affinités royales et de révolution, il y avait tout ce qu'il fallait pour répondre aux instincts à la fois libéraux et monarchiques du pays; mais vous auriez bien de la peine à me persuader que, dans le chef actuel de cette dynastie, ne se rencontrent pas de ces idées excessives d'influence personnelle qui, à la longue, minent, dénaturent et font crouler les plus belles comme les plus fortes institutions.

— Oui, dit ironiquement Rastignac, et on les sauve avec la fameuse maxime du député de Sancerre : « Le roi règne et ne gouverne pas! »

Soit qu'il se lassât de causer debout, soit qu'il voulût témoigner de son aisance à se démêler du traquenard qui évidemment lui avait été préparé, Sallenauve, avant de répondre, approcha un fauteuil pour son interlocuteur, et, après s'être lui-même assis, il reprit :

— Voulez-vous, monsieur, me permettre de vous citer l'exemple

d'une autre conduite royale, celle d'un prince qui ne passait pas pour trop indifférent aux prérogatives de sa couronne, et qui n'était pas non plus très-ignorant du mécanisme constitutionnel : d'abord, parce que, ainsi que le roi aujourd'hui régnant, il n'était ignorant sur aucune espèce de sujet, et ensuite, parce que ce mécanisme, il l'avait lui-même importé dans notre pays?

— Louis XVIII, dit Rastignac, ou, comme disent les journaux, « l'illustre auteur de la Charte »?

— Précisément, répondit Sallenauve; me feriez-vous l'honneur de me dire où il est mort?

— Parbleu! aux Tuileries.

— Et son successeur?

— En exil!... Oh! je vous voir venir.

— Ma conclusion n'est pas, en effet, difficile à deviner; mais, monsieur le ministre, avez-vous bien remarqué la déduction de cette existence royale, pour laquelle, en mon particulier, je professe le respect le plus absolu? Louis XVIII n'était pas un roi citoyen. Il avait octroyé sa Charte et ne l'avait pas consentie; né bien plus près de la couronne que le prince dont je signale la regrettable tendance, il devait partager plus profondément les idées, les préjugés, les infatuations de cour; de sa personne, ce qui en France est une déchéance princière, il était ridicule; il essuyait les plâtres d'un nouveau régime, succédait à un gouvernement qui avait enivré le pays de cette belle fumée dorée qu'on appelle la gloire; et, s'il n'était pas ramené par l'étranger, il revenait au moins à la suite d'une invasion de l'Europe armée. Maintenant, voulez-vous que je vous dise pourquoi, malgré tous ces péchés originels et malgré la conspiration permanente dirigée contre son gouvernement, il lui a été donné de mourir tranquillement sous son baldaquin des Tuileries?

— Parce qu'il a été constitutionnel? fit Rastignac avec un léger mouvement d'épaules; mais pouvez-vous dire que nous ne le sommes pas?

— Dans la lettre, oui; dans l'esprit, non. Quand Louis XVIII avait donné sa confiance à un ministre, cette confiance, il la lui délivrait tout entière, ne trichait pas avec lui, jouait son jeu à outrance, témoin la fameuse ordonnance du 5 septembre et le ren-

voi de la Chambre introuvable, qui était plus royaliste que lui-même, ce qu'il avait le bon esprit de ne vouloir point. Plus tard, un mouvement d'opinion ébranle le ministre qui l'avait poussé dans cette voie; le ministre est son favori, son enfant, comme il l'appelle. Il n'importe : cédant à une nécessité constitutionnelle, après l'avoir emmaillotté de cordons, de titres, de tout ce qui enfin peut servir à amortir la douleur d'une chute, il l'exporte courageusement à l'étranger, et ne creuse pas des souterrains, ne guette pas, ne fait pas naître des occasions pour le ramener subrepticement au pouvoir, où ce ministre ne rentra jamais.

— Pour un homme qui ne nous hait pas, dit Rastignac, vous nous traitez d'une façon assez rude; nous serions presque parjures au pacte constitutionnel; et notre politique, à votre avis, ambiguë, tortueuse, nous donnerait de certains rapports éloignés avec M. Doublemain, le greffier du *Mariage de Figaro*.

— Je n'affirmerais pas, répliqua Sallenauve, que le mal fût si profond et vînt de si loin; peut-être simplement *sommes-nous un faiseur*, le mot pris, bien entendu, dans le sens d'un homme qui aime à faire, à se mêler.

— Eh! monsieur, si nous sommes le politique le plus habile de notre royaume!

— Cela ne fait pas, monsieur le ministre, qu'à son tour notre royaume, qui est tout le monde, n'ait pas quelquefois la chance d'être aussi habile que nous.

— Parbleu! dit Rastignac de ce ton qui semble marquer un point culminant dans une conversation, je voudrais bien pouvoir réaliser un rêve...

— Qui serait? demanda Sallenauve.

— De vous voir directement aux prises avec cette habileté soi-disant tracassière dont vous me paraissez faire un si mince état.

— Vous savez, monsieur le ministre, que les trois quarts de la vie se passent à rêver l'impossible.

— Impossible, pourquoi? seriez-vous le premier homme de l'opposition qu'on eût vu aux Tuileries? et une invitation à dîner bien publique, bien ostensible, qui, en vous rapprochant de ce que vous jugez mal à distance...?

— J'aurais l'honneur de refuser, interrompit Sallenauve.

Et il accentua son *J'aurais l'honneur,* de manière à bien donner son sens à ce mot.

— Vous voilà bien tous, gens de l'opposition! s'écria le ministre, ne voulant pas vous éclairer quand l'occasion s'en présente, ou, pour mieux dire, ne le pouvant pas...

— Vous trouvez-vous bien éclairé, monsieur le ministre, quand, le soir, en passant devant l'officine d'un pharmacien, vous recevez dans les yeux un rayon de ces bocaux gigantesques qui semblent avoir été inventés pour éborgner les gens?

— Ce n'est pas nos rayons qui vous font peur, c'est la lanterne sourde de votre parti faisant sa ronde.

— Il peut y avoir du vrai dans ce que vous dites, monsieur le ministre; un parti et l'homme qui a aspiré à l'honneur de le représenter sont, après tout, des gens mariés, qui, pour bien vivre ensemble, se doivent mutuellement égards, franchise, fidélité, au fond comme en la forme.

— Eh bien, essayez d'être modéré; votre rêve, aussi, est bien autrement impossible à réaliser que le mien, et vous me direz des nouvelles des égards de votre chaste moitié.

— S'il est un malheur auquel j'aie dû m'attendre, c'est assurément celui-là.

— Vous croyez! et qu'avec les sentiments élevés et généreux que tout indique en vous, vous resteriez impassible même à la calomnie, qui déjà peut-être aiguise ses traits?

— Est-ce que vous-même, monsieur le ministre, n'avez pas quelquefois éprouvé son venin; et vous êtes-vous pour cela détourné de votre voie?

— Mais, dit Rastignac d'un air de confidence et en baissant la voix, si je vous disais que déjà j'ai eu à me défendre d'empressements officieux s'offrant à aller remuer dans votre vie privée certains côtés qui, pour être un peu moins bien en lumière que le reste, ont paru merveilleusement disposés pour y dresser des guets-apens!...

— Je ne vous remercie pas, monsieur le ministre, de l'honneur que vous vous êtes fait en recevant avec mépris les propositions de ces officieux, qui ne sont pas de mon parti, qui ne sont pas du vôtre, qui ne sont que du parti de leurs honteux appétits et de leurs inté-

rêts; mais, quand, par impossible, ils auraient trouvé auprès de vous quelque ouverture, croyez que les déterminations prises avec ma conscience n'avaient pas la chance d'en être affectées.

— Mais votre parti, veuillez donc en considérer les éléments : un ramassis d'ambitions déçues, de convoitises brutales, de plagiaires de 93, de despotes déguisés en amants de la liberté.

— Mon parti n'a pas et veut acquérir; le vôtre s'appelle le parti conservateur, et il a raison, sa grande étude étant de conserver le pouvoir, les places, la fortune, enfin tout ce qu'il détient; mais au fond, monsieur, la cuisine est la même, il faut la manger et ne la point voir faire, car la Bruyère l'a dit : « Si vous voyez le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletés! quel dégoût! »

— Du moins, monsieur, nous ne sommes point une impasse, nous ouvrons sur quelque chose. Plus vous serez élevé par le caractère et par l'intelligence, moins on vous laissera passer, traînant à votre suite votre bande de démocrates, car son avénement ne serait pas un changement de politique, ce serait une révolution.

— Mais qui vous a dit que je voulusse arriver quelque part?

— Comment, marcher pour n'arriver point! Mais un certain développement de facultés ne donne pas seulement le droit, il crée le devoir de prétendre à la direction des affaires.

— Surveiller cette direction est encore un rôle utile et, je dois ajouter, assez occupant.

— Vous n'imaginez pas, monsieur, dit alors Rastignac avec bonhomie, qu'avec Beauvisage je me fusse mis autant en peine d'avoir raison; il est vrai de dire aussi qu'il m'eût rendu la besogne moins rude.

— Du rapprochement que le hasard a amené entre nous, répondit Sallenauve, résultera du moins ce bénéfice, que nous nous serons connus, et que nos futures rencontres seront ainsi engagées à être courtoises, ce qui ne gâte rien à l'énergie des convictions.

— Je devrai donc dire au roi, car j'avais de sa haute volonté mission spéciale...

Rastignac ne put achever sa phrase, où il tirait en quelque sorte sa dernière cartouche; au bruit de l'orchestre jouant la ritournelle d'un quadrille, Naïs accourut et, lui faisant une coquette révérence :

— Monsieur le ministre, dit-elle, je suis bien fâchée, mais vous avez pris mon danseur, il faut me le rendre; il est inscrit pour la onzième contredanse, et, quand je manque un tour, ça fait ensuite des confusions terribles.

— Vous permettez, monsieur? dit Sallenauve en riant. Vous le voyez : je ne suis pas un républicain très-farouche.

Et il suivit Naïs, qui l'entraînait en le tenant par la main.

Madame de l'Estorade avait eu une attention délicate : comprenant ce que la complaisance de Sallenauve pour la fantaisie de Naïs pourrait coûter à sa gravité, elle s'était arrangée de manière que quelques *papas* et *mamans* figurassent avec lui dans la contredanse où il s'était laissé fourvoyer; et elle-même, avec le jeune Écossais aux billets blancs, qui, sans qu'elle s'en doutât, était bien capable de la compromettre, fit, pour parler le langage technique, vis-à-vis à sa fille, qui rayonnait d'orgueil et de joie. Dans un moment où, par la combinaison des figures, Naïs était amenée à donner la main à sa mère :

— Pauvre maman, lui dit-elle en la lui serrant d'un mouvement passionné, sans *lui* pourtant, tu ne m'aurais pas là!

L'imprévu et la forme de ce souvenir agirent si vivement sur madame de l'Estorade, que, reprise de ce saisissement nerveux qu'elle avait éprouvé lors de l'accident de sa fille, elle fut obligée de gagner un siége. L'ayant vue changer de couleur, Sallenauve, Naïs et madame Octave de Camps coururent à elle pour savoir si elle se sentait indisposée.

— Ce n'est rien, répondit madame de l'Estorade en s'adressant à Sallenauve : c'est cette petite, qui m'a rappelé l'immense obligation que nous vous avons : « *Sans lui*, a-t-elle eu l'idée de me dire, pauvre maman, tu ne m'aurais pas là! » Et, en effet, monsieur, sans votre généreux courage, aujourd'hui où serait cette enfant?

— Voyons, voyons, de la raison! dit madame Octave de Camps, en remarquant dans la voix de son amie quelque chose d'entrecoupé et de convulsif; y a-t-il du bon sens, de se mettre dans un pareil état pour une parole de petite fille!

— Elle vaut mieux que nous, répliqua madame de l'Estorade en recevant dans ses bras Naïs, qui lui disait aussi : « Voyons, maman, de la raison! » — Il n'y a rien au monde, continua la

comtesse, qu'elle mette au-dessus de son sauveur; tandis que son père et moi, c'est bien juste si nous lui avons fait comprendre notre reconnaissance.

— Mais vous m'avez comblé, madame, répondit poliment Sallenauve.

— Comblé? dit Naïs en remuant sa jolie tête d'un petit air de doute. Si quelqu'un me sauvait ma fille, je serais avec lui bien autrement!

— Naïs, dit avec autorité madame Octave de Camps, les enfants doivent écouter et se taire, quand on ne leur demande pas leur avis.

— Qu'y a-t-il donc? dit M. de l'Estorade, qui, à ce moment, vint se joindre au groupe.

— Rien, dit madame de Camps, un éblouissement qui a pris Renée en dansant.

— Eh bien, est-ce passé?

— Oui, je suis tout à fait bien, répondit madame de l'Estorade.

— Alors, venez donc dire adieu à madame de Rastignac, qui se prépare à s'en aller.

Dans son empressement à se rendre auprès de la femme du ministre, M. de l'Estorade ne pensa pas à donner le bras à la sienne; Sallenauve fut mieux inspiré. Tout en marchant, précédé de son mari, qui ne pouvait l'entendre :

— Vous avez causé longtemps avec M. de Rastignac, dit madame de l'Estorade; il aura sans doute tenté de pratiquer sur vous quelque séduction?

— Pensez-vous, répondit Sallenauve, qu'il ait réussi?

— Non, mais ces essais de captation sont toujours désagréables; je vous prie de croire que je n'étais pas du complot. Je ne suis pas aussi furieusement ministérielle que mon mari.

— Ni moi si furieusement révolutionnaire que l'on semble se le figurer.

— Pourvu que cette ennuyeuse politique, qui plus d'une fois vous mettra en dissentiment avec M. de l'Estorade, n'aille pas vous dégoûter de compter parmi nos amis!

— C'est un honneur, madame, dont on est trop heureux.

— Ce n'est pas de l'honneur, c'est du plaisir qu'il faut y trouver!

fit vivement madame de l'Estorade. Je dirai comme Naïs : Si j'avais sauvé la fille de quelqu'un, je serais avec lui moins cérémonieux.

Cela dit, sans écouter la réponse, elle dégagea vivement son bras de celui de Sallenauve, et le laissa un peu étonné de l'accent avec lequel elle avait parlé. En voyant madame de l'Estorade aussi complétement docile aux conseils, peut-être plus spirituels que prudents, de madame Octave, il nous paraît peu probable que nos lecteurs se soient beaucoup étonnés. Impossible, en effet, que dès longtemps ils n'aient pas entrevu un certain entraînement éprouvé par la froide comtesse non-seulement pour le sauveur de sa fille, mais aussi pour l'homme qui, dans des conditions si singulières et si romanesques, s'était recommandé à son attention. Personne assurément n'a, comme elle, été la dupe de cette sécurité que la certitude de la parfaite indifférence de Sallenauve avait fini par lui inspirer. Cette assurance de n'être point convoitée par lui était justement le seul piége où elle pût se prendre ; soupirant déclaré, il eût été pour elle mille fois moins dangereux. A bien y regarder, madame de l'Estorade était loin d'être une de ces natures impassibles qui, en dehors des sentiments de famille, résistent à toute vive communication d'affectuosité. Beauté presque espagnole, elle avait des yeux dont son amie Louise de Chaulieu disait gaiement qu'ils faisaient mûrir les pêches quand elle les regardait ; sa froideur n'était donc pas ce que les médecins appellent congéniale, elle était un tempérament acquis. Mariée par raison à un homme dont on a déjà entrevu toutes les insuffisances morales, contrairement à un fameux axiome d'opéra-comique, elle avait fait pour lui de l'amour avec la pitié, et, au moyen d'une sorte d'atrophie de cœur qu'elle avait su se ménager, jusqu'au moment critique où nous la voyons arrivée, elle était parvenue, sans broncher, à rendre M. de l'Estorade le plus heureux des maris. Dans le même intérêt, elle avait exalté chez elle le sentiment maternel dans un degré à peine croyable, et, par là, elle avait trouvé le moyen de tromper d'autres instincts ; mais, dans le succès avec lequel elle avait jusqu'alors accompli sa rude tâche, il fallait surtout faire entrer en ligne de compte *la circonstance* de Louise de Chaulieu. Pour elle, cette pauvre affolée avait été l'esclave ivre dont les Spartiates faisaient une leçon vivante à leurs enfants, et entre les deux amies s'était

tacitement installée une sorte de gageure. Louise de Chaulieu ayant pris le rôle de la passion échappée, madame de l'Estorade s'était réservé celui de la raison supérieure, et, pour gagner le pari, elle avait eu des courages de bon sens et de sagesse qui, sans cette excitation, lui eussent peut-être beaucoup plus coûté. A l'âge où elle était parvenue et avec sa longue habitude de se maîtriser, on comprend que, voyant venir à elle, par le grand chemin, cet amour contre lequel elle avait tant prêché, elle l'eût aussitôt reconnu et rudement éconduit; mais un homme qui n'éprouvait rien pour elle, tout en la trouvant belle jusqu'à l'idéal, et qui peut-être même aimait ailleurs; un homme qui avait arraché sa fille à la mort et qui ne prétendait à aucune récompense: qui était grave, sérieux, et occupé d'une absorbante entreprise; le moyen, quand il arrivait ainsi, par la traverse, de le trouver redoutable, et de ne pas lui accorder à première réquisition le tiède sentiment de l'amitié?

Cependant, sur la route de Ville-d'Avray, où, dominé par la préoccupation que lui causait son ami, Sallenauve avait voulu se rendre malgré l'heure tardive, voici ce qui se passait:

En récapitulant les événements de sa soirée, on comprend que le député ne dut pas donner une grande attention et à la tentative de Rastignac et aux airs passionnés de Naïs, qui, tout au plus, auraient pu servir à le rendre ridicule; mais il n'en était pas de même pour l'explosion de vive reconnaissance que venait d'avoir avec lui madame de l'Estorade, et cette gratitude si chaleureusement exprimée, il y pensait. Sans avoir eu précisément à se plaindre de l'attitude de la comtesse à son égard, jamais Sallenauve ne l'avait trouvée pour lui bien chaleureuse, et il l'avait jugée à travers l'opinion que généralement le monde avait de sa personne et de son caractère. En elle, il n'avait donc vu qu'une femme très-distinguée par l'intelligence, mais complétement paralysée du côté du cœur, grâce à l'amour absorbant et exclusif dont elle était possédée pour ses enfants. « La *glaciale* madame de l'Estorade, » avait-il écrit une fois à Marie-Gaston; et c'était bien juste si jamais il avait pensé à en faire une amie, dans l'acception masculine du mot. D'ailleurs, ce n'était pas seulement du côté de madame de l'Estorade, c'était aussi du côté de son mari que Sallenauve avait eu des doutes rela-

tivement à l'avenir et à la durée de la liaison commencée avec eux. « La politique nous brouillera, » s'était-il dit souvent, et l'on peut se rappeler une autre de ses lettres où ce dénoûment était par lui envisagé avec une certaine amertume. Lors donc que madame de l'Estorade avait paru l'encourager d'une manière si prononcée à se placer vis-à-vis d'elle sur un pied d'intimité plus expansive, ce qui l'avait surtout étonné, c'était le soin qu'elle avait pris de marquer entre le procédé probable de son mari et le sien propre une différence bien tranchée. Pour dire, avec l'émotion qu'elle y avait mise, cette phrase si obligeante : « Pourvu que cette ennuyeuse politique ne vous dégoûte pas d'être de nos amis, » il fallait, pensa Sallenauve, supposer chez la femme qui l'avait laissée tomber de sa bouche plus de cœur qu'on ne lui en accordait d'ordinaire, et cette *déclaration d'amitié* ne lui parut pas devoir être prise pour une banalité de salon, ou pour l'expression irréfléchie d'un entraînement passager et fugitif, comme le mouvement de nerfs qui en avait été le point de départ.

Sa bonne fortune ainsi analysée, pour rendre en quelque sorte sa politesse à madame de l'Estorade, l'homme d'État ne dédaigna pas de descendre à une remarque peu conséquente, il faut en convenir, et à sa gravité ordinaire et à certains souvenirs de sa vie. Il se rappela qu'à Rome, plus d'une fois, il avait vu aussi danser mademoiselle de Lanty, et, comparaison faite de l'original à la copie, il constata, non sans quelque complaisance, qu'au bal, malgré la différence d'âge, il n'avait pas été frappé, chez la jeune fille, d'un air plus virginal et d'un ensemble de tournure plus élégant et plus gracieux. A ce compte, pour les lecteurs un peu prévoyants, qui dès longtemps ont pu soupçonner qu'entre ces deux natures si contenues, et en apparence si bien gardées par leur passé respectif, pouvait à la longue s'opérer un contact de cœur plus étroit, n'y aurait-il pas lieu de constater une certaine progression venant de s'opérer au milieu de leur gravitation, jusqu'ici à peine sensible? Ce sera, si l'on veut, par pure déférence pour les conseils de madame de Camps que madame de l'Estorade avait été amenée à modifier complétement ses sévères dispositions; mais, à moins d'admettre une lointaine atteinte du sentiment dont son amie avait insinué l'existence, resterait-il croyable qu'elle eût donné à la ma-

nifestation de cette bienveillance inspirée une animation si singulière, et que, sur une simple parole de sa fille, ses nerfs, par lesquels elle s'était laissé surprendre, se fussent montés à ce point?

De son côté, avant même d'avoir pris possession de la situation privilégiée qui lui était dénoncée et offerte avec tant d'abandon, voilà M. le député entraîné à prêter à des grâces extérieures une attention, sinon très-imprudente, au moins très-inutile, car le fond de la thèse prêchée par madame de Camps était vrai : « L'amitié d'homme à femme n'est ni une illusion impossible ni un abîme toujours ouvert. » Mais, à la pratique, il faut le remarquer, ce sentiment dont on se leurre devient souvent un pont bien étroit jeté sans appui fixe au-dessus d'un torrent, et, pour le passer sans encombre, ménager de part et d'autre son sang-froid, avoir des nerfs moins irritables que madame de l'Estorade, et ne pas regarder de droite et de gauche, comme venait de faire l'homme d'État, est une sagesse bien nécessaire. De toute cette observation, si subtile qu'elle puisse paraître, il y aurait donc, ce semble, quelque chose à conclure, et la conclusion semblerait être une élévation prochaine de température entre ces deux sympathies jusque-là si négatives et si lentes à se manifester. Mais, en arrivant à Ville-d'Avray, Sallenauve allait se trouver en présence d'un événement étrange; et qui ne sait comment les événements, à l'encontre de notre volonté, disposent souvent de nos résolutions les plus avancées?

Sallenauve ne s'était pas trompé en concevant, sur l'état moral de son ami, de graves sollicitudes.

Lorsque brusquement, et presque aussitôt après la mort de sa femme, Marie-Gaston avait quitté les lieux où s'était accomplie leur cruelle séparation, s'il eût été sage, il eût dû prendre avec lui-même l'engagement de ne les revoir jamais. La nature, l'ordre providentiel, ont voulu qu'en présence des sévérités de la mort, ceux qu'elle vient frapper dans les objets qui leur sont chers, quand ils acceptent le décret avec cette résignation qui doit être attendue pour l'exécution de toute loi nécessaire, ne restent pas longtemps sous l'influence de la même vivacité d'impression. Rousseau l'a dit dans sa fameuse lettre contre le *suicide* : « La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir, sont des douleurs peu durables, qui ne

s'enracinent jamais dans l'âme, et l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. » Mais cela cesse d'être vrai pour les imprudents, qui, voulant échapper à la première morsure de la douleur, cherchent à s'y soustraire ou par la fuite ou par quelque violente distraction. Toute souffrance morale est une sorte de maladie qui, ayant le temps pour spécifique, s'use et s'éteint d'elle-même, comme tout ce qui est violent. Au contraire, si, au lieu de la laisser se consumer lentement et sur place, on l'attise par le mouvement ou par des remèdes extrêmes, on gêne l'action de la nature; on se prive de ce bénéfice d'oubli relatif promis à ceux qui savent se laisser souffrir, et l'on en arrive à transformer en une affection chronique, dont les ravages, pour être déguisés, n'en sont pas moins profonds, un mal aigu dont on a contrarié la crise salutaire. L'imagination vient alors se mettre de la partie avec le cœur, et, comme celui-ci, de sa nature, est borné, tandis que l'autre est infinie, nul moyen de calculer, sous l'empire bientôt prédominant de cette furieuse, la violence des impressions auxquelles l'homme peut être livré. En parcourant cette habitation où, après deux ans d'absence, il s'était figuré ne plus trouver que la mélancolie des souvenirs, Marie-Gaston n'avait pu faire un pas, rencontrer sur son chemin un objet sans qu'à la fois tous ses jours de bonheur et le dénoûment funeste qui les avait couronnés vinssent se dresser devant lui. Dans les fleurs que sa femme avait aimées, dans ces gazons, dans ces arbres reverdis au souffle de la tiède haleine de mai, tandis que celle qui avait créé toute cette belle nature était étendue sous la terre froide, dans toutes les élégances rassemblées à plaisir pour orner ce merveilleux nid de ses amours, il y avait, pour l'absent qui avait osé revenir affronter sa dangereuse atmosphère, comme un chœur de lamentations et comme un long hurlement de deuil. Épouvanté à mi-chemin par le vertige de douleur dont il s'était trouvé saisi, Marie-Gaston, comme l'avait très-bien remarqué Sallenauve, n'avait point osé gravir le dernier degré de son calvaire. Au loin, on l'avait vu froidement occupé à dresser le devis de la sépulture domestique qu'avec le concours de son ami il avait rêvé d'élever aux restes mortels de sa Louise aimée, et maintenant il ne pouvait pas prendre sur lui d'aller leur rendre un pieux hommage dans le cimetière

du village où ils avaient été déposés. Tout était donc à craindre d'une douleur qui, au lieu de s'assoupir sous la main du temps, allait, au contraire, s'exaspérant par sa durée même, où elle semblait, en quelque sorte, avoir retrempé son aiguillon. Aussi, à mesure que Sallenauve approchait de la triste maison, cessant de penser à lui-même et aux joies ou aux mécomptes que l'avenir pouvait lui tenir en réserve, il se sentait plus tourmenté d'une vague inquiétude, et deux ou trois fois il avait dit au cocher qui le conduisait de pousser ses chevaux et de se hâter d'arriver.

La porte lui fut ouverte par Philippe, ce vieux domestique qui, déjà du temps de madame Marie-Gaston, était majordome de la maison.

— Votre maître, comment va-t-il? lui demanda Sallenauve.

— Parti, monsieur! répondit Philippe.

— Comment, parti?

— Oui, monsieur, avec cet Anglais que monsieur a laissé tantôt avec lui.

— Mais sans rien faire dire pour moi, sans que vous sachiez où ils sont allés?

— Après le dîner, qui s'était bien passé, monsieur tout à coup a donné l'ordre de lui arranger dans une malle quelques effets de voyage; lui-même a mis la main à ces dispositions. Pendant ce temps, l'Anglais, après avoir dit qu'il allait dans le parc fumer un cigare, m'a demandé mystérieusement où il pourrait écrire hors de la vue de monsieur. Je l'ai conduit dans ma chambre, sans oser l'interroger sur le but de ce voyage, car je n'ai jamais vu personne ayant l'air moins communicatif et moins accueillant. La lettre faite, tout était prêt; alors, sans me donner aucune explication, ces deux messieurs sont montés dans la voiture de l'Anglais, et j'ai entendu qu'on disait au cocher : « A Paris! »

— Mais cette lettre? fit Sallenauve.

— Elle est à l'adresse de monsieur, et l'Anglais me l'a remise en cachette, comme il l'avait écrite.

— Donnez donc, mon cher! dit vivement Sallenauve, qui, sans quitter l'antichambre où il s'était arrêté pour questionner Philippe, se mit à lire avec émoi.

La lettre lue, sa figure parut à Philippe toute bouleversée.

— Empêchez qu'on ne dételle, dit-il.

Et il se mit à lire une seconde fois.

Comme le vieux domestique revenait après avoir exécuté l'ordre qu'il avait reçu :

— A quelle heure sont-ils partis? demanda Sallenauve.

— Sur les neuf heures.

— Trois heures d'avance, se dit à lui-même le député en regardant à sa montre, qui marquait minuit et quelque chose.

Et il se dirigea vers la voiture qui allait l'emmener. Au moment où il y montait :

— Monsieur, se décida à dire le majordome, n'a rien appris de fâcheux par cette lettre?

— Non, mais votre maître pourra être absent pendant quelque temps; ayez soin de tenir la maison bien en ordre.

Ensuite, comme les deux voyageurs qui l'avaient précédé, il dit au cocher :

— A Paris!

Le lendemain matin, d'assez bonne heure, dans son cabinet, M. de l'Estorade s'occupait à un soin étrange. On se rappelle que le jour où Sallenauve lui avait fait parvenir la statuette de madame de l'Estorade, jamais il n'avait su trouver une place où, à son gré, le chef-d'œuvre fût assez en lumière. Depuis le moment où Rastignac lui avait insinué que sa liaison avec le sculpteur devenu député pouvait le mettre mal en cour, il en était venu à trouver, avec son fils Armand, que l'artiste avait donné à madame de l'Estorade un air de grisette; mais, maintenant que, par sa résistance aux enlacements ministériels, Sallenauve s'était posé en adversaire irrémédiable du gouvernement, sa statuette, dont il est vrai de dire que la poussière avait un peu altéré la fraîcheur et l'aspect, ne paraissait plus au pair de France chose montrable, et le digne homme s'ingéniait à découvrir un coin reculé où, sans se donner le ridicule de la faire complétement disparaître, il pût néanmoins la placer hors de la vue des visiteurs, de manière à être dispensé de dire le nom de l'auteur, qui lui était demandé par tout venant. Il était donc juché sur le plus haut degré d'une échelle de bibliothèque, tenant entre ses mains le cadeau du sculpteur et se disposant à le reléguer sur le haut d'une armoire. Là, ce malheureux

plâtre allait être déporté en la compagnie d'un courlis et d'un cormoran tués par Armand aux vacances précédentes. C'était les débuts de chasse du jeune collégien, et, à ce titre, la satisfaction paternelle leur avait décerné les honneurs de l'*empaillage*. Sur ce, ouvrant la porte du cabinet, Lucas annonce :

— M. Philippe.

L'âge du vieux majordome et la position de confiance qu'il occupait dans la maison de Marie-Gaston avaient paru au factotum de la maison l'Estorade autoriser le *monsieur*, politesse à charge de revanche, bien entendu.

Descendu de ses hauteurs, le pair de France demanda à Philippe ce qui l'amenait et s'il y avait du nouveau à Ville-d'Avray. Le vieux domestique raconta le singulier départ de son maître, suivi du non moins singulier départ de Sallenauve, ayant l'air de courir sur les traces d'une jeune fille enlevée; ensuite il ajouta :

— Ce matin, en rangeant dans la chambre de monsieur, j'ai fait tomber d'un livre une lettre adressée à madame la comtesse. Comme cette lettre était cachetée et toute prête à être envoyée, j'ai pensé que monsieur, dans la hâte de ses préparatifs, avait oublié de me charger de la mettre à la poste. A tout hasard, je l'apporte; peut-être madame la comtesse y trouvera-t-elle quelques explications relatives à ce voyage inattendu, auquel je n'ai pas cessé de rêver toute la nuit.

M. de l'Estorade prit la lettre.

— Trois cachets noirs! dit-il en la retournant.

— Ce n'est pas la couleur qui m'étonne, répondit Philippe. Depuis la mort de madame, monsieur n'a pas quitté le deuil; mais j'avoue que ces trois cachets m'ont aussi paru singuliers.

— C'est bien, dit le pair de France, je remettrai cette lettre à ma femme.

— Si quelque chose s'y trouvait qui pût me rassurer sur le compte de monsieur, demanda Philippe, est-ce que M. le comte aurait la bonté de m'en faire communication?

— Vous pouvez y compter, mon cher... Au revoir.

— Je demande bien pardon à M. le comte d'avoir un avis, reprit le majordome sans accepter le congé qui venait de lui être donné, mais, dans le cas où cette lettre contiendrait quelque mauvaise nou-

velle, M. le comte ne pense-t-il pas qu'il ferait mieux d'en prendre connaissance, afin de pouvoir préparer madame la comtesse?

— Comment! est-ce que vous supposeriez...? demanda M. de l'Estorade sans achever son idée.

— Je ne sais pas, mais monsieur était bien sombre tous ces derniers jours.

— Décacheter une lettre qui ne vous est pas adressée est toujours chose grave, remarqua le président de la cour des comptes. Il y a mieux : celle-ci porte l'adresse de ma femme, mais, par le fait, elle ne lui a pas été envoyée, en sorte que vraiment le cas est embarrassant...

— Si pourtant, en en prenant lecture, on pouvait empêcher un malheur!

— Eh bien, oui! c'est justement ce qui me met en doute.

Madame de l'Estorade trancha la question en entrant. Lucas l'avait déjà mise au courant de la venue du vieux Philippe.

— Qu'y a-t-il donc? demanda la comtesse avec une curiosité assez inquiète.

Les appréhensions que Sallenauve lui avait montrées la veille revenaient toutes à son esprit.

Après que le majordome eut recommencé les explications précédemment données à M. de l'Estorade, elle n'hésita pas à rompre les cachets.

— J'en sais trop maintenant, répondit-elle à son mari, qui voulut lui persuader de n'en rien faire, pour que la pire des certitudes ne soit pas préférable au doute où nous resterions.

Quel que soit le contenu de cette inquiétante épître, rien ne parut s'en refléter sur le visage de la comtesse.

— Vous dites donc, demanda-t-elle à Philippe, que votre maître est parti dans la compagnie de cet Anglais, sans paraître céder à aucune violence?

— Loin de là, madame; il aurait eu plutôt un air assez gai.

— Eh bien, il n'y a rien qui doive nous inquiéter. Cette lettre était écrite depuis longtemps, et, malgré ses trois cachets noirs, elle n'a aucune espèce de sens aujourd'hui.

Philippe salua et sortit. Quand les époux furent seuls :

— Enfin, que vous dit-il? demanda M. de l'Estorade.

Et il fit le mouvement de prendre la lettre restée aux mains de sa femme.

— Non, ne la lisez pas, dit la comtesse sans se prêter à ce désir.

— Mais pourquoi ?

— Elle vous ferait mal. C'est bien assez que j'en aie eu l'émotion, et en présence de ce vieux serviteur encore, devant lequel j'ai dû me contraindre.

— Est-ce qu'elle révélerait un projet de suicide ?

Madame de l'Estorade, sans parler, fit un geste de tête affirmatif.

— Mais un projet actuel, immédiat ?

— La lettre est datée d'hier matin et, selon toute apparence, sans l'intervention vraiment providentielle de cet étranger, hier soir, pendant l'absence de M. de Sallenauve, le malheureux eût accompli sa funeste résolution.

— On ne l'a sans doute enlevé que pour faire obstacle à sa fatale idée ; dès lors, on ne le perdra pas de vue.

— Il faut aussi compter, remarqua madame de l'Estorade, sur l'intervention de M. de Sallenauve, qui probablement les aura rejoints.

— Alors, reprit M. de l'Estorade, cette lettre n'a rien de si terrible.

Et il voulut de nouveau se la faire remettre.

— Mais, dit madame de l'Estorade en retirant sa main, puisque je vous supplie de ne pas la lire ! Pourquoi vouloir se créer des émotions douloureuses ? Ce n'est pas seulement une idée de suicide, c'est un complet dérangement d'esprit qu'accuse notre malheureux ami.

A ce moment, des cris perçants poussés par René, le plus jeune de ses enfants, vinrent mettre madame de l'Estorade dans un de ces émois maternels dont moins que personne elle était capable de maîtriser l'élan.

— Mon Dieu, qu'arrive-t-il ? s'écria-t-elle en se précipitant hors du cabinet.

Moins prompt à s'épouvanter, M. de l'Estorade se contenta d'aller à la porte et de demander à un domestique ce qui se passait.

— Ce n'est rien, monsieur le comte, lui fut-il répondu ; c'est

M. René qui, en voulant fermer un tiroir, s'est pincé le bout du doigt.

Le pair de France ne crut pas devoir se transporter sur le lieu du *sinistre*; il savait qu'en pareil cas, sous peine d'être vivement rabroué, il fallait laisser sa femme donner un libre cours à l'exagération de sa sollicitude maternelle. Comme il revenait prendre place à son bureau, il sentit sous son pied un papier : c'était la fameuse lettre que madame de l'Estorade avait laissée tomber en courant, et dont elle n'avait pu remarquer la chute sur le tapis. L'occasion, et une certaine fatalité qui souvent semble présider à la conduite des choses humaines, le poussant, M. de l'Estorade, qui ne s'expliquait pas la résistance de sa femme, s'empressa de satisfaire sa curiosité. Marie-Gaston écrivait :

« Madame,

» Cette lettre vous semblera moins amusante que celles qui vous étaient adressées par moi d'Arcis-sur-Aube. Il ne faut pourtant pas vous effrayer du parti pris que je vous annonce. Je vais tout simplement rejoindre ma femme, dont je suis séparé depuis trop longtemps, et, ce soir, un peu après minuit, je me serai réuni à elle pour ne plus la quitter. Vous vous êtes dit sans doute, vous et Sallenauve, que j'étais bien singulier de n'avoir pas encore été visiter sa tombe; c'est une remarque que faisaient l'autre jour deux de mes domestiques, qui causaient sans savoir que je les écoutais. J'aurais été vraiment un grand sot d'aller regarder dans ce cimetière une grande pierre qui ne m'aurait rien dit du tout, quand tous les soirs, minuit sonnant, j'entendais frapper un petit coup à la porte de ma chambre, que j'ouvrais aussitôt à notre chère Louise, qui n'est pas changée du tout, et que j'ai trouvée au contraire embellie et engraissée. Elle a eu assez de peine à obtenir de Marie, reine des anges, que je pusse être réformé de la terre; mais hier soir, enfin, elle m'a apporté mon congé en bonne forme, scellé du grand sceau de cire verte, et elle m'a remis en même temps un petit flacon d'acide cyanhydrique. Avec une seule goutte on s'endort, et, en se réveillant, on se trouve de l'autre côté. Louise m'a aussi chargé pour vous d'une commission, qui est de vous dire que M. de l'Estorade a une maladie du foie, qu'il ne

peut pas vivre longtemps, et qu'après sa mort vous devez épouser Sallenauve, parce qu'on est toujours réuni *là-bas* aux maris que l'on a aimés, et qu'elle trouvera bien plus agréable notre partie carrée avec vous, moi et Sallenauve, qu'avec votre M. de l'Estorade, qui est ennuyeux à la mort et que vous n'avez épousé qu'à regret.

» Ma commission faite, il ne me reste plus, madame, qu'à vous souhaiter la patience du temps que vous avez encore à passer ici-bas et à me dire votre très-affectueusement dévoué. »

Si, à la suite de cette lecture, M. de l'Estorade avait eu l'idée de se regarder au miroir, il eût pu reconnaître à la subite décomposition de ses traits la sourde et terrible atteinte que lui-même, par sa malheureuse curiosité, venait de se porter. Son cœur, son esprit, son amour-propre n'avaient reçu qu'un seul et même choc, et le caractère de folie bien apparente qui se marquait dans l'espèce de prédiction dont il était l'objet ne la lui fit paraître que plus redoutable. Venant à se persuader, comme les musulmans, que les fous sont doués d'une sorte de seconde vue, il se vit perdu, éprouva aussitôt du côté de son foie malade une douleur lancinante, et fut pris à l'endroit de Sallenauve, son successeur désigné, d'un accès de haine jalouse qui désormais coupait court entre eux à toute relation bienveillante. Mais, en même temps, comme il sentait un grand ridicule et une absence complète de raison dans l'impression par laquelle il venait d'être envahi, il eut peur qu'on en pût soupçonner l'existence, et, avec cet instinct du secret qui porte toujours les malades frappés à dissimuler profondément leur blessure, il s'occupa de la manière dont il pourrait cacher à sa femme l'indiscrétion qui désormais allait peser sur sa vie. Il eût été peu vraisemblable que, tombé à portée de son œil, le funeste papier n'eût pas été remarqué par lui, et, de là au soupçon qu'il en avait pris connaissance, il comprit que la déduction était trop prochaine. Alors, se levant, il ouvrit à petit bruit la porte de son cabinet, et, après s'être assuré qu'il n'y avait personne dans le salon dont il était précédé, il alla sur la pointe du pied jeter à l'extrémité de cette pièce la lettre que madame de l'Estorade serait censée avoir laissée tomber à cette place; puis, comme un écolier qui vient de

faire un mauvais coup, et qui veut dépayser le surveillant par l'ardeur de son application, il s'empressa d'éparpiller sur son bureau les pièces d'un volumineux dossier de la cour des comptes, de manière à paraître enfoncé dans les chiffres quand sa femme reviendrait. Inutile d'ajouter qu'en attendant, il prêtait soigneusement l'oreille pour entendre si quelque autre que madame de l'Estorade venait à entrer dans le salon où il avait dressé son piége; dans ce cas, il se fût empressé d'intervenir pour empêcher que des yeux indiscrets ne se portassent sur ce papier dépositaire de si étranges secrets.

La voix de madame de l'Estorade, parlant avec quelqu'un, et, bientôt après, son entrée dans le cabinet en la compagnie de M. Octave de Camps, annoncèrent au pair de France le succès de sa ruse. En allant assez loin au-devant de son visiteur, il put, par la porte restée entr'ouverte, jeter un coup d'œil sur la place où il avait déposé la lettre. Non-seulement elle n'y était plus, mais il surprit un mouvement par lequel madame de l'Estorade s'assurait qu'elle l'avait solidement cachée dans son peignoir, à l'endroit où Louis XIII n'osait point poursuivre les secrets de mademoiselle d'Hautefort.

— Je viens, mon cher, dit M. Octave de Camps, vous prendre pour aller chez Rastignac, ainsi que cela a été convenu hier au soir.

— Très-bien! dit le pair de France, en rangeant ses papiers avec un fiévreux empressement qui n'indiquait pas un homme dans son état normal.

— Est-ce que vous souffrez? demanda madame de l'Estorade, qui savait trop son mari par cœur pour ne pas être frappée de la singulière hébétude extérieure qu'elle lui voyait dans le moment; en même temps, elle le regarda au visage et remarqua la profonde altération de sa physionomie.

— Mais, au fait, dit M. Octave de Camps, vous n'avez pas l'air dans votre assiette; si vous voulez, nous remettrons cette visite?

— Du tout, répondit M. de l'Estorade; je m'étais actionné à ce travail, et j'ai besoin de me reconnaître. — Mais René, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, dont il sentait l'attention pesant sur lui comme un poids, qu'avait-il donc à crier ainsi?

— Un *bobo*, repartit madame de l'Estorade sans se laisser détourner de son examen.

— Eh bien, mon cher, dit le pair de France en prenant l'air le plus dégagé qu'il lui fut possible, je vais passer un habit et je suis à vous.

Quand la comtesse fut seule avec M. de Camps :

— Ne trouvez-vous pas, lui demanda-t-elle, que M. de l'Estorade a l'air bien défait ce matin?

— Comme je le disais tout à l'heure, il y a en lui quelque chose de singulier. Mais son explication est très-plausible, nous l'avons surpris dans le coup de feu de sa besogne. C'est un mauvais régime que la vie de cabinet; je ne me suis jamais porté comme depuis l'acquisition de ces forges auxquelles vous en voulez tant.

— Ah! certainement, dit madame de l'Estorade avec un profond soupir, il lui faudrait du mouvement, la vie active, car, on ne peut s'y méprendre, il y a chez lui une affection du foie commencée.

— Parce qu'il a le teint jaune? mais je l'ai toujours connu ainsi.

— Oh! monsieur, je ne m'y trompe pas. Il y a dans son état quelque chose de grave, et vous devriez bien me rendre un service...

— Madame, je suis tout à vos ordres.

— Quand M. de l'Estorade va revenir, parlons de la petite meurtrissure que René vient de se faire au doigt. Dites-moi que ces accidents négligés peuvent avoir des suites graves; qu'on a vu la gangrène s'y mettre et une amputation devenir nécessaire. J'aurai ainsi un prétexte pour faire venir le docteur Bianchon.

— Très-volontiers, répondit M. de Camps; je ne trouve pas la présence du médecin très-nécessaire, mais si cela doit vous rassurer...

A ce moment, M. de l'Estorade reparut. Il avait repris à peu près son visage ordinaire; mais il exhalait une forte odeur d'eau de mélisse des Carmes, ce qui indiquait qu'il avait eu besoin d'avoir recours à ce cordial pour se remonter. M. de Camps joua son rôle de médecin Tant-Pis à ravir; quant à madame de l'Estorade, elle n'avait pas de grands frais à faire pour simuler une vive anxiété; sa comédie ne portait que sur l'objet.

— Mon ami, dit-elle à son mari, après la dissertation médicale du maître de forges, en revenant de chez M. de Rastignac, passez, je vous prie, chez le docteur Bianchon.

— Allons donc! fit M. de l'Estorade en haussant les épaules, déranger un homme si occupé pour ce que vous appeliez vous-même un *bobo!*

— Si vous ne voulez pas y aller, je vais envoyer Lucas. M. de Camps m'a toute bouleversée.

— S'il vous plaît d'être ridicule, répondit aigrement le pair de France, je n'ai aucun moyen de vous en empêcher; mais je vous ferai remarquer une chose, c'est que, quand on dérange les médecins pour des niaiseries, dans les cas graves on ne les a plus.

— Ainsi, vous n'irez pas chez le docteur?

— Je m'en garderai bien, répondit M. de l'Estorade; et, si j'avais l'honneur d'être quelque chose dans ma maison, je vous défendrais d'y envoyer quelqu'un à ma place.

— Mon ami, vous êtes le maître, et, puisque vous mettez à votre refus tant d'animation, n'en parlons plus; je dévorerai mon inquiétude.

— Venez-vous, de Camps? dit M. de l'Estorade; car, pour peu que cela continue, on me chargerait d'aller commander le convoi de l'enfant.

— Mais, mon ami, dit la comtesse en lui prenant la main, est-ce que vous êtes malade, pour dire de sang-froid des choses si affreuses? Je ne reconnais là ni votre patience accoutumée pour mes petits travers maternels, ni même l'exquise politesse dont vous vous piquez avec tout le monde, votre femme comprise.

— Non; mais, dit M. de l'Estorade en s'exaltant au lieu de se calmer sous cette forme de reproche si mesurée et en même temps si amicale, c'est que votre maternité tourne à la monomanie, et que vous rendez la vie insupportable à tout ce qui n'est pas vos enfants. Que diable! s'ils sont les enfants, je suis le père, et, si je ne suis pas adoré comme eux, au moins ai-je le droit de prétendre qu'on ne me fasse pas ma maison intenable!

Pendant qu'en se promenant à grands pas M. de l'Estorade débitait cette catilinaire, la comtesse fit à M. de Camps un geste désespéré, comme pour lui demander si, dans cette scène, il ne voyait

pas un effrayant symptôme. Afin de couper court à ce regrettable conflit, dont il avait été la cause involontaire :

— Partons-nous? demanda-t-il à son tour.

— Allons, fit M. de l'Estorade en passant le premier, et sans dire adieu à sa femme.

— Ah! une commission que j'oubliais! dit le maître de forges revenant sur ses pas. Madame de Camps doit venir vous prendre sur les deux heures, chère madame, pour aller avec vous, à *Jean de Paris,* voir des étoffes de printemps; elle a arrangé ensuite que nous irions tous les quatre à l'exposition d'horticulture. En sortant de chez Rastignac, l'Estorade et moi reviendrons vous prendre; et nous vous attendrions, si vous n'étiez pas rentrées.

Madame de l'Estorade fit à peine attention à tout ce programme; une illumination venait de visiter son esprit. Aussitôt qu'elle fut seule, elle prit la lettre de Marie-Gaston, et, la trouvant pliée dans ses plis :

— Plus de doute! s'écria-t-elle; je l'avais replacée dans l'enveloppe l'écriture en dehors : le malheureux l'aura lue!

Quelques heures plus tard, madame de l'Estorade et madame de Camps étaient réunies dans le même salon où la cause de Sallenauve avait été si éloquemment plaidée quelques jours auparavant.

— Mais qu'avez-vous, bon Dieu? dit madame Octave de Camps en trouvant son amie en larmes et achevant d'écrire une lettre.

Madame de l'Estorade lui raconta tout ce qui venait de se passer, et lui lut la lettre de Marie-Gaston. A un autre moment, le malheur que révélait cette lettre eût vivement frappé l'esprit de madame de Camps; mais l'autre malheur dont elle pouvait être cause, absorbant toute son attention :

— Êtes-vous bien sûre, au moins, demanda-t-elle, que votre mari ait pris connaissance de ce malencontreux écrit?

— Le moyen d'en douter? repartit madame de l'Estorade; ce papier ne peut pas s'être retourné seul dans son enveloppe; d'ailleurs en me rappelant bien tout, j'ai comme une idée, au moment où je courais auprès de René, d'avoir senti tomber quelque chose; la fatalité a voulu que je ne m'y sois pas arrêtée.

— Bien souvent, en torturant ainsi sa mémoire, on arrive à en obtenir des indications trompeuses.

— Mais, chère madame, ce bouleversement de physionomie qui s'est tout à coup montré chez M. de l'Estorade ne peut être que le résultat d'une émotion instantanée : on eût cru voir un homme frappé de la foudre.

— Alors, dans ce qui s'explique si bien par une désagréable surprise, pourquoi vouloir découvrir le symptôme d'une hépatite?

— Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui, répondit madame de l'Estorade, que je crois à l'existence de cette affection! Seulement, quand les malades ne se plaignent pas, on s'étourdit sur eux. Tenez, ma chère, ajouta-t-elle en montrant un volume encore ouvert auprès d'elle, un peu avant votre arrivée, je voyais, dans ce dictionnaire de médecine, que, chez les gens qui souffrent du foie, le caractère devient morose, inquiet, irritable. Eh bien, précisément, depuis quelque temps, je remarque chez mon mari un grand changement d'humeur; vous-même, l'autre jour, me le signaliez; rien que cette scène, d'ailleurs, dont M. de Camps a été témoin, et qui, dans notre ménage, est sans précédent, me paraît la plus effrayante des indications.

— Ma chère bonne, vous êtes comme les gens qui ont résolu de se tourmenter... D'abord, vous regardez dans les livres de médecine, ce qui est le comble de l'imprudence. Je vous défie de lire la description d'une maladie sans croire la reconnaître chez vous ou chez ceux qui vous intéressent; ensuite, vous confondez tout : les effets de la peur avec les effets d'une maladie chronique, quand rien au monde n'est plus différent.

— Mais non, je ne confonds rien, et je sais bien ce que je dis. Êtes-vous donc à apprendre que, dans notre pauvre machine humaine, s'il existe quelque partie antérieurement affectée, c'est sur ce point que vont retentir toutes les émotions fortes par lesquelles nous pouvons être frappés?

— Enfin, dit madame de Camps, sans prolonger plus longtemps la discussion médicale, si la lettre de ce malheureux fou peut avoir quelque action sur la santé de votre mari, elle menace bien plus prochainement la paix de votre ménage, et c'est à cela qu'il faut aviser.

— Il n'y a pas deux partis à prendre, dit madame de l'Estorade; M. de Sallenauve ne doit plus remettre le pied dans cette maison.

— A ce sujet, il y a beaucoup à dire, et je voulais justement en causer avec vous. Savez-vous qu'hier, je n'ai pas trouvé en vous cette mesure qui est l'un des traits les plus saillants de votre caractère...

— Quand cela donc? demanda madame de l'Estorade.

— Mais au moment où vous avez eu avec M. de Sallenauve cet élan de reconnaissance. Lorsque je vous conseillais de ne pas le fuir, de peur de lui donner envie de courir sur vos talons, je ne vous conseillais pas non plus de lui jeter votre bienveillance à la tête, de manière à la lui faire tourner; femme d'un dynastique aussi zélé que M. de l'Estorade, vous devriez mieux savoir ce que c'est que le juste milieu.

— Ah! chère, je vous en supplie, pas d'esprit sur mon pauvre mari.

— Il ne s'agit pas de votre mari; il s'agit de vous, ma toute belle. Hier, vous m'avez étonnée à ce point, que j'arrivais toute décidée à faire amende honorable de mon inspiration première. J'aime qu'on suive mes avis, mais je n'aime pas qu'on les suive trop.

— A un autre moment, je vous aurais priée de m'expliquer quelle est donc cette grande débauche que j'ai faite de vos conseils; mais, quand la fatalité a tout réglé, quand il faut à tout prix que M. de Sallenauve disparaisse de notre chemin, à quoi bon discuter le degré de bienveillance jusqu'auquel on devrait aller avec lui?

— Du reste, reprit madame Octave de Camps, s'il faut tout vous dire, j'arrivais à trouver cet homme dangereux, pour vous, encore par un autre côté.

— Qui est? demanda madame de l'Estorade.

— Celui de Naïs. Cette petite, avec sa passion pour son sauveur, commençait à m'inquiéter beaucoup.

— Oh! dit la comtesse en souriant mélancoliquement, n'est-ce pas prêter bien de l'importance à des enfantillages?

— Naïs, sans doute, est une enfant, mais qui sera plus tôt femme que pas une. Ne me l'écriviez-vous pas vous-même, que vous étiez épouvantée de l'intuition qu'elle semblait avoir en de certaines matières tout à fait au-dessus de son âge?

— Cela est vrai. Mais, dans ce que vous appelez sa passion pour M. de Sallenauve, outre qu'il n'y a rien que de naturel, cette chère petite met un abandon et une publicité qui laissent à ce sentiment tout son caractère enfantin.

— Eh bien, croyez-moi, ne vous y fiez pas, même après l'éloignement de notre fâcheux! Admettez, en effet, que, le moment de marier votre fille arrivé, ce goût ait grandi avec elle : imaginez un peu le bel embarras!

— Oh! d'ici là, Dieu merci!... fit madame de l'Estorade d'un air d'incrédulité.

— D'ici là, répliqua madame Octave de Camps, M. de Sallenauve peut avoir obtenu des succès qui mettent son nom dans toutes les bouches; et, avec sa vive imagination, plus que toute autre, Naïs est susceptible de se prendre à cet éclat.

— Mais, chère belle, rien que la disproportion d'âge...

— M. de Sallenauve a trente ans, Naïs en a bientôt treize : c'est juste la différence qui existait entre votre âge et celui de M. de l'Estorade quand vous l'avez épousé.

— Au fait, vous pouvez voir juste, dit madame de l'Estorade, et ce que j'ai fait par raison, Naïs pourrait le vouloir follement; mais, soyez tranquille, je ruinerai si bien cette idole dans son esprit.

— Cela encore, comme la comédie de haine que vous allez jouer au profit de M. de l'Estorade, demande à être ménagé; faute d'y mettre une certaine transition, vous pourriez manquer votre but. Il ne faut pas laisser soupçonner l'inspiration des circonstances là où l'on ne doit croire qu'à un mouvement tout à fait spontané.

— Mais, dit madame de l'Estorade avec exaltation, croyez-vous qu'il doive y avoir dans mon fait beaucoup d'aversion jouée? Mais je le hais, cet homme, qui est notre mauvais génie!

— Voyons, chère belle, plus de calme! Je ne vous reconnais plus : vous, autrefois, l'impassible raison!

A ce moment entra Lucas, venant demander à sa maîtresse si elle voulait recevoir *un* M. Jacques Bricheteau. Madame de l'Estorade eut l'air de consulter son amie en lui disant :

— C'est cet organiste qui a tant servi M. de Sallenauve dans son élection; je ne sais ce qu'il peut me vouloir.

— N'importe, répondit madame de Camps, recevez-le. Avant de

commencer les hostilités, il n'est pas mauvais de savoir ce qui se passe dans le camp ennemi.

— Faites entrer, dit la comtesse.

Jacques Bricheteau fut introduit.

Il comptait si bien, au contraire, se présenter en pays ami, qu'aucun soin particulier de toilette ne lui avait paru nécessaire. Une ample redingote couleur marron, dont on aurait vainement essayé de rattacher la coupe à la mode d'aucune époque; un gilet de tartan à carreaux gris et verts, boutonné jusqu'au cou et au-dessous d'une cravate noire sans col et roulée en corde, laissant entrevoir un aperçu de chemise d'une fraîcheur très-controversable; un pantalon jaunâtre, des bas gris et des souliers lacés, tel était le costume plus que négligé dans lequel l'organiste abordait l'élégante comtesse.

Engagé tout juste à s'asseoir :

— Madame, dit-il, je suis peut-être indiscret en me présentant ici sans avoir l'honneur d'être connu de vous; mais M. Marie-Gaston m'a parlé du désir que vous auriez de me voir donner quelques leçons à mademoiselle votre fille. J'avais d'abord répondu que la chose serait difficile, toutes mes heures étant prises; mais M. le préfet de police vient de me faire des loisirs en me destituant d'une place que je remplissais dans son administration, je suis donc assez heureux pour pouvoir me mettre tout entier à votre disposition.

— Est-ce que votre destitution, monsieur, demanda madame de Camps, a eu pour cause la part que vous avez prise à l'élection de M. de Sallenauve?

— Comme on ne m'a donné aucune raison, cela me paraît très-probable, d'autant mieux que, depuis vingt ans, mon renvoi se trouve être la seule difficulté que j'aurai jamais eue avec mes chefs.

— On ne peut se le dissimuler, dit assez aigrement madame de l'Estorade, dans cette circonstance vous avez bien contrarié les vues du gouvernement!

— Aussi, madame, ai-je accepté cette destitution comme un malheur tout à fait prévu; quel intérêt, après tout, que la conservation de ma chétive place, au prix de la nomination de M. de Sallenauve!

— Je suis vraiment désolée, reprit madame de l'Estorade, de ne

pouvoir mieux répondre à l'empressement que vous voulez bien me témoigner ; mais, je dois vous l'avouer, je n'ai pas encore de parti pris au sujet du professeur de ma fille, et je crains un peu, malgré l'immense talent que tout le monde vous reconnaît, la gravité de votre enseignement pour une petite fille de treize ans.

— C'est qu'au contraire, répondit Jacques Bricheteau, personne, madame, ne me reconnaît de talent : M. de Sallenauve et M. Marie-Gaston m'ont entendu une fois ou deux; mais, à part cela, je suis le professeur le plus obscur, et, vous avez peut-être raison, le plus ennuyeux que l'on puisse imaginer; ainsi, laissons de côté la question des leçons à donner à mademoiselle votre fille, et parlons de l'intérêt plus réel qui m'amène ici : il s'agit de M. de Sallenauve.

— M. de Sallenauve, demanda madame de l'Estorade avec une froideur marquée, vous a-t-il chargé de quelque démarche auprès de mon mari ?

— Non, madame, répondit Jacques Bricheteau; il ne m'a malheureusement chargé de rien. Je suis passé chez lui ce matin sans le rencontrer. Arrivé à Ville-d'Avray, où l'on m'avait dit que je le trouverais, j'ai appris qu'il était parti pour un voyage avec M. Marie-Gaston. Pensant alors que le but et la durée de ce voyage pourraient vous être connus...

— En aucune façon, interrompit sèchement madame de l'Estorade.

Ne comprenant pas encore que sa démarche était mal prise et qu'aucune explication n'était nécessaire :

— J'ai reçu ce matin, reprit Jacques Bricheteau, une lettre d'Arcis-sur-Aube. Ma tante, la mère Marie des Anges, me fait aviser par le notaire de M. Sallenauve d'une ignoble intrigue qui s'organise, et que l'absence de notre ami pourrait compliquer gravement. Je ne comprends pas l'idée qu'il a eue de disparaître sans prévenir aucun de ceux qui peuvent lui porter quelque intérêt!...

— Qu'il ne vous ait pas averti, repartit madame de l'Estorade toujours sur le même ton, cela peut en effet vous surprendre; mais, pour ce qui est de mon mari et de moi, il n'y a pas à s'en étonner beaucoup.

La portée de cette désobligeante distinction devenait trop claire pour que Jacques Bricheteau n'en fût pas frappé. Il regarda la

comte se, qui baissa les yeux; mais toute l'expression de sa physionomie, plein nord, confirmait d'ailleurs le sens qu'on ne pouvait plus guère se dispenser de prêter à ses paroles.

— Pardon, madame, dit-il en se levant, je ne savais pas, je ne pouvais pas me douter que l'avenir et la considération de M. de Sallenauve vous fussent à ce point indifférents. Il n'y a qu'un moment, dans l'antichambre, comme votre domestique hésitait à m'annoncer, mademoiselle votre fille, quand elle m'avait entendu dire que j'étais l'ami de M. de Sallenauve, avait très-chaudement pris mon parti; j'avais eu la bêtise de croire que cette bienveillance était le ton général de la maison.

Après cette distinction, qui valait bien celle de madame de l'Estorade et qui lui rendait comptant la monnaie de sa pièce, Jacques Bricheteau salua cérémonieusement et se mit en devoir de sortir. Entre madame Octave de Camps et son amie s'était échangé un regard, comme pour se demander s'il fallait ainsi laisser aller cet homme, qui en partant décochait un trait si cruel. Mais un terrible démenti allait être donné à la comédie d'indifférence jouée par madame de l'Estorade : Naïs en ce moment entra en courant.

— Maman, s'écria-t-elle d'un air triomphant, une lettre de M. de Sallenauve!

La comtesse devint rouge-pourpre.

— Qu'est-ce que c'est que cette manière d'arriver ici comme une folle? dit-elle sévèrement à sa fille, et comment savez-vous que cette lettre est de la personne que vous venez de nommer?

— Ah! répondit Naïs en retournant le fer dans la plaie, quand il t'a écrit d'Arcis-sur-Aube, j'ai bien remarqué l'écriture.

— Vous êtes une sotte et une curieuse, dit la mère, poussée par tant de malencontres hors de ses habitudes d'indulgence; allez retrouver votre bonne!

Puis, pour se faire une contenance :

— Vous permettez, monsieur? ajouta-t-elle en s'adressant à Jacques Bricheteau et en se mettant en devoir de prendre connaissance de cette lettre, venue si à contre-temps.

— C'est moi, madame, répondit l'organiste, qui vous demande la permission d'attendre que vous ayez lu. *Si, par hasard,* M. de

Sallenauve vous donnait quelques renseignements sur son voyage, vous pourriez peut-être avoir la bonté de m'en faire profiter...

La lettre parcourue :

— M. de Sallenauve, répliqua la comtesse, me charge de dire à mon mari qu'il se rend en Angleterre, à Hanwell, comté de Middlesex. Vous pourrez, monsieur, lui écrire à l'adresse du docteur Ellis.

Jacques Bricheteau fit un second salut cérémonieux et se retira.

— Naïs, dit madame Octave de Camps à son amie aussitôt qu'elles furent seules, vient de vous jouer un tour de son métier d'amoureuse; mais vous ne l'avez pas volé : vous avez traité ce pauvre homme avec une dureté qui méritait quelque chose de plus sévère que la réplique par laquelle il a fini. Il a l'air homme d'esprit, et le « *Si, par hasard,* M. de Sallenauve vous donnait quelques renseignements, » était très-joli, dans la situation.

— Que voulez-vous! dit madame de l'Estorade, la journée a mal commencé, tout le reste doit s'ensuivre.

— Eh bien, et cette lettre?

— Elle est désolante : lisez vous-même.

« Madame, écrivait Sallenauve, j'ai pu rejoindre à quelques lieues de Paris lord Lewin, cet étranger dont je vous avais parlé, et que la Providence a envoyé pour nous épargner un affreux malheur. Possesseur d'une immense fortune, comme plusieurs de ses compatriotes, il a eu d'assez fréquents accès de spleen, et n'a dû qu'à la force de son caractère d'avoir échappé au terrible entraînement de cette maladie. Ses airs désintéressés de la vie et le parfait stoïcisme avec lequel il parle de la mort volontaire lui avaient valu, à Florence, où il s'est rencontré avec Marie-Gaston, la confiance de notre malheureux ami. Très-curieux de toutes les émotions fortes, lord Lewin est lié avec le docteur Ellis, médecin très-renommé pour la cure des maladies mentales; souvent, il est arrivé à Sa Seigneurie de passer plusieurs semaines à l'asile d'Hanwell, comté de Middlesex; c'est l'une des maisons d'aliénés les mieux gouvernées de l'Angleterre, et le docteur Ellis en a la direction.

» En arrivant à Ville-d'Avray, lord Lewin n'a donc pas eu de peine à reconnaître chez Marie-Gaston tous les symptômes d'une lypé-

manie commençante ; encore invisible pour des yeux moins exercés, elle était pour lord Lewin déjà déclarée. Il *chiffonnait*, m'a-t-il dit en parlant de notre pauvre ami, ce qui signifie qu'en se promenant avec son hôte dans le parc Marie-Gaston ramassait des objets sans valeur, des brins de paille, de vieux morceaux de papier et jusqu'à des clous rouillés, qu'il mettait soigneusement dans sa poche ; c'est là, à ce qu'il paraît, un symptôme très-connu de ceux qui ont eu l'occasion d'observer les prodromes de la folie. En remettant le malade sur le terrain de leurs anciennes conversations de Florence, lord Lewin n'eut pas de peine à lui arracher le secret du suicide qu'il méditait. Croyant voir sa femme lui apparaître toutes les nuits, le soir même de votre petit bal, l'infortuné était décidé à aller, comme il le disait, *rejoindre* sa Louise bien-aimée ; vous voyez donc que mes terreurs n'avaient rien d'exagéré et qu'elles étaient plutôt le résultat d'un instinct. Au lieu de le contrarier dans son projet, lord Lewin eut l'air de s'y associer.

» — Mais des hommes comme nous, lui dit-il, ne doivent pas mourir bourgeoisement, et il y a une manière de finir à laquelle j'avais pensé pour moi seul et que je vous propose d'adopter en commun. Dans l'Amérique du Sud, non loin du Paraguay, existe, sous le nom de *Saut de Gayra*, l'une des plus formidables cataractes du monde. Les vapeurs qui s'élèvent de ce gouffre apparaissent à plusieurs lieues de distance et forment au-dessus sept arcs-en-ciel. Un immense volume d'eau développé sur une largeur de plus de douze mille pieds se trouve subitement resserré dans un canal étroit et se précipite dans l'abîme avec un fracas plus assourdissant que celui de cent tonnerres qui éclateraient à la fois. C'est là que j'ai toujours eu la pensée d'aller mourir.

» — Partons ! dit vivement Marie-Gaston.

» — A l'instant même, répondit lord Lewin ; faites vos préparatifs : nous irons nous embarquer en Angleterre, et dans quelques semaines nous serons rendus.

» C'est ainsi, madame, que l'ingénieux étranger parvint à ajourner le sinistre projet de notre ami, et vous comprenez qu'il le conduit en Angleterre pour le mettre entre les mains du docteur Ellis, qui, selon lui, n'a pas son égal en Europe pour le traitement de la cruelle affection qui va être confiée à ses soins. Présent, j'eusse

donné les mains à cet arrangement, qui a l'avantage, si notre ami guérit, de laisser ici sa maladie inconnue. Avisé par une lettre que lord Lewin avait laissée pour moi à Ville-d'Avray, je me suis aussitôt mis sur la trace des deux voyageurs, et, à Beauvais, d'où je vous écris, j'ai pu les rejoindre dans un hôtel où lord Lewin s'était arrêté pour faire profiter le malade d'un accès de sommeil qui est enfin venu le visiter en voiture, après plusieurs semaines d'une insomnie presque absolue. Lord Lewin regarde ce symptôme comme très-heureux, et il dit d'ailleurs, que, prise, comme elle va l'être, dès le début, l'affection mentale du malheureux jeune homme a les plus grandes chances de guérison.

» Je les suivrai jusqu'à Hanwell, en ayant soin de ne pas me montrer à Marie-Gaston, chez lequel, au dire de lord Lewin, ma présence pourrait troubler la quiétude d'esprit relative, qu'il a puisée dans l'idée de la pompeuse mort qu'il est censé aller chercher. Une fois rendu à l'asile, j'attendrai l'arrêt du docteur Ellis. La session devant s'ouvrir prochainement, j'ai bien peur de ne pouvoir être de retour pour les premières séances; mais je vais écrire au président de l'assemblée, et, dans le cas où le congé que je lui demanderai souffrirait quelque difficulté, j'ose compter sur la complaisance de M. de l'Estorade pour cautionner la nécessité absolue où je me suis trouvé de m'absenter. Qu'il veuille bien cependant considérer que je ne saurais, à aucun prix, l'autoriser à expliquer la nature de l'*affaire* qui m'a momentanément conduit à l'étranger. Il doit suffire, au reste, qu'un homme comme M. de l'Estorade affirme un fait pour qu'on en accepte la réalité sans autre explication.

» Veuillez agréer, madame, etc. »

Comme madame Octave de Camps achevait la lecture de cette lettre, le bruit d'une voiture se fit entendre.

— Voilà ces messieurs qui reviennent, dit la comtesse; montrerai-je cette lettre à M. de l'Estorade?

— Vous ne pouvez faire autrement, répondit madame Octave de Camps. Il y aurait trop à craindre une indiscrétion de Naïs. D'ailleurs, M. de Sallenauve vous parle de la façon la plus respectueuse, et il n'y a rien qui puisse donner pâture aux visées de votre mari.

Au moment où parut le pair de France, madame de l'Estorade put constater que son visage avait recouvré son aspect ordinaire, et elle se préparait à lui en faire compliment quand, prenant le premier la parole :

— Qu'est-ce que c'est qu'un homme de mauvaise mine, demanda M. de l'Estorade, que je viens de trouver causant avec Naïs sur l'escalier?

Comme madame de l'Estorade ne paraissait pas savoir de quoi on lui parlait :

— Un homme très-marqué de la petite vérole, continua le pair de France, portant un chapeau crasseux et une redingote marron?

— Ah! fit madame Octave de Camps en s'adressant à son amie, c'est notre visite de tout à l'heure... Naïs n'a pas manqué l'occasion d'avoir un bout de conversation sur son idole.

— Mais qui est cet homme?

— N'est-ce pas Jacques Bricheteau qu'il s'appelle? répondit madame de Camps; c'est un ami de M. de Sallenauve.

Voyant qu'aussitôt un nuage avait passé sur les traits de son mari, madame de l'Estorade se hâta d'expliquer le double objet de la visite de l'organiste, et elle donna à M. de l'Estorade la lettre du député. Pendant que son mari lisait :

— Vous le trouvez mieux, n'est-ce pas? dit la comtesse à M. Octave de Camps.

— Oh! il n'y a plus trace, répondit le maître de forges, de ce que nous avions observé ce matin. Il s'était trop actionné à son travail; le mouvement lui a fait du bien; et pourtant, il faut le remarquer, tout à l'heure, chez le ministre, il a eu une surprise assez désagréable.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda madame de l'Estorade.

— Il paraît que les affaires de votre ami M. de Sallenauve se gâtent un peu.

— Grand merci de la commission, dit M. de l'Estorade en rendant la lettre à sa femme. Je ne ferai certainement rien de ce qu'il me demande.

— Vous avez donc appris sur son compte quelque chose de fâcheux? dit madame de l'Estorade, tâchant de mettre à sa question l'air de la plus grande indifférence.

— Oui, Rastignac vient de me parler de lettres arrivées d'Arcis, où l'on aurait fait des découvertes très-compromettantes.

— Eh bien, que vous disais-je? s'écria madame de l'Estorade.

— Comment, ce que vous me disiez?

— Sans doute, ne vous laissais-je pas entrevoir, il y a quelque temps, que M. de Sallenauve était une relation à laisser éteindre? Ce sont les propres expressions dont je me rappelle m'être servie.

— Mais est-ce donc moi qui l'ai attiré ici?

— Vous ne prétendrez pas sans doute non plus que ce soit moi; car, tout à l'heure, avant même de savoir la déplorable complication que vous venez d'apprendre, je parlais à madame de Camps d'une autre raison qui devait nous faire désirer que cette connaissance prît bientôt fin.

— C'est vrai, dit madame Octave de Camps, votre femme, il n'y a qu'un instant, se préoccupait de l'espèce de frénésie qui a pris Naïs pour son sauveur, et elle y voyait dans l'avenir de grands inconvénients.

— De tout point, reprit M. de l'Estorade, c'est une connaissance malsaine.

— Il me semble, dit M. Octave de Camps, qui seul n'était pas dans le secret, que vous y allez un peu vite? On aurait fait sur M. de Sallenauve des découvertes compromettantes, mais quelle est la valeur de ces découvertes? Attendez donc au moins, pour le pendre, que la justice ait prononcé.

— Mon mari fera ce qu'il voudra, dit madame de l'Estorade, mais, moi, je sais bien que je n'hésiterais pas, dès ce moment, à rompre; je veux des amis, comme César voulait sa femme, des amis qui ne puissent pas même être soupçonnés.

— Le malheur, observa M. de l'Estorade, est cette fâcheuse obligation que nous lui avons...

— Mais, monsieur, s'écria madame de l'Estorade, si, par hasard, un forçat me sauvait la vie, faudrait-il donc que je l'eusse dans mon salon?

— Oh! chère, dit madame Octave de Camps, vous allez bien loin...

— Du reste, dit le pair de France, pas n'est besoin de faire un esclandre, il faut laisser finir les choses en douceur; le voilà à l'étranger, ce cher monsieur; qui nous dit qu'il en reviendra?

— Comment, sur de simples rumeurs, il serait parti? demanda M. de Camps.

— Pas pour cela précisément; il a pris un prétexte, répondit M. de l'Estorade; mais une fois hors de France...

— Quant à ce dénoûment, dit madame de l'Estorade, je n'y crois pas le moins du monde; son prétexte peut passer pour une bonne raison, et je crois qu'une fois averti par son ami l'organiste, il s'empressera de revenir; il faut donc, mon ami, prendre votre courage à deux mains et trancher au vif dans cette intimité, s'il est dans vos intentions qu'elle ne continue pas.

— Ainsi, dit M. de l'Estorade en regardant attentivement sa femme, c'est là positivement votre impression?

— Moi? sans rien ménager, je lui écrirais qu'il nous obligerait fort en ne reparaissant plus ici; du reste, comme c'est une lettre assez difficile à formuler, nous la ferions ensemble, si vous le vouliez bien.

— Nous verrons, dit M. de l'Estorade, que cette proposition avait tout épanoui : il n'y a pas péril en la demeure. Le plus pressé, quant à présent, c'est cette exposition de la société d'horticulture où nous avons fait la partie d'aller; cela, je crois, ferme à quatre heures, et nous avons, bien juste, une heure devant nous.

Madame de l'Estorade, qui s'était habillée avant l'arrivée de madame de Camps, sonna sa femme de chambre pour qu'elle lui donnât un cachemire et un chapeau.

Pendant qu'elle s'arrangeait devant une glace :

— Renée, vous m'aimez donc? vint lui dire à voix basse son mari.

— Êtes-vous fou de me faire cette question? lui répondit la comtesse en le regardant de son air le plus affectueux.

— Eh bien, il faut que je vous fasse un aveu : la lettre apportée par Philippe, je l'avais lue.

— Je ne m'étonne plus, dit madame de l'Estorade, du changement qui s'était opéré en vous; mais, moi aussi, j'ai une confession à vous aire. Ce congé à M. de Sallenauve que je vous proposais de rédiger en commun, je l'avais écrit aussitôt après votre départ, vous pouvez le prendre dans mon buvard et, si vous le trouvez bien, l'envoyer.

Tout hors de lui en voyant qu'on lui avait si lestement sacrifié son

prétendu successeur, M. de l'Estorade ne fut pas maître de sa joie, et, prenant sa femme dans ses bras, il l'embrassa avec effusion.

— A la bonne heure ! s'écria M. de Camps, voilà qui va mieux que ce matin.

— Ce matin, j'étais un fou, répondit le pair de France tout en farfouillant le buvard pour y trouver le projet de lettre, auquel il aurait bien pu croire sur parole.

— Taisez-vous, dit tout bas madame Octave de Camps à son mari, en l'empêchant de répondre. Je vous expliquerai toute cette bizarrerie.

Rajeuni de dix ans, le pair de France offrit son bras à madame de Camps, pendant que le maître de forges offrait le sien à la comtesse.

— Et Naïs ! dit M. de l'Estorade en voyant sa fille qui regardait tristement passer le cortége, est-ce que nous ne l'emmenons pas?

— Non, dit la comtesse ; j'ai à me plaindre d'elle.

— Ah bah ! dit le père, je donne l'amnistie. — Va mettre ton chapeau, ajouta-t-il en s'adressant à sa fille.

Naïs regarda sa mère pour obtenir une ratification que son intelligence de la hiérarchie des pouvoirs, telle qu'elle était établie dans le ménage l'Estorade, lui fit juger nécessaire.

— Allez, dit la comtesse, puisque votre père le veut.

Pendant qu'on attendait le retour de l'enfant :

— A qui écrivez-vous donc là, Lucas, dit le comte à son vieux valet de chambre, qui se tenait debout auprès d'une lettre commencée.

— A mon fils, répondit Lucas, qui est bien impatient de ses galons de sergent. Je lui dis que M. le comte m'a promis un mot pour son colonel.

— C'est, ma foi, vrai, dit le pair de France ; cela m'était tout à fait sorti de la mémoire. Demain matin, rappelez-le-moi, c'est la première chose que je ferai en me levant.

— Monsieur le comte est bien bon...

— Tenez, dit M. de l'Estorade en fouillant dans la poche de son gilet et en en tirant trois pièces d'or, faites passer cela de ma part au caporal et dites-lui que ce sera pour arroser les galons.

Lucas était stupéfait : jamais il n'avait vu son maître si expansif et si généreux.

Quand Naïs revint, madame de l'Estorade, s'admirant elle-même d'avoir eu le courage de la bouder pendant une demi-heure, l'embrassa comme si elle l'eût revue après une absence de deux ans; ensuite, on se mit en route pour le Luxembourg, où, à cette époque, la société d'horticulture exposait ses produits.

Sur la fin de l'audience que M. Octave de Camps, conduit par M. de l'Estorade, avait fini par obtenir de Rastignac, l'huissier de celui-ci était entré et lui avait remis la carte de M. le procureur général Vinet et celle de M. Maxime de Trailles.

— C'est bien, avait répondu le ministre; dites à ces messieurs que je suis à eux dans un moment.

Peu après, le maître de forges et M. de l'Estorade s'étaient levés, et c'était à ce moment que Rastignac avait très-succinctement fait connaître au pair de France le danger qui se dessinait à l'horizon parlementaire de son ami Sallenauve. Sur ce mot d'ami, M. de l'Estorade s'était récrié.

— Je ne sais, mon cher ministre, avait-il dit, pourquoi vous vous obstinez à donner ce titre à un homme qui véritablement, pour nous, n'est qu'une connaissance, et j'ajouterai une connaissance très-provisoire, pour peu que les bruits dont vous venez de m'entretenir arrivent à prendre quelque consistance.

— Je suis charmé, avait répondu le ministre, de vous entendre parler ainsi; car, au milieu des hostilités qui paraissent probables entre ce monsieur et nous, je vous avouerai que la grande bienveillance dont je vous croyais animé pour lui n'aurait pas laissé de me gêner un peu.

— Très-reconnaissant de ce sentiment, avait répondu le pair de France, mais veuillez vous rappeler que je vous donne carte blanche. A vous loisible de traiter M. de Sallenauve en enneni politique, sans vous préoccuper le moins du monde de faire retentir jusqu'à moi les coups que vous pourrez lui porter.

Là-dessus, on s'était séparé, et MM. Vinet et Maxime de Trailles avaient été introduits.

Le procureur général Vinet, père d'Olivier Vinet que nous connaissons déjà, était, entre les champions du gouvernement personnel, l'un des dévouements les plus chauds et les plus consultés. Dans telle combinaison ministérielle prochainement possible, candidat

désigné pour le portefeuille de la justice, il était initié à tous les doubles fonds de la situation, et, en fait de menées secrètes, rien ne se *cuisinait* qu'il n'y fût au moins pour le conseil, quand il n'y était pas de l'action. Les choses électorales d'Arcis-sur-Aube relevaient de sa compétence à un double titre : d'abord, son fils occupait une position dans le parquet de cette ville ; ensuite, parent du côté de sa femme des Chargebœuf de la Brie, dont les Cinq-Cygne de la Champagne sont une branche cadette, par la hauteur de cette alliance il se croyait engagé d'honneur à constater son importance dans l'un et l'autre pays, en ne manquant jamais une occasion de s'entremettre dans leurs intérêts. Aussi, quand, dans la matinée, M. de Trailles s'était présenté chez le ministre et l'avait entretenu d'une lettre de madame Beauvisage, pleine de choses compromettantes pour le nouveau député d'Arcis :

— Voyez Vinet de ma part, avait répondu le ministre, sans écouter plus d'explications, et tâchez de me l'amener tantôt.

Averti par Maxime de Trailles, qui lui avait offert de venir le prendre dans sa voiture, Vinet s'était volontiers prêté au désir de Rastignac; et, maintenant que le voilà rendu dans le cabinet du ministre, nous allons un peu mieux savoir quel était le danger suspendu sur la tête de Sallenauve, et dont Jacques Bricheteau et M. de l'Estorade ne nous ont donné qu'un très-insuffisant aperçu

— Vous dites donc, mes très-chers, demanda le ministre aussitôt que la conférence fut ouverte, que nous pourrions bien avoir barres sur ce puritain, avec lequel je me suis rencontré hier chez l'Estorade, et où il m'a paru de la plus outrecuidante hostilité?

Admis là sans caractère officiel, Maxime savait trop bien vivre pour se charger de répondre à cette interpellation. Au contraire, ayant à un degré presque insolent la conscience de son importance politique, tout procureur général qu'il était devenu, Vinet restait trop ancien avocat pour manquer une occasion de s'emparer de la parole.

— Quand, ce matin, monsieur me fit l'honneur de me communiquer une lettre de madame Beauvisage, s'empressa-t-il de répondre en désignant Maxime, je venais d'en recevoir une de mon fils, par laquelle, à peu de chose près, il me renseignait de la même façon. Comme monsieur, je suis d'avis que l'affaire peut

devenir grave pour notre adversaire, mais à la condition pourtant qu'elle sera bien menée.

— Je ne sais encore que très-incomplétement ce dont il s'agit, fit observer le ministre; comme je tenais, mon cher Vinet, à avoir votre avis dans la question, afin d'éviter un double emploi, j'ai engagé M. de Trailles à remettre les détails jusqu'au moment où nous serions réunis.

C'était, cette fois, autoriser Maxime à prendre en main l'exposé de l'affaire, mais Vinet escamota encore cette occasion de parler.

— Voilà, dit-il, ce que m'écrit mon fils Olivier et ce que confirme la lettre de madame la mairesse, dans laquelle, soit dit en passant, vous auriez eu, mon cher ministre, un bien excellent député. Un de ces derniers jours de marché, à ce qu'il paraît, le notaire Pigoult, qui reste chargé de toutes les affaires de M. le député, dont il a grandement favorisé l'élection, reçut la visite d'une paysanne de Romilly, gros bourg des environs d'Arcis. A entendre le marquis de Sallenauve, récemment retrouvé, il serait le seul rejeton aujourd'hui existant de la famille de Sallenauve, ce qui n'empêcha pas cette femme d'exhiber des papiers parfaitement en règle, desquels il résulte qu'elle aussi est une Sallenauve vivante, très-directe, et parente au degré successible de tout ce qui porte ce nom.

— Mais, dit Rastignac, ignorait-elle l'existence du marquis, tout comme le marquis ignorait la sienne?

— Cela ne résulte pas clairement de ses dires, répond le procureur général; mais c'est cette confusion qui me plaît le plus, car vous comprenez qu'entre parents ainsi posés peuvent facilement surgir de grandes difficultés.

— Veuillez continuer, dit le ministre. Avant de tirer des inductions, il faut savoir les faits; ce qui, du reste, vous êtes là pour en savoir quelque chose, ne se pratique pas toujours à la Chambre des députés.

— Et cela n'est pas toujours fâcheux pour les ministres, remarqua Maxime en riant.

— Monsieur a raison, dit Vinet; à bon embrouilleur, salut!... Mais, pour en revenir à notre paysanne, par suite de la déchéance des Sallenauve, tombée dans la misère et dans une condition très-inférieure à sa naissance, elle se présenta d'abord en sollici-

teuse, et il est à croire qu'avec une générosité consentie à propos on l'eût immédiatement amortie. Mais il est à croire aussi qu'elle ne fut pas fort satisfaite de l'accueil fait à sa requête par maître Achille Pigoult; car, en sortant de chez lui, elle se rendit sur la place du Marché, et avec le concours d'un praticien de village dont elle était venue accompagnée, elle se répandit sur le compte de mon bien-aimé collègue de la Chambre en propos fort peu réjouissants pour sa considération : disant, tantôt, qu'il n'était pas vrai que le marquis de Sallenauve fût son père; tantôt, qu'il n'était pas vrai qu'il y eût même un marquis de Sallenauve encore existant. Dans tous les cas, sa conclusion était que le Sallenauve de nouvelle date était un sans-cœur, qui méconnaissait ses parents; mais elle ajoutait qu'elle saurait bien lui faire rendre gorge, et qu'avec l'aide de l'habile homme venu pour lui prêter l'appui de ses conseils, M. le député pouvait être tranquille et *qu'on le ferait danser*.

— Je ne m'y oppose pas, répondit Rastignac; mais, à l'appui de ses affirmations, cette femme est sans doute munie de quelques preuves?

— Voilà justement le côté faible de l'affaire, repartit Vinet; mais laissez-moi poursuivre. A Arcis, mon cher ministre, le gouvernement a dans le commissaire de police un fonctionnaire aussi dévoué qu'intelligent. En circulant dans les groupes, comme c'est son habitude les jours de marché, il recueillit quelques-uns de ces méchants propos de la paysanne, et, allant aussitôt sonner à la porte de M. le maire, il demanda à parler, non pas à monsieur, mais à madame Beauvisage, à laquelle il conta ce qui se passait.

— C'est donc un homme tout à fait nul, demanda Rastignac à Maxime, que ce candidat dont vous nous aviez fait bonne bouche?

— Juste l'homme qu'il vous fallait, répondit M. de Trailles; inepte au dernier point. Aussi n'est-il rien à quoi je ne sois décidé pour réparer cet échec déplorable.

— Madame Beauvisage, reprit Vinet, éprouva aussitôt le besoin de causer avec cette femme à la langue si peu mesurée, et, pour se procurer avec elle une entrevue, ce ne fut pas trop mal s'y prendre que d'ordonner à Groslier, le commissaire de police, d'aller la trouver d'un air menaçant, comme si l'autorité désapprouvait les légèretés qu'elle se permettait sur un membre de la représentation

nationale, et de lui intimer l'ordre de se rendre immédiatement chez M. le maire.

— C'est madame Beauvisage, demanda Rastignac, qui eut l'idée de cette façon de procéder?

— Oui, positivement, répondit Maxime; c'est une femme très-entendue.

— Poussée vivement, continua le procureur général, par la mairesse, qui, pour procéder à l'interrogatoire, avait eu soin de se munir de la présence de son mari, la paysanne fut loin d'être catégorique : la manière dont elle s'était assurée que le député ne pouvait être le fils du marquis, et la certitude que, d'un autre côté, elle prétendait avoir de la non-existence de ce dernier, ne furent pas, à beaucoup près, établies d'une manière triomphante; des on dit, des rumeurs vagues, des inductions tirées par le praticien du village, voilà à peu près tout ce qui put être recueilli.

— Alors, fit remarquer le ministre, où tout cela mène-t-il?

— Absolument à rien, au point de vue du Palais, répondit le procureur général; car cette femme serait en mesure d'établir que la reconnaissance du nommé Dorlange est un caprice du marquis de Sallenauve, qu'elle n'aurait pas qualité pour faire un procès en désaveu. Aux termes de l'article 339 du Code civil, un intérêt né et actuel donne seul le droit d'attaquer la reconnaissance d'un enfant naturel; en d'autres termes, il faut qu'il y ait ouverture de la succession au partage de laquelle l'enfant dont la naissance est contestée serait admis à se présenter.

— Votre ballon se dégonfle bien! dit le ministre.

— Que si, au contraire, poursuivit Vinet, exposant toujours, la brave femme prend le parti de contester l'existence du marquis de Sallenauve, d'une part, elle se déshérite, car elle n'aurait certes rien à prétendre dans la fortune d'un homme qui ne serait plus son parent; et, d'autre part, c'est au ministère public, et non à elle, qu'il appartient de poursuivre le fait d'une supposition de personne, qu'elle serait apte tout au plus à dénoncer.

— D'où vous concluez? dit Rastignac avec cette brièveté de parole qui, pour un parleur trop prolixe, est un avertissement d'être plus concis.

— D'où je conclus que, judiciairement parlant, la paysanne de

Romilly ferait, en poursuivant l'un ou l'autre des procès, une spéculation détestable, puisque l'un des deux serait perdu d'emblée par elle, et que, de l'autre, qu'elle ne peut pas même entamer, elle ne tirerait absolument aucun avantage; mais, politiquement parlant, la chose prend un tout autre aspect.

— Voyons-la donc politiquement, dit le ministre, car jusqu'ici je n'entrevois rien.

— D'abord, reprit le procureur général, vous admettez bien, avec moi, qu'il est toujours possible de faire un mauvais procès?

— Parfaitement.

— Je ne crois pas, ensuite, que vous ayez grand souci de notre plaideuse s'embarquant dans une affaire en désaveu où elle en sera pour ses déboursés?

— Non, je vous déclare que cela m'est très-indifférent.

— Dans tous les cas, vous eussiez été pris pour elle de cette sollicitude, que je vous aurais encore dit de laisser aller les choses, les Beauvisage s'étant engagés à payer tout ce qui pourra être dépensé, voire les frais du séjour de la paysanne et de son conseil à Paris.

— Enfin, dit Rastignac, pressant toujours la conclusion, voilà le procès entamé; qu'en résulte-t-il?

— Comment! ce qu'il en résulte? repartit le procureur général en s'animant; mais tout ce que vous saurez en faire résulter, si, avant toute plaidoirie, interviennent les commentaires de vos journaux et les insinuations orales de vos amis. Ce qu'il en résulte? mais une immense déconsidération possible pour notre adversaire, soupçonné de s'être affublé d'un nom qui n'était pas le sien! Ce qu'il en résulte? mais l'occasion d'une foudroyante interpellation de tribune.

— Dont vous vous chargeriez à votre compte? demanda Rastignac.

— Ah! je ne sais pas; il faudrait que l'affaire fût un peu étudiée et qu'on vît la tournure qu'elle prendra.

— Pour le moment donc, reprit le ministre, tout se résume à une application telle quelle de la fameuse théorie de Basile sur la calomnie, toujours bonne à remuer parce qu'il en reste quelque chose.

— Calomnie! calomnie! répondit le procureur général; c'est à savoir, et peut-être ne ferait-on que de la bonne médisance. M. de Trailles, ici présent, sait beaucoup mieux que nous comment se sont passées les choses. Il vous dira que, dans tout le pays, la disparition du père aussitôt après la reconnaissance opérée a été d'un effet déplorable; que chez tout le monde est restée une vague impression de complications mystérieuses, ayant favorisé l'élection de l'homme qui nous occupe. Vous ne savez pas, mon cher, tout ce qui peut sortir d'un débat judiciaire savamment mijoté, et, dans ma longue et laborieuse carrière d'avocat, j'ai vu en ce genre des miracles. Mais un débat parlementaire, c'est bien une autre affaire. Là, il n'y a plus besoin de preuves, et l'on peut tuer son homme rien qu'avec des probabilités et des affirmations un peu fièrement soutenues.

— Mais, voyons, pour nous résumer, demanda Rastignac en homme exact et précis, comment entendriez-vous que fût menée l'affaire?

— D'abord, répondit le procureur général, je laisserais les Beauvisage, puisque cela leur plaît, faire tous les frais du déplacement de la paysanne et de son conseil, et ensuite tous les frais de l'instance.

— Est-ce que je m'y oppose? dit le ministre; en ai-je le droit et le moyen?

— L'affaire, continua Vinet, serait mise aux mains d'un avoué retors et habile; Desroches, par exemple, l'avoué de M. de Trailles. Il saurait donner un peu d'embonpoint à un corps de procès dont vous avez fort justement signalé la maigreur.

— Ce n'est certes pas moi, répliqua le ministre, qui dirai à M. de Trailles : « Je vous défends d'engager qui bon vous semble à se servir du ministère de votre avoué! »

— Il faudrait ensuite un avocat sachant parler comme il faut de la famille, cette chose sainte et sacrée; qui eût bien l'air de s'indigner à la pensée des menées subreptices par lesquelles on peut essayer de s'introduire furtivement dans sa pieuse enceinte.

— Desroches vous indiquera l'homme qui convient, et ce n'est pas encore le gouvernement qui empêchera jamais un avocat de parler et d'être transporté d'indignation.

— Mais, monsieur le ministre, dit Maxime, que la froideur de Rastignac fit sortir de son rôle, jusque-là passif, ne rien empêcher est-il tout le concours qui, dans cette rencontre, puisse être attendu du gouvernement?

— Vous n'avez pas espéré, je pense, que nous fissions à notre compte le procès?

— Non sans doute; mais nous avions dû nous figurer que vous témoigneriez y prendre quelque intérêt.

— Mais comment? de quelle manière?

— Que sais-je? Comme le disait tout à l'heure M. le procureur général, en le faisant tambouriner dans les journaux subventionnés, en chargeant vos amis d'en colporter la nouvelle, en usant d'une certaine influence que le pouvoir a toujours sur l'esprit des magistrats.

— Grand merci! répliqua Rastignac. Quand vous voudrez avoir le gouvernement pour complice, il faudra, mon cher Maxime, lui présenter des trames un peu plus solidement ourdies; sur votre air affairé de ce matin, j'avais cru à quelque chose, et j'ai dérangé notre excellent procureur général, qui sait le cas que je fais de ses conseils et de ses lumières; mais, vraiment, votre combinaison me paraît trop transparente et trop peu serrée pour qu'on n'y voie pas à travers un échec inévitable. Si je n'étais pas marié et que je voulusse épouser mademoiselle Beauvisage, je serais peut-être plus audacieux; à vous donc de pousser l'affaire comme vous l'entendrez; je ne dis pas que le gouvernement ne vous suivra pas de ses vœux dans la carrière, mais certainement il n'y descendra pas avec vous.

— Mais voyons, dit Vinet en coupant la parole à Maxime, qui sans doute eût répliqué avec aigreur, si nous portions l'affaire au criminel; que la paysanne, à l'instigation des Beauvisage, dénonçât l'homme qui a paru devant le notaire comme un Sallenauve imaginaire : alors, le député est complice, et c'est de la cour d'assises qu'il retourne en pareil cas.

— Mais des preuves, encore un coup! demanda Rastignac, en avez-vous l'ombre?

— Tout à l'heure, vous conveniez vous-même, fit remarquer Maxime, qu'on peut toujours intenter un mauvais procès.

— Au civil, oui; mais au criminel, si l'on échoue, le fait est bien autrement grave : et l'on échouerait, car il s'agit de s'inscrire en faux, sans aucune espèce de preuve, contre un acte rédigé par un officier public. Ce serait là de la belle besogne! même avant le débat public, l'affaire se terminerait nécessairement par un arrêt de non-lieu. Nous voudrions faire à notre ennemi un piédestal comme la colonne de juillet, que nous ne nous y prendrions pas autrement.

— De telle sorte, dit Maxime, que vous ne voyez absolument rien à faire?

— Pour nous, non. Pour vous, mon cher Maxime, qui n'avez pas de caractère officiel, et qui, au besoin, le pistolet au poing, sauriez soutenir l'attaque faite au caractère de M. de Sallenauve, rien ne vous empêche de tenter la fortune de ce débat.

— Oui, dit aigrement Maxime, je suis une espèce de *condottiere*.

— Du tout : vous êtes un homme instinctivement convaincu de faits impossibles à constater judiciairement, et vous ne reculeriez pas devant le jugement de Dieu.

M. de Trailles se leva d'assez mauvaise humeur. Vinet se leva aussi, et, donnant la main à Rastignac pour prendre congé :

— Je ne puis nier, lui dit-il, que votre conduite ne soit dictée par une grande prudence, et, à votre place, je ne dis pas que je n'en ferais point tout autant.

— Sans rancune au moins, Maxime, dit le ministre à M. de Trailles, qui le salua avec froideur et dignité.

Quand les deux conspirateurs furent seuls dans l'antichambre :

— Comprenez-vous cette pruderie? dit Maxime.

— Parfaitement, dit Vinet; et, pour un homme d'esprit, vous me faites l'effet d'une grande dupe.

— Sans doute, vous faire perdre votre temps et venir perdre le mien pour avoir le plaisir de voir jeter les fondements d'un prix de vertu!...

— Ce n'est pas cela, mais je vous trouve naïf de croire sérieusement au déni de concours dont vous vous indignez.

— Comment, vous pensez...?

— Je pense que l'affaire est chanceuse; que, si le complot réussit, le gouvernement en recueillera, les bras croisés, tout le bénéfice;

et que si, au contraire, le succès nous fait défaut, il aime tout autant ne pas prendre sa part de l'échec. Mais, soyez-en sûr, je connais Rastignac : sans avoir l'air de rien et sans se compromettre, il nous aidera peut-être plus utilement que par une connivence déclarée. Rappelez-vous donc ! Est-ce qu'il a eu un seul mot sur la moralité de l'attaque? Est-ce qu'il n'a pas toujours dit : « Je ne m'oppose à rien ; je n'ai le droit de rien empêcher? » Et au venin de la bête, qu'a-t-il reproché? de ne pas tuer son homme assez à coup sûr. La vérité est, mon cher monsieur, qu'il y aura du tirage, et que, pour donner une tournure à l'affaire, toute l'habileté de Desroches ne sera pas de trop.

— Vous êtes donc d'avis que je le voie?

— Comment, si j'en suis d'avis ! mais de ce pas, en me quittant.

— Ne trouveriez-vous pas utile qu'il allât causer de la chose avec vous?

— Oh ! non, non, répondit Vinet. Je suis peut-être l'homme qui fera l'interpellation à la Chambre ; Desroches pourrait être vu chez moi, et il ne faut pas m'ôter ma virginité.

Là-dessus, il salua Maxime, et mit à le quitter un certain empressement, sous prétexte d'aller à la Chambre savoir ce qui se disait à la salle des conférences.

— Mais, moi, dit Maxime, qui courut après lui quand ils se furent séparés, si j'avais quelques conseils à prendre de vous?

— Je pars ce soir pour donner un peu l'œil à mon parquet avant l'ouverture de la session.

— Cependant, cette interpellation, dont vous pourriez être chargé ?

— Eh bien, moi ou un autre ; je ferai le plus de diligence possible ; mais, vous comprenez, il faut que ma boutique soit en ordre avant de m'absenter pour cinq à six mois au moins.

— Bon voyage donc, monsieur le procureur général ! dit Maxime d'un air ironique et en le saluant définitivement.

Resté seul, M. de Trailles eut quelques minutes de découragement en croyant s'apercevoir que ces deux Bertrands politiques avaient l'intention de lui faire tirer les marrons du feu. Le procédé de Rastignac surtout lui était sensible, quand il pensait à leur première rencontre chez madame de Restaud, il y avait juste vingt ans. Lui,

déjà homme posé, tenant dès ce moment le sceptre de la mode, et Rastignac, pauvre étudiant, ne sachant ni entrer ni sortir, et consigné à la porte de l'élégante maison, aussitôt après sa première visite, pendant laquelle il avait trouvé le moyen de commettre deux ou trois incongruités! Et maintenant, Rastignac était pair de France et ministre, et lui, Maxime, devenu son agent, était obligé, l'arme au bras, de s'entendre dire que ses guets-apens étaient trop naïfs et qu'il les dressât tout seul, s'il y avait goût! Mais ce découragement ne fut qu'un éclair.

— Eh bien, oui! s'écria-t-il, seul, j'entamerai ce procès, où mon instinct me dit qu'il y a quelque chose. Allons donc! un Dorlange, un homme de rien tenir en échec le comte Maxime de Trailles, et se faire un marchepied de sa défaite! Dans la vie de ce drôle, il y a trop de cachettes pour que je ne parvienne pas, tôt ou tard, à en éventer une. — Chez mon avoué, dit-il à son cocher, en ouvrant lui-même la portière de sa voiture.

Et, quand il fut moelleusement assis sur ses coussins :

— Après cela, ajouta-t-il, si je ne puis parvenir à ruiner la fortune de ce misérable, je m'arrangerai pour qu'il me fasse quelque grave insulte ; j'aurai le choix des armes, je tirerai le premier... Plus adroit que le duc de Rhétoré, mon cher insolent, tu peux être tranquille, je te tuerai!

Il est bon de remarquer que M. Maxime de Trailles s'était tout ému, rien qu'à l'idée d'être pris pour un *condottiere*.

Desroches était chez lui, et immédiatement M. de Trailles eut accès dans son cabinet. Desroches était un avoué qui, comme Raphaël, avait eu plusieurs manières. D'abord possesseur d'un titre nu et sans clientèle, il avait fait flèche de toute cause, et, auprès du tribunal, s'était senti on ne peut plus mal posé. Mais il était travailleur, au fait de tous les tours et retours de la chicane, curieux observateur et lecteur intelligent des mouvements du cœur humain ; il avait donc fini par *faire* une très-bonne étude, s'était marié richement, et, du moment qu'il avait pu se passer de la voie tortueuse, y avait sérieusement renoncé. En 1839, Desroches était devenu un avoué honnête et entendu, c'est-à-dire qu'il prenait avec chaleur et habileté les intérêts de ses clients ; que jamais il n'eût conseillé un procédé ouvertement improbe, et qu'encore moins il y eût prêté les

mains. Quant à la fine fleur de délicatesse qui se rencontrait chez Derville et quelques autres membres de sa compagnie, outre qu'il est bien difficile de ne pas la laisser évaporer dans ce monde des affaires dont M. de Talleyrand a dit : « Les affaires, c'est le bien d'autrui ! » elle ne saurait jamais être la seconde couche d'une existence. La perte de ce duvet de l'âme, comme celle de toutes les virginités, est irréparable ; Desroches n'avait donc pas aspiré à le refaire chez lui ; il ne voulait plus rien risquer d'ignoble et de déshonnête; mais les bons tours admis par le Code de procédure, les bonnes surprises et les bonnes noirceurs que l'on peut faire à un adversaire, il les admettait volontiers. Desroches, d'ailleurs, était homme d'esprit; il aimait la table, et, comme les gens incessamment livrés à la brutale domination d'impérieux labeurs, il éprouvait le besoin de vives distractions prises au vol et fortement montées en goût. Tout en assainissant sa vie judiciaire, il était donc resté l'avoué des gens de lettres, des artistes, des filles de théâtre, des lorettes en renom et des bohèmes élégants dans le genre de Maxime, parce qu'il vivait volontiers de leur vie et que tous ces gens lui étaient sympathiques, comme lui-même était très-goûté par eux. Leur argot spirituel, leur morale un peu relâchée, leurs aventures légèrement picaresques, leurs expédients, leurs courageux et honorables travaux, en un mot leurs grandeurs et leurs misères, il comprenait tout à merveille, et, providence toujours indulgente, leur prêtait aide et assistance toutes les fois qu'il en était requis. Mais, pour dérober à sa clientèle sérieuse et utile ce que son intimité avec sa clientèle de cœur pouvait avoir d'un peu compromettant, marié et ayant des enfants, Desroches avait ses jours pour être époux et père de famille, et notamment le dimanche. Au bois de Boulogne, il était rare qu'il ne parût pas dans une calèche modeste, ayant à ses côtés sa femme, portant écrit dans sa laideur le chiffre élevé de sa dot. Sur le devant de la voiture apparaissaient, formant groupe, trois enfants qui avaient le malheur de ressembler à leur mère. Ce tableau de famille, cette sainteté d'habitudes dominicales, rappelaient si peu le Desroches de la semaine dînant dans tous les cabarets avec tous les viveurs et viveuses en renom, que l'une de celles-ci, Malaga, une écuyère du Cirque, célèbre par sa verve et par ses bons mots, disait qu'on ne devrait pas permettre aux avoués d'être aussi invraisem-

blables et de tromper le public en promenant des enfants de carton.

C'est donc à cette probité relative que M. de Trailles était venu demander conseil, ce qu'il ne manquait jamais de faire dans toutes les rencontres un peu difficiles de sa vie. Suivant une bonne habitude, Desroches écouta sans interrompre le long exposé du cas qui lui était soumis, la scène qui venait d'avoir lieu chez Rastignac comprise. Comme Maxime n'avait rien de caché pour ce confesseur, il exposa les raisons qu'il avait d'en vouloir à Sallenauve et mit une vraie bonne foi à le représenter comme ayant usurpé le nom sous lequel il allait siéger à la Chambre. Sa haine, dans un méfait tout juste possible ou probable, lui faisait l'illusion d'une évidence absolue. Au fond, Desroches ne voulait pas se charger d'une affaire dans laquelle tout d'abord il n'entrevit pas la moindre chance de succès; mais là où se montra sa mollesse de probité, ce fut à en causer avec son client comme d'un fait de Palais très-ordinaire, et à ne pas lui dire nettement sa pensée sur ce prétendu procès qui, en réalité, n'était qu'une intrigue. Ce qui, dans le domaine du mal, se fait de connivence parlée, sans passer jusqu'à la complicité effective de l'action, est véritablement incalculable. « Que m'importe? qu'ils se débrouillent! Pourquoi irais-je me faire le chevalier transi de la vertu? » voilà ce que disent les hommes du tempérament de Desroches, et difficilement on saurait supputer le nombre qu'en recèle une civilisation un peu avancée.

— D'abord, mon maître, dit l'avoué, un procès civil, il n'y a pas à y penser; votre paysanne de Romilly aurait les mains pleines de preuves, qu'elle serait déclarée non-recevable dans sa demande, attendu que, quant à présent, elle n'a pas d'intérêt à contester la reconnaissance de sa partie adverse.

— Oui, c'est bien ce que disait tout à l'heure le procureur général Vinet.

— Quant au procès criminel, vous pouvez sans doute le provoquer en dénonçant à la justice le fait d'une supposition de personne.

— Vinet, interrompit Maxime de Trailles, paraissait pencher pour la voie criminelle.

— Oui, mais il y a à cette façon de procéder nombre d'objections. D'abord, même pour faire accueillir seulement la dénoncia-

tion, faut-il un certain commencement de preuve; ensuite, la plainte reçue et le ministère public décidé à poursuivre, pour qu'une condamnation intervienne, une apparence de criminalité plus positive est bien autrement nécessaire; et puis, le crime prouvé au compte du soi-disant marquis de Sallenauve, comment établir la complicité de son soi-disant fils, qui a pu être abusé par un intrigant?

— Mais quel intérêt, répondit Maxime, cet intrigant pourrait-il avoir eu à faire à ce Dorlange tous les avantages qu'il a recueillis de la reconnaissance faite à son profit?

— Oh! mon cher, répliqua Desroches, en matière de questions d'état, toutes les bizarreries sont possibles; il n'est pas de nature de procès qui ait fourni tant d'éléments aux compilateurs de *causes célèbres* et aux romanciers; mais il y a quelque chose de mieux, aux yeux de la loi, la supposition de personne n'est pas directement un crime.

— Comment cela? dit Maxime; c'est impossible!

— Tenez, mon maître, dit Desroches en prenant ses Cinq Codes, faites-moi le plaisir de lire l'article 145 du Code pénal, le seul qui semble donner ouverture au procès que vous méditez, et voyez si le crime qui nous occupe y est prévu.

Maxime lut à haute voix l'article 145, ainsi conçu :

« Tout fonctionnaire ou officier public qui, dans l'exercice de ses fonctions, aura commis un faux, — soit par fausses signatures, — soit par altération des actes, écritures ou signatures, — *soit par supposition de personnes...* »

— Eh bien, vous voyez bien, dit Maxime, *par supposition de personnes!*

— Allez donc jusqu'au bout, insista Desroches.

« ... Soit par supposition de personnes, reprit M. de Trailles, soit par des écritures faites ou intercalées sur des registres ou d'autres actes publics, depuis leur confection ou clôture, *sera puni des travaux forcés à perpétuité.* »

M. de Trailles scanda amoureusement les derniers mots, qui paraissaient lui donner un avant-goût du sort réservé à Sallenauve.

— Mon cher comte, dit Desroches, vous faites comme tous les

plaideurs, qui jamais ne lisent les articles de la loi qu'à leur point de vue; mais vous ne faites pas attention qu'il n'est question dans celui qui nous occupe que des *fonctionnaires ou officiers publics*, et qu'il n'est pas disposé pour le crime de supposition de personnes commis par d'autres individus.

Maxime relut l'article, et se convainquit de la réalité du commentaire de Desroches.

— Mais, objecta-t-il, il doit y avoir autre part quelque disposition?

— Du tout, et, croyez-en ma science de jurisconsulte, le Code est matériellement muet à cet égard.

— Alors, le crime que nous dénoncerions a donc le privilége de l'impunité?

— C'est-à-dire, répondit Desroches, que sa répression est toujours problématique. Les juges, parfois, suppléent par induction au silence de la loi...

L'avoué suspendit sa phrase pour feuilleter un volume de jurisprudence :

— Et tenez, reprit-il, voilà, rapportés dans le *Commentaire* (de Carnot) *sur le Code pénal*, deux arrêts de cours d'assises : l'un du 7 juillet 1814 et l'autre du 24 avril 1818, tous deux confirmés par la cour de cassation, qui condamnent, pour faux commis par supposition de personnes, des individus qui n'étaient ni fonctionnaires ni officiers publics; mais ces deux arrêts, uniques dans la matière, excipent d'un article où le crime qu'ils punissent n'est pas même mentionné, et ce n'est qu'au moyen d'un raisonnement très-laborieux qu'ils parviennent à faire cette application détournée. Vous comprenez dès lors que l'issue d'un procès pareil est toujours très-douteuse; car, en l'absence d'un texte positif, on ne peut jamais savoir comment les magistrats décideront.

— Par conséquent, votre conclusion, comme celle de Rastignac, est qu'il faut renvoyer notre paysanne à Romilly, et qu'il n'y a absolument rien à tenter?

— Il y a toujours quelque chose à tenter, répondit Desroches, lorsque l'on sait s'y prendre. Une complication à laquelle ni vous, ni Rastignac, ni M. Vinet n'avez pensé, c'est que, hors le cas de flagrant délit, pour poursuivre au criminel un membre de la

représentation nationale, une autorisation de la Chambre est nécessaire.

— C'est juste, dit Maxime; mais comment une complication nouvelle peut-elle nous tirer d'embarras?

— Vous ne seriez pas fâché, dit l'avoué en riant, d'envoyer au bagne votre adversaire?

— Un drôle, fit comiquement Maxime, qui me fera peut-être manquer un riche mariage; qui se pose en homme de vertu sévère, et qui se livre à des manœuvres de cette audace!...

— Eh bien, pourtant, il faut vous résigner à un résultat moins éclatant. Faire un joli scandale, jeter sur votre homme une profonde déconsidération : cela, il me semble, atteindrait une partie de votre but?

— Sans doute, faute de faisan, on mange du fricandeau.

— Vos prétentions ainsi réduites, voici ce que je vous conseillerais. Ne poussez pas votre paysanne à déposer une plainte au criminel contre ce monsieur qui vous déplaît, mais faites-lui déposer entre les mains du président de la Chambre des députés une simple demande en autorisation de poursuites. Très-probablement, l'autorisation ne sera pas accordée, et le procès en restera à cette étape; mais le fait articulé fera toujours son bruit à la Chambre : les journaux seront en droit d'en parler, et, sous main, le ministère aura la liberté de faire envenimer cette vague accusation par ses amis.

— Peste! mon cher, dit Maxime, tout heureux de voir une issue ouverte à ses instincts haineux, vous êtes un homme fort, plus fort que tous ces prétendus hommes d'État; mais cette demande en autorisation de poursuites, qui nous la rédigera?

— Oh! pas moi, répondit Desroches, qui ne voulait pas s'avancer plus loin dans ce tripotage; ce n'est pas un acte judiciaire, c'est une machine de guerre, et je n'entreprends pas cette partie; mais vous avez une foule d'avocats sans causes toujours prêts à se mêler de tracas politiques; Massol, par exemple, vous formulera cela à merveille. Je vous serai, du reste, obligé de ne pas dire que l'idée vient de moi.

— Parbleu! dit Maxime, je la prendrai à mon compte, et, sous cette forme, peut-être, Rastignac finira par mordre à mon projet.

— Oui, mais prenez garde de vous faire un ennemi de Vinet,

Il les trouva attablés et faisant grande chère aux dépens des Beauvisage. Il leur donna l'ordre d'être chez lui le lendemain matin, de onze heures à midi, sans avoir déjeuné.

Le soir, à l'Opéra, il trouva Massol, ainsi qu'il s'y était attendu. Allant à lui avec cette politesse un peu insolente qui était toujours la sienne :

— Monsieur, lui dit-il, j'aurais à causer avec vous d'une affaire moitié judiciaire et moitié politique. Si elle ne demandait pas à être entourée d'une allure de secret toute particulière, j'aurais eu l'honneur de passer à votre cabinet, mais j'ai pensé que nous en causerions plus sûrement chez moi, où j'ai, d'ailleurs, à vous mettre en rapport avec deux personnes. Puis-je donc espérer que demain matin, sur les onze heures, vous me ferez la grâce de venir prendre une tasse de thé?

Si Massol avait eu en effet un cabinet, pour la dignité de la robe il n'eût peut-être pas consenti à renverser l'ordre habituel des choses, en se rendant chez le client au lieu de l'attendre chez lui. Mais, perché plutôt que logé, il fut heureux de l'arrangement qui laissait intact l'incognito de son domicile.

— J'aurai l'honneur, monsieur, s'empressa-t-il donc de répondre, d'être chez vous demain, à l'heure que vous m'indiquez.

— Vous savez, dit Maxime en le quittant, rue Pigalle?

— Parfaitement, répondit Massol, à deux pas de la rue de la Rochefoucauld.

Le soir que Sallenauve, Marie-Gaston et Jacques Bricheteau s'étaient rendus à Saint-Sulpice pour entendre la signora Luigia, cette église était le théâtre d'un incident qui passa presque inaperçu. Par la porte assez peu fréquentée qui donne sur la rue Palatine, en face de la rue Servandoni, entra brusquement un jeune homme à chevelure blonde. Il paraissait à ce point ému et empressé, qu'il ne pensa pas même à ôter de dessus sa tête une casquette en cuir verni dans la forme de celles que portent les étudiants des universités allemandes. Comme il se hâtait de gagner une place où la foule se pressait compacte, il se sentit saisi par le bras, et aussitôt son visage, de rose et animé qu'il était, passa à une pâleur livide; mais, en se retournant, il vit qu'il s'était offrayé de rien. Il n'avait affaire qu'au suisse, qui lui dit d'un ton imposant :

— Est-ce que votre casquette, jeune homme, est clouée sur votre tête?

— Pardon, monsieur, répondit celui qui venait d'être ainsi interpellé, c'est une distraction!

Et, après avoir fait droit à la leçon de politesse divine et humaine qu'il venait de recevoir, il s'enfonça au plus épais de la presse, qu'il traversa d'autorité en se faisant jour des coudes, non sans recueillir quelques rebuffades dont il ne se soucia point. Ainsi parvenu à un espace vide, il se retourna, jeta autour de lui un regard rapide et inquiet; puis, gagnant, du côté de la rue Garancière, la porte à peu près opposée à celle par laquelle il était entré, il s'élança d'une course rapide et disparut bientôt dans une de ces rues désertes qui avoisinent le marché Saint-Germain. Quelques secondes après l'irruption de ce singulier dévot, la même porte avait donné accès à un homme portant, autour d'un visage violemment couturé, un large collier de favoris blancs; une épaisse chevelure de même couleur, mais tournant au roussâtre, descendait jusque sur ses épaules et lui donnait un air de vieux conventionnel, ou de Bernardin de Saint-Pierre ayant eu la petite vérole. L'âge de sa figure et de ses cheveux était largement la soixantaine, mais sa robuste carrure, l'énergique décision de ses mouvements et surtout la pénétrante vivacité d'un regard que, aussitôt entré, il darda tout autour de lui, marquaient l'ensemble d'une organisation puissante sur laquelle la marche des années avait eu peu de prise. Il voulait sans doute rejoindre le jeune blondin, mais il ne commit pas la faute de se jeter après lui dans le gros de la foule groupée autour de l'autel, et dans laquelle il se douta bien que le fugitif avait essayé de se perdre : faisant en sens inverse le tour de la nef, il avait toute chance, en parcourant rapidement cette partie beaucoup moins encombrée de l'église, d'arriver aussitôt que son gibier à l'une des issues; mais, ce qui est advenu à bien d'autres que lui, son trop d'esprit le servit mal. En passant devant un confessionnal, il vit une forme agenouillée qui lui rappela celle après laquelle il était en chasse. Prêtant à autrui une habileté que peut-être, en pareil cas, il aurait eue lui-même, il s'imagina que, pour lui faire perdre la piste, celui qu'il traquait avait eu l'idée de se présenter *ex abrupto* au tribunal de la pénitence. Pendant le temps

qu'il mit à s'assurer d'une trompeuse identité, qu'un examen plus sérieux ne confirma pas, il avait été distancé; dès lors, un chasseur habile comme lui ne s'acharna pas à une poursuite inutile; il comprit que c'était partie remise, et qu'il avait manqué l'occasion.

Il se disposait à quitter l'église lorsque, après un court prélude de l'orgue, le contralto de la signora Luigia, jetant quelques-unes de ses notes les plus graves, entonna cette magnifique mélodie sur laquelle se chantent les *Litanies de la Vierge*. La beauté de la voix, la beauté du chant, la beauté des paroles de l'hymne sacrée, que la savante méthode de l'exécutante laissait entendre parfaitement distinctes, parurent faire sur l'inconnu une singulière impression. Loin de persister dans son projet de retraite, il alla se placer à l'ombre d'un pilier, près duquel d'abord il resta debout; mais, au moment où s'éteignirent les dernières notes du saint cantique, il avait fini par s'agenouiller, et qui l'eût alors regardé au visage eût remarqué deux grosses larmes ruisselant le long de ses joues. La bénédiction donnée, et la plus grande partie de la foule écoulée :

—Suis-je bête! dit l'inconnu en se relevant et en essuyant ses yeux.

Sorti par la porte qui lui avait donné accès, il remonta la rue Servandoni, s'arrêta un moment devant une boutique fermée, gagna ensuite la place Saint-Sulpice, monta dans une des voitures de place qui y stationnent et dit au cocher :

— Rue de Provence, mon brave, et lestement : il y a gras.

Arrivé à la maison où il s'était fait conduire, il passait vivement devant le logement du concierge, gagnant, en homme qui désire ne point être aperçu, un escalier de service; mais le concierge, qui faisait consciencieusement son métier, sortit sur le pas de sa porte et lui cria :

— Où va monsieur?

— Chez madame de Saint-Estève, répondit l'inconnu d'un accent de mauvaise humeur.

Et, un instant après, il sonnait à une porte de dégagement qui lui fut ouverte par un nègre.

— Ma tante est chez elle? demanda-t-il.

— Oh! oui, maîtresse à maison! répondit le nègre en ornant son visage du sourire le plus gracieux qu'il put se procurer et qui le fit ressembler à un singe épluchant des noix.

Conduit par des corridors qui faisaient comprendre la vaste étendue de l'appartement, l'inconnu parvint bientôt à la porte d'un salon qui lui fut ouverte par le nègre; en même temps, celui-ci annonça : « M. de Saint-Hestève, » comme si l'E eût été précédé d'une H aspirée.

Le salon où l'illustre chef de la police de sûreté venait d'être introduit était remarquable par la richesse, mais plus encore par l'insigne mauvais goût de tout l'ameublement. Trois femmes de l'âge le plus respectable y étaient assises devant un guéridon, et gravement occupées à une partie de domino. Trois verres, un bol d'argent mis à sec et une odeur vineuse dont l'odorat était désagréablement affecté en entrant dans cette pièce témoignaient que la religion du double-six n'y était pas le seul culte en honneur.

— Salut, mesdames, dit le grand homme de police en s'asseyant; charmé de vous trouver réunies, car j'ai quelque chose à dire à chacune de vous en particulier.

— On t'écoutera tout à l'heure, dit la Saint-Estève, mais laisse finir la partie; ce ne sera pas long, *je joue pour quatre.*

— Blanc partout! dit un des siècles.

— Domino! s'écria la Saint-Estève, et partie gagnée : vous avez bien quatre points à vous *deusse,* tous les blancs son sortis.

Cela dit, elle étendit sa main osseuse pour prendre la cuiller à punch et remplir les verres vides; mais, ne trouvant rien dans le bol, au lieu de se lever pour aller à une sonnette, elle carillonna de la cuiller sur le vase d'argent. A ce bruit accourut le nègre.

— Fais mettre quelque chose là dedans, lui dit-elle en lui passant le bol, et un verre pour monsieur.

— Merci, je ne prendrai rien, dit Saint-Estève.

— Moi, j'en ai ma suffisance, ajouta une des matrones.

— Et moi, dit l'autre, que les médecins m'ont mise au lait, rapport à ma *gastripe.*

— Vous êtes tous des poules mouillées! dit la Saint-Estève. — Allons, emporte tout ça, ajouta-t-elle en s'adressant au nègre, et surtout, que je te prenne à écouter à la porte! tu te souviens de la râclée?...

— Oh! m'en souviens bien! dit le nègre en riant des épaules; moi, à présent, plus oreilles!

Et il sortit.

— Eh bien, mon minet, tu as la parole, dit la Saint-Estève à son neveu, après qu'un compte assez orageux eût été terminé entre les trois sorcières.

— Vous, madame Fontaine, dit le chef de la police de sûreté en se tournant vers une des vénérables, qu'à son air inspiré, à ses cheveux gris en désordre et à sa capcte verte, affreusement *cabossée*, on eût prise pour un bas bleu en travail d'un article *modes*, vous vous négligez singulièrement; vous ne nous adressez plus aucun rapport, et, au contraire, il nous en vient beaucoup sur votre compte. M. le préfet n'a pas déjà grand goût à laisser subsister vos établissements. Je ne vous maintiens qu'à raison des services que vous êtes censée nous rendre, mais, sans faire, comme vous, métier de prédire l'avenir, je puis vous certifier que, si vous continuez à être aussi maigre de renseignements, votre cabinet de bonne aventure ne tardera pas à être fermé.

— Voilà! répondit la pythonisse; vous m'avez empêchée de reprendre l'appartement de mademoiselle Lenormand, rue de Tournon. Qu'est-ce qu'on peut recevoir, dans le quartier de la rue Vieille-du-Temple? de petits employés, des cuisinières, des ouvriers et des grisettes! et vous voulez que j'aille vous ragoter tout ce que j'apprends par ces gens-là? Fallait me laisser travailler dans le grand, vous en auriez su plus long.

— Madame Fontaine, faut pas dire ça, objecta la Saint-Estève; journellement je vous envoie de ma clientèle!

— Tiens, comme je vous envoie de la mienne!

— Et pas plus tard qu'il y a quatre jours, continua l'agente matrimoniale, vous avez eu de ma main la visite d'une Italienne : ce n'est pas une grisette, celle-là; et logée chez un député qui n'est pas pour le gouvernement! vous pouviez faire un rapport là-dessus. Mais vous n'aimez pas à prendre la plume, et, depuis que vous vous êtes brouillée avec votre petit courtaud de boutique, de ce qu'il commandait trop de gilets chez son tailleur, l'écriture chez vous ne va plus.

— Il y a une chose surtout, ajouta Saint-Estève, dont il est fort souvent question dans les rapports qui me parviennent à votre sujet : c'est cet animal immonde que vous faites figurer dans

l'opération du *grand jeu...* (Voir *les Comédiens sans le savoir.*)

— Qui, Astaroth? demanda madame Fontaine.

— Oui, ce batracien, ce crapaud, puisqu'il faut dire le mot, que vous avez l'air de consulter. Il paraît que, dernièrement, une femme enceinte a été émue de son hideux aspect, à ce point...

— Ah *ben,* interrompit vivement la devineresse, s'il faut maintenant tirer les cartes tout sec, qu'on me ruine tout de suite, qu'on me guillotine! Parce qu'une bégueule de femme a accouché d'un enfant mort, faut supprimer les crapauds dans la nature? Pourquoi donc alors que le bon Dieu les aurait faits?

— Ma chère madame, dit Saint-Estève, il y a eu un temps où vous n'auriez pas si fort tenu à cette collaboration. En 1617, un savant, nommé Vanini, fut brûlé à Toulouse rien que parce qu'on trouva chez lui un crapaud dans un bocal.

— Oui; mais nous sommes dans le siècle des lumières, répondit plaisamment la Fontaine, et la correctionnelle est plus douce que ça.

— Vous, madame Nourrisson, dit le chef de la police de sûreté en s'adressant à l'autre vieille, on se plaint que vous cueillez le fruit trop vert; quand on a, comme vous, tenu un établissement, on n'ignore ni les lois ni les règlements : au-dessous de vingt et un ans, je m'étonne d'avoir à vous le rappeler, vous devez respecter les mœurs.

Madame Nourrisson avait, en effet, été sous l'Empire ce que Parent du Châtelet, dans le curieux ouvrage où il a si savamment étudié la hideuse plaie de la prostitution, appelle, par euphémisme, une *dame de maison.* Plus tard, elle avait formé, dans la rue Neuve-Saint-Marc, l'établissement de marchande à la toilette où s'était brassée l'affaire Esther, rappelée par Maxime de Trailles à Desroches et qui avait coûté plus de cinq cent mille francs au banquier Nucingen. Mais, dans cette occasion, madame Nourrisson s'était effacée derrière madame de Saint-Estève, qui, ayant, sous l'inspiration de Vautrin, la direction de l'œuvre, avait, pour un moment, fait de la boutique de la revendeuse le quartier général de ses opérations. Entre gens qui ont des souvenirs de complicité pareille, des façons d'une extrême familiarité se comprennent : on ne s'étonnera donc pas d'entendre madame Nourrisson répondre à la

semonce qui venait de lui être adressée par M. de Saint-Estève :

— Et vous, gros farceur, vous les respectiez, les mœurs, quand, vers 1809, vous me faisiez confier cette petite Champenoise de dix-sept ans !

— S'il y a une trentaine d'années que cette folie s'est faite en mon nom, répondit l'homme de police, il y a trente ans que je suis sage, car c'est la dernière sottise à laquelle jamais jupon ait pu m'entraîner. Du reste, mes chères dames, vous ferez de mes avis tel usage que vous voudrez. Maintenant, si mal vous arrive, vous ne vous plaindrez point qu'on ne vous ait pas adressé les trois sommations. Quant à toi, petite tante, ce que j'ai à te dire est confidentiel.

Ainsi congédiées, les deux matrones parlèrent de se retirer.

— Voulez-vous qu'on aille vous chercher une citadine? demanda madame de Saint-Estève à madame Fontaine.

— Non pas, vraiment, répondit la devineresse; je m'en vas à pied, l'exercice m'est recommandé. J'ai dit à madame Jamouillot, mon aide de camp, de venir me prendre.

— Et vous, *mame* Nourrisson?

— Ah *ben,* en voilà une bonne ! dit la revendeuse, une citadine pour aller de la rue de Provence à la rue Neuve-Saint-Marc ! Je suis ici en voisine.

La vérité est que madame Nourrisson était venue dans son costume courant : bonnet blanc à rubans jaunes, tour indéfrisable d'un noir de jais, tablier de taffetas et robe d'indienne à fleurs sur un fond gros bleu, et, comme elle le disait gaiement, il y avait en effet peu de chance que quelqu'un eût l'idée de l'enlever en route.

Préalablement à l'entretien qui allait avoir lieu entre M. de Saint-Estève et sa tante, quelques explications ont leur place ici.

Dans ce sauveur public qui, le soir de l'émeute du 12 mai, était venu offrir ses services à Rastignac, il n'est pas un lecteur qui n'ait reconnu le célèbre Jacques Collin, dit Vautrin, l'une des figures les plus connues et les plus chaudement esquissées de LA COMÉDIE HUMAINE. Un peu avant la révolution de 1830, frappé dans une de ses affections, ce héros du bagne ne s'était plus senti le courage de continuer la lutte que, depuis vingt-cinq ans, il soutenait contre la société, et il était venu faire, entre les mains du procureur gé-

néral de Granville, une soumission dont les circonstances assez dramatiques ont été racontées dans la dernière partie de *Splendeurs et Misères des courtisanes*. Depuis cette époque, investi des fonctions de chef de la police de sûreté, sous le nom de M. de Saint-Estève, il avait succédé au célèbre Bibi-Lupin, et, devenu la terreur des hommes autrefois ses complices, il s'était fait, par l'ardente répression dont il les harcelait, une renommée d'habileté et d'énergie à laquelle on ne trouverait rien de comparable dans les fastes de la police judiciaire. Mais, ainsi qu'il l'avait expliqué à son ancien ami le colonel Franchessini, il avait fini par se lasser de cette chasse aux voleurs où, comme les joueurs trop expérimentés, faute d'imprévu et de chances dans la lutte, il en était venu à ne plus trouver aucun intérêt. Pendant quelques années, la patience de son métier lui avait encore été continuée par la multiplicité des agressions et des guets-apens que ses anciens amis du bagne, furieux de ce qu'ils appelaient sa trahison, s'étaient étudiés à diriger contre sa personne; mais, découragés par son adresse et par le bonheur de son étoile, qui constamment l'avaient dérobé à la dangereuse atteinte de ces conspirations, ses adversaires avaient fini par désarmer; dès lors, toute saveur ayant pour lui disparu de ses fonctions, il avait pensé à changer de milieu, et à transporter dans la sphère politique ses merveilleux instincts d'espionnage et sa puissante activité. Le colonel Franchessini n'avait pas manqué de le revoir à la suite de sa visite chez Rastignac, et l'ancien pensionnaire de la maison Vauquer n'était pas homme à méconnaître la valeur des aperçus qu'avait eus le ministre, touchant le luxe d'honnêteté bourgeoise sous lequel il s'étudiait à ensevelir les compromettants souvenirs qui pesaient sur sa vie.

— Eh! eh! avait-il dit, l'élève aurait donc dépassé le maître? Ses conseils, assurément, méritent considération. J'y penserai.

Il y avait pensé en effet, et c'est sous l'influence d'une assez longue méditation, dans laquelle il avait minutieusement examiné le plan qui lui avait été transmis, que nous venons de le voir arriver chez sa tante Jacqueline Collin, autrement dite madame de Saint-Estève, nom de guerre porté en commun, et qui, servant au redoutable couple à masquer son passé, laissait néanmoins subsiste

l'idée de la proche parenté par laquelle il était uni. Activement mêlée à beaucoup des entreprises de son neveu, Jacqueline Collin avait eu, en propre, une vie passablement aventureuse, et, lors d'un des nombreux démêlés de Vautrin avec la justice, un jour, sur des notes de police que tout devait faire considérer comme exactes, un juge d'instruction lui avait ainsi résumé les antécédents assez peu édifiants de sa très-honorée tante :

— C'est, à ce qu'il paraît, avait dit le magistrat, une très-habile recéleuse, car on n'a pas de preuves contre elle. Après la mort de Marat, dont elle aurait été la maîtresse, elle aurait appartenu à un chimiste condamné à mort en l'an VIII (1799), pour crime de fausse monnaie. Elle a paru comme témoin lors du procès. Dans cette intimité, elle aurait acquis de dangereuses connaissances en toxicologie. Elle a été marchande à la toilette de l'an IX à 1805. Elle a subi deux ans de prison, en 1807 et 1808, pour avoir livré des mineures à la débauche. Vous étiez alors, vous, Jacques Collin, poursuivi pour crime de faux; vous aviez quitté la maison de banque où votre tante vous avait placé comme commis, grâce à l'éducation que vous aviez reçue et aux protections dont elle jouissait auprès des personnages à la dépravation desquels elle fournissait des victimes.

Depuis l'époque où cette vertueuse biographie avait été mise sous les yeux de son neveu, Jacqueline Collin, sans plus jamais retomber aux mains de la vindicte publique, avait encore grossi ses états de service, et, au moment où Vautrin avait abdiqué, elle n'avait pas revêtu une robe d'innocence, à beaucoup près, aussi immaculée. Mais, arrivée, comme lui, à une grande aisance, elle avait choisi ses *affaires,* n'avait plus côtoyé qu'à distance respectueuse le Code pénal, et, sous la devanture d'une industrie à peu près avouable, elle avait abrité les pratiques plus ou moins souterraines auxquelles elle continuait de consacrer une intelligence et une activité vraiment infernales.

Desroches, déjà, nous a appris que le cabinet plus ou moins matrimonial dont s'était avisée madame de Saint-Estève était établi rue de Provence, et nous devons ajouter que, comprise sur une grande échelle, cette agence occupait tout le premier étage d'un de ces vastes immeubles qu'à Paris les entrepreneurs font

sortir de dessous terre comme par enchantement. A peine achevées à crédit, ces maisons sont garnies à tout prix de locataires tels quels, en vue de trouver des acquéreurs auxquels on les revende: si l'on met la main sur une dupe, on fait ce qui s'appelle un *gros coup*; si, au contraire, l'acheteur est de dure composition, on se contente de faire rentrer l'argent dépensé, avec quelques mille francs de bénéfice, à moins, toutefois, que, dans le cours de la construction, la spéculation ne vienne à se compliquer d'une de ces faillites qui, dans l'industrie du bâtiment, sont une des péripéties les plus courantes et les plus prévues. Des lorettes, des agents d'affaires, des compagnies d'assurance mort-nées, des journaux destinés à périr à la fleur de l'âge, des administrations de chemins de fer impossibles, des comptoirs d'escompte où l'on emprunte au lieu de prêter; des *offices de publicité* arrivant à peine pour eux-mêmes à la publicité dont ils font marchandise; en un mot, toute espèce de commerce et entreprise problématiques forment la population provisoire de ces *républiques*. Bâties à l'effet, peu importe qu'au bout de quelques mois, par suite des tassements qui s'opposent au jeu des fenêtres, des fentes qui désassemblent les panneaux des portes, des écartements survenus dans les joints des parquets, des infiltrations auxquelles donnent lieu les fosses d'aisances et les conduites d'eaux pluviales et ménagères, ces palais de carton soient à peu près devenus inhabitables! cela regarde l'acquéreur, qui, une fois les réparations faites, a la liberté de mieux choisir ses locataires et d'élever le prix des loyers.

Entrée en possession de son appartement avant cette période de décadence, madame de Saint-Estève s'était donc, à très-bon marché, procuré une installation confortable; et de beaux résultats, sans parler du bénéfice d'autres affaires occultes, n'avaient pas tardé à couronner les efforts de son habile administration. Presque inutile de dire que, trouvant au-dessous d'elle et laissant à ses concurrentes le charlatanisme des annonces, madame de Saint-Estève ne faisait jamais parler de son *cabinet* à la quatrième page des journaux. Ce dédain, qui, attendu les sombres obscurités de son passé, était d'une assez bonne prudence, l'avait conduite à la découverte de quelques procédés ingénieux par lesquels, d'une façon moins vulgaire, elle attirait l'attention sur sa *maison*. En province et même à

l'étranger, elle avait des commis voyageurs intelligents, qui répandaient avec discrétion un prospectus rédigé par Gaudissart, l'un des plus remarquables *puffistes* des temps modernes. Le but apparent de ce prospectus était d'offrir les services d'une agence exclusivement commerciale qui, moyennant une remise très-modérée, se chargeait, à Paris, de la composition et de l'achat de corbeilles de mariage *appropriées à toutes les dots et à toutes les fortunes*. C'était seulement dans un humble *Nota bene*, après un tableau estimatif du prix des objets qui entraient dans la formation des corbeilles, divisées en première, deuxième, troisième et quatrième classe, à peu près comme les services des pompes funèbres, que madame de Saint-Estève s'indiquait comme « pouvant, en raison de ses hautes relations dans la société, faciliter, entre les personnes à marier, les occasions de se rencontrer ».

A Paris, madame de Saint-Estève se chargeait elle-même de parler à la crédulité publique, et ses combinaisons n'étaient pas moins adroites que variées. Au moyen d'un marché passé avec un loueur de remises, elle avait presque tous les jours deux ou trois voitures de bonne apparence, stationnant pendant plusieurs heures à sa porte. D'autre part, dans son salon d'attente, élégamment vêtus et ayant l'air de s'impatienter, de prétendus clients des deux sexes se relayaient de manière à faire croire à une presse incessante; et l'on peut se figurer si, dans les conversations de ces affidés de la maison, qui n'avaient point l'air de se connaître, les vertus et la haute capacité de madame de Saint-Estève étaient convenablement exaltées. Par quelques libéralités faites aux pauvres et à l'œuvre de Notre-Dame de Lorette, sa paroisse, l'adroite industrielle se procurait aussi la visite de quelques ecclésiastiques, qui lui servaient à cautionner en même temps et sa moralité et l'importance de ses ramifications matrimoniales. Une autre de ses habiletés, c'était de se faire régulièrement fournir par les dames de la Halle la liste de tous les mariages élégants qui se célébraient dans Paris, et, comme si elle eût été invitée, de paraître à la bénédiction nuptiale en riche toilette, avec une voiture et des gens, de manière à laisser supposer qu'elle n'était pas tout à fait étrangère à l'union qu'elle venait honorer de sa présence.

Un jour, pourtant, une famille peu endurante ne s'était pas

arrangée de l'idée de lui servir de prospectus, et lui avait fait une rude avanie ; elle était donc devenue très-réservée sur l'emploi de ce moyen, auquel elle avait substitué l'idée d'un compérage plus volontaire et beaucoup moins dangereux. Connaissant de vieille date madame Fontaine, car, entre toutes ces industries apocryphes, il y a une naturelle affinité, elle lui avait proposé une sorte d'assurance mutuelle pour l'exploitation de la crédulité parisienne ; et, entre les deux sibylles, voici la façon dont les choses se passaient : Sur dix fois que les femmes se font faire les cartes, huit fois au moins la question *mariage* est derrière leur curiosité. Lors donc que la devineresse, selon la formule consacrée, annonçait à l'une de ses clientes qu'elle serait prochainement recherchée par un *blond* ou par un *brun*, elle avait soin d'ajouter : « Mais cette union ne pourra réussir que par l'intermédiaire de madame de Saint-Estève, une femme très-riche et très-respectable, logée Chaussée-d'Antin, rue de Provence, et qui a le goût à faire des mariages ; » et, de son côté, quand madame de Saint-Estève mettait en avant un parti, pour peu qu'elle entrevît d'ouverture au succès de cette insinuation : « Du reste, ne manquait-elle pas de dire, consultez sur l'avenir de cette affaire la célèbre madame Fontaine, rue Vieille-du-Temple : sa réputation pour les cartes est européenne ; jamais elle ne se trompe ; et, si elle vous dit que j'ai eu la main heureuse, vous pourrez conclure en toute sûreté. » On comprendra facilement que d'une femme si pleine de ressources, le Numa de la petite rue Sainte-Anne eût fait son Égérie. Rastignac n'avait pas été informé d'une manière tout à fait exacte, quand on lui avait représenté la tante et le neveu faisant ménage commun ; mais ce qui était vrai, c'est que Vautrin, quand ses occupations le lui permettaient, ne passait presque pas un jour sans venir, en s'entourant du plus de secret qu'il lui était possible, visiter sa respectable parente. Depuis des années, pour peu que, dans sa vie, se remuât quelque intérêt sérieux, Jacqueline Collin y était pour le conseil et souvent aussi pour le coup de main.

— Ma pauvre mère, dit Vautrin en entamant l'entretien en vue duquel il était venu, j'ai tant de choses à te dire, que je ne sais par où commencer.

— Je le crois bien ! depuis tantôt huit jours que l'on ne t'a vu...

— D'abord, il est bon que tu le saches, tout à l'heure, j'ai manqué faire un coup superbe.

— Dans quel genre? demanda Jacqueline Collin.

— Dans le genre de mon affreux métier; mais, cette fois, la prise en valait la peine. Tu te rappelles ce petit graveur prussien pour lequel je t'ai envoyée à Berlin!

— Qui a contrefait, dit la Saint-Estève en complétant le renseignement, d'une façon si mirobolante les billets de la Banque de Vienne?

— Eh bien, il n'y a pas une heure, rue Servandoni, où j'avais été voir un de mes agents qui est malade, passant devant la boutique d'une fruitière, je crois reconnaître mon homme occupé à se faire servir un morceau de fromage de Brie qu'on lui enveloppait dans du papier.

— Il paraîtrait, remarqua Jacqueline, que de connaître si bien les banques ne l'a pas enrichi...

— Mon premier mouvement, continua Vautrin, fut de m'élancer dans la boutique, dont la porte était fermée, et de mettre la main sur le collet de mon drôle; mais, n'ayant pas vu sa figure à fond, je craignis de commettre quelque méprise. Lui, à ce qu'il paraît, avait l'œil au guet : il s'aperçoit que quelqu'un le surveille à travers le vitrage, et, zest! il s'élance dans l'arrière-boutique de la fruitière, où je le perds de vue.

— Voilà, mon vieux, ce que c'est que de porter ces cheveux longs et ce collier de barbe, le gibier te flaire à cent pas!

— Mais tu sais bien que cette affectation à me rendre ainsi reconnaissable est ce qui fait le plus d'effet parmi mes pratiques : « Faut qu'il soit joliment sûr de ses coups, se disent-elles toutes, pour dédaigner les ruses de costumes! » Rien n'a autant servi à me populariser.

— Enfin, dit Jacqueline, voilà ton homme dans l'arrière-boutique?

— Rapidement, continua Vautrin, je dresse un état des lieux. La boutique faisant partie d'une maison à allée; au fond de l'allée, dont la porte est ouverte, une petite cour sur laquelle l'arrière-boutique doit avoir une sortie : donc, à moins que mon gaillard ne demeure dans la maison, je garde toutes les issues. Un quart

d'heure environ se passe; c'est long, quand on attend. J'avais beau regarder chez la fruitière, aucune espèce d'indice; trois personnes étaient entrées, elle les avait servies sans avoir l'air de se douter qu'il y eût au dehors une surveillance; pas un coup d'œil jeté de côté, pas la moindre allure suspecte : « Allons, avais-je fini par me dire, il doit être locataire de la maison; sans cela, sa sortie par la porte de la cour aurait plus ému cette femme. » Je me décide donc à entrer pour prendre des renseignements. Peuh! à peine ai-je dépassé le seuil de la porte, j'entends dans la rue le bruit de l'oiseau qui s'envole.

— Tu t'étais trop pressé, mon chéri, dit la Saint-Estève, et pourtant, tu me le disais un jour : la police, c'est la patience.

— Sans demander mon reste de renseignements, continue Vautrin, je m'élance à sa poursuite. Juste en face de la rue Servandoni, qui est le nom de l'architecte par lequel a été bâti Saint-Sulpice, cette église a une porte; elle était ouverte à cause de l'office du *mois de Marie,* qui s'y dit tous les soirs. Mon gibier, ayant sur moi de l'avance, se précipite par cette porte et se perd si bien dans la foule, qu'en entrant après lui je ne l'aperçois plus.

— Eh bien, dit la Saint-Estève, je ne suis pas fâchée que le petit t'ait fait le poil; moi, je m'intéresse toujours un peu aux faux monnayeurs; c'est un joli crime, propre, pas de sang versé, pas de tort fait à personne qu'à ces pleutres de gouvernement!

— Et une maison de banque de Francfort dont ses faux billets ont entraîné la ruine!

— Tu diras ce que tu voudras, j'aime mieux ça que ton Lucien de Rubempré, qui ne faisait que nous dévorer, tandis que, si tu avais eu sous ta coupe un travailleur pareil dans notre bon temps!...

— Malgré ton admiration pour lui, tu n'en iras pas moins demain te renseigner adroitement chez la fruitière, qui doit le connaître, puisqu'elle a favorisé son évasion. Quand je suis retourné à la boutique, j'ai trouvé volets et porte clos. J'avais perdu mon temps dans l'église...

— A écouter une chanteuse, je parie, interrompit la Saint-Estève.

— Oui; comment sais-tu cela?

— Parbleu! tout Paris court l'entendre, répondit Jacqueline Collin, et puis, moi, dans mon petit particulier, je la connais.

— Comment! cette voix qui m'a tant ému, par laquelle, rajeuni de cinquante ans, j'ai été reporté au jour de ma première communion chez ces bons pères de l'Oratoire, où j'ai été élevé; cette femme qui m'a fait pleurer et m'a transformé pendant cinq minutes en un saint homme, tu l'aurais sur tes tablettes?

— Oui, dit négligemment la Saint-Estève; j'ai quelque chose d'entamé avec elle : je m'occupe de la faire entrer au théâtre.

— Ah çà! tu vas aussi prendre une agence dramatique! tu n'as pas assez de tes mariages?

— Voilà, mon chat, en deux mots la chose. C'est une Italienne, belle comme le jour, venue de Rome à Paris avec un imbécile de sculpteur dont elle est folle sans qu'il s'en doute; et ce Joseph en éprouve si peu pour elle, que, l'ayant eue sous les yeux posant pour une de ses statues, il est encore à lui adresser une galanterie!

— C'est un homme qui doit aller loin dans son art, remarqua Jacques Collin, avec ce mépris de la femme et cette force de caractère.

— A preuve, répondit Jacqueline, qu'il vient de le quitter, son art, pour se faire nommer député; c'est de lui que je disais tout à l'heure à la Fontaine qu'elle aurait pu t'écrire quelque chose. J'avais envoyé chez elle mon étrangère, à laquelle elle a fait les cartes sur cet amoureux transi.

— Mais toi, comment l'avais-tu connue?

— Par le vieux Ronquerolles. Allant un jour chez le sculpteur pour affaire d'un duel dont il était témoin, il a vu ce trésor de femme et en est devenu tout *Nucingen*.

— Alors, tu t'es chargée de la négociation.

— Comme tu dis. Il y a déjà plus d'un mois que le pauvre homme perdait ses peines; moi, ayant pris l'affaire en main, je me renseigne : j'apprends que la belle est de la confrérie de la Vierge; là-dessus, je me présente chez elle en dame de charité; et, vois un peu si, en commençant, j'ai de la chance! le sculpteur était absent de Paris pour se faire nommer député...

— Je ne suis pas en peine de toi; cependant, une dame de charité qui se charge d'un engagement dramatique...

— Au bout de deux visites, continua la Saint-Estève, je lui soutire toutes ses petites confidences; qu'elle n'y peut plus tenir, avec

ce marbre d'homme; qu'elle ne veut rien lui devoir, et, qu'ayant étudié pour la scène, si elle avait moyen d'avoir un engagement, elle quitterait aussitôt sa maison. Alors, un jour, j'arrive tout essoufflée, lui disant qu'un homme de mes amis, un grand seigneur, respectable par ses vertus et par son âge, et à qui j'ai parlé d'elle, se chargeait de la faire entrer au théâtre; et je lui demande la permission de le lui amener.

— C'était l'ordre et la marche, dit Jacques Collin.

— Oui; mais elle, défiante en diable, et pas aussi décidée qu'elle le dit à quitter son sculpteur, de me promener de jour en jour; si bien que, pour la faire avancer, j'ai dû lui insinuer d'aller consulter la Fontaine, à quoi d'ailleurs elle avait assez de penchant; mais, malgré les cartes, elle est toujours en garde, et les affaires se gâtent, parce qu'elle a vu son Chinois, qui est revenu et nommé. Il n'y a pas à dire : il faut maintenant marcher avec précaution; s'il allait trouver mauvais qu'on lui détourne une femme dont il va peut-être vouloir dès qu'il saura qu'elle ne veut plus de lui, on aurait affaire à forte partie; et ce n'est pas ce vieil égoïste de Ronquerolles, qui n'est, d'ailleurs, que pair de France, avec lequel on serait bien garanti contre les poursuites d'un député...

— Ce vieux débauché de Ronquerolles, dit Jacques Collin, n'est pas ce qui convient à ta protégée; elle est sage, il faut la laisser sage; je sais, moi, un homme vraiment respectable, qui la fera entrer au théâtre en tout bien, tout honneur, et qui, sans arrière-pensée, lui assurera un sort magnifique.

— Tu connais, toi, de ces phénomènes? je ne serais pas fâchée de savoir leur adresse, j'irais mettre ma carte chez eux.

— Eh bien, petite rue Sainte-Anne, près du quai des Orfévres : là, tu trouveras quelqu'un avec qui la connaissance est déjà toute faite.

— *Planches-tu?* (te moques-tu?) s'écria la Saint-Estève, à laquelle son étonnement donna une rechute de l'argot des voleurs, qu'elle parlait autrefois couramment.

— Non, je parle sérieusement : cette femme m'a ému, elle m'intéresse, et puis j'ai une autre raison...

Vautrin raconta alors sa démarche auprès de Rastignac, l'intervention du colonel Franchessini, la réponse du ministre et sa théorie transcendante sur le reclassement social.

— Voyez-vous ce petit masque, qui s'avise de nous en remontrer! s'écria Jacqueline Collin.

— Il est dans le vrai, répliqua Vautrin; la femme seule nous manquait, et tu me la fournis.

— Oui, mais ça coûtera les yeux de la tête.

— Pour qui notre fortune? nous n'avons pas d'héritiers; tu n'éprouves pas, je pense, le besoin de fonder un hôpital ou des prix de vertu?

— Pas si *gniole!* répondit la Saint-Estève; d'ailleurs, tu le sais, bien, mon Jacques, avec toi je n'ai jamais compté; seulement, je m'avise d'une difficulté : cette femme est fière comme une Romaine qu'elle est, et tes damnées fonctions...

— Tu le vois bien, dit vivement Jacques Collin, il faut à tout prix échapper à une existence où l'on peut entrevoir des avanies pareilles. Sois tranquille pourtant, je suis en mesure de détourner celle dont tu t'avises. Pour mon métier, je suis autorisé à faire toute espèce de personnages, et, tu t'en souviens, je suis un comédien passable. Demain, je puis mettre à ma boutonnière un arc-en-ciel de décorations, m'installer dans un hôtel sous tel nom aristocratique qu'il me plaira forger; pour la police, les franchises du carnaval durent toute l'année. J'y ai déjà pensé. Je sais l'homme que je veux être. Tu peux annoncer à l'Italienne que le comte Halphertius, grand seigneur suédois, fou de musique et de philanthropie, s'intéresse à son sort; et, de fait, je lui monte une maison; je lui tiens rigoureusement le marché de vertueux désintéressement que tu lui cautionnes; enfin, je deviens son protecteur déclaré. Quant à l'engagement qu'elle désire, et que je lui veux aussi, car, pour mes projets d'avenir, il me la faut resplendissante et lumineuse, nous ne serions ni Jacques ni Jacqueline si, avec son talent, de l'or et de la volonté, nous ne parvenions pas à le lui procurer.

— Maintenant, savoir si Rastignac trouvera que tu as tenu la gageure : c'est M. de Saint-Estève, le chef de la police de sûreté, qu'il te disait de rebadigeonner.

— Eh non, ma vieille! Il n'y a plus de Saint-Estève, plus de Jacques Collin, plus de Vautrin, plus de Trompe-la-Mort, plus de Carlos Herrera; il y a une intelligence forte, puissante, énergique, qui offre son concours au gouvernement : je la fais arriver du Nord, la baptise d'un nom de seigneur étranger, et, par là je ne suis que

plus vraisemblable pour les fonctions de police politique et diplomatique auxquelles je prétends me vouer.

— Tu vas! tu vas! c'est à merveille; mais il faut d'abord être en possession de ce bijou qui doit te mettre en relief, et nous ne le tenons pas.

— Ce n'est pas là une difficulté; je t'ai vue à l'œuvre, et, quand tu veux, tu peux.

— On travaillera, dit modestement Jacqueline Collin. Viens toujours me voir demain soir, peut-être nous aurons marché.

— Et tu n'oublies pas, en attendant, dit Vautrin, la fruitière de la rue Servandoni, n° 12, où tu dois prendre des renseignements. Cette capture, qui intéresse un gouvernement étranger, aurait un parfum politique qui fera bien pour le but où je veux arriver.

— De la fruitière, je t'en rendrai bon compte, répondit la Saint-Estève; mais, pour l'autre affaire, elle est plus délicate; ne nous avisons pas de rien brusquer.

— Carte blanche! répondit Vautrin; jamais je ne t'ai trouvée au-dessous d'aucune mission, tant difficile fût-elle; ainsi donc, bonsoir et à demain.

Le lendemain, étant dans son bureau de la petite rue Sainte-Anne, Vautrin reçut le billet qui suit:

« Mon gros, tu n'es pas trop à plaindre, et tout s'arrange à ton idée. Ce matin, de bonne heure, on m'annonce qu'une dame demande à me parler. Qui vois-je entrer? notre étrangère, à laquelle j'avais donné mon adresse pour le cas où elle aurait quelque chose de pressé à me communiquer. Son Joseph lui ayant, hier soir, parlé assez lestement du projet où il était de se séparer d'elle, la chère belle n'a pas dormi de la nuit, et sa petite tête s'est si bien échauffée, que la voilà débarquée chez moi et me suppliant de la mettre en rapport avec mon *homme respectable*, auquel elle est résolue à se confier, *s'il est honnête homme*, parce qu'elle met son amour-propre à ne plus rien devoir à ce glaçon par lequel elle se voit dédaignée. Viens donc tantôt sous la nouvelle pelure que tu auras choisie, et, quant à t'insinuer dans l'esprit de la charmante, c'est affaire à toi.

» Ta tante affecctionnée.

« J. C. DE SAINT-ESTÈVE. »

Vautrin répondit :

« Ce soir, je serai chez toi sur les neuf heures. J'espère qu'il se sera fait en ma personne un assez beau changement de décor pour qu'au premier coup d'œil, si je ne t'avais dit le nom sous lequel je me ferai annoncer, tu ne m'eusses pas facilement reconnu. J'ai déjà bien marché dans l'affaire de l'engagement, et je pourrai en parler de manière que la charmante prenne bonne idée du crédit de *son papa*. Vends dans la journée de la rente et des actions pour une somme un peu ronde : nous aurons besoin d'argent comptant. Je m'en vais, de mon côté, opérer de la même façon. A ce soir, donc.

» Ton neveu et ami,

» SAINT-ESTÈVE. »

Le soir, exact à l'heure que lui-même avait fixée, Vautrin arriva chez sa tante. Cette fois, il passa par le grand escalier et se fit annoncer, sous le nom de M. le comte Halphertius, par le nègre, qui ne le reconnut pas. Toute prévenue qu'elle était de la métamorphose, Jacqueline Collin resta ébahie en présence de ce grand acteur, qui s'était renouvelé tout entier. Sa chevelure à la Franklin était devenue une titus poudrée; passés au brun foncé et formant avec la neige du sommet de la tête une vive opposition, ses sourcils, ses favoris, taillés en côtelette à la mode de l'Empire, et des moustaches postiches de même couleur, prêtaient à sa physionomie naturellement peu noble, quelque chose de saisissant et d'original qui, à toute force, pouvait être pris pour de la distinction. Un col de satin noir haut monté donnait du port à sa tête. A la boutonnière d'un habit bleu, fermé sur la poitrine, brillait un ruban où se mariaient les couleurs de tous les ordres sérieux de l'Europe. Dépassant sous l'habit, un gilet de piqué jaune ménageait à un pantalon couleur gris de perle une harmonieuse transition; des bottes vernies et des gants paille glacés complétaient l'ensemble de cette toilette, qui avait voulu être négligée dans son élégance; la poudre, dont d'ailleurs à cette époque on comptait les derniers fidèles, servait à constater le vieux diplomate étranger et devenait, à un costume qui sans ce correctif aurait pu paraître un peu juvénile, un très-adroit tempérament.

Après quelques minutes accordées à l'admiration de son déguisement :

— *Elle* est là? demanda Vautrin.

— Oui, dit la Saint-Estève ; l'ange s'est retiré dans sa chambre il y a une demi-heure, afin de dire son rosaire, — maintenant qu'il est privé d'assister aux exercices du *mois de Marie*. Mais ta visite est attendue avec impatience, vu la manière dont pendant toute la journée j'ai chauffé ton éloge.

— Et comment se trouve-t-elle de ta maison? Elle n'a pas de regret du parti qu'elle a pris?

— Son amour-propre, dans tous les cas, est bien trop grand pour qu'elle en montre quelque chose; d'ailleurs, j'ai finement carotté sa confiance, et puis c'est un de ces caractères résolus à ne pas regarder en arrière quand ils sont une fois partis.

— Le plaisant, dit Vautrin, c'est que, tantôt, son député, qui est en peine d'elle, m'a été adressé par M. le préfet pour que je l'aide dans ses recherches.

— Il y tient donc?

— C'est-à-dire qu'il n'a pas d'amour pour elle, mais il regarde qu'il l'avait en dépôt, et il a peur qu'elle n'ait eu l'idée de se détruire ou qu'elle ne soit tombée aux mains de quelque intrigante. Sais-tu bien que, sans ma paternelle intervention, il mettait assez bien le doigt sur la plaie?

— Et tu as répondu à ce jobard?

— Naturellement, je lui ai donné peu d'espoir; mais, vraiment, j'ai été fâché de ne pouvoir rien faire de ce qu'il me demandait; tout d'abord, j'ai pris pour lui de la sympathie : c'est un homme de bonnes façons, l'air énergique et spirituel, et dans lequel je crois bien que MM. les ministres n'auront pas un adversaire commode.

— Tant pis pour lui, dit la Saint-Estève, il n'avait qu'à ne pas pousser à bout cette chère petite. Ah çà! et cet engagement pour lequel tu m'écrivais que tu avais déjà mis les fers au feu?

— Tu sais, ma minette, ce que c'est que la chance, répondit Vautrin en déployant un journal : bonne ou mauvaise, elle vous arrive toujours par bouffées. Ce matin, après avoir reçu ta lettre, qui m'annonçait d'excellentes nouvelles, j'ouvre ce journal de théâtre et j'y lis ce qui suit : « La saison du théâtre italien de

Londres, déjà si mal inaugurée par le procès qui a mis en lumière les embarras pécuniaires contre lesquels se débat la direction de sir Francis Drake, paraît décidément compromise par une grave indisposition survenue à la Serboni, et qui doit la tenir indéfiniment éloignée de la scène. Sir Francis est depuis hier descendu à l'hôtel des *Princes*, rue de Richelieu, venant chercher les deux choses qui lui manquent : une prima donna et des capitaux. Mais le cher impresario n'est-il pas engagé dans un cercle vicieux? Sans capitaux, pas de prima donna, et sans prima donna, pas de capitaux! Espérons pourtant qu'il saura échapper à cette impasse; car sir Francis Drake a la réputation d'un homme honnête et intelligent, et, devant une renommée pareille, toutes les portes ne sauraient demeurer fermées. »

— Encore des gens qui connaissent le monde, que ces journalistes! dit la Saint-Estève d'un air capable, avoir toutes les portes ouvertes parce qu'on est honnête et intelligent!

— Dans la circonstance, répondit Vautrin, l'observation n'a pas été trop en défaut; car, aussitôt l'article lu, je me pomponne, comme tu le vois, je prends un remise et je me présente à l'adresse indiquée.

» — Sir Francis Drake?

» — Je ne sais s'il pourra recevoir monsieur, dit en s'avançant aussitôt une espèce de valet de chambre français, qui m'eut bien l'air d'être mis là en faction pour faire la même réponse à tout venant; il est avec le baron de Nucingen.

» J'affectai de chercher dans un portefeuille, où je laissai entrevoir bon nombre de billets de banque, une carte qui n'y était pas.

» — Eh bien, moi, dis-je avec un léger accent allemand et en saupoudrant mes phrases de quelques germanismes, je suis le comte Halphertius, gentilhomme suédois. Dites à sir Francis Drake que *j'ai venu* pour lui parler d'une affaire. Je vais à la Bourse, où je donne des ordres à mon agent de change, et je repasse dans une demi-heure.

» Cela dit du ton le plus grand seigneur, je me dirige vers ma voiture. Je n'avais pas encore monté le marchepied que l'*allumeur*, courant après moi, venait me dire qu'il s'était trompé, que M. le baron de Nucingen était parti et que son maître pouvait me recevoir immédiatement.

— Ça veut faire des finesses avec nous! dit la Saint-Estève en haussant les épaules.

— Sir Francis Drake, continua Vautrin, est un Anglais, très-chauve, qui a le nez rouge et de grandes dents jaunes et saillantes. Il me reçut avec une politesse froide, en me demandant en bon français quelle était l'affaire dont je voulais l'entretenir.

» — Tout à l'heure, déjeunant au café de *Paris*, répondis-je, je lis ceci...

» Et je lui passe le journal en lui marquant l'article du doigt.

» — C'est inconcevable, dit l'impresario après m'avoir rendu le journal, qu'on se permette ainsi de faire les honneurs du crédit des gens!

» — Le journaliste ne sait ce qu'il dit? vous n'avez pas besoin de capitaux?

» — Vous comprenez, monsieur, que ce n'est pas par la voie d'un journal de théâtre que, dans tous les cas, je leur ferais appel.

» — Très-bien! Alors, nous n'avons pas à parler, fis-je en me levant; j'étais venu pour mettre des fonds dans votre entreprise.

» — J'aimerais mieux, me dit l'Anglais, que vous eussiez à m'offrir une prima donna.

» — J'offre les deux, répondis-je en me rasseyant, l'un *portant sur* l'autre.

» — Un talent connu? demanda le directeur.

» — Inconnu tout à fait, repartis-je, n'ayant jamais paru sur aucun théâtre.

» — Hum! c'est bien chanceux, dit M. le directeur d'un ton capable; les protecteurs de talents en herbe se font souvent de grandes illusions.

» — J'offre une commandite de cent mille francs pour que vous *prenez* seulement la peine d'entendre mon rossignol.

» — Ce serait beaucoup pour la peine que je me donnerais, et bien peu pour le salut de ma direction, en supposant qu'elle fût aussi embarrassée qu'on le dit.

» — Alors, entendez-nous pour rien, et, si nous vous convenons et que vous nous *faites* un sort honorable, je double la commandite.

» — Vous parlez avec une rondeur qui provoque la confiance. De quel pays est la jeune artiste?

» — Romaine... de Rome, Italienne de pur sang, très-belle; et vous pouvez juger si je m'y intéresse : j'étais fou d'elle, *pour* ce que je l'ai entendue de loin chanter dans une église. Je ne la vis qu'après.

» — Mais il me semblait qu'en Italie, me dit alors l'impresario, les femmes ne chantaient pas dans les églises.

— Eh bien, dit judicieusement la Saint-Estève, est-ce qu'il n'y a des églises qu'en Italie?

— Précisément, reprit Vautrin, je sentais que, pour donner de la vraisemblance à mon personnage et à ma démarche, j'avais besoin, par un autre côté, de me poser sous un aspect un peu excentrique ; prenant donc au bond l'occasion de faire, dans toute l'étendue du mot, une querelle d'Allemand :

» — Je vous *observe,* monsieur, répondis-je d'un ton qui n'avait rien de rassurant, que vous me faites l'honneur de me donner un démenti.

» — Comment ! dit l'Anglais avec étonnement, c'est à mille lieues de ma pensée.

» — C'est clair, pourtant, repris-je; je vous dis : « J'ai entendu la signora dans une église; » vous me dites : « Les femmes ne chantent pas dans les églises en Italie; » alors, cela revient *pour* dire que je l'ai pas entendue.

» — Mais vous pouvez l'avoir entendue dans un autre pays!

» — Il fallait donc penser cela, continuai-je sur le même ton batailleur, avant de faire votre observation... extraordinaire. D'ailleurs, je vois que nous ne nous entendons pas : la signora peut attendre jusqu'au mois d'octobre l'ouverture du Théâtre-Italien de Paris; les artistes s'y font bien mieux connaître; ainsi, monsieur Drake, j'ai l'honneur de vous saluer.

» Et, cette fois, j'eus l'air de vouloir sortir définitivement.

— Un rôle joliment joué! dit la Saint-Estève.

Dans toutes les choses les plus chanceuses que le neveu et la tante avaient entreprises en commun, le côté artiste avait toujours été considéré par eux.

— Enfin, pour abréger, reprit Vautrin, mon homme ainsi mené en poste, nous nous séparâmes sur les termes suivants : Cent mille écus de commandite, cinquante mille francs d'appointements à la signora pour le restant de la saison, en supposant que sa voix con-

vienne; et, afin de juger du talent de la débutante, demain rendez-vous, à deux heures, chez Pape, où sir Francis Drake se trouvera avec deux ou trois amis, desquels je l'ai autorisé à se faire assister. Nous, nous aurons l'air d'être venus pour acheter un piano. J'ai dit, toujours pour la vraisemblance, que la jeune personne pourrait s'épouvanter de la solennité d'une audition, et que de cette manière nous serions plus sûrs de la voir avec tous ses moyens...

— Mais, dis donc, mon gros, fit Jacqueline, cent mille écus, c'est de l'argent!

— La somme, répondit négligemment Vautrin, qui m'est revenue de la succession de ce pauvre Lucien de Rubempré. D'ailleurs, j'ai étudié l'affaire. Mis en fonds, sir Francis Drake peut faire une très-bonne saison; j'ai Théodore Calvi, mon secrétaire (Voir *la Dernière Incarnation de Vautrin*), qui m'est dévoué à la vie et à la mort, il entend admirablement les questions d'intérêt : j'ai stipulé pour lui la place de caissier, il aura l'œil à la commandite. Maintenant, une seule chose m'inquiète : la signora Luigia m'a remué, mais je ne suis pas connaisseur, et des artistes en jugeront peut-être tout autrement que moi...

— Des artistes l'ont jugée, mon poulet, et son sculpteur ne pensait à lui donner la clef des champs qu'après l'avoir fait entendre par un nommé Jacques Bricheteau, un organiste de Paris, musicien consommé; ils étaient, avec toi, à Saint-Sulpice le soir de ta capucinade, et l'organiste a trouvé, ce sont ses propres paroles, que cette femme, quand elle le voudra, a soixante mille francs dans la voix.

— Jacques Bricheteau! dit Vautrin, mais je connais ça : il y a un homme de ce nom employé dans un des services de la préfecture.

— Alors, dit la Saint-Estève, ça serait donc l'étoile de ton rossignol d'être protégée par la police!

— Non. Je me rappelle, dit Vautrin, ce Jacques Bricheteau, c'est un inspecteur de la salubrité qui vient d'être remercié pour s'être mêlé de politique... Eh bien, ajouta-t-il, si nous procédions à la présentation? la soirée s'avance.

A peine Jacqueline Collin avait-elle quitté le salon pour aller chercher la Luigia, qu'un grand bruit se fit dans l'antichambre dont il était précédé. Presque au même instant, la porte s'ouvrit brus-

quement, et, en dépit de la résistance désespérée du nègre, qui ce soir-là avait la consigne expresse de ne laisser pénétrer personne, elle donna accès à un personnage dont l'intervention était au moins très-inopportune, si elle n'était pas tout à fait imprévue. Malgré son air et sa tournure insolemment aristocratiques, surpris par un inconnu en cette violence, le survenant éprouva un moment d'embarras, et Vautrin eut la charité de compliquer sa situation en lui disant avec un air de bonhomie tudesque :

— Monsieur est un grand ami de madame de Saint-Estève?

— J'ai quelque chose de fort pressé à lui dire, répondit l'intrus, et ce domestique est si bête, qu'il ne sait vous dire si sa maîtresse est ou non chez elle.

— Je puis certifier qu'elle n'y est pas, reprit le prétendu comte Halphertius : je l'attends *pour* plus d'une heure qu'elle m'avait donné rendez-vous. C'est une petite folle, et je la crois au théâtre dont le nègre m'a dit que son neveu lui a envoyé tantôt un billet.

— A quelque heure qu'elle rentre, il faut que je lui parle, dit le nouvel arrivé en prenant un fauteuil et en s'y installant.

— Moi, je n'attends pas *pour* plus longtemps, repartit Vautrin.

Et, après avoir salué, il se disposait à sortir. A ce moment parut la Saint-Estève. Pour faire croire qu'elle venait de dehors, avertie par son nègre, elle avait eu soin de se coiffer d'un chapeau et de jeter un châle sur ses épaules.

— Ah! par exemple! fit-elle en jouant l'étonnement, M. de Ronquerolles chez moi, à cette heure!

— Le diable vous emporte de crier ainsi mon nom! lui dit tout bas son client.

Entrant dans la mystification, Vautrin revint sur ses pas, et, s'approchant de l'air le plus obséquieux :

— M. le marquis de Ronquerolles, pair de France, ancien ambassadeur! dit-il. Je suis charmé *pour* avoir passé un moment avec un homme d'État si connu et un si parfait diplomate.

Et, après un salut respectueux, il se mit en devoir de gagner la porte.

— Eh bien, baron, vous vous en allez? lui cria la Saint-Estève en tâchant de prendre le ton et l'accent d'une douairière du faubourg Saint-Germain.

— Oui; M. le marquis a beaucoup à vous parler. Je reviens demain *pour* onze heures, mais soyez exacte.

— Soit, à demain onze heures, dit la Saint-Estève; je puis d'ailleurs vous annoncer que vos affaires sont en très-bon chemin, vous revenez tout à fait à la future.

Vautrin salua de nouveau et sortit.

— Quel est donc cet original? demanda Ronquerolles.

— Un baron prussien que je marie, répondit la Saint-Estève. Ah çà! ajouta-t-elle, nous avons donc du nouveau, que vous ayez tant tenu à me parler?

— Oui, et du nouveau que vous auriez dû savoir! La belle, depuis ce matin, a quitté la maison du sculpteur.

— Bah! fit Jacqueline, et qui vous a dit cela?

— Mon valet de chambre, qui a causé avec la femme de ménage.

— Ah! il paraît que nous travaillons à plusieurs, dit la Saint-Estève saisissant l'occasion de faire une querelle.

— Eh! ma chère, vous ne marchiez pas, depuis bientôt un mois que la chose est entamée...

— Vous croyez, vous, que les choses se jettent en moule, et que les Italiennes, c'est de l'amadou comme vos lorettes de Paris; avec ça que vous êtes si donnant!

— Comment! voilà plus de trois billets de mille francs que vous avez déjà tirés de moi en faux frais!

— La belle poussée! et l'engagement que vous vous étiez chargé de négocier?

— Est-ce que je puis faire jouer le Théâtre-Italien exprès pour cette péronnelle? Si elle avait voulu débuter à l'Opéra!

— Il y a un théâtre italien à Londres, s'il n'y en a pas pour l'instant à Paris, et le directeur est justement ici, cherchant un premier sujet.

— J'ai bien vu cela dans les journaux; mais qu'aurais-je été entamer avec un homme sur le point de faire faillite?

— Eh bien, c'est une chance, ça : on vient à son secours, à cet homme; et alors, par reconnaissance...

— C'est juste, dit le marquis en haussant les épaules, une petite affaire de cinq cent mille francs, ce qu'il en a coûté à Nucingen pour *la Torpille!*

— Mon petit père, on a envie d'une femme ou on n'en veut pas. Esther avait fait le trottoir; l'Italienne est au moins aussi belle qu'elle, c'est du cachet vert pour la vertu! de plus, un talent superbe : trois billets de mille francs dont vous vous êtes fendu, voilà-t-il pas de quoi jeter les hauts cris!

— Vous étiez-vous, oui ou non, chargée de la négociation?

— Oui, et je devais en rester chargée seule, et, si j'eusse pensé que j'aurais l'honneur d'être contrôlée par votre valet de chambre, je vous aurais engagé à vous adresser ailleurs; je ne travaille pas, moi, dans la partie double.

— Mais, vieille vaniteuse que vous êtes, sans ce garçon auriez-vous su ce que je viens de vous apprendre?

— Et le reste, il vous l'a appris?

— Comment! le reste? dit vivement le marquis.

— Oui, qui vous a déniché l'oiseau et dans quelle cage il peut être à l'heure d'aujourd'hui?

— Mais vous, vous le savez donc?

— Si je ne le sais pas, je m'en doute.

— Dites donc, alors! s'écria Ronquerolles mis tout en émoi.

— Vous qui connaissez toutes les crinières, jeunes et vieilles, de la ménagerie parisienne, vous devez bien avoir entendu parler du comte Halphertius, un gentillomme suédois, puissamment riche, tout fraîchement débarqué.

— Voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Faut demander à votre valet de chambre, il vous renseignera.

— Allons, voyons! ne jouez pas au fin; vous dites donc que ce comte Halphertius?

— Est un mélomane enragé et un *femmomane* à la Nucingen.

— Et vous croyez que la Luigia aurait pris son vol de ce côté?

— Je sais qu'il tournait autour d'elle; il m'a même fait faire des propositions magnifiques, et, si vous n'aviez pas eu ma parole...

— Oh! sans doute, vous êtes une commère de si haute vertu!

— Vous le prenez comme ça! dit la Saint-Estève en fouillant dans sa poche et en tirant un portefeuille assez bien garni de billets; on va te rendre ton argent, mon petit, et te prier de nous flanquer la paix.

— Laissez donc, mauvaise tête! répondit le marquis en voyant

qu'on lui présentait trois billets de mille francs; ce que j'ai donné, vous savez bien que je ne le reprends pas.

— Et moi, ce que je n'ai pas gagné, je ne le garde pas. Vous êtes *floué,* monsieur le marquis. Je fais les affaires du comte Halphertius; c'est moi qui ai enlevé la belle; elle est même cachée ici dans mon appartement, et, demain matin, avec le Suédois, je l'embarque pour Londres, où je lui ai mitonné un magnifique engagement.

— Mais non! mais non! je ne vous crois pas capable de me tromper, dit Ronquerolles, prenant pour une ironie la vérité qui, sous cette apparence, lui était dite à bout portant; nous sommes, après tout, de vieilles connaissances. Allons, reprenez ces billets, et dites-moi, au juste, ce que vous pensez de la concurrence de ce riche étranger.

— Eh bien, je vous l'ai dit : c'est un homme puissamment riche, à ne regarder à aucun sacrifice, et je sais qu'il a eu plusieurs conférences avec madame Nourrisson.

— Alors, ce serait de cette vieille carcasse que vous auriez appris tout ce détail?

La Saint-Estève avec dignité :

— Madame Nourrisson est mon amie; on peut être en concurrence pour le même objet, mais ce n'est pas une raison pour qu'en ma présence on en parle mal.

— Vous a-t-elle dit, au moins, demanda le marquis avec impatience, où demeurait ce comte Halphertius?

— Non, mais je sais qu'il a dû partir hier pour Londres; c'est ce qui fait que je longeais avant de vous mettre la puce à l'oreille.

— C'est clair, l'Italienne sera partie pour aller le rejoindre!

— Vous pourriez bien ne pas vous tromper.

— Une affaire joliment conduite! dit Ronquerolles en se levant.

— Tiens! fit insolemment la Saint-Estève, vous n'avez jamais eu d'échecs dans vos diplomaties?

— Enfin, comptez-vous savoir quelque chose de plus précis?

— On travaillera, dit Jacqueline Collin.

C'était son mot pour promettre son concours.

— Mais surtout pas de double jeu ! s'écria le marquis, vous savez que je ne suis pas plaisant de mon naturel.

— Ça serait-il jugé par la cour des pairs? demanda la Saint-Estève, qui n'était pas femme à s'épouvanter facilement.

Sans répondre à cette impertinence :

— Vous pourriez peut-être, dit Ronquerolles, prier votre neveu de vous aider dans vos recherches.

— Oui, dit Jacqueline, je crois qu'il ne sera pas mal de le mettre un peu dans l'affaire, mais sans vous nommer, bien entendu.

— Et s'il avait jamais besoin de mon appui auprès de son préfet, vous savez que je suis aussi chaud ami qu'ennemi dangereux.

Là-dessus, le client et la Saint-Estève se séparèrent, et, aussitôt qu'on eut entendu la voiture de l'ennemi s'éloigner, la vertueuse dame n'eut pas besoin d'aller chercher son neveu : ayant fait le tour par un dégagement, il était revenu attendre dans une pièce voisine du salon, d'où il avait tout entendu.

— Tu l'as joliment roulé! dit Vautrin. Nous aurons soin, par de bons petits renseignements, de le tenir le bec dans l'eau pendant quelques jours; mais, maintenant, va-t'en vite chercher notre Hélène, car c'est bien juste, s'il n'est pas heure indue, *pour* que tu me présentes à elle.

— Sois tranquille, je vais arranger ça, dit la Saint-Estève, qui, un instant après, revenait, amenant la belle gouvernante.

— La signora Luigia ! — M. le comte Halphertius ! dit-elle en présentant l'un à l'autre les futurs conjoints.

— Signora, dit Vautrin du ton le plus respectueux, mon amie madame de Saint-Estève m'a dit que vous me permettez d'avoir intérêt *pour* vos affaires...

— Madame de Saint-Estève, répondit Luigia, qui était arrivée à posséder parfaitement notre langue, m'a parlé de vous comme d'un homme très-connaisseur dans les arts.

— C'est-à-dire, je les aime à la passion, et, par ma fortune, je fais tout pour les protéger. Vous avez, madame, un bien grand talent !

— C'est ce qu'on saura plus tard, si je puis avoir le bonheur de me produire.

— Vous pourrez vous produire quand vous *voulez*. J'ai vu le

directeur du théâtre italien de Londres; demain, il vous entend, c'est convenu.

— Je suis bien reconnaissante des démarches que vous vous êtes empressé de faire; mais, avant d'accepter vos services, j'ai besoin que nous nous expliquions très-franchement.

— La franchise me plaît extrêmement, répondit Vautrin.

— Je suis une pauvre abandonnée, continua la Luigia; on me trouve passable, et, dans tous les cas, j'ai de la jeunesse : je dois donc répondre avec une certaine défiance à tous les empressements de bienveillance qui peuvent m'être témoignés. En France, m'a-t-on dit, ils sont bien rarement désintéressés.

— Le désintéressement, repartit Vautrin, je *le* réponds; mais empêcher les langues *pour* parler, ça, je ne *le* réponds pas.

— Ah! pour les langues, dit la Saint-Estève, il faut en faire son deuil; l'âge de M. le comte n'empêchera pas les bavardages, car c'est plutôt un jeune homme qui s'intéresserait à une femme sans avoir des idées... A Paris, les vieux garçons, c'est tous mauvais sujets.

— Moi, je n'ai pas des idées, dit Vautrin; si j'ai le bonheur *pour* être utile à la signora, *dont* j'estime plus que tous *son* talent, elle me souffrira bien d'être son ami; mais, si je lui manquais de respect, elle aura, *pour* ce talent même, l'indépendance, et peut me mettre dehors de chez elle comme une femme de chambre qui la vole.

— Ainsi, monsieur le comte, demanda la Luigia, vous avez déjà eu la bonté de vous occuper pour moi d'un engagement?

— C'est comme fait, dit Vautrin; demain, vous chantez, et, si votre voix plaît au directeur du théâtre italien de Londres, il y a cinquante mille francs convenus pour la fin de la saison.

— C'est un rêve, dit l'Italienne; mais, peut-être, quand il m'aura entendue...

— Il pensera comme ce M. Jacques Bricheteau, répondit la Saint-Estève; celui-là avait dit que vous aviez soixante mille francs dans la voix : ainsi, c'est dix mille francs dont vous êtes volée.

— Oui! pour donner les cinquante mille francs quand vous aurez chanté devant lui, ajouta Vautrin, je n'en suis pas en peine; maintenant, les payer exactement, c'est une autre affaire. On le dit

gêné. Mais nous ferons voir l'engagement par quelqu'un d'habile que nous donnera madame de Saint-Estève; et puis la signora n'aura pas à s'occuper d'intérêts, ça regarde ses amis, elle n'a qu'à penser *pour* ses rôles.

Au moment où Vautrin avait dit : « Quant à payer exactement les cinquante mille francs, » il avait trouvé le moyen, sans être aperçu, de pousser le pied de sa tante. Saisissant aussitôt sa pensée :

— Moi, je crois, au contraire, dit la Saint-Estève, qu'il payera madame très-exactement; il ne voudra pas se brouiller avec vous, mon cher comte; on ne trouve pas tous les jours un homme qui, pour faciliter un engagement, consente à exposer une somme de cent mille écus.

— Comment, monsieur, dit la Luigia, pour rendre mon engagement possible, un pareil sacrifice!... Jamais je ne saurais permettre...

— Ma bonne madame de Saint-Estève, dit Vautrin, vous êtes une bavarde; je n'expose rien, j'ai vu l'affaire de près, et, à la fin de la saison, je suis sûr *pour* des bénéfices; d'ailleurs, je suis très-riche, je suis veuf, sans enfants, et, quand partie de cette somme *est* perdue, je ne me pends pas pour cela.

— C'est égal, monsieur, dit l'Italienne, je ne souffrirai point une folie pareille.

— Alors, vous ne me voulez pas pour ami, et vous avez peur d'être compromise si je vous viens en aide?

— En Italie, monsieur le comte, les sigisbées sont admis couramment, et, pourvu qu'il n'y ait pas de mal au fond, on ne se soucie pas des apparences; mais je ne peux pas m'habituer à l'idée de vous voir exposer pour moi une somme de cette importance.

— Si je l'exposais, oui; mais j'expose si peu, que votre engagement et les cent mille écus sont deux choses, et je fais toujours l'affaire avec le directeur, si vous me refusez.

— Allons, chère belle, dit la Saint-Estève, il faut vous résigner à avoir à mon ami Halphertius cette obligation; vous comprenez que, si je vous croyais ainsi entraînée au delà de ce que vous jugez convenable, je ne me mêlerais pas de tout ceci. Parlez-en d'ailleurs à votre confesseur, vous verrez ce qu'il vous en dira.

— En Italie, je lui parlerais; mais, en France, pour un engagement de théâtre, je n'irai pas le consulter.

— Voyons, signora, dit Vautrin de l'air le plus affectueux, pensez donc plutôt à votre carrière dans les arts : qu'elle s'ouvre si belle devant vous! Et quand tous les journaux de l'Europe parleront de la diva Luigia, il y aura des gens bien attrapés pour avoir méconnu une si grande artiste et n'avoir pas su se maintenir avec elle en amitié.

Vautrin était un trop grand moraliste pour ne pas avoir calculé l'effet de cette allusion à la plaie secrète que l'Italienne avait au cœur. Les yeux de la pauvre femme s'animèrent, sa respiration se troubla.

— Monsieur le comte, dit-elle avec une sorte de solennité, je puis donc avoir confiance en vous?

— D'autant plus, signora, que, si je fais de la dépense, je ne suis pas sans prétendre aussi mes petits bénéfices.

— Qui seront? demanda l'Italienne.

— Que vous *avez* pour moi un peu de bienveillance, répondit Vautrin, que le monde me *croit* encore bien plus heureux que je ne serai, et que vous ne *faites* rien pour m'ôter cette petite jouissance d'amour-propre, *dont* je m'en contenterai.

— Je ne comprends pas bien, dit la Luigia avec un froncement de sourcils.

— Rien n'est plus simple, pourtant, répliqua la Saint-Estève : mon ami ne veut pas être ridicule, et si, pendant qu'il aura tous les airs d'être votre protecteur, vous alliez renouer avec votre député ou vous mettre quelque amour dans la tête, son rôle, vous pouvez vous le figurer, ne serait pas très-charmant.

— Je ne serai rien pour monsieur, dit la Luigia, qu'une amie reconnaissante et dévouée, mais rien aussi pour personne, et surtout pour celui que vous dites; je n'ai pas rompu, chère madame, sans y avoir bien pensé.

— C'est que, voyez-vous, ma mignonne, reprit la Saint-Estève, faisant montre de sa profonde science du cœur humain, justement ceux-là sont quelquefois les plus dangereux, avec lesquels on crie que tout est fini.

— Vous parlez à la française, madame, dit l'Italienne.

— Ainsi donc demain, dit Vautrin, vous m'autorisez *pour* venir vous chercher et aller au rendez-vous pris avec ce directeur? Vous savez sans doute plusieurs des rôles de son répertoire?

— Je sais, répondit la Luigia, qui depuis deux ans étudiait avec une ardeur extrême, tous les rôles de la Malibran et de la Pasta.

— Et la nuit, demanda câlinement Vautrin, ne vous portera pas de mauvais conseils?

— Voilà ma main, dit l'Italienne avec un naïf abandon; je ne sais si en France on arrête ainsi les marchés.

— Ah! *diva! diva!* s'écria Vautrin avec les plus burlesques intonations de dilettante...

Et il effleura de ses lèvres la belle main qui lui était présentée.

Quand on se rappelle le terrible passé de cet homme, il faut convenir que la comédie — nous nous trompons, nous voulions dire la vie humaine, — a des retours bien singuliers.

Le succès de l'audition dépassa toutes les espérances de Vautrin, et il n'y eut qu'une voix parmi les assistants pour l'engagement immédiat de la Luigia. Si même on en eût cru sir Francis Drake, l'acte eût été signé séance tenante, et, le même jour, la virtuose se fût mise en route pour Londres, où, par l'indisposition de la Serboni, *her Majesty's Theatre* était tenu en échec. Mais, une fois sûr d'un des côtés de la question, Vautrin voulut voir plus clair dans l'affaire de la commandite, et, au lieu de la signora Luigia, ce fut lui qui, escorté de son secrétaire, partit pour l'Angleterre avec l'impresario, dont il voulait examiner la position de plus près. Dans le cas où il n'aurait pas jugé que la situation fût bonne, il se réservait *in petto* de retirer très-cavalièrement sa parole, l'apport du capital qu'il s'était un moment décidé à exposer ne faisant plus la condition du début de la *diva*.

Au moment de son départ, il dit à la Saint-Estève :

— Nous sommes aujourd'hui le 17 mai; le 21, à sept heures du soir, je serai de retour à Paris avec sir Francis Drake. Dans l'intervalle, prends tes mesures pour que notre protégée soit en possession d'un trousseau convenable. Pas de luxe ridicule comme s'il s'agissait de l'équipement d'une lorette, mais des choses riches, de bon goût, point tapageuses, qui n'effarouchent pas la délicatesse de la signora; bref, ce que tu ferais pour ta fille, si tu en avais une et

que tu fusses au moment de la marier. Pour le même jour du 21, tu auras eu soin de commander chez Chevet un dîner de quinze personnes. Les convives, qui auront été racolés par ton client Bixiou, seront d'abord toutes les sommités de la presse; toi ensuite, cela va sans dire, comme maîtresse de la maison, mais, je t'en supplie, une toilette calme et qui n'ait rien d'ébouriffant. Il nous faudra aussi un homme d'affaires intelligent pour contrôler la rédaction des actes avant la signature, et un pianiste pour accompagner la *diva*, à laquelle nous ferons chanter quelque chose après le dîner; par toi, elle aura été préparée à l'idée de donner un avant-goût d'elle-même à tous ces dispensateurs de la renommée. Enfin, sir Francis Drake et moi compléterons le nombre de quinze. Inutile de te dire que c'est le comte Halphertius, ton ami, qui, n'ayant pas de maison à Paris, donne chez toi ce dîner, où tout doit être fin, délicat, de manière qu'il en soit beaucoup parlé.

A la suite de ces instructions, Vautrin était monté en chaise de poste, et il connaissait assez la Saint-Estève pour être sûr que ses ordres seraient exécutés avec intelligence et ponctualité.

Quand Vautrin avait désigné Bixiou à sa tante, comme le recruteur du personnel de son dîner, voici ce qu'il avait entendu par ce titre de *client* dont il l'avait honoré. Entre les sources secrètes servant à alimenter la fortune incessamment grossissante que Rastignac avait flairée sous la raison sociale Saint-Estève, on pense bien que l'usure n'était pas un moyen dédaigné. Si les économistes ont été jusqu'à soutenir que l'argent était une marchandise dont le prix était indûment fixé par la loi, pour des consciences aussi larges que celles de Vautrin et de sa tante, l'article du Code pénal ne devenait un obstacle qu'autant qu'il ne pouvait être éludé; mais quels sont les sots qui se laissent prendre dans les griffes de cet article? Il faut vraiment n'avoir jamais lu *l'Avare*, de Molière, pour ne pas s'aviser du *maître Simon* que de temps immémorial les prêteurs à la petite semaine ont toujours eu soin d'interposer entre leur industrie et les tracasseries de la justice. Au moyen d'un intermédiaire, mons Bixiou, que le grand laisser aller de sa vie forçait souvent de recourir au crédit, s'était trouvé avec Jacqueline Collin en relations d'affaires, et, par son adresse de singe à fureter tous les mystères, ceux surtout qui pouvaient l'intéresser à travers

toutes les ténèbres dont elle s'environnait, il avait fini par remonter jusqu'à sa créancière. Un jour, ne se trouvant pas en mesure d'acquitter un billet qui devait lui être présenté le lendemain, il s'était résolûment risqué chez cette ogresse, avec la prétention d'opérer le miracle d'un renouvellement consenti à son profit. La Saint-Estève aimait les gens d'esprit, et, comme toutes les bêtes féroces, elle avait ses heures de clémence. Inutile de dire que, pour l'apprivoiser, Bixiou avait fait des frais énormes; il avait le malheur gai, le paradoxe éblouissant et des théories de joyeuse immoralité avec lesquelles il avait si bien étourdi l'usurière, que, non contente de lui accorder le renouvellement demandé, elle avait fini par lui *surprêter* une autre somme, et, dénoûment non moins merveilleux, cette somme, il l'avait rendue. De là entre l'artiste et l'agente matrimoniale une certaine suite de rapports bienveillants. Sans imaginer la terrible compagnonne à laquelle il se frottait, Bixiou, parce qu'il la faisait rire et que, de temps à autre, dans des jours de désespoir, il parvenait à l'attendrir de quelques napoléons, se tenait pour un homme habile; mais il ne savait pas qu'il était le chien de la ménagerie dans la loge du lion, et que cette femme, sous le passé de laquelle il y avait de la Brinvilliers, pouvait aller jusqu'à lui faire payer de sa vie ses insolentes familiarités et les intérêts de ses emprunts. En attendant cette tragique conclusion, qui, du reste, était peu probable, Jacqueline Collin ne se faisait pas faute d'employer le jovial causeur dans ce métier de furet qu'il pratiquait d'une manière si supérieure; et souvent même, sans qu'il s'en doutât, elle lui donna des rôles au milieu des ténébreux imbroglios qui faisaient l'occupation de sa vie. Dans l'affaire de la Luigia, le caricaturiste devenait d'une convenance merveilleuse : par lui, on était sûr que tout l'ébruitement nécessaire serait donné à l'apparition sur l'horizon parisien du comte Halphertius, à sa passion pour la cantatrice, aussi bien qu'aux grands sacrifices qu'il faisait pour elle. Il faut ajouter que, par l'universalité de ses relations avec le Paris écrivant, chantant, dessinant, mangeant, vivant et grouillant, personne, comme lui, n'était capable d'amener au grand complet le contingent des bouches de la renommée désiré par Vautrin.

Le 21, à sept heures précises du soir, tous les convives, nommés

précédemment par Desroches à Maxime, plus Desroches lui-même, étaient réunis dans le salon de la rue de Provence, quand le nègre annonça sir Francis Drake et Son Excellence le comte Halphertius, qui n'avait pas voulu être nommé le premier. La tenue du gentilhomme suédois était du dernier correct : habillement noir, gilet blanc et cravate blanche sur laquelle se dessinait le ruban d'un *Nichan* de fantaisie porté au cou. Ses autres décorations pendaient attachées à sa boutonnière par des chaînettes, mais il n'avait pas osé risquer la plaque brodée sur l'habit, ce que le vulgaire appelle un *crachat*. Au premier coup d'œil jeté sur l'ensemble de la réunion, Vautrin eut le désagrément de reconnaître que les habitudes et les instincts de la Saint-Estève avaient été plus puissants que sa recommandation spéciale et expresse, et une espèce de turban jaune et vert, dont il la trouva ridiculement affublée, lui aurait donné un mouvement de mauvaise humeur, si, grâce à la manière habile dont, pour tout le reste, ses intentions avaient été remplies, la malencontreuse coiffure n'avait trouvé grâce devant lui. Quant à la Luigia, vêtue de noir, selon son habitude, et ayant eu le bon esprit de refuser les services d'un coiffeur, qui avait vainement essayé de s'immiscer dans ce qu'il appelait bêtement le désordre de sa chevelure, elle était royalement belle, et, par un air de mélancolique gravité répandu dans toute sa personne, imprimait un sentiment de respect dont s'étonnaient eux-mêmes ceux auxquels elle avait été annoncée par Bixiou comme une de leurs justiciables. La seule présentation spéciale qui fut faite à Vautrin fut celle de Desroches, que Bixiou mit en rapport avec lui en se servant de cette formule gaiement emphatique :

— Maître Desroches, l'avoué le plus intelligent des temps modernes.

Quant à sir Francis Drake, ce qui pouvait le faire supposer un peu moins dédaigneux qu'il n'avait voulu le paraître de l'influence des journaux de théâtre appliquée à la surexcitation des capitaux, c'est qu'il se trouva de connaissance avec Félicien Vernou et Lousteau, deux hommes de cette presse secondaire, avec lesquels il échangea de chaleureuses poignées de main.

Avant qu'on annonçât le dîner, le comte Halphertius se crut dans le devoir de formuler un petit *speech*, et, après avoir un instant

causé à voix basse avec la signora Luigia, dont il avait eu le bon goût de ne s'approcher que quelques minutes après son arrivée, ayant l'air de s'adresser à la Saint-Estève, mais élevant suffisamment la voix pour être entendu de toute l'assistance :

— Chère madame, dit-il à sa tante, vous êtes vraiment miraculeuse, la première fois que je me trouve dans un salon de Paris, *pour ce que* vous m'y faites rencontrer avec tout ce que la littérature, les arts et les affaires peuvent offrir en échantillon le plus distingué. Moi *que je ne suis* qu'un barbare du Nord, quoique cependant notre pays a aussi ses célébrités, Linné, Berzélius, le grand Thorvaldsen, Tegnen, Franzen, Geier et la charmante romancière Frédérique Bremer, je me trouve ici tout étonné et confondu, et ne sais comment vous adresser le sentiment de mon extraordinaire gratitude.

— Mais, par Bernadotte, répondit la Saint-Estève, dont l'érudition historique allait jusque-là, la France et la Suède se donnent la main.

— Il est certain, répondit Vautrin, que notre bien-aimé souverain Charles XIV...

La parole lui fut coupée par un maître d'hôtel qui ouvrit les portes du salon en annonçant le dîner.

La Saint-Estève prit le bras de Vautrin, auquel elle dit en chemin :

— Trouves-tu les choses assez bien *ficelées?*

— Oui, répondit Jacques Collin, tout a très-bon air; il n'y a que ton diable de turban couleur perroquet qui m'a d'abord effarouché.

— Mais non, dit Jacqueline; avec ma figure javanaise (elle était née en effet à Java), quelque chose d'oriental me *chausse* assez bien.

La Saint-Estève fit asseoir à sa droite sir Francis Drake et Desroches; occupant en face d'elle le milieu de la table, Vautrin fut flanqué d'Émile Blondet des *Débats,* et de la Luigia, qui, elle-même, eut à côté d'elle Théodore Gaillard; les vingt-cinq mille abonnés du journal dirigé par cet habile industriel appelaient bien sur lui cette distinction. Les autres convives se placèrent à leur fantaisie. En somme, le dîner fut peu animé; plus d'une fois, LA COMÉDIE HUMAINE a eu l'occasion de montrer dans le jour éclatant du *triclinium* la joyeuse espèce de convives que nous trouvons réunis ici;

mais, en ces rencontres, on ne leur avait pas, comme dans celle-ci, mis une muselière. De la part de la Saint-Estève, Bixiou avait recommandé à tous les invités de ne rien risquer qui pût inquiéter les chastes oreilles de la pieuse Italienne. Forcés de s'observer, tous ces gens, de plus ou moins d'esprit et de cœur, comme dit un célèbre critique, avaient perdu leur verve, et, se retirant sur la chère, qui était excellente, ils causaient à voix basse ou laissaient la conversation se traîner dans les banalités bourgeoises. On mangeait donc et l'on buvait sourdement, pour ainsi parler; mais, en réalité, on ne dînait pas. Incapable de supporter longtemps un pareil régime, Bixiou, au milieu de cette torpeur, voulut au moins se ménager une récréation. L'intimité d'un grand seigneur étranger avec la Saint-Estève n'avait pas laissé de lui donner à penser; il avait également été frappé d'une certaine insuffisance de Vautrin comme amphitryon, et s'était dit qu'un vrai gentilhomme, à moins de frais, aurait trouvé le moyen de jeter de la vie dans une réunion. Voulant donc tâter son homme, il imagina de lui donner la question par la Suède, vers le commencement du second service, du bas bout de la table où il était placé :

— Monsieur le comte, lui cria-t-il, vous êtes trop jeune pour avoir connu Gustave III, que Scribe et Auber ont arrangé en opéra, et qui chez nous a donné son glorieux nom à un *galop?*

— Je vous demande pardon, répondit Vautrin, se jetant sur l'occasion qui venait de lui être faite; j'ai près de soixante ans, ce qui fait treize ans en 1792, quand notre bien-aimé souverain *est* tué par la main de l'assassin Ankastroem; je puis donc bien me rappeler tout ce temps.

Cela dit, au moyen d'un volume intitulé *Caractères et Anecdotes de la cour de Suède*, paru en 1808, sans nom d'auteur, chez le libraire Arthus Bertrand, et que, depuis son *incarnation* suédoise, il avait acheté à l'étalage d'un bouquiniste, le chef de la police de sûreté fut en mesure d'esquiver le guet-apens. Il fit mieux encore : comme un homme qui n'attend que le moment d'être mis sur un texte qui lui soit familier pour se montrer avec tous ses avantages, une fois le robinet ouvert, il fut sur tous les grands noms de son prétendu pays d'une telle abondance d'érudition et d'une telle pertinence, donna tant de détails circonstanciés, raconta tant

d'anecdotes curieuses et secrètes, notamment dans l'histoire du fameux coup d'État par lequel, en 1772, Gustave III avait émancipé sa couronne; il fut si précis et si intéressant, qu'en sortant de table, Émile Blondet dit à Bixiou :

— J'étais comme toi : un comte étranger, de la main de cette entrepreneuse de mariages, m'avait d'abord paru suspect; mais, outre que le dîner était vraiment princier, cet homme sait sa cour de Suède comme il est impossible de l'apprendre dans les livres. C'est décidément un homme très-bien né, et, si l'on était de loisir, il y aurait une brochure pleine d'intérêt à faire avec tout ce qu'il nous a conté.

Un peu après le café pris, sir Francis Drake, Vautrin et Desroches passèrent dans une pièce voisine du salon, où furent discutés l'acte de la commandite et l'engagement de la prima donna. Toutes les clauses arrêtées, Vautrin vint prendre la *diva* pour apposer sa signature.

— C'est un fin renard, dit Desroches à Bixiou en sortant de la conférence. Il doit être colossalement riche, il a compté à l'Anglais, séance tenante, cent mille écus en billets de banque, et, comme je voulais faire insérer dans l'engagement un article un peu *raide* relativement au payement des appointements que sir Francis Drake n'a pas la réputation, comme dit Léon de Lora, de payer *rubis sur l'ongle*, notre gentilhomme s'est opposé à l'expression écrite de cette défiance, d'où je conclus qu'il n'a rien obtenu encore de la belle Italienne, et qu'il n'est pas fâché, par un arriéré de solde, de la tenir dans sa dépendance.

— Et tes honoraires! dit Bixiou, t'a-t-il parlé de quelque chose? J'ai dit à la Saint-Estève que des gens d'affaires de ton importance ne se dérangeaient pas pour la soupe et le bouilli, et qu'il fallait du persil autour.

— Tiens! dit Desroches en tirant de sa poche une boîte en or de forme oblongue et très-richement ciselée. Tout à l'heure, pendant que je lisais les actes, ayant remarqué que j'avais placé près de moi, sur la table, ma tabatière en corne d'Irlande, qui vaut bien dix francs, notre homme m'interrompit pour me prier de la lui passer. Quand j'eus terminé la lecture, je voulus *prendre une prise*, et, à la place de ma boîte, qui avait disparu, je trouvai ce bijou.

— *Ma tante,* dit Bixiou, prêterait dessus trois ou quatre cents francs, ce qui suppose une valeur d'un billet de mille.

— Comme je me récriais, continua Desroches, sur cette substitution : « C'est moi, me répondit galamment notre homme, qui gagne au change; je possède maintenant une relique, la tabatière du Napoléon des avoués. »

— C'est très-gentilhomme, remarqua Bixiou, et, s'il plaît à Dieu et à la Saint-Estève, je cultiverai cette connaissance... Hein! dis donc, si je faisais sa charge dans un des prochains numéros du *Charivari?*

— Il faudrait savoir, répond Desroches, s'il a l'esprit assez français pour être charmé de se voir en caricature.

A ce moment, un accord de piano annonça que la signora Luigia allait paraître sur la brèche. Elle chanta la romance du *Saule* avec une profondeur d'expression qui émut toute l'assistance, bien que l'épreuve eût lieu devant un aréopage de *jugeurs* occupés à digérer un dîner où personne ne s'était beaucoup ménagé. Émile Blondet, qui passait plutôt pour un penseur politique que pour un homme d'imagination, fut surpris, dans l'entraînement de son enthousiasme, à battre la mesure; il est vrai de dire qu'il la battait à faux, mais l'émotion n'en était pas moins constatée. Le morceau fini, Félicien Vernou et Lousteau, allant à sir Francis Drake, lui dirent avec un semblant d'indignation fait pour flatter à la fois son habileté et ses espérances de directeur :

— Il faut que vous soyez un grand misérable! avoir engagé un talent pareil pour cinquante mille francs, un morceau de pain!

La Luigia chanta encore un air de la *Nina,* de Paesiello, et, dans ce personnage si vivement accentué, elle révéla un talent de comédienne qui ne le cédait en rien à son talent de cantatrice.

— Elle m'a fait peur! dit tout bas la Saint-Estève à Vautrin : j'ai cru voir la fille à Peyrade.

Allusion à une épouvantable histoire accessoire à celle du banquier Nucingen, et dans laquelle cette terrible jouteuse avait joué le principal rôle; où elle avait rendu folle une malheureuse créature, en la faisant, par une atroce vengeance, conduire dans un lieu de prostitution. (Voir *Splendeurs et Misères des courtisanes.*) Ce qui compléta le succès de la Luigia et lui devint, auprès de ses juges,

une singulière recommandation, ce fut sa modestie et une sorte d'ignorance où elle restait de son prodigieux talent, au milieu des éloges qui, de toutes parts, lui étaient prodigués. Habitué aux amours-propres forcenés et aux insolentes prétentions des moindres roitelets de théâtre, tout ce monde de journalistes ne revenait pas de l'humilité et de la simplesse de cette impératrice, paraissant tout étonnée de l'effet qu'elle avait produit. Par quelques paroles adroitement jetées, avant qu'on se séparât, à chacun de ces grands hommes, et par une carte que le lendemain il eut soin de faire remettre à leurs domiciles, le comte Halphertius, pour le premier moment du moins, assura à sa protégée un chœur d'admiration qui devait retentir au delà de la Manche et devenir presque l'équivalent d'un brillant début au Théâtre-Italien de Paris. Le départ de la signora, sans plus de délai, demeura fixé au lendemain; il fut convenu qu'elle partirait dans la compagnie de sir Francis Drake. Pour rompre le tête-à-tête, la Saint-Estève avait eu la précaution d'arrêter une femme de chambre, et, contre son usage quand elle *se mêlait de domestiques*, elle avait eu soin de la choisir honnête. Le comte Halphertius donna de ses intentions désintéressées un témoignage qui fut vivement apprécié : il annonça, ce qui était vrai, que ses affaires le retenaient à Paris, se réservant, s'il était assez heureux pour les avoir terminées avant un mois ou six semaines, de faire une échappée vers Londres, afin d'aller jouir du triomphe qui, pour lui, ne faisait plus un doute et dont il se félicitait d'avoir pu être l'*organisateur* et l'instrument.

Quelques jours avant le départ de la Luigia, le paquebot de Boulogne conduisait en Angleterre un autre personnage de cette histoire.

Une fois mis au courant du lieu où il pourrait faire parvenir à Sallenauve des renseignements qu'il jugeait d'une extrême urgence, Jacques Bricheteau n'avait plus songé à lui écrire; il avait trouvé plus sûr et plus simple d'aller conférer avec lui. Arrivé à Londres, le voyageur fut assez surpris d'apprendre qu'Hanwell était l'une des plus célèbres maisons de fous des trois royaumes. Toutefois, en se rappelant les appréhensions que l'état moral de Marie-Gaston avait données à son ami, il aurait pu arriver à deviner la vérité; mais il fut tout à fait dépaysé, quand on lui eut, en outre, expliqué que cette maison, où les malades étaient traités aux frais du comté,

n'admettait que des aliénés de la classe pauvre et qu'on n'y était pas reçu pour de l'argent. Ne faisant pourtant point la faute de se perdre en conjectures inutiles, Jacques Bricheteau, qui déjà nous a donné plus d'une preuve de son caractère prompt et résolu, prit le parti de pousser sans plus de délai jusqu'à Hanwell, et, comme cette résidence n'est pas à plus de neuf milles de Londres, il y fut presque aussitôt rendu. Hanwell est une grande construction d'assez bonne apparence; sa façade, qui n'a pas moins de neuf cent quatre-vingt-seize pieds de long, est coupée par trois tours octogones, à trois étages, marquant le centre et les deux extrémités; on a ainsi rompu la monotonie des lignes architecturales, où la sévère destination de l'édifice a paru commander une grande sobriété d'ornementation.

L'asile est agréablement situé au pied d'une colline, sur la limite des comtés de Jersey et de Middlesex. Ses vastes dépendances, en jardins et fermes, sont comprises entre la route d'Uxbridge, la rivière Brent et un canal appelé le Grand Canal de jonction (*Grand junction Canal*) : neuf cent quinze malades peuvent y être reçus et traités. Étant reconnu que le travail est un des plus précieux adminicules du traitement médical, la maison contient des ateliers de menuisiers, de serruriers, de peintres, de vitriers, de faiseurs de brosses, de charbonniers; on y fabrique aussi du fil, des souliers, de la vannerie, des chapeaux de paille, des paniers à fraises et toute espèce d'ouvrages de femme. Les plus délicats objets de cette fabrication sont vendus aux visiteurs, dans un bazar où ils sont exposés, et qui est d'un beau revenu pour l'asile. Les malades incapables d'être employés à un métier partagent les travaux du jardinage et de la ferme, qui fournissent en grande partie aux besoins de l'établissement; le pain et la bière se préparent également dans la maison; enfin on y confectionne tout le linge nécessaire, et il y est blanchi au moyen d'une machine à vapeur qui sert en même temps au chauffage de toutes les parties du bâtiment. Une chapelle ornée d'un bel orgue à clavier, une bibliothèque et une salle destinée à des concerts, dont on a constaté la salutaire influence sur la santé des malades, témoignent qu'à côté des soins intelligents donnés aux douleurs physiques, les besoins de la nature morale n'ont été ni oubliés ni méconnus.

Enfin, comme l'écrivait lord Lewin à Sallenauve, à la tête de la maison est placé le docteur Ellis, praticien distingué, auquel on doit un livre remarquable sur l'étiologie et la thérapeutique des maladies mentales. Dans le traitement de ces affections, cet habile aliéniste ne dédaigne pas les lumières et le concours de la science phrénologique. Parvenu jusqu'à lui, l'organiste lui demanda si un Français du nom de Sallenauve ne résidait pas momentanément à Hanwell. Là encore, Jacques Bricheteau paya les frais de sa mine négligée et pauvreteuse, et, sans daigner entrer avec lui dans aucune explication, le docteur répondit net et bref que le nom de M. de Sallenauve lui était complétement inconnu. Cette réponse, après tout, n'avait rien que de vraisemblable. Jacques Bricheteau se retira donc assez désappointé; et, arrivant à croire ou que madame de l'Estorade avait mal prononcé ou que lui-même avait mal retenu le mot d'Hanwell, il passa plusieurs jours à courir le comté de Middlesex, recherchant toutes les localités que la désinence en *ell* pouvait recommander à son attention.

Toutes ses recherches restées inutiles, comme rarement dans aucune de ses entreprises il avait le démenti de son esprit persévérant et plein de ressources, Jacques Bricheteau prit le parti de faire à Hanwell une seconde tentative écrite, pensant avec raison qu'une lettre passait là où l'on interceptait un homme; et, en effet, dans la soirée du jour où il avait confié son épître à la poste, il recevait de Sallenauve une réponse par laquelle il était invité à se rendre à l'asile, où la plus cordiale réception lui était annoncée. Le procédé du docteur Ellis fut expliqué à Jacques Bricheteau, quand il connut le malheur qui avait frappé Marie-Gaston. La discrétion est, sans contredit, l'une des vertus les plus nécessaires chez le directeur d'une maison d'aliénés, que sa position fait chaque jour dépositaire de confidences qui intéressent l'honneur des familles. Avouer que l'ami le plus intime de Marie-Gaston, dont tout le monde connaissait la mélancolie noire, se trouvait alors à Hanwell, n'était-ce pas mettre sur la trace de sa maladie un questionneur inconnu, et le secret convenu autour du désordre mental, qu'on se plaisait à regarder comme momentané et réparable, n'eût-il pas ainsi été compromis?

Arrivé à l'asile et présenté par Sallenauve comme un de ses amis,

Jacques Bricheteau y reçut l'accueil le plus empressé. Après lui avoir adressé ses excuses, le docteur Ellis, qui, plus d'une fois dans sa pratique, avait obtenu de la musique des effets vraiment merveilleux, lui dit qu'il considérait sa venue comme une chance des plus heureuses, et que, dans la guérison du malade, son remarquable talent d'organiste pouvait devenir le dernier appoint. Malheureusement, depuis son départ de Ville-d'Avray, l'état de Marie-Gaston s'était cruellement compliqué. Jusqu'à son arrivée en Angleterre, il avait été relativement gai, docile à tous les conseils de lord Lewin, et on aurait cru voir deux amis voyageant pour leur plaisir, de compagnie. Mais, quand, au lieu de céder à l'impatience du malade, qui voulait sans retard s'embarquer pour l'Amérique du Sud, lord Lewin, prétextant certaines affaires qui l'appelaient dans une localité voisine de Londres, avait proposé à Marie-Gaston d'être du voyage, celui-ci avait commencé à soupçonner quelque leurre dont on avait flatté sa manie. Cependant, il avait fini par se laisser conduire à Hanwell, que lord Lewin lui avait donné pour un château royal, et même il n'avait fait aucune résistance quand il s'était agi de passer le seuil de sa future prison; mais, une fois en présence du docteur Ellis, d'avance prévenu par une lettre de lord Lewin, une sorte d'instinct, dont les aliénés sont très-capables, avait semblé révéler au malheureux ami de Sallenauve le danger que courait sa liberté.

— La figure de monsieur me déplaît, avait-il dit tout haut à lord Lewin; allons-nous-en!

Le docteur avait essayé de tourner cette boutade en plaisanterie; mais, s'animant de plus en plus, Marie-Gaston s'était écrié :

— Taisez-vous! votre gaieté est odieuse, vous avez tout l'air d'un bourreau.

Peut-être, en effet, cette profonde attention que les médecins d'aliénés mettent à lire dans la physionomie de leurs administrés, jointe à cette sévérité et à cette fixité du regard par lesquelles ils sont souvent forcés de leur imposer, finit-elle par imprimer à leur visage une habitude scrutatrice et inquisitoriale qui doit agir de la manière la plus agaçante sur le système nerveux, d'ailleurs si impressionnable, des infortunés soumis à leur examen.

— Vous ne me priverez pas, pourtant, j'ose l'espérer, avait

répondu le docteur, du plaisir de vous garder à dîner avec mon ami lord Lewin?

— Moi! dîner chez vous, avait répondu Marie-Gaston avec véhémence, pour que vous m'empoisonniez!

— Eh bien, mais le poison, avait dit vivement lord Lewin, c'est assez votre affaire. Ne parliez-vous pas l'autre jour de prendre une dose d'acide cyanhydrique (prussique)?

En jetant cette phrase provoquante, lord Lewin n'avait pas, comme on serait tenté de le croire, commis une imprudence : ayant beaucoup étudié les fous, il s'était aperçu que chez Marie-Gaston couvait contre le docteur une disposition des plus menaçantes; et, comme il était énergique et vigoureux, il s'était arrangé pour détourner sur lui la nuée d'orage près de crever. Les choses n'avaient pas manqué de se passer comme il l'avait prévu.

— Ah! vile canaille! s'était écrié Marie-Gaston en lui sautant à la gorge, tu t'entends avec *l'autre*, et tu lui vends mes secrets!

Ce n'était pas sans peine que lord Lewin s'était dégagé de sa violente étreinte, et l'intervention de deux gardiens avait été nécessaire; le malheureux était devenu fou furieux. Ce paroxysme, qui s'était prolongé pendant plusieurs jours, avait cédé aux soins et au traitement du docteur, et maintenant, devenu doux et tranquille, le malade accusait quelques symptômes d'une guérison probable; mais il y avait à provoquer chez lui une crise finale, dont sir William Ellis était occupé à chercher la forme et le véhicule au moment où Jacques Bricheteau était intervenu. Aussitôt que Sallenauve se trouva seul avec l'organiste, il s'enquit curieusement du motif qui l'avait poussé à venir le rejoindre, et reçut avec une certaine émotion la nouvelle de l'intrigue que Maxime et les Beauvisage semblaient occupés à organiser contre lui. Revenu aussitôt à ses anciens soupçons :

— Mais êtes-vous bien sûr, demanda-t-il à Jacques Bricheteau, que ce personnage à peine entrevu soit effectivement le marquis de Sallenauve?

— La mère Marie des Anges et Achille Pigoult, répondit Bricheteau, par lesquels j'ai été avisé de la trame, ne mettent pas plus que moi en doute l'identité du marquis; et dans le commérage dont on essaye de vous faire une menace, un seul côté me paraît grave :

c'est que, par votre absence, vous laissiez le champ libre à vos adversaires.

— Mais, repartit le député, la Chambre ne jugera pas sans m'entendre; j'ai écrit au président pour lui demander un congé, et, dans le cas très-peu probable où ce congé ne me serait pas accordé, j'ai prié l'Estorade, qui sait les motifs de ma présence ici, de vouloir bien me servir de caution.

— Vous avez aussi écrit à madame? demanda l'organiste.

— Je n'ai écrit qu'à elle, répondit Sallenauve, pour lui annoncer le malheur arrivé à notre ami, et, en même temps, je la chargeais de dire à son mari le bon office que j'attendais de lui.

— S'il en est ainsi, dit Bricheteau, ne comptez d'aucune façon sur les l'Estorade; le bruit du coup qui se prépare contre vous était déjà, sans doute, parvenu jusqu'à eux.

Et, après avoir raconté la réception qui lui avait été faite, aussi bien que les désobligeantes paroles recueillies de la bouche de madame de l'Estorade, Jacques Bricheteau en vint à conclure que, dans la lutte près de s'engager, aucune assistance ne pouvait être espérée de ce côté.

— Ce dénoûment, répondit Sallenauve, a quelque droit de me surprendre, après les assurances assez vives que madame de l'Estorade m'avait données d'une bienveillance à toute épreuve; mais, en somme, ajouta-t-il philosophiquement, tout est possible, et la calomnie a bien souvent miné d'autres dévouements.

— Dès lors, vous le comprenez, dit l'organiste, il faut nous mettre en route pour Paris, et sans aucun retard; tout bien considéré, votre présence ici n'est que très-relativement nécessaire.

— Au contraire, répondit Sallenauve; le docteur se félicitait encore ce matin que j'eusse pris le parti de venir, disant qu'à un moment donné, mon intervention pourrait devenir très-utile. Jusqu'ici même, il n'a pas permis que je visse le malade, afin de me réserver au besoin pour quelque coup de théâtre.

— L'utilité de votre présence, répondit Jacques Bricheteau, n'en reste pas moins problématique, tandis qu'en vous éternisant ici, vous compromettez de la manière la plus positive votre avenir politique, votre considération, en un mot tout ce dont l'amitié la plus ardente n'a pas le droit de vous demander le sacrifice.

— Allons causer de tout cela avec le docteur, finit par dire Sallenauve, qui ne pouvait méconnaître ce que l'insistance de Jacques Bricheteau avait de justifié.

Interrogé sur la question de savoir si la résidence de Sallenauve à l'asile devrait encore longtemps se prolonger :

— Je le crois, répondit le docteur. Je viens de voir notre malade, et l'irritation cérébrale, qui, de nécessité, doit avoir cédé à l'action matérielle des remèdes avant que l'on puisse penser à l'intervention d'aucun moyen moral, me paraît malheureusement en voie d'une exacerbation nouvelle.

— Mais, dit vivement Sallenauve, vous ne perdez pas, docteur, tout espoir de guérison?

— Loin de là, j'ai une foi absolue dans une heureuse terminaison ; mais ces cruelles affections présentent ainsi de fréquentes alternatives de bien et de mal, et, en somme, je commence à entrevoir, pour la guérison, un délai beaucoup plus long que je ne l'avais d'abord pensé.

— Nommé récemment membre de la Chambre des députés, dit alors Sallenauve, je suis appelé à Paris par l'ouverture de la session; en même temps, je me sens réclamé par des intérêts graves, dont monsieur, ajouta-t-il en désignant Bricheteau, est venu exprès pour m'entretenir; si donc je devais croire que ma présence ne dût pas être immédiatement utile...

— Partez, dit le docteur ; cela peut être très-long. Si l'état du malade n'avait pas empiré, avec vous, avec notre orgue touché par monsieur, et l'intervention d'une jeune personne parente de madame Ellis, qui plus d'une fois, en pareille occasion, m'a secondé avec beaucoup d'intelligence, je pensais à arranger quelque scène dramatique dont j'espérais un bon résultat. Mais, outre que notre jeune parente est absente, il n'y a pas lieu pour le moment d'attaquer le mal autrement que par des agents physiques; ainsi donc, encore un coup, partez! Le malade est un de ceux auxquels il est impossible de ne pas prendre un vif intérêt ; en le laissant à mes mains et à celles de lord Lewin, vous pouvez être tranquille; j'irai même jusqu'à vous dire que je fais de sa guérison une affaire d'amour-propre : dans la bouche d'un médecin, je ne sache pas pour votre sollicitude de meilleure garantie.

Sallenauve serra avec reconnaissance la main du docteur, en voyant le luxe de soins qu'il mettait à le rassurer. Il alla prendre congé de madame Ellis, qui ne fut pas moins empressée que son mari à promettre, à l'endroit de Marie-Gaston, le dévouement d'une surveillance toute maternelle. Quant à lord Lewin, il avait pris pour le caractère de Sallenauve l'estime la plus amicale, et son procédé dans le passé était la caution de ce qui pouvait en être attendu dans le présent et dans l'avenir. Bricheteau n'eut donc point de peine à obtenir qu'on se mît en route sans plus de délai.

Arrivés à Londres, vers cinq heures de l'après-midi, les voyageurs en seraient partis dans la soirée, sans la surprise qui les y attendait. D'abord, leurs yeux furent frappés d'affiches gigantesques, comme le *puffisme* anglais sait seul les faire, annonçant à tous les coins de rues, pour le soir même, le second début de la Signora Luigia au *Théâtre de Sa Majesté*. Le nom seul était fait pour attirer l'attention des voyageurs, mais les journaux, auxquels, pour plus ample informé, ils recoururent, leur fournirent, suivant la mode anglaise, tant de détails circonstanciés sur la débutante, que Sallenauve ne dut plus mettre en doute la transformation de son ancienne gouvernante en l'un des astres les plus éblouissants qui depuis longtemps se fussent levés à l'horizon du ciel britannique. S'il eût écouté Jacques Bricheteau, il se fût contenté de saluer de loin le succès de la belle Italienne, et n'en eût pas moins continué son voyage. Mais, après avoir calculé que la soirée passée à Londres n'apporterait pas un notable retard à son voyage, le député voulut constater par ses yeux et par ses oreilles la valeur de cet enthousiasme qui, de toutes parts, éclatait au sujet de la prima donna.

En se rendant aussitôt au bureau de la location des loges, qu'il trouva fermé, Sallenauve put déjà reconnaître tout le symptôme d'un succès immense : dès deux heures de l'après-midi, il n'y avait plus eu dans la salle une seule place disponible, et il fut trop heureux, au prix de cinq livres (cent vingt-cinq francs), d'acheter d'un revendeur deux stalles de parterre. Jamais peut-être le théâtre italien de Londres n'avait vu une plus belle réunion, et l'on ne peut s'empêcher d'être frappé du capricieux agencement des choses humaines, quand on pense que tout ce mouvement de l'aristocratie anglaise autour de la grande artiste qu se révélait avait eu, en

réalité, pour point de départ le besoin que s'était senti Vautrin, l'ancien forçat, de monter dans la hiérarchie de la police un échelon un peu plus élevé. Par une autre coïncidence également étrange, la pièce annoncée sur l'affiche était *la Pazza d'amore* (la Folle par amour), de Paesiello, dont la Luigia avait chanté un air le jour du dîner donné chez madame de Saint-Estève. La toile levée, Sallenauve, qui, pendant près d'une semaine, avait vécu à Hanwell au milieu d'une population d'aliénés, put d'autant mieux apprécier le prodigieux talent de comédienne que son ancienne gouvernante déploya dans le rôle de Nina; et, en présence d'une déchirante vérité d'imitation, il eut comme un renouvellement de toutes les émotions par lesquelles l'affreuse réalité de la démence de Marie-Gaston venait de le faire passer. Bricheteau, malgré la mauvaise humeur où l'avait d'abord jeté ce qu'il appelait la *musarderie* de Sallenauve, finit aussi par tomber sous le charme de la puissante exécution de la cantatrice, et, à certain moment, voyant la salle entière transportée d'enthousiasme, et les bouquets inondant la scène :

— Ma foi, dit-il au député, je ne puis que vous souhaiter sur un autre théâtre un succès approchant de celui-ci. Puis, par un entraînement assez imprudent, il ajouta :

— Mais la politique n'a pas de pareils triomphes; l'art seul est grand...

— Et la Luigia est son prophète! répondit Sallenauve essayant de sourire au milieu des larmes que l'admiration lui avait arrachées.

Au sortir de la représentation, Bricheteau regarda à sa montre : il était dix heures trois quarts, et, en faisant grande diligence, il y avait encore moyen pour les voyageurs de s'embarquer sur le steamer qui se mettait en route à onze heures; mais, dans le moment où l'organiste se retournait pour faire part de cette observation à Sallenauve, qu'il précédait dans la foule, il ne vit plus son homme : le député s'était évanoui.

Un quart d'heure plus tard, la femme de chambre de la Luigia entrait dans la loge où sa maîtresse était occupée à recevoir les hommages des plus grands noms de l'Angleterre, qui lui étaient présentés par sir Francis Drake; cette fille remit une carte à la signora. En lisant le nom, l'Italienne, changeant de visage, dit quelques mots à l'oreille de sa camériste. Ensuite elle se montra si

pressée d'en finir avec ce grand concours qui se faisait autour de son succès, que plusieurs de ses adorateurs en herbe ne laissèrent pas de s'en montrer étonnés. Mais une artiste à la mode a de rares priviléges, et dans la fatigue d'un rôle où la *diva* avait tant mis de son âme apparaissait, pour sa maussaderie, une si bonne excuse, que sa cour se dispersa sans trop de murmures; son procédé, qui fut pris pour un caprice, lui devint même, auprès de certaines velléités près de s'épanouir, un très-piquant moyen de recommandation. Restée seule, la signora reprit rapidement ses habits de ville; la voiture du directeur, en quelques minutes, la conduisit à l'hôtel où elle était descendue en arrivant à Londres; et, un instant après, en entrant dans son salon, elle y trouvait Sallenauve, qui l'y avait précédée.

— Vous ici, monsieur! lui dit-elle, c'est un rêve.

— Pour moi surtout, répondit Sallenauve, qui vous trouve à Londres, quand je vous ai tant fait chercher inutilement à Paris...

— Vous avez pris ce souci, et dans quel intérêt?

— Vous nous aviez quittés d'une façon si étrange, votre tête est si vive, vous connaissiez si peu Paris et tant de dangers pouvaient se trouver sous les pas de votre inexpérience, que tout me paraissait à craindre.

— Quand mal me serait arrivé? je n'étais ni votre femme, ni votre sœur, ni votre maîtresse; je n'étais que votre...

— J'avais cru, interrompit vivement Sallenauve, que vous étiez mon amie.

— J'étais votre... obligée, dit la Luigia; je m'étais aperçue que je devenais un embarras dans votre situation nouvelle. Avais-je alors autre chose à faire que de vous délivrer de moi?

— Qui donc vous avait donné cette odieuse certitude? Avais-je dit, témoigné, en ce sens, quelque chose? Ne pouvait-on parler avec vous d'une manière d'arranger votre vie sans blesser à ce point votre susceptibilité?

— On sent comme l'on sent, répondit l'Italienne; j'avais, moi, la conscience que vous me souhaitiez autant ailleurs que dans votre maison. Mon avenir, vous m'aviez mise en mesure de n'en pas être inquiète : vous voyez, en effet, qu'il ne se dessine pas trop effrayant.

— Il me paraît si brillant, au contraire, que, sans la peur de vous paraître indiscret, j'oserais vous demander de quelle main plus heureuse que la mienne vous avez reçu une si prompte et si efficace assistance?

— Un grand seigneur suédois, répondit la Luigia sans marchander, qui dépense une partie de son immense fortune à encourager les arts, m'a procuré un engagement au théâtre de la Reine; la bienveillante indulgence du public a fait le reste.

— Vous voulez dire votre talent? j'assistais à la représentation de ce soir.

Faisant alors une coquette révérence :

— Avez-vous été un peu satisfait, demanda la Luigia, de votre humble servante?

— Votre supériorité musicale ne m'a point étonné; je la savais déjà, et elle m'avait été cautionnée par un juge infaillible; mais vos élans de passion dramatique, votre jeu si puissant et si sûr de lui-même, j'en suis resté émerveillé.

— C'est que j'ai beaucoup souffert, répondit l'Italienne; le malheur est un bien grand maître.

— Souffert! répéta Sallenauve, en Italie sans doute? Mais j'aime à me persuader que, depuis votre arrivée en France...

— Toujours! reprit la Luigia d'une voix émue; je ne suis pas née sous une étoile heureuse.

— Ce *toujours* a l'air, pour moi, d'un reproche; je suis bien tardivement averti des torts que je puis avoir eus envers vous.

— Vous n'avez eu vis-à-vis de moi aucune espèce de torts; le mal était là! dit l'Italienne en se frappant la poitrine, il venait de moi seule.

— Probablement quelque folle visée, comme celle que vous vous étiez faite en supposant que vous étiez engagée d'honneur à quitter ma maison?

— Oh! que je ne rêvais pas, dit l'Italienne, et que je savais bien ce qui était au fond de votre pensée! Ne fût-ce qu'à cause de ce que vous aviez fait pour moi, je devais prétendre à votre estime, et il m'était à tout jamais défendu d'y aspirer.

— Mais, chère Luigia, voilà ce que j'appelle des idées sans nom. Ai-je jamais manqué pour vous de considération, d'égards? Votre conduite, d'ailleurs, n'était-elle pas exemplaire?

— Oui, je tâchais de ne rien faire qui pût vous donner à mal penser de moi; mais en étais-je moins la veuve de Benedetto?

— Quoi! vous vous figurez que ce malheur, suite d'une trop juste vengeance...?

— Ah! ce n'est pas la mort de cet homme qui pouvait me faire descendre à vos yeux, au contraire; mais j'avais été la femme du bouffon, de l'espion de police, de l'indigne, toujours prêt à me vendre à qui eût voulu m'acheter...

— Tant que cette situation a duré, je vous eusse trouvée à plaindre; mais, méprisable, non.

— Enfin, dit vivement l'Italienne, depuis près de deux ans nous vivions seuls, sous le même toit.

— Sans doute, et je m'en étais fait une douce habitude.

— Me trouviez-vous laide?

— Vous savez bien que non, puisque j'ai fait d'après vous ma plus belle statue.

— Sotte?

— On ne peut être sotte quand on met tant d'esprit dans ses rôles.

— Vous voyez bien alors que vous me méprisiez!

Sallenauve parut tout étonné de la vivacité de cette déduction, et il se crut très-habile en répondant :

— Il me semble qu'en me conduisant d'autre façon j'eusse été bien plus près de vous témoigner du mépris.

Mais il avait affaire à une femme qui, en toute chose, dans ses amitiés, dans ses haines, dans ses actions comme dans ses paroles, allait toujours droit au but. Comme si elle eût craint de n'avoir pas été comprise :

— Aujourd'hui, monsieur, reprit-elle, je puis tout vous dire, car je vous parle du passé et, maintenant, l'avenir ne m'appartient plus. Du jour où vous fûtes bon pour moi et où, par votre généreuse protection, j'échappai à un infâme outrage, tout mon cœur fut à vous.

Sallenauve, qui jamais ne s'était douté de l'existence de ce sentiment et qui surtout ne pouvait comprendre que l'aveu lui en fût fait avec cette crudité naïve, ne sut plus que répondre.

— Je n'ignorais pas, continua cette étrange femme, que j'aurais

beaucoup à faire pour me remonter de la bassesse où, dans notre première rencontre, je vous étais apparue. Si même du moment que vous eûtes consenti à me prendre avec vous, je vous avais vu tourner avec moi à la galanterie et laisser percer quelque intention de profiter de la situation dangereuse où, moi-même, je m'étais placée, mon cœur se fût aussitôt retiré, vous ne m'eussiez plus paru qu'un homme ordinaire, et, pour me réhabiliter de Benedetto, ce n'était pas assez...

— Ainsi, remarqua Sallenauve, vous aimer, c'eût été vous faire insulte; ne vous aimer point, c'était être cruel! Quelle femme êtes-vous donc, et le moyen de ne pas vous froisser?

— Il ne fallait pas m'aimer, répondit la cantatrice, quand vous ne me connaissiez pas et quand j'avais à peine essoré ma boue, parce qu'alors votre amour eût été un amour des yeux et de la tête, auquel il n'est jamais prudent de se fier. Mais, lorsque, après deux ans passés à vos côtés, vous aviez pu voir à ma conduite si j'étais une femme estimable; lorsque, sans jamais accepter un plaisir, tout entière aux soins de votre maison, sans autre délassement que celui de l'étude, qui devait m'élever à la condition d'artiste comme vous, rien que pour le bonheur de vous voir faire un chef-d'œuvre, j'avais été jusqu'à vous sacrifier cette pudeur de femme qu'à une autre époque vous m'aviez pourtant vue défendre avec énergie, alors vous fûtes cruel de ne pas me comprendre, et jamais, voyez-vous, votre imagination ne vous dira ce que j'ai souffert et toutes les larmes que vous m'avez fait verser!

— Mais, chère Luigia, j'étais votre hôte, et, quand même j'eusse pu soupçonner quelque chose de ce que vous me révélez, mon devoir d'honnête homme me commandait de ne rien voir, de ne rien comprendre qu'à la dernière évidence.

— Est-ce que ma tristesse perpétuelle n'était pas une avance? Est-ce que, si mon cœur eût été libre, vous ne m'eussiez pas vue moins réservée, plus familière? Mais c'est tout simple, vous ne pouviez rien remarquer; votre fantaisie penchait ailleurs.

— Eh bien, si cela était?

— Cela n'aurait pas dû être, répondit l'Italienne avec animation. Cette femme n'était pas libre : elle avait un mari, des enfants; et vous avez eu beau en faire une sainte, quand je n'aurais eu sur

elle que l'avantage de la jeunesse, quoique cela soit bien ridicule à dire, il me semble qu'elle ne me valait pas!

Sallenauve ne put s'empêcher de sourire ; mais, reprenant sérieusement :

— Vous vous êtes, dit-il, tout à fait méprise sur votre rivale : madame de l'Estorade ne fut jamais pour moi qu'un modèle, et un modèle sans autre valeur que sa ressemblance avec une autre femme. Celle-ci, je l'avais connue, avant vous, à Rome; elle avait la beauté, la jeunesse, de magnifiques dispositions pour les arts, et, aujourd'hui confinée dans un couvent, comme vous elle a payé son tribut au malheur; ainsi, vous le voyez, toutes vos perfections...

— Comment! de trois histoires de cœur, dit la Luigia, pas une qui ait pu avoir un dénoûment? Votre étoile est vraiment étrange! Sans doute, lorsque j'étais si peu comprise, je ne faisais que subir sa bizarre influence, et alors, il faudrait vous pardonner.

— Puisque vous me recevez à merci, permettez-moi de revenir sur ma curiosité : tout à l'heure, vous me disiez que l'avenir ne vous appartenait plus; à la prodigieuse franchise de vos aveux, j'ai dû comprendre qu'entre vous et moi, pour vous en donner le courage, avait dû s'élever une bien solide barrière; quelle est donc cette puissance par laquelle, presque d'un seul élan, vous avez été poussée si haut? Auriez-vous donc fait un pacte avec le démon?

— Peut-être, dit en riant l'Italienne.

— Ne riez pas, reprit Sallenauve; vous avez voulu seule affronter cet enfer de Paris, il ne m'étonnerait pas que vous eussiez fait dès le début une dangereuse rencontre. Je sais les immenses difficultés que souvent les plus grands talents ont eues à se produire. Ce gentilhomme étranger, qui si lestement vous a aplani toutes les voies, savez-vous qui il est?

— Je sais qu'il a exposé, pour faciliter mon engagement, une somme fabuleuse, que mes appointements sont de cinquante mille francs, et qu'il ne m'a pas même accompagnée à Londres.

— Ainsi, tout ce dévouement sans conditions?

— Non pas, vraiment! Mon protecteur est à l'âge où l'on n'a plus d'amour, mais où l'on a beaucoup d'amour-propre : son protectorat devra donc être hautement déclaré, et je me suis engagée

à ne rien dire, à ne rien faire qui soit un démenti à son vaporeux bonheur. Du reste, c'est à vous seul que j'ai cru devoir ce compte : je connais votre discrétion et vous demande avec instance le secret le plus absolu.

— Et rien dans la durée de cette situation ne vous paraît invraisemblable ? Mais cet homme, que vous espérez toujours nourrir de fumée, où, comment l'avez-vous connu ?

— Par une dame de charité qui me vint voir pendant votre absence. Elle avait remarqué ma voix à Saint-Sulpice, pendant les exercices du *mois de Marie*, et elle aurait voulu me débancher pour chanter à Notre-Dame de Lorette, sa paroisse.

— Cette dame, vous l'appelez ?

— Madame de Saint-Estève.

Sans avoir percé toutes les profondeurs de Jacqueline Collin, Sallenauve connaissait madame de Saint-Estève comme tripoteuse d'affaires et comme entremetteuse de mariages ; il en avait quelquefois entendu parler par Bixiou.

— Cette femme, dit-il, s'est fait à Paris une notoriété fâcheuse : c'est une intrigante de la pire espèce.

— Je m'en doutais, dit la Luigia, mais que m'importe ?

— Et si l'homme dont elle vous a procuré la connaissance...

— Était un intrigant, comme elle ? c'est peu probable ; cent mille écus qu'il a versés dans la caisse du directeur ont remis le théâtre à flot.

— Il peut être riche et en même temps avoir sur vous de mauvais desseins ; il n'y a rien là qui s'exclue.

— On a sur moi des projets, répondit la Luigia avec dignité, mais on ne les exécute pas : entre ces projets et moi, il y a moi.

— Mais votre considération ?

— Elle était perdue quand je sortis de chez vous. On disait partout que j'étais votre maîtresse ; vous avez eu à vous expliquer de ce bruit dans un collége électoral ; vous l'avez contredit, mais croyez-vous l'avoir tué ?

— Et mon estime, enfin, de laquelle vous vous préoccupiez ?

— Je n'en ai plus besoin ; vous ne m'avez pas aimée quand je le voulais, vous ne m'aimerez pas quand je ne le veux plus.

— Qui sait ? fit Sallenauve.

— Il y a deux raisons pour que cela ne soit pas, répondit l'Italienne : d'abord il est trop tard, et puis nous ne sommes plus sur le même chemin.

— Qu'entendez-vous par là?

— Je suis artiste, vous avez cessé de l'être; je monte et vous descendez.

— Vous appelez descendre, s'élever peut-être aux premières dignités de l'État?

— Où que vous vous éleviez, repartit la Luigia en s'exaltant, vous serez au-dessous de votre passé et du grand avenir qui vous était réservé; et, tenez, je crois que je vous ai menti : si vous étiez resté sculpteur, il me semble que j'aurais eu encore pour quelque temps la patience de vos froideurs et de vos dédains; j'aurais du moins voulu attendre jusqu'après un essai de ma vocation, dans l'espérance que cette auréole dont s'illumine la figure des femmes de théâtre vous ferait peut-être, à la fin, apercevoir que j'étais là, à vos côtés. Du jour où vous avez apostasié, je n'ai plus voulu continuer mon humiliant sacrifice, il n'y avait plus d'avenir entre nous.

— Comment! dit Sallenauve en tendant à la cantatrice une main qu'elle ne prit pas, nous ne resterons pas même amis?

— Un ami, vous en avez un, répondit l'Italienne. Non, tout est bien clos et arrêté. Nous entendrons parler l'un de l'autre; et de loin, en passant dans la vie, nous nous saluerons de la main, mais rien au delà.

— Ainsi, dit mélancoliquement Sallenauve, voilà comment tout finit entre nous!

La Luigia le regarda un moment, ses yeux brillèrent d'une larme.

— Écoutez, lui dit-elle avec un accent vrai et résolu, voici ce qui est possible. Je vous ai aimé, et après vous personne n'aura accès dans ce cœur que vous avez dédaigné. On vous dira que j'ai des amants : ce vieillard, que je vais avouer aujourd'hui, d'autres après lui, peut-être, auxquels vous ne croirez pas, si vous vous rappelez la femme que je suis. Qui sait? votre vie, plus tard, venant à être déblayée des autres sentiments qui m'ont fait obstacle, la liberté, l'étrangeté de l'aveu que vous venez d'entendre, marqueront peut être dans votre mémoire, et, alors, il ne serait pas tout à fait

incroyable qu'après ce long détour, vous finissiez par me désirer. Si cela arrivait et que, à la suite de tristes déceptions, vous fussiez, par vos remords, ramené à la religion de l'art, eh bien, en ce temps-là, à supposer que les années n'aient pas fait pour nous de l'amour une aspiration trop ridicule, souvenez-vous de cette soirée. Maintenant, séparons-nous, car il se fait tard pour un tête-à-tête, et c'est surtout les apparences de fidélité que je suis engagée à garder à mon vieux protecteur étranger.

Cela dit, elle prit un flambeau, et, passant dans une pièce voisine, elle laissa le député dans la situation d'esprit que l'on peut se figurer à la suite des surprises de toute sorte dont il avait été salué dans cette entrevue.

En rentrant à l'hôtel où il était descendu à son arrivée d'Hanwell, il trouva Bricheteau l'attendant à la porte.

— Mais d'où diable venez-vous? lui cria l'organiste, éperdu d'impatience; nous pouvions encore partir par le paquebot de ce soir?

— Eh bien, dit Sallenauve avec insouciance, j'aurai quelques heures de plus à faire l'école buissonnière.

— Mais, pendant ce temps, vos adversaires poussent leur mine!

— Que m'importe? Dans cette caverne qu'on appelle la vie politique, ne faut-il pas être prêt à tout?

— Je m'en doutais, dit alors Bricheteau, vous venez de voir la Luigia; son succès vous a porté à la tête, et sous le député reparaît l'homme aux statues!

— Vous-même, tout à l'heure, ne le disiez-vous pas? l'art seul est grand!

— Mais l'orateur, répondit Bricheteau, est aussi un artiste, et le plus grand de tous; car les autres parlent à l'esprit et au cœur, et lui seul parle à la conscience et à la volonté. Du reste, il ne s'agit pas maintenant de regarder en arrière; un duel est engagé entre vous et vos adversaires. Êtes-vous un honnête homme, ou un drôle parvenu à voler un nom? Voilà la question posée et qui, peut-être en votre absence, se vide au grand jour de la tribune.

— J'ai bien peur que vous ne m'ayez fait faire fausse route; j'avais aux mains un trésor que j'ai jeté à mes pieds...

— Heureusement, répliqua l'organiste, c'est là une fumée que la nuit dissipera. Demain, vous vous souviendrez des engagements

pris avec votre père, et du grand avenir qui vous est promis.

La séance royale avait eu lieu, Sallenauve ne s'y était pas montré, et son absence n'avait pas laissé de faire dans le parti démocratique une certaine sensation. Au *National* surtout, on s'en était ému. Il aurait paru naturel que, actionnaire du journal, venant souvent dans ses bureaux avant l'élection, et ayant même consenti à y donner quelques articles, au moment de l'ouverture de la session le nouvel élu vînt y prendre langue.

— Maintenant qu'il est nommé, se disaient quelques-uns des rédacteurs en remarquant la complète disparition du nouveau député, est-ce que ce monsieur aurait des idées de faire avec nous le faquin? C'est assez l'usage parmi nosseigneurs les parlementaires, de nous faire très-obséquieusement la cour tant qu'ils sont à l'état de candidats, et de nous laisser là ensuite, comme leurs vieux paletots, après qu'ils sont montés à l'arbre. Mais il ne faut pas qu'il s'y joue, ce *gentilhomme,* et nous avons plus d'une façon de *repincer* les gens...

Moins prompt à s'émouvoir, le rédacteur en chef avait calmé ce premier bouillonnement; mais le défaut fait par Sallenauve à la séance royale lui avait néanmoins paru singulier.

Le lendemain, lors de la constitution des bureaux, quand il s'était agi de nommer les présidents et secrétaires, opération qui a son importance, parce qu'elle fait préjuger la majorité, l'absence de Sallenauve avait eu une portée positive. Dans le bureau auquel la voie du sort l'avait attaché, l'élection du président ne s'était faite dans le sens ministériel qu'à une voix de majorité : la présence du député d'Arcis aurait donc assuré la nomination du candidat de l'opposition. De là un mécontentement marqué dans les journaux du parti, qui, en expliquant leur défaite par cet imprévu, ne se défendaient pas d'un étonnement un peu aigre. Ils ne qualifiaient pas encore la conduite du défaillant, mais ils déclaraient ne savoir comment s'en rendre compte. De son côté, Maxime avait l'œil au guet, et il n'attendait que la constitution définitive du bureau de la Chambre pour déposer, au nom de la paysanne de Romilly, la demande en autorisation de poursuites. Ce factum avait été rédigé par Massol, et sous sa plume habile les faits qu'il était chargé d'exposer avaient acquis ce degré de vraisemblance que les avocats, même le plus à

côté de la vérité, savent communiquer à leurs dires et affirmations Mais, quand Maxime vit l'absence de Sallenauve se prolonger et commencer à faire scandale, il alla de nouveau trouver Rastignac, et, se donnant les gants de l'habile procédé d'agression trouvé par Desroches, il demanda au ministre s'il ne lui semblait pas que, pour lui, le moment fût venu de se relever de cette passive attitude d'observation dans laquelle, jusque-là, il avait cru devoir se retrancher.

Cette fois, Rastignac fut beaucoup plus explicite : Sallenauve passé à l'étranger lui parut un homme auquel un trouble de conscience avait fait perdre la tête. Il engagea donc M. de Trailles à lancer le jour même la pièce introductive du procès, et ne fit plus difficulté de promettre son concours pour le succès d'une combinaison arrivée à prendre couleur, et dont un joli résultat de scandale pouvait être raisonnablement espéré. Pas plus tard que le lendemain apparut la trace de son intervention souterraine. L'ordre du jour à la séance de la Chambre était la vérification des pouvoirs. Le député chargé de faire le rapport sur les élections de l'Aube se trouva être un des fidèles du ministère, et, sur la consigne confidentielle qui lui fut donnée, voici la manière dont il prit la question :

« Les opérations du collége d'Arcis étaient régulières, M. de Sallenauve avait fait parvenir en temps utile à la questure toutes les pièces nécessaires à la constatation de son éligibilité, son admission semblait donc ne devoir faire aucune espèce de difficulté. Mais des bruits d'une nature étrange auraient, dès l'époque de l'élection, couru sur l'identité du nouveau député ; et, à l'appui de ces rumeurs, était survenue une demande en autorisation de poursuites criminelles. Cette demande énonçait un fait extrêmement grave : M. de Sallenauve aurait usurpé le nom qu'il portait, et cette usurpation, pratiquée dans un acte authentique, se présentait avec le caractère d'un faux commis par substitution de personne. Quelque chose de plus regrettable, ajoutait le rapporteur, c'était l'absence de M. de Sallenauve, qui, au lieu de se mettre en travers de l'incroyable accusation portée contre lui, se tenait, depuis l'ouverture de la session, éloigné des séances de la Chambre, sans que personne l'eût encore aperçu. Dans ces circonstances, son admission pouvait-elle être convenablement pronon-

cée? La commission ne l'avait pas pensé et elle croyait devoir proposer l'ajournement. »

Daniel d'Arthez, député de l'opposition légitimiste, que nous avons vu, à Arcis, très-favorable à l'élection de Sallenauve, s'empressa de demander la parole sur ces conclusions, et pria la Chambre de remarquer tout ce que leur adoption aurait d'exorbitant.

« Ce qui était en cause, c'était la régularité de l'élection. Aucune irrégularité n'était signalée; la Chambre n'avait donc qu'une chose à faire : passer immédiatement au vote, et reconnaître pour bonne et valable l'élection dont aucun fait ne venait infirmer la validité. Impliquer dans la question la demande en autorisation de poursuites serait commettre un véritable abus de pouvoir, puisque, sans discussion préalable et en dispensant la dénonciation déposée de toutes les formalités par lesquelles elle devait passer avant d'être accueillie ou rejetée, on prêterait à cette dénonciation une virtualité singulière, celle de suspendre le mandat que les électeurs avaient décerné dans l'exercice de leur souveraineté. Qui ne comprend d'ailleurs, ajoutait l'orateur, que donner à la demande en autorisation de poursuites un effet actuel, quel qu'il fût, c'est en préjuger la valeur et le mérite, lorsque la présomption d'innocence acquise à tout accusé devait l'être, à bien plus forte raison, à un homme dont la probité n'avait jamais fait un doute et qui venait d'être honoré librement du suffrage de ses concitoyens. »

La discussion se prolongea quelque temps sur ce thème, dont les orateurs ministériels prirent naturellement le contre-pied; puis survint une complication. Le président d'âge, car la Chambre ne se trouvait pas encore constituée, était un vieillard usé, qui, au milieu des difficiles fonctions dont son acte de naissance l'avait tout à coup revêtu, ne gardait pas toujours l'esprit très-présent. Dès la veille, la demande de congé, transmise par Sallenauve, lui était parvenue, et si, au commencement de la séance, il eût songé, comme c'était son devoir, à la communiquer à la Chambre, probablement il eût tué la discussion dans son germe. Mais il n'y a qu'heur et malheur dans les choses parlementaires, et quand, par la teneur de la lettre, tardivement portée à sa connaissance, la

Chambre apprit que Sallenauve était à l'étranger, et qu'à l'appui du congé sollicité par lui, sans terme fixe, il n'exprimait que le motif vague d'*affaires urgentes,* l'effet produit fut détestable.

— C'est clair, se dirent, comme Rastignac, tous les amis du ministère, il est passé en Angleterre, où toutes les déconfitures vont chercher asile; il a peur du procès, il se sent démasqué.

Ce point de vue, en dehors de toute passion politique, fut partagé par quelques esprits sévères qui n'admettaient pas qu'on ne fût pas là pour se défendre en présence d'une si flétrissante accusation. Bref, sur une argumentation très-vive et très-habile du procureur général Vinet, qui avait pris du cœur en voyant l'accusé absent, l'ajournement, mis aux voix, fut voté, quoiqu'à une très-faible majorité; un congé de huit jours était en même temps accordé au député absent.

Le lendemain de ce vote, Maxime écrivait à madame Beauvisage :

« Madame,

» L'ennemi a subi hier un terrible échec, et l'opinion de mon ami Rastignac, juge très-intelligent et très-expérimenté de l'impression parlementaire, est que *le* Dorlange, quoi qu'il arrive, ne se relèvera plus du coup qui vient de lui être porté. Si nous ne parvenons pas à nous procurer quelque preuve positive à l'appui de la dénonciation de notre bonne campagnarde, il est possible que, en payant d'audace, ce drôle, à supposer toutefois qu'il ose reparaître en France, finisse par être admis par la Chambre; mais, après y avoir traîné pendant quelque temps une existence effacée et misérable, il doit inévitablement être acculé à une démission; alors, la nomination de M. Beauvisage ne fait pas un doute, car les électeurs, honteux de s'être laissé jouer par cet intrigant, seront trop heureux de se réhabiliter par un choix honorable, et qui, d'ailleurs, était primitivement dans leur instinct. C'est à votre rare sagacité, madame, que sera dû ce résultat, car, sans cette espèce de seconde vue qui vous a d'abord fait deviner les trésors enfouis dans la révélation de cette paysanne, nous passions à côté de cet admirable instrument. Je dois vous dire, madame, dussiez-vous en prendre quelque orgueil, que ni Rastignac ni le procureur général

Vinet, malgré leur haute intelligence politique, n'avaient compris la valeur de votre découverte; et moi-même, si, par le bonheur que j'ai eu de vous connaître, je n'avais été mis en mesure de préjuger le mérite de toute idée émanant de vous, j'aurais probablement partagé la froideur primitive de ces deux hommes d'État à l'endroit de l'excellente arme que vous offriez de mettre dans notre main. Mais, le cadeau venant de vous, j'en ai tout aussitôt compris l'importance, et, en indiquant à Rastignac un moyen de le mettre en œuvre, je suis parvenu à faire de mon ami le ministre un ardent complice de notre conspiration, en même temps qu'un sincère admirateur de la finesse et de la perspicacité dont vous aviez fait preuve dans la circonstance. Si donc, madame, j'ai jamais le bonheur de vous appartenir par le lien dont il a été question entre nous, je n'aurai pas à vous initier à la vie politique, dont vous avez si bien su toute seule trouver le chemin. Nous ne saurions rien avoir de nouveau d'ici à une huitaine, qui est la durée du congé accordé. Si au delà de ce délai le défaillant ne s'était pas représenté, je ne doute pas que l'annulation de l'élection ne fût prononcée, car le vote d'hier, dont vous aurez connaissance par les journaux, est pour lui une véritable mise en demeure de se rendre à son poste. Vous pensez bien que, d'ici à son retour, si tant est qu'il ait lieu, je n'aurai pas manqué de donner mes soins à ce que la mauvaise disposition de la Chambre soit convenablement entretenue et par la presse et par les conversations particulières. Rastignac a également donné des instructions dans ce sens, et il est à croire que notre adversaire trouvera l'opinion publique assez mal prévenue en sa faveur.

» Voulez-vous me permettre, madame, de me rappeler au souvenir de mademoiselle Cécile, et agréer, ainsi que M. Beauvisage, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux. »

Un mot d'ordre donné à la presse ministérielle commença, en effet, à créer autour du nom de Sallenauve une atmosphère de déconsidération et de ridicule, et les insinuations les plus injurieuses prêtèrent à son absence la couleur d'une désertion devant l'ennemi. L'effet de ces attaques multipliées devenait d'autant plus inévitable, que Sallenauve était plus mollement défendu par ses

coreligionnaires politiques; et il n'y avait pas trop à s'étonner de cette tiédeur. Ne sachant quelle explication donner à son procédé, les feuilles de l'opposition, tout en se sentant le devoir de le soutenir, craignaient de trop s'engager au profit d'un homme dont l'avenir devenait chaque jour plus nébuleux; d'un moment à l'autre, ne pouvait-il pas donner un démenti au certificat de moralité qu'on aurait pris sur soi de lui délivrer? La veille du jour où expirait le congé, Sallenauve étant toujours absent, un petit journal ministériel publia, sous le titre de *un Député perdu*, un article très-spirituellement insolent et qui eut un retentissement considérable. Dans la soirée, madame de l'Estorade vint chez madame Octave de Camps, qu'elle trouva seule avec son mari. Elle était vivement émue et dit en entrant à son amie :

— Vous avez lu cet infâme article?

— Non, répondit madame Octave, mais M. de Camps me l'a raconté, et il est vraiment honteux que le ministère commande ou du moins encourage de pareilles vilenies.

— J'en suis à moitié folle, continua madame de l'Estorade, car tout cela retombe sur nous.

— C'est pousser bien loin le scrupule de conscience, dit madame de Camps.

— Mais non, repartit le maître de forges; je suis de l'avis de madame : tout le venin de cette affaire pouvait disparaître devant une démarche de l'Estorade, et, en se refusant à la faire, s'il ne devient pas l'auteur, il est à tout le moins le complice du scandale.

— Madame vous a donc dit...? demanda la comtesse d'un air de reproche.

— Mais, ma chère, répondit madame Octave, quoique nous ayons nos petits secrets de femmes, je ne pouvais me dispenser d'expliquer à mon mari le point de départ de l'espèce de folie qui avait pris à M. de l'Estorade; c'eût été montrer à un autre moi-même une défiance dont il eût été blessé, et les explications que j'ai dû lui donner ne me posent, je pense, en dépositaire infidèle d'aucun secret qui vous intéresse personnellement.

— Ah! vous êtes un ménage uni, vous! dit madame de l'Estorade avec un soupir. Du reste, je ne me plains pas que M. de Camps ait été mis dans la confidence; quand il s'agit de trouver l'issue de

la cruelle situation contre laquelle je me débats, deux avis valent mieux qu'un.

— Mais qu'est-il donc arrivé? demanda madame Octave de Camps.

— Mon mari perd la tête, répondit la comtesse, et je ne trouve plus en lui la moindre trace de sens moral. Loin de comprendre, comme le disait tout à l'heure M. de Camps, qu'il est le complice de la mauvaise guerre qui se fait en ce moment, et qu'il n'a pas, comme ceux qui l'ont soulevée, l'excuse de l'ignorance, il semble s'y complaire : tantôt, il m'a apporté triomphalement l'ignoble journal, et je l'ai trouvé tout près de prendre mal que je ne le jugeasse pas, comme lui, infiniment plaisant et infiniment spirituel...

— Cette lettre, dit madame Octave de Camps, lui a porté un coup terrible : dans le fait, elle le touchait au corps et à l'âme.

— J'admets cela, s'écria le maître de forges ; mais, que diable! on est homme, et on prend les paroles d'un fou pour ce qu'elles valent.

— C'est bien singulier cependant, dit madame Octave, que M. de Sallenauve ne revienne pas; car, enfin, ce Jacques Bricheteau, à qui vous avez donné son adresse, a dû lui écrire.

— Que voulez-vous! répondit la comtesse, il y a une fatalité dans toute cette affaire; c'est demain que doit se discuter à la Chambre la question de savoir si l'élection de M. de Sallenauve sera ou non confirmée, et, dans le cas où il ne serait pas de retour, le ministère se flatte de l'espérance de faire prononcer l'annulation.

— Mais c'est une infamie, dit M. Octave de Camps, et il ne tient à rien que, quelque mal posé que je puisse être pour faire cette démarche, je n'aille dire au président de la Chambre les choses comme elles sont...

— Je vous en eusse prié, je crois, au risque de voir mon mari soupçonner mon intervention, si nous n'étions retenus par une considération : celle de désespérer M. de Sallenauve en rendant public le malheur arrivé à son ami.

— C'est évident, dit madame Octave : le défendre de cette manière serait aller contre ses intentions, d'autant mieux qu'à toute force il peut arriver à temps, et que, d'ailleurs, la décision de la Chambre reste problématique, tandis que la folie de M. Marie-Gaston une fois ébruitée, il ne se relèverait jamais de ce coup.

— Du reste, dit madame de l'Estorade, tout l'odieux que mon mari a jusqu'ici assumé sur lui dans cette horrible affaire disparaît devant une imagination vraiment satanique dont il m'a fait part tout à l'heure, avant dîner.

— Qu'est-ce donc? demanda vivement madame de Camps.

— Sa prétention est que, demain, j'aille avec lui, dans la tribune réservée aux pairs de France, assister à la discussion qui doit avoir lieu.

— Mais vraiment sa tête déménage! dit M. de Camps; c'est tout à fait le procédé de Diafoirus fils, offrant à sa prétendue de lui procurer le délassement d'une dissection...

Madame de Camps fit à son mari un signe qui voulait dire : « Ne jetez pas d'huile sur le feu! » et elle se contenta de demander à la comtesse si elle n'avait pas pu faire comprendre à M. de l'Estorade toute l'*inconvenance* de cette démarche.

— A la première objection que je lui ai faite dans ce sens, répondit madame de l'Estorade, il s'est emporté, me disant qu'apparemment j'étais bien aise d'éterniser la créance de notre liaison avec *cet homme,* puisque, une occasion toute naturelle se présentant de déclarer publiquement notre rupture, je m'empressais de la décliner.

— Eh bien, ma chère, il faut y aller, dit madame Octave; la paix de votre ménage avant tout. D'ailleurs, à tout prendre, votre présence à cette discussion peut aussi passer pour une preuve de bienveillant intérêt.

— Pendant quinze ans, remarqua le maître de forges, vous avez régné et gouverné dans votre ménage, mais voilà une révolution qui déplace cruellement le pouvoir.

— Ah! monsieur, je vous prie de croire que de cette souveraineté, que d'ailleurs j'ai toujours cherché à dissimuler, je n'avais jamais fait un pareil usage.

— Est-ce que je ne le sais pas? répondit M. Octave de Camps en prenant affectueusement les mains de madame de l'Estorade dans les siennes. Je suis néanmoins de l'avis de ma femme: il faut boire ce calice.

— Mais, en entendant toutes les infamies que vont débiter ces ministériels, je mourrai de honte; il me semblera qu'on égorge à

deux pas de moi un homme sur qui je n'ai que le bras à étendre pour le sauver, et que je n'en fais rien...

— C'est bien cela, dit le maître de forges, et il faut ajouter que cet homme vous a rendu un insigne service; mais aimez-vous mieux installer l'enfer chez vous et exaspérer la disposition maladive de votre mari?

— Écoutez, chère bonne, fit madame Octave de Camps, dites à M. de l'Estorade que je veux aller aussi à cette séance; que d'y être avec une désintéressée et une simple curieuse fera moins causer, et sur ce chapitre ne cédez pas; au moins, je serai là pour retenir votre tête et pour vous garder de vous-même.

— Je n'eusse pas osé vous le demander, répondit madame de l'Estorade, car on n'invite pas les gens à une mauvaise action; mais, puisque vous avez la bonté de me l'offrir, je me trouve une fois moins malheureuse. Maintenant, adieu! car je ne voudrais pas que mon mari me trouvât dehors quand il rentrera : il a dîné ce soir chez M. de Rastignac, où sans doute il aura bien comploté pour la journée de demain.

— Eh bien, partez; et, dans une heure, je vous écrirai un mot comme si je ne vous avais pas vue, vous demandant si vous n'avez pas un moyen de me faire assister à la séance de demain, qu'on dit devoir être intéressante.

— En être réduite à toute cette conspiraillerie! dit madame de l'Estorade en embrassant son amie.

— Ma chère belle, répondit madame de Camps, on a dit que la vie du chrétien était un combat, mais celle de la femme mariée d'une certaine façon est une vraie bataille rangée. Prenez patience et courage.

Cela dit, les deux amies se séparèrent.

Le lendemain, vers deux heures, madame de l'Estorade, accompagnée de son mari et de madame Octave de Camps, venait prendre place dans la tribune réservée aux membres de la pairie; elle paraissait souffrante et ne répondit qu'avec tiédeur aux saluts qui lui furent adressés de divers points de la salle. Madame de Camps, qui pour la première fois avait accès dans l'enceinte parlementaire, fit deux remarques : elle se récria sur le négligé du costume d'un assez grand nombre des *honorables*, et fut frappée de la quantité de

calvities qui, du haut de la tribune d'où elle planait sur l'assemblée, vint étonner ses yeux. Elle se laissa ensuite désigner par M. de l'Estorade les notabilités de l'endroit : d'abord tous les grands hommes que nous nous dispensons de mentionner, parce que leurs noms sont dans toutes les mémoires ; puis, le poëte Canalis, auquel elle trouva un air olympien ; d'Arthez, qui lui plut par sa tournure modeste ; Vinet, dont elle dit qu'il avait l'air d'une vipère portant des lunettes ; Victorin Hulot, l'un des orateurs du centre gauche. Elle fut quelque temps avant de pouvoir se faire au bruit des conversations particulières, qu'elle put assez convenablement comparer au bruit d'un essaim d'abeilles bourdonnant autour de sa ruche ; mais ce dont elle ne revenait pas surtout, c'était l'aspect général de la réunion, où un laisser aller singulier et une absence complète de dignité n'eussent jamais permis de soupçonner la représentation d'un grand peuple.

Il était écrit que, dans cette journée, aucun désagrément ne serait épargné à madame de l'Estorade. Au moment où la séance allait commencer, la marquise d'Espard, conduite par M. de Ronquerolles, entra dans la tribune et vint prendre place à côté d'elle. Quoique se voyant dans le monde, ces deux femmes ne pouvaient se souffrir. Madame de l'Estorade méprisait l'esprit d'intrigue, le défaut absolu de principes et le caractère aigre et malveillant que la marquise recouvrait des dehors les plus élégants, et la marquise avait dans un dédain encore plus profond ce qu'elle appelait les vertus *pot-au-feu* de madame de l'Estorade. Il faut dire aussi que madame de l'Estorade avait trente-deux ans et une beauté que le temps avait épargnée, tandis que madame d'Espard était une femme de quarante-quatre ans, et, malgré toutes les savantes dissimulations de la toilette, une beauté tout à fait à bout.

— Est-ce que vous venez quelquefois ici ? dit-elle à la comtesse après les quelques phrases obligées sur le *bonheur* de leur rencontre.

— Jamais, répondit madame de l'Estorade.

— Moi, j'y suis très-assidue, reprit madame d'Espard.

Puis, ayant l'air de faire une découverte :

— Ah ! mais vous avez à cette séance, ajouta-t-elle, un intérêt tout particulier : on *juge*, je crois, quelqu'un de votre connaissance.

— Oui, M. de Sallenauve a été reçu quelquefois chez moi.

— C'est bien fâcheux, dit la marquise, de voir un homme qui, au dire de M. de Ronquerolles, avait du héros dans ses allures, tourner ainsi à la police correctionnelle.

— Son crime, jusqu'ici, répondit sèchement madame de l'Estorade, est surtout son absence.

— Il paraît, du reste, continua madame d'Espard, que c'est un homme dévoré d'ambition. Avant sa tentative parlementaire, il avait fait, vous le savez sans doute, chez les Lanty une tentative matrimoniale qui a abouti, pour la belle héritière auprès de laquelle il s'était habilement insinué, à une reclusion dans un couvent.

Madame de l'Estorade ne s'étonna pas beaucoup de voir cette histoire, que Sallenauve lui avait donnée pour très-secrète, parvenue à la connaissance de madame d'Espard : la marquise était une des femmes les mieux informées de Paris; son salon, disait mythologiquement un vieil académicien, était le *palais de la Renommée.*

— Voilà, je crois, la séance qui commence, dit la comtesse, qui, s'attendant toujours à quelque coup de griffe de la marquise n'était pas fâchée de rompre la conversation.

En effet, le président avait agité sa sonnette, les députés prenaient leurs places; la toile allait se lever. Pour être historien fidèle de la séance à laquelle nous devons faire assister nos lecteurs, nous trouvons à la fois plus sûr et plus commode d'en emprunter textuellement le compte rendu à un journal de l'époque.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

PRÉSIDENCE DE M. COINTET (vice-président).

Séance du 28 mai.

A deux heures, M. le président monte au fauteuil.

M. le garde des sceaux, M. le ministre de l'intérieur, M. le ministre des travaux publics sont au banc des ministres.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté sans réclamation.

L'ordre du jour est la vérification des pouvoirs du député nommé par l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube.

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. le rapporteur de la commission.

M. LE RAPPORTEUR. — Messieurs, la regrettable et singulière situation qu'a convenable de se faire parmi vous M. de Sallenauve n'a pas reçu le dénoûment

qui semblait devoir être espéré. Le congé est expiré d'hier, et M. de Sallenauve continue à se tenir éloigné de vos séances, sans qu'aucune lettre soit parvenue à M. le président pour solliciter un nouveau délai. Cette indifférence pour des fonctions que M. de Sallenauve paraît avoir sollicitées avec une ardeur peu commune (Légère agitation à gauche.) serait, dans tous les cas, une faute grave; mais, quand on la rapproche de l'accusation dont il est menacé, ne prend-elle pas un caractère tout à fait fâcheux pour sa considération? (Murmures à gauche. Approbation au centre.) Forcé de chercher une solution à une difficulté qu'on peut dire sans précédent dans les annales parlementaires, votre commission, dans l'adoption des mesures à prendre, s'est scindée en deux opinions bien tranchées. La minorité que je représente seul, la commission n'étant composée que de trois membres, a pensé qu'elle devait vous soumettre une proposition que j'appellerai radicale et qui aurait pour objet de trancher la difficulté en la soumettant à ses juges naturels. Annuler *hic et nunc* l'élection de M. de Sallenauve, et le renvoyer devant les électeurs par lesquels il a été nommé et dont il est un si infidèle représentant: telle est l'une des solutions que j'ai l'honneur de vous soumettre. (Agitation à gauche.) La majorité, au contraire, a été d'avis que le verdict des électeurs ne pouvait être trop respecté, et que les fautes d'un homme honoré de leur mandat ne devaient être aperçues que par delà les limites les plus extrêmes de la longanimité et de l'indulgence; en conséquence, la commission me charge de vous proposer d'accorder, d'office, à M. de Sallenauve un nouveau congé de quinzaine (Murmures au centre. — A gauche : *Très-bien! très-bien!*), restant bien convenu que si, à la suite de ce délai, M. de Sallenauve ne s'est pas présenté et n'a donné aucun signe d'existence, il sera purement et simplement réputé démissionnaire, sans que la Chambre soit entraînée, à son sujet, dans d'irritants et inutiles débats. (Mouvements en sens divers.)

M. le colonel Franchessini qui, pendant l'exposé de M. le rapporteur, avait eu, au banc des ministres, une conversation animée avec M. le ministre des travaux publics, demande vivement la parole.

M. LE PRÉSIDENT. — M. de Canalis l'a demandée.

M. DE CANALIS. — Messieurs, M. de Sallenauve est un de ces audacieux qui, comme moi, se sont persuadé que la politique n'était un fruit défendu pour aucune intelligence, et que dans le poëte, dans l'artiste, comme dans le magistrat, l'administrateur, l'avocat, le médecin et le propriétaire, pouvait se rencontrer l'étoffe d'un homme d'État. En vertu de cette communauté d'origine, M. de Sallenauve a donc ma sympathie tout entière, et personne ne s'étonnera de me voir monter à cette tribune pour appuyer les conclusions de votre commission. Seulement, je ne saurais m'y rallier jusque dans leurs conséquences finales, et l'idée de notre collègue déclaré, sans discussion, démissionnaire par le fait seul de son absence prolongée au delà d'un délai de grâce, répugne à la fois à ma conscience et à ma raison. On vous dit : « L'indifférence de M. de Sallenauve pour ses fonctions est d'autant moins vénielle, qu'il se trouve placé sous le coup d'une accusation grave; » mais, si cette accusation, messieurs, était justement la cause de son absence? (Au centre : *Ah! ah!* On rit.) Permettez, messieurs; je ne suis peut-être pas aussi naïf que MM. les rieurs semblent le croire. J'ai ce bonheur, que, naturellement, l'ignoble ne me vient pas à l'esprit, et M. de Sallenauve, avec l'éminente position qu'il avait dans les arts, s'arrangeant pour pénétrer ici par la porte d'un crime, n'est pas une supposition que j'admette *a priori*. Autour des naissances comme la sienne, ces deux araignées hideuses qu'on appelle la chi-

cane et l'intrigue ont toute commodité pour tendre leurs toiles, et loin d'admettre qu'il ait pris la fuite devant l'accusation qui s'attaque à lui, je me demande si, en ce moment à l'étranger, il n'est pas occupé à rassembler les éléments de sa défense? (A gauche : *Très-bien! C'est cela.* Rires ironiques au centre.) Dans cette supposition, à mon avis très-probable, loin que l'on soit en droit de lui demander un compte rigoureux de son absence, ne faudrait-il pas y voir, au contraire, un procédé respectueux pour la Chambre, dont il ne s'est pas cru digne de partager les travaux tant qu'il ne se sentirait pas en mesure de confondre ses dénonciateurs.

UNE VOIX. — Un congé d'une dizaine d'années comme à Télémaque, pour chercher son père! (Rire général.)

M. DE CANALIS. — Je ne m'attendais pas à trouver un interrupteur si poétique, et, puisqu'on vient de remuer un souvenir de l'*Odyssée*, qu'on veuille bien se rappeler que, déguisé en mendiant, après avoir été abreuvé d'outrages, Ulysse finit par tendre son arc et par mettre à mal MM. les prétendants. (Violents murmures au centre.) Je vote pour le congé de quinzaine, et pour que la Chambre soit de nouveau consultée après ce délai.

M. LE COLONEL FRANCHESSINI. — Je ne sais si le préopinant a eu l'intention d'intimider la Chambre, mais, pour mon compte, ces sortes d'arguments ont sur moi peu de prise, et je suis toujours prêt à les renvoyer d'où ils viennent. (A gauche : *Allons donc! allons donc!*)

M. LE PRÉSIDENT. — Colonel, pas de provocations!

M. LE COLONEL FRANCHESSINI. — Je suis, du reste, de l'avis de l'orateur qui m'a précédé à cette tribune, et je ne crois pas que le délinquant ait fui devant l'accusation portée contre lui. Ni cette accusation, ni l'effet qu'elle peut produire sur vos esprits et ailleurs, ni même l'annulation de son élection, ne sauraient, en ce moment, le préoccuper. Ce que M. de Sallenauve fait en Angleterre, voulez-vous le savoir? lisez les journaux anglais; depuis quelques jours, ils retentissent des éloges d'une prima donna qui vient de débuter au théâtre de la Reine... (Violents murmures; interruption.)

UNE VOIX. — De pareils commérages sont indignes de la Chambre!

M. LE COLONEL FRANCHESSINI. — Messieurs, plus habitué à la franchise des camps qu'aux réticences de la tribune, j'ai peut-être ici le tort de penser tout haut. L'honorable préopinant vous a dit : « Je crois que M. de Sallenauve est allé chercher des pièces pour sa défense; » et, moi, je ne vous dis pas : Je crois; je vous dis : Je sais qu'un riche étranger est parvenu à substituer sa protection à celle dont le Phidias, notre collègue, honorait une belle Italienne... (Nouvelle interruption. — *A l'ordre! à l'ordre! C'est intolérable!*)

UNE VOIX. — Monsieur le président, ôtez la parole à l'orateur.

Le colonel Franchessini se croise les bras, et attend que le tumulte soit apaisé.

M. LE PRÉSIDENT. — J'engage l'orateur à rentrer dans la question.

M. LE COLONEL FRANCHESSINI. — La question, je n'en suis pas sorti; mais, puisqu'on refuse de m'entendre, je déclare me rallier à l'opinion de la minorité de la commission. Il me paraît très-naturel de renvoyer M. de Sallenauve devant ses électeurs, afin de savoir s'ils ont pensé nommer un député ou un amoureux. (*A l'ordre! à l'ordre!* Longue agitation. Le tumulte est à son comble.)

M. de Canalis se dirige rapidement vers la tribune.

M. LE PRÉSIDENT. — M. le ministre des travaux publics a demandé la parole; comme ministre du roi, il a toujours le droit d'être entendu.

M. DE RASTIGNAC. — Il n'a pas tenu à moi, messieurs, que le scandale qui vient d'être donné à la Chambre ne lui fût épargné. J'avais voulu, au nom de la vieille amitié qui m'unit au colonel Franchessini, lui persuader de ne pas prendre la parole dans une question délicate où son inexpérience des choses parlementaires, aggravée en quelque sorte par la spirituelle facilité de sa parole, pouvait l'entraîner à quelque excentricité regrettable. Tel était, messieurs, le sens des courtes explications qu'on l'a vu avoir avec moi à mon banc, avant qu'il prît la parole, et moi-même je ne l'ai demandée, après lui, qu'afin d'écarter toute idée de complicité dans l'indiscrétion qu'à mon avis il a commise, en descendant aux détails out confidentiels dont il a cru devoir entretenir l'Assemblée. Mais, puisque, contre mon dessein et en quelque sorte malgré moi, je suis monté à la tribune, quoique aucun intérêt ministériel ne soit ici en jeu, la Chambre me permettra-t-elle quelques courtes observations? (Au centre : *Parlez! parlez!*)

M. le ministre des travaux publics s'étudie à démontrer que la conduite du député absent a surtout un caractère particulier de dédain pour la Chambre. Il la traite lestement et cavalièrement. Il lui demande un congé; mais comment le demande-t-il? de l'étranger; c'est-à-dire qu'il commence par le prendre, et qu'il le sollicite ensuite. Se donne-t-il la peine, comme cela est l'usage, de motiver sa demande? Point; il annonce qu'il est forcé de s'absenter pour *affaires urgentes* : allégation commode, avec laquelle l'Assemblée pourrait se dépeupler de la moitié de ses membres. Mais, à supposer que les affaires de M. de Sallenauve fussent réellement urgentes, et qu'il les jugeât de nature à ne pouvoir être expliquées dans une lettre destinée à devenir publique, ne pouvait-il s'ouvrir confidentiellement à M. le président, ou même charger quelqu'un de ses amis, assez bien posé pour être cru sur sa simple affirmation, de cautionner la nécessité de son absence sans même en déduire explicitement les motifs?...

A ce moment, le discours de M. le ministre est interrompu par un mouvement qui se fait dans le couloir de droite; plusieurs de MM. les députés quittent leurs places; d'autres, debout à leur banc et le cou tendu, paraissent regarder quelque chose. Le ministre, après s'être retourné vers M. le président, auquel il semble demander une explication, descend de la tribune et retourne à sa place, où il est aussitôt entouré par un grand nombre de députés du centre, parmi lesquels, à la vivacité de sa pantomime, se fait remarquer M. le procureur général Vinet. Des groupes se forment dans l'hémicycle; la séance est, de fait, suspendue.

Au bout de quelques instants, M. le président agite sa sonnette.

LES HUISSIERS. — En place, messieurs!

De toutes parts, MM. les députés s'empressent de reprendre leurs places.

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. de Sallenauve.

M. de Sallenauve, qui, depuis le moment où la séance a été suspendue par son entrée dans la salle, a causé avec MM. d'Arthez et Canalis, paraît à la tribune. Son attitude est modeste, mais n'accuse aucun embarras. Tout le monde est frappé de son air de ressemblance avec les portraits d'un des plus fougueux orateurs révolutionnaires.

UNE VOIX. — C'est Danton, moins la petite vérole!

M. DE SALLENAUVE. (Profond silence.) — Messieurs, je ne me fais aucune illusion sur ma valeur parlementaire et ne tiens pas pour dirigée contre ma personne une persécution qui, selon toute apparence, s'adresse bien plutôt à l'opinion que j'ai l'honneur de représenter. Quoi qu'il en soit, mon élection semble avoir été pour le ministère un événement de quelque importance. Pour la combattre, un agent spé-

cial, des journalistes spéciaux avaient été envoyés à Arcis, et, coupable d'avoir contribué à son succès, un humble employé à quinze cents francs d'appointements, après vingt ans de services honorables, s'est vu brusquement révoqué de ses fonctions. (Violents murmures au centre.) Je ne puis que remercier les honorables interrupteurs, car je dois supposer que leur bruyante improbation porte sur l'étrangeté de cette destitution, et non sur la réalité du fait lui-même, qui ne saurait être mis en doute. (Rires à gauche.) Quant à moi, messieurs, qu'on ne pouvait destituer, on m'a attaqué avec une autre arme, et une calomnie judiciaire, combinée de mon heureuse absence...

M. LE MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS. — C'est évident, le ministère vous a fait déporter en Angleterre?

M. DE SALLENAUVE. — Non, monsieur le ministre, je n'attribue ni à votre influence ni à vos suggestions mon absence, qui, commandée par un impérieux devoir, n'a été le résultat d'aucune autre inspiration; mais, pour ce qui est de la part que vous avez pu prendre à la dénonciation portée contre moi, je vais dire les faits, et la Chambre appréciera. (Mouvement d'attention.) La loi, qui, pour protéger l'indépendance du député, a décidé que jamais une poursuite criminelle ne pourrait être dirigée contre un membre de la représentation nationale sans une autorisation préalable de la Chambre, a été, il faut le dire, retournée contre moi avec une rare habileté. Déposée au parquet du procureur du roi, la plainte dont je suis l'objet n'y eût pas été admise; car elle se présente nue et sans l'entourage d'aucune espèce de preuve, et je ne sache pas que le ministère public soit dans l'usage de poursuivre sur l'allégation gratuite du premier venu. Il faut donc admirer la rare prestesse d'esprit qui a compris qu'en s'adressant à vous on avait tout le bénéfice d'une accusation politique là où ne se rencontraient pas même des éléments d'un simple procès. (Mouvement.) Maintenant, à quel habile tacticien parlementaire faut-il reporter l'honneur de cette invention? Vous le savez, messieurs, c'est à une femme, à une femme de campagne, qui prend l'humble titre de manouvrière; d'où la conclusion que chez les paysannes champenoises se rencontrerait une supériorité intellectuelle dont, jusqu'ici, assurément, vous ne vous étiez pas fait une idée. (On rit.) Il est vrai de dire cependant qu'avant de se mettre en route pour déposer sa plainte, ma dénonciatrice paraît avoir eu avec M. le maire d'Arcis, mon concurrent ministériel dans l'élection, une conférence où elle a pu puiser quelques lumières; à quoi il faut ajouter que ce magistrat prenait sans doute au procès qui allait m'être intenté un certain intérêt, puisqu'il a cru devoir faire les frais du voyage de la demanderesse et d'un praticien de village, dont elle se présente accompagnée. (A gauche : *Ah! ah!*) Cette femme supérieure arrivée à Paris, avec qui se met-elle d'abord en rapport? justement avec M. l'agent spécial envoyé par le gouvernement à Arcis pour assurer le succès de l'élection dans le sens ministériel. Et qui se charge de rédiger la demande en autorisation? non pas précisément M. l'agent spécial, mais un avocat, sous son inspiration, et à la suite d'un déjeuner où la paysanne et son conseiller rural ont été conviés pour fournir les indications nécessaires. (Mouvement. Longue agitation.)

M. LE MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS, de sa place. — Sans discuter la vérité des faits, dont je n'ai personnellement aucune connaissance, j'affirme sur l'honneur que le gouvernement est resté étranger à toutes les menées qui vous sont signalées, et il les blâme et les désavoue de la manière la plus expresse.

M. DE SALLENAUVE. — Après cette déclaration si formelle que je viens d'avoir le bonheur de provoquer, j'aurais mauvaise grâce, je le sens, messieurs, à insister

pour faire remonter jusqu'au gouvernement la responsabilité de cette intrigue; mais mon erreur vous paraîtra peut-être naturelle quand vous vous rappellerez qu'au moment où je suis entré dans cette enceinte, M. le ministre des travaux publics était à la tribune, se mêlant de la manière la plus imprévue à une discussion de discipline tout intérieure, et tâchant de vous persuader que je m'étais conduit à votre égard de la façon la plus irrévérencieuse.

M. LE MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS prononce quelques paroles qui ne parviennent pas jusqu'à nous. — Longue rumeur.

M. VICTORIN HULOT. — Monsieur le président, veuillez engager le ministre à ne pas interrompre. Il répondra.

M. DE SALLENAUVE. — Selon M. le comte de Rastignac, j'aurais essentiellement manqué à la Chambre en lui adressant de l'étranger la demande d'un congé dont j'aurais ainsi commencé à me mettre en possession avant d'avoir reçu l'agrément que je me donnais l'air de solliciter. Mais, dans son extrême désir de me trouver en faute, M. le ministre a perdu de vue qu'au moment où je me mettais en route la session n'était pas ouverte, et qu'en adressant alors ma demande à M. le président de l'Assemblée je l'eusse adressée à une pure abstraction. (A gauche : *C'est juste !*) Quant à l'insuffisance des motifs donnés à l'appui de ma demande, j'ai le regret de dire à la Chambre qu'il m'était interdit d'être plus explicite, et qu'en lui révélant la cause vraie de mon absence j'eusse disposé d'un secret qui n'était pas le mien; je ne me suis pas, du reste, dissimulé que, par cette réticence, dans laquelle je suis encore obligé de persister aujourd'hui, j'exposais mon procédé aux interprétations les plus étranges et qu'il fallait même m'attendre à voir, dans les explications officieuses qui essayeraient de se substituer aux miennes, le burlesque quelquefois se mêlant à l'odieux. (Mouvement.) En réalité, je tenais si parfaitement à ne manquer à aucun des devoirs de ma situation, qu'en commun avec M. le ministre, j'avais eu le sentiment d'une convenance par laquelle je me figurais avoir tout sauvé. Comme moi dépositaire du secret qui me forçait à m'absenter, un homme des plus honorables avait été chargé par moi de cautionner auprès de M. le président de l'Assemblée l'impérieuse nécessité à laquelle je sacrifiais. Mais, la calomnie ayant sans doute fait de ce côté son travail, ce personnage honorable aura trouvé compromettant d'accorder à un homme placé sous la menace d'une poursuite criminelle la haute garantie de son nom et de sa parole. Bien qu'aujourd'hui le danger paraisse s'être éloigné de moi, je ne trahirai pas le prudent incognito dont il a jugé convenable et utile d'entourer son mandat. Plus j'étais loin de m'attendre à ce calcul de personnalité, plus j'ai le droit d'en être étonné et douloureusement ému, plus aussi j'aurai soin que cette défaillance de l'amitié reste entre moi et sa conscience, qui seule lui parlera en mon nom.

En ce moment, un grand mouvement se fait dans la tribune réservée à MM. les membres de la pairie; on s'empresse autour d'une dame qui vient d'être prise d'une violente attaque de nerfs. Un grand nombre de députés se portent vers la tribune où se passe cette scène. Quelques-uns même, sans doute des médecins, sortent précipitamment de la salle. La séance est momentanément suspendue.

M. LE PRÉSIDENT. — Huissiers, faites ouvrir les ventilateurs. C'est le défaut d'air qui a amené ce regrettable accident. — Monsieur de Sallenauve, veuillez reprendre votre discours.

M. DE SALLENEUVE. — En deux mots, messieurs, je me résume. La demande en autorisation dont vous avez été saisis a sans doute perdu, aux yeux de mes collègues, même les moins bienveillants, beaucoup de sa valeur. J'ai là une lettre

par laquelle la paysanne champenoise, ma parente, en retirant sa plainte, confirme toutes les explications que j'ai eu l'honneur de vous donner. Je pourrais lire cette lettre, mais je trouve plus convenable de la déposer entre les mains de M. le président. (*Très-bien! très-bien!*) Pour ce qui est de mon absence illégale, j'étais ce matin de retour à Paris et j'aurais pu, en assistant au commencement de la séance, être à mon poste parlementaire dans les limites rigoureuses du congé que la Chambre avait bien voulu m'accorder; mais, ainsi que vous l'a dit M. de Canalis, j'avais à cœur de ne pas paraître dans cette enceinte tant que le nuage élevé autour de ma considération n'aurait pas été dissipé. C'est à ce travail qu'a été employée ma matinée. Maintenant, messieurs, vous avez à décider si, pour quelques heures de retard à venir occuper son siége dans cette Chambre, un de vos collègues doit être renvoyé devant les électeurs. Après tout, soit qu'on se décide à voir en moi un faussaire, un amoureux éperdu, ou simplement un député négligent, je ne crois pas avoir à m'inquiéter de leur verdict, et, après un délai de quelques semaines, un résultat me paraît probable, c'est que je vous reviendrai.

DE TOUTES PARTS. — Aux voix! aux voix!

En descendant de la tribune, M. de Sallenauve reçoit de nombreuses félicitations.

M. LE PRÉSIDENT. — Je mets aux voix la validité de l'élection de M. de Sallenauve, nommé par l'arrondissement d'Arcis.

La Chambre presque tout entière se lève pour l'admission; quelques députés du centre s'abstiennent seuls de prendre part à l'épreuve.

M. de Sallenauve est admis et prête serment.

M. LE PRÉSIDENT. — L'ordre du jour appelait la lecture du projet d'adresse, mais M. le président de la commission me fait savoir que le projet ne pourra pas être communiqué à la Chambre avant demain. Rien n'étant plus à l'ordre du jour, je lève la séance.

La séance est levée à quatre heures et demie [1].

1. Cette scène est restée inachevée. (*Note des Éditeurs.*)

FIN

DES SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE.

SCÈNES

DE

LA VIE DE CAMPAGNE

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

Aux cœurs blessés, l'ombre et le silence.

A MA MÈRE

I

LE PAYS ET L'HOMME

En 1829, par une jolie matinée de printemps, un homme âgé d'environ cinquante ans suivait à cheval un chemin montagneux qui mène à un gros bourg situé près de la Grande-Chartreuse. Ce bourg est le chef-lieu d'un canton populeux circonscrit par une longue vallée. Un torrent à lit pierreux souvent à sec, alors rempli par la fonte des neiges, arrose cette vallée serrée entre deux montagnes parallèles, que dominent de toutes parts les pics de la Savoie et ceux du Dauphiné. Quoique les paysages compris entre la chaîne des deux Mauriennes aient un air de famille, le canton à travers lequel cheminait l'étranger présente des mouvements de terrain et des accidents de lumière qu'on chercherait vainement ailleurs. Tantôt, la vallée, subitement élargie, offre un irrégulier tapis de cette verdure que les constantes irrigations dues aux montagnes entretiennent si fraîche et si douce à l'œil pendant toutes les saisons.

Tantôt, un moulin à scie montre ses humbles constructions pittoresquement placées, sa provision de longs sapins sans écorce, et son cours d'eau pris au torrent et conduit par les grands tuyaux de bois carrément creusés d'où s'échappent par les fentes une nappe de filets humides. Çà et là, des chaumières entourées de jardins pleins d'arbres fruitiers couverts de fleurs réveillent les idées qu'inspire une misère laborieuse. Plus loin, des maisons à toitures rouges, composées de tuiles plates et rondes semblables à des écailles de poisson, annoncent l'aisance due à de longs travaux. Enfin, au-dessus de chaque porte se voit le panier suspendu dans lequel sèchent les fromages. Partout, les baies, les enclos sont égayés par les vignes mariées, comme en Italie, à de petits ormes dont le feuillage se donne aux bestiaux. Par un caprice de la nature, les collines sont si rapprochées en quelques endroits, qu'il ne s'y trouve plus ni fabriques, ni champs, ni chaumières. Séparées seulement par le torrent qui rugit dans ses cascades, les deux hautes murailles granitiques s'élèvent tapissées de sapins à noir feuillage et de hêtres hauts de cent pieds. Tous droits, tous bizarrement colorés par des taches de mousse, tous divers de feuillage, ces arbres forment de magnifiques colonnades bordées au-dessous et au-dessus du chemin par d'informes haies d'arbousiers, de viornes, de buis, d'épine rose. Les vives senteurs de ces arbustes mêlaient alors de sauvages parfums de la nature montagnarde aux pénétrantes odeurs des jeunes pousses du mélèze, des peupliers et des pins gommeux. Quelques nuages couraient parmi les rochers en en voilant, en en découvrant tour à tour les cimes grisâtres, souvent aussi vaporeuses que les nuées dont les moelleux flocons s'y déchiraient. A tout moment, le pays variait d'aspect et le ciel de lumière; les montagnes changeaient de couleur, les versants de nuances, les vallons de formes: images multipliées que des oppositions inattendues, soit un rayon de soleil à travers les troncs d'arbres, soit une clairière naturelle ou quelques éboulis, rendaient délicieuses à voir au milieu du silence, dans la saison où tout est jeune, où le soleil enflamme un ciel pur. Enfin c'était un beau pays, c'était la France!

Homme de haute taille, le voyageur était entièrement vêtu de drap bleu aussi soigneusement brossé que devait l'être chaque matin son cheval au poil lisse, sur lequel il se tenait droit et vissé

comme un vieil officier de cavalerie. Si déjà sa cravate noire et ses gants de daim, si les pistolets qui grossissaient ses fontes et le portemanteau bien attaché sur la croupe de son cheval n'eussent indiqué le militaire, sa figure brune marquée de petite vérole, mais régulière et empreinte d'une insouciance apparente, ses manières décidées, la sécurité de son regard, le port de sa tête, tout aurait trahi ces habitudes régimentaires qu'il est impossible au soldat de jamais dépouiller, même après être rentré dans la vie domestique. Tout autre se serait émerveillé des beautés de cette nature alpestre, si riante au lieu où elle se fond dans les grands bassins de la France; mais l'officier, qui sans doute avait parcouru les pays où les armées françaises furent emportées par les guerres impériales, jouissait de ce paysage sans paraître surpris de ces accidents multipliés. L'étonnement est une sensation que Napoléon semble avoir détruite dans l'âme de ses soldats : aussi, le calme de la figure est-il un signe certain auquel un observateur peut reconnaître les hommes jadis enrégimentés sous les aigles éphémères mais impérissables du grand empereur. Cet homme était, en effet, un des militaires, maintenant assez rares, que le boulet a respectés, quoiqu'ils aient labouré tous les champs de bataille où commanda Napoléon. Sa vie n'avait rien d'extraordinaire. Il s'était bien battu, en simple et loyal soldat, faisant son devoir pendant la nuit aussi bien que pendant le jour, loin comme près du maître, ne donnant pas un coup de sabre inutile, et incapable d'en donner un de trop. S'il portait à sa boutonnière la rosette appartenant aux officiers de la Légion d'honneur, c'est qu'après la bataille de la Moskova, la voix unanime de son régiment l'avait désigné comme le plus digne de la recevoir dans cette grande journée. Du petit nombre de ces hommes froids en apparence, timides, toujours en paix avec eux-mêmes, dont la conscience est humiliée par la seule pensée d'une sollicitation à faire, de quelque nature qu'elle soit, ses grades lui furent conférés en vertu des lentes lois de l'ancienneté. Devenu sous-lieutenant en 1802, il se trouvait seulement chef d'escadron en 1829, malgré ses moustaches grises; mais sa vie était si pure, que nul homme de l'armée, fût-il général, ne l'abordait sans éprouver un sentiment de respect involontaire, avantage incontesté que peut-être ses supérieurs ne lui pardonnaient point. En récompense, les

simples soldats lui vouaient tous un peu de ce sentiment que les enfants portent à une bonne mère; car, pour eux, il savait être à la fois indulgent et sévère. Jadis soldat comme eux, il connaissait les joies malheureuses et les joyeuses misères, les écarts pardonnables ou punissables des soldats, qu'il appelait toujours *ses enfants*, et auxquels il laissait volontiers prendre en campagne des vivres ou des fourrages chez les bourgeois. Quant à son histoire intime, elle était ensevelie dans le plus profond silence. Comme presque tous les militaires de l'époque, il n'avait vu le monde qu'à travers la fumée des canons, ou pendant les moments de paix si rares au milieu de la lutte européenne soutenue par l'empereur. S'était-il ou non soucié du mariage? la question restait indécise. Quoique personne ne mît en doute que le commandant Genestas n'eût eu des bonnes fortunes en séjournant de ville en ville, de pays en pays, en assistant aux fêtes données et reçues par les régiments, cependant personne n'en avait la moindre certitude. Sans être prude, sans refuser une partie de plaisir, sans froisser les mœurs militaires, il se taisait ou répondait en riant lorsqu'il était questionné sur ses amours. A ces mots : « Et vous, mon commandant? » adressés par un officier après boire, il répliquait :

— Buvons, messieurs!

Espèce de Bayard sans faste, M. Pierre-Joseph Genestas n'offrait donc en lui rien de poétique ni rien de romanesque, tant il paraissait vulgaire. Sa tenue était celle d'un homme cossu. Quoiqu'il n'eût que sa solde pour fortune, et que sa retraite fût tout son avenir, néanmoins, semblable aux vieux loups du commerce auxquels les malheurs ont fait une expérience qui avoisine l'entêtement, le chef d'escadron gardait toujours devant lui deux années de solde et ne dépensait jamais ses appointements. Il était si peu joueur, qu'il regardait sa botte quand, en compagnie, on demandait un rentrant ou quelque supplément de pari pour l'écarté. Mais, s'il ne se permettait rien d'extraordinaire, il ne manquait à aucune chose d'usage. Ses uniformes lui duraient plus longtemps qu'à tout autre officier du régiment, par suite des soins qu'inspire la médiocrité de fortune, et dont l'habitude était devenue chez lui machinale. Peut-être l'eût-on soupçonné d'avarice sans l'admirable désintéressement, sans la facilité fraternelle avec lesquels il ouvrait sa

bourse à quelque jeune étourdi ruiné par un coup de cartes ou par toute autre folie. Il semblait avoir perdu jadis de grosses sommes au jeu, tant il mettait de délicatesse à obliger; il ne se croyait point le droit de contrôler les actions de son débiteur et ne lui parlait jamais de sa créance. Enfant de troupe, seul dans le monde, il s'était fait une patrie de l'armée et de son régiment une famille. Aussi, rarement recherchait-on le motif de sa respectable économie, on se plaisait à l'attribuer au désir assez naturel d'augmenter la somme de son bien-être pendant ses vieux jours. A la veille de devenir lieutenant-colonel de cavalerie, il était présumable que son ambition consistait à se retirer dans quelque campagne avec la retraite et les épaulettes de colonel. Après la manœuvre, si les jeunes officiers causaient de Genestas, ils le rangeaient dans la classe des hommes qui ont obtenu au collége les prix d'excellence, et qui durant leur vie restent exacts, probes, sans passions, utiles et fades comme le pain blanc; mais les gens sérieux le jugeaient bien différemment. Souvent quelque regard, souvent une expression pleine de sens, comme l'est la parole du sauvage, échappaient à cet homme et attestaient en lui les orages de l'âme. Bien étudié, son front calme accusait le pouvoir d'imposer silence aux passions et de les refouler au fond de son cœur, pouvoir chèrement conquis par l'habitude des dangers et des malheurs imprévus de la guerre. Le fils d'un pair de France, nouveau venu au régiment, ayant dit un jour, en parlant de Genestas, qu'il eût été le plus consciencieux des prêtres ou le plus honnête des épiciers :

— Ajoutez, le moins courtisan des marquis! répondit-il en toisant le jeune fat, qui ne se croyait pas entendu par son commandant.

Les auditeurs éclatèrent de rire : le père du lieutenant était le flatteur de tous les pouvoirs, un homme élastique habitué à rebondir au-dessus des révolutions, et le fils tenait du père. Il s'est rencontré dans les armées françaises quelques-uns de ces caractères, tout bonnement grands dans l'occurrence, redevenant simples après l'action, insouciants de gloire, oublieux du danger; il s'en est rencontré peut-être beaucoup plus que les défauts de notre nature ne permettraient de le supposer. Cependant, on se tromperait étrangement en croyant que Genestas fût parfait. Défiant, enclin à de violents accès de colère, taquin dans les discussions et vou-

lant surtout avoir raison quand il avait tort, il était plein de préjugés nationaux. Il avait conservé de sa vie soldatesque un penchant pour le bon vin. S'il sortait d'un repas dans tout le décorum de son grade, il paraissait sérieux, méditatif, et il ne voulait alors mettre personne dans le secret de ses pensées. Enfin, s'il connaissait assez bien les mœurs du monde et les lois de la politesse, espèce de consigne qu'il observait avec la raideur militaire; s'il avait de l'esprit naturel et acquis, s'il possédait la tactique, la manœuvre, la théorie de l'escrime à cheval et les difficultés de l'art vétérinaire, ses études furent prodigieusement négligées. Il savait, mais vaguement, que César était un consul ou un empereur romain; Alexandre, un Grec ou un Macédonien; il vous eût accordé l'une ou l'autre origine ou qualité sans discussion. Aussi, dans les conversations scientifiques ou historiques, devenait-il grave, en se bornant à y participer par de petits coups de tête approbatifs, comme un homme profond arrivé au pyrrhonisme. Quand Napoléon écrivit à Schœnbrunn, le 13 mai 1809, dans le bulletin adressé à la grande armée, maîtresse de Vienne, que, *comme Médée, les princes autrichiens avaient de leurs propres mains égorgé leurs enfants,* Genestas, nouvellement nommé capitaine, ne voulut pas compromettre la dignité de son grade en demandant ce qu'était Médée. il s'en reposa sur le génie de Napoléon, certain que l'empereur ne devait dire que des choses officielles à la grande armée et à la maison d'Autriche; il pensa que Médée était une archiduchesse de conduite équivoque. Néanmoins, comme la chose pouvait concerner l'art militaire, il fut inquiet de la Médée du bulletin jusqu'au jour où mademoiselle Raucourt fit reprendre *Médée,* Après avoir lu l'affiche, le capitaine ne manqua pas de se rendre le soir au Théâtre-Français, pour voir la célèbre actrice dans ce rôle mythologique, dont il s'enquit à ses voisins. Cependant, un homme qui, simple soldat, avait eu assez d'énergie pour apprendre à lire, écrire et compter, devait comprendre que, capitaine, il fallait s'instruire. Aussi, depuis cette époque, lut-il avec ardeur les romans et les livres nouveaux, qui lui donnèrent des demi-connaissances desquelles il tirait un assez bon parti. Dans sa gratitude envers ses professeurs, il allait jusqu'à prendre la défense de Pigault-Lebrun, en disant qu'il le trouvait instructif et souvent profond.

Cet officier, à qui sa prudence acquise ne laissait faire aucune démarche inutile, venait de quitter Grenoble et se dirigeait vers la Grande-Chartreuse, après avoir obtenu la veille de son colonel un congé de huit jours. Il ne comptait pas faire une longue traite; mais, trompé de lieue en lieue par les dires mensongers des paysans qu'il interrogeait, il crut prudent de ne pas s'engager plus loin sans se réconforter l'estomac. Quoiqu'il eût peu de chance de rencontrer une ménagère en son logis par un temps où chacun s'occupe aux champs, il s'arrêta devant quelques chaumières qui aboutissaient à un espace commun, en décrivant une place carrée assez informe, ouverte à tout venant. Le sol de ce territoire de famille était ferme et bien balayé, mais coupé par des fosses à fumier. Des rosiers, des lierres, de hautes herbes s'élevaient le long des murs lézardés. A l'entrée du carrefour se trouvait un méchant groseillier sur lequel séchaient des guenilles. Le premier habitant que rencontra Genestas fut un pourceau vautré dans un tas de paille, lequel, au bruit des pas du cheval, grogna, leva la tête et fit enfuir un gros chat noir. Une jeune paysanne, portant sur sa tête un paquet d'herbes, se montra tout à coup, suivie à distance par quatre marmots en haillons, mais hardis, tapageurs, aux yeux effrontés, jolis, bruns de teint, de vrais diables qui ressemblaient à des anges. Le soleil petillait et donnait je ne sais quoi de pur à l'air, aux chaumières, aux fumiers, à la troupe ébouriffée. Le soldat demanda s'il était possible d'avoir une tasse de lait. Pour toute réponse, la fille jeta un cri rauque. Une vieille femme apparut soudain sur le seuil d'une cabane, et la jeune paysanne passa dans une étable, après avoir indiqué par un geste la vieille, vers laquelle Genestas se dirigea, non sans bien tenir son cheval afin de ne pas blesser les enfants, qui déjà lui trottaient dans les jambes. Il réitéra sa demande, que la bonne femme se refusa nettement à satisfaire. Elle ne voulait pas, disait-elle, enlever la crème des potées de lait destinées à faire le beurre. L'officier répondit à cette objection en promettant de bien payer le dégât; il attacha son cheval au montant d'une porte, et entra dans la chaumière. Les quatre enfants, qui appartenaient à cette femme, paraissaient avoir tous le même âge, circonstance bizarre qui frappa le commandant. La vieille en avait un cinquième presque

pendu à son jupon, et qui, faible, pâle, maladif, réclamait sans doute les plus grands soins; partant il était le bien-aimé, le Benjamin.

Genestas s'assit au coin d'une haute cheminée sans feu, sur le manteau de laquelle se voyait une Vierge en plâtre colorié tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Enseigne sublime! Le sol servait de plancher à la maison. A la longue, la terre, primitivement battue, était devenue raboteuse, et, quoique propre, elle offrait en grand les callosités d'une écorce d'orange. Dans la cheminée étaient accrochés un sabot plein de sel, une poêle à frire, un chaudron. Le fond de la pièce se trouvait rempli par un lit à colonnes garni de sa pente découpée. Puis, çà et là, des escabelles à trois pieds, formées par des bâtons fichés dans une simple planche de fayard, une huche au pain, une grosse cuiller en bois pour puiser de l'eau, un seau et des poteries pour le lait, un rouet sur la huche, quelques clayons à fromage, des murs noirs, une porte vermoulue ayant une imposte à claire-voie : tels étaient la décoration et le mobilier de cette pauvre demeure. Maintenant, voici le drame auquel assista l'officier, qui s'amusait à fouetter le sol avec sa cravache sans se douter que là se déroulerait un drame. Quand la vieille femme, suivie de son Benjamin teigneux, eut disparu par une porte qui donnait dans sa laiterie, les quatre enfants, après avoir suffisamment examiné le militaire, commencèrent par se délivrer du pourceau. L'animal, avec lequel ils jouaient habituellement, était venu sur le seuil de la porte; les marmots se ruèrent sur lui si vigoureusement et lui appliquèrent des gifles si caractéristiques, qu'il fut forcé de faire prompte retraite. L'ennemi dehors, les enfants attaquèrent une porte dont le loquet, cédant à leurs efforts, s'échappa de la gâche usée qui le retenait; puis ils se jetèrent dans une espèce de fruitier où le commandant, que cette scène amusait, les vit bientôt occupés à ronger des pruneaux secs. La vieille au visage de parchemin et aux guenilles sales rentra dans ce moment, en tenant à la main un pot de lait pour son hôte.

— Ah! les vauriens! dit-elle.

Elle alla vers les enfants, empoigna chacun d'eux par le bras, le jeta dans la chambre, mais sans lui ôter ses pruneaux, et ferma soigneusement la porte de son grenier d'abondance.

— La, la, mes mignons, soyez donc sages. — Si l'on n'y prenait garde, ils mangeraient le tas de prunes, les enragés! dit-elle en regardant Genestas.

Puis elle s'assit sur une escabelle, prit le teigneux entre ses jambes et se mit à le peigner en lui lavant la tête avec une dextérité féminine et des attentions maternelles. Les quatre petits voleurs restaient, les uns debout, les autres accotés contre le lit ou la huche, tous morveux et sales, bien portants d'ailleurs, grugeant leurs prunes sans rien dire, mais regardant l'étranger d'un air sournois et narquois.

— C'est vos enfants? demanda le soldat à la vieille.

— Faites excuse, monsieur, c'est les enfants de l'hospice; on me donne trois francs par mois et une livre de savon pour chacun d'eux.

— Mais, ma bonne femme, ils doivent vous coûter deux fois plus.

— Monsieur, voilà bien ce que nous dit M. Benassis; mais, si d'autres prennent les enfants au même prix, faut bien en passer par là. N'en a pas qui veut, des enfants! on a encore besoin de la croix et de la bannière pour en obtenir. Quand nous leur donnerions notre lait pour rien, il ne nous coûte guère. D'ailleurs, monsieur, trois francs, c'est une somme. Voilà quinze francs de trouvés, sans les cinq livres de savon. Dans nos cantons, combien faut-il donc s'exterminer le tempérament avant d'avoir gagné dix sous par jour!

— Vous avez donc des terres à vous? demanda le commandant.

— Non, monsieur. J'en ai eu du temps de défunt mon homme; mais, depuis sa mort, j'ai été si malheureuse, que j'ai été forcée de les vendre.

— Eh bien, reprit Genestas, comment pouvez-vous arriver sans dettes au bout de l'année en faisant le métier de nourrir, de blanchir et d'élever des enfants à deux sous par jour?

— Mais, reprit-elle en peignant toujours son petit teigneux, nous n'arrivons point sans dettes à la Saint-Sylvestre, mon cher monsieur. Que voulez-vous! le bon Dieu s'y prête. J'ai deux vaches. Puis, ma fille et moi, nous glanons pendant la moisson; en hiver, nous allons au bois; enfin, le soir, nous filons. Ah! par exemple, il

ne faudrait pas toujours un hiver comme le dernier. Je dois soixante et quinze francs au meunier pour de la farine. Heureusement, c'est le meunier de M. Benassis... M. Benassis, voilà un ami du pauvre! Il n'a jamais demandé son dû à qui que ce soit, il ne commencera point par nous. D'ailleurs, notre vache a un veau, ça nous acquittera toujours un brin.

Les quatre orphelins, pour qui toutes les protections humaines se résumaient dans l'affection de cette vieille paysanne, avaient fini leurs prunes. Ils profitèrent de l'attention avec laquelle leur mère regardait l'officier en causant, et se réunirent en colonne serrée pour faire encore une fois sauter le loquet de la porte qui les séparait du bon tas de prunes. Ils y allèrent, non comme les soldats français vont à l'assaut, mais silencieux comme des Allemands, poussés qu'ils étaient par une gourmandise naïve et brutale.

— Ah! les petits drôles! Voulez-vous bien finir?

La vieille se leva, prit le plus fort des quatre, lui appliqua légèrement une tape sur le derrière et le jeta dehors; il ne pleura point, les autres demeurèrent tout pantois.

— Ils vous donnent bien du mal...

— Oh! non, monsieur, mais ils sentent mes prunes, les mignons. Si je les laissais seuls pendant un moment, ils se crèveraient.

— Vous les aimez?

A cette demande, la vieille leva la tête, regarda le soldat d'un air doucement goguenard et répondit :

— Si je les aime! J'en ai déjà rendu trois, ajouta-t-elle en soupirant, je ne les garde que jusqu'à six ans.

— Mais où est le vôtre?

— Je l'ai perdu.

— Quel âge avez-vous donc? demanda Genestas pour détruire l'effet de sa précédente question.

— Trente-huit ans, monsieur. A la Saint-Jean prochaine, il y aura deux ans que mon homme est mort.

Elle achevait d'habiller le petit souffreteux, qui semblait la remercier par un regard pâle et tendre.

— Quelle vie d'abnégation et de travail! pensa le cavalier.

Sous ce toit, digne de l'étable où Jésus-Christ prit naissance, s'accomplissaient gaiement et sans orgueil les devoirs le plus dif-

ficiles de la maternité. Quels cœurs ensevelis dans l'oubli le plus profond! Quelle richesse et quelle pauvreté! Les soldats, mieux que les autres hommes, savent apprécier ce qu'il y a de magnifique dans le sublime en sabots, dans l'Évangile en haillons. Ailleurs se trouve le Livre, le texte historié, brodé, découpé, couvert en moire, en tabis, en satin; mais là certes était l'esprit du Livre. Il eût été impossible de ne pas croire à quelque religieuse intention du Ciel, en voyant cette femme qui s'était faite mère comme Jésus-Christ s'est fait homme, qui glanait, souffrait, s'endettait pour des enfants abandonnés, et se trompait dans ses calculs, sans vouloir reconnaître qu'elle se ruinait à être mère. A l'aspect de cette femme, il fallait nécessairement admettre quelques sympathies entre les bons d'ici-bas et les intelligences d'en haut; aussi le commandant Genestas la regarda-t-il en hochant la tête.

— M. Benassis est-il un bon médecin? demanda-t-il enfin.

— Je ne sais pas, mon cher monsieur, mais il guérit les pauvres pour rien.

— Il paraît, reprit-il en se parlant à lui-même, que cet homme est décidément un homme.

— Oh! oui, monsieur, et un brave homme!... Aussi n'est-il guère de gens ici qui ne le mettent dans leurs prières du soir et du matin!

— Voilà pour vous, la mère, dit le soldat en lui donnant quelques pièces de monnaie. Et voici pour les enfants, reprit-il en ajoutant un écu. — Suis-je encore bien loin de chez M. Benassis? demanda-t-il quand il fut à cheval.

— Oh! non, mon cher monsieur, tout au plus une petite lieue.

Le commandant partit, convaincu qu'il lui restait deux lieues à faire. Néanmoins, il aperçut bientôt à travers quelques arbres un premier groupe de maisons, puis enfin les toits du bourg ramassés autour d'un clocher qui s'élève en cône et dont les ardoises sont arrêtées sur les angles de la charpente par des lames de fer-blanc étincelant au soleil. Cette toiture, d'un effet original, annonce les frontières de la Savoie, où elle est en usage. En cet endroit, la vallée est large. Plusieurs maisons, agréablement situées dans la petite plaine ou le long du torrent, animent ce pays bien cultivé, fortifié de tous côtés par les montagnes, et sans issue apparente. A quel-

ques pas de ce bourg assis à mi-côte, au midi, Genestas arrêta son cheval sous une avenue d'ormes, devant une troupe d'enfants, et leur demanda la maison de M. Benassis. Les enfants commencèrent par se regarder les uns les autres, et par examiner l'étranger de l'air dont ils observent tout ce qui s'offre pour la première fois à leurs yeux : autant de physionomies, autant de curiosités, autant de pensées différentes. Puis le plus effronté, le plus rieur de la bande, un petit gars aux yeux vifs, aux pieds nus et crottés, lui répéta, selon la coutume des enfants :

— La maison de M. Benassis, monsieur?

Et il ajouta :

— Je vais vous y mener.

Il marcha devant le cheval, autant pour conquérir une sorte d'importance en accompagnant un étranger, que par une enfantine obligeance, ou pour obéir à l'impérieux besoin de mouvement qui gouverne à cet âge l'esprit et le corps. L'officier suivit dans sa longueur la principale rue du bourg, rue caillouteuse, à sinuosités, bordée de maisons construites au gré des propriétaires. Là, un four s'avance au milieu de la voie publique; ici, un pignon s'y présente de profil et la barre en partie; puis, un ruisseau venu de la montagne la traverse par ses rigoles. Genestas aperçut plusieurs couvertures en bardeau noir, plus encore en chaume, quelques-unes en tuiles, sept ou huit en ardoises, sans doute celles du curé, du juge de paix et des bourgeois du lieu. C'était toute la négligence d'un village au delà duquel il n'y aurait plus eu de terre, qui semblait n'aboutir et ne tenir à rien; ses habitants paraissaient former une même famille en dehors du mouvement social, et ne s'y rattacher que par le collecteur d'impôts ou par d'imperceptibles ramifications. Quand Genestas eut fait quelques pas de plus, il vit en haut de la montagne une large rue qui domine ce village. Il existait sans doute un vieux et un nouveau bourg. En effet, par une échappée de vue, et dans un endroit où le commandant modéra le pas de son cheval, il put facilement examiner des maisons bien bâties dont les toits neufs égayent l'ancien village. Dans ces habitations nouvelles que couronne une avenue de jeunes arbres, il entendit les chants particuliers aux ouvriers occupés, le murmure de quelques ateliers, un grognement de limes, le bruit des mar-

teaux, les cris confus de plusieurs industries. Il remarqua la maigre fumée des cheminées ménagères et celle plus abondante des forges du charron, du serrurier, du maréchal. Enfin, à l'extrémité du village vers laquelle son guide le dirigeait, Genestas aperçut des fermes éparses, des champs bien cultivés, des plantations parfaitement entendues, et comme un petit coin de la Brie perdu dans un vaste pli du terrain dont, à la première vue, il n'eût pas soupçonné l'existence entre le bourg et les montagnes qui terminent le pays.

Bientôt l'enfant s'arrêta.

— Voilà la porte de *sa* maison, dit-il.

L'officier descendit de cheval, en passa la bride dans son bras ; puis, pensant que toute peine mérite salaire, il tira quelques sous de son gousset et les offrit à l'enfant, qui les prit d'un air étonné, ouvrit de grands yeux, ne remercia pas, et resta là pour voir.

— En cet endroit, la civilisation est peu avancée, les religions du travail y sont en pleine vigueur, et la mendicité n'y a pas encore pénétré, pensa Genestas.

Plus curieux qu'intéressé, le guide du militaire s'accota sur un mur à hauteur d'appui qui sert à clore la cour de la maison, et dans lequel est fixée une grille en bois noirci de chaque côté des pilastres de la porte. Cette porte, pleine dans sa partie inférieure et jadis peinte en gris, est terminée par des barreaux jaunes taillés en fer de lance. Ces ornements, dont la couleur a passé, décrivent un croissant dans le haut de chaque vantail, et se réunissent en formant une grosse pomme de pin figurée par le haut des montants quand la porte est fermée. Ce portail, rongé par les vers, tacheté par le velours des mousses, est presque détruit par l'action alternative du soleil et de la pluie. Surmontés de quelques aloès et de pariétaires venues au hasard, les pilastres cachent les tiges de deux acacias *inermis* plantés dans la cour, et dont les touffes vertes s'élèvent en forme de houppes à poudrer. L'état de ce portail trahissait chez le propriétaire une insouciance qui parut déplaire à l'officier, il fronça les sourcils en homme contraint de renoncer à quelque illusion. Nous sommes habitués à juger les autres d'après nous, et, si nous les absolvons complaisamment de nos défauts, nous les condamnons sévèrement de ne pas avoir nos qualités. Si le commandant voulait que M. Benassis fût un homme soigneux ou méthodique,

certes, la porte de sa maison annonçait une complète indifférence en matière de propriété. Un soldat amoureux de l'économie domestique autant que l'était Genestas devait donc conclure promptement du portail à la vie et au caractère de l'inconnu : ce à quoi, malgré sa circonspection, il ne manqua point. La porte était entre-bâillée, autre insouciance ! Sur la foi de cette confiance rustique, l'officier s'introduisit sans façon dans la cour, attacha son cheval aux barreaux de la grille, et, pendant qu'il y nouait la bride, un hennissement partit d'une écurie vers laquelle le cheval et le cavalier tournèrent involontairement les yeux ; un vieux domestique en ouvrit la porte, montra sa tête coiffée du bonnet de laine rouge en usage dans le pays, et qui ressemble parfaitement au bonnet phrygien dont on affuble la Liberté. Comme il y avait place pour plusieurs chevaux, le bonhomme, après avoir demandé à Genestas s'il venait voir M. Benassis, lui offrit pour son cheval l'hospitalité de l'écurie, en regardant avec une expression de tendresse et d admiration l'animal, qui était fort beau. Le commandant suivit son cheval, pour voir comment il allait se trouver. L'écurie était propre, la litière y abondait, et les deux chevaux de Benassis avaient cet air heureux qui fait reconnaître entre tous les chevaux un cheval décuré. Une servante, arrivée de l'intérieur de la maison sur le perron, semblait attendre officiellement les interrogations de l'étranger, à qui déjà le valet d'écurie avait appris que M. Benassis était sorti.

— Notre maître est allé au moulin à blé, dit-il. Si vous voulez l'y rejoindre, vous n'avez qu'à suivre le sentier qui mène à la prairie, le moulin est au bout.

Genestas aima mieux voir le pays que d'attendre indéfiniment le retour de Benassis, et s'engagea dans le chemin du moulin à blé. Quand il eut dépassé la ligne inégale que trace le bourg sur le flanc de la montagne, il aperçut la vallée, le moulin et l'un des plus délicieux paysages qu'il eût encore vus.

Arrêtée par la base des montagnes, la rivière forme un petit lac au-dessus duquel les pics s'élèvent d'étage en étage, en laissant deviner leurs nombreuses vallées par les différentes teintes de la lumière ou par la pureté plus ou moins vive de leurs arêtes chargées toutes de sapins noirs. Le moulin, construit récemment à la

chute du torrent dans le petit lac, a le charme d'une maison isolée qui se cache au milieu des eaux, entre les têtes de plusieurs arbres aquatiques. De l'autre côté de la rivière, au bas d'une montagne alors faiblement éclairée à son sommet par les rayons rouges du soleil couchant, Genestas entrevit une douzaine de chaumières abandonnées, sans fenêtres ni portes; leurs toitures dégradées laissaient voir d'assez fortes trouées, les terres d'alentour formaient des champs parfaitement labourés et semés; leurs anciens jardins, convertis en prairies, étaient arrosés par des irrigations disposées avec autant d'art que dans le Limousin. Le commandant s'arrêta machinalement pour contempler les débris de ce village.

Pourquoi les hommes ne regardent-ils point sans une émotion profonde toutes les ruines, même les plus humbles? Sans doute, elles sont pour eux une image du malheur dont le poids est senti par eux si diversement. Les cimetières font penser à la mort, un village abandonné fait songer aux peines de la vie; la mort est un malheur prévu, les peines de la vie sont infinies. L'infini n'est-il pas le secret des grandes mélancolies? L'officier avait atteint la chaussée pierreuse du moulin sans avoir pu s'expliquer l'abandon de ce village, il demanda M. Benassis à un garçon meunier assis sur des sacs de blé à la porte de la maison.

— M. Benassis est allé là, dit le meunier en montrant une des chaumières ruinées.

— Ce village a donc été brûlé? dit le commandant.

— Non, monsieur.

— Pourquoi donc alors est-il ainsi? demanda Genestas.

— Ah! pourquoi? répondit le meunier en levant les épaules et rentrant chez lui; M. Benassis vous le dira.

L'officier passa sur une espèce de pont fait avec de grosses pierres entre lesquelles coule le torrent, et arriva bientôt à la maison désignée. Le chaume de cette habitation était encore entier, couvert de mousse, mais sans trous, et les fermetures semblaient être en bon état. En y entrant, Genestas vit du feu dans la cheminée, au coin de laquelle se tenait une vieille femme agenouillée devant un malade assis sur une chaise, et un homme debout le visage tourné vers le foyer. L'intérieur de cette maison formait une seule chambre éclairée par un mauvais châssis garni de toile. Le sol était

en terre battue. La chaise, une table et un grabat composaient tout le mobilier. Jamais le commandant n'avait rien vu de si simple ni de si nu, même en Russie, où les cabanes des mougiks ressemblent à des tanières. Là, rien n'attestait les choses de la vie, il ne s'y trouvait même pas le moindre ustensile nécessaire à la préparation des aliments les plus grossiers. Vous eussiez dit la niche d'un chien sans son écuelle. N'était le grabat, une souquenille pendue à un clou et des sabots garnis de paille, seuls vêtements du malade, cette chaumière eût paru déserte comme les autres. La femme agenouillée, paysanne fort vieille, s'efforçait de maintenir les pieds du malade dans un baquet plein d'une eau brune. En distinguant un pas que le bruit des éperons rendait insolite pour des oreilles accoutumées au marcher monotone des gens de la campagne, l'homme se tourna vers Genestas en manifestant une sorte de surprise, partagée par la vieille.

— Je n'ai pas besoin, dit le militaire, de demander si vous êtes M. Benassis. Étranger, impatient de vous voir, vous m'excuserez, monsieur, d'être venu vous chercher sur votre champ de bataille, au lieu de vous avoir attendu chez vous. Ne vous dérangez pas, faites vos affaires. Quand vous aurez fini, je vous dirai l'objet de ma visite.

Genestas s'assit à demi sur le bord de la table et garda le silence. Le feu répandait dans la chaumière une clarté plus vive que celle du soleil, dont les rayons, brisés par le sommet des montagnes, ne peuvent jamais arriver dans cette partie de la vallée. A la lueur de ce feu, fait avec quelques branches de sapin résineux qui entretenaient une flamme brillante, le militaire aperçut la figure de l'homme qu'un secret intérêt le contraignait à chercher, à étudier, à parfaitement connaître. M. Benassis, le médecin du canton, resta les bras croisés, écouta froidement Genestas, lui rendit son salut, et se retourna vers le malade sans se croire l'objet d'un examen aussi sérieux que le fut celui du militaire.

Benassis était un homme de taille ordinaire, mais large des épaules et large de la poitrine. Une ample redingote verte, boutonnée jusqu'au cou, empêcha l'officier de saisir les détails si caractéristiques de ce personnage ou de son maintien; mais l'ombre et l'immobilité dans laquelle resta le corps servirent à faire ressortir la

figure, alors fortement éclairée par un reflet des flammes. Cet homme avait un visage semblable à celui d'un satyre : même front légèrement cambré, mais plein de proéminences toutes plus ou moins significatives; même nez retroussé, spirituellement fendu dans le bout; mêmes pommettes saillantes. La bouche était sinueuse, les lèvres étaient épaisses et rouges. Le menton se relevait brusquement. Les yeux, bruns et animés par un regard vif auquel la couleur nacrée du blanc de l'œil donnait un grand éclat, exprimaient des passions amorties. Les cheveux jadis noirs et maintenant gris, les rides profondes de son visage et ses gros sourcils déjà blanchis, son nez devenu bulbeux et veiné, son teint jaune et marbré par des taches rouges, tout annonçait en lui l'âge de cinquante ans et les rudes travaux de sa profession. L'officier ne put que présumer la capacité de la tête, alors couverte d'une casquette; mais, quoique cachée par cette coiffure, elle lui parut être une de ces têtes proverbialement nommées *têtes carrées*. Habitué, par les rapports qu'il avait eus avec les hommes d'énergie que rechercha Napoléon, à distinguer les traits des personnes destinées aux grandes choses, Genestas devina quelque mystère dans cette vie obscure, et se dit en voyant ce visage extraordinaire :

— Par quel hasard est-il resté médecin de campagne?

Après avoir sérieusement observé cette physionomie, qui, malgré ses analogies avec les autres figures humaines, trahissait une secrète existence en désaccord avec ses apparentes vulgarités, il partagea nécessairement l'attention que le médecin donnait au malade, et la vue de ce malade changea complétement le cours de ses réflexions.

Malgré les innombrables spectacles de sa vie militaire, le vieux cavalier ressentit un mouvement de surprise accompagné d'horreur en apercevant une face humaine où la pensée ne devait jamais avoir brillé, face livide où la souffrance apparaissait naïve et silencieuse, comme sur le visage d'un enfant qui ne sait pas encore parler et qui ne peut plus crier, enfin la face tout animale d'un vieux crétin mourant. Le crétin était la seule variété de l'espèce humaine que le chef d'escadron n'eût pas encore vue. A l'aspect d'un front dont la peau formait un gros pli rond, de deux yeux semblables à ceux d'un poisson cuit, d'une tête couverte de petits cheveux

rabougris auxquels la nourriture manquait, tête toute déprimée et dénuée d'organes sensitifs, qui n'eût pas éprouvé, comme Genestas, un sentiment de dégoût involontaire pour une créature qui n'avait ni les grâces de l'animal ni les priviléges de l'homme, qui n'avait jamais eu ni raison ni instinct, et n'avait jamais entendu ni parlé aucune espèce de langage? En voyant arriver ce pauvre être au terme d'une carrière qui n'était point la vie, il semblait difficile de lui accorder un regret; cependant, la vieille femme le contemplait avec une touchante inquiétude, et passait ses mains sur la partie des jambes que l'eau brûlante n'avait pas baignée avec autant d'affection que si c'eût été son mari. Benassis lui-même, après avoir étudié cette face morte et ces yeux sans lumière, vint prendre doucement la main du crétin et lui tâta le pouls.

— Le bain n'agit pas, dit-il en hochant la tête, recouchons-le.

Il prit lui-même cette masse de chair, la transporta sur le grabat d'où il venait sans doute de la tirer, l'y étendit soigneusement en allongeant les jambes déjà presque froides, en plaçant la main et la tête avec les attentions que pourrait avoir une mère pour son enfant.

— Tout est dit, il va mourir, ajouta Benassis, qui resta debout au bord du lit.

La vieille femme, les mains sur ses hanches, regarda le mourant en laissant échapper quelques larmes. Genestas lui-même demeura silencieux, sans pouvoir s'expliquer comment la mort d'un être si peu intéressant lui causait tant d'impression. Il partageait instinctivement déjà la pitié sans bornes que ces malheureuses créatures inspirent dans les vallées privées de soleil où la nature les a jetées. Ce sentiment, dégénéré en superstition religieuse chez les familles auxquelles les crétins appartiennent, ne dérive-t-il pas de la plus belle des vertus chrétiennes, la charité, et de la foi le plus fermement utile à l'ordre social, l'idée des récompenses futures, la seule qui nous fasse accepter nos misères? L'espoir de mériter les félicités éternelles aide les parents de ces pauvres êtres et ceux qui les entourent à exercer en grand les soins de la maternité dans sa sublime protection incessamment donnée à une créature inerte qui d'abord ne la comprend pas, et qui plus tard l'oublie. Admirable religion! elle a placé les secours

d'une bienfaisance aveugle près d'une aveugle infortune. Là où se trouvent des crétins, la population croit que la présence d'un être de cette espèce porte bonheur à la famille. Cette croyance sert à rendre douce une vie qui, dans le sein des villes, serait condamnée aux rigueurs d'une fausse philanthropie et à la discipline d'un hospice. Dans la vallée supérieure de l'Isère, où ils abondent, les crétins vivent en plein air avec les troupeaux qu'ils sont dressés à à garder. Au moins sont-ils libres et respectés comme doit l'être le malheur.

Depuis un moment, la cloche du village tintait des coups éloignés par intervalles égaux, pour apprendre aux fidèles la mort de l'un d'eux. En voyageant dans l'espace, cette pensée religieuse arrivait affaiblie à la chaumière, où elle répandait une douce mélancolie. Des pas nombreux retentirent dans le chemin et annoncèrent une foule, mais une foule silencieuse. Puis les chants de l'Église détonèrent tout à coup en réveillant les idées confuses qui saisissent les âmes les plus incrédules, forcées de céder aux touchantes harmonie de la voix humaine. L'Église venait au secours de cette créature qui ne la connaissait point. Le curé parut, précédé de la croix tenue par un enfant de chœur, suivi du sacristain portant le bénitier, et d'une cinquantaine de femmes, de vieillards, d'enfants, tous venus pour joindre leurs prières à celles de l'Église. Le médecin et le militaire se regardèrent en silence et se retirèrent dans un coin pour faire place à la foule, qui s'agenouilla au dedans et au dehors de la chaumière. Pendant la consolante cérémonie du viatique, célébrée pour cet être qui n'avait jamais péché, mais à qui le monde chrétien disait adieu, la plupart de ces visages grossiers furent sincèrement attendris. Quelques larmes coulèrent sur de rudes joues crevassées par le soleil et brunies par les travaux en plein air. Ce sentiment de parenté volontaire était tout simple. Il n'y avait personne dans la commune qui n'eût plaint ce pauvre être, qui ne lui eût donné son pain quotidien; n'avait-il pas rencontré un père en chaque enfant, une mère chez la plus rieuse petite fille?

— Il est mort, dit le curé.

Ce mot excita la consternation la plus vraie. Les cierges furent allumés. Plusieurs personnes voulurent passer la nuit auprès du

corps. Benassis et le militaire sortirent. A la porte, quelques paysans arrêtèrent le médecin pour lui dire :

— Ah ! monsieur le maire, si vous ne l'avez pas sauvé, Dieu voulait sans doute le rappeler à lui.

— J'ai fait de mon mieux, mes enfants, répondit le docteur. — Vous ne sauriez croire, monsieur, dit-il à Genestas quand ils furent à quelques pas du village abandonné dont le dernier habitant venait de mourir, combien de consolations vraies la parole de ces paysans renferme pour moi. Il y a dix ans, j'ai failli être lapidé dans ce village aujourd'hui désert, mais alors habité par trente familles.

Genestas mit une interrogation si visible dans l'air de sa physionomie et dans son geste, que le médecin lui raconta, tout en marchant, l'histoire annoncée par ce début.

— Monsieur, quand je vins m'établir ici, je trouvai dans cette partie du canton une douzaine de crétins, dit le médecin en se retournant pour montrer à l'officier les maisons ruinées. La situation de ce hameau dans un fond sans courant d'air, près du torrent dont l'eau provient des neiges fondues, privé des bienfaits du soleil, qui n'éclaire que le sommet de la montagne, tout y favorise la propagation de cette affreuse maladie. Les lois ne défendent pas l'accouplement de ces malheureux, protégés ici par une superstition dont la puissance m'était inconnue, que j'ai d'abord condamnée, puis admirée. Le crétinisme se serait donc étendu depuis cet endroit jusqu'à la vallée. N'était-ce pas rendre un grand service au pays que d'arrêter cette contagion physique et intellectuelle? Malgré son urgence, ce bienfait pouvait coûter la vie à celui qui entreprendrait de l'opérer. Ici, comme dans les autres sphères sociales, pour accomplir le bien, il fallait froisser, non pas des intérêts, mais, chose plus dangereuse à manier, des idées religieuses converties en superstition, la forme la plus indestructible des idées humaines. Je ne m'effrayai de rien. Je sollicitai d'abord la place de maire du canton, et l'obtins; puis, après avoir reçu l'approbation verbale du préfet, je fis nuitamment transporter à prix d'argent quelques-unes de ces malheureuses créatures du côté d'Aiguebelle, en Savoie, où il s'en trouve beaucoup et où elles devaient être très-bien traitées. Aussitôt que cet acte d'humanité fut connu, je devins en horreur à

toute la population. Le curé prêcha contre moi. Malgré mes efforts pour expliquer aux meilleures têtes du bourg combien était importante l'expulsion de ces crétins, malgré les soins gratuits que je rendais aux malades du pays, on me tira un coup de fusil au coin d'un bois. J'allai voir l'évêque de Grenoble et lui demandai le changement du curé. Monseigneur fut assez bon pour me permettre de choisir un prêtre qui pût s'associer à mes œuvres, et j'eus le bonheur de rencontrer un de ces êtres qui semblent tombés du ciel. Je poursuivis mon entreprise. Après avoir travaillé les esprits, je déportai nuitamment six autres crétins. A cette seconde tentative, j'eus pour défenseurs quelques-uns de mes obligés et les membres du conseil de la commune, de qui j'intéressai l'avarice en leur prouvant combien l'entretien de ces pauvres êtres était coûteux, combien il serait profitable pour le bourg de convertir les terres possédées sans titre par eux en communaux, qui manquaient au bourg. J'eus pour moi les riches; mais les pauvres, les vieilles femmes, les enfants et quelques entêtés me demeurèrent hostiles. Par malheur, mon dernier enlèvement se fit incomplétement. Le crétin que vous venez de voir n'était pas rentré chez lui, n'avait point été pris, et se retrouva le lendemain, seul de son espèce, dans le village où habitaient encore quelques familles dont les individus, presque imbéciles, étaient au moins exempts de crétinisme. Je voulus achever mon ouvrage et vins de jour, en costume, pour arracher ce malheureux de sa maison. Mon intention fut connue aussitôt que je sortis de chez moi, les amis du crétin me devancèrent, et je trouvai devant sa chaumière un rassemblement de femmes, d'enfants, de vieillards, qui tous me saluèrent par des injures accompagnées d'une grêle de pierres. Dans ce tumulte, au milieu duquel j'allais peut-être périr victime de l'enivrement réel qui saisit une foule exaltée par les cris et l'agitation de sentiments exprimés en commun, je fus sauvé par le crétin! Ce pauvre être sortit de sa cabane, fit entendre son gloussement, et apparut comme le chef suprême de ces fanatiques. A cette apparition, les cris cessèrent. J'eus l'idée de proposer une transaction, et je pus l'expliquer à la faveur du calme si heureusement survenu. Mes approbateurs n'oseraient sans doute pas me soutenir dans cette circonstance, leur secours devait être purement passif, ces gens superstitieux allaient veiller avec la plus grande

activité à la conservation de leur dernière idole, il me parut impossible de la leur ôter. Je promis donc de laisser le crétin en paix dans sa maison, à la condition que personne n'en approcherait, que les familles de ce village passeraient l'eau et viendraient loger au bourg, dans des maisons neuves que je me chargeai de construire en y joignant des terres dont le prix, plus tard, devait m'être remboursé par la commune. Eh bien, mon cher monsieur, il me fallut six mois pour vaincre les résistances que rencontra l'exécution de ce marché, quelque avantageux qu'il fût aux familles de ce village. L'affection des gens de la campagne pour leurs masures est un fait inexplicable. Quelque insalubre que puisse être sa chaumière, un paysan s'y attache beaucoup plus qu'un banquier ne tient à son hôtel. Pourquoi? je ne sais. Peut-être la force des sentiments est-elle en raison de leur rareté. Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée vit-il beaucoup par les choses, et moins il en possède, plus sans doute il les aime. Peut-être en est-il du paysan comme du prisonnier... il n'éparpille point les forces de son âme, il les concentre sur une seule idée, et arrive alors à une grande énergie de sentiment. Pardonnez ces réflexions à un homme qui échange rarement ses pensées. D'ailleurs, ne croyez pas, monsieur, que je me sois beaucoup occupé d'idées creuses. Ici, tout doit être pratique et action. Hélas! moins ces pauvres gens ont d'idées, plus il est difficile de leur faire entendre leurs véritables intérêts. Aussi me suis-je résigné à toutes les minuties de mon entreprise. Chacun d'eux me disait la même chose, une de ces choses pleines de bon sens et qui ne souffrent pas de réponse: « Ah! monsieur, vos maisons ne sont point encore bâties! — Eh bien, leur répondais-je, promettez-moi de venir les habiter aussitôt qu'elles seront achevées.» Heureusement, monsieur, je fis décider que notre bourg est propriétaire de toute la montagne au pied de laquelle se trouve le village maintenant abandonné. La valeur des bois situés sur les hauteurs put suffire à payer le prix des terres et celui des maisons promises, qui se construisirent. Quand un seul de mes ménages récalcitrants y fut logé, les autres ne tardèrent pas à le suivre. Le bien-être qui résulta de ce changement fut trop sensible pour ne pas être apprécié par ceux qui tenaient le plus superstitieusement à leur village sans soleil, autant dire sans âme. La conclusion de cette affaire, la conquête des biens communaux, dont la possession

nous fut confirmée par le conseil d'État, me firent acquérir une grande importance dans le canton. Mais, monsieur, combien de soins! dit le médecin en s'arrêtant et en levant une main qu'il laissa retomber par un mouvement plein d'éloquence. Moi seul connais la distance du bourg à la préfecture, d'où rien ne sort, et de la préfecture au conseil d'État, où rien n'entre... Enfin, reprit-il, paix aux puissances de la terre, elles ont cédé à mes importunités, c'est beaucoup. Si vous saviez le bien produit par une signature insouciamment donnée!... Monsieur, deux ans après avoir tenté de si grandes petites choses et les avoir mises à fin, tous les pauvres ménages de ma commune possédaient au moins deux vaches, et les envoyaient pâturer dans la montagne, où, sans attendre l'autorisation du conseil d'État, j'avais pratiqué des irrigations transversales semblables à celles de la Suisse, de l'Auvergne et du Limousin. A leur grande surprise, les gens du bourg y virent poindre d'excellentes prairies, et obtinrent une plus grande quantité de lait, grâce à la meilleure qualité des pâturages. Les résultats de cette conquête furent immenses. Chacun imita mes irrigations. Les prairies, les bestiaux, toutes les productions se multiplièrent. Dès lors, je pus sans crainte entreprendre d'améliorer ce coin de terre, encore inculte, et de civiliser ses habitants, jusqu'alors dépourvus d'intelligence. Enfin, monsieur, nous autres solitaires nous sommes très-causeurs : si l'on nous fait une question, l'on ne sait jamais où s'arrêtera la réponse; lorsque j'arrivai dans cette vallée, la population était de sept cents âmes; maintenant, on en compte deux mille. L'affaire du dernier crétin m'a obtenu l'estime de tout le monde. Après avoir montré constamment à mes administrés de la mansuétude et de la fermeté tout à la fois, je devins l'oracle du canton. Je fis tout pour mériter la confiance sans la solliciter ni paraître la désirer; seulement, je tâchai d'inspirer à tous le plus grand respect pour ma personne par la religion avec laquelle je sus remplir tous mes engagements, même les plus frivoles. Après avoir promis de prendre soin du pauvre être que vous venez de voir mourir, je veillai sur lui mieux que ses précédents protecteurs ne l'avaient fait. Il a été nourri, soigné comme l'enfant adoptif de la commune. Plus tard, les habitants ont fini par comprendre le service que je leur avais rendu malgré eux. Néanmoins,

ils conservent encore un reste de leur ancienne superstition ; je suis loin de les en blâmer, leur culte envers le crétin ne m'a-t-il pas souvent servi de texte pour engager ceux qui avaient de l'intelligence à aider les malheureux? — Mais nous sommes arrivés, reprit après une pause Benassis, en apercevant le toit de sa maison.

Loin d'attendre de celui qui l'écoutait la moindre phrase d'éloge ou de remercîment, en racontant cet épisode de sa vie administrative, il semblait avoir cédé à ce naïf besoin d'expansion auquel obéissent les gens retirés du monde.

— Monsieur, lui dit le commandant, j'ai pris la liberté de mettre mon cheval dans votre écurie, et vous aurez la bonté de m'excuser quand je vous aurai appris le but de mon voyage.

— Ah! quel est-il? lui demanda Benassis en ayant l'air de quitter une préoccupation et de se souvenir que son compagnon était un étranger.

Par suite de son caractère franc et communicatif, il avait accueilli Genestas comme un homme de connaissance.

— Monsieur, répondit le militaire, j'ai entendu parler de la guérison presque miraculeuse de M. Gravier, de Grenoble, que vous avez pris chez vous. Je viens dans l'espoir d'obtenir les mêmes soins, sans avoir les mêmes titres à votre bienveillance : cependant, peut-être la mérité-je! Je suis un vieux militaire auquel d'anciennes blessures ne laissent pas de repos. Il vous faudra bien au moins huit jours pour examiner l'état dans lequel je suis, car mes douleurs ne se réveillent que de temps à autre, et...

— Eh bien, monsieur, dit Benassis en l'interrompant, la chambre de M. Gravier est toujours prête; venez...

Ils entrèrent dans la maison, dont la porte fut alors poussée par le médecin avec une vivacité que Genestas attribua au plaisir d'avoir un pensionnaire.

— Jacquotte, cria Benassis, monsieur va dîner ici.

— Mais, monsieur, objecta le soldat, ne serait-il pas convenable de nous arranger pour le prix...?

— Le prix de quoi? dit le médecin.

— D'une pension. Vous ne pouvez pas me nourrir, moi et mon cheval, sans...

— Si vous êtes riche, répondit Benassis, vous payerez bien ; sinon, je ne veux rien.

— Rien, dit Genestas, me semble trop cher. Mais, riche ou pauvre, dix francs par jour, sans compter le prix de vos soins, vous seront-ils agréables?

— Rien ne m'est plus désagréable que de recevoir un prix quelconque pour le plaisir d'exercer l'hospitalité, reprit le médecin en fronçant les sourcils. Quant à mes soins, vous ne les aurez que si vous me plaisez. Les riches ne sauraient acheter mon temps, il appartient aux gens de cette vallée. Je ne veux ni gloire ni fortune, je ne demande à mes malades ni louanges ni reconnaissance. L'argent que vous me remettrez ira chez les pharmaciens de Grenoble pour payer les médicaments indispensables aux pauvres du canton.

Qui eût entendu ces paroles, jetées brusquement, mais sans amertume, se serait intérieurement dit, comme Genestas : « Voilà une bonne pâte d'homme. »

— Monsieur, répondit le militaire avec sa ténacité accoutumée, je vous donnerai donc dix francs par jour, et vous en ferez ce que vous voudrez. Cela posé, nous nous entendrons mieux, ajouta-t-il en prenant la main du médecin et la lui serrant avec une cordialité pénétrante. Malgré mes dix francs, vous verrez bien que je ne suis pas un arabe.

Après ce combat, dans lequel il n'y eut pas chez Benassis le moindre désir de paraître ni généreux ni philanthrope, le prétendu malade entra dans la maison de son médecin, où tout se trouva conforme au délabrement de la porte et aux vêtements du possesseur. Les moindres choses y attestaient l'insouciance la plus profonde pour ce qui n'était pas d'une essentielle utilité. Benassis fit passer Genestas par la cuisine, le chemin le plus court pour aller à la salle à manger. Si cette cuisine, enfumée comme celle d'une auberge, était garnie d'ustensiles en nombre suffisant, ce luxe était l'œuvre de Jacquotte, ancienne servante du curé, qui disait *nous*, et régnait en souveraine sur le ménage du médecin. S'il y avait en travers du manteau de la cheminée une bassinoire bien claire, probablement Jacquotte aimait à se coucher chaudement en hiver, et par ricochet bassinait les draps de son maître, qui, disait-elle,

ne songeait à rien; mais Benassis l'avait prise à cause de ce qui eût été pour tout autre un intolérable défaut. Jacquotte voulait dominer au logis, et le médecin avait désiré rencontrer une femme qui dominât chez lui. Jacquotte achetait, vendait, accommodait, changeait, plaçait et déplaçait, arrangeait et dérangeait tout selon son bon plaisir; jamais son maître ne lui avait fait une seule observation. Aussi Jacquotte administrait-elle sans contrôle la cour, l'écurie, le valet, la cuisine, la maison, le jardin et le maître. De sa propre autorité se changeait le linge, se faisait la lessive et s'emmagasinaient les provisions. Elle décidait de l'entrée au logis et de la mort des cochons, grondait le jardinier, arrêtait le menu du déjeuner et du dîner, allait de la cave au grenier, du grenier à la cave, en y balayant tout à sa fantaisie sans rien trouver qui lui résistât. Benassis n'avait voulu que deux choses : dîner à six heures, et ne dépenser qu'une certaine somme par mois. Une femme à laquelle tout obéit chante toujours; aussi Jacquotte riait-elle, rossignolait-elle par les escaliers, toujours fredonnant quand elle ne chantait point, et chantant quand elle ne fredonnait pas. Naturellement propre, elle tenait la maison proprement. Si son goût eût été différent, M. Benassis eût été bien malheureux, disait-elle, car le pauvre homme était si peu regardant, qu'on pouvait lui faire manger des choux pour des perdrix; sans elle, il eût gardé bien souvent la même chemise pendant huit jours. Mais Jacquotte était une infatigable plieuse de linge, par caractère frotteuse de meubles, amoureuse d'une propreté tout ecclésiastique, la plus minutieuse, la plus reluisante, la plus douce des propretés. Ennemie de la poussière, elle époussetait, lavait, blanchissait sans cesse. L'état de la porte extérieure lui causait une vive peine. Depuis dix ans, elle tirait de son maître, tous les premiers du mois, la promesse de faire mettre cette porte à neuf, de réchampir les murs de la maison, et de tout arranger *gentiment*, et monsieur n'avait pas encore tenu sa parole. Aussi, quand elle venait à déplorer la profonde insouciance de Benassis, manquait-elle rarement à prononcer cette phrase sacramentale par laquelle se terminaient tous les éloges de son maître :

— On ne peut pas dire qu'il soit bête, puisqu'il fait quasiment des miracles dans l'endroit; mais il est quelquefois bête tout de

même, mais bête, qu'il faut tout lui mettre dans la main comme à un enfant!

Jacquotte aimait la maison comme une chose à elle. D'ailleurs, après y avoir demeuré pendant vingt-deux ans, peut-être avait-elle le droit de se faire illusion? En venant dans le pays, Benassis, ayant trouvé cette maison en vente par suite de la mort du curé, avait tout acheté, murs et terrain, meubles, vaisselle, vin, poules, le vieux cartel à figures, le cheval et la servante. Jacquotte, le modèle du genre cuisinière, montrait un corsage épais, invariablement enveloppé d'une indienne brune semée de pois rouges, ficelé, serré de manière à faire croire que l'étoffe allait craquer au moindre mouvement. Elle portait un bonnet rond plissé, sous lequel sa figure un peu blafarde et à double menton paraissait encore plus blanche qu'elle ne l'était. Petite, agile, la main leste et potelée, Jacquotte parlait haut et continuellement. Si elle se taisait un instant et prenait le coin de son tablier pour le relever triangulairement, ce geste annonçait quelque longue remontrance adressée au maître ou au valet. De toutes les cuisinières du royaume, Jacquotte était certes la plus heureuse. Pour rendre son bonheur aussi complet qu'un bonheur peut l'être ici-bas, sa vanité se trouvait sans cesse satisfaite, le bourg l'acceptait comme une autorité mixte placée entre le maire et le garde champêtre.

En entrant dans la cuisine, le maître n'y trouva personne.

— Où diable sont-ils donc allés? dit-il. — Pardonnez-moi, reprit-il en se tournant vers Genestas, de vous introduire ici. L'entrée d'honneur est par le jardin, mais je suis si peu habitué à recevoir du monde, que... — Jacquotte!

A ce nom, proféré presque impérieusement, une voix de femme répondit dans l'intérieur de la maison. Un moment après, Jacquotte prit l'offensive en appelant à son tour Benassis, qui vint promptement dans la salle à manger.

— Vous voilà bien, monsieur! dit-elle, vous n'en faites jamais d'autres. Vous invitez toujours du monde à dîner sans m'en prévenir, et vous croyez que tout est troussé quand vous avez crié : « Jacquotte! » Allez-vous pas recevoir ce monsieur dans la cuisine? Ne fallait-il pas ouvrir le salon, y allumer du feu? Nicole y est et va tout arranger. Maintenant, promenez votre monsieur pendant

un moment dans le jardin, ça l'amusera, cet homme; s'il aime les jolies choses, montrez-lui la charmille de défunt monsieur : j'aurai le temps de tout appêter, le dîner, le couvert et le salon.

— Oui. Mais, Jacquotte, reprit Benassis, ce monsieur va rester ici. N'oublie pas de donner un coup d'œil à la chambre de M. Gravier, de voir aux draps et à tout, de...

— N'allez-vous pas vous mêler des draps, à présent? répliqua Jacquotte. S'il couche ici, je sais bien ce qu'il faudra lui faire. Vous n'êtes seulement pas entré dans la chambre de M. Gravier depuis dix mois. Il n'y a rien à y voir, elle est propre comme mon œil... Il va donc demeurer ici, ce monsieur? ajouta-t-elle d'un ton radouci.

— Oui.

— Pour longtemps?

— Ma foi, je ne sais pas. Mais qu'est-ce que cela te fait?

— Ah! qu'est-ce que cela me fait, monsieur? Ah bien, qu'est-ce que cela me fait? En voilà bien d'une autre! Et les provisions, et tout, et...

Sans achever le flux de paroles par lequel, en toute autre occasion, elle eût assailli son maître pour lui reprocher son manque de confiance, elle le suivit dans la cuisine. En devinant qu'il s'agissait d'un pensionnaire, elle fut impatiente de voir Genestas, à qui elle fit une révérence obséquieuse en l'examinant de la tête aux pieds. La physionomie du militaire avait alors une expression triste et songeuse qui lui donnait un air rude, le colloque de la servante et du maître lui semblait révéler en ce dernier une nullité qui lui faisait rabattre, quoique à regret, de la haute opinion qu'il avait prise en admirant sa persistance à sauver ce petit pays des malheurs du crétinisme.

— Il ne me revient pas du tout, ce particulier! dit Jacquotte.

— Si vous n'êtes pas fatigué, monsieur, dit le médecin à son prétendu malade, nous ferons un tour de jardin avant le dîner.

— Volontiers, répondit le commandant.

Ils traversèrent la salle à manger, et entrèrent dans le jardin par une espèce d'antichambre ménagée au bas de l'escalier et qui séparait la salle à manger du salon. Cette pièce, fermée par une grande porte-fenêtre, était contiguë au perron de pierre, ornement

de la façade sur le jardin. Divisé en quatre grands carrés égaux par des allées bordées de buis qui dessinaient une croix, ce jardin était terminé par une épaisse charmille, bonheur du précédent propriétaire. Le militaire s'assit sur un banc de bois vermoulu, sans voir ni les treilles, ni les espaliers, ni les légumes desquels Jacquotte prenait grand soin par suite des traditions du gourmand ecclésiastique auquel était dû ce jardin précieux, assez indifférent à Benassis.

Quittant la conversation banale qu'il avait engagée, le commandant dit au médecin :

— Comment avez-vous fait, monsieur, pour tripler en dix ans la population de cette vallée où vous aviez trouvé sept cents âmes, et qui, dites-vous, en compte aujourd'hui plus de deux mille ?

— Vous êtes la première personne qui m'ait fait cette question, répondit le médecin. Si j'ai eu pour but de mettre en plein rapport ce petit coin de terre, l'entraînement de ma vie occupée ne m'a pas laissé le loisir de songer à la manière dont j'ai fait en grand, comme le frère quêteur, une espèce de *soupe au caillou*. M. Gravier lui-même, un de nos bienfaiteurs, et à qui j'ai pu rendre le service de le guérir, n'a pas pensé à la théorie en courant avec moi à travers nos montagnes pour y voir le résultat de la pratique.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Benassis se mit à réfléchir sans prendre garde au regard perçant par lequel son hôte essayait de le pénétrer.

— Comment cela s'est fait, mon cher monsieur ? reprit-il, mais naturellement et en vertu d'une loi sociale d'attraction entre les nécessités que nous nous créons et les moyens de les satisfaire. Tout est là. Les peuples sans besoins sont pauvres. Quand je vins m'établir dans ce bourg, on y comptait cent trente familles de paysans, et, dans la vallée, deux cents feux environ. Les autorités du pays, en harmonie avec la misère publique, se composaient d'un maire qui ne savait pas écrire, et d'un adjoint, métayer domicilié loin de la commune ; d'un juge de paix, pauvre diable vivant de ses appointements, et laissant tenir par force les actes de l'état civil à son greffier, autre malheureux à peine en état de comprendre son métier. L'ancien curé mort à l'âge de soixante et dix ans, son vicaire, homme sans instruction, venait de lui succéder.

Ces gens résumaient l'intelligence du pays et le régissaient. Au milieu de cette belle nature, les habitants croupissaient dans la fange et vivaient de pommes de terre et de laitage; les fromages, que la plupart d'entre eux portaient sur de petits paniers à Grenoble ou aux environs, constituaient les seuls produits desquels ils tirassent quelque argent. Les plus riches ou les moins paresseux semaient du sarrasin pour la consommation du bourg, quelquefois de l'orge ou de l'avoine, mais point de blé. Le seul industriel du pays était le maire, qui possédait une scierie et achetait à bas prix les coupes de bois pour les débiter. Faute de chemins, il transportait ses arbres un à un, dans la belle saison, en les traînant à grand'peine au moyen d'une chaîne attachée au licou de ses chevaux et terminée par un crampon de fer enfoncé dans le bois. Pour aller à Grenoble, soit à cheval, soit à pied, il fallait passer par un large sentier situé en haut de la montagne, la vallée était impraticable. D'ici au premier village que vous avez vu en arrivant dans le canton, la jolie route, par laquelle vous êtes sans doute venu, ne formait en tout temps qu'un bourbier. Aucun événement politique, aucune révolution n'était arrivée dans ce pays inaccessible et complétement en dehors du mouvement social. Napoléon seul y avait jeté son nom; il y est une religion, grâce à deux ou trois vieux soldats du pays revenus dans leurs foyers, et qui, pendant les veillées, racontent fabuleusement à ces gens simples les aventures de cet homme et de ses armées. Ce retour est d'ailleurs un phénomène inexplicable. Avant mon arrivée, les jeunes gens partis à l'armée y restaient tous. Ce fait accuse assez la misère du pays pour me dispenser de vous la peindre. Voilà, monsieur, dans quel état j'ai pris ce canton, duquel dépendent, au delà des montagnes, plusieurs communes bien cultivées, assez heureuses et presque riches. Je ne vous parle pas des chaumières du bourg, véritables écuries où bêtes et gens s'entassaient alors pêle-mêle. Je passai par ici en revenant de la Grande-Chartreuse. N'y trouvant pas d'auberge, je fus forcé de coucher chez le vicaire, qui habitait provisoirement cette maison, alors en vente. De question en question, j'obtins une connaissance superficielle de la déplorable situation de ce pays, dont la belle température, le sol excellent et les productions naturelles m'avaient émerveillé. Monsieur, je cher-

chais alors à me faire une vie autre que celle dont les peines m'avaient lassé. Il me vint au cœur une de ces pensées que Dieu nous envoie pour nous faire accepter nos malheurs. Je résolus d'élever ce pays comme un précepteur élève un enfant. Ne me sachez pas gré de ma bienfaisance, j'y étais trop intéressé par le besoin de distraction que j'éprouvais. Je tâchais alors d'user le reste de mes jours dans quelque entreprise ardue. Les changements à introduire dans ce canton, que la nature faisait si riche et que l'homme rendait si pauvre, devaient occuper toute une vie; ils me tentèrent par la difficulté même de les opérer. Dès que je fus certain d'avoir la maison curiale et beaucoup de terres vaines et vagues à bon marché, je me vouai religieusement à l'état de chirurgien de campagne, le dernier de tous ceux qu'un homme pense à prendre dans son pays. Je voulus devenir l'ami des pauvres sans attendre d'eux la moindre récompense. Oh! je ne me suis abandonné à aucune illusion, ni sur le caractère des gens de la campagne, ni sur les obstacles que l'on rencontre en essayant d'améliorer les hommes ou les choses. Je n'ai point fait des idylles sur mes gens, je les ai acceptés pour ce qu'ils sont, de pauvres paysans, ni entièrement bons ni entièrement méchants, auxquels un travail constant ne permet point de se livrer aux sentiments, mais qui parfois peuvent sentir vivement. Enfin, j'ai surtout compris que je n'agirais sur eux que par des calculs d'intérêt et de bien-être immédiats. Tous les paysans sont fils de saint Thomas, l'apôtre incrédule, ils veulent toujours des faits à l'appui des paroles.

« Vous allez peut-être rire de mon début, monsieur, reprit le médecin après une pause. J'ai commencé cette œuvre difficile par une fabrique de paniers. Ces pauvres gens achetaient à Grenoble leurs clayons à fromages et les vanneries indispensables à leur misérable commerce. Je donnai l'idée à un jeune homme intelligent de prendre à ferme, le long du torrent, une grande portion de terrain que les alluvions enrichissent annuellement, et où l'osier devait très-bien venir. Après avoir supputé la quantité de vanneries consommées par le canton, j'allai dénicher à Grenoble quelque jeune ouvrier sans ressource pécuniaire, habile travailleur. Quand je l'eus trouvé, je le décidai facilement à s'établir ici en lui pro-

mettant de lui avancer le prix de l'osier nécessaire à ses fabrications jusqu'à ce que mon planteur d'oseraies pût lui en fournir. Je lui persuadai de vendre ses paniers au-dessous des prix de Grenoble, tout en les fabriquant mieux. Il me comprit. L'oseraie et la vannerie constituaient une spéculation dont les résultats ne seraient appréciés qu'après quatre années. Vous le savez sans doute, l'osier n'est bon à couper qu'à trois ans. Pendant sa première campagne, mon vannier vécut et trouva ses provisions en bénéfice. Il épousa bientôt une femme de Saint-Laurent-du-Pont, qui avait quelque argent. Il se fit alors bâtir une maison saine, bien aérée, dont l'emplacement fut choisi, dont les distributions se firent d'après mes conseils. Quel triomphe, monsieur! J'avais créé dans ce bourg une industrie, j'y avais amené un producteur et quelques travailleurs. Vous traiterez ma joie d'enfantillage?... Pendant les premiers jours de l'établissement de mon vannier, je ne passais point devant sa boutique sans que les battements de mon cœur ne s'accélérassent. Lorsque, dans cette maison neuve, à volets peints en vert, et à la porte de laquelle étaient un banc, une vigne et des bottes d'osier, je vis une femme propre, bien vêtue, allaitant un gros enfant rose et blanc au milieu d'ouvriers tous gais, chantant, façonnant avec activité leurs vanneries, et commandés par un homme qui, naguère pauvre et hâve, respirait alors le bonheur, je vous l'avoue, monsieur, je ne pouvais résister au plaisir de me faire vannier pendant un moment en entrant dans la boutique pour m'informer de leurs affaires, et je m'y laissais aller à un contentement que je ne saurais peindre. J'étais joyeux de la joie de ces gens et de la mienne. La maison de cet homme, le premier qui crut fermement en moi, devenait toute mon espérance. N'était-ce pas l'avenir de ce pauvre pays, monsieur, que déjà je portais en mon cœur, comme la femme du vannier portait dans le sien son premier nourrisson?... J'avais à mener bien des choses de front, je heurtais bien des idées. Je rencontrai une violente opposition fomentée par le maire ignorant, à qui j'avais pris sa place, dont l'influence s'évanouissait devant la mienne; je voulus en faire mon adjoint et le complice de ma bienfaisance. Oui, monsieur, ce fut dans cette tête, la plus dure de toutes, que je tentai de répandre les premières lumières. Je pris mon homme et par l'amour-propre

et par son intérêt. Pendant six mois, nous dînâmes ensemble, et je le mis de moitié dans mes plans d'amélioration. Beaucoup de gens verraient dans cette amitié nécessaire les plus cruels ennuis de ma tâche; mais cet homme n'était-il pas un instrument, et le plus précieux de tous? Malheur à qui méprise sa cognée ou la jette même avec insouciance! N'aurais-je pas été d'ailleurs fort inconséquent si, voulant améliorer le pays, j'eusse reculé devant l'idée d'améliorer un homme? Le plus urgent moyen de fortune était une route. Si nous obtenions du conseil municipal l'autorisation de construire un bon chemin d'ici à la route de Grenoble, mon adjoint était le premier à en profiter; car, au lieu de traîner coûteusement ses arbres à travers de mauvais sentiers, il pourrait, au moyen d'une bonne route cantonale, les transporter facilement, entreprendre un gros commerce de bois de toute nature, et gagner, non plus six cents malheureux francs par an, mais de belles sommes qui lui donneraient un jour une certaine fortune. Enfin convaincu, cet homme devint mon prosélyte. Pendant tout un hiver, mon ancien maire alla trinquer au cabaret avec ses amis, et sut démontrer à nos administrés qu'un bon chemin de voiture serait une source de fortune pour le pays en permettant à chacun de commercer avec Grenoble. Lorsque le conseil municipal eut voté le chemin, j'obtins du préfet quelque argent sur les fonds de charité du département, afin de payer les transports que la commune était hors d'état d'entreprendre, faute de charrettes. Enfin, pour terminer plus promptement ce grand ouvrage et en faire apprécier immédiatement les résultats aux ignorants, qui murmuraient contre moi en disant que je voulais rétablir les corvées, j'ai, pendant tous les dimanches de la première année de mon administration, constamment entraîné, de gré ou de force, la population du bourg, les femmes, les enfants et même les vieillards, en haut de la montagne où j'avais tracé moi-même sur un excellent fonds le grand chemin qui mène de notre village à la route de Grenoble. Des matériaux abondants bordaient fort heureusement l'emplacement du chemin. Cette longue entreprise me demanda beaucoup de patience. Tantôt les uns, ignorant les lois, se refusaient à la prestation en nature; tantôt les autres, qui manquaient de pain, ne pouvaient réellement pas perdre une journée; il fallait donc distribuer du blé à ceux-ci,

puis aller calmer ceux-là par des paroles amicales. Néanmoins, quand nous eûmes achevé les deux tiers de ce chemin, qui a deux lieues de pays environ, les habitants en avaient si bien reconnu les avantages, que le dernier tiers s'acheva avec une ardeur qui me surprit. J'enrichis l'avenir de la commune en plantant une double rangée de peupliers le long de chaque fossé latéral. Aujourd'hui, ces arbres sont déjà presque une fortune et donnent l'aspect d'une route royale à notre chemin, toujours sec par la nature de sa situation, et si bien confectionné d'ailleurs, qu'il coûte à peine deux cents francs d'entretien par an; je vous le montrerai, car vous n'avez pu le voir : pour venir, vous avez sans doute pris le joli chemin du bas, une autre route que les habitants ont voulu faire eux-mêmes, il y a trois ans, afin d'ouvrir des communications aux établissements qui se formaient alors dans la vallée. Ainsi, monsieur, il y a trois ans, le bon sens public de ce bourg, naguère sans intelligence, avait acquis les idées que, cinq ans auparavant, un voyageur aurait peut-être désespéré de pouvoir lui inculquer. Poursuivons. L'établissement de mon vannier était un exemple donné fructueusement à cette pauvre population. Si le chemin devait être la cause la plus directe de la prospérité future du bourg, il fallait exciter toutes les industries premières afin de féconder ces deux germes de bien-être. Tout en aidant le planteur d'oseraies et le faiseur de paniers, tout en construisant ma route, je continuais insensiblement mon œuvre. J'eus deux chevaux, le marchand de bois, mon adjoint, en avait trois, il ne pouvait les faire ferrer qu'à Grenoble quand il y allait; j'engageai donc un maréchal ferrant, qui connaissait un peu l'art vétérinaire, à venir ici, en lui promettant beaucoup d'ouvrage. Je rencontrai le même jour un vieux soldat assez embarrassé de son sort, qui possédait pour tout bien cent francs de retraite, qui savait lire et écrire; je lui donnai la place de secrétaire de la mairie; par un heureux hasard, je lui trouvai une femme, et ses rêves de bonheur furent accomplis. Monsieur, il fallut des maisons à ces deux nouveaux ménages, à celui de mon vannier et aux vingt-deux familles qui abandonnèrent le village des crétins. Douze autres ménages, dont les chefs étaient travailleurs, producteurs et consommateurs, vinrent donc s'établir ici : maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, serruriers, vitriers,

qui eurent de la besogne pour longtemps ; ne devaient-ils pas se construire leurs maisons après avoir bâti celles des autres? n'amenaient-ils pas des ouvriers avec eux? Pendant la seconde année de mon administration, soixante et dix maisons s'élevèrent dans la commune. Une production en exigeait une autre. En peuplant le bourg, j'y créais des nécessités nouvelles, inconnues jusqu'alors à ces pauvres gens. Le besoin engendrait l'industrie, l'industrie le commerce, le commerce un gain, le gain un bien-être, et le bien-être des idées utiles. Ces différents ouvriers voulurent du pain tout cuit, nous eûmes un boulanger. Mais le sarrasin ne pouvait plus être la nourriture de cette population tirée de sa dégradante inertie et devenue essentiellement active ; je l'avais trouvée mangeant du blé noir, je désirais la faire passer d'abord au régime du seigle ou du méteil, puis voir un jour aux plus pauvres gens un morceau de pain blanc. Pour moi, les progrès intellectuels étaient tout entiers dans les progrès sanitaires. Un boucher annonce dans un pays autant d'intelligence que de richesses. Qui travaille mange, et qui mange pense. En prévoyant le jour où la production du froment serait nécessaire, j'avais soigneusement examiné la qualité des terres ; j'étais sûr de lancer le bourg dans une grande prospérité agricole, et de doubler sa population dès qu'elle se serait mise au travail. Le moment était venu. M. Gravier, de Grenoble, possédait dans la commune des terres dont il ne tirait aucun revenu, mais qui pouvaient être converties en terres à blé. Il est, comme vous le savez, chef de division à la préfecture. Autant par attachement pour son pays que vaincu par mes importunités, il s'était déjà prêté fort complaisamment à mes exigences ; je réussis à lui faire comprendre qu'il avait à son insu travaillé pour lui-même. Après plusieurs jours de sollicitations, de conférences, de devis débattus ; après avoir engagé ma fortune pour le garantir contre les risques d'une entreprise de laquelle sa femme, cervelle étroite, essayait de l'épouvanter, il consentit à bâtir ici quatre fermes de cent arpents chacune, et promit d'avancer les sommes nécessaires aux défrichements, à l'achat des semences, des instruments aratoires, des bestiaux, et à la confection des chemins d'exploitation. De mon côté, je construisis deux fermes, autant pour mettre en culture mes terres vaines et vagues que pour enseigner par l'exemple les utiles

méthodes de l'agriculture moderne. En six semaines, le bourg s'accrut de trois cents habitants. Six fermes où devaient se loger plusieurs ménages, des défrichements énormes à opérer, des labours à faire appelaient des ouvriers. Les charrons, les terrassiers, les compagnons, les manouvriers affluaient. Le chemin de Grenoble était couvert de charrettes, d'allants et de venants. Ce fut un mouvement général dans le pays. La circulation de l'argent faisait naître chez tout le monde le désir d'en gagner, l'apathie avait cessé, le bourg s'était réveillé. Je finis en deux mots l'histoire de M. Gravier, l'un des bienfaiteurs de ce canton. Malgré la défiance assez naturelle à un citadin de province, à un homme de bureau, il a, sur la foi de mes promesses, avancé plus de quarante mille francs sans savoir s'il les recouvrerait. Chacune de ses fermes est louée aujourd'hui mille francs; ses fermiers ont si bien fait leurs affaires que chacun d'eux possède au moins cent arpents de terre, trois cents moutons, vingt vaches, dix bœufs, cinq chevaux, et emploie plus de vingt personnes. Je reprends. Dans le cours de la quatrième année, nos fermes furent achevées. Nous eûmes une récolte en blé qui parut miraculeuse aux gens du pays, abondante comme elle devait l'être dans un terrain vierge. J'ai bien souvent tremblé pour mon œuvre pendant cette année! La pluie ou la sécheresse pouvaient ruiner mon ouvrage en amoindrissant la confiance que j'inspirais déjà. La culture du blé nécessita le moulin que vous avez vu, et qui me rapporte environ cinq cents francs par an. Aussi les paysans disent-ils, dans leur langage, que *j'ai la chance*, et croient-ils en moi comme en leurs reliques. Ces constructions nouvelles, les fermes, le moulin, les plantations, les chemins ont donné de l'ouvrage à tous les gens de métiers que j'avais attirés ici. Quoique nos bâtiments représentent bien les soixante mille francs que nous avons jetés dans le pays, cet argent nous fut amplement rendu par les revenus que créent les consommateurs. Mes efforts ne cessaient d'animer cette naissante industrie. Par mon avis, un jardinier pépiniériste vint s'établir dans le bourg, où je prêchais aux plus pauvres de cultiver les arbres fruitiers afin de pouvoir un jour conquérir à Grenoble le monopole de la vente des fruits. « Vous y portez des fromages, leur disais-je, pourquoi ne pas y porter des volailles, des œufs, des légumes, du gibier, du foin, de la paille, etc.? »

Chacun de mes conseils était la source d'une fortune, ce fut à qui les suivrait. Il se forma donc une multitude de petits établissements dont les progrès, lents d'abord, ont été de jour en jour plus rapides. Tous les lundis, il part maintenant du bourg pour Grenoble plus de soixante charrettes pleines de nos divers produits, et il se récolte plus de sarrasin pour nourrir les volailles qu'il ne s'en semait autrefois pour nourrir les hommes. Devenu trop considérable, le commerce des bois s'est subdivisé. Dès la quatrième année de notre ère industrielle, nous avons eu des marchands de bois de chauffage, de bois carrés, de planches, d'écorces, puis des charbonniers. Enfin il s'est établi quatre nouvelles scieries de planches et de madriers. En acquérant quelques idées commerciales, l'ancien maire a éprouvé le besoin de savoir lire et écrire. Il a comparé le prix des bois dans les diverses localités, il a remarqué de telles différences à l'avantage de son exploitation, qu'il s'est procuré de place en place de nouvelles pratiques, et il fournit aujourd'hui le tiers du département. Nos transports ont si subitement augmenté, que nous occupons trois charrons, deux bourreliers, et chacun d'eux n'a pas moins de trois garçons. Enfin, nous consommons tant de fer, qu'un taillandier s'est transporté dans le bourg et s'en est très-bien trouvé. Le désir du gain développe une ambition qui dès lors a poussé mes industriels à réagir du bourg sur le canton et du canton sur le département, afin d'augmenter leurs profits en augmentant leur vente. Je n'eus qu'un mot à dire pour leur indiquer des débouchés nouveaux, leur bon sens faisait le reste. Quatre années avaient suffi pour changer la face de ce bourg. Quand j'y étais passé, je n'y avais pas entendu le moindre cri; mais, au commencement de la cinquième année, tout y était vivant et animé. Les chants joyeux, le bruit des ateliers et les cris sourds ou aigus des outils retentissaient agréablement à mes oreilles. Je voyais aller et venir une active population agglomérée dans un bourg nouveau, propre, assaini, bien planté d'arbres. Chaque habitant avait la conscience de son bien-être, et toutes les figures respiraient le contentement que donne une vie utilement occupée.

— Ces cinq années forment à mes yeux le premier âge de la vie prospère de notre bourg, reprit le médecin après une pause. Pendant ce temps, j'avais tout défriché, tout mis en germe dans les

têtes et dans les terres. Le mouvement progressif de la population et des industries ne pouvait plus s'arrêter désormais. Un second âge se préparait. Bientôt, ce petit monde désira se mieux habiller. Il nous vint un mercier, avec lui le cordonnier, le tailleur et le chapelier. Ce commencement de luxe nous valut un boucher, un épicier; puis une sage-femme, qui me devenait bien nécessaire, je perdais un temps considérable aux accouchements. Les *défrichis* donnèrent d'excellentes récoltes. Puis la qualité supérieure de nos produits agricoles fut maintenue par les engrais et par les fumiers dus à l'accroissement de la population. Mon entreprise put alors se développer dans toutes ses conséquences. Après avoir assaini les maisons et graduellement amené les habitants à se mieux nourrir, à se mieux vêtir, je voulus que les animaux se ressentissent de ce commencement de civilisation. Des soins accordés aux bestiaux dépend la beauté des races et des individus, partant celle des produits : je prêchai donc l'assainissement des étables. Par la comparaison du profit que rend une bête bien logée, bien pansée, avec le maigre rapport d'un bétail mal soigné, je fis insensiblement changer le régime des bestiaux de la commune : pas une bête ne souffrit. Les vaches et les bœufs furent pansés comme ils le sont en Suisse et en Auvergne. Les bergeries, les écuries, les vacheries, les laiteries, les granges se rebâtirent sur le modèle de mes constructions et de celles de M. Gravier, qui sont vastes, bien aérées, par conséquent salubres. Nos fermiers étaient mes apôtres, ils convertissaient promptement les incrédules en leur démontrant la bonté de mes préceptes par de prompts résultats. Quant aux gens qui manquaient d'argent, je leur en prêtais, en favorisant surtout les pauvres industrieux; ils servaient d'exemple. D'après mes conseils, les bêtes défectueuses, malingres ou médiocres furent promptement vendues et remplacées par de beaux sujets. Ainsi nos produits, en un temps donné, l'emportèrent dans les marchés sur ceux des autres communes. Nous eûmes de magnifiques troupeaux, et partant de bons cuirs. Ce progrès était d'une haute importance. Voici comment. Rien n'est futile en économie rurale. Autrefois, nos écorces se vendaient à vil prix, et nos cuirs n'avaient pas une grande valeur; mais nos écorces et nos cuirs une fois bonifiés, la rivière nous permit de construire des moulins à tan, il nous vint

des tanneurs, dont le commerce s'accrut rapidement. Le vin, jadis inconnu dans le bourg, où l'on ne buvait que des piquettes, y devint naturellement un besoin : des cabarets sont établis. Puis le plus ancien des cabarets s'est agrandi, s'est changé en auberge et fournit des mulets aux voyageurs qui commencent à prendre notre chemin pour aller à la Grande-Chartreuse. Depuis deux ans, nous avons un mouvement commercial assez important pour faire vivre deux aubergistes. Au commencement du second âge de notre prospérité, le juge de paix mourut. Fort heureusement pour nous, son successeur fut un ancien notaire de Grenoble ruiné par une fausse spéculation, mais auquel il restait encore assez d'argent pour être riche au village. M. Gravier sut le déterminer à venir ici; il a bâti une jolie maison, il a secondé mes efforts en y joignant les siens; il a construit une ferme et défriché des bruyères, il possède aujourd'hui trois chalets dans la montagne. Sa famille est nombreuse. Il a renvoyé l'ancien greffier, l'ancien huissier, et les a remplacés par des hommes beaucoup plus instruits et surtout plus industrieux que leurs prédécesseurs. Ces deux nouveaux ménages ont créé une distillerie de pommes de terre et un lavoir de laines, deux établissements fort utiles que les chefs de ces deux familles conduisent tout en exerçant leurs professions. Après avoir constitué des revenus à la commune, je les employai sans opposition à bâtir une mairie, dans laquelle je mis une école gratuite et le logement d'un instituteur primaire. J'ai choisi pour remplir cette importante fonction un pauvre prêtre assermenté rejeté par tout le département, et qui a trouvé parmi nous un asile pour ses vieux jours. La maîtresse d'école est une digne femme ruinée qui ne savait où donner de la tête, et à laquelle nous avons arrangé une petite fortune; elle vient de fonder un pensionnat de jeunes personnes où les riches fermiers des environs commencent à envoyer leurs filles. Monsieur, si j'ai eu le droit de vous raconter jusqu'ici l'histoire de ce petit coin de terre en mon nom, il est un moment où M. Janvier, le nouveau curé, vrai Fénelon réduit aux proportions d'une cure, a été pour moitié dans cette œuvre de régénération : il a su donner aux mœurs du bourg un esprit doux et fraternel qui semble faire de la population une seule famille. M. Dufau, le juge de paix, quoique venu plus tard, mérite également la reconnaissance des

habitants. Pour vous résumer notre situation par des chiffres plus significatifs que mes discours, la commune possède aujourd'hui deux cents arpents de bois et cent soixante arpents de prairies. Sans recourir à des centimes additionnels, elle donne cent écus de traitement supplémentaire au curé, deux cents francs au garde champêtre, autant au maître et à la maîtresse d'école; elle a cinq cents francs pour ses chemins, autant pour les réparations de la mairie, du presbytère, de l'église, et pour quelques autres frais. Dans quinze ans d'ici, elle aura pour cent mille francs de bois à abattre, et pourra payer ses contributions sans qu'il en coûte un denier aux habitants; elle sera certes l'une des plus riches communes de France. Mais, monsieur, je vous ennuie peut-être? dit Benassis à Genestas en surprenant son auditeur dans une attitude si pensive qu'elle devait être prise pour celle d'un homme inattentif.

— Oh! non, répondit le commandant.

— Monsieur, reprit le médecin, le commerce, l'industrie, l'agriculture et notre consommation n'étaient que locales. A un certain degré, notre prospérité se fût arrêtée. Je demandai bien un bureau de poste, un débit de tabac, de poudre et de cartes; je forçai bien, par les agréments du séjour et de notre nouvelle société, le percepteur des contributions à quitter la commune de laquelle il avait jusqu'alors préféré l'habitation à celle du chef-lieu de canton; j'appelai bien, en temps et lieu, chaque production quand j'avais éveillé le besoin; je fis bien venir des ménages et des gens industrieux, je leur donnai bien à tous le sentiment de la propriété: ainsi, à mesure qu'ils avaient de l'argent, les terres se défrichaient; la petite culture, les petits propriétaires envahissaient et mettaient graduellement en valeur la montagne. Les malheureux que j'avais trouvés ici portant à pied quelques fromages à Grenoble y allaient bien en charrette, menant des fruits, des œufs, des poulets, des dindons. Tous avaient insensiblement grandi. Le plus mal partagé était celui qui n'avait que son jardin, ses légumes, ses fruits, ses primeurs à cultiver. Enfin, signe de prospérité, personne ne cuisait plus son pain, afin de ne point perdre de temps, et les enfants gardaient les troupeaux. Mais, monsieur, il fallait faire durer ce foyer industriel en y jetant sans cesse des aliments nouveaux. Le bourg n'avait pas encore une renaissante industrie

qui pût entretenir cette production commerciale et nécessiter de grandes transactions, un entrepôt, un marché. Il ne suffit pas à un pays de ne rien perdre sur la masse d'argent qu'il possède et qui forme son capital; vous n'augmenterez point son bien-être en faisant passer avec plus ou moins d'habileté, par le jeu de la production et de la consommation, cette somme dans le plus grand nombre possible de mains. Là n'est pas le problème. Quand un pays est en plein rapport, et que ses produits sont en équilibre avec sa consommation, il faut, pour créer de nouvelles fortunes et accroître la richesse publique, faire à l'extérieur des échanges qui puissent amener un constant actif dans sa balance commerciale. Cette pensée a toujours déterminé les États sans base territoriale, comme Tyr, Carthage, Venise, la Hollande et l'Angleterre, à s'emparer du commerce de transport. Je cherchai pour notre petite sphère une pensée analogue, afin d'y créer un troisième âge commercial. Notre prospérité, sensible à peine aux yeux d'un passant, car notre chef-lieu de canton ressemble à tous les autres, fut étonnante pour moi seul. Les habitants, agglomérés insensiblement, n'ont pu juger de l'ensemble en participant au mouvement. Au bout de sept ans, je rencontrai deux étrangers, les vrais bienfaiteurs de ce bourg, qu'ils métamorphoseront peut-être en une ville. L'un est un Tyrolien d'une adresse incroyable, et qui confectionne les souliers pour les gens de la campagne, les bottes pour les élégants de Grenoble, comme aucun ouvrier de Paris ne les fabriquerait. Pauvre musicien ambulant, un de ces Allemands industrieux qui font et l'œuvre et l'outil, la musique et l'instrument, il s'arrêta dans le bourg en venant de l'Italie, qu'il avait traversée en chantant et travaillant. Il demanda si quelqu'un n'avait pas besoin de souliers, on l'envoya chez moi, je lui commandai deux paires de bottes dont les formes furent façonnées par lui. Surpris de l'adresse de cet étranger, je le questionnai, je le trouvai précis dans ses réponses; ses manières, sa figure, tout me confirma dans la bonne opinion que j'avais prise de lui; je lui proposai de se fixer dans le bourg en lui promettant de favoriser son industrie de tous mes moyens, et je mis en effet à sa disposition une assez forte somme d'argent. Il accepta. J'avais mes idées. Nos cuirs s'étaient améliorés, nous pouvions dans un certain temps les consommer nous-mêmes en fabriquant des chaus-

sures à des prix modérés. J'allais recommencer sur une plus grande échelle l'affaire des paniers. Le hasard m'offrait un homme éminemment habile et industrieux que je devais embaucher pour donner au bourg un commerce productif et stable. La chaussure est une de ces consommations qui ne s'arrêtent jamais, une fabrication dont le moindre avantage est promptement apprécié par le consommateur. J'ai eu le bonheur de ne pas me tromper, monsieur. Aujourd'hui, nous avons cinq tanneries, elles emploient tous les cuirs du département, elles en vont chercher quelquefois jusqu'en Provence, et chacune possède son moulin à tan. Eh bien, monsieur, ces tanneries ne suffisent pas à fournir le cuir nécessaire au Tyrolien, qui n'a pas moins de quarante ouvriers!... L'autre homme, dont l'aventure n'est pas moins curieuse, mais qui serait peut-être pour vous fastidieuse à entendre, est un simple paysan qui a trouvé les moyens de fabriquer à meilleur marché que partout ailleurs les chapeaux à grands bords en usage dans le pays; il les exporte dans tous les départements voisins, jusqu'en Suisse et en Savoie. Ces deux industries, sources intarissables de prospérité, si le canton peut maintenir la qualité des produits et leur bas prix, m'ont suggéré l'idée de fonder ici trois foires par an; le préfet, étonné des progrès industriels de ce canton, m'a secondé pour obtenir l'ordonnance royale qui les a instituées. L'année dernière, nos trois foires ont eu lieu; elles sont déjà connues jusque dans la Savoie sous le nom de la foire aux souliers et aux chapeaux. En apprenant ces changements, le principal clerc d'un notaire de Grenoble, jeune homme pauvre, mais instruit, grand travailleur, et auquel mademoiselle Gravier est promise, est allé solliciter à Paris l'établissement d'un office de notaire; sa demande lui fut accordée. Sa charge ne lui coûtant rien, il a pu se faire bâtir une maison en face de celle du juge de paix, sur la place du nouveau bourg. Nous avons maintenant un marché par semaine, il s'y conclut des affaires assez considérables en bestiaux et en blé. L'année prochaine, il nous viendra sans doute un pharmacien, puis un horloger, un marchand de meubles et un libraire, enfin les superfluités nécessaires à la vie. Peut-être finirons-nous par prendre tournure de petite ville et par avoir des maisons bourgeoises. L'instruction a tellement gagné, que je n'ai pas rencontré dans le conseil muni-

cipal la plus légère opposition quand j'ai proposé de réparer, d'orner l'église, de bâtir un presbytère, de tracer un beau champ de foire, d'y planter des arbres, et de déterminer un alignement pour obtenir plus tard des rues saines, aérées et bien percées. Voilà, monsieur, comment nous sommes arrivés à avoir dix-neuf cents feux au lieu de cent trente-sept, trois mille bêtes à cornes au lieu de huit cents, et, au lieu de sept cents âmes, deux mille personnes dans le bourg, trois mille en comptant les habitants de la vallée. Il existe dans la commune douze maisons riches, cent familles aisées, deux cents qui prospèrent. Le reste travaille. Tout le monde sait lire et écrire. Enfin nous avons dix-sept abonnements à différents journaux. Vous rencontrerez bien encore des malheureux dans notre canton, j'en vois certes beaucoup trop; mais personne n'y mendie, il s'y trouve de l'ouvrage pour tout le monde. Je lasse maintenant deux chevaux par jour à courir pour soigner les malades; je puis me promener sans danger à toute heure dans un rayon de cinq lieues, et qui voudrait me tirer un coup de fusil ne resterait pas dix minutes en vie. L'affection tacite des habitants est tout ce que j'ai personnellement gagné à ces changements, outre le plaisir de m'entendre dire par tout le monde d'un air joyeux, quand je passe : « Bonjour, monsieur Benassis! » Vous comprenez bien que la fortune involontairement acquise dans mes fermes modèles est, entre mes mains, un moyen et non un résultat.

— Si dans toutes les localités chacun vous imitait, monsieur, la France serait grande et pourrait se moquer de l'Europe! s'écria Genestas exalté.

— Mais il y a une demi-heure que je vous tiens là, dit Benassis; il est presque nuit, allons nous mettre à table.

Du côté du jardin, la maison du médecin présente une façade de cinq fenêtres à chaque étage. Elle est composée d'un rez-de-chaussée surmonté d'un premier étage, et couverte d'un toit en tuiles percé de mansardes saillantes. Les volets peints en vert tranchent sur le ton grisâtre de la muraille, où pour ornement une vigne règne entre les deux étages, d'un bout à l'autre, en forme de frise. Au bas, le long du mur, quelques rosiers du Bengale végètent tristement, à demi noyés par l'eau du toit, qui n'a pas de gouttières. En entrant par le grand palier qui forme antichambre, il se trouve à

droite un salon à quatre fenêtres donnant les unes sur la cour, les autres sur le jardin. Ce salon, sans doute l'objet de bien des économies et de bien des espérances pour le pauvre défunt, est planchéié, boisé par en bas, et garni de tapisseries de l'avant-dernier siècle. Les grands et larges fauteuils couverts en lampas à fleurs, les vieilles girandoles dorées qui ornent la cheminée et les rideaux à gros glands annonçaient l'opulence dont avait joui le curé. Benassis avait complété cet ameublement, qui ne manquait pas de caractère, par deux consoles de bois à guirlandes sculptées, placées en face l'une de l'autre dans l'entre-deux des fenêtres, et par un cartel d'écaille incrustée de cuivre qui décorait la cheminée. Le médecin habitait rarement cette pièce, qui exhalait l'odeur humide des salles toujours fermées. On y respirait encore le défunt curé, la senteur particulière de son tabac semblait même sortir du coin de la cheminée où il avait l'habitude de s'asseoir. Les deux grandes bergères étaient symétriquement posées de chaque côté du foyer, où il n'y avait pas eu de feu depuis le séjour de M. Gravier, mais où brillaient alors les flammes claires du sapin.

— Il fait encore froid le soir, dit Benassis, le feu se voit avec plaisir.

Genestas, devenu pensif, commençait à s'expliquer l'insouciance du médecin pour les choses ordinaires de la vie.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez une âme vraiment citoyenne, et je m'étonne qu'après avoir accompli tant de choses, vous n'ayez pas tenté d'éclairer le gouvernement.

Benassis se mit à rire, mais doucement et d'un air triste.

— Écrire quelque mémoire sur les moyens de civiliser la France, n'est-ce pas? Avant vous, M. Gravier me l'avait dit, monsieur. Hélas! on n'éclaire pas un gouvernement, et, de tous les gouvernements, le moins susceptible d'être éclairé, c'est celui qui croit répandre des lumières. Sans doute, ce que nous avons fait pour ce canton, tous les maires devraient le faire pour le leur, le magistrat municipal pour sa ville, le sous-préfet pour l'arrondissement, le préfet pour le département, le ministre pour la France, chacun dans la sphère d'intérêt où il agit. Là où j'ai persuadé de construire un chemin de deux lieues, l'un achèverait une route, l'autre un canal; là où j'ai encouragé la fabrication des chapeaux de paysan, le

ministre soustrairait la France au joug industriel de l'étranger en encourageant quelques manufactures d'horlogerie, en aidant à perfectionner nos fers, nos aciers, nos limes ou nos creusets, à cultiver la soie ou le pastel. En fait de commerce, encouragement ne signifie pas protection. La vraie politique d'un pays doit tendre à l'affranchir de tout tribut envers l'étranger, mais sans le secours honteux des douanes et des prohibitions. L'industrie ne peut être sauvée que par elle-même, la concurrence est sa vie. Protégée, elle s'endort; elle meurt par le monopole comme sous le tarif. Le pays qui rendra tous les autres ses tributaires sera celui qui proclamera la liberté commerciale, il se sentira la puissance manufacturière de tenir ses produits à des prix inférieurs à ceux de ses concurrents. La France peut atteindre à ce but beaucoup mieux que l'Angleterre, car elle seule possède un territoire assez étendu pour maintenir les productions agricoles à des prix qui maintiennent l'abaissement du salaire industriel : là devrait tendre l'administration en France, car là est toute la question moderne. Mon cher monsieur, cette étude n'a pas été le but de ma vie, la tâche que je me suis tardivement donnée est accidentelle. Puis de telles choses sont trop simples pour qu'on en compose une science, elles n'ont rien d'éclatant ni de théorique, elles ont le malheur d'être tout bonnement utiles. Enfin l'on ne va pas vite en besogne. Pour obtenir un succès en ce genre, il faut trouver tous les matins en soi la même dose du courage le plus rare et en apparence le plus aisé, le courage du professeur répétant sans cesse les mêmes choses, courage peu récompensé. Si nous saluons avec respect l'homme qui, comme vous, a versé son sang sur un champ de bataille, nous nous moquons de celui qui use lentement le feu de sa vie à dire les mêmes paroles à des enfants du même âge. Le bien obscurément fait ne tente personne. Nous manquons essentiellement de la vertu civique avec laquelle les grands hommes des anciens jours rendaient service à la patrie, en se mettant au dernier rang quand ils ne commandaient pas. La maladie de notre temps est la supériorité. Il y a plus de saints que de niches. Voici pourquoi. Avec la monarchie, nous avons perdu *l'honneur*, avec la religion de nos pères *la vertu chrétienne*, avec nos infructueux essais de gouvernement *le patriotisme*. Ces principes n'existent plus que partiellement,

au lieu d'animer les masses, car les idées ne périssent jamais. Maintenant, pour étayer la société, nous n'avons d'autre soutien que *l'égoïsme*. Les individus croient en eux. L'avenir, c'est l'homme social; nous ne voyons plus rien au delà. Le grand homme qui nous sauvera du naufrage vers lequel nous courons se servira sans doute de l'individualisme pour refaire la nation; mais, en attendant cette régénération, nous sommes dans le siècle des intérêts matériels et du positif. Ce dernier mot est celui de tout le monde. Nous sommes tous chiffrés, non d'après ce que nous valons, mais d'après ce que nous pesons. S'il est en veste, l'homme d'énergie obtient à peine un regard. Ce sentiment a passé dans le gouvernement. Le ministre envoie une chétive médaille au marin qui sauve au péril de ses jours une douzaine d'hommes, il donne la croix d'honneur au député qui lui vend sa voix. Malheur au pays ainsi constitué! Les nations, de même que les individus, ne doivent leur énergie qu'à de grands sentiments. Les sentiments d'un peuple sont ses croyances. Au lieu d'avoir des croyances, nous avons des intérêts. Si chacun ne pense qu'à soi et n'a de foi qu'en lui-même, comment voulez-vous rencontrer beaucoup de courage civil, quand la condition de cette vertu consiste dans le renoncement à soi-même? Le courage civil et le courage militaire procèdent du même principe. Vous êtes appelés à donner votre vie d'un seul coup, la nôtre s'en va goutte à goutte. De chaque côté, mêmes combats sous d'autres formes. Il ne suffit pas d'être homme de bien pour civiliser le plus humble coin de terre, il faut encore être instruit; puis l'instruction, la probité, le patriotisme ne sont rien sans la volonté ferme avec laquelle un homme doit se détacher de tout intérêt personnel pour se vouer à une pensée sociale. Certes, la France renferme plus d'un homme instruit, plus d'un patriote par commune; mais je suis certain qu'il n'existe pas dans chaque canton un homme qui, à ces précieuses qualités, joigne le vouloir continu, la pertinacité du maréchal battant son fer. L'homme qui détruit et l'homme qui construit sont deux phénomènes de volonté : l'un prépare, l'autre achève l'œuvre; le premier apparaît comme le génie du mal, et le second semble être le génie du bien ; à l'un la gloire, à l'autre l'oubli. Le mal possède une voix éclatante qui réveille les âmes vulgaires et les remplit d'admiration, tandis que le bien est longtemps muet. L'amour-

propre humain a bientôt choisi le rôle le plus brillant. Une œuvre de paix, accomplie sans arrière-pensée individuelle, ne sera donc jamais qu'un accident, jusqu'à ce que l'éducation ait changé les mœurs de la France. Quand ces mœurs seront changées, quand nous serons tous de grands citoyens, ne deviendrons-nous pas, malgré les aises d'une vie triviale, le peuple le plus ennuyeux, le plus ennuyé, le moins artiste, le plus malheureux qu'il y aura sur la terre? Ces grandes questions, il ne m'appartient pas de les décider, je ne suis pas à la tête du pays. A part ces considérations, d'autres difficultés s'opposent encore à ce que l'administration ait des principes exacts. En fait de civilisation, monsieur, rien n'est absolu. Les idées qui conviennent à une contrée sont mortelles dans une autre, et il en est des intelligences comme des terrains. Si nous avons tant de mauvais administrateurs, c'est que l'administration, comme le goût, procède d'un sentiment très-élevé, très-pur. En ceci le génie vient d'une tendance de l'âme et non d'une science. Personne ne peut apprécier ni les actes ni les pensées d'un administrateur, ses véritables juges sont loin de lui, les résultats plus éloignés encore. Chacun peut donc se dire sans péril administrateur. En France, l'espèce de séduction qu'exerce l'esprit nous inspire une grande estime pour les gens à idées; mais les idées sont peu de chose là où il ne faut qu'une volonté. Enfin, l'administration ne consiste pas à imposer aux masses des idées ou des méthodes plus ou moins justes, mais à imprimer aux idées mauvaises ou bonnes de ces masses une direction utile qui les fasse concorder avec le bien général. Si les préjugés et les routines d'une contrée aboutissent à une mauvaise voie, les habitants abandonnent d'eux-mêmes leurs erreurs. Toute erreur en économie rurale, politique ou domestique, ne constitue-t-elle pas des pertes que l'intérêt rectifie à la longue? Ici, j'ai rencontré fort heureusement table rase. Par mes conseils, la terre s'y est bien cultivée; mais il n'y avait aucun errement en agriculture, et les terres y étaient bonnes : il m'a donc été facile d'introduire la culture en cinq assolements, les prairies artificielles et la pomme de terre. Mon système agronomique ne heurtait aucun préjugé. On ne s'y servait pas déjà de mauvais coutres, comme en certaines parties de la France, et la houe suffisait au peu de labours qui s'y faisaient. Le charron était intéressé à vanter mes

charrues à roues pour débiter son charronnage, j'avais en lui un compère. Mais là, comme ailleurs, j'ai toujours tâché de faire converger les intérêts des uns vers ceux des autres. Puis je suis allé des productions qui intéressaient directement ces pauvres gens à celles qui augmentaient leur bien-être. Je n'ai rien amené du dehors au dedans, j'ai seulement secondé les exportations qui devaient les enrichir, et dont les bénéfices se comprenaient directement. Ces gens-là étaient mes apôtres par leurs œuvres et sans s'en douter. Autre considération! Nous ne sommes ici qu'à cinq lieues de Grenoble, et près d'une grande ville se trouvent bien des débouchés pour les productions. Toutes les communes ne sont pas à la porte des grandes villes. En chaque affaire de ce genre, il faut consulter l'esprit du pays, sa situation, ses ressources, étudier le terrain, les hommes et les choses, et ne pas vouloir planter des vignes en Normandie. Ainsi donc, rien n'est plus variable que l'administration, elle a peu de principes généraux. La loi est uniforme, les mœurs, les terres, les intelligences ne le sont pas; or, l'administration est l'art d'appliquer les lois sans blesser les intérêts, tout y est donc local. De l'autre côté de la montagne au pied de laquelle gît notre village abandonné, il est impossible de labourer avec des charrues à roues, les terres n'ont pas assez de fond; eh bien, si le maire de cette commune voulait imiter notre allure, il ruinerait ses administrés, je lui ai conseillé de faire des vignobles; et, l'année dernière, ce petit pays a eu des récoltes excellentes, il échange son vin contre notre blé. Enfin, j'avais quelque crédit sur les gens que je prêchais, nous étions sans cesse en rapport. Je guérissais mes paysans de leurs maladies, si faciles à guérir; il ne s'agit jamais en effet que de leur rendre des forces par une nourriture substantielle. Soit économie, soit misère, les gens de la campagne se nourrissent si mal, que leurs maladies ne viennent que de leur indigence, et généralement ils se portent assez bien. Quand je me décidai religieusement à cette vie d'obscure résignation, j'ai longtemps hésité à me faire curé, médecin de campagne ou juge de paix. Ce n'est pas sans raison, mon cher monsieur, que l'on assemble proverbialement les trois robes noires, le prêtre, l'homme de loi, le médecin : l'un panse les plaies de l'âme, l'autre celles de la bourse, le dernier celles du corps; ils représentent la société dans

ses trois principaux termes d'existence : la conscience, le domaine, la santé. Jadis, le premier, puis le second, furent tout l'État. Ceux qui nous ont précédés sur la terre pensaient, avec raison peut-être, que le prêtre, disposant des idées, devait être tout le gouvernement : il fut alors roi, pontife et juge ; mais alors tout était croyance et conscience. Aujourd'hui, tout est changé ; prenons notre époque telle qu'elle est. Eh bien, je crois que le progrès de la civilisation et le bien-être des masses dépendent de ces trois hommes, ils sont les trois pouvoirs qui font immédiatement sentir au peuple l'action des faits, des intérêts et des principes, les trois grands résultats produits chez une nation par les événements, par les propriétés et par les idées. Le temps marche et amène les changements, les propriétés augmentent ou diminuent, il faut tout régulariser suivant ces diverses mutations : de là des principes d'ordre. Pour civiliser, pour créer des productions, il faut faire comprendre aux masses en quoi l'intérêt particulier s'accorde avec les intérêts nationaux, qui se résolvent par les faits, les intérêts et les principes. Ces trois professions, en touchant nécessairement à ces résultats humains, m'ont donc semblé devoir être aujourd'hui les plus grands leviers de la civilisation ; ils peuvent seuls offrir constamment à un homme de bien les moyens efficaces d'améliorer le sort des classes pauvres, avec lesquelles ils ont des rapports perpétuels. Mais le paysan écoute plus volontiers l'homme qui lui prescrit une ordonnance pour lui sauver le corps, que le prêtre qui discourt sur le salut de l'âme : l'un peut lui parler de la terre qu'il cultive, l'autre est obligé de l'entretenir du ciel, dont il se soucie aujourd'hui malheureusement fort peu ; je dis malheureusement, car le dogme de la vie à venir est non-seulement une consolation, mais encore un instrument propre à gouverner. La religion n'est-elle pas la seule puissance qui sanctionne les lois sociales? Nous avons récemment justifié Dieu. En l'absence de la religion, le gouvernement fut forcé d'inventer la Terreur pour rendre ses lois exécutoires ; mais c'était une terreur humaine, elle a passé. Eh bien, monsieur, quand un paysan est malade, cloué sur un grabat ou convalescent, il est forcé d'écouter des raisonnements suivis, et il les comprend bien quand ils lui sont clairement présentés. Cette pensée m'a fait médecin. Je calculais avec mes paysans, pour eux ; je ne leur donnais que des

conseils d'un effet certain qui les contraignaient à reconnaître la justesse de mes vues. Avec le peuple, il faut toujours être infaillible. L'infaillibilité a fait Napoléon, elle en eût fait un dieu, si l'univers ne l'avait entendu tomber à Waterloo. Si Mahomet a créé une religion après avoir conquis un tiers du globe, c'est en dérobant au monde le spectacle de sa mort. Au maire de village et au conquérant, mêmes principes : la nation et la commune sont un même troupeau. Partout la masse est la même. Enfin, je me suis montré rigoureux avec ceux que j'obligeais de ma bourse. Sans cette fermeté, tous se seraient moqués de moi. Les paysans, aussi bien que les gens du monde, finissent par mésestimer l'homme qu'ils trompent. Être dupé, n'est-ce pas avoir fait un acte de faiblesse? la force seule gouverne. Je n'ai jamais demandé un denier à personne pour mes soins, excepté à ceux qui sont visiblement riches; mais je n'ai point laissé ignorer le prix de mes peines. Je ne fais point grâce des médicaments, à moins d'indigence chez le malade. Si mes paysans ne me payent pas, ils connaissent leurs dettes; parfois, ils apaisent leur conscience en m'apportant de l'avoine pour mes chevaux, du blé quand il n'est pas cher. Mais le meunier ne m'offrît-il que des anguilles pour le prix de mes soins, je lui dirais encore qu'il est trop généreux pour si peu de chose; ma politesse porte ses fruits : à l'hiver, j'obtiendrai de lui quelques sacs de farine pour les pauvres. Tenez, monsieur, ces gens-là ont du cœur quand on ne le leur flétrit pas. Aujourd'hui, je pense plus de bien et moins de mal d'eux que par le passé.

— Vous vous êtes donné bien du mal! dit Genestas.

— Moi, point, reprit Benassis. Il ne m'en coûtait pas plus de dire quelque chose d'utile que de dire des balivernes. En passant, en causant, en riant, je leur parlais d'eux-mêmes. D'abord ces gens ne m'écoutèrent pas, j'eus beaucoup de répugnances à combattre en eux : j'étais un bourgeois, et pour eux un bourgeois est un ennemi. Cette lutte m'amusa. Entre faire le mal ou faire le bien, il n'existe d'autre différence que la paix de sa conscience ou son trouble, la peine est la même. Si les coquins voulaient se bien conduire, ils seraient millionnaires au lieu d'être pendus, voilà tout.

— Monsieur, cria Jacquette en entrant, le dîner se refroidit!

— Monsieur, dit Genestas en arrêtant le médecin par le bras, je n'ai qu'une observation à vous présenter sur ce que je viens d'entendre. Je ne connais aucune relation des guerres de Mahomet, en sorte que je ne puis juger de ses talents militaires; mais, si vous aviez vu l'empereur manœuvrant pendant la campagne de France, vous l'auriez facilement pris pour un dieu; et, s'il a été vaincu à Waterloo, c'est qu'il était plus qu'un homme, il pesait trop sur la terre, et la terre a bondi sous lui, voilà. Je suis d'ailleurs parfaitement de votre avis en toute autre chose, et, tonnerre de Dieu! la femme qui vous a pondu n'a pas perdu son temps.

— Allons, s'écria Benassis en souriant, allons nous mettre à table.

La salle à manger était entièrement boisée et peinte en gris. Le mobilier consistait alors en quelques chaises de paille, un buffet, des armoires, un poêle et la fameuse pendule du feu curé, puis des rideaux blancs aux fenêtres. La table, garnie de linge blanc, n'avait rien qui sentît le luxe. La vaisselle était en terre de pipe. La soupe se composait, suivant la mode du feu curé, du bouillon le plus substantiel que jamais cuisinière ait fait mijoter et réduire. A peine le médecin et son hôte avaient-ils mangé leur potage qu'un homme entra brusquement dans la cuisine, et fit, malgré Jacquotte, une soudaine irruption dans la salle à manger.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda le médecin.

— Il y a, monsieur, que notre bourgeoise, madame Vigneau, est devenue toute blanche, blanche que ça nous effraye tous!

— Allons, s'écria gaiement Benassis, il faut quitter la table.

Il se leva. Malgré les instances du médecin, Genestas jura militairement, en jetant sa serviette, qu'il ne resterait pas à table sans son hôte, et revint en effet se chauffer au salon en pensant aux misères qui se rencontraient inévitablement dans tous les états auxquels l'homme est ici-bas assujetti.

Benassis fut bientôt de retour, et les deux futurs amis se remirent à table.

— Taboureau est venu tout à l'heure pour vous parler, dit Jacquotte à son maître en apportant les plats qu'elle avait entretenus chauds.

— Qui donc est malade chez lui? demanda-t-il.

— Personne, monsieur; il veut vous consulter pour lui, à ce qu'il dit, et va revenir.

— C'est bien. — Ce Taboureau, reprit Benassis en s'adressant à Genestas, est pour moi tout un traité de philosophie; examinez-le bien attentivement quand il sera là, certes il vous amusera. C'était un journalier, brave homme, économe, mangeant peu, travaillant beaucoup. Aussitôt que le drôle a eu quelques écus à lui, son intelligence s'est développée; il a suivi le mouvement que j'imprimais à ce pauvre canton, en cherchant à en profiter pour s'enrichir. En huit ans, il a fait une grande fortune, grande pour ce canton-ci. Peut-être possède-t-il maintenant une quarantaine de mille francs. Mais je vous donnerais à deviner en mille par quel moyen il a pu acquérir cette somme, que vous ne le trouveriez pas. Il est usurier, si profondément usurier, et usurier par une combinaison si bien fondée sur l'intérêt de tous les habitants du canton, que je perdrais mon temps si j'entreprenais de les désabuser sur les avantages qu'ils croient retirer de leur commerce avec Taboureau. Quand ce diable d'homme a vu chacun cultivant les terres, il a couru aux environs acheter des grains pour fournir aux pauvres gens les semences qui devaient leur être nécessaires. Ici, comme partout, les paysans, et même quelques fermiers, ne possédaient pas assez d'argent pour payer leurs semences. Aux uns, maître Taboureau prêtait un sac d'orge pour lequel ils lui rendaient un sac de seigle après la moisson; aux autres, un setier de blé pour un sac de farine. Aujourd'hui, mon homme a étendu ce singulier genre de commerce dans tout le département. Si rien ne l'arrête en chemin, il gagnera peut-être un million. Eh bien, mon cher monsieur, le journalier Taboureau, brave garçon, obligeant, commode, donnait un coup de main à qui le lui demandait; mais, au prorata de ses gains, M. Taboureau est devenu processif, chicaneur, dédaigneux. Plus il s'est enrichi, plus il s'est vicié. Dès que le paysan passe de sa vie purement laborieuse à la vie aisée ou à la possession territoriale, il devient insupportable. Il existe une classe à demi vertueuse, à demi vicieuse, à demi savante, ignorante à demi, qui sera toujours le désespoir des gouvernements. Vous allez voir un peu l'esprit de cette classe dans Taboureau,

homme simple en apparence, ignare même, mais certainement profond dès qu'il s'agit de ses intérêts.

Le bruit d'un pas pesant annonça l'arrivée du prêteur de grains.

— Entrez, Taboureau! cria Benassis.

Ainsi prévenu par le médecin, le commandant examina le paysan et vit dans Taboureau un homme maigre, à demi voûté, au front bombé, très-ridé. Cette figure creuse semblait percée par de petits yeux gris tachetés de noir. L'usurier avait une bouche serrée, et son menton effilé tendait à rejoindre un nez ironiquement crochu. Ses pommettes saillantes offraient ces rayures étoilées qui dénotent la vie voyageuse et la ruse des maquignons. Enfin, ses cheveux grisonnaient déjà. Il portait une veste bleue assez propre dont les poches carrées rebondissaient sur ses hanches, et dont les basques ouvertes laissaient voir un gilet blanc à fleurs. Il resta planté sur ses jambes en s'appuyant sur un bâton à gros bout. Malgré Jacquotte, un petit chien épagneul suivit le marchand de grains et se coucha près de lui.

— Eh bien, qu'y a-t-il? lui demanda Benassis.

Taboureau regarda d'un air méfiant le personnage inconnu qui se trouvait à table avec le médecin, et dit :

— Ce n'est pas un cas de maladie, monsieur le maire; mais vous savez aussi bien panser les douleurs de la bourse que celles du corps, et je viens vous consulter pour une petite difficulté que nous avons avec un homme de Saint-Laurent.

— Pourquoi ne vas-tu pas voir M. le juge de paix ou son greffier?

— Eh! c'est que monsieur est bien plus habile, et je serais plus sûr de mon affaire si je pouvais avoir son approbation.

— Mon cher Taboureau, je donne volontiers gratis aux pauvres mes consultations médicales, mais je ne puis examiner pour rien les procès d'un homme aussi riche que tu l'es. La science coûte cher à ramasser.

Taboureau se mit à tortiller son chapeau.

— Si tu veux mon avis, comme il t'épargnera des gros sous que tu serais forcé de compter aux gens de la justice à Grenoble, tu enverras une poche de seigle à la femme Martin, celle qui élève les enfants de l'hospice.

— Dame, monsieur, je le ferai de bon cœur si cela vous paraît nécessaire. Puis-je dire mon affaire sans ennuyer monsieur? ajouta-t-il en montrant Genestas. — Pour lors, monsieur, reprit-il à un signe de tête du médecin, un homme de Saint-Laurent, y a de ça deux mois, est donc venu me trouver : « Taboureau, qu'il m'a dit, pourriez-vous me vendre cent trente-sept setiers d'orge? — Pourquoi pas? que je lui dis, c'est mon métier. Les faut-il tout de suite? — Non, qu'il me dit, au commencement du printemps, pour les mars. — Bien! » Voilà que nous disputons le prix, et, le vin bu, nous convenons qu'il me les payera sur le prix des orges au dernier marché de Grenoble, et que je les lui livrerai en mars, sauf les déchets du magasin, bien entendu. Mais, mon cher monsieur, les orges montent, montent; enfin voilà mes orges qui s'emportent comme une soupe au lait. Moi, pressé d'argent, je vends mes orges. C'était bien naturel, pas vrai, monsieur?

— Non, dit Benassis, tes orges ne t'appartenaient plus, tu n'en étais que le dépositaire. Et, si les orges avaient baissé, n'aurais-tu pas contraint ton acheteur à les prendre au prix convenu?

— Mais, monsieur, il ne m'aurait peut-être point payé, cet homme. A la guerre comme à la guerre! Le marchand doit profiter du gain quand il vient. Après tout, une marchandise n'est à vous que quand vous l'avez payée, pas vrai, monsieur l'officier? car on voit que monsieur a servi dans les armées.

— Taboureau, dit gravement Benassis, il t'arrivera malheur. Dieu punit tôt ou tard les mauvaises actions. Comment un homme aussi capable, aussi instruit que tu l'es, un homme qui fait honorablement ses affaires, peut-il donner dans ce canton des exemples d'improbité? Si tu soutiens de semblables procès, comment veux-tu que les malheureux restent honnêtes gens et ne te volent pas? Tes ouvriers te déroberont une partie du temps qu'ils te doivent, et chacun ici se démoralisera. Tu as tort. Ton orge était censée livrée. Si elle avait été emportée par l'homme de Saint-Laurent, tu ne l'aurais pas reprise chez lui : tu as donc disposé d'une chose qui ne t'appartenait plus, ton orge s'était déjà convertie en argent réalisable suivant vos conventions... Mais continue.

Genestas jeta sur le médecin un coup d'œil d'intelligence pour lui faire remarquer l'immobilité de Taboureau. Pas une fibre du

visage de l'usurier n'avait remué pendant cette semonce, son front n'avait pas rougi, ses petits yeux restaient calmes.

— Eh bien, monsieur, je suis assigné à fournir l'orge au prix de cet hiver ; mais, moi, je crois que je ne la dois point.

— Écoute, Taboureau, livre bien vite ton orge, ou ne compte plus sur l'estime de personne. Même en gagnant de semblables procès, tu passerais pour un homme sans foi ni loi, sans parole, sans honneur...

— Allez, n'ayez point peur, dites-moi que je suis un fripon, un gueux, un voleur. En affaires, ça se dit, monsieur le maire, sans offenser personne. En affaires, voyez-vous, chacun pour soi.

— Eh bien, pourquoi te mets-tu volontairement dans le cas de mériter de pareils termes?

— Mais, monsieur, si la loi est pour moi...

— Mais la loi ne sera point pour toi.

— Êtes-vous bien sûr de cela, monsieur, la, sûr, sûr? car, voyez-vous, l'affaire est importante.

— Certes, j'en suis sûr. Si je n'étais pas à table, je te ferais lire le Code. Mais, si le procès a lieu, tu le perdras, et tu ne remettras jamais les pieds chez moi, je ne veux point recevoir des gens que je n'estime pas. Entends-tu, tu perdras ton procès.

— Ah! nenni, monsieur, je ne le perdrai point, dit Taboureau. Voyez-vous, monsieur le maire, c'est l'homme de Saint-Laurent qui me doit l'orge; c'est moi qui la lui ai achetée, et c'est lui qui me refuse de la livrer. Je voulions être bien certain que je gagnerions avant d'aller chez l'huissier m'engager dans des frais.

Genestas et le médecin se regardèrent en dissimulant la surprise que leur causait l'ingénieuse combinaison cherchée par cet homme pour savoir la vérité sur ce cas judiciaire.

— Eh bien, Taboureau, ton homme est de mauvaise foi, et il ne faut point faire de marché avec de telles gens.

— Ah! monsieur, ces gens-là entendent les affaires.

— Adieu, Taboureau.

— Votre serviteur, monsieur le maire et la compagnie.

— Eh bien, dit Benassis quand l'usurier fut parti, croyez-vous qu'à Paris cet homme-là ne serait pas bientôt millionnaire?

Le dîner fini, le médecin et son pensionnaire rentrèrent au

salon, où ils parlèrent pendant le reste de la soirée de guerre et de politique, en attendant l'heure du coucher, conversation pendant laquelle Genestas manifesta la plus violente antipathie contre les Anglais.

— Monsieur, dit le médecin, puis-je savoir qui j'ai l'honneur d'avoir pour hôte ?

— Je me nomme Pierre Bluteau, répondit Genestas, et je suis capitaine à Grenoble.

— Bien, monsieur. Voulez-vous suivre le régime de M. Gravier? Dès le matin, après le déjeuner, il se plaisait à m'accompagner dans mes courses aux environs. Il n'est pas bien certain que vous preniez plaisir aux choses dont je m'occupe, tant elles sont vulgaires. Après tout, vous n'êtes ni propriétaire ni maire de village, et vous ne verrez dans le canton rien que vous n'ayez vu ailleurs, toutes les chaumières se ressemblent; mais enfin vous prendrez l'air et vous donnerez un but à votre promenade.

— Rien ne me cause plus de plaisir que cette proposition, et je n'osais vous la faire, de peur de vous être importun.

Le commandant Genestas, auquel ce nom sera conservé malgré sa pseudonymie calculée, fut conduit par son hôte à une chambre située au premier étage au-dessus du salon.

— Bon, dit Benassis, Jacquotte vous a fait du feu. Si quelque chose vous manque, il se trouve un cordon de sonnette à votre chevet.

— Je ne crois pas qu'il puisse me manquer la moindre chose, s'écria Genestas. Voici même un tire-botte. Il faut être un vieux troupier pour connaître la valeur de ce meuble-là! — A la guerre, monsieur, il se rencontre plus d'un moment où l'on brûlerait une maison pour avoir un coquin de tire-botte... Après plusieurs marches et surtout après une affaire, il arrive des cas où le pied gonflé dans un cuir mouillé ne cède à aucun effort; aussi ai-je couché plus d'une fois avec mes bottes. Quand on est seul, le malheur est encore supportable.

Le commandant cligna des yeux pour donner à ces derniers mots une sorte de profondeur matoise; puis il se mit à regarder, non sans surprise, une chambre où tout était commode, propre et presque riche.

— Quel luxe! dit-il. Vous devez être logé à merveille?

— Venez voir, dit le médecin; je suis votre voisin, nous ne sommes séparés que par l'escalier.

Genestas fut assez étonné d'apercevoir en entrant chez le médecin une chambre nue dont les murs avaient pour tout ornement un vieux papier jaunâtre à rosaces brunes, et décoloré par places. Le lit, en fer grossièrement verni, surmonté d'une flèche de bois d'où tombaient deux rideaux de calicot gris, et au pied duquel était un méchant tapis étroit qui montrait la corde, ressemblait à un lit d'hôpital. Au chevet se trouvait une de ces tables de nuit à quatre pieds dont le devant se roule et se déroule en faisant un bruit de castagnettes. Trois chaises, deux fauteuils de paille, une commode en noyer sur laquelle étaient une cuvette et un pot à eau fort antique dont le couvercle tenait au vase par un enchâssement de plomb, complétaient cet ameublement. Le foyer de la cheminée était froid, et toutes les choses nécessaires pour se faire la barbe traînaient sur la pierre peinte du chambranle, devant un vieux miroir accroché par un bout de corde. Le carreau, proprement balayé, se trouvait en plusieurs endroits usé, cassé, creusé. Des rideaux de calicot gris bordés de franges vertes ornaient les deux fenêtres. Tout, jusqu'à la table ronde sur laquelle erraient quelques papiers, une écritoire et des plumes, tout, dans ce tableau simple, auquel l'extrême propreté maintenue par Jacquotte imprimait une sorte de correction, donnait l'idée d'une vie quasi monacale, indifférente aux choses et pleine de sentiments. Une porte ouverte laissa voir au commandant un cabinet, où le médecin se tenait sans doute fort rarement. Cette pièce était dans un état à peu près semblable à celui de la chambre. Quelques livres poudreux y gisaient épars sur des planches poudreuses, et des rayons chargés de bouteilles étiquetées faisaient deviner que la pharmacie y occupait plus de place que la science.

— Vous allez me demander pourquoi cette différence entre votre chambre et la mienne? reprit Benassis. Écoutez, j'ai toujours eu honte pour ceux qui logent leurs hôtes sous des toits, en leur donnant de ces miroirs qui défigurent à tel point, qu'en s'y regardant on peut se croire ou plus petit ou plus grand que nature, ou malade ou frappé d'apoplexie. Ne doit-on pas s'efforcer de faire

trouver à ses amis leur appartement passager le plus agréable possible? L'hospitalité me semble tout à la fois une vertu, un bonheur et un luxe; mais, sous quelque aspect que vous la considériez, sans excepter le cas où elle est une spéculation, ne faut-il pas déployer pour son hôte et pour son ami toutes les chatteries, toutes les câlineries de la vie? Chez vous donc, les beaux meubles, le chaud tapis, les draperies, la pendule, les flambeaux et la veilleuse; à vous la bougie, à vous les soins de Jacquotte, qui vous a sans doute apporté des pantoufles neuves, du lait et sa bassinoire. J'espère que vous n'aurez jamais été mieux assis que dans le moelleux fauteuil dont la découverte a été faite par le défunt curé, je ne sais où; mais il est vrai qu'en toute chose, pour rencontrer les modèles du bon, du beau, du commode, il faut avoir recours à l'Église. Enfin, j'espère que dans votre chambre tout vous plaira. Vous y trouverez de bons rasoirs, du savon excellent, et tous les petits accessoires qui rendent le chez soi chose si douce. Mais, mon cher monsieur Bluteau, quand même mon opinion sur l'hospitalité n'expliquerait pas déjà la différence qui existe entre nos appartements, vous comprendrez sans doute à merveille la nudité de ma chambre et le désordre de mon cabinet, lorsque demain vous serez témoin des allées et venues qui ont lieu chez moi. D'abord ma vie n'est pas une vie casanière, je suis toujours dehors. Si je reste au logis, à tout moment les paysans viennent m'y parler, je leur appartiens corps, âme et chambre. Puis-je me donner les soucis de l'étiquette et ceux causés par les dégâts inévitables que me feraient involontairement ces bonnes gens? Le luxe ne va qu'aux hôtels, aux châteaux, aux boudoirs et aux chambres d'amis. Enfin, je ne me tiens guère ici que pour dormir, que m'importent donc les chiffons de la richesse? D'ailleurs, vous ne savez pas combien tout ici-bas m'est indifférent!

Ils se dirent un bonsoir amical en se serrant cordialement les mains, et ils se couchèrent. Le commandant ne s'endormit pas sans faire plus d'une réflexion sur cet homme qui, d'heure en heure, grandissait dans son esprit.

II

A TRAVERS CHAMPS

L'amitié que tout cavalier porte à sa monture attira dès le matin Genestas à l'écurie, et il fut satisfait du pansement fait à son cheval par Nicolle.

— Déjà levé, commandant Bluteau? s'écria Benassis, qui vint à la rencontre de son hôte. Vous êtes vraiment militaire, vous entendez la diane partout, même au village!

— Cela va-t-il bien? lui répondit Genestas en lui tendant la main par un mouvement d'ami.

— Je ne vais jamais positivement bien, répondit Benassis d'un ton moitié triste et moitié gai.

— Monsieur a-t-il bien dormi? dit Jacquotte à Genestas.

— Parbleu! la belle, vous aviez fait le lit comme pour une mariée.

Jacquotte suivit en souriant son maître et le militaire. Après les avoir vus attablés :

— Il est bon enfant tout de même, M. l'officier, dit-elle à Nicolle.

— Je crois bien, il m'a déjà donné quarante sous!

— Nous commencerons par aller visiter deux morts, dit Benassis à son hôte en sortant de la salle à manger. Quoique les médecins veuillent rarement se trouver face à face avec leurs prétendues victimes, je vous conduirai dans deux maisons où vous pourrez faire une observation assez curieuse sur la nature humaine. Vous y verrez deux tableaux qui vous prouveront combien les montagnards diffèrent des habitants de la plaine dans l'expression de leurs sentiments. La partie de notre canton située sur les pics conserve des coutumes empreintes d'une couleur antique, et qui rappellent vaguement les scènes de la Bible. Il existe, sur la chaîne de nos montagnes, une ligne tracée par la nature, à partir de laquelle tout change d'aspect : en haut la force, en bas l'adresse; en haut des sentiments larges, en bas une perpétuelle entente des intérêts de la vie matérielle. A l'exception du val d'Ajou, dont la côte septentrionale est peuplée d'imbéciles et la méridionale de gens intelligents, deux populations qui, séparées seulement par un ruisseau,

sont dissemblables en tout point, stature, démarche, physionomie, mœurs, occupations, je n'ai vu nulle part cette différence plus sensible qu'elle ne l'est ici. Ce fait obligerait les administrateurs d'un pays à de grandes études locales relativement à l'application des lois aux masses... Mais les chevaux sont prêts, allons!

Les deux cavaliers arrivèrent en peu de temps à une habitation située dans la partie du bourg qui regardait les montagnes de la Grande-Chartreuse. A la porte de cette maison, dont la tenue était assez propre, ils aperçurent un cercueil couvert d'un drap noir, posé sur deux chaises au milieu de quatre cierges, puis sur une escabelle un plateau de cuivre où trempait un rameau de buis dans de l'eau bénite. Chaque passant entrait dans la cour, venait s'agenouiller devant le corps, disait un *Pater,* et jetait quelques gouttes d'eau bénite sur la bière. Au-dessus du drap noir s'élevaient les touffes vertes d'un jasmin planté le long de la porte, et en haut de l'imposte courait le sarment tortueux d'une vigne déjà feuillée. Une jeune fille achevait de balayer le devant de la maison, pour obéir à ce vague besoin de parure que commandent les cérémonies, et même la plus triste de toutes. Le fils aîné du mort, jeune paysan de vingt-deux ans, était debout, immobile, appuyé sur le montant de la porte. Il avait dans les yeux des pleurs qui roulaient sans tomber, ou que peut-être il allait par moments essuyer à l'écart. A l'instant où Benassis et Genestas entraient dans la cour après avoir attaché leurs chevaux à l'un des peupliers placés le long d'un petit mur à hauteur d'appui, par-dessus lequel ils avaient examiné cette scène, la veuve sortait de son étable, accompagnée d'une femme qui portait un pot plein de lait.

— Ayez du courage, ma pauvre Pelletier, disait celle-ci.

— Ah! ma chère femme, quand on est restée vingt-cinq ans avec un homme, il est bien dur de se quitter!

Et ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Payez-vous les deux sous? ajouta-t-elle après une pause en tendant la main à sa voisine.

— Ah! tiens, j'oubliais, fit l'autre femme en lui tendant sa pièce. Allons, consolez-vous, ma voisine. — Ah! voilà M. Benassis.

— Eh bien, ma pauvre mère, allez-vous mieux? demanda le médecin.

— Dame, mon cher monsieur, dit-elle en pleurant, faut bien aller tout de même. Je me dis que mon homme ne souffrira plus. Il a tant souffert ! — Mais entrez donc, messieurs. — Jacques! donne donc des chaises à ces messieurs. Allons, remue-toi. Pardi ! va, tu ne ranimeras pas ton pauvre père, quand tu resterais là pendant cent ans! Et maintenant, il te faut travailler pour deux.

— Non, non, bonne femme, laissez votre fils tranquille, nous ne nous assiérons pas. Vous avez là un garçon qui aura soin de vous, et bien capable de remplacer son père.

— Va donc t'habiller, Jacques, cria la veuve, ils vont venir le querir.

— Allons, adieu, la mère, dit Benassis.

— Messieurs, je suis votre servante.

— Vous le voyez, dit le médecin, ici la mort est prise comme un accident prévu qui n'arrête pas le cours de la vie des familles, et le deuil n'y sera même point porté. Dans les villages, personne ne veut faire cette dépense, soit misère, soit économie. Dans les campagnes, le deuil n'existe donc pas. Or, monsieur, le deuil n'est ni un usage ni une loi ; c'est bien mieux, c'est une institution qui tient à toutes les lois dont l'observation dépend d'un même principe, la morale. Eh bien, malgré nos efforts, ni moi ni M. Janvier nous n'avons pu réussir à faire comprendre à nos paysans de quelle importance sont les démonstrations publiques pour le maintien de l'ordre social. Ces braves gens, émancipés d'hier, ne sont pas aptes encore à saisir les rapports nouveaux qui doivent les attacher à ces pensées générales; ils n'en sont maintenant qu'aux idées qui engendrent l'ordre et le bien-être physique : plus tard, si quelqu'un continue mon œuvre, ils arriveront aux principes qui servent à conserver les droits publics. Il ne suffit pas en effet d'être honnête homme, il faut le paraître. La société ne vit pas seulement par des idées morales; pour subsister, elle a besoin d'actions en harmonie avec ces idées. Dans la plupart des communes rurales, sur une centaine de familles que la mort a privées de leur chef, quelques individus seulement, doués d'une sensibilité vive, garderont de cette mort un long souvenir; mais tous les autres l'auront complétement oubliée dans l'année. Cet oubli n'est-il pas une grande plaie? Une religion est le cœur d'un peuple, elle exprime

ses sentiments et les agrandit en leur donnant une fin; mais, sans un Dieu visiblement honoré, la religion n'existe pas, et partant les lois humaines n'ont aucune vigueur. Si la conscience appartient à Dieu seul, le corps tombe sous la loi sociale; or, n'est-ce pas un commencement d'athéisme que d'effacer ainsi les signes d'une douleur religieuse, de ne pas indiquer fortement aux enfants qui ne réfléchissent pas encore, et à tous les gens qui ont besoin d'exemples, la nécessité d'obéir aux lois par une résignation patente aux ordres de la Providence, qui frappe et console, qui donne et ôte les biens de ce monde? J'avoue qu'après avoir passé par des jours d'incrédulité moqueuse, j'ai compris ici la valeur des cérémonies religieuses, celle des solennités de famille, l'importance des usages et des fêtes du foyer domestique. La base des sociétés numaines sera toujours la famille. Là commence l'action du pouvoir et de la loi, là du moins doit s'apprendre l'obéissance. Vus dans toutes leurs conséquences, l'esprit de famille et le pouvoir paternel sont deux principes encore trop peu développés dans notre nouveau système législatif. La famille, la commune, le département, tout notre pays est pourtant là. Les lois devraient donc être basées sur ces trois grandes divisions. A mon avis, le mariage des époux, la naissance des enfants, la mort des pères ne sauraient être environnés de trop d'appareil. Ce qui a fait la force du catholicisme, ce qui l'a si profondément enraciné dans les mœurs, c'est précisément l'éclat avec lequel il apparaît dans les circonstances graves de la vie pour les environner de pompes si naïvement touchantes, si grandes, lorsque le prêtre se met à la hauteur de sa mission et qu'il sait accorder son office avec la sublimité de la morale chrétienne. Autrefois, je considérais la religion catholique comme un amas de préjugés et de superstitions habilement exploités desquels une civilisation intelligente devait faire justice. Ici, j'en ai reconnu la nécessité politique et l'utilité morale; ici, j'en ai compris la puissance par la valeur même du mot qui l'exprime. Religion veut dire *lien,* et certes le culte, ou autrement dit la religion exprimée, constitue la seule force qui puisse relier les espèces sociales et leur donner une forme durable. Enfin, ici, j'ai respiré le baume que la religion jette sur les plaies de la vie; sans la discuter, j'ai senti qu'elle s'accorde admirablement avec les mœurs passionnées des nations

méridionales. — Prenez le chemin qui monte, dit le médecin en s'interrompant, il faut que nous gagnions le plateau. De là, nous dominerons les deux vallées, et vous y jouirez d'un beau spectacle. Élevés à trois mille pieds environ au-dessus de la Méditerranée, nous verrons la Savoie et le Dauphiné, les montagnes du Lyonnais et le Rhône. Nous serons sur une autre commune, une commune montagnarde, où vous trouverez dans une ferme de M. Gravier le spectacle dont je vous ai parlé, cette pompe naturelle qui réalise mes idées sur les grands événements de la vie. Dans cette commune, le deuil se porte religieusement. Les pauvres quêtent pour pouvoir s'acheter leurs vêtements noirs. Dans cette circonstance, personne ne leur refuse de secours. Il se passe peu de jours sans qu'une veuve parle de sa perte, toujours en pleurant; et, dix ans après son malheur, comme le lendemain, ses sentiments sont également profonds. Là, les mœurs sont patriarcales : l'autorité du père est illimitée, sa parole est souveraine; il mange seul assis au haut bout de la table, sa femme et ses enfants le servent, ceux qui l'entourent ne lui parlent point sans employer certaines formules respectueuses, devant lui chacun se tient debout et découvert. Élevés ainsi, les hommes ont l'instinct de leur grandeur. Ces usages constituent, à mon sens, une noble éducation. Aussi, dans cette commune, sont-ils généralement justes, économes et laborieux. Chaque père de famille a coutume de partager également ses biens entre ses enfants quand l'âge lui a interdit le travail; ses enfants le nourrissent. Dans le dernier siècle, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, après avoir fait ses partages entre ses quatre enfants, venait vivre trois mois de l'année chez chacun d'eux. Quand il quitta l'aîné pour aller chez le cadet, un de ses amis lui demanda : « Eh bien, es-tu content? — Ma foi, oui, lui dit le vieillard, ils m'ont traité comme leur enfant. » Ce mot, monsieur, a paru si remarquable à un officier nommé Vauvenargues, célèbre moraliste, alors en garnison à Grenoble, qu'il en parla dans plusieurs salons de Paris, où cette belle parole fut recueillie par un écrivain nommé Chamfort. Eh bien, il se dit souvent chez nous des mots encore plus saillants que ne l'est celui-ci, mais il leur manque des historiens dignes de les entendre...

— J'ai vu des frères moraves, des lollards en Bohême et en Hongrie, dit Genestas : c'est des chrétiens qui ressemblent assez à vos

montagnards. Ces braves gens souffrent les maux de la guerre avec une patience d'ange.

— Monsieur, répondit le médecin, les mœurs simples doivent être à peu près semblables dans tous les pays. Le vrai n'a qu'une forme. A la vérité, la vie de la campagne tue beaucoup d'idées, mais elle affaiblit les vices et développe les vertus. En effet, moins il se trouve d'hommes agglomérés sur un point, moins il s'y rencontre de crimes, de délits, de mauvais sentiments. La pureté de l'air entre pour beaucoup dans l'innocence des mœurs.

Les deux cavaliers, qui montaient au pas un chemin pierreux, arrivèrent alors en haut du plateau dont avait parlé Benassis. Ce territoire tourne autour d'un pic très-élevé, mais complétement nu, qui le domine, et où il n'existe aucun principe de végétation ; la cime en est grise, fendue de toutes parts, abrupte, inabordable; le fertile terroir, contenu par des rochers, s'étend au-dessous de ce pic, et le borde inégalement dans une largeur d'une centaine d'arpents environ. Au midi, l'œil embrasse, par une immense coupure, la Maurienne française, le Dauphiné, les rochers de la Savoie et les lointaines montagnes du Lyonnais. Au moment où Genestas contemplait ce point de vue, alors largement éclairé par le soleil du printemps, des cris lamentables se firent entendre.

— Venez, lui dit Benassis, le chant est commencé. Le chant est le nom que l'on donne à cette partie des cérémonies funèbres.

Le militaire aperçut alors, sur le revers occidental du pic, les bâtiments d'une ferme considérable qui forment un carré parfait. Le portail cintré, tout en granit, a un caractère de grandeur que rehaussent encore la vétusté de cette construction, l'antiquité des arbres qui l'accompagnent et les plantes qui croissent sur ses arêtes. Le corps de logis est au fond de la cour, de chaque côté de laquelle se trouvent les granges, les bergeries, les écuries, les étables, les remises, et au milieu la grande mare où pourrissent les fumiers. Cette cour, dont l'aspect est ordinairement si animé dans les fermes riches et populeuses, était en ce moment silencieuse et morne. La porte de la basse-cour étant close, les animaux restaient dans leur enceinte, d'où leurs cris s'entendaient à peine. Les étables, les écuries, tout était soigneusement fermé. Le chemin qui menait à l'habitation avait été nettoyé. Cet ordre parfait là où régnait

habituellement le désordre, ce manque de mouvement et ce silence dans un endroit si bruyant, le calme de la montagne, l'ombre projetée par la cime du pic, tout contribuait à frapper l'âme. Quelque habitué que fût Genestas aux impressions fortes, il ne put s'empêcher de tressaillir en voyant une douzaine d'hommes et de femmes en pleurs, rangés en dehors de la porte de la grande salle, et qui tous s'écrièrent : « Le maître est mort ! » avec une effrayante unanimité d'intonation et à deux reprises différentes, pendant le temps qu'il mit à venir du portail au logement du fermier. Ce cri fini, des gémissements partirent de l'intérieur, et la voix d'une femme se fit entendre par les croisées.

— Je n'ose pas aller me mêler à cette douleur, dit Genestas à Benassis.

— Je viens toujours, répondit le médecin, visiter les familles affligées par la mort, soit pour voir s'il n'est pas arrivé quelque accident causé par la douleur, soit pour vérifier le décès ; vous pouvez m'accompagner sans scrupule ; d'ailleurs, la scène est si imposante et nous allons trouver tant de monde, que vous ne serez pas remarqué.

En suivant le médecin, Genestas vit en effet la première pièce pleine de parents. Tous deux traversèrent cette assemblée, et se placèrent près de la porte d'une chambre à coucher attenante à la grande salle qui servait de cuisine et de lieu de réunion à toute la famille, il faudrait dire la colonie, car la longueur de la table indiquait le séjour habituel d'une quarantaine de personnes. L'arrivée de Benassis interrompit les discours d'une femme de grande taille, vêtue simplement, dont les cheveux étaient épars, et qui gardait dans sa main la main du mort par un geste éloquent. Celui-ci, vêtu de ses meilleurs habillements, était étendu raide sur son lit, dont les rideaux avaient été relevés. Cette figure calme, qui respirait le ciel, et surtout les cheveux blancs produisaient un effet théâtral. De chaque côté du lit se tenaient les enfants et les plus proches parents des époux, chaque ligne gardant son côté, les parents de la femme à gauche, ceux du défunt à droite. Hommes et femmes étaient agenouillés et priaient, la plupart pleuraient. Des cierges environnaient le lit. Le curé de la paroisse et son clergé avaient leur place au milieu de la chambre, autour de la bière

ouverte. C'était un tragique spectacle, que de voir le chef de cette famille en présence d'un cercueil prêt à l'engloutir pour toujours.

— Ah ! mon cher seigneur, dit la veuve en montrant le médecin, si la science du meilleur des hommes n'a pu te sauver, il était donc écrit là-haut que tu me précéderais dans la fosse ! Oui, la voilà froide, cette main qui me pressait avec tant d'amitié ! J'ai perdu pour toujours ma chère compagnie, et notre maison a perdu son précieux chef, car tu étais vraiment notre guide. Hélas ! tous ceux qui te pleurent avec moi ont bien connu la lumière de ton cœur et toute la valeur de ta personne, mais moi seule savais combien tu étais doux et patient ! Ah ! mon époux, mon homme, faut donc te dire adieu, à toi, notre soutien, à toi, mon bon maître ! Et nous, tes enfants, car tu chérissais chacun de nous également, nous avons tous perdu notre père !

La veuve se jeta sur le corps, l'étreignit, le couvrit de larmes, l'échauffa de baisers ; et, pendant cette pause, les serviteurs crièrent :

— Le maître est mort !

— Oui, reprit la veuve, il est mort, ce cher homme bien-aimé qui nous donnait notre pain, qui plantait, récoltait pour nous, et veillait à notre bonheur en nous conduisant dans la vie avec un commandement plein de douceur ; je puis le dire maintenant à sa louange, il ne m'a jamais donné le plus léger chagrin, il était bon, fort, patient ; et, quand nous le torturions pour lui rendre sa précieuse santé : « Laissez-moi, mes enfants, tout est inutile ! » nous disait ce cher agneau de la même voix dont il nous disait quelques jours auparavant : « Tout va bien, mes amis ! » Oui, grand Dieu ! quelques jours ont suffi pour nous ôter la joie de cette maison et obscurcir notre vie en fermant les yeux au meilleur des hommes, au plus probe, au plus vénéré, à un homme qui n'avait pas son pareil pour mener la charrue, qui courait sans peur nuit et jour par nos montagnes, et qui, au retour, souriait toujours à sa femme et à ses enfants. Ah ! il était bien notre amour à tous ! Quand il s'absentait, le foyer devenait triste, nous ne mangions pas de bon appétit. Eh ! maintenant que sera-ce donc, lorsque notre ange gardien sera mis sous terre et que nous ne le verrons plus jamais ? Jamais, mes amis ! jamais, mes bons parents ! jamais, mes enfants !

Oui, mes enfants ont perdu leur bon père, nos parents ont perdu leur bon parent, mes amis ont perdu un bon ami, et, moi, j'ai perdu tout, comme la maison a perdu son maître !

Elle prit la main du mort, s'agenouilla pour y mieux coller son visage et la baisa. Les serviteurs crièrent trois fois :

— Le maître est mort !

En ce moment, le fils aîné vint près de sa mère et lui dit :

— Ma mère, voilà ceux de Saint-Laurent qui viennent, il leur faudra du vin.

— Mon fils, répondit-elle à voix basse en quittant le ton solennel et lamentable dans lequel elle exprimait ses sentiments, prenez les clefs, vous êtes le maître céans ; voyez à ce qu'ils puissent trouver ici l'accueil que leur faisait votre père, et que pour eux rien n'y paraisse changé... — Que je te voie donc encore une fois à mon aise, mon digne homme! reprit-elle. Mais, hélas! tu ne me sens plus, je ne puis plus te réchauffer ! Ah ! tout ce que je voudrais, ce serait de te consoler encore en te faisant savoir que, tant que je vivrai, tu demeureras dans le cœur que tu as réjoui, que je serai heureuse par le souvenir de mon bonheur, et que ta chère pensée subsistera dans cette chambre. Oui, elle sera toujours pleine de toi tant que Dieu m'y laissera. Entends-moi, mon cher homme ! Je jure de maintenir ta couche telle que la voici. Je n'y suis jamais entrée sans toi, qu'elle reste donc vide et froide. En te perdant, j'aurai réellement perdu tout ce qui fait la femme : maître, époux, père, ami, compagnon, homme, enfin tout !

— Le maître est mort ! crièrent les serviteurs.

Pendant le cri, qui devint général, la veuve prit des ciseaux pendus à sa ceinture et coupa ses cheveux, qu'elle mit dans la main de son mari. Il se fit un grand silence.

— Cet acte signifie qu'elle ne se remariera pas, dit Benassis Beaucoup de parents attendaient sa résolution.

— Prends, mon cher seigneur! dit-elle avec une effusion de voix et de cœur qui émut tout le monde; garde dans la tombe la foi que je t'ai jurée. Nous serons par ainsi toujours unis, et je resterai parmi tes enfants par amour pour cette lignée qui te rajeunissait l'âme. Puisses-tu m'entendre, mon homme, mon seul trésor, et apprendre que tu me feras encore vivre, toi

mort, pour obéir à tes volontés sacrées et pour honorer ta mémoire!

Benassis pressa la main de Genestas pour l'inviter à le suivre, et ils sortirent. La première salle était pleine de gens venus d'une autre commune également située dans les montagnes; tous demeuraient silencieux et recueillis, comme si la douleur et le deuil qui planaient sur cette maison les eussent déjà saisis. Lorsque Benassis et le commandant passèrent le seuil, ils entendirent ces mots dits par un des survenants au fils du défunt :

— Quand donc est-il mort?

— Ah! s'écria l'aîné, qui était un homme de vingt-cinq ans, je ne l'ai pas vu mourir! Il m'avait appelé, et je ne me trouvais pas là!

Les sanglots l'interrompirent, mais il continua :

— La veille, il m'a dit : « Garçon, tu iras au bourg payer nos impositions, les cérémonies de mon enterrement empêcheraient d'y songer, et nous serions en retard, ce qui n'est jamais arrivé. » Il paraissait mieux; moi, j'y suis allé. Pendant mon absence, il est mort sans que j'aie reçu ses derniers embrassements! A sa dernière heure, il ne m'a pas vu près de lui, comme j'y étais toujours!

— Le maître est mort! criait-on.

— Hélas! il est mort, et je n'ai reçu ni ses derniers regards ni son dernier soupir. Et comment penser aux impositions? Ne valait-il pas mieux perdre tout notre argent que de quitter le logis? Notre fortune pouvait-elle payer son dernier adieu? Non... Mon Dieu! si ton père est malade, ne le quitte pas, Jean, tu te donnerais des remords pour toute ta vie.

— Mon ami, lui dit Genestas, j'ai vu mourir des milliers d'hommes sur les champs de bataille, et la mort n'attendait pas que leurs enfants vinssent leur dire adieu; ainsi consolez-vous, vous n'êtes pas le seul.

— Un père, mon cher monsieur, répliqua-t-il en fondant en larmes, un père qui était un si bon homme!

— Cette oraison funèbre, dit Benassis en dirigeant Genestas vers les communs de la ferme, va durer jusqu'au moment où le corps sera mis dans le cercueil, et, pendant tout le temps, le discours de cette femme éplorée croîtra en violence et en images. Mais, pour

parler ainsi devant cette imposante assemblée, il faut qu'une femme en ait acquis le droit par une vie sans tache. Si la veuve avait la moindre faute à se reprocher, elle n'oserait pas dire un seul mot; autrement, ce serait se condamner elle-même, être à la fois l'accusateur et le juge. Cette coutume qui sert à juger le mort et le vivant n'est-elle pas sublime? Le deuil ne sera pris que huit jours après, en assemblée générale. Pendant cette semaine, la famille restera près des enfants et de la veuve pour les aider à arranger leurs affaires et pour les consoler. Cette assemblée exerce une grande influence sur les esprits, elle réprime les passions mauvaises par ce respect humain qui saisit les hommes quand ils sont en présence les uns des autres. Enfin, le jour de la prise du deuil, il se fait un repas solennel où tous les parents se disent adieu. Tout cela est grave, et celui qui manquerait aux devoirs qu'impose la mort d'un chef de famille n'aurait personne à son chant.

En ce moment, le médecin, se trouvant près de l'étable, en ouvrit la porte et y fit entrer le commandant pour la lui montrer.

— Voyez-vous, capitaine, toutes nos étables ont été rebâties sur ce modèle. N'est-ce pas superbe?

Genestas ne put s'empêcher d'admirer ce vaste local, où les vaches et les bœufs étaient rangés sur deux lignes, la queue tournée vers les murs latéraux et la tête vers le milieu de l'étable, dans laquelle ils entraient par une ruelle assez large pratiquée entre eux et la muraille; leurs crèches à jour laissaient voir leurs têtes encornées et leurs yeux brillants. Le maître pouvait ainsi facilement passer son bétail en revue. Le fourrage, placé dans la charpente où l'on avait ménagé une espèce de plancher, tombait dans les râteliers sans effort ni perte. Entre les deux lignes de crèches se trouvait un grand espace pavé, propre et aéré par des courants d'air.

— Pendant l'hiver, dit Benassis en se promenant avec Genestas dans le milieu de l'étable, la veillée et les travaux se font en commun ici. On dresse des tables, et tout le monde se chauffe ainsi à bon marché. Les bergeries sont également bâties d'après ce système. Vous ne sauriez croire combien les bêtes s'accoutument facilement à l'ordre; je les ai souvent admirées quand elles rentrent :

chacune d'elles connaît son rang et laisse entrer celle qui doit passer la première. Voyez! il existe assez de place entre la bête et le mur pour qu'on puisse la traire ou la panser; puis le sol est en pente, de manière à procurer aux eaux un facile écoulement.

— Cette étable fait juger de tout le reste, dit Genestas; sans vouloir vous flatter, voilà de beaux résultats.

— Ils n'ont pas été obtenus sans peine, répondit Benassis; mais aussi, quels bestiaux!

— Certes, ils sont magnifiques, et vous aviez raison de me les vanter, répondit Genestas.

— Maintenant, reprit le médecin quand il fut à cheval et qu'il eut passé le portail, nous allons traverser nos nouveaux *défrichis*, et les terres à blé, le petit coin de ma commune que j'ai nommé la Beauce.

Pendant environ une heure, les deux cavaliers marchèrent à travers des champs sur la belle culture desquels le militaire complimenta le médecin; puis ils regagnèrent le territoire du bourg en suivant la montagne, tantôt parlant, tantôt silencieux, selon que le pas des chevaux leur permettait de parler ou les obligeait à se taire.

— Je vous ai promis hier, dit Benassis à Genestas en arrivant dans une petite gorge par laquelle les deux cavaliers débouchèrent dans la grande vallée, de vous montrer un des deux soldats qui sont revenus de l'armée après la chute de Napoléon. Si je ne me trompe, nous allons le trouver à quelques pas d'ici, recreusant une espèce de réservoir naturel où s'amassent les eaux de la montagne, et que les atterrissements ont comblé. Mais, pour vous rendre cet homme intéressant, il faut vous raconter sa vie... Il a nom Gondrin; il a été pris par la grande réquisition de 1792, à l'âge de dix-huit ans, et incorporé dans l'artillerie. Simple soldat, il a fait les campagnes d'Italie sous Napoléon, l'a suivi en Égypte, est revenu d'Orient à la paix d'Amiens; puis, enrégimenté sous l'Empire dans les pontonniers de la garde, il a constamment servi en Allemagne. En dernier lieu, le pauvre ouvrier est allé en Russie.

— Nous sommes un peu frères, dit Genestas, j'ai fait les mêmes campagnes. Il a fallu des corps de métal pour résister aux fantaisies de tant de climats différents! Le bon Dieu a, par ma foi, donné

quelque brevet d'invention pour vivre à ceux qui sont encore sur leurs quilles après avoir traversé l'Italie, l'Égypte, l'Allemagne, le Portugal et la Russie!

— Aussi allez-vous voir un bon tronçon d'homme, reprit Benassis. Vous connaissez la déroute, inutile de vous en parler. Mon homme est un des pontonniers de la Bérésina; il a contribué à construire le pont sur lequel a passé l'armée, et, pour en assujettir les premiers chevalets, il s'est mis dans l'eau jusqu'à mi-corps. Le général Éblé, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'en a pu trouver que quarante-deux assez poilus, comme dit Gondrin, pour entreprendre cet ouvrage. Encore le général s'est-il mis à l'eau lui-même, en les encourageant, les consolant, et leur promettant à chacun mille francs de pension et la croix de légionnaire. Le premier homme qui est entré dans la Bérésina a eu la jambe emportée par un gros glaçon, et l'homme a suivi sa jambe. Mais vous comprendrez mieux les difficultés de l'entreprise par les résultats : des quarante-deux pontonniers, il ne reste aujourd'hui que Gondrin. Trente-neuf d'entre eux ont péri au passage de la Bérésina, et les deux autres ont fini misérablement dans les hôpitaux de la Pologne. Ce pauvre soldat n'est revenu de Vilna qu'en 1814, après la rentrée des Bourbons. Le général Éblé, de qui Gondrin ne parle jamais sans avoir les larmes aux yeux, était mort. Le pontonnier, devenu sourd, infirme, et qui ne savait ni lire ni écrire, n'a donc plus trouvé ni soutien ni défenseur... Arrivé à Paris en mendiant son pain, il y a fait des démarches dans les bureaux du ministère de la guerre pour obtenir, non les mille francs de pension promis, non la croix de légionnaire, mais la simple retraite à laquelle il avait droit après vingt-deux ans de service et je ne sais combien de campagnes; mais il n'a eu ni solde arriérée, ni frais de route, ni pension. Après un an de sollicitations inutiles, pendant lequel il a tendu la main à tous ceux qu'il avait sauvés, le pontonnier est revenu ici désolé, mais résigné. Ce héros inconnu creuse des fossés à dix sous la toise. Habitué à travailler dans les marécages, il a, comme il le dit, l'entreprise des ouvrages dont ne se soucie aucun ouvrier. En curant les mares, en faisant des tranchées dans les prés inondés, il peut gagner environ trois francs par jour. Sa surdité lui donne l'air triste; il est peu causeur de son naturel, mais il est plein

d'âme. Nous sommes bons amis. Il dîne avec moi les jours de la bataille d'Austerlitz, de la fête de l'empereur, du désastre de Waterloo, et je lui présente au dessert un napoléon pour lui payer son vin de chaque trimestre. Le sentiment de respect que j'ai pour cet homme est d'ailleurs partagé par toute la commune, qui ne demanderait pas mieux que de le nourrir. S'il travaille, c'est par fierté. Dans toutes les maisons où il entre, chacun l'honore à mon exemple et l'invite à dîner. Je n'ai pu lui faire accepter ma pièce de vingt francs que comme portrait de l'empereur. L'injustice commise envers lui l'a profondément affligé, mais il regrette encore plus la croix qu'il ne désire sa pension. Une seule chose le console. Quand le général Éblé présenta les pontonniers valides à l'empereur, après la construction des ponts, Napoléon a embrassé notre pauvre Gondrin, qui sans cette accolade serait peut-être déjà mort; il ne vit que par ce souvenir et par l'espérance du retour de Napoléon; rien ne peut le convaincre de sa mort, et, persuadé que sa captivité est due aux Anglais, je crois qu'il tuerait sous le plus léger prétexte le meilleur des aldermen voyageant pour son plaisir.

— Allons! allons! s'écria Genestas en se réveillant de la profonde attention avec laquelle il écoutait le médecin, allons vivement, je veux voir cet homme!

Et les deux cavaliers mirent leurs chevaux au grand trot.

— L'autre soldat, reprit Benassis, est encore un de ces hommes de fer qui ont roulé dans les armées. Il a vécu comme vivent tous les soldats français, de balles, de coups, de victoires; il a beaucoup souffert et n'a jamais porté que des épaulettes de laine. Son caractère est jovial; il aime avec fanatisme Napoléon, qui lui a donné la croix sur le champ de bataille à Valontina. Vrai Dauphinois, il a toujours eu soin de se mettre en règle; aussi a-t-il sa pension de retraite et son traitement de légionnaire. C'est un soldat d'infanterie, nommé Goguelat, qui a passé dans la garde en 1812. Il est, en quelque sorte, la femme de ménage de Gondrin. Tous deux demeurent ensemble chez la veuve d'un colporteur à laquelle ils remettent leur argent; la bonne femme les loge, les nourrit, les habille, les soigne comme s'ils étaient ses enfants. Goguelat est ici *piéton* de la poste. En cette qualité, il est le diseur de nouvelles du canton, et l'habitude de les raconter en a fait l'orateur des veillées, le

conteur en titre; aussi Gondrin le regarde-t-il comme un bel esprit, comme un *malin*. Quand Goguelat parle de Napoléon, le pontonnier semble deviner ses paroles au seul mouvement des lèvres. S'ils vont ce soir à la veillée qui a lieu dans une de mes granges, et que nous puissions les voir sans être vus, je vous donnerai le spectacle de cette scène. Mais nous voici près de la fosse, et je n'aperçois pas mon ami le pontonnier.

Le médecin et le commandant regardèrent attentivement autour d'eux, ils ne virent que la pelle, la pioche, la brouette, la veste militaire de Gondrin auprès d'un tas de boue noire; mais nul vestige de l'homme dans les différents chemins pierreux par lesquels venaient les eaux, espèces de trous capricieux presque tous ombragés par de petits arbustes.

— Il ne peut être bien loin. — Ohé! Gondrin! cria Benassis.

Genestas aperçut alors la fumée d'une pipe entre les feuillages d'un éboulis, et la montra du doigt au médecin, qui répéta son cri. Bientôt le vieux pontonnier avança la tête, reconnut le maire et descendit par un petit sentier.

— Eh bien, mon vieux, lui cria Benassis en faisant une espèce de cornet acoustique avec la paume de sa main, voici un camarade, un égyptien qui t'a voulu voir.

Gondrin leva promptement la tête vers Genestas, et lui jeta ce coup d'œil profond et investigateur que les vieux soldats ont su se donner à force de mesurer promptement leurs dangers. Après avoir vu le ruban rouge du commandant, il porta silencieusement le revers de sa main à son front.

— Si le petit tondu vivait encore, lui cria l'officier, tu aurais la croix et une belle retraite, car tu as sauvé la vie à tous ceux qui portent des épaulettes et qui se sont trouvés de l'autre côté de la rivière le 1er octobre 1812; mais, mon ami, ajouta le commandant en mettant pied à terre et lui prenant la main avec une soudaine effusion de cœur, je ne suis pas ministre de la guerre.

En entendant ces paroles, le vieux pontonnier se dressa sur ses jambes après avoir soigneusement secoué les cendres de sa pipe et l'avoir serrée, puis il dit en penchant la tête :

— Je n'ai fait que mon devoir, mon officier, mais les autres n'ont pas fait le leur à mon égard. Ils m'ont demandé mes papiers!

« Mes papiers?... leur ai-je dit, mais c'est le vingt-neuvième bulletin! »

— Il faut réclamer de nouveau, mon camarade. Avec des protections, il est impossible aujourd'hui que tu n'obtiennes pas justice.

— Justice! cria le vieux pontonnier d'un ton qui fit tressaillir le médecin et le commandant.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les deux cavaliers regardèrent ce débris des soldats de bronze que Napoléon avait triés dans trois générations. Gondrin était certes un bel échantillon de cette masse indestructible qui se brisa sans rompre. Ce vieil homme avait à peine cinq pieds, son buste et ses épaules s'étaient prodigieusement élargis; sa figure, tannée, sillonnée de rides, creusée, mais musculeuse, conservait encore quelques vestiges de martialité. Tout en lui avait un caractère de rudesse : son front semblait être un quartier de pierre; ses cheveux, rares et gris, retombaient faibles, comme si déjà la vie manquait à sa tête fatiguée; ses bras, couverts de poils aussi bien que sa poitrine, dont une partie se voyait par l'ouverture de sa chemise grossière, annonçaient une force extraordinaire. Enfin il était campé sur ses jambes presque torses comme sur une base inébranlable.

— Justice? répéta-t-il, il n'y en aura jamais pour nous autres! Nous n'avons point de porteurs de contraintes pour demander notre dû. Et, comme il faut se remplir le bocal, dit-il en se frappant l'estomac, nous n'avons pas le temps d'attendre. Or, vu que les paroles des gens qui passent leur vie à se chauffer dans les bureaux n'ont pas la vertu des légumes, je suis revenu prendre ma solde sur le fonds commun, dit-il en frappant la boue avec sa pelle.

— Mon vieux camarade, cela ne peut pas aller comme ça! dit Genestas. Je te dois la vie et je serais ingrat si je ne te donnais un coup de main! Moi, je me souviens d'avoir passé sur les ponts de la Bérésina, je connais de bons lapins qui en ont aussi la mémoire toujours fraîche, et ils me seconderont pour te faire récompenser par la patrie comme tu le mérites.

— Ils vous appelleront bonapartiste! Ne vous mêlez pas de cela, mon officier. D'ailleurs, j'ai filé sur les derrières, et j'ai fait ici mon trou comme un boulet mort. Seulement, je ne m'attendais pas, après avoir voyagé sur les chameaux du désert et avoir bu un verre

de vin au coin du feu de Moscou, à mourir sous les arbres que mon père a plantés, dit-il en se remettant à l'ouvrage.

— Pauvre vieux, dit Genestas. A sa place, je ferais comme lui; nous n'avons plus notre père. — Monsieur, dit-il à Benassis, la résignation de cet homme me cause une tristesse noire; il ne sait pas combien il m'intéresse, et va croire que je suis un de ces gueux dorés insensibles aux misères du soldat...

Il revint brusquement, saisit le pontonnier par la main et lui cria dans l'oreille :

— Par la croix que je porte, et qui signifiait autrefois honneur, je jure de faire tout ce qui sera humainement possible d'entreprendre pour t'obtenir une pension, quand je devrais avaler dix refus de ministre, solliciter le roi, le dauphin et toute la boutique!

En entendant ces paroles, le vieux Gondrin tressaillit, regarda Genestas et lui dit :

— Vous avez donc été simple soldat?

Le commandant inclina la tête. A ce signe, le pontonnier s'essuya la main, prit celle de Genestas, la lui serra par un mouvement plein d'âme, et lui dit :

— Mon général, quand je me suis mis à l'eau là-bas, j'avais fait à l'armée l'aumône de ma vie; donc, il y a eu gain, puisque je suis encore sur mes ergots. Tenez, voulez-vous voir le fond du sac? Eh bien, depuis que *l'autre* a été dégommé, je n'ai plus goût à rien. Enfin ils m'ont assigné ici, ajouta-t-il gaiement en montrant la terre, vingt mille francs à prendre, et je m'en paye en détail, comme dit c't autre!

— Allons, mon camarade, dit Genestas, ému par la sublimité de ce pardon, tu auras du moins ici la seule chose que tu ne puisses pas m'empêcher de te donner.

Le commandant se frappa le cœur, regarda le pontonnier pendant un moment, remonta sur son cheval et continua de marcher à côté de Benassis.

— De semblables cruautés administratives fomentent la guerre des pauvres contre les riches, dit le médecin. Les gens auxquels le pouvoir est momentanément confié n'ont jamais pensé sérieusement aux développements nécessaires d'une injustice commise envers un homme du peuple. Un pauvre, obligé de gagner son pain

quotidien, ne lutte pas longtemps, il est vrai; mais il parle, et trouve des échos dans tous les cœurs souffrants. Une seule iniquité se multiplie par le nombre de ceux qui se sentent frappés en elle. Ce levain fermente. Ce n'est rien encore; il en résulte un plus grand mal. Ces injustices entretiennent chez le peuple une sourde haine envers les supériorités sociales. Le bourgeois devient et reste l'ennemi du pauvre, qui le met hors la loi, le trompe et le vole. Pour le pauvre, le vol n'est plus ni un délit ni un crime, c'est une vengeance. Si, quand il s'agit de rendre justice aux petits, un administrateur les maltraite et filoute leurs droits acquis, comment pouvons-nous exiger de malheureux sans pain résignation à leurs peines et respect aux propriétes?... Je frémis en pensant qu'un garçon de bureau, de qui le service consiste à épousseter des papiers, a eu les mille francs de pension promis à Gondrin. Puis certaines gens, qui n'ont jamais mesuré l'excès des souffrances, accusent d'excès les vengeances populaires! Mais, le jour où le gouvernement a causé plus de malheurs individuels que de prospérités, son renversement ne tient qu'à un hasard; en le renversant, le peuple solde ses comptes à sa manière. Un homme d'État devrait toujours se peindre les pauvres aux pieds de la Justice, elle n'a été inventée que pour eux!

En arrivant sur le territoire du bourg, Benassis avisa dans le chemin deux personnes en marche, et dit au commandant, qui depuis quelque temps allait tout pensif :

— Vous avez vu la misère résignée d'un vétéran de l'armée; maintenant, vous allez voir celle d'un vieux agriculteur. Voilà un homme qui, pendant toute sa vie, a pioché, labouré, semé, recueilli pour les autres.

Genestas aperçut alors un pauvre vieillard qui cheminait de compagnie avec une vieille femme. L'homme paraissait souffrir de quelque sciatique, et marchait péniblement, les pieds dans de mauvais sabots. Il portait sur son épaule un bissac dans la poche duquel ballottaient quelques instruments dont les manches, noircis par un long usage et par la sueur, produisaient un léger bruit; la poche de derrière contenait son pain, quelques oignons crus et des noix. Ses jambes semblaient déjetées. Son dos, voûté par les habitudes du travail, le forçait à marcher tout ployé; aussi, pour conserver son équilibre, s'appuyait-il sur un long bâton. Ses cheveux,

blancs comme la neige, flottaient sous un mauvais chapeau rougi par les intempéries des saisons et recousu avec du fil blanc. Ses vêtements, de grosse toile, rapetassés en cent endroits, offraient des contrastes de couleurs. C'était une sorte de ruine humaine à laquelle ne manquait aucun des caractères qui rendent les ruines si touchantes. Sa femme, un peu plus droite qu'il ne l'était, mais également couverte de haillons, coiffée d'un bonnet grossier, portait sur son dos un vase de grès rond et aplati, tenu par une courroie passée dans les anses. Ils levèrent la tête en entendant le pas des chevaux, reconnurent Benassis et s'arrêtèrent. Ces deux vieillards, l'un perclus à force de travail, l'autre, sa compagne fidèle, également détruite, montrant tous deux des figures dont les traits étaient effacés par les rides, la peau noircie par le soleil et endurcie par les intempéries de l'air, faisaient peine à voir. L'histoire de leur vie n'eût pas été gravée sur leurs physionomies, leur attitude l'aurait fait deviner. Tous deux ils avaient travaillé sans cesse, et sans cesse souffert ensemble, ayant beaucoup de maux et peu de joies à partager; ils paraissaient s'être accoutumés à leur mauvaise fortune, comme le prisonnier s'habitue à sa geôle; en eux tout était simplesse. Leur visage ne manquait pas d'une sorte de gaie franchise. En les examinant bien, leur vie monotone, le lot de tant de pauvres êtres, semblait presque enviable. Il y avait bien chez eux trace de douleur, mais absence de chagrins.

— Eh bien, mon brave père Moreau, vous voulez donc absolument toujours travailler?

— Oui, monsieur Benassis. Je vous défricherai encore une bruyère ou deux avant de crever, répondit gaiement le vieillard, dont les petits yeux noirs s'animèrent.

— Est-ce du vin que porte là votre femme? Si vous ne voulez pas vous reposer, au moins faut-il boire du vin.

— Me reposer! ça m'ennuie. Quand je suis au soleil, occupé à défricher, le soleil et l'air me raniment. Quant au vin, oui, monsieur, ceci est du vin, et je sais bien que c'est vous qui nous l'avez fait avoir presque pour rien chez M. le maire de Courteil. Ah! vous avez beau être malicieux, on vous reconnaît tout de même.

— Allons, adieu, la mère. Vous allez sans doute à la pièce du Champferlu aujourd'hui?

— Oui, monsieur, elle a été commencée hier soir.

— Bon courage! dit Benassis. Vous devez quelquefois être bien contents en voyant cette montagne, que vous avez presque toute défrichée à vous seuls?

— Dame, oui, monsieur, répondit la vieille, c'est notre ouvrage! Nous avons bien gagné le droit de manger du pain.

— Vous voyez, dit Benassis à Genestas, le travail, la terre à cultiver, voilà le grand-livre des pauvres. Ce bonhomme se croirait déshonoré s'il allait à l'hôpital ou s'il mendiait; il veut mourir la pioche en main, en plein champ, sous le soleil. Ma foi, il a un fier courage! A force de travailler, le travail est devenu sa vie; mais aussi, ne craint-il pas la mort! il est profondément philosophe sans s'en douter. Ce vieux père Moreau m'a donné l'idée de fonder dans ce canton un hospice pour les laboureurs, pour les ouvriers, enfin pour les gens de la campagne qui, après avoir travaillé pendant toute leur vie, arrivent à une vieillesse honorable et pauvre. Monsieur, je ne comptais point sur la fortune que j'ai faite, et qui m'est personnellement inutile. Il faut peu de chose à l'homme tombé du faîte de ses espérances. La vie des oisifs est la seule qui coûte cher, peut-être même est-ce un vol social que de consommer sans rien produire. En apprenant les discussions qui s'élevèrent lors de sa chute au sujet de sa pension, Napoléon disait n'avoir besoin que d'un cheval et d'un écu par jour. En venant ici, j'avais renoncé à l'argent. Depuis, j'ai reconnu que l'argent représente des facultés et devient nécessaire pour faire le bien. J'ai donc, par mon testament, donné ma maison pour fonder un hospice où les malheureux vieillards sans asile, et qui seront moins fiers que ne l'est Moreau, puissent passer leurs vieux jours. Puis une certaine partie des neuf mille francs de rente que me rapportent mes terres et mon moulin sera destinée à donner, dans les hivers trop rudes, des secours à domicile aux individus réellement nécessiteux. Cet établissement sera sous la surveillance du conseil municipal, auquel s'adjoindra le curé comme président. De cette manière, la fortune que le hasard m'a fait trouver dans ce canton y demeurera. Les règlements de cette institution sont tous tracés dans mon testament; il serait fastidieux de vous les rapporter, il suffit de vous dire que j'y ai tout prévu. J'ai même créé un fonds de réserve qui doit permettre

un jour à la commune de payer plusieurs bourses à des enfants qui donneraient de l'espérance pour les arts ou pour les sciences. Ainsi, même après ma mort, mon œuvre de civilisation se continuera. Voyez-vous, capitaine Bluteau, lorsqu'on a commencé une tâche, il est quelque chose en nous qui nous pousse à ne pas la laisser imparfaite. Ce besoin d'ordre et de perfection est un des signes les plus évidents d'une destinée à venir. Maintenant, allons vite, il faut que j'achève ma ronde, et j'ai encore cinq ou six malades à voir.

Après avoir trotté pendant quelque temps en silence, Benassis dit en riant à son compagnon :

— Ah çà! capitaine Bluteau, vous me faites babiller comme un geai, et vous ne me dites rien de votre vie, qui doit être curieuse. Un soldat de votre âge a vu trop de choses pour ne pas avoir plus d'une aventure à raconter?

— Mais, répondit Genestas, ma vie est la vie de l'armée. Toutes les figures militaires se ressemblent. N'ayant jamais commandé, étant toujours resté dans le rang à recevoir ou à donner des coups de sabre, j'ai fait comme les autres. Je suis allé là où Napoléon nous a conduits, et me suis trouvé en ligne à toutes les batailles où a frappé la garde impériale. C'est des événements bien connus. Avoir soin de ses chevaux, souffrir quelquefois la faim et la soif, se battre quand il faut, voilà toute la vie du soldat. N'est-ce pas simple comme bonjour? Il y a des batailles qui, pour nous autres, sont tout entières dans un cheval déferré qui nous laisse dans l'embarras. En somme, j'ai vu tant de pays, que je me suis accoutumé à en voir, et j'ai vu tant de morts, que j'ai fini par compter ma propre vie pour rien.

— Cependant, vous avez dû être personnellement en péril pendant certains moments, et ces dangers particuliers seraient curieux racontés par vous?

— Peut-être, répondit le commandant.

— Eh bien, dites-moi ce qui vous a le plus ému. N'ayez pas peur, allez! je ne croirai pas que vous manquiez de modestie quand même vous me diriez quelque trait d'héroïsme. Lorsqu'un homme est bien sûr d'être compris par ceux auxquels il se confie, ne doit-il pas éprouver une sorte de plaisir à dire : « J'ai fait cela. »

— Eh bien, je vais vous raconter une particularité qui me cause quelquefois des remords. Pendant les quinze années que nous nous sommes battus, il ne m'est pas arrivé une seule fois de tuer un homme, hors le cas de légitime défense. Nous sommes en *ligne*, nous chargeons ; si nous ne renversons pas ceux qui sont devant nous, ils ne nous demandent pas permission pour nous saigner : donc, il faut tuer pour ne pas être démoli, la conscience est tranquille. Mais, mon cher monsieur, il m'est arrivé de casser les reins à un camarade dans une circonstance particulière. Par réflexion, la chose m'a fait de la peine, et la grimace de cet homme me revient quelquefois. Vous allez en juger... C'était pendant la retraite de Moscou. Nous avions plus l'air d'être un troupeau de bœufs harassés que d'être la grande armée. Adieu la discipline et les drapeaux ! chacun était son maître, et l'empereur, on peut le dire, a su là où finissait son pouvoir. En arrivant à Studzianka, petit village au-dessus de la Bérésina, nous trouvâmes des granges, des cabanes à démolir, des pommes de terre enterrées et des betteraves. Depuis quelque temps, nous n'avions rencontré ni maisons ni mangeaille : l'armée a fait bombance. Les premiers venus, comme vous pensez, ont tout mangé. Je suis arrivé un des derniers. Heureusement pour moi, je n'avais faim que de sommeil. J'avise une grange, j'y entre, j'y vois une vingtaine de généraux, des officiers supérieurs, tous hommes, sans les flatter, de grand mérite : Junot, Narbonne, l'aide de camp de l'empereur, enfin les grosses têtes de l'armée. Il y avait aussi de simples soldats qui n'auraient pas donné leur lit de paille à un maréchal de France. Les uns dormaient debout, appuyés contre le mur faute de place, les autres étaient étendus à terre, et tous si bien pressés les uns contre les autres afin de se tenir chaud, que je cherche vainement un coin pour m'y mettre. Me voilà marchant sur ce plancher d'hommes : les uns grognaient, les autres ne disaient rien, mais personne ne se dérangeait. On ne se serait pas dérangé pour éviter un boulet de canon, mais on n'était pas obligé là de suivre les maximes de la civilité puérile et honnête. Enfin j'aperçois au fond de la grange une espèce de toit intérieur sur lequel personne n'avait eu l'idée ou la force peut-être de grimper, j'y monte, je m'y arrange, et, quand je suis étalé tout de mon long, je regarde

ces hommes étendus comme des veaux. Ce triste spectacle me fit presque rire. Les uns rongeaient des carottes glacées en exprimant une sorte de plaisir animal, et des généraux enveloppés de mauvais châles ronflaient comme des tonnerres. Une branche de sapin allumée éclairait la grange, elle y aurait mis le feu, personne ne se serait levé pour l'éteindre. Je me couche sur le dos, et, avant de m'endormir, je lève naturellement les yeux en l'air : je vois alors la maîtresse poutre sur laquelle reposait le toit et qui supportait les solives faire un léger mouvement d'orient en occident. Cette sacrée poutre dansait très-joliment. « Messieurs, leur dis-je, il se trouve dehors un camarade qui veut se chauffer à nos dépens. » La poutre allait bientôt tomber. « Messieurs, messieurs, nous allons bientôt périr, voyez la poutre! » criai-je encore assez fort pour réveiller mes camarades de lit. Monsieur, ils ont bien regardé la poutre; mais ceux qui dormaient se sont remis à dormir, et ceux qui mangeaient ne m'ont même pas répondu. Voyant cela, il me fallut quitter ma place, au risque de la voir prendre, car il s'agissait de sauver ce tas de gloires. Je sors donc, je tourne la grange, et j'avise un grand diable de Wurtembergeois qui tirait la poutre avec un certain enthousiasme. « Aho! aho! lui dis-je en lui faisant comprendre qu'il fallait cesser son travail. — *Gehe mir aus dem gesicht, oder ich schlag dich todt!* cria-t-il. — Ah bien oui! *Qué mire aous dem guesit,* lui répondis-je, il ne s'agit pas de cela! » Je prends son fusil qu'il avait laissé par terre, je lui casse les reins, je rentre et je dors. Voilà l'affaire.

— Mais c'était un cas de légitime défense appliquée contre un homme au profit de plusieurs, vous n'avez donc rien à vous reprocher, dit Benassis.

— Les autres, reprit Genestas, ont cru que j'avais eu quelque lubie; mais, lubie ou non, beaucoup de ces gens-là vivent à leur aise aujourd'hui dans de beaux hôtels sans avoir le cœur oppressé par la reconnaissance.

— N'auriez-vous donc fait le bien que pour en percevoir cet exorbitant intérêt appelé reconnaissance? dit en riant Benassis. Ce serait faire de l'usure.

— Ah! je sais bien, répondit Genestas, que le mérite d'une bonne action s'envole au moindre profit qu'on en retire; la racon-

ter, c'est s'en constituer une rente d'amour-propre qui vaut bien la reconnaissance. Cependant, si l'honnête homme se taisait toujours, l'obligé ne parlerait guère du bienfait. Dans votre système, le peuple a besoin d'exemples; or, par ce silence général, où donc en trouverait-il? Encore autre chose! Si notre pauvre pontonnier qui a sauvé l'armée française et qui ne s'est jamais trouvé en position d'en jaser avec fruit, n'avait pas conservé l'exercice de ses bras, sa conscience lui donnerait-elle du pain?... Répondez à cela, philosophe?

— Peut-être n'y a-t-il rien d'absolu en morale, répondit Benassis; mais cette idée est dangereuse, elle laisse l'égoïsme interpréter les cas de conscience au profit de l'intérêt personnel. Écoutez, capitaine : l'homme qui obéit strictement aux principes de la morale n'est-il pas plus grand que celui qui s'en écarte, même par nécessité? Notre pontonnier, tout à fait perclus et mourant de faim, ne serait-il pas sublime au même chef que l'est Homère! La vie humaine est sans doute une dernière épreuve pour la vertu comme pour le génie, également réclamés par un monde meilleur. La vertu, le génie, me semblent les deux plus belles formes de ce complet et constant dévouement que Jésus-Christ est venu apprendre aux hommes. Le génie reste pauvre en éclairant le monde, la vertu garde le silence en se sacrifiant pour le bien général.

— D'accord, monsieur, dit Genestas; mais la terre est habitée par des hommes et non par des anges, nous ne sommes pas parfaits.

— Vous avez raison, répond Benassis. Pour mon compte, j'ai rudement abusé de la faculté de commettre des fautes... Mais ne devons-nous pas tendre à la perfection? La vertu n'est-elle pas pour l'âme un beau idéal qu'il faut contempler sans cesse comme un céleste modèle?

— *Amen,* dit le militaire. On vous le passe, l'homme vertueux est une belle chose; mais convenez aussi que la vertu est une divinité qui peut se permettre un petit bout de conversation, en tout bien, tout honneur.

— Ah! monsieur, dit le médecin en souriant avec une sorte de mélancolie amère, vous avez l'indulgence de ceux qui vivent en

paix avec eux-mêmes, tandis que je suis sévère comme un homme qui voit bien des taches à effacer dans sa vie...

Les deux cavaliers étaient arrivés à une chaumière située sur le bord du torrent. Le médecin y entra. Genestas demeura sur le seuil de la porte, regardant tour à tour le spectacle offert par ce frais paysage, et l'intérieur de la chaumière, où se trouvait un homme couché. Après avoir examiné son malade, Benassis s'écria tout à coup :

— Je n'ai pas besoin de venir ici, ma bonne femme, si vous ne faites pas ce que j'ordonne! Vous avez donné du pain à votre mari, vous voulez donc le tuer? Sac-à-papier! si vous lui faites prendre maintenant autre chose que son eau de chiendent, je ne remets plus les pieds ici, et vous irez chercher un médecin où vous voudrez.

— Mais, mon cher monsieur Benassis, le pauvre vieux criait la faim, et, quand un homme n'a rien mis dans son estomac depuis quinze jours...

— Ah çà! voulez-vous m'écouter? Si vous laissez manger une seule bouchée de pain à votre homme avant que je lui permette de se nourrir, vous le tuerez, entendez-vous?

— On le privera de tout, mon cher monsieur... Va-t-il mieux? dit-elle en suivant le médecin.

— Mais non, vous avez empiré son état en lui donnant à manger. Je ne puis donc pas vous persuader, mauvaise tête que vous êtes, de ne pas nourrir les gens qui doivent faire diète? — Les paysans sont incorrigibles! ajouta Benassis en se tournant vers l'officier. Quand un malade n'a rien pris depuis quelques jours, ils le croient mort, et le bourrent de soupe ou de vin. Voilà une malheureuse femme qui a failli tuer son mari.

— Tuer mon homme pour une pauvre petite trempette au vin!

— Certainement, ma bonne femme. Je suis étonné de le trouver encore en vie après la trempette que vous lui avez apprêtée. N'oubliez pas de faire bien exactement ce que je vous ai dit.

— Oh! mon cher monsieur, j'aimerais mieux mourir moi-même que d'y manquer.

— Allons, je verrai bien cela. Demain soir, je reviendrai le sai-

gner. — Suivons à pied le torrent, dit Benassis à Genestas; d'ici à la maison où je dois me rendre, il n'existe point de chemin pour les chevaux. Le petit garçon de cet homme nous gardera nos bêtes. — Admirez un peu notre jolie vallée! reprit-il, n'est-ce pas un jardin anglais? Nous allons maintenant chez un ouvrier inconsolable de la mort d'un de ses enfants. Son aîné, jeune encore, a voulu pendant la dernière moisson travailler comme un homme, le pauvre enfant a excédé ses forces, il est mort de langueur à la fin de l'automne. Voilà la première fois que je rencontre le sentiment paternel si développé. Ordinairement, les paysans regrettent dans leurs enfants morts la perte d'une chose utile qui fait partie de leur fortune, les regrets sont en raison de l'âge. Une fois adulte, un enfant devient un capital pour son père. Mais ce pauvre homme aimait son fils véritablement. « Rien ne me console de cette perte! » m'a-t-il dit un jour que je le vis dans un pré, debout, immobile, oubliant son ouvrage, appuyé sur sa faux, tenant à la main sa pierre à repasser qu'il avait prise pour s'en servir et dont il ne se servait pas. Il ne m'a plus reparlé de son chagrin, mais il est devenu taciturne et souffrant. Aujourd'hui, l'une de ses petites filles est malade...

Tout en causant, Benassis et son hôte étaient arrivés à une maisonnette située sur la chaussée d'un moulin à tan. Là, sous un saule, ils aperçurent un homme d'environ quarante ans qui restait debout en mangeant du pain frotté d'ail.

— Eh bien, Gasnier, la petite va-t-elle mieux?

— Je ne sais pas, monsieur, dit-il d'un air sombre, vous allez la voir, ma femme est auprès d'elle. Malgré vos soins, j'ai bien peur que la mort ne soit entrée chez moi pour tout m'emporter.

— La mort ne se loge chez personne, Gasnier, elle n'a pas le temps. Ne perdez pas courage.

Benassis entra dans la maison, suivi du père. Une demi-heure après, il sortit accompagné de la mère, à laquelle il dit :

— Soyez sans inquiétude, faites ce que je vous ai recommandé de faire, elle est sauvée... — Si tout cela vous ennuyait, dit ensuite le médecin au militaire en remontant à cheval, je pourrais vous mettre dans le chemin du bourg, et vous y retourneriez.

— Non, par ma foi, je ne m'ennuie pas.

— Mais vous verrez partout des chaumières qui se ressemblent; rien n'est, en apparence, plus monotone que la campagne.

— Marchons, dit le militaire.

Pendant quelques heures, ils coururent ainsi dans le pays, traversèrent le canton dans sa largeur, et, vers le soir, ils revinrent dans la partie qui avoisinait le bourg.

— Il faut que j'aille maintenant là-bas, dit le médecin à Genestas en lui montrant un endroit où s'élevaient des ormes. Ces arbres ont peut-être deux cents ans, ajouta-t-il. Là demeure cette femme pour laquelle un garçon est venu me chercher hier au moment de dîner, en me disant qu'elle était devenue blanche.

— Était-ce dangereux?

— Non, dit Benassis, effet de grossesse. Cette femme est à son dernier mois. Souvent, dans cette période, quelques femmes éprouvent des spasmes. Mais il faut toujours, par précaution, que j'aille voir s'il n'est rien survenu d'alarmant; j'accoucherai moi-même cette femme. D'ailleurs, je vous montrerai là l'une de nos industries nouvelles, une briqueterie. Le chemin est beau, voulez-vous galoper?

— Votre bête me suivra-t-elle? dit Genestas en criant à son cheval : — Haut, Neptune!

En un clin d'œil, l'officier fut emporté à cent pas, et disparut dans un tourbillon de poussière; mais, malgré la vitesse de son cheval, il entendit toujours le médecin à ses côtés. Benassis dit un mot à sa monture, et devança le commandant, qui ne le rejoignit qu'à la briqueterie, au moment où le médecin attachait tranquillement son cheval au pivot d'un échalier.

— Que le diable vous emporte! s'écria Genestas en regardant le cheval qui ne suait ni ne soufflait. Quelle bête avez-vous donc là?

— Ah! répondit en riant le médecin, vous l'avez pris pour une rosse. Pour le moment, l'histoire de ce bel animal nous prendrait trop de temps; qu'il vous suffise de savoir que Roustan est un vrai barbe venu de l'Atlas. Un cheval barbe vaut un cheval arabe. Le mien gravit les montagnes au grand galop sans mouiller son poil, et trotte d'un pied sûr le long des précipices. C'est un cadeau bien gagné, d'ailleurs. Un père a cru me payer ainsi la vie de sa fille, une des plus riches héritières de l'Europe, que j'ai trouvée mourante

sur la route de la Savoie. Si je vous disais comment j'ai guéri cette jeune personne, vous me prendriez pour un charlatan... Eh! eh! j'entends des grelots de chevaux et le bruit d'une charrette dans le sentier : voyons si, par hasard, ce serait Vigneau lui-même, et regardez bien cet homme!

Bientôt l'officier aperçut quatre énormes chevaux harnachés comme ceux que possèdent les cultivateurs les plus aisés de la Brie. Les bouffettes de laine, les grelots, les cuirs avaient une sorte de propreté cossue. Dans cette vaste charrette, peinte en bleu, se trouvait un gros garçon joufflu bruni par le soleil, et qui sifflait en tenant son fouet comme un fusil au port d'armes.

— Non, ce n'est que le charretier, dit Benassis. Admirez un peu comme le bien-être industriel du maître se reflète sur tout, même sur l'équipage de ce voiturier! N'est-ce pas l'indice d'une intelligence commerciale assez rare au fond des campagnes?

— Oui, oui, tout cela paraît très-bien ficelé, répliqua le militaire.

— Eh bien, Vigneau possède deux équipages semblables. En outre, il a le petit bidet d'allure sur lequel il va faire ses affaires, car son commerce s'étend maintenant fort loin; et, quatre ans auparavant, cet homme ne possédait rien! je me trompe, il avait des dettes... Mais entrons.

— Mon garçon, dit Benassis au charretier, madame Vigneau doit être chez elle?

— Monsieur, elle est dans le jardin, je viens de l'y voir pardessus la haie; je vais la prévenir de votre arrivée.

Genestas suivit Benassis, qui lui fit parcourir un vaste terrain fermé par des haies. Dans un coin, étaient amoncelées les terres blanches et l'argile nécessaires à la fabrication des tuiles et des carreaux; d'un autre côté, s'élevaient en tas les fagots de bruyères et le bois pour chauffer le four; plus loin, sur une aire enceinte par des claies, plusieurs ouvriers concassaient des pierres blanches ou manipulaient les terres à briques; en face de l'entrée, sous les grands ormes, était la fabrique de tuiles rondes et carrées, grande salle de verdure terminée par les toits de la sécherie, près de laquelle se voyaient le four et sa gueule profonde, ses longues pelles, son chemin creux et noir. Il se trouvait, parallèlement à ces constructions, un bâtiment d'aspect assez misérable qui servait d'habi-

tation à la famille et où les remises, les écuries, les étables, la grange, avaient été pratiquées. Des volailles et des cochons vaquaient dans le grand terrain. La propreté qui régnait dans ces différents établissements et leur bon état de réparation attestaient la vigilance du maître.

— Le prédécesseur de Vigneau, dit Benassis, était un malheureux, un fainéant qui n'aimait qu'à boire. Jadis ouvrier, il savait chauffer son four et payer ses façons, voilà tout; il n'avait d'ailleurs ni activité ni esprit commercial. Si l'on ne venait pas chercher ses marchandises, elles restaient là, se détérioraient et se perdaient. Aussi mourait-il de faim. Sa femme, qu'il avait rendue presque imbécile par ses mauvais traitements, croupissait dans la misère. Cette paresse, cette incurable stupidité, me faisaient tellement souffrir, et l'aspect de cette fabrique m'était si désagréable, que j'évitais de passer par ici. Heureusement, cet homme et sa femme étaient vieux l'un et l'autre. Un beau jour, le tuilier eut une attaque de paralysie, et je le fis aussitôt placer à l'hospice de Grenoble. Le propriétaire de la tuilerie consentit à la reprendre sans discussion dans l'état où elle se trouvait, et je cherchai de nouveaux locataires qui pussent participer aux améliorations que je voulais introduire dans toutes les industries du canton. Le mari d'une femme de chambre de madame Gravier, pauvre ouvrier gagnant fort peu d'argent chez un potier où il travaillait, et qui ne pouvait soutenir sa famille, écouta mes avis. Cet homme eut assez de courage pour prendre notre tuilerie à bail sans avoir un denier vaillant. Il vint s'y installer, apprit à sa femme, à la vieille mère de sa femme et à la sienne à façonner des tuiles, il en fit ses ouvriers. Je ne sais pas, foi d'honnête homme! comment ils s'arrangèrent. Probablement Vigneau emprunta du bois pour chauffer son four, il alla sans doute chercher ses matériaux la nuit par hottées et les manipula pendant le jour; enfin il déploya secrètement une énergie sans bornes, et les deux vieilles mères en haillons travaillèrent comme des nègres. Vigneau put ainsi cuire quelques fournées et passa sa première année en mangeant du pain chèrement payé par les sueurs de son ménage; mais il se soutint. Son courage, sa patience, ses qualités le rendirent intéressant à beaucoup de personnes, et il se fit connaître. Infatigable, il courait le matin à Gre-

noble, y vendait ses tuiles et ses briques; puis il revenait chez lui vers le milieu de la journée, retournait à la ville pendant la nuit; il paraissait se multiplier. Vers la fin de la première année, il prit deux petits gars pour l'aider. Voyant cela, je lui prêtai quelque argent. Eh bien, monsieur, d'année en année, le sort de cette famille s'améliora. Dès la seconde année, les deux vieilles mères ne façonnèrent plus de briques, ne broyèrent plus de pierres; elles cultivèrent les petits jardins, firent la soupe, raccommodèrent les habits, filèrent pendant la soirée et allèrent au bois pendant le jour. La jeune femme, qui sait lire et écrire, tint les comptes. Vigneau eut un petit cheval pour courir dans les environs, y chercher des pratiques; puis il étudia l'art du briquetier, trouva le moyen de fabriquer de beaux carreaux blancs et les vendit au-dessous du cours. La troisième année, il eut une charrette et deux chevaux. Quand il monta son premier équipage, sa femme devint presque élégante. Tout s'accorda dans son ménage avec ses gains, et toujours il y maintint l'ordre, l'économie, la propreté, principes générateurs de sa petite fortune. Il put enfin avoir six ouvriers, et les paya bien; il eut un charretier, et mit tout chez lui sur un très-bon pied; bref, petit à petit, en s'ingéniant, en étendant ses travaux et son commerce, il s'est trouvé dans l'aisance. L'année dernière, il a acheté la tuilerie; l'année prochaine, il rebâtira sa maison. Maintenant, toutes ces bonnes gens sont bien portants et bien vêtus. La femme, maigre et pâle, qui d'abord partageait les soucis et les inquiétudes du maître, est redevenue grasse, fraîche et jolie. Les deux vieilles mères sont très-heureuses et vaquent aux menus détails de la maison et du commerce. Le travail a produit l'argent, et l'argent, en donnant la tranquillité, a rendu la santé, l'abondance et la joie. Vraiment, ce ménage est pour moi la vivante histoire de ma commune et celle des jeunes États commerçants. Cette tuilerie, que je voyais jadis morne, vide, malpropre, improductive, est maintenant en plein rapport, bien habitée, animée, riche et approvisionnée. Voici pour une bonne somme de bois, et tous les matériaux nécessaires aux travaux de la saison : car vous savez que l'on ne fabrique la tuile que pendant un certain temps de l'année, entre juin et septembre. Cette activité ne fait-elle pas plaisir? Mon tuilier a coopéré à toutes les constructions du bourg.

Toujours éveillé, toujours allant et revenant, toujours actif, il est nommé *le dévorant* par les gens du canton.

A peine Benassis avait-il achevé ces paroles, qu'une jeune femme bien vêtue, ayant un joli bonnet, des bas blancs, un tablier de soie, une robe rose, mise qui rappelait un peu son ancien état de femme de chambre, ouvrit la porte à claire-voie qui menait au jardin et s'avança aussi vite que pouvait le permettre son état; mais les deux cavaliers allèrent à sa rencontre. Madame Vigneau était, en effet, une jolie femme assez grasse, au teint basané, mais de qui la peau devait être blanche. Quoique son front gardât quelques rides, vestiges de son ancienne misère, elle avait une physionomie heureuse et avenante.

— Monsieur Benassis, dit-elle d'un accent câlin en le voyant s'arrêter, ne me ferez-vous pas l'honneur de vous reposer un moment chez moi?

— Si bien, répondit-il. — Passez, capitaine.

— Ces messieurs doivent avoir bien chaud! Voulez-vous un peu de lait, ou de vin? — Monsieur Benassis, goûtez donc au vin que mon mari a eu la complaisance de se procurer pour mes couches! vous me direz s'il est bon.

— Vous avez un brave homme pour mari.

— Oui, monsieur, répondit-elle avec calme en se retournant, j'ai été bien richement partagée!

— Nous ne prendrons rien, madame Vigneau; je venais voir seulement s'il ne vous était rien arrivé de fâcheux.

— Rien, dit-elle. Vous voyez, j'étais au jardin occupée à biner pour faire quelque chose.

En ce moment, les deux mères arrivèrent pour voir Benassis, et le charretier resta immobile au milieu de la cour dans une direction qui lui permettait de regarder le médecin.

— Voyons, donnez-moi votre main, dit Benassis à madame Vigneau.

Il tâta le pouls de la jeune femme avec une attention scrupuleuse, en se recueillant et demeurant silencieux. Pendant ce temps, les trois femmes examinaient le commandant avec cette curiosité naïve que les gens de la campagne n'ont aucune honte à exprimer.

— Au mieux, s'écria gaiement le médecin.

— Accouchera-t-elle bientôt? s'écrièrent les deux mères.

— Mais cette semaine, sans doute. — Vigneau est en route? demanda-t-il après une pause.

— Oui, monsieur, répondit la jeune femme; il se hâte de faire ses affaires pour pouvoir rester au logis pendant mes couches, le cher homme!

— Allons, mes enfants, prospérez! Continuez à faire fortune et à faire le monde.

Genestas était plein d'admiration pour la propreté qui régnait dans l'intérieur de cette maison presque ruinée. En voyant l'étonnement de l'officier, Benassis lui dit :

— Il n'y a que madame Vigneau pour savoir approprier ainsi un ménage! Je voudrais que plusieurs gens du bourg vinssent prendre des leçons ici.

La femme du tuilier détourna la tête en rougissant; mais les deux mères laissèrent éclater sur leur physionomie tout le plaisir que leur causaient les éloges du médecin, et toutes trois l'accompagnèrent jusqu'à l'endroit où étaient les chevaux.

— Eh bien, dit Benassis en s'adressant aux deux vieilles, vous voilà bien heureuses! Ne vouliez-vous pas être grand'mères?

— Ah! ne m'en parlez pas, dit la jeune femme, ils me font enrager. Mes deux mères veulent un garçon, mon mari désire une petite fille : je crois qu'il me sera bien difficile de les contenter tous.

— Mais vous, que voulez-vous? dit en riant Benassis.

— Ah! moi, monsieur, je veux un enfant.

— Voyez, elle est déjà mère, dit le médecin à l'officier en prenant son cheval par la bride.

— Adieu, monsieur Benassis, dit la jeune femme. Mon mari sera bien désolé de ne pas avoir été ici, quand il saura que vous y êtes venu.

— Il n'a pas oublié de m'envoyer mon millier de tuiles à la Grange-aux-Belles?

— Vous savez bien qu'il laisserait toutes les commandes du canton pour vous servir. Allez, son plus grand regret est de prendre votre argent; mais je lui dis que vos écus portent bonheur, et c'est vrai.

— Au revoir, dit Benassis.

Les trois femmes, le charretier et les deux ouvriers sortis des ateliers pour voir le médecin restèrent groupés autour de l'échalier qui servait de porte à la tuilerie, afin de jouir de sa présence jusqu'au dernier moment, ainsi que chacun le fait pour les personnes chères. Les inspirations du cœur ne doivent-elles pas être partout uniformes! aussi les douces coutumes de l'amitié sont-elles naturellement suivies en tout pays.

Après avoir examiné la situation du soleil, Benassis dit à son compagnon :

— Nous avons encore deux heures de jour, et, si vous n'êtes pas trop affamé, nous irons voir une charmante créature à qui je donne presque toujours le temps qui me reste entre l'heure de mon dîner et celle où mes visites sont terminées. On la nomme ma *bonne amie* dans le canton; mais ne croyez pas que ce surnom, en usage ici pour désigner une future épouse, puisse couvrir ou autoriser la moindre médisance. Quoique mes soins pour cette pauvre enfant la rendent l'objet d'une jalousie assez concevable, l'opinion que chacun a prise de mon caractère interdit tout méchant propos. Si personne ne s'explique la fantaisie à laquelle je parais céder en faisant à la Fosseuse une rente pour qu'elle vive sans être obligée de travailler, tout le monde croit à sa vertu; tout le monde sait que, si mon affection dépassait une fois les bornes d'une amicale protection, je n'hésiterais pas un instant à l'épouser. Mais, ajouta le médecin en s'efforçant de sourire, il n'existe de femme pour moi ni dans ce canton ni ailleurs. Un homme très-expansif, mon cher monsieur, éprouve un invincible besoin de s'attacher particulièrement à une chose ou à un être entre tous les êtres et les choses dont il est entouré, surtout quand pour lui la vie est déserte. Aussi, croyez-moi, jugez toujours favorablement un homme qui aime son chien ou son cheval! Parmi le troupeau souffrant que le hasard m'a confié, cette pauvre petite malade est pour moi ce qu'est, dans mon pays de soleil, dans le Languedoc, la brebis chérie à laquelle les bergères mettent des rubans fanés, à laquelle elles parlent, qu'elles laissent pâturer le long des blés, et dont jamais le chien ne hâte la marche indolente.

En disant ces paroles, Benassis restait debout, tenant les crins

de son cheval, prêt à le monter, mais ne le montant pas, comme si le sentiment dont il était agité ne pouvait s'accorder avec de brusques mouvements.

— Allons, s'écria-t-il, venez la voir! Vous mener chez elle, n'est-ce pas vous dire que je la traite comme une sœur?

Quand les deux cavaliers furent à cheval, Genestas dit au médecin :

— Serais-je indiscret en vous demandant quelques renseignements sur votre Fosseuse? Parmi toutes les existences que vous m'avez fait connaître, elle ne doit pas être la moins curieuse.

— Monsieur, répondit Benassis en arrêtant son cheval, peut-être ne partagerez-vous pas tout l'intérêt que m'inspire la Fosseuse. Sa destinée ressemble à la mienne : notre vocation a été trompée; le sentiment que je lui porte et les émotions que j'éprouve en la voyant viennent de la parité de nos situations. Une fois entré dans la carrière des armes, vous avez suivi votre penchant, ou vous avez pris goût à ce métier; sans quoi, vous ne seriez pas resté jusqu'à votre âge sous le pesant harnais de la discipline militaire; vous ne devez donc comprendre ni les malheurs d'une âme dont les désirs renaissent toujours et sont toujours trahis, ni les chagrins constants d'une créature forcée de vivre ailleurs que dans sa sphère. De telles souffrances restent un secret entre ces créatures et Dieu, qui leur envoie ces afflictions, car elles seules connaissent la force des impressions que leur causent les événements de la vie. Cependant, vous-même, témoin blasé de tant d'infortunes produites par le cours d'une longue guerre, n'avez-vous pas surpris dans votre cœur quelque tristesse en rencontrant un arbre dont les feuilles étaient jaunes au milieu du printemps, un arbre languissant et mourant faute d'avoir été planté dans le terrain où se trouvaient les principes nécessaires à son entier développement? Dès l'âge de vingt ans, la passive mélancolie d'une plante rabougrie me faisait mal à voir; aujourd'hui, je détourne toujours la tête à cet aspect. Ma douleur d'enfant était le vague pressentiment de mes douleurs d'homme, une sorte de sympathie entre mon présent et un avenir que j'aperçevais instinctivement dans cette vie végétale courbée avant le temps vers le terme où vont les arbres et les hommes.

— Je pensais, en vous voyant si bon, que vous aviez souffert!

— Vous le comprenez, monsieur, reprit le médecin sans répondre à ce mot de Genestas, parler de la Fosseuse, c'est parler de moi. La Fosseuse est une plante dépaysée, mais une plante humaine, incessamment dévorée par des pensées tristes ou profondes qui se multiplient les unes par les autres. Cette pauvre fille est toujours souffrante. Chez elle, l'âme tue le corps. Pouvais-je voir avec froideur une faible créature en proie au malheur le plus grand et le moins apprécié qu'il y ait dans notre monde égoïste, quand moi, homme et fort contre les souffrances, je suis tenté de me refuser tous les soirs à porter le fardeau d'un semblable malheur? Peut-être m'y refuserais-je même, sans une pensée religieuse qui émousse mes chagrins et répand dans mon cœur de douces illusions. Nous ne serions pas tous les enfants d'un même Dieu, la Fosseuse serait encore ma sœur en souffrance!

Benassis pressa les flancs de son cheval, et entraîna le commandant Genestas, comme s'il eût craint de continuer sur ce ton la conversation commencée.

— Monsieur, reprit-il lorsque les chevaux trottèrent de compagnie, la nature a, pour ainsi dire, créé cette pauvre fille pour la douleur, comme elle a créé d'autres femmes pour le plaisir. En voyant de telles prédestinations, il est impossible de ne pas croire à une autre vie. Tout agit sur la Fosseuse : si le temps est gris et sombre, elle est triste et *pleure avec le ciel;* cette expression lui appartient. Elle chante avec les oiseaux, se calme et se rassérène avec les cieux, enfin elle devient belle dans un beau jour; un parfum délicat est pour elle un plaisir presque inépuisable : je l'ai vue jouissant, pendant toute une journée, de l'odeur exhalée par des résédas après une de ces matinées pluvieuses qui développent l'âme des fleurs et donnent au jour je ne sais quoi de frais et de brillant; elle s'était épanouie avec la nature, avec toutes les plantes. Si l'atmosphère est lourde, électrisante, la Fosseuse a des vapeurs que rien ne peut calmer, elle se couche et se plaint de mille maux différents sans savoir ce qu'elle a; si je la questionne, elle me répond que ses os s'amollissent, que sa chair se fond en eau. Pendant ces heures inanimées, elle ne sent la vie que par la souffrance; son cœur est en *dehors d'elle* pour vous dire encore un de

ses mots. Quelquefois, j'ai surpris la pauvre fille pleurant à l'aspect de certains tableaux qui se dessinent dans nos montagnes au coucher du soleil, quand de nombreux et magnifiques nuages se rassemblent au-dessus de nos cimes d'or : « Pourquoi pleurez-vous, ma petite? lui disais-je. — Je ne sais pas, monsieur, me répondait-elle; je suis là comme une hébétée à regarder là-haut, et j'ignore où je suis, à force de voir. — Mais que voyez-vous donc? — Monsieur, je ne puis vous le dire. » Vous auriez beau la questionner alors pendant toute la soirée, vous n'en obtiendriez pas une seule parole; mais elle vous lancerait des regards pleins de pensées, ou resterait les yeux humides, à demi silencieuse, visiblement recueillie. Son recueillement est si profond, qu'il se communique; du moins, elle agit alors sur moi comme un nuage trop chargé d'électricité. Un jour, je l'ai pressée de questions, je voulais à toute force la faire causer et je lui dis quelques mots un peu trop vifs : eh bien, monsieur, elle s'est mise à fondre en larmes. En d'autres moments, la Fosseuse est gaie, avenante, rieuse, agissante, spirituelle; elle cause avec plaisir, exprime des idées neuves, originales. Incapable d'ailleurs de se livrer à aucune espèce de travail suivi : quand elle allait aux champs, elle demeurait pendant des heures entières occupée à regarder une fleur, à voir couler l'eau, à examiner les pittoresques merveilles qui se trouvent sous les ruisseaux clairs et tranquilles, ces jolies mosaïques composées de cailloux, de terre, de sable, de plantes aquatiques, de mousse, de sédiments bruns dont les couleurs sont si douces, dont les tons offrent de si curieux contrastes. Lorsque je suis venu dans ce pays, la pauvre fille mourait de faim; humiliée d'accepter le pain d'autrui, elle n'avait recours à la charité publique qu'au moment où elle y était contrainte par une extrême souffrance. Souvent, la honte lui donnait de l'énergie; pendant quelques jours, elle travaillait à la terre; mais, bientôt épuisée, une maladie la forçait d'abandonner son ouvrage commencé. A peine rétablie, elle entrait dans quelque ferme aux environs, en demandant à y prendre soin des bestiaux; mais, après s'y être acquittée de ses fonctions avec intelligence, elle en sortait sans dire pourquoi. Son labeur journalier était sans doute un joug trop pesant pour elle, qui est tout indépendance et tout caprice. Elle se mettait alors à chercher des

truffes ou des champignons, et les allait vendre à Grenoble. En ville, tentée par des babioles, elle oubliait sa misère en se trouvant riche de quelques menues pièces de monnaie, et s'achetait des rubans, des colifichets, sans penser à son pain du lendemain. Puis, si quelque fille du bourg désirait sa croix de cuivre, son cœur à la Jeannette ou son cordon de velours, elle les lui donnait, heureuse de lui faire plaisir, car elle vit par le cœur. Aussi la Fosseuse était-elle tour à tour aimée, plainte, méprisée. La pauvre fille souffrait de tout, de sa paresse, de sa bonté, de sa coquetterie; car elle est coquette, friande, curieuse; enfin elle est femme, elle se laisse aller à ses impressions et à ses goûts avec une naïveté d'enfant : racontez-lui quelque belle action, elle tressaille et rougit, son sein palpite, elle pleure de joie; si vous lui dites une histoire de voleurs, elle pâlira d'effroi. C'est la nature la plus vraie, le cœur le plus franc et la probité la plus délicate qui se puisse rencontrer; si vous lui confiez cent pièces d'or, elle vous les enterrera dans un coin et continuera de mendier son pain.

La voix de Benassis s'altéra quand il dit ces paroles.

— J'ai voulu l'éprouver, monsieur, reprit-il, et je m'en suis repenti. Une épreuve, n'est-ce pas de l'espionnage, de la défiance tout au moins?

Ici, le médecin s'arrêta comme s'il faisait une réflexion secrète, et ne remarqua point l'embarras dans lequel ses paroles avaient mis son compagnon, qui, pour ne pas laisser voir sa confusion, s'occupait à démêler les rênes de son cheval. Benassis reprit bientôt la parole.

— Je voudrais marier ma Fosseuse, je donnerais volontiers une de mes fermes à quelque brave garçon qui la rendrait heureuse, et elle le serait. Oui, la pauvre fille aimerait ses enfants à en perdre la tête, et tous les sentiments qui surabondent chez elle s'épancheraient dans celui qui les comprend tous pour la femme, dans *la maternité;* mais aucun homme n'a su lui plaire. Elle est cependant d'une sensibilité dangereuse pour elle; elle le sait, et m'a fait l'aveu de sa prédisposition nerveuse quand elle a vu que je m'en apercevais. Elle est du petit nombre de femmes sur lesquelles le moindre contact produit un frémissement dangereux; aussi faut-il lui savoir gré de sa sagesse, de sa fierté de femme.

Elle est fauve comme une hirondelle. Ah! quelle riche nature, monsieur! Elle était faite pour être une femme opulente, aimée; elle eût été bienfaisante et constante. A vingt-deux ans, elle s'affaisse déjà sous le poids de son âme, et dépérit victime de ses fibres trop vibrantes, de son organisation trop forte ou trop délicate. Une vive passion trahie la rendrait folle, ma pauvre Fosseuse! Après avoir étudié son tempérament, après avoir reconnu la réalité de ses longues attaques de nerfs et de ses aspirations électriques, après l'avoir trouvée en harmonie flagrante avec les vicissitudes de l'atmosphère, avec les variations de la lune, fait que j'ai soigneusement vérifié, j'en pris soin, monsieur, comme d'une créature en dehors des autres, et de qui la maladive existence ne pouvait être comprise que par moi. C'est, comme je vous l'ai dit, la brebis aux rubans. Mais vous allez la voir, voici sa maisonnette.

En ce moment, ils étaient arrivés au tiers environ de la montagne par des rampes bordées de buissons, qu'ils gravissaient au pas. En atteignant au tournant d'une de ces rampes, Genestas aperçut la maison de la Fosseuse. Cette habitation était située sur une des principales bosses de la montagne. Là, une jolie pelouse en pente d'environ trois arpents, plantée d'arbres et d'où jaillissaient plusieurs cascades, était entourée d'un petit mur assez haut pour servir de clôture, pas assez pour dérober la vue du pays. La maison, bâtie en briques et couverte d'un toit plat qui débordait de quelques pieds, faisait dans le paysage un effet charmant à voir. Elle était composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage à porte et à contrevents peints en vert. Exposée au midi, elle n'avait ni assez de largeur ni assez de profondeur pour avoir d'autres ouvertures que celles de la façade, dont l'élégance rustique consistait en une excessive propreté. Suivant la mode allemande, la saillie des auvents était doublée de planches peintes en blanc. Quelques acacias en fleur et d'autres arbres odoriférants, des épines roses, des plantes grimpantes, un gros noyer que l'on avait respecté, puis quelques saules pleureurs plantés dans les ruisseaux s'élevaient autour de cette maison. Derrière se trouvait un gros massif de hêtres et de sapins, large fond noir sur lequel cette jolie bâtisse se détachait vivement. En ce moment du jour, l'air était embaumé par les différentes senteurs de la montagne et du jardin de la Fosseuse.

Le ciel, pur et tranquille, était nuageux à l'horizon. Dans le lointain, les cimes commençaient à prendre les teintes de rose vif que leur donne souvent le coucher du soleil. A cette hauteur, la vallée se voyait tout entière, depuis Grenoble jusqu'à l'enceinte circulaire de rochers au bas desquels est le petit lac que Genestas avait traversé la veille. Au-dessus de la maison, et à une assez grande distance, apparaissait la ligne de peupliers qui indiquait le grand chemin du bourg à Grenoble. Enfin le bourg, obliquement traversé par les lueurs du soleil, étincelait comme un diamant en réfléchissant par toutes ses vitres de rouges lumières qui semblaient ruisseler. A cet aspect, Genestas arrêta son cheval, montra les fabriques de la vallée, le nouveau bourg et la maison de la Fosseuse.

— Après la victoire de Wagram et le retour de Napoléon aux Tuileries en 1815, dit-il en soupirant, voilà ce qui m'a donné le plus d'émotions. Je vous dois donc ce plaisir, monsieur, car vous m'avez appris à connaître les beautés qu'un homme peut trouver à la vue d'un pays.

— Oui, dit le médecin en souriant, il vaut mieux bâtir des villes que de les prendre.

— Oh! monsieur, la prise de Moscou et la reddition de Mantoue! Mais vous ne savez donc pas ce que c'est! N'est-ce pas notre gloire à tous? Vous êtes un brave homme, mais Napoléon aussi était un bon homme; sans l'Angleterre, vous vous seriez entendus tous deux, et il ne serait pas tombé, notre empereur; je peux bien avouer que je l'aime maintenant, il est mort!... et, dit l'officier en regardant autour de lui, il n'y a pas d'espions ici. Quel souverain! Il devinait tout le monde! il vous aurait placé dans son conseil d'État, parce qu'il était administrateur, et grand administrateur, jusqu'à savoir ce qu'il y avait de cartouches dans les gibernes après une affaire. Pauvre homme! Pendant que vous me parliez de votre Fosseuse, je pensais qu'il était mort à Sainte-Hélène, lui. Hein! était-ce le climat et l'habitation qui pouvaient satisfaire un homme habitué à vivre les pieds dans les étriers et le derrière sur un trône? On dit qu'il y jardinait. Diantre! il n'était pas fait pour planter des choux... Maintenant, il nous faut servir les Bourbons, et loyalement, monsieur; car, après tout, la France est la France, comme vous le disiez hier.

En prononçant ces derniers mots, Genestas descendit de cheval et imita machinalement Benassis, qui attachait le sien par la bride à un arbre.

— Est-ce qu'elle n'y serait pas? dit le médecin en ne voyant point la Fosseuse sur le seuil de la porte.

Ils entrèrent, et ne trouvèrent personne dans la salle du rez-de-chaussée.

— Elle aura entendu le pas de deux chevaux, dit Benassis en souriant, et sera montée pour mettre un bonnet, une ceinture, quelque chiffon.

Il laissa Genestas seul et monta lui-même pour aller chercher la Fosseuse. Le commandant examina la salle. Le mur était tendu d'un papier à fond gris parsemé de roses, et le plancher couvert d'une natte de paille en guise de tapis. Les chaises, le fauteuil et la table étaient en bois encore revêtu de son écorce. Des espèces de jardinières faites avec des cerceaux et de l'osier, garnies de fleurs et de mousse, ornaient cette chambre aux fenêtres de laquelle étaient drapés des rideaux de percale blancs à franges rouges. Sur la cheminée, une glace, un vase en porcelaine unie entre deux lampes; près du fauteuil, un tabouret de sapin ; puis sur la table, de la toile taillée, quelques goussets appareillés, des chemises commencées, enfin tout l'attirail d'une lingère, son panier, ses ciseaux, du fil et des aiguilles. Tout cela était propre et frais comme une coquille jetée par la mer en un coin de grève. De l'autre côté du corridor, au bout duquel était un escalier, Genestas aperçut une cuisine. Le premier étage, comme le rez-de-chaussée, ne devait être composé que de deux pièces.

— N'ayez donc pas peur, disait Benassis à la Fosseuse. Allons, venez!...

En entendant ces paroles, Genestas rentra promptement dans la salle. Une jeune fille mince et bien faite, vêtue d'une robe à guimpe de percaline rose à mille raies, se montra bientôt, rouge de pudeur et de timidité. Sa figure n'était remarquable que par un certain aplatissement dans les traits, qui la faisait ressembler à ces figures cosaques et russes que les désastres de 1814 ont rendues si malheureusement populaires en France. La Fosseuse avait en effet, comme les gens du Nord, le nez relevé du bout et très-rentré; sa

bouche était grande, son menton petit, ses mains et ses bras étaient rouges, ses pieds larges et forts comme ceux des paysannes. Quoiqu'elle éprouvât l'action du hâle, du soleil et du grand air, son teint était pâle comme l'est une herbe flétrie, mais cette couleur rendait sa physionomie intéressante dès le premier aspect; puis elle avait dans ses yeux bleus une expression si douce, dans ses mouvements tant de grâce, dans sa voix tant d'âme, que, malgré le désaccord apparent de ses traits avec les qualités que Benassis avait vantées au commandant, celui-ci reconnut la créature capricieuse et maladive en proie aux souffrances d'une nature contrariée dans ses développements. Après avoir vivement attisé un feu de mottes et de branches sèches, la Fosseuse s'assit dans un fauteuil en reprenant une chemise commencée, et resta sous les yeux de l'officier, honteuse à demi, n'osant lever les yeux, calme en apparence; mais les mouvements précipités de son corsage, dont la beauté frappa Genestas, décela sa peur.

— Eh bien, ma pauvre enfant, êtes-vous bien avancée? lui dit Benassis en maniant les morceaux de toile destinés à faire des chemises.

La Fosseuse regarda le médecin d'un air timide et suppliant.

— Ne me grondez pas, monsieur, répondit-elle, je n'y ai rien fait aujourd'hui, quoiqu'elles me soient commandées par vous et pour des gens qui en ont grand besoin; mais le temps a été si beau! je me suis promenée, je vous ai ramassé des champignons et des truffes blanches que j'ai portés à Jacquotte; elle a été bien contente, car vous avez du monde à dîner. J'ai été tout heureuse d'avoir deviné cela. Quelque chose me disait d'aller en chercher.

Et elle se remit à tirer l'aiguille.

— Vous avez là, mademoiselle, une bien jolie maison, lui dit Genestas.

— Elle n'est point à moi, monsieur, répondit-elle en regardant l'étranger avec des yeux qui semblaient rougir, elle appartient à M. Benassis.

Et elle reporta doucement ses regards sur le médecin.

— Vous savez bien, mon enfant, dit-il en lui prenant la main, qu'on ne vous en chassera jamais.

La Fosseuse se leva par un mouvement brusque et sortit.

— Eh bien, dit le médecin à l'officier, comment la trouvez-vous?

— Mais, répondit Genestas, elle m'a singulièrement ému. Ah! vous lui avez bien gentiment arrangé son nid!

— Bah! du papier à quinze ou vingt sous, mais bien choisi, voilà tout. Les meubles ne sont pas grand'chose, ils ont été fabriqués par mon vannier, qui a voulu me témoigner sa reconnaissance. La Fosseuse a fait elle-même les rideaux avec quelques aunes de calicot. Son habitation, son mobilier si simple, vous semblent jolis, parce que vous les trouvez sur le penchant d'une montagne, dans un pays perdu où vous ne vous attendiez pas à rencontrer quelque chose de propre; mais le secret de cette élégance est dans une sorte d'harmonie entre la maison et la nature, qui a réuni là des ruisseaux, quelques arbres bien groupés, et jeté sur cette pelouse ses plus belles herbes, ses fraisiers parfumés, ses jolies violettes...

— Eh bien, qu'avez-vous? dit Benassis à la Fosseuse, qui revenait.

— Rien, rien, répondit-elle; j'ai cru qu'une de mes poules n'était pas rentrée.

Elle mentait; mais le médecin fut seul à s'en apercevoir, et il lui dit à l'oreille :

— Vous avez pleuré!

— Pourquoi me dites-vous de ces choses-là devant quelqu'un? lui répondit-elle.

— Mademoiselle, lui dit Genestas, vous avez grand tort de rester ici toute seule; dans une cage aussi charmante que l'est celle-ci, il vous faudrait un mari.

— Cela est vrai, dit-elle; mais, que voulez-vous, monsieur! je suis pauvre et je suis difficile. Je ne me sens pas d'humeur à aller porter la soupe aux champs ou à mener une charrette, à sentir la misère de ceux que j'aimerais sans pouvoir la faire cesser, à tenir des enfants sur mes bras toute la journée, et à rapetasser les haillons d'un homme. M. le curé me dit que ces pensées sont peu chrétiennes; je le sais bien, mais qu'y faire? En certains jours, j'aime mieux manger un morceau de pain sec que de m'accommoder quelque chose pour mon dîner. Pourquoi voulez-vous que j'assomme un homme de mes défauts? il se tuerait peut-être pour satisfaire mes fantaisies, et ce ne serait pas juste. Bast! on

m'a jeté quelque mauvais sort, et je dois le supporter toute seule.

— D'ailleurs, elle est née fainéante, ma pauvre Fosseuse, dit Benassis, il faut la prendre comme elle est. Mais ce qu'elle vous dit là signifie qu'elle n'a encore aimé personne, ajouta-t-il en riant.

Puis il se leva et sortit pendant un moment sur la pelouse.

— Vous devez bien aimer M. Benassis? lui demanda Genestas.

— Oh! oui, monsieur! et, comme moi, bien des gens dans le canton se sentent l'envie de se mettre en pièces pour lui. Mais lui, qui guérit les autres, il a quelque chose que rien ne peut guérir. Vous êtes son ami, vous savez peut-être ce qu'il a? Qui donc a pu faire du chagrin à un homme comme lui, qui est la vraie image du bon Dieu sur terre? J'en connais plusieurs ici qui croient que leurs blés poussent mieux quand il a passé le matin le long de leur champ.

— Et vous, que croyez-vous?

— Moi, monsieur, quand je l'ai vu...

Elle parut hésiter, puis elle ajouta :

— Je suis heureuse pour toute la journée.

Elle baissa la tête et tira son aiguille avec une prestesse singulière.

— Eh bien, le capitaine vous a-t-il conté quelque chose sur Napoléon? dit le médecin en rentrant.

— Monsieur a vu l'empereur? s'écria la Fosseuse en contemplant la figure de l'officier avec une curiosité passionnée.

— Parbleu! dit Genestas, plus de mille fois.

— Ah! que je voudrais savoir quelque chose de militaire.

— Demain, nous viendrons peut-être prendre une tasse de café au lait chez vous. Et l'on te contera *quelque chose de militaire*, mon enfant, dit Benassis en la prenant par le cou et la baisant au front. — C'est ma fille, voyez-vous! ajouta-t-il en se tournant vers le commandant; lorsque je ne l'ai pas baisée au front, il me manque quelque chose dans la journée.

La Fosseuse serra la main de Benassis et lui dit à voix basse :

— Oh! vous êtes bien bon!

Ils la quittèrent; mais elle les suivit pour les voir monter à cheval. Quand Genestas fut en selle :

— Qui est-ce donc que ce monsieur-là? souffla-t-elle à l'oreille de Benassis.

— Ah! ah! répondit le médecin en mettant le pied dans l'étrier, peut-être un mari pour toi...

Elle resta debout, occupée à les voir descendant la rampe, et, lorsqu'ils passèrent au bout du jardin, ils l'aperçurent déjà perchée sur un monceau de pierres pour les voir encore et leur faire un dernier signe de tête.

— Monsieur, cette fille a quelque chose d'extraordinaire, dit Genestas au médecin quand ils furent loin de la maison.

— N'est-ce pas? répondit-il. Je me suis vingt fois dit qu'elle ferait une charmante femme; mais je ne saurais l'aimer autrement que comme on aime sa sœur ou sa fille, mon cœur est mort.

— A-t-elle des parents? demanda Genestas. Que faisaient son père et sa mère?

— Oh! c'est toute une histoire, répondit Benassis. Elle n'a plus ni père, ni mère, ni parents. Il n'est pas jusqu'à son nom qui ne m'ait intéressé. La Fosseuse est née dans le bourg. Son père, journalier de Saint-Laurent-du-Pont, se nommait *le Fosseur*, abréviation sans doute de fossoyeur, car, depuis un temps immémorial, la charge d'enterrer les morts était restée dans sa famille. Il y a dans ce nom toutes les mélancolies du cimetière. En vertu d'une coutume romaine encore en usage ici, comme dans quelques autres pays de la France, et qui consiste à donner aux femmes le nom de leurs maris, en y ajoutant une terminaison féminine, cette fille a été appelée la Fosseuse, du nom de son père. Ce journalier avait épousé par amour la femme de chambre de je ne sais quelle comtesse dont la terre se trouve à quelques lieues du bourg. Ici, comme dans toutes les campagnes, la passion entre pour peu de chose dans les mariages. En général, les paysans veulent une femme pour avoir des enfants, pour avoir une ménagère qui leur fasse de bonne soupe et leur apporte à manger aux champs, qui leur file des chemises et raccommode leurs habits. Depuis longtemps, pareille aventure n'était arrivée dans ce pays, où souvent un jeune homme quitte sa *promise* pour une jeune fille plus riche qu'elle de trois ou quatre arpents de terre. Le sort du Fosseur et de sa femme n'a pas été assez heureux pour déshabituer nos Dauphinois

de leurs calculs intéressés. La Fosseuse, qui était une belle personne, est morte en accouchant de sa fille. Le mari prit tant de chagrin de cette perte, qu'il en est mort dans l'année, ne laissant rien au monde à son enfant qu'une vie chancelante et naturellement fort précaire. La petite fut charitablement recueillie par une voisine, qui l'éleva jusqu'à l'âge de neuf ans. La nourriture de la Fosseuse devenant une charge trop lourde pour cette bonne femme, elle envoya sa pupille mendier son pain dans la saison où il passe des voyageurs sur les routes. Un jour, l'orpheline, étant allée demander du pain au château de la comtesse, y fut gardée en mémoire de sa mère. Élevée alors pour servir un jour de femme de chambre à la fille de la maison, qui se maria cinq ans après, la pauvre petite a été pendant ce temps la victime de tous les caprices des gens riches, lesquels, pour la plupart, n'ont rien de constant ni de suivi dans leur générosité : bienfaisants par accès ou par boutades, tantôt protecteurs, tantôt amis, tantôt maîtres, ils faussent la situation déjà fausse des enfants malheureux auxquels ils s'intéressent, et ils en jouent le cœur, la vie ou l'avenir avec insouciance, en les regardant comme peu de chose. La Fosseuse devint d'abord presque la compagne de la jeune héritière : on lui apprit alors à lire, à écrire, et sa future maîtresse s'amusa quelquefois à lui donner des leçons de musique. Tour à tour demoiselle de compagnie et femme de chambre, on fit d'elle un être incomplet. Elle prit là le goût du luxe, de la parure, et contracta des manières en désaccord avec sa situation réelle. Depuis, le malheur a bien rudement réformé son âme, mais il n'a pu en effacer le vague sentiment d'une destinée supérieure. Enfin, un jour, jour bien funeste pour cette pauvre fille, la jeune comtesse, alors mariée, surprit la Fosseuse, qui n'était plus que sa femme de chambre, parée d'une de ses robes de bal et dansant devant une glace. L'orpheline, alors âgée de seize ans, fut renvoyée sans pitié. Son indolence la fit retomber dans la misère, errer sur les routes, mendier, travailler, comme je vous l'ai dit. Souvent elle pensait à se jeter à l'eau, quelquefois aussi à se donner au premier venu ; la plupart du temps, elle se couchait au soleil le long d'un mur, sombre, pensive, la tête dans l'herbe ; les voyageurs lui jetaient alors quelques sous, précisément parce qu'elle ne demandait rien. Elle est restée pen-

dant un an à l'hôpital d'Annecy, après une moisson laborieuse, à laquelle elle n'avait travaillé que dans l'espoir de mourir. Il faut lui entendre raconter à elle-même ses sentiments et ses idées durant cette période de sa vie, elle est souvent bien curieuse dans ses naïves confidences. Enfin, elle est revenue au bourg vers l'époque où je résolus de m'y fixer. Je voulais connaître le moral de mes administrés, j'étudiai donc son caractère, qui me frappa; puis, après avoir observé ses imperfections organiques, je résolus de prendre soin d'elle. Peut-être, avec le temps, finira-t-elle par s'accoutumer au travail de la couture; mais, en tout cas, j'ai assuré son sort.

— Elle est bien seule là! dit Genestas.

— Non, une de mes bergères vient coucher chez elle, répondit le médecin. Vous n'avez pas aperçu les bâtiments de ma ferme qui sont au-dessus de la maison, ils sont cachés par les sapins. Oh! elle est en sûreté. D'ailleurs, il n'y a point de mauvais sujets dans notre vallée; si par hasard il s'en rencontre, je les envoie à l'armée, où ils font d'excellents soldats.

— Pauvre fille! dit Genestas.

— Ah! les gens du canton ne la plaignent point, reprit Benassis, ils la trouvent au contraire bien heureuse; mais il existe cette différence entre elle et les autres femmes, qu'à celles-ci Dieu a donné la force, à elle la faiblesse; et ils ne voient pas cela.

Au moment où les deux cavaliers débouchèrent sur la route de Grenoble, Benassis, qui prévoyait l'effet de ce nouveau coup d'œil sur Genestas, s'arrêta d'un air satisfait pour jouir de sa surprise. Deux pans de verdure, hauts de soixante pieds, meublaient à perte de vue un large chemin bombé comme une allée de jardin, et composaient un monument naturel qu'un homme pouvait s'enorgueillir d'avoir créé. Les arbres, non taillés, formaient tous l'immense palme verte qui rend le peuplier d'Italie un des plus magnifiques végétaux. Un côté du chemin atteint déjà par l'ombre représentait une vaste muraille de feuilles noires, tandis que, fortement éclairé par le soleil couchant qui donnait aux jeunes pousses des teintes d'or, l'autre offrait le contraste des jeux et des reflets que produisaient la lumière et la brise sur son mouvant rideau.

— Vous devez être bien heureux ici ! s'écria Genestas. Tout y est plaisir pour vous.

— Monsieur, dit le médecin, l'amour pour la nature est le seul qui ne trompe pas les espérances humaines. Ici, point de déceptions. Voilà des peupliers de dix ans : en avez-vous jamais vu d'aussi bien venus que les miens ?

— Dieu est grand ! dit le militaire en s'arrêtant au milieu de ce chemin, dont il n'apercevait ni la fin ni le commencement.

— Vous me faites du bien, s'écria Benassis. J'ai du plaisir à vous entendre répéter ce que je dis souvent au milieu de cette avenue. Il se trouve, certes, ici quelque chose de religieux. Nous y sommes comme deux points, et le sentiment de notre petitesse nous ramène toujours devant Dieu.

Ils allèrent alors lentement et en silence, écoutant le pas de leurs chevaux, qui résonnait dans cette galerie de verdure comme s'ils eussent été sous les voûtes d'une cathédrale.

— Combien d'émotions dont ne se doutent pas les gens de la ville ! dit le médecin. Sentez-vous les parfums exhalés par la propolis des peupliers et par les sueurs du mélèze ? Quelles délices !

— Écoutez ! s'écria Genestas. Arrêtons-nous.

Ils entendirent alors un chant dans le lointain.

— Est-ce une femme ou un homme ? est-ce un oiseau ? demanda tout bas le commandant. Est-ce la voix de ce grand paysage ?

— Il y a de tout cela, répondit le médecin en descendant de son cheval et en l'attachant à une branche de peuplier.

Puis il fit signe à l'officier de l'imiter et de le suivre. Ils allèrent à pas lents le long d'un sentier bordé de deux haies d'épine blanche en fleur qui répandaient de pénétrantes odeurs dans l'humide atmosphère du soir. Les rayons du soleil entraient dans le sentier avec une sorte d'impétuosité que l'ombre projetée par le long rideau de peupliers rendait encore plus sensible, et ces vigoureux jets de lumière enveloppaient de leurs teintes rouges une chaumière située au bout de ce chemin sablonneux. Une poussière d'or semblait être jetée sur son toit de chaume, ordinairement brun comme la coque d'une châtaigne, et dont les crêtes délabrées étaient verdies par des joubarbes et de la mousse. La chaumière se voyait à peine dans ce brouillard de lumière ; mais les vieux murs, la porte, tout y avait

un éclat fugitif, tout en était fortuitement beau, comme l'est par instants une figure humaine, sous l'empire de quelque passion qui l'échauffe et la colore. Il se rencontre dans la vie en plein air de ces suavités champêtres et passagères qui nous arrachent le souhait de l'apôtre disant à Jésus-Christ, sur la montagne : *Dressons une tente et restons ici.* Ce paysage semblait avoir en ce moment une voix pure et douce autant qu'il était pur et doux, mais une voix triste comme la lueur près de finir à l'occident; vague image de la mort, avertissement divinement donné dans le ciel par le soleil, comme le donnent sur la terre les fleurs et les jolis insectes éphémères. A cette heure, les tons du soleil sont empreints de mélancolie, et ce chant était mélancolique; chant populaire d'ailleurs, chant d'amour et de regret, qui jadis a servi la haine nationale de la France contre l'Angleterre, mais auquel Beaumarchais a rendu sa vraie poésie, en le traduisant sur la scène française et le mettant dans la bouche d'un page qui ouvre son cœur à sa marraine. Cet air était modulé sans paroles sur un ton plaintif par une voix qui vibrait dans l'âme et l'attendrissait.

— C'est le chant du cygne, dit Benassis. Dans l'espace d'un siècle, cette voix ne retentit pas deux fois aux oreilles des hommes. Hâtons-nous, il faut l'empêcher de chanter! Cet enfant se tue, il y aurait de la cruauté à l'écouter encore... — Tais-toi donc, Jacques! Allons, tais-toi! cria le médecin.

La musique cessa. Genestas demeura debout, immobile et stupéfait. Un nuage couvrait le soleil, le paysage et la voix s'étaient tus ensemble. L'ombre, le froid, le silence, remplaçaient les douces splendeurs de la lumière, les chaudes émanations de l'atmosphère et les chants de l'enfant.

— Pourquoi, disait Benassis, me désobéis-tu? Je ne te donnerai plus ni gâteaux de riz, ni bouillon d'escargots, ni dattes fraîches, ni pain blanc! Tu veux donc mourir et désoler ta pauvre mère?

Genestas s'avança dans une petite cour assez proprement tenue et vit un garçon de quinze ans, faible comme une femme, blond, mais ayant peu de cheveux, et coloré comme s'il eût mis du rouge. Il se leva lentement du banc où il était assis sous un gros jasmin, sous des lilas en fleur qui poussaient à l'aventure et l'enveloppaient de leur feuillage.

— Tu sais bien, dit le médecin, que je t'ai dit de te coucher avec le soleil, de ne pas t'exposer au froid du soir, et de ne pas parler : comment t'avises-tu de chanter?

— Dame, monsieur Benassis, il faisait bien chaud là, et c'est si bon d'avoir chaud! J'ai toujours froid. En me sentant bien, sans y penser, je me suis mis à dire pour m'amuser : *Malbrouk s'en va-t-en guerre,* et je me suis écouté moi-même, parce que ma voix ressemblait presque à celle du flûtiau de votre berger.

— Allons, mon pauvre Jacques, que cela ne t'arrive plus, entends-tu?... Donne-moi la main.

Le médecin lui tâta le pouls. L'enfant avait des yeux bleus habituellement empreints de douceur, mais qu'une expression fiévreuse rendait alors brillants.

— Eh bien, j'en étais sûr, tu es en sueur, dit Benassis. Ta mère n'est donc pas là?

— Non, monsieur.

— Allons, rentre et couche-toi.

Le jeune malade, suivi de Benassis et de l'officier, rentra dans la chaumière.

— Allumez donc une chandelle, capitaine Bluteau, dit le médecin qui aidait Jacques à ôter ses grossiers haillons.

Quand Genestas eut éclairé la chaumière, il fut frappé de l'extrême maigreur de cet enfant, qui n'avait plus que la peau et les os. Lorsque le petit paysan fut couché, Benassis lui frappa sur la poitrine en écoutant le bruit qu'y produisaient ses doigts; puis, après avoir étudié des sons de sinistre présage, il ramena la couverture sur Jacques, se mit à quatre pas, se croisa les bras et l'examina.

— Comment te trouves-tu, mon petit homme?

— Bien, monsieur.

Benassis approcha du lit une table à quatre pieds tournés, chercha un verre et une fiole sur le manteau de la cheminée, et composa une boisson en mêlant à de l'eau pure quelques gouttes d'une liqueur brune contenue dans la fiole et soigneusement mesurées à la lueur de la chandelle que lui tenait Genestas.

— Ta mère est bien longtemps à revenir.

— Monsieur, elle vient, dit l'enfant, je l'entends dans le sentier.

Le médecin et l'officier attendirent en regardant autour d'eux. Au pied du lit était un matelas de mousse, sans draps ni couverture, sur lequel la mère couchait, tout habillée sans doute. Genestas montra du doigt ce lit à Benassis, qui inclina doucement la tête comme pour exprimer que, lui aussi, avait admiré déjà ce dévouement maternel. Un bruit de sabots ayant retenti dans la cour, le médecin sortit.

— Il faudra veiller Jacques pendant cette nuit, mère Colas. S'il vous disait qu'il étouffe, vous lui feriez boire de ce que j'ai mis dans un verre sur la table. Ayez soin de ne lui en laisser prendre chaque fois que deux ou trois gorgées. Le verre doit vous suffire pour toute la nuit. Surtout ne touchez pas à la fiole, et commencez par changer votre enfant, il est en sueur.

— Je n'ai pu laver ses chemises aujourd'hui, mon cher monsieur, il m'a fallu porter mon chanvre à Grenoble pour avoir de l'argent.

— Eh bien, je vous enverrai des chemises.

— Il est donc plus mal, mon pauvre gars? demanda la femme.

— Il ne faut rien attendre de bon, mère Colas; il a fait l'imprudence de chanter; mais ne le grondez pas, ne le rudoyez point, ayez du courage. Si Jacques se plaignait trop, envoyez-moi chercher par une voisine. Adieu.

Le médecin appela son compagnon et revint vers le sentier.

— Ce petit paysan est poitrinaire? lui dit Genestas.

— Mon Dieu, oui! répondit Benassis. A moins d'un miracle dans la nature, la science ne peut le sauver. Nos professeurs, à l'École de médecine de Paris, nous ont souvent parlé du phénomène dont vous venez d'être témoin. Certaines maladies de ce genre produisent, dans les organes de la voix, des changements qui donnent momentanément aux malades la faculté d'émettre des chants dont la perfection ne peut être égalée par aucun virtuose... Je vous ai fait passer une triste journée, monsieur, dit le médecin quand il fut à cheval. Partout la souffrance et partout la mort, mais aussi partout la résignation. Les gens de la campagne meurent tous philosophiquement, ils souffrent, se taisent et se couchent à la manière des animaux. Mais ne parlons plus de mort, et pressons le pas de nos chevaux : il faut arriver avant la nuit dans le bourg, pour que vous puissiez en voir le nouveau quartier.

— Eh! voilà le feu quelque part, dit Genestas en montrant un endroit de la montagne d'où s'élevait une gerbe de flammes.

— Ce feu n'est pas dangereux. Notre chaufournier fait sans doute une fournée de chaux. Cette industrie nouvellement venue utilise nos bruyères.

Un coup de fusil partit soudain; Benassis laissa échapper une exclamation involontaire, et dit avec un mouvement d'impatience:

— Si c'est Butifer, nous verrons un peu qui de nous deux sera le plus fort.

— On a tiré là, dit Genestas en désignant un bois de hêtres situé au-dessus d'eux, dans la montagne. Oui, là-haut, croyez-en l'oreille d'un vieux soldat.

— Allons-y promptement! cria Benassis, qui, se dirigeant en ligne droite sur le petit bois, fit voler son cheval à travers les fossés et les champs, comme s'il s'agissait d'une course au clocher, tant il désirait surprendre le tireur en flagrant délit.

— L'homme que vous cherchez se sauve, lui cria Genestas qui le suivait avec peine.

Benassis fit retourner vivement son cheval, revint sur ses pas, et l'homme qu'il cherchait se montra bientôt sur une roche escarpée, à cent pieds au-dessus des deux cavaliers.

— Butifer, cria Benassis en lui voyant un long fusil, descends!

Butifer reconnut le médecin et répondit par un signe respectueusement amical qui annonçait une parfaite obéissance.

— Je conçois, dit Genestas, qu'un homme poussé par la peur ou par quelque sentiment violent ait pu monter sur cette pointe de roc; mais comment va-t-il faire pour en descendre?

— Je ne suis pas inquiet, répondit Benassis, les chèvres doivent être jalouses de ce gaillard-là! Vous allez voir.

Habitué, par les événements de la guerre, à juger de la valeur intrinsèque des hommes, le commandant admira la singulière prestesse, l'élégante sécurité des mouvements de Butifer, pendant qu'il descendait le long des aspérités de la roche au sommet de laquelle il était audacieusement parvenu. Le corps svelte et vigoureux du chasseur s'équilibrait avec grâce dans toutes les positions que l'escarpement du chemin l'obligeait à prendre; il mettait le

pied sur une pointe de roc plus tranquillement que s'il l'eût posé sur un parquet, tant il semblait sûr de pouvoir s'y tenir au besoin. Il maniait son long fusil comme s'il n'avait eu qu'une canne à la main. Butifer était un homme jeune, de taille moyenne, mais sec, maigre et nerveux, de qui la beauté virile frappa Genestas quand il le vit près de lui. Il appartenait visiblement à la classe des contrebandiers qui font leur métier sans violence et n'emploient que la ruse et la patience pour frauder le fisc. Il avait une mâle figure, brûlée par le soleil. Ses yeux, d'un jaune clair, étincelaient comme ceux d'un aigle, avec le bec duquel son nez mince, légèrement courbé par le bout, avait beaucoup de ressemblance. Les pommettes de ses joues étaient couvertes de duvet. Sa bouche, rouge, entr'ouverte à demi, laissait apercevoir des dents d'une étincelante blancheur. Sa barbe, ses moustaches, ses favoris roux qu'il laissait pousser et qui frisaient naturellement, rehaussaient encore la mâle et terrible expression de sa figure. En lui, tout était force. Les muscles de ses mains continuellement exercées avaient une consistance, une grosseur curieuse. Sa poitrine était large, et sur son front respirait une sauvage intelligence. Il avait l'air intrépide et résolu, mais calme, d'un homme habitué à risquer sa vie et qui a si souvent éprouvé sa puissance corporelle ou intellectuelle en des périls de tout genre, qu'il ne doute plus de lui-même. Vêtu d'une blouse déchirée par les épines, il portait à ses pieds des semelles de cuir attachées par des peaux d'anguille. Un pantalon de toile bleu rapiécé, déchiqueté, laissait apercevoir ses jambes rouges, fines, sèches et nerveuses comme celles d'un cerf.

— Vous voyez l'homme qui m'a tiré jadis un coup de fusil, dit à voix basse Benassis au commandant. Si maintenant je témoignais le désir d'être délivré de quelqu'un, il le tuerait sans hésiter. — Butifer, reprit-il en s'adressant au braconnier, je t'ai cru vraiment homme d'honneur, et j'ai engagé ma parole, parce que j'avais la tienne. Ma promesse au procureur du roi de Grenoble était fondée sur ton serment de ne plus chasser, de devenir un homme rangé, soigneux, travailleur. C'est toi qui viens de tirer ce coup de fusil, et tu te trouves sur les terres du comte de Labranchoir. Hein ! si son garde t'avait entendu, malheureux? Heureusement pour toi, je ne dresserai pas de procès-verbal, tu serais en récidive, et tu n'as pas

de port d'armes! Je t'ai laissé ton fusil par condescendance pour ton attachement à cette arme-là.

— Elle est belle, dit le commandant en reconnaissant une canardière de Saint-Étienne.

Le contrebandier leva la tête vers Genestas comme pour le remercier de cette approbation.

— Butifer, dit en continuant Benassis, ta conscience doit te faire des reproches. Si tu recommences ton ancien métier, tu te trouveras encore une fois dans un parc enclos de murs; aucune protection ne pourrait alors te sauver des galères; tu serais marqué, flétri. Tu m'apporteras ce soir même ton fusil, je te le garderai.

Butifer pressa le canon de son arme par un mouvement convulsif.

— Vous avez raison, monsieur le maire, dit-il. J'ai tort, j'ai rompu mon ban, je suis un chien. Mon fusil doit aller chez vous, mais vous aurez mon héritage en me le prenant. Le dernier coup que tirera l'enfant de ma mère atteindra ma cervelle... Que voulez-vous! j'ai fait ce que vous avez voulu, je me suis tenu tranquille pendant l'hiver; mais, au printemps, la séve a parti. Je ne sais point labourer, je n'ai pas le cœur de passer ma vie à engraisser des volailles; je ne puis ni me courber pour biner des légumes, ni fouailler l'air en conduisant une charrette, ni rester à frotter le dos d'un cheval dans une écurie; il faut donc crever de faim? Je ne vis bien que là-haut, dit-il après une pause en montrant les montagnes. J'y suis depuis huit jours, j'avais vu un chamois, et le chamois est là, dit-il en montrant le haut de la roche, il est à votre service! Mon bon monsieur Benassis, laissez-moi mon fusil. Écoutez, foi de Butifer! je quitterai la commune, et j'irai dans les Alpes, où les chasseurs de chamois ne me diront rien; bien au contraire, ils me recevront avec plaisir, et j'y crèverai au fond de quelque glacier. Tenez, à parler franchement, j'aime mieux passer un an ou deux à vivre ainsi dans les hauts, sans rencontrer ni gouvernement, ni douanier, ni garde champêtre, ni procureur du roi, que de croupir cent ans dans votre marécage. Il n'y a que vous que je regretterai, les autres me scient le dos! Quand vous avez raison, au moins vous n'exterminez pas les gens...

— Et Louise? lui dit Benassis.

Butifer resta pensif.

— Eh! mon garçon, dit Genestas, apprends à lire, à écrire, viens à mon régiment, monte sur un cheval, fais-toi carabinier. Si une fois le boute-selle sonne pour une guerre un peu propre, tu verras que le bon Dieu t'a fait pour vivre au milieu des canons, des balles, des batailles, et tu deviendras général.

— Oui, si Napoléon était revenu, répondit Butifer.

— Tu connais nos conventions? lui dit le médecin. A la seconde contravention, tu m'as promis de te faire soldat. Je te donne six mois pour apprendre à lire et à écrire; puis je te trouverai quelque fils de famille à remplacer.

Butifer regarda les montagnes.

— Oh! tu n'iras pas dans les Alpes, s'écria Benassis. Un homme comme toi, un homme d'honneur, plein de grandes qualités, doit servir son pays, commander une brigade, et non mourir à la queue d'un chamois. La vie que tu mènes te conduirait droit au bagne. Tes travaux excessifs t'obligent à de longs repos; à la longue, tu contracterais les habitudes d'une vie oisive qui détruirait en toi toute idée d'ordre, qui t'accoutumerait à abuser de ta force, à te faire justice toi-même, et je veux, malgré toi, te mettre dans le bon chemin.

— Il me faudra donc crever de langueur et de chagrin? J'étouffe quand je suis dans une ville. Je ne peux pas durer plus d'une journée à Grenoble, quand j'y mène Louise...

— Nous avons tous des penchants, qu'il faut savoir ou combattre ou rendre utiles à nos semblables. Mais il est tard, je suis pressé, tu viendras me voir demain en m'apportant ton fusil, nous causerons de tout cela, mon enfant. Adieu. Vends ton chamois à Grenoble.

Les deux cavaliers s'en allèrent.

— Voilà ce que j'appelle un homme, dit Genestas.

— Un homme en mauvais chemin, répondit Benassis. Mais que faire? Vous l'avez entendu. N'est-il pas déplorable de voir se perdre de si belles qualités? Que l'ennemi envahisse la France, Butifer, à la tête de cent jeunes gens, arrêterait dans la Maurienne une division pendant un mois; mais, en temps de paix, il ne peut déployer son énergie que dans des situations où les lois sont bravées. Il lui

faut une force quelconque à vaincre; quand il ne risque pas sa vie, il lutte avec la société, il aide les contrebandiers. Ce gaillard-là passe le Rhône, seul sur une petite barque, pour porter des souliers en Savoie; il se sauve tout chargé sur un pic inaccessible, où il peut rester deux jours en vivant avec des croûtes de pain. Enfin, il aime le danger comme un autre aime le sommeil. A force de goûter le plaisir que donnent des sensations extrêmes, il s'est mis en dehors de la vie ordinaire. Moi, je ne veux pas que, en suivant la pente insensible d'une voie mauvaise, un pareil homme devienne un brigand et meure sur un échafaud. Mais voyez, capitaine, comment se présente notre bourg?

Genestas aperçut de loin une grande place circulaire plantée d'arbres, au milieu de laquelle était une fontaine entourée de peupliers. L'enceinte en était marquée par des talus sur lesquels s'élevaient trois rangées d'arbres différents : d'abord des acacias, puis des vernis du Japon, et, sur le haut du couronnement, de petits ormes.

— Voilà le champ où se tient notre foire, dit Benassis. Puis la Grande-Rue commence par les deux belles maisons dont je vous ai parlé, celle du juge de paix et celle du notaire.

Ils entrèrent alors dans une large rue assez soigneusement pavée en gros cailloux, de chaque côté de laquelle se trouvait une centaine de maisons neuves presque toutes séparées par des jardins. L'église, dont le portail formait une jolie perspective, terminait cette rue, à moitié de laquelle deux autres étaient nouvellement tracées, et où s'élevaient déjà plusieurs maisons. La mairie, située sur la place de l'Église, faisait face au presbytère. A mesure que Benassis avançait, les femmes, les enfants et les hommes, dont la journée était finie, arrivaient aussitôt sur leurs portes; les uns lui ôtaient leurs bonnets, les autres lui disaient bonjour, les petits enfants criaient en sautant autour de son cheval, comme si la bonté de l'animal leur fût connue autant que celle du maître. C'était une sourde allégresse qui, semblable à tous les sentiments profonds, avait sa pudeur particulière et son attraction communicative. En voyant cet accueil fait au médecin, Genestas pensa que, la veille, il avait été trop modeste dans la manière dont il lui avait peint l'affection que lui portaient les habitants du canton. C'était

bien là la plus douce des royautés, celle dont les titres sont écrits dans les cœurs des sujets, royauté vraie d'ailleurs. Quelque puissants que soient les rayonnements de la gloire ou du pouvoir dont jouit un homme, son âme a bientôt fait justice des sentiments que lui procure toute action extérieure, et il s'aperçoit promptement de son néant réel, en ne trouvant rien de changé, rien de nouveau, rien de plus grand dans l'exercice de ses facultés physiques. Les rois, eussent-ils la terre à eux, sont condamnés, comme les autres hommes, à vivre dans un petit cercle dont ils subissent les lois, et leur bonheur dépend des impressions personnelles qu'ils y éprouvent. Or, Benassis ne rencontrait partout dans le canton qu'obéissance et amitié.

III

LE NAPOLÉON DU PEUPLE

— Arrivez donc, monsieur! dit Jacquotte. Il y a joliment longtemps que ces messieurs vous attendent. C'est toujours comme ça. Vous me faites manquer mon dîner quand il faut qu'il soit bon. Maintenant, tout est pourri de cuire...

— Eh bien, nous voilà, répondit Benassis en souriant.

Les deux cavaliers descendirent de cheval, se dirigèrent vers le salon, où se trouvaient les personnes invitées par le médecin.

— Messieurs, dit-il en prenant Genestas par la main, j'ai l'honneur de vous présenter M. Bluteau, capitaine au régiment de cavalerie en garnison à Grenoble, un vieux soldat qui m'a promis de rester quelque temps parmi nous.

Puis, s'adressant à Genestas, il lui montra un grand homme sec, à cheveux gris, et vêtu de noir.

— Monsieur, lui dit-il, est M. Dufau, le juge de paix, de qui je vous ai déjà parlé, et qui a si fortement contribué à la prospérité de la commune. — Monsieur, reprit-il en le mettant en présence d'un jeune homme maigre, pâle, de moyenne taille, également vêtu de noir, et qui portait des lunettes, monsieur est M. Tonnelet, le gendre de M. Gravier, et le premier notaire établi dans le bourg.

Puis, se tournant vers un gros homme, demi-paysan, demi-bour-

geois, à figure grossière, bourgeonnée, mais pleine de bonhomie :

— Monsieur, dit-il en continuant, est mon digne adjoint, M. Cambon, le marchand de bois à qui je dois la bienveillante confiance que m'accordent les habitants. Il est un des créateurs du chemin que vous avez admiré. — Je n'ai pas besoin, ajouta Benassis en montrant le curé, de vous dire quelle est la profession de monsieur. Vous voyez un homme que personne ne peut se défendre d'aimer.

La figure du prêtre absorba l'attention du militaire par l'expression d'une beauté morale dont les séductions étaient irrésistibles. Au premier aspect, le visage de M. Janvier pouvait paraître disgracieux, tant les lignes en étaient sévères et heurtées. Sa petite taille, sa maigreur, son attitude annonçaient une grande faiblesse physique; mais sa physionomie, toujours placide, attestait la profonde paix intérieure du chrétien et la force qu'engendre la chasteté de l'âme. Ses yeux, où semblait se refléter le ciel, trahissaient l'inépuisable foyer de charité qui consumait son cœur. Ses gestes, rares et naturels, étaient ceux d'un homme modeste; ses mouvements avaient la pudique simplicité de ceux des jeunes filles. Sa vue inspirait le respect et le désir vague d'entrer dans son intimité.

— Ah! monsieur le maire,... dit-il en s'inclinant, comme pour échapper à l'éloge que faisait de lui Benassis.

Le son de sa voix remua les entrailles du commandant, qui fut jeté dans une rêverie presque religieuse par les deux mots insignifiants que prononça ce prêtre inconnu.

— Messieurs, dit Jacquotte en entrant jusqu'au milieu du salon et y restant le poing sur la hanche, votre soupe est sur la table.

Sur l'invitation de Benassis, qui les interpella chacun à son tour pour éviter les politesses de préséance, les cinq convives du médecin passèrent dans la salle à manger et s'y attablèrent, après avoir entendu le *Benedicite*, que le curé prononça sans emphase, à demi-voix. La table était couverte d'une nappe de cette toile damassée inventée sous Henri IV par les frères Graindorge, habiles manufacturiers qui ont donné leur nom à ces épais tissus si connus des ménagères. Ce linge étincelait de blancheur et sentait le thym mis par Jacquotte dans ses lessives. La vaisselle était en faïence

blanche bordée de bleu, parfaitement conservée. Les carafes avaient cette antique forme octogone que la province seule conserve de nos jours. Les manches des couteaux, tous en corne travaillée, représentaient des figures bizarres. En examinant ces objets, d'un luxe ancien et néanmoins presque neufs, chacun les trouvait en harmonie avec la bonhomie et la franchise du maître de la maison. L'attention de Genestas s'arrêta pendant un moment sur le couvercle de la soupière que couronnaient des légumes en relief très-bien coloriés, à la manière de Bernard Palissy, célèbre artiste du XVIe siècle. Cette réunion ne manquait pas d'originalité. Les têtes vigoureuses de Benassis et de Genestas contrastaient admirablement avec la tête apostolique de M. Janvier; de même que les visages flétris du juge de paix et de l'adjoint faisaient ressortir la jeune figure du notaire. La société semblait être représentée par ces physionomies diverses, sur lesquelles se peignaient également le contentement de soi, du présent, et la foi dans l'avenir. Seulement, M. Tonnelet et M. Janvier, peu avancés dans la vie, aimaient à scruter les événements futurs, qu'ils sentaient leur appartenir, tandis que les autres convives devaient amener de préférence la conversation sur le passé; mais tous envisageaient gravement les choses humaines, et leurs opinions réfléchissaient une double teinte mélancolique : l'une avait la pâleur des crépuscules du soir, c'était le souvenir presque effacé des joies qui ne devaient plus renaître; l'autre, comme l'aurore, donnait l'espoir d'un beau jour.

— Vous devez avoir eu beaucoup de fatigue aujourd'hui, monsieur le curé? dit M. Cambon.

— Oui, monsieur, répondit M. Janvier; l'enterrement du pauvre crétin et celui du père Pelletier se sont faits à des heures différentes.

— Nous allons maintenant pouvoir démolir les masures du vieux village, dit Benassis à son adjoint. Ce *défrichis* de maisons nous vaudra bien au moins un arpent de prairies; et la commune gagnera de plus les cent francs que nous coûtait l'entretien de Chautard le crétin.

— Nous devrions allouer pendant trois ans ces cent francs à la construction d'un ponceau sur le chemin d'en bas, à l'endroit du grand ruisseau, dit M. Cambon. Les gens du bourg et de la vallée

ont pris l'habitude de traverser la pièce de Jean-François Pastoureau, et finiront par la gâter de manière à nuire beaucoup à ce pauvre bonhomme.

— Certes, dit le juge de paix, cet argent ne saurait avoir un meilleur emploi. A mon avis, l'abus des sentiers est une des grandes plaies de la campagne. Le dixième des procès portés devant les tribunaux de paix a pour cause d'injustes servitudes. On attente ainsi, presque impunément, au droit de propriété dans une foule de communes. Le respect des propriétés et le respect de la loi sont deux sentiments trop souvent méconnus en France, et qu'il est bien nécessaire d'y propager. Il paraît déshonorant à beaucoup de gens de prêter assistance aux lois, et le *Va te faire pendre ailleurs!* phrase proverbiale qui semble dictée par un sentiment de générosité louable, n'est au fond qu'une formule hypocrite qui sert à gazer notre égoïsme. Avouons-le, nous manquons de patriotisme! Le véritable patriote est le citoyen assez pénétré de l'importance des lois pour les faire exécuter, même à ses risques et périls. Laisser aller en paix un malfaiteur, n'est-ce pas se rendre coupable de ses crimes futurs?

— Tout se tient, dit Benassis. Si les maires entretenaient bien leurs chemins, il n'y aurait pas tant de sentiers. Puis, si les conseillers municipaux étaient plus instruits, ils soutiendraient le propriétaire et le maire quand ceux-ci s'opposent à l'établissement d'une injuste servitude; tous feraient comprendre aux gens ignorants que le château, le champ, la chaumière, l'arbre, sont également sacrés, et que le DROIT ne s'augmente ni ne s'affaiblit par les différentes valeurs des propriétés. Mais de telles améliorations ne sauraient s'obtenir promptement, elles tiennent principalement au moral des populations, que nous ne pouvons complétement réformer sans l'efficace intervention des curés. Ceci ne s'adresse point à vous, monsieur Janvier.

— Je ne le prends pas non plus pour moi, répondit en riant le curé. Ne m'attaché-je pas à faire coïncider les dogmes de la religion catholique avec vos vues administratives? Ainsi j'ai souvent tâché, dans mes instructions pastorales relatives au vol, d'inculquer aux habitants de la paroisse les mêmes idées que vous venez d'émettre sur le droit. En effet, Dieu ne pèse pas le vol d'après la valeur de

l'objet volé, il juge le voleur. Tel a été le sens des paraboles que j'ai tenté d'approprier à l'intelligence de mes paroissiens.

— Vous avez réussi, monsieur le curé, dit Cambon. Je puis juger des changements que vous avez produits dans les esprits, en comparant l'état actuel de la commune à son état passé. Il est certes peu de cantons où les ouvriers soient aussi scrupuleux que le sont les nôtres sur le temps voulu du travail. Les bestiaux sont bien gardés et ne causent de dommages que par hasard. Les bois sont respectés. Enfin, vous avez très-bien fait entendre à nos paysans que le loisir des riches est la récompense d'une vie économe et laborieuse.

— Alors, dit Genestas, vous devez être assez content de vos fantassins, monsieur le curé?

— Monsieur le capitaine, répondit le prêtre, il ne faut s'attendre à trouver des anges nulle part, ici-bas. Partout où il y a misère, il y a souffrance. La souffrance, la misère, sont des forces vives qui ont leurs abus, comme le pouvoir a les siens. Quand des paysans ont fait deux lieues pour aller à leur ouvrage et qu'ils reviennent bien fatigués le soir, s'ils voient des chasseurs passant à travers les champs et les prairies pour regagner plus tôt la table, croyez-vous qu'ils se feront un scrupule de les imiter? Parmi ceux qui se frayent ainsi le sentier dont se plaignaient ces messieurs tout à l'heure, quel sera le délinquant? celui qui travaille ou celui qui s'amuse? Aujourd'hui, les riches et les pauvres nous donnent autant de mal les uns que les autres. La foi, comme le pouvoir, doit toujours descendre des hauteurs ou célestes ou sociales; et certes, de nos jours, les classes élevées ont moins de foi que n'en a le peuple, auquel Dieu promet un jour le ciel en récompense de ses maux patiemment supportés. Tout en me soumettant à la discipline ecclésiastique et à la pensée de mes supérieurs, je crois que, pendant longtemps, nous devrions être moins exigeants sur les questions du culte, et tâcher de ranimer le sentiment religieux au cœur des régions moyennes, là où l'on discute le christianisme au lieu d'en pratiquer les maximes. Le philosophisme du riche a été d'un bien fatal exemple pour le pauvre, et a causé de trop longs interrègnes dans le royaume de Dieu. Ce que nous gagnons aujourd'hui sur nos ouailles dépend entièrement de notre influence personnelle; n'est-

ce pas un malheur que la foi d'une commune soit due à la considération qu'y obtient un homme? Lorsque le christianisme aura fécondé de nouveau l'ordre social, en imprégnant toutes les classes de ses doctrines conservatrices, son culte ne sera plus alors mis en question. Le culte d'une religion est sa forme, les sociétés ne subsistent que par la forme. A vous des drapeaux, à nous la croix...

— Monsieur le curé, je voudrais bien savoir, dit Genestas en interrompant M. Janvier, pourquoi vous empêchez ces pauvres gens de s'amuser à danser le dimanche?

— Monsieur le capitaine, répondit le curé, nous ne haïssons pas la danse en elle-même; nous la proscrivons comme une cause de l'immoralité qui trouble la paix et corrompt les mœurs de la campagne. Purifier l'esprit de la famille, maintenir la sainteté de ses liens, n'est-ce pas couper le mal dans sa racine?

— Je sais, dit M. Tonnelet, que, dans chaque canton, il se commet toujours quelques désordres; mais dans le nôtre ils deviennent rares. Si plusieurs de nos paysans ne se font pas grand scrupule de prendre au voisin un sillon de terre en labourant, ou d'aller couper des osiers chez autrui quand ils en ont besoin, c'est des peccadilles en les comparant aux péchés des gens de la ville. Aussi trouvé-je les paysans de cette vallée très-religieux.

— Oh! religieux, dit en souriant le curé; le fanatisme n'est pas à craindre ici.

— Mais, monsieur le curé, objecta Cambon, si les gens du bourg allaient tous les matins à la messe, s'ils se confessaient à vous chaque semaine, il serait difficile que les champs fussent cultivés, et trois prêtres ne pourraient suffire à la besogne...

— Monsieur, reprit le curé, travailler, c'est prier. La pratique emporte la connaissance des principes religieux qui font vivre les sociétés.

— Et que faites-vous donc du patriotisme? dit Genestas.

— Le patriotisme, répondit gravement le curé, n'inspire que des sentiments passagers, la religion les rend durables. Le patriotisme est un oubli momentané de l'intérêt personnel, tandis que le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme.

— Cependant, monsieur, pendant les guerres de la Révolution, le patriotisme...

— Oui, pendant la Révolution, nous avons fait des merveilles, dit Benassis en interrompant Genestas; mais, vingt ans après, en 1814, notre patriotisme était déjà mort; tandis que la France et l'Europe se sont jetées sur l'Asie douze fois en cent ans, poussées par une pensée religieuse.

— Peut-être, dit le juge de paix, est-il facile d'atermoyer les intérêts matériels qui engendrent les combats de peuple à peuple; tandis que les guerres entreprises pour soutenir des dogmes, dont l'objet n'est jamais précis, sont nécessairement interminables.

— Eh bien, monsieur, vous ne servez pas le poisson? dit Jacquotte, qui, aidée par Nicolle, avait enlevé les assiettes.

Fidèle à ses habitudes, la cuisinière apportait chaque plat l'un après l'autre, coutume qui a l'inconvénient d'obliger les gourmands à manger considérablement, et de faire délaisser les meilleures choses par les gens sobres, dont la faim s'est apaisée sur les premiers mets.

— Oh! messieurs, dit le prêtre au juge de paix, comment pouvez-vous avancer que les guerres de religion n'avaient pas de but précis? Autrefois, la religion était un lien si puissant dans les sociétés, que les intérêts matériels ne pouvaient se séparer des questions religieuses. Aussi chaque soldat savait-il très-bien pourquoi il se battait...

— Si l'on s'est tant battu pour la religion, dit Genestas, il faut donc que Dieu en ait bien imparfaitement bâti l'édifice. Une institution divine ne doit-elle pas frapper les hommes par son caractère de vérité?

Tous les convives regardèrent le curé.

— Messieurs, dit M. Janvier, la religion se sent et ne se définit pas. Nous ne sommes juges ni des moyens ni de la fin du Tout-Puissant.

— Alors, selon vous, il faut croire à tous vos salamalecs? dit Genestas avec la bonhomie d'un militaire qui n'avait jamais pensé à Dieu.

— Monsieur, répondit gravement le prêtre, la religion catholique finit mieux que toute autre les anxiétés humaines; mais il n'en

serait pas ainsi, je vous demanderais ce que vous risquez en croyant à ses vérités?

— Pas grand'chose, dit Genestas.

— Eh bien, que ne risquez-vous pas en n'y croyant point! Mais, monsieur, parlons des intérêts terrestres qui vous touchent le plus. Voyez combien le doigt de Dieu s'est imprimé fortement dans les choses humaines en y touchant par la main de son vicaire. Les hommes ont beaucoup perdu à sortir des voies tracées par le christianisme. L'Église, de laquelle peu de personnes s'avisent de lire l'histoire, et que l'on juge d'après certaines opinions erronées répandues à dessein dans le peuple, a offert le modèle parfait du gouvernement que les hommes cherchent à établir aujourd'hui. Le principe de l'élection en a fait longtemps une grande puissance politique. Il n'y avait pas, autrefois, une seule institution religieuse qui ne fût basée sur la liberté, sur l'égalité. Toutes les voies coopéraient à l'œuvre. Le principal, l'abbé, l'évêque, le général d'ordre, le pape, étaient alors choisis consciencieusement, d'après les besoins de l'Église; ils en exprimaient la pensée : aussi l'obéissance la plus aveugle leur était-elle due. Je tairai les bienfaits sociaux de cette pensée qui a fait les nations modernes, inspiré tant de poëmes, de cathédrales, de statues, de tableaux et d'œuvres musicales, pour vous faire seulement observer que vos élections plébéiennes, le jury et les deux Chambres ont pris racine dans les conciles provinciaux et œcuméniques, dans l'épiscopat et le collége des cardinaux; à cette différence près, que les idées philosophiques actuelles sur la civilisation me semblent pâlir devant la sublime et divine idée de la communion catholique, image d'une communion sociale universelle, accomplie par le Verbe et par le fait réunis dans le dogme religieux. Il sera difficile aux nouveaux systèmes politiques, quelque parfaits qu'on les suppose, de recommencer les merveilles dues aux âges où l'Église soutenait l'intelligence humaine.

— Pourquoi? dit Genestas.

— D'abord, parce que l'élection, pour être un principe, demande chez les électeurs une égalité absolue : ils doivent être des *quantités égales,* pour me servir d'une expression géométrique, ce que n'obtiendra jamais la politique moderne. Puis les grandes choses sociales ne se font que par la puissance des sentiments, qui seule

peut réunir les hommes, et le philosophisme moderne a basé les lois sur l'intérêt personnel, qui tend à les isoler. Autrefois, plus qu'aujourd'hui, se rencontraient, parmi les nations, des hommes généreusement animés d'un esprit maternel pour les droits méconnus, pour les souffrances de la masse. Aussi le prêtre, enfant de la classe moyenne, s'opposait-il à la force matérielle et défendait-il les peuples contre leurs ennemis. L'Église a eu des possessions territoriales, et ses intérêts temporels, qui paraissaient devoir la consolider, ont fini par affaiblir son action. En effet, le prêtre a-t-il des propriétés privilégiées, il semble oppresseur; l'État le paye-t-il, il est un fonctionnaire, il doit son temps, son cœur, sa vie; les citoyens lui font un devoir de ses vertus, et sa bienfaisance, tarie dans le principe du libre arbitre, se dessèche dans son cœur. Mais que le prêtre soit pauvre, qu'il soit volontairement prêtre, sans autre appui que Dieu, sans autre fortune que le cœur des fidèles, il redevient le missionnaire de l'Amérique, il s'institue apôtre, il est le prince du bien. Enfin, il ne règne que par le dénûment et il succombe par l'opulence.

M. Janvier avait subjugué l'attention. Les convives se taisaient en méditant des paroles si nouvelles dans la bouche d'un simple curé.

— Monsieur Janvier, au milieu des vérités que vous avez exprimées, il se rencontre une grave erreur, dit Benassis. Je n'aime pas, vous le savez, à discuter les intérêts généraux mis en question par les écrivains et par le pouvoir modernes. A mon avis, un homme qui conçoit un système politique doit, s'il se sent la force de l'appliquer, se taire, s'emparer du pouvoir et agir; mais, s'il reste dans l'heureuse obscurité du simple citoyen, n'est-ce pas folie que de vouloir convertir les masses par des discussions individuelles? Néanmoins, je vais vous combattre, mon cher pasteur, parce qu'ici je m'adresse à des gens de bien, habitués à mettre leurs lumières en commun pour chercher en toute chose le vrai. Mes pensées pourront vous paraître étranges, mais elles sont le fruit des réflexions que m'ont inspirées les catastrophes de nos quarante dernières années. Le suffrage universel, que réclament aujourd'hui les personnes appartenant à l'opposition dite constitutionnelle, fut un principe excellent dans l'Église, parce que, comme vous venez de le

faire observer, cher pasteur, les individus y étaient tous instruits, disciplinés par le sentiment religieux, imbus du même système, sachant bien ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Mais le triomphe des idées à l'aide desquelles le libéralisme moderne fait imprudemment la guerre au gouvernement prospère des Bourbons serait la perte de la France et des libéraux eux-mêmes. Les chefs du *côté gauche* le savent bien. Pour eux, cette lutte est une simple question de pouvoir. Si, à Dieu ne plaise, la bourgeoisie abattait, sous la bannière de l'opposition, les supériorités sociales contre lesquelles sa vanité regimbe, ce triomphe serait immédiatement suivi d'un combat soutenu par la bourgeoisie contre le peuple, qui, plus tard, verrait en elle une sorte de noblesse, mesquine, il est vrai, mais dont les fortunes et les priviléges lui seraient d'autant plus odieux, qu'il les sentirait de plus près. Dans ce combat, la société, je ne dis pas la nation, périrait de nouveau, parce que le triomphe toujours momentané de la masse souffrante implique les plus grands désordres. Ce combat serait acharné, sans trêve, car il reposerait sur des dissidences instinctives ou acquises entre les électeurs, dont la portion la moins éclairée, mais la plus nombreuse, l'emporterait sur les sommités sociales dans un système où les suffrages se comptent et ne se pèsent pas. Il suit de là qu'un gouvernement n'est jamais plus fortement organisé, conséquemment plus parfait, que lorsqu'il est établi pour la défense d'un privilége plus restreint. Ce que je nomme en ce moment le *privilége* n'est pas un de ces droits abusivement concédés jadis à certaines personnes au détriment de tous; non; il exprime plus particulièrement le cercle social dans lequel se renferment les évolutions du pouvoir. Le pouvoir est, en quelque sorte, le cœur d'un État. Or, dans toutes ses créations, la nature a resserré le principe vital, pour lui donner plus de ressort : ainsi du corps politique. Je vais expliquer ma pensée par des exemples. Admettons en France cent pairs, ils ne causeront que cent froissements. Abolissez la pairie, tous les gens riches deviennent des privilégiés; au lieu de cent, vous en aurez dix mille, et vous aurez élargi la plaie des inégalités sociales. En effet, pour le peuple, le droit de vivre sans travailler constitue seul un privilége. A ses yeux, qui consomme sans produire est un spoliateur. Il veut des travaux visibles et ne tient aucun compte des productions intellec-

tuelles, qui l'enrichissent le plus. Ainsi donc, en multipliant les froissements, vous étendez le combat sur tous les points du corps social au lieu de le contenir dans un cercle étroit. Quand l'attaque et la résistance sont générales, la ruine d'un pays est imminente. Il y aura toujours moins de riches que de pauvres; donc, à ceux-ci la victoire aussitôt que la lutte devient matérielle. L'histoire se charge d'appuyer mon principe. La république romaine a dû la conquête du monde à la constitution du privilége sénatorial. Le sénat maintenait fixe la pensée du pouvoir. Mais, lorsque les chevaliers et les hommes nouveaux eurent étendu l'action du gouvernement en élargissant le patriciat, la chose publique a été perdue. Malgré Sylla, et après César, Tibère en a fait l'empire romain, système où le pouvoir, s'étant concentré dans la main d'un seul homme, a donné quelques siècles de plus à cette grande domination. L'empereur n'était plus à Rome, quand la ville éternelle tomba sous les barbares. Lorsque notre sol fut conquis, les Francs, qui se le partagèrent, inventèrent le privilége féodal pour se garantir leurs possessions particulières. Les cent ou les mille chefs qui possédèrent le pays établirent leurs institutions dans le but de défendre les droits acquis par la conquête. Aussi, la féodalité dura-t-elle tant que le privilége fut restreint. Mais, quand les *hommes de cette nation,* véritable traduction du mot gentilshommes, au lieu d'être cinq cents, furent cinquante mille, il y eut révolution. Trop étendue, l'action de leur pouvoir était sans ressort ni force, et se trouvait d'ailleurs sans défense contre les manumissions de l'argent et de la pensée, qu'ils n'avaient pas prévues. Donc le triomphe de la bourgeoisie sur le système monarchique ayant pour objet d'augmenter aux yeux du peuple le nombre des privilégiés, le triomphe du peuple sur la bourgeoisie serait l'effet inévitable de ce changement. Si cette perturbation arrive, elle aura pour moyen le droit de suffrage étendu sans mesure aux masses. Qui vote, discute. Les pouvoirs discutés n'existent pas. Imaginez-vous une société sans pouvoir? Non. Eh bien, qui dit pouvoir dit force. La force doit reposer sur des *choses jugées.* Telles sont les raisons qui m'ont conduit à penser que le principe de l'élection est un des plus funestes à l'existence des gouvernements modernes. Certes, je crois avoir assez prouvé mon attachement à la classe

pauvre et souffrante, je ne saurais être accusé de vouloir son malheur; mais, tout en l'admirant dans la voie laborieuse où elle chemine, sublime de patience et de résignation, je la déclare incapable de participer au gouvernement. Les prolétaires me semblent les mineurs d'une nation, et doivent toujours rester en tutelle. Ainsi, selon moi, messieurs, le mot *élection* est près de causer autant de dommage qu'en ont fait les mots *conscience* et *liberté*, mal compris, mal définis, et jetés aux peuples comme des symboles de révolte et des ordres de destruction. La tutelle des masses me paraît donc une chose juste et nécessaire au soutien des sociétés.

— Ce système rompt si bien en visière à toutes nos idées d'aujourd'hui, que nous avons un peu le droit de vous demander vos raisons, dit Genestas en interrompant le médecin.

— Volontiers, capitaine.

— Qu'est-ce que dit donc notre maître? s'écria Jacquotte en rentrant dans sa cuisine. Ne voilà-t-il pas ce pauvre cher homme qui leur conseille d'écraser le peuple! et ils l'écoutent...

— Je n'aurais jamais cru cela de M. Benassis, répondit Nicolle.

— Si je réclame des lois vigoureuses pour contenir la masse ignorante, reprit le médecin après une légère pause, je veux que le système social ait des réseaux faibles et complaisants, pour laisser surgir de la foule quiconque a le vouloir et se sent les facultés de s'élever vers les classes supérieures. Tout pouvoir tend à sa conservation. Pour vivre, aujourd'hui comme autrefois, les gouvernements doivent s'assimiler les hommes forts, en les prenant partout où ils se trouvent, afin de s'en faire des défenseurs, et enlever aux masses les gens d'énergie qui les soulèvent. En offrant à l'ambition publique des chemins à la fois ardus et faciles, ardus aux velléités incomplètes, faciles aux volontés réelles, un État prévient les révolutions que cause la gêne du mouvement ascendant des véritables supériorités vers leur niveau. Nos quarante années de tourmente ont dû prouver à un homme de sens que les supériorités sont une conséquence de l'ordre social. Elles sont de trois sortes et incontestables : supériorité de pensée, supériorité politique, supériorité de fortune. N'est-ce pas l'art, le pouvoir et l'argent, ou autrement : le principe, le moyen et le résultat? Or, comme, en supposant table rase, les unités sociales parfaitement égales, les naissances en même

proportion, et donnant à chaque famille une même part de terre, vous retrouveriez en peu de temps les irrégularités de fortune actuellement existantes, il résulte de cette vérité flagrante que la supériorité de fortune, de pensée et de pouvoir est un fait à subir, un fait que la masse considérera toujours comme oppressif, en voyant des priviléges dans les droits le plus justement acquis. Le contrat social, partant de cette base, sera donc un pacte perpétuel entre ceux qui possèdent contre ceux qui ne possèdent pas. D'après ce principe, les lois seront faites par ceux auxquels elles profitent, car ils doivent avoir l'instinct de leur conservation et prévoir leurs dangers. Ils sont plus intéressés à la tranquillité de la masse que ne l'est la masse elle-même. Il faut aux peuples un bonheur tout fait. En vous mettant à ce point de vue pour considérer la société, si vous l'embrassez dans son ensemble, vous allez bientôt reconnaître avec moi que le droit d'élection ne doit être exercé que par les hommes qui possèdent la fortune, le pouvoir ou l'intelligence, et vous reconnaîtrez également que leurs mandataires ne peuvent avoir que des fonctions extrêmement restreintes. Le législateur, messieurs, doit être supérieur à son siècle. Il constate la tendance des erreurs générales, et précise les points vers lesquels inclinent les idées d'une nation; il travaille donc encore plus pour l'avenir que pour le présent, plus pour la génération qui grandit que pour celle qui s'écoule. Or, si vous appelez la masse à faire la loi, la masse peut-elle être supérieure à elle-même? Non. Plus l'assemblée représentera fidèlement les opinions de la foule, moins elle aura l'entente du gouvernement, moins ses vues seront élevées, moins précise, plus vacillante sera sa législation, car la foule est, en France surtout, et sera toujours ce qu'est une foule. La loi emporte un assujettissement à des règles; toute règle est en opposition aux mœurs naturelles, aux intérêts de l'individu; la masse portera-t-elle des lois contre elle-même? Non. Souvent la tendance des lois doit être en raison inverse de la tendance des mœurs. Mouler les lois sur les mœurs générales, ne serait-ce pas donner, en Espagne, des primes d'encouragement à l'intolérance religieuse et à la fainéantise; en Angleterre, à l'esprit mercantile; en Italie, à l'amour des arts destinés à exprimer la société, mais qui ne peuvent pas être toute la société; en Allemagne, aux classifications nobiliaires; en France, à

l'esprit de légèreté, à la vogue des idées, à la facilité de nous séparer en factions qui nous ont toujours dévorés. Qu'est-il arrivé depuis plus de quarante ans que les colléges électoraux mettent la main aux lois? nous avons quarante mille lois! Un peuple qui a quarante mille lois n'a pas de loi. Cinq cents intelligences médiocres, car un siècle n'a pas plus de cent grandes intelligences à son service, peuvent-elles avoir la force de s'élever à ces considérations? Non. Les hommes incessamment sortis de cinq cents localités différentes ne comprendront jamais d'une même manière l'esprit de la loi, et la loi doit être une. Mais je vais plus loin. Tôt ou tard, une assemblée tombe sous le sceptre d'un homme, et, au lieu d'avoir des dynasties de rois, vous avez les changeantes et coûteuses dynasties des premiers ministres. Au bout de toute délibération se trouvent Mirabeau, Danton, Robespierre ou Napoléon : des proconsuls ou un empereur. En effet, il faut une quantité déterminée de force pour soulever un poids déterminé, cette force peut être distribuée sur un plus ou moins grand nombre de leviers; mais, en définitive, la force doit être proportionnée au poids : ici, le poids est la masse ignorante et souffrante qui forme la première assise de toutes les sociétés. Le pouvoir, étant répressif de sa nature, a besoin d'une grande concentration pour opposer une résistance égale au mouvement populaire. C'est l'application du principe que je viens de développer en vous parlant de la restriction du privilége gouvernemental. Si vous admettez des gens de talent, ils se soumettent à cette loi naturelle et y soumettent le pays; si vous assemblez des hommes médiocres, ils sont vaincus tôt ou tard par le génie supérieur : le député de talent sent la raison d'État, le député médiocre transige avec la force. En somme, une assemblée cède à une idée, comme la Convention pendant la Terreur; à une puissance, comme le Corps législatif sous Napoléon; à un système ou à l'argent, comme aujourd'hui. L'assemblée républicaine, que rêvent quelques bons esprits, est impossible; ceux qui la veulent sont des dupes toutes faites, ou des tyrans futurs. Une assemblée délibérante qui discute les dangers d'une nation, quand il faut la faire agir, ne vous semble-t-elle donc pas ridicule? Que le peuple ait des mandataires chargés d'accorder ou de refuser les impôts, voilà qui est juste, et qui a existé de tout temps, sous le plus

cruel tyran comme sous le prince le plus débonnaire. L'argent est insaisissable; l'impôt a d'ailleurs des bornes naturelles au delà desquelles une nation se soulève pour le refuser, ou se couche pour mourir. Que ce corps électif, et changeant comme les besoins, comme les idées qu'il représente, s'oppose à concéder l'obéissance de tous à une loi mauvaise, tout est bien. Mais supposer que cinq cents hommes, venus de tous les coins d'un empire, feront une bonne loi, n'est-ce pas une mauvaise plaisanterie que les peuples expient tôt ou tard? Ils changent alors de tyrans, voilà tout. Le pouvoir, la loi, doivent donc être l'œuvre d'un seul, qui, par la force des choses, est obligé de soumettre incessamment ses actions à une approbation générale. Mais les modifications apportées à l'exercice du pouvoir, soit d'un seul, soit de plusieurs, soit de la multitude, ne peuvent se trouver que dans les institutions religieuses d'un peuple. La religion est le seul contre-poids vraiment efficace aux abus de la suprême puissance. Si le sentiment religieux périt chez une nation, elle devient séditieuse par principe, et le prince se fait tyran par nécessité. Les Chambres, qu'on interpose entre les souverains et les sujets, ne sont que des palliatifs à ces deux tendances. Les assemblées, selon ce que je viens de dire, deviennent complices ou de l'insurrection ou de la tyrannie. Néanmoins, le gouvernement d'un seul, vers lequel je penche, n'est pas bon d'une bonté absolue; car les résultats de la politique dépendront éternellement des mœurs et des croyances. Si une nation est vieillie, si le philosophisme et l'esprit de discussion l'ont corrompue jusqu'à la moelle des os, cette nation marche au despotisme, malgré les formes de la liberté; de même que les peuples sages savent presque toujours trouver la liberté sous les formes du despotisme. De tout ceci résultent la nécessité d'une grande restriction dans les droits électoraux, la nécessité d'un pouvoir fort, la nécessité d'une religion puissante qui rende le riche ami du pauvre, et commande au pauvre une entière résignation. Enfin, il y a une véritable urgence à réduire les assemblées à la question de l'impôt et à l'enregistrement des lois, en leur en enlevant la confection directe. Il existe dans plusieurs têtes d'autres idées, je le sais. Aujourd'hui, comme autrefois, il se rencontre des esprits ardents à chercher *le mieux*, et qui voudraient que les sociétés fussent ordonnées plus sagement qu'elles

ne le sont. Mais les innovations qui tendent à opérer de complets déménagements sociaux ont besoin d'une sanction universelle. Aux novateurs, la patience. Quand je mesure le temps qu'a nécessité l'établissement du christianisme, révolution morale qui devait être purement pacifique, je frémis en songeant aux malheurs d'une révolution dans les intérêts matériels, et je conclus au maintien des institutions existantes. A chacun sa pensée, a dit le christianisme; à chacun son champ, a dit la loi moderne. La loi moderne s'est mise en harmonie avec le christianisme. A chacun sa pensée, est la consécration des droits de l'intelligence; à chacun son champ, est la consécration de la propriété due aux efforts du travail. De là notre société. La nature a basé la vie humaine sur le sentiment de la conservation individuelle, la vie sociale s'est fondée sur l'intérêt personnel. Tels sont, pour moi, les vrais principes politiques. En écrasant ces deux sentiments égoïstes sous la pensée d'une vie future, la religion modifie la dureté des contacts sociaux. Ainsi, Dieu tempère les souffrances que produit le frottement des intérêts par le sentiment religieux, qui fait une vertu de l'oubli de soi-même, comme il a modéré par des lois inconnues les frottements dans le mécanisme de ses mondes. Le christianisme dit au pauvre de souffrir le riche, au riche de soulager les misères du pauvre; pour moi, ce peu de mots est l'essence de toutes les lois divines et humaines.

— Moi, qui ne suis pas un homme d'État, dit le notaire, je vois dans un souverain le liquidateur d'une société qui doit demeurer en état constant de liquidation; il transmet à son successeur un actif égal à celui qu'il a reçu.

— Je ne suis pas un homme d'État! répliqua vivement Benassis en interrompant le notaire. Il ne faut que du bon sens pour améliorer le sort d'une commune, d'un canton ou d'un arrondissement; le talent est déjà nécessaire à celui qui gouverne un département; mais ces quatre sphères administratives offrent des horizons bornés que les vues ordinaires peuvent facilement embrasser; leurs intérêts se rattachent au grand mouvement de l'État par des liens visibles. Dans la région supérieure, tout s'agrandit, le regard de l'homme d'État doit dominer le point de vue où il est placé. Là où pour produire beaucoup de bien dans un département, dans un

arrondissement, dans un canton ou dans une commune, il n'était besoin que de prévoir un résultat de dix ans d'échéance, il faut, dès qu'il s'agit d'une nation, en pressentir les destinées, les mesurer au cours d'un siècle. Le génie des Colbert, des Sully n'est rien, s'il ne s'appuie sur la volonté qui fait les Napoléon et les Cromwell. Un grand ministre, messieurs, est une grande pensée écrite sur toutes les années du siècle dont la splendeur et les prospérités ont été préparées par lui. La constance est la vertu qui lui est le plus nécessaire. Mais aussi, en toute chose humaine, la constance n'est-elle pas la plus haute expression de la force? Nous voyons depuis quelque temps trop d'hommes n'avoir que des idées ministérielles, au lieu d'avoir des idées nationales, pour ne pas admirer le véritable homme d'État comme celui qui nous offre la plus immense poésie humaine. Toujours voir au delà du moment et devancer la destinée, être au-dessus du pouvoir et n'y rester que par le sentiment de l'utilité dont on est sans s'abuser sur ses forces; dépouiller ses passions et même toute ambition vulgaire pour demeurer maître de ses facultés, pour prévoir, vouloir et agir sans cesse; se faire juste et absolu, maintenir l'ordre en grand, imposer silence à son cœur et n'écouter que son intelligence; n'être ni défiant ni confiant, ni douteur ni crédule, ni reconnaissant ni ingrat, ni en arrière avec un événement ni surpris par une pensée; vivre enfin par le sentiment des masses, et toujours les dominer en étendant les ailes de son esprit, le volume de sa voix et la pénétration de son regard; en voyant non pas les détails, mais les conséquences de toute chose, n'est-ce pas être un peu plus qu'un homme? Aussi les noms de ces grands et nobles pères des nations devraient-ils être à jamais populaires.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les convives s'entre-regardèrent.

— Messieurs, vous n'avez rien dit de l'armée! s'écria Genestas. L'organisation militaire me paraît le vrai type de toute bonne société civile, l'épée est la tutrice d'un peuple.

— Capitaine, répondit en riant le juge de paix, un vieil avocat a dit que les empires commençaient par l'épée et finissaient par l'écritoire; nous en sommes à l'écritoire.

— Maintenant, messieurs, que nous avons réglé le sort du

monde, parlons d'autre chose. Allons, capitaine, un verre de vin de l'Ermitage, s'écria le médecin en riant.

— Deux plutôt qu'un, dit Genestas en tendant son verre, et je veux les boire à votre santé comme à celle d'un homme qui fait honneur à l'espèce.

— Et que nous chérissons tous, dit le curé d'une voix pleine de douceur.

— Monsieur Janvier, voulez-vous donc me faire commettre quelque péché d'orgueil?

— M. le curé a dit bien bas ce que le canton dit tout haut, répliqua Cambon.

— Messieurs, je vous propose de reconduire M. Janvier vers le presbytère, en nous promenant au clair de lune.

— Marchons, dirent les convives, qui se mirent en devoir d'accompagner le curé.

— Allons à ma grange, dit le médecin en prenant Genestas par le bras, après avoir dit adieu au curé et à ses hôtes. Là, capitaine Bluteau, vous entendrez parler de Napoléon. J'ai quelques compères qui doivent faire jaser Goguelat, notre piéton, sur ce dieu du peuple. Nicolle, mon valet d'écurie, nous a dressé une échelle pour monter par une lucarne en haut du foin, à une place d'où nous verrons toute la scène. Croyez-moi, venez : une veillée a son prix. Ce n'est pas la première fois que je me serai mis dans le foin pour écouter un récit de soldat ou quelque conte de paysan. Mais cachons-nous bien : quand ces pauvres gens voient un étranger, ils font des façons et ne sont plus eux-mêmes.

— Eh! mon cher hôte, dit Genestas, n'ai-je pas souvent fait semblant de dormir pour entendre mes cavaliers, au bivac! Tenez, je n'ai jamais ri aux spectacles de Paris d'aussi bon cœur qu'au récit de la déroute de Moscou, racontée en farce par un vieux maréchal des logis à des conscrits qui avaient peur de la guerre. Il disait que l'armée française *faisait* dans ses draps, qu'on buvait tout à la glace, que les morts s'arrêtaient en chemin, qu'on avait vu la Russie Blanche, qu'on étrillait les chevaux à coups de dents, que ceux qui aimaient à patiner s'étaient bien régalés, que les amateurs de gelée de viande en avaient eu leur soûl, que les femmes étaient généralement froides, et que la seule chose qui avait été sensiblement

désagréable était de n'avoir pas eu d'eau chaude pour se raser... Enfin, il débitait des gaudrioles si comiques, qu'un vieux fourrier qui avait eu le nez gelé, et qu'on appelait *Nezrestant*, en riait lui-même.

— Chut! dit Benassis, nous voici arrivés; je passe le premier, suivez-moi.

Tous deux montèrent à l'échelle et se blottirent dans le foin, sans avoir été entendus par les gens de la veillée, au-dessus desquels ils se trouvèrent assis de manière à les bien voir. Groupées par masses autour de trois ou quatre chandelles, quelques femmes cousaient, d'autres filaient; plusieurs restaient oisives, le cou tendu, la tête et les yeux tournés vers un vieux paysan qui racontait une histoire. La plupart des hommes se tenaient debout ou couchés sur des bottes de foin. Ces groupes, profondément silencieux, étaient à peine éclairés par les reflets vacillants des chandelles entourées de globes de verre pleins d'eau qui concentraient la lumière en rayons, dans la clarté desquelles se tenaient les travailleuses. L'étendue de la grange, dont le haut restait sombre et noir, affaiblissait encore ces lueurs, qui coloraient inégalement les têtes en produisant de pittoresques effets de clair-obscur. Ici brillaient le front brun et les yeux clairs d'une petite paysanne curieuse; là, des bandes lumineuses découpaient les rudes fronts de quelques vieux hommes et dessinaient fantasquement leurs vêtements usés ou décolorés. Tous ces gens, attentifs et divers dans leurs poses, exprimaient sur leurs physionomies immobiles l'entier abandon qu'ils faisaient de leur intelligence au conteur. C'était un tableau curieux où éclatait la prodigieuse influence exercée sur tous les esprits par la poésie. En exigeant de son narrateur un merveilleux toujours simple ou de l'impossible presque croyable, le paysan ne se montre-t-il pas ami de la plus pure poésie ?

— ... Quoique cette maison eût une méchante mine, disait le paysan au moment où les deux nouveaux auditeurs se furent placés pour l'entendre, la pauvre femme bossue était si fatiguée d'avoir porté son chanvre au marché, qu'elle y entra, forcée aussi par la nuit qui était venue. Elle demanda seulement à y coucher; car, pour toute nourriture, elle tira une croûte de son bissac et la mangea. Pour lors, l'hôtesse, qui était donc la femme des brigands, ne sachant

rien de ce qu'ils étaient convenus de faire pendant la nuit, accueillit la bossue et la mit en haut, sans lumière. Ma bossue se jette sur un mauvais grabat, dit ses prières, pense à son chanvre et va pour dormir. Mais, avant qu'elle fût endormie, elle entend du bruit et voit entrer deux hommes portant une lanterne; chacun d'eux tenait un couteau : la peur la prend, parce que, voyez-vous, dans ce temps-là, les seigneurs aimaient tant les pâtés de chair humaine, qu'on en faisait pour eux. Mais, comme la vieille avait le cuir parfaitement racorni, elle se rassura, en pensant qu'on la regarderait comme une mauvaise nourriture. Les deux hommes passent devant la bossue, vont à un lit qui était dans cette grande chambre, et où l'on avait mis le monsieur à la grosse valise, qui passait donc pour *négromancien*. Le plus grand lève la lanterne en prenant les pieds du monsieur; le petit, celui qui avait fait l'ivrogne, lui empoigne la tête et lui coupe le cou, net, d'une seule fois, croc! Puis ils laissent là le corps et la tête, tout dans le sang, volent la valise et descendent. Voilà notre femme bien embarrassée! Elle pense d'abord à s'en aller sans qu'on s'en doute, ne sachant pas encore que la Providence l'avait amenée là pour rendre gloire à Dieu et faire punir le crime. Elle avait peur, et, quand on a peur, on ne s'inquiète de rien du tout. Mais l'hôtesse, qui avait demandé des nouvelles de la bossue aux deux brigands, les effraye, et ils remontent doucement dans le petit escalier de bois. La pauvre bossue se pelotonne de peur et les entend qui se disputent à voix basse.

» — Je te dis de la tuer.

» — Faut pas la tuer.

» — Tue-la!

» — Non!

» Ils entrent. Ma femme, qui n'était pas bête, ferme l'œil et fait comme si elle dormait. Elle se met à dormir comme un enfant, la main sur son cœur, et prend une respiration de chérubin. Celui qui avait la lanterne, l'ouvre, boute la lumière dans l'œil de la vieille endormie, et ma femme de ne point sourciller, tant elle avait peur pour son cou.

» — Tu vois bien qu'elle dort comme un sabot, que dit le grand.

» — C'est si malin, les vieilles! répond le petit. Je vais la tuer,

nous serons plus tranquilles. D'ailleurs, nous la salerons et la donnerons à manger à nos cochons.

» En entendant ce propos, ma vieille ne bouge pas.

» — Oh bien, elle dort! dit le petit crâne en voyant que la bossue n'avait pas bougé.

» Voilà comment la vieille se sauva. Et l'on peut bien dire qu'elle était courageuse. Certes, il y a bien ici des jeunes filles qui n'auraient pas eu la respiration d'un chérubin en entendant parler des cochons... Les deux brigands se mettent à enlever l'homme mort, le roulent dans ses draps et le jettent dans la petite cour, où la vieille entend les cochons accourir en grognant: *Hon! hon!* pour le manger...

» Pour lors, le lendemain, reprit le narrateur après avoir fait une pause, la femme s'en va, donnant deux sous pour son coucher. Elle prend son bissac, fait comme si de rien n'était, demande les nouvelles du pays, sort en paix et veut courir. Point! la peur lui coupe les jambes, bien à son heur. Voici pourquoi. Elle avait à peine fait un demi-quart de lieue, qu'elle voit venir un des brigands qui la suivait par finesse pour s'assurer qu'elle n'eût rien vu. Elle te devine ça et s'assied sur une pierre.

» — Qu'avez-vous, ma bonne femme? lui dit le petit, car c'était le petit, le plus malicieux des deux, qui la guettait.

» — Ah! mon bon homme, qu'elle répond, mon bissac est si lourd et je suis si fatiguée, que j'aurais bien besoin du bras d'un honnête homme (Voyez-vous, c'te finaude!) pour gagner mon pauvre logis.

» Pour lors, le brigand lui offre de l'accompagner. Elle accepte. L'homme lui prend le bras pour savoir si elle a peur. Ah ben! c'te femme ne tremble point et marche tranquillement. Et donc les voilà tous deux causant agriculture et de la manière de faire venir le chanvre, tout bellement, jusqu'au faubourg de la ville où demeurait la bossue et où le brigand la quitta, de peur de rencontrer quelqu'un de la justice. La femme arriva chez elle à l'heure de midi et attendit son homme, en réfléchissant aux événements de son voyage et de la nuit. Le *chanverrier* rentra vers le soir. Il avait faim, faut lui faire à manger. Donc, tout en graissant sa poêle pour lui faire frire quelque chose, elle lui raconte comment elle a vendu son chanvre, en bavardant à la manière des

femmes; mais elle ne dit rien des cochons, ni du monsieur tué, volé, mangé. Elle fait donc flamber sa poêle pour la nettoyer; elle la retire, veut l'essuyer, la trouve pleine de sang.

» Qu'est-ce que tu as mis là dedans? dit-elle à son homme.

» — Rien, qu'il répond.

» Elle croit avoir une lubie de femme et remet sa poêle au feu... Pouf! une tête tombe par la cheminée.

» — Vois-tu! c'est précisément la tête du mort, dit la vieille. Comme il me regarde! Que me veut-il donc?

» — *Que tu le venges!* lui dit une voix.

» — Que tu es bête! dit le chanverrier; te voilà bien avec tes berlues qui n'ont pas le sens commun.

» Il prend la tête, qui lui mord le doigt, et la jette dans sa cour.

» — Fais mon omelette, qui dit, et ne t'inquiète pas de ça. C'est un chat.

» — Un chat! qu'elle dit, il était rond comme une boule.

» Elle remet sa poêle au feu... Pouf! tombe une jambe. Même histoire. L'homme, pas plus étonné de voir le pied que d'avoir vu la tête, empoigne la jambe et la jette à la porte. Finalement, l'autre jambe, les deux bras, le corps, tout le voyageur assassiné tombe un à un. Point d'omelette. Le vieux marchand de chanvre avait bien faim.

» — Par mon salut éternel, dit-il, si mon omelette se fait, nous verrons à satisfaire cet homme-là.

» — Tu conviens donc maintenant que c'est un homme? dit la bossue. Pourquoi m'as-tu dit tout à l'heure que c'était pas une tête, grand asticoteur?

» La femme casse les œufs, fricasse l'omelette et la sert sans plus grogner, parce qu'en voyant ce grabuge, elle commençait à être inquiète. Son homme s'assied et se met à manger. La bossue, qui avait peur, dit qu'elle n'a pas faim.

» — Toc toc! fait un étranger en frappant à la porte.

» — Qui est là?

» — L'homme mort d'hier.

» — Entrez, répond le chanverrier.

» Donc, le voyageur entre, se met sur l'escabelle et dit :

» — Souvenez-vous de Dieu, qui donne la paix pour l'éternité

aux personnes qui confessent son nom! Femme, tu m'as vu faire mourir, et tu gardes le silence! J'ai été mangé par les cochons! Les cochons n'entrent pas dans le paradis. Donc, moi, qui suis chrétien, j'irai dans l'enfer faute par une femme de parler. Ça ne s'est jamais vu. Faut me délivrer!

» Et autres propos.

» La femme, qu'avait toujours de plus en plus peur, nettoie sa poêle, met ses habits du dimanche, va dire à la justice le crime, qui fut découvert, et les voleurs joliment roués sur la place du Marché. Cette bonne œuvre faite, la femme et son homme ont toujours eu le plus beau chanvre que vous ayez jamais vu. Puis, ce qui leur fut plus agréable, ils eurent ce qu'ils désiraient depuis longtemps, à savoir, un enfant mâle, qui devint, par suite des temps, baron du roi. Voilà l'histoire véritable de *la Bossue courageuse.*

— Je n'aime point ces histoires-là, elles me font rêver, dit la Fosseuse. J'aime mieux les aventures de Napoléon.

— C'est vrai, dit le garde champêtre. — Voyons, monsieur Goguelat, racontez-nous l'empereur.

— La veillée est trop avancée, dit le piéton, et je n'aime point à raccourcir les victoires.

— C'est égal, dites tout de même! Nous les connaissons pour vous les avoir vu dire bien des fois; mais ça fait toujours plaisir à entendre.

— Racontez-nous l'empereur! crièrent plusieurs personnes ensemble.

— Vous le voulez? répondit Goguelat. Eh bien, vous verrez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de charge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de cartouches et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette?

— Non!... L'empereur! l'empereur!

Le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de misère, d'événements et de souffrances qui distingue les vieux soldats. Il prit sa veste par les deux basques de devant, les releva comme s'il s'agissait de recharger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa for-

tune; puis il s'appuya le corps sur la jambe gauche, avança la droite et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel afin de se mettre à la hauteur de la gigantesque histoire qu'il allait dire.

— Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qu'est une île française, chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme dans une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien : une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps et une finaude, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie! Donc, elle demande que Dieu le protége, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre... Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

» Maintenant, suivez-moi bien, et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel!

» Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes des autres, à travers les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi particulièrement, à Eylau. Je le vois encore, qui monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde sa bataille et dit :

» — Ça va bien!

» Un de mes intrigants à panache qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, qu'on nous a dit, veut faire le malin et prend la place de l'empereur quand il s'en va. Oh! raflé! plus de panache. Vous entendez bien que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier et qu'il fondait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant ni capitaine! Ah

bien, oui! en chef tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-quatre ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors, nous tombe tout maigrelet général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver.

» — Mes amis, qu'il dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans la boule que, d'ici à quinze jours, vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers; mais, mes enfants, faut marcher pour les aller prendre à Milan, où il y en a.

» Et l'on a marché. Le Français, écrasé, plat comme une punaise, se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis, que je vois encore. Alors, Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre : et l'on marche la nuit, et l'on marche le jour, on te les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne te les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors, Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands, qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise, les pelote très-bien, leur chipe quelquefois des dix mille hommes d'un seul coup en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière; enfin, leur prend leurs canons, vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, les fouaille partout. Voilà des troupes qui se remplument; parce que, voyez-vous, l'empereur, qu'était aussi un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Pour lors, le pékin nous loge et nous chérit, les femmes aussi, qu'étaient des femmes très-judicieuses. Fin finale, en ventôse 96, qu'était dans ce temps-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin du pays des marmottes; mais, après la campagne, nous voilà maîtres de l'Italie, comme Napoléon l'avait prédit. Et, au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne : tout était brossé. Nous avions mangé trois armées successivement diffé-

rentes, et dégommé quatre généraux autrichiens, dont un vieux qu'avait les cheveux blancs, et qui a été cuit comme un rat dans les paillassons, à Mantoue. Les rois demandaient grâce à genoux! La paix était conquise. Un homme aurait-il pu faire cela? Non. Dieu l'aidait, c'est sûr. Il se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Évangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit, que les sentinelles le voyaient toujours allant et venant, et ne dormait ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat te l'adopte pour son père. Et en avant!

» Les autres, à Paris, voyant cela, se disent :

» — Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel, il est singulièrement capable de mettre la main sur la France; faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique, il s'en contentera peut-être!

» Ça était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ. Le fait est qu'on lui donne ordre de faire faction en Égypte. Voilà sa ressemblance avec le fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il rassemble ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait particulièrement endiablés, et leur dit comme ça :

» — Mes amis, pour le quart d'heure, on nous donne l'Égypte à chiquer. Mais nous l'avalerons en un temps et deux mouvements, comme nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats seront des princes qui auront des terres à eux. En avant!

» — En avant, les enfants! disent les sergents.

» Et l'on arrive à Toulon, route d'Égypte. Pour lors, les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais, quand nous nous embarquons, Napoléon nous dit :

» — Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez, dès à présent, que votre général possède une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protége!

» Qui fut dit fut fait. En passant sur la mer, nous prenons Malte, comme une orange pour le désaltérer de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Égypte. Bon. Là, autre consigne. Les Égyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que le monde est monde, ont coutume d'avoir des géants pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis; parce que c'est un pays de génies et de crocodiles,

où l'on a bâti des pyramides grosses comme nos montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais : chose qui leur plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit :

» — Mes enfants, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde, et battre les gens sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien, d'abord ; parce que nous aurons tout après! Et marchez!

» Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit sous le nom de Kébir-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire *le sultan fait feu,* en ont une peur comme du diable. Alors, le Grand Turc, l'Asie, l'Afrique, ont recours à la magie, et nous envoient un démon, nommé Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval blanc qui était, comme son maître, incombustible au boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du temps. Il y en a qui l'ont vu; mais, moi, je n'ai pas de raisons pour vous en faire certains. C'était les puissances de l'Arabie et les mamelouks, qui voulaient faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un ange envoyé pour combattre Napoléon et lui reprendre le sceau de Salomon, un de leurs fourniments à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même.

» Ah çà ! dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon? Était-ce naturel?

» Il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux génies et se transportait en un clin d'œil d'un lieu à un autre, comme un oiseau. Le fait est qu'il était partout. Enfin, qu'il venait leur enlever une reine, belle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamants gros comme des œufs de pigeon, marché que le mamelouk de qui elle était la particulière, quoiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute, car il y a eu des coups pour tout le monde. Alors, nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Giseh et devant les Pyramides. Il a

fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlue voyaient des eaux desquelles on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que ça faisait suer. Mais nous mangeons le mamelouk à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon, qui s'empare de la haute et basse Égypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus, et où il y avait des milliers de statues, les cinq cents diables de la nature, puis, chose particulière, une infinité de lézards, un tonnerre de pays où chacun pouvait prendre ses arpents de terre, pour peu que ça lui fût agréable. Pendant qu'il s'occupe de ses affaires dans l'intérieur, où il avait idée de faire des choses superbes, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir, car ils ne savaient quoi s'inventer pour nous contrarier. Mais Napoléon, qui avait l'estime de l'Orient et de l'Occident, que le pape l'appelait son fils et le cousin de Mahomet son cher père, veut se venger de l'Angleterre, et lui prendre les Indes pour se remplacer de sa flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamants, de l'or, pour faire la paye aux soldats, et des palais pour étapes, lorsque le Mody s'arrange avec la peste, et nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte! Alors, tout le monde défile à c'te parade d'où l'on ne revient pas sur ses pieds... Le soldat mourant ne peut pas te prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec un entêtement généreux et martial. Mais la peste était la plus forte; il n'y avait pas à dire : *Mon bel ami!* Tout le monde se trouvait très-malade. Napoléon seul était frais comme une rose, et toute l'armée l'a vu buvant la peste sans que ça lui fît rien du tout.

» Ah çà! mes amis, croyez-vous que c'était naturel?

» Les mamelouks, sachant que nous étions tous dans les ambulances, veulent nous barrer le chemin; mais, avec Napoléon, c'te farce-là ne pouvait pas prendre. Donc, il dit à ses damnés, à ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres :

» — Allez me nettoyer la route.

» Junot, qu'était un sabreur du premier numéro, et son ami véritable, ne prend que mille hommes, et vous a décousu tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre quartier général...

Autre histoire. Napoléon absent, la France s'était laissé détruire le tempérament par les gens de Paris, qui gardaient la solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits, les laissaient crever de faim, et voulaient qu'elles fissent la loi à l'univers, sans s'en inquiéter autrement. C'était des imbéciles qui s'amusaient à bavarder au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc, nos armées étaient battues, les frontières de la France entamées : L'HOMME n'était plus là. Voyez-vous, je dis *l'homme*, parce qu'on l'a nommé comme ça, mais c'était une bêtise, puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités : c'était nous autres qui étions les hommes! Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans perdre plus de trois cents hommes, et avec une seule division, il a vaincu la grande armée des Turcs, forte de vingt-cinq mille hommes, et il en a bousculé dans la mer plus d'une grande moitié, rrrah! Ce fut son dernier coup de tonnerre en Égypte. Il se dit, voyant tout perdu là-bas :

» — Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille.

» Mais comprenez bien que l'armée n'a pas su son départ; sans quoi, on l'aurait gardé de force, pour le faire empereur d'Orient. Aussi nous voilà tous tristes, quand nous sommes sans lui, parce qu'il était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand mâtin qu'a descendu la garde, assassiné par un Égyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est la manière de guillotiner dans ce pays-là; mais ça fait tant souffrir, qu'un soldat a eu pitié de ce criminel, il lui a tendu sa gourde; et aussitôt que l'Égyptien a eu bu de l'eau, il a tortillé de l'œil avec un plaisir infini. Mais nous ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *la Fortune*, et, en un clin d'œil, à la barbe de l'Angleterre qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée. Était-ce naturel? Bah! aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore; mais lui, convoque le gouvernement.

» — Qu'avez-vous fait de mes enfants les soldats? qu'il dit aux avocats; vous êtes un tas de galapiats qui vous fichez du monde,

et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content!

» Pour lors, ils veulent babiller et le tuer; mais minute! Il les enferme dans leur caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres, et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup passe consul; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Être suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole; lui rend ses églises, rétablit sa religion; les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content : *primo,* les prêtres qu'il empêche d'être tracassés; *segondo,* le bourgeois qui fait son commerce, sans avoir à craindre le *rapiamus* de la loi qu'était devenue injuste; *tertio,* les nobles qu'il défend d'être fait mourir, comme on en avait malheureusement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle, parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, paraît en Italie, comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit. Les Autrichiens sont avalés à Marengo comme des goujons par une baleine! Haouf! Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende, et ça a suffi.

» — Nous n'en jouons plus, que disent les Allemands.

» — Assez comme ça! disent les autres.

» Total : l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'empereur a inventé la Légion d'honneur, une bien belle chose, allez!

» — En France, qu'il a dit à Boulogne, devant l'armée entière, tout le monde a du courage! Donc, la partie civile qui fera des actions d'éclat sera sœur du soldat, le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'honneur.

» Nous autres, qui étions là-bas, nous revenons d'Égypte. Tout était changé! Nous l'avions laissé général, en un rien de temps nous le retrouvons empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui, comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie

comme il ne s'en était jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple, qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Égypte, dans le désert, près de la Syrie, L'HOMME ROUGE lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire :

» — Ça va bien!

» Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui sur ses pieds l'Homme rouge, qui lui dit :

» — Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, des provinces Illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier aigle de la Légion d'honneur, et tout!

» Cet Homme rouge, voyez-vous, c'était son idée, à lui; une manière de piéton qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru ça; mais l'Homme rouge est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il lui venait dans les moments durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc, au couronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisième fois, et ils furent en délibération sur bien des choses. Lors, l'empereur va droit à Milan, se faire couronner roi d'Italie. Là commence véritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait écrire passe officier. Voilà les pensions, les dotations de duchés qui pleuvent; des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France; et la Légion d'honneur fournie de rentes pour les simples soldats, sur lesquelles je touche encore ma pension. Enfin, voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'empereur, qui savait qu'il devait être l'empereur de tout le monde, pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idées, des monuments de fées, là où il n'y en avait pas plus que sur ma main... Une supposition : vous reveniez d'Espagne, pour passer à Berlin; eh bien, vous retrouviez des *arches* de triomphe avec de simples soldats mis dessus en belle sculpture, ni plus ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savants, des

fêtes, des lois, des vaisseaux, des ports; et dépense des millions de milliasses, et tant, et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire ses besoins, comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation, à l'ordre du jour :

» — Mes enfants, est-il juste que les parents de votre empereur tendent la main? Non. Je veux qu'ils soient flambants, tout comme moi ! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout; que les soldats de la garde fassent trembler le monde, et que la France crache où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma monnaie, *Dieu vous protége!*

» — Convenu! répond l'armée, on t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette.

» Ah! c'est qu'il n'y avait pas à reculer, voyez-vous! et, s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs, et grimper. Heureusement qu'il n'en a pas eu la volonté. Les rois, qu'étaient habitués aux douceurs de leurs trônes, se font naturellement tirer l'oreille; et alors, en avant, nous autres. Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers! Alors, on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt, un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'empereur faire ça sur les géographies. (Là, le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange.) Et il disait : « Ça, ce sera un royaume ! » et c'était un royaume. Quel bon temps! Les colonels passaient généraux, le temps de les voir; les généraux maréchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un, qui est debout pour le dire à l'Europe, quoique ce soit un Gascon, traître à la France pour garder sa couronne, qui n'a pas rougi de honte, parce que, voyez-vous, les couronnes sont en or! Enfin, les sapeurs qui savaient lire devenaient nobles tout de même. Moi qui

vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon, comme les rayons du soleil! Vous entendez bien que chaque soldat ayant la chance de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un caporal de la garde était comme une curiosité qu'on admirait passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire, parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il, de ces batailles! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac, comme si Napoléon avait soufflé dessus; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans bouder... Enfin, y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors, le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches; quoiqu'il tînt sa majesté, puisque c'était son métier à lui, de régner. Mais c'est égal! un sergent et même un soldat pouvaient lui dire : « Mon empereur, » comme vous me dites à moi quelquefois : « Mon bon ami. » Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres; enfin, il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous êtes là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire; alors, nous restions là, tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait, mais, quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac; et, pour lui montrer qu'on était ses enfants, incapables de bouder, on allait pas ordinaire devant des polissons de canons qui gueulaient et vomissaient des régiments de boulets, sans dire gare. Enfin les mourants avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier :

» — Vive l'empereur!

» Était-ce naturel? auriez-vous fait cela pour un simple homme?

» Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine, qu'était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui donner d'enfants, il fut obligé de la quitter, quoiqu'il l'aimât considérablement. Mais il lui fallait des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a

épousé, qu'on nous a dit, une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien dont on parle partout, et pas seulement dans nos pays, où vous entendez dire qu'il a tout fait, mais en Europe. Et c'est si vrai que, moi qui vous parle en ce moment, je suis allé sur le Danube où j'ai vu les morceaux d'un pont bâti par cet homme, qui paraît qu'a été, à Rome, parent de Napoléon, d'où s'est autorisé l'empereur d'en prendre l'héritage pour son fils. Donc, après son mariage, qui fut une fête pour le monde entier, et où il a fait grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payées tout de même, parce que les gabelous n'en ont pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était roi de Rome; une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant. Ce jour-là, un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome, et ce ballon a fait le chemin en un jour. Ah çà! y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel? Non, c'était écrit là-haut! Et la gale à qui ne dira pas qu'il a été envoyé par Dieu même pour faire triompher la France! Mais voilà l'empereur de Russie, qu'était son ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe et qui soutient les Anglais, nos ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche et nous dit :

» — Soldats! vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe; reste Moscou, qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou.

» Pour lors, assemble la plus grande des armées qui jamais aient traîné leurs guêtres sur le globe, et si curieusement bien alignée, qu'en un jour il a passé en revue un million d'hommes.

» — Hourra! disent les Russes.

» Et voilà la Russie tout entière, des animaux de cosaques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un *boulevari* général, dont il fallait se garer. Et comme avait dit l'Homme rouge à Napoléon :

» — C'est l'Asie contre l'Europe!

» — Suffit, qu'il dit, je vais me précautionner.

» Et voilà *fectivement* tous les rois qui viennent lécher la main de Napoléon! L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne,

l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'était beau! Les aigles n'ont jamais tant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. Les Polonais ne se tenaient pas de joie, parce que l'empereur avait idée de les relever; de là, que la Pologne et la France ont toujours été frères. Enfin :

» — A nous la Russie! crie l'armée :

» Nous entrons bien fournis; nous marchons, marchons : point de Russes. Enfin nous trouvons nos mâtins campés à la Moscova. C'est là que j'ai eu la croix, et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille! L'empereur était inquiet, il avait vu l'Homme rouge, qui lui dit :

» — Mon enfant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront.

» Pour lors, proposa la paix. Mais, avant de la signer :

» — Frottons les Russes! qu'il nous dit.

» — Tôpe! s'écria l'armée.

» — En avant! dirent les sergents.

» Mes souliers étaient usés, mes habits décousus, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là, qui ne sont pas commodes du tout! Mais c'est égal!

» — Puisque c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux m'en donner tout mon soûl!

» Nous étions devant le grand ravin; c'était les premières places! Le signal se donne, sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis, mes Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer, et nous n'avancions pas.

» — En avant, nous dit-on, voilà l'empereur!

» C'était vrai : passe au galop en nous faisant signe qu'il s'importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin. Ah! mon Dieu, les lieutenants tombaient, les colonels, les soldats! C'est égal! Ça faisait des souliers à ceux qui n'en avaient pas et des épaulettes pour les intrigants qui savaient lire... Victoire! c'est le cri de toute la ligne. Par exemple, ce qui ne s'était jamais vu, il y avait vingt-cinq mille Français par terre. Excusez du peu! C'était un vrai champ de blé coupé : au lieu d'épis, mettez des hommes! nous étions dégrisés,

nous autres. L'homme arrive, on fait le cercle autour de lui. Pour lors, il nous câline, car il était aimable quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée par une faim de deux loups. Alors, mon câlin distribue soi-même les croix, salue les morts; puis nous dit :

» — A Moscou!

» — Va pour Moscou! dit l'armée.

» Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent leur ville! Ç'a été un feu de paille de deux lieues, qui a flambé pendant deux jours. Les édifices tombaient comme des ardoises! Il y avait des pluies de fer et de plomb fondus qui étaient naturellement horribles; et l'on peut vous le dire, à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs. L'empereur dit :

» — Assez comme ça, tous mes soldats y resteraient!

» Nous nous amusons à nous rafraîchir un petit moment et à se refaire le cadavre, parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune. Mais, en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savants, qui sont des bêtes, n'ont pas expliquée suffisamment, et le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous? plus de généraux, plus de sergents même! Pour lors, ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux! On ne pensait qu'à revoir la France, on ne se baissait pas pour ramasser son fusil ni son argent; et chacun allait devant soi, arme à volonté, sans se soucier de la gloire. Enfin le temps était si mauvais, que l'empereur n'a plus vu son étoile. Il y avait quelque chose entre le ciel et lui. Pauvre homme, qu'il était malade de voir ses aigles à contre-fil de la victoire! Et ça lui en a donné une sévère, allez! Arrive la Bérésina. Ici, mes amis, on peut vous affirmer par ce qu'il y a de plus sacré, sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes, jamais, au grand jamais, ne s'était vue pareille fricassée d'armée, de voitures, d'artillerie, dans de pareille neige, sous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez, tant il était froid. C'est là que l'armée a été sauvée par les pontonniers, qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est parfaitement comporté Gondrin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre

à l'eau afin de bâtir les ponts sur lesquels l'armée a passé, et se sauver des Russes, qui avaient encore du respect pour la grande armée, rapport aux victoires. Et, dit-il en montrant Gondrin qui le regardait avec l'attention particulière aux sourds, Gondrin est un troupier fini, un troupier d'honneur même, qui mérite vos plus grands égards. J'ai vu, reprit-il, l'empereur debout près du pont, immobile, n'ayant point froid. Était-ce encore naturel? Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux égyptiens. Bah! tout y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, mangé, ruiné. Les plus courageux gardaient les aigles, parce que les aigles, voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire, qui devait rester pur et ne pas baisser la tête à cause du froid. On ne se réchauffait guère que près de l'empereur, puisque, quand il était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrêtions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de soldats. Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là; et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes et de grandes pertes, que je dis! Les alliés avaient mangé nos vivres. Tout commençait à le trahir, comme lui avait dit l'Homme rouge. Les bavards de Paris, qui se taisaient depuis l'établissement de la garde impériale, le croient mort et trament une conspiration où l'on met dedans le préfet de police pour renverser l'empereur. Il apprend ces choses-là, ça vous le taquine, et il nous dit quand il est parti :

» — Adieu, mes enfants, gardez les postes, je vais revenir.

» Bah! ses généraux battent la breloque; car, sans lui, ce n'était plus ça. Les maréchaux se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel; Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris d'or, ils devenaient gras à lard qu'ils ne voulaient plus marcher. De là sont venus les malheurs, parce que plusieurs sont restés en garnison sans frotter le dos des ennemis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous poussait vers la France. Mais l'empereur nous revient avec des conscrits, et de fameux conscrits, auxquels il changea le moral parfaitement et en fit des chiens finis à mordre quiconque, avec des bourgeois en gardes d'honneur, une belle troupe qui a fondu comme du beurre sur un gril. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous; mais l'armée fait encore des prodiges

de valeur. Pour lors, se donnent des batailles de montagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen... Souvenez-vous de ça, vous autres, parce que c'est là que le Français a été si particulièrement héroïque, que, dans ce temps-là, un bon grenadier ne durait pas plus de six mois. Nous triomphons toujours; mais, sur les derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises! Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'empereur paraît, nous débouchons, parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait : « Je veux passer! » nous passions. Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du temps, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi, je puis dire, en mon particulier, que ça m'a rafraîchi la vie... Mais, à cette heure, il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France enfin, contre toute l'Europe, qui nous en voulait d'avoir voulu faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous mangeassent pas, comme c'est l'habitude du Nord, qui est friand du Midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors, l'empereur voit son propre beau-père, ses amis qu'il avait assis rois, et les canailles auxquelles il avait rendu leurs trônes, tous contre lui. Enfin, même des Français et des alliés qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous, dans nos rangs, comme à la bataille de Leipsick. N'est-ce pas des horreurs dont seraient peu capables de simples soldats? Ça manquait à sa parole trois fois par jour, et ça se disait des princes! Pour lors, l'invasion se fait. Partout où notre empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule, et il a fait dans ce temps-là plus de prodiges, en défendant la France, qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors, il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie par une bataille encore plus grande que toutes les autres, une mère bataille enfin! Mais les Parisiens ont peur pour leur peau de deux liards et pour leurs boutiques de deux sous, ouvrent leurs portes; voilà les *ragusades* qui commencent et les bonheurs qui finissent, l'impératrice qu'on embête, et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin les généraux, qu'il avait faits ses meilleurs

amis, l'abandonnent pour les Bourbons, de qui on n'avait jamais entendu parler. Alors, il nous dit adieu à Fontainebleau :

» — Soldats!...

» Je l'entends encore, nous pleurions tous comme de vrais enfants; les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car, on peut vous le dire, c'était les funérailles de l'Empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes. Donc, il nous dit de dessus le perron de son château :

» — Mes enfants, nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon petit, que je vous confie : vive Napoléon II!

» Il avait idée de mourir; et, pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman; mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose! se reconnaît immortel. Sûr de son affaire et d'être toujours empereur, il va dans une île pendant quelque temps étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Pendant qu'il faisait sa faction, les Chinois et les animaux de la côte d'Afrique, Barbaresques et autres, qui ne sont pas commodes du tout, le tenaient si bien pour autre chose qu'un homme, qu'ils respectaient son pavillon en disant qu'y toucher, c'était se frotter à Dieu. Il régnait sur le monde entier, tandis que ceux-ci l'avaient mis à la porte de sa France. Alors, s'embarque sur la même coquille de noix d'Égypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France; la France le reconnaît, le sacré coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie : « Vive l'empereur! » Et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide, le Dauphiné s'est très-bien conduit; et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars, Napoléon débarque avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre, qui, le 20 mars, était redevenu l'Empire français. L'homme se trouvait ce jour-là dans Paris, ayant tout balayé, il avait repris sa chère France, et ramassé ses troupiers en ne leur disant que deux mots : « Me voilà! » C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu! Avant lui, jamais un homme avait-il pris

d'empire rien qu'en montrant son chapeau? On croyait la France abattue? Du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors, là, la garde meurt d'un seul coup. Napoléon, au désespoir, se jette trois fois au-devant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver la mort! Nous avons vu ça, nous autres! Voilà la bataille perdue. Le soir, l'empereur appelle ses vieux soldats, brûle dans un champ plein de notre sang ses drapeaux et ses aigles; ces pauvres aigles, toujours victorieuses, qui criaient dans les batailles : « En avant! » et qui avaient volé sur toute l'Europe, furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'une aigle. Plus d'aigles! Le reste est suffisamment connu. L'Homme rouge passe aux Bourbons comme un gredin qu'il est. La France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on te le renvoie chez lui, pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. On s'empare de Napoléon par trahison, les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde. Fin finale, est obligé de rester là, jusqu'à ce que l'Homme rouge lui rende son pouvoir pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort! Ah bien, oui, mort! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Écoutez : la vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert, pour satisfaire à une prophétie faite sur lui, car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le Lion du désert*. Et voilà ce qui est vrai comme l'Évangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il a écrit le sien sur la terre, qui s'en souviendra toujours!... Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat!

— Vive le général Éblé! cria le pontonnier.

— Comment avez-vous fait pour ne pas mourir dans le ravin de la Moscova? dit une paysanne.

— Est-ce que je sais! Nous y sommes entrés un régiment, nous

n'y étions debout que cent fantassins, parce qu'il n'y avait que des fantassins capables de le prendre! L'infanterie, voyez-vous, c'est tout dans une armée...

— Et la cavalerie, donc! s'écria Genestas en se laissant couler du haut du foin et apparaissant avec une rapidité qui fit jeter un cri d'effroi aux plus courageux. Hé! mon ancien, tu oublies les lanciers rouges de Poniatowski, les cuirassiers, les dragons, tout le tremblement! Quand Napoléon, impatient de ne pas voir avancer sa bataille vers la conclusion de la victoire, disait à Murat : « Sire, coupe-moi ça en deux! » nous partions d'abord au trot, puis au galop : *une, deux!* l'armée ennemie était fendue comme une pomme avec un couteau. Une charge de cavalerie, mon vieux, mais c'est une colonne de boulets de canon!

— Et les pontonniers? cria le sourd.

— Ah çà! mes enfants, reprit Genestas tout honteux de sa sortie, en se voyant au milieu d'un cercle silencieux et stupéfait, il n'y a pas d'agents provocateurs ici! Tenez, voilà pour boire au petit caporal.

— Vive l'empereur! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

— Chut! enfants, dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. Chut! *Il est mort* en disant : « Gloire, France et bataille! » Mes enfants, il a dû mourir, lui; mais sa mémoire,... jamais!

Goguelat fit un signe d'incrédulité, puis il dit tout bas à ses voisins :

— L'officier est encore au service, et c'est leur consigne de dire au peuple que l'empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, après tout, un soldat ne connaît que sa consigne.

En sortant de la grange, Genestas entendit la Fosseuse qui disait :

— Cet officier-là, voyez-vous, est un ami de l'empereur et de M. Benassis.

Tous les gens de la veillée se précipitèrent à la porte pour revoir le commandant; et, à la lueur de la lune, ils l'aperçurent prenant le bras du médecin.

— J'ai fait des bêtises, dit Genestas. Rentrons vite! Ces aigles, ces canons, ces campagnes!... je ne savais plus où j'étais.

— Eh bien, que dites-vous de mon Goguelat? lui demanda Benassis.

— Monsieur, avec des récits pareils, la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la République, et pourra parfaitement soutenir la conversation à coups de canon avec l'Europe. Voilà mon avis.

En peu de temps, ils atteignirent le logis de Benassis, et se trouvèrent bientôt tous deux pensifs de chaque côté de la cheminée du salon, où le foyer mourant jetait encore quelques étincelles. Malgré les témoignages de confiance qu'il avait reçus du médecin, Genestas hésitait encore à lui faire une dernière question qui pouvait sembler indiscrète; mais, après lui avoir jeté quelques regards scrutateurs, il fut encouragé par un de ces sourires pleins d'aménité qui animent les lèvres des hommes vraiment forts, et par lequel Benassis paraissait déjà répondre favorablement. Il lui dit alors :

— Monsieur, votre vie diffère tant de celle des gens ordinaires, que vous ne serez pas étonné de m'entendre vous demander les causes de votre retraite. Si ma curiosité vous semble inconvenante, vous avouerez qu'elle est bien naturelle. Écoutez : j'ai eu des camarades que je n'ai jamais tutoyés, pas même après avoir fait plusieurs campagnes avec eux; mais j'en ai eu d'autres auxquels je disais : « Va chercher notre argent chez le payeur! » trois jours après nous être grisés ensemble, comme cela peut arriver quelquefois aux plus honnêtes gens dans les goguettes obligées. Eh bien, vous êtes un de ces hommes de qui je me fais l'ami sans attendre leur permission, ni même sans bien savoir pourquoi.

— Capitaine Bluteau...

Depuis quelque temps, toutes les fois que le médecin prononçait le faux nom que son hôte avait pris, celui-ci ne pouvait réprimer une légère grimace. Benassis surprit en ce moment cette expression de répugnance, et regarda fixement le militaire pour tâcher d'en découvrir la cause; mais, comme il lui eût été bien difficile de deviner la véritable, il attribua ce mouvement à quelques douleurs corporelles, et dit en continuant :

— Capitaine, je vais parler de moi. Déjà plusieurs fois depuis hier, je me suis fait une sorte de violence en vous expliquant les

améliorations que j'ai pu obtenir ici ; mais il s'agissait de la commune et de ses habitants, aux intérêts desquels les miens se sont nécessairement mêlés. Maintenant, vous dire mon histoire, ce serait ne vous entretenir que de moi-même, et ma vie est peu intéressante.

— Fût-elle plus simple que celle de votre Fosseuse, répondit Genestas, je voudrais encore la connaître, pour savoir les vicissitudes qui ont pu jeter dans ce canton un homme de votre trempe.

— Capitaine, depuis douze ans, je me suis tu. Maintenant que j'attends, au bord de ma fosse, le coup qui doit m'y précipiter, j'aurai la bonne foi de vous avouer que ce silence commençait à me peser. Depuis douze ans, je souffre sans avoir reçu les consolations que l'amitié prodigue aux cœurs endoloris. Mes pauvres malades, mes paysans m'offrent bien l'exemple d'une parfaite résignation, mais je les comprends, et ils s'en aperçoivent ; tandis que nul ici ne peut recueillir mes larmes secrètes, ni me donner cette poignée de main d'honnête homme, la plus belle des récompenses, qui ne manque à personne, pas même à Gondrin.

Par un mouvement subit, Genestas tendit la main à Benassis, que ce geste émut fortement.

— Peut-être la Fosseuse m'eût-elle angéliquement entendu, reprit-il d'une voix altérée ; mais elle m'aurait aimé peut-être, et c'eût été un malheur. Tenez, capitaine, un vieux soldat indulgent comme vous l'êtes ou un jeune homme plein d'illusions pouvaient seuls écouter ma confession, car elle ne saurait être comprise que par un homme auquel la vie est bien connue, ou par un enfant à qui elle est tout à fait étrangère. Faute de prêtre, les anciens capitaines mourant sur le champ de bataille se confessaient à la croix de leur épée, ils en faisaient une fidèle confidente entre eux et Dieu. Or, vous, une des meilleures lames de Napoléon, vous, dur et fort comme l'acier, peut-être m'entendrez-vous bien? Pour s'intéresser à mon récit, il faut entrer dans certaines délicatesses de sentiment et partager des croyances naturelles aux cœurs simples, mais qui paraîtraient ridicules à beaucoup de philosophes habitués à se servir, pour leurs intérêts privés, des maximes réservées aux gouvernements des États. Je vais vous parler de bonne foi, comme un homme qui ne veut justifier ni le bien ni le mal de sa

vie, mais qui ne vous en cachera rien, parce qu'il est aujourd'hui loin du monde, indifférent au jugement des hommes, et plein d'espérance en Dieu.

Benassis s'arrêta, puis il se leva en disant :

— Avant d'entamer mon récit, je vais commander le thé. Depuis douze ans, Jacquotte n'a jamais manqué à venir me demander si j'en prenais, elle nous interromprait certainement. En voulez-vous, capitaine?

— Non, je vous remercie.

Benassis rentra promptement.

IV

LA CONFESSION DU MÉDECIN DE CAMPAGNE

— Je suis né, reprit le médecin, dans une petite ville du Languedoc, où mon père s'était fixé depuis longtemps et où s'est écoulée ma première enfance. A l'âge de huit ans, je fus mis au collége de Sorrèze, et n'en sortis que pour aller achever mes études à Paris. Mon père avait eu la plus folle, la plus prodigue jeunesse; mais son patrimoine dissipé s'était rétabli par un heureux mariage, et par les lentes économies qui se font en province, où l'on tire vanité de la fortune et non de la dépense, où l'ambition naturelle à l'homme s'éteint et tourne en avarice, faute d'aliments généreux. Devenu riche, n'ayant qu'un fils, il voulut lui transmettre la froide expérience qu'il avait échangée contre ses illusions évanouies : dernières et nobles erreurs des vieillards qui tentent vainement de léguer leurs vertus et leurs prudents calculs à des enfants enchantés de la vie et pressés de jouir. Cette prévoyance dicta pour mon éducation un plan dont je fus victime. Mon père me cacha soigneusement l'étendue de ses biens et me condamna, dans mon intérêt, à subir pendant mes plus belles années les privations et les sollicitudes d'un jeune homme jaloux de conquérir son indépendance; il désirait m'inspirer les vertus de la pauvreté : la patience, la soif de l'instruction et l'amour du travail. En me faisant connaître ainsi tout le prix de la fortune, il espérait m'apprendre à conserver mon héritage; aussi, dès que je fus en état

d'entendre ses conseils, me pressa-t-il d'adopter et de suivre une carrière. Mes goûts me portèrent à l'étude de la médecine. De Sorrèze, où j'étais resté pendant dix ans sous la discipline à demi conventuelle des oratoriens, et plongé dans la solitude d'un collége de province, je fus, sans aucune transition, transporté dans la capitale. Mon père m'y accompagna pour me recommander à l'un de ses amis. Les deux vieillards prirent, à mon insu, de minutieuses précautions contre l'effervescence de ma jeunesse, alors très-innocente. Ma pension fut sévèrement calculée d'après les besoins réels de la vie, et je ne dus en toucher les quartiers que sur la présentation des quittances de mes inscriptions à l'École de médecine. Cette défiance assez injurieuse fut déguisée sous des raisons d'ordre et de comptabilité. Mon père se montra, d'ailleurs, libéral pour tous les frais nécessités par mon éducation et pour les plaisirs de la vie parisienne. Son vieil ami, heureux d'avoir un jeune homme à conduire dans le dédale où j'entrais, appartenait à cette nature d'hommes qui classent leurs sentiments aussi soigneusement qu'ils rangent leurs papiers. En consultant son agenda de l'année passée, il pouvait toujours savoir ce qu'il avait fait au mois, au jour et à l'heure où il se trouvait dans l'année courante. La vie était pour lui comme une entreprise de laquelle il tenait commercialement les comptes. Homme de mérite d'ailleurs, mais fin, méticuleux, défiant, il ne manqua jamais de raisons spécieuses pour pallier les précautions qu'il prenait à mon égard; il achetait mes livres, il payait mes leçons; si je voulais apprendre à monter à cheval, le bonhomme s'enquérait lui-même du meilleur manége, m'y conduisait, et prévenait mes désirs en mettant un cheval à ma disposition pour les jours de fête. Malgré ces ruses de vieillard, que je sus déjouer du moment que j'eus quelque intérêt à lutter avec lui, cet excellent homme fut un second père pour moi.

» — Mon ami, me dit-il, au moment où il devina que je briserais ma laisse s'il ne l'allongeait pas, les jeunes gens font souvent des folies auxquelles les entraîne la fougue de l'âge, et il pourrait vous arriver d'avoir besoin d'argent, venez alors à moi. Jadis, votre père m'a galamment obligé, j'aurai toujours quelques écus à votre service; mais ne me mentez jamais, n'ayez pas honte de m'avouer

vos fautes : j'ai été jeune, nous nous entendrons toujours, comme deux bons camarades.

» Mon père m'installa dans une pension bourgeoise du quartier Latin, chez des gens respectables, où j'eus une chambre assez bien meublée. Cette première indépendance, la bonté de mon père, le sacrifice qu'il paraissait faire pour moi me causèrent cependant peu de joie. Peut-être faut-il avoir joui de la liberté pour en sentir tour le prix. Or, les souvenirs de ma libre enfance s'étaient presque abolis sous le poids des ennuis du collége, que mon esprit n'avait pas encore secoués ; puis les recommandations de mon père me montraient de nouvelles tâches à remplir ; enfin, Paris était pour moi comme une énigme, on ne s'y amuse pas sans en avoir étudié les plaisirs. Je ne voyais donc rien de changé dans ma position, si ce n'est que mon nouveau lycée était plus vaste et se nommait l'École de médecine. Néanmoins, j'étudiai d'abord courageusement, je suivis les cours avec assiduité ; je me jetai dans le travail à corps perdu, sans prendre de divertissements, tant les trésors de science dont abonde la capitale émerveillèrent mon imagination. Mais bientôt des liaisons imprudentes, dont les dangers étaient voilés par cette amitié follement confiante qui séduit tous les jeunes gens, me firent insensiblement tomber dans la dissipation de Paris. Les théâtres, leurs acteurs, pour lesquels je me passionnai, commencèrent l'œuvre de ma démoralisation. Les spectacles d'une capitale sont bien funestes aux jeunes gens, qui n'en sortent jamais sans de vives émotions contre lesquelles ils luttent presque toujours infructueusement : aussi la société, les lois me semblent-elles complices des désordres qu'ils commettent alors. Notre législation a, pour ainsi dire, fermé les yeux sur les passions qui tourmentent le jeune homme entre vingt et vingt-cinq ans. A Paris, tout l'assaille, ses appétits y sont incessamment sollicités ; la religion lui prêche le bien, les lois le lui commandent, tandis que les choses et les mœurs l'invitent au mal ; le plus honnête homme et la plus pieuse femme ne s'y moquent-ils pas de la continence ? Enfin, cette grande ville paraît avoir pris à tâche de n'encourager que les vices, car les obstacles qui défendent l'abord des états dans lesquels un jeune homme pourrait honorablement faire fortune sont plus nombreux encore que les piéges

incessamment tendus à ses passions pour lui dérober son argent. J'allai donc pendant longtemps, tous les soirs, à quelque théâtre, et contractai peu à peu des habitudes de paresse. Je transigeais en moi-même avec mes devoirs, souvent je remettais au lendemain mes plus pressantes occupations; bientôt, au lieu de chercher à m'instruire, je ne fis plus que les travaux strictement nécessaires pour arriver aux grades par lesquels il faut passer avant d'être docteur. Aux cours publics, je n'écoutais plus les professeurs, qui, selon moi, radotaient. Je brisais déjà mes idoles, je devenais Parisien. Bref, je menai la vie incertaine d'un jeune homme de province qui, jeté dans la capitale, garde encore quelques sentiments vrais, croit encore à certaines règles de morale, mais qui se corrompt par les mauvais exemples, tout en voulant s'en défendre. Je me défendis mal, j'avais des complices en moi-même. Oui, monsieur, ma physionomie n'est pas trompeuse, j'ai eu toutes les passions dont les empreintes me sont restées. Je conservai cependant au fond de mon cœur un sentiment de perfection morale, qui me poursuivit au milieu de mes désordres et qui devait ramener un jour à Dieu, par la lassitude et par le remords, l'homme dont la jeunesse s'était désaltérée dans les eaux pures de la religion. Celui qui sent vivement les voluptés de la terre n'est-il pas, tôt ou tard, attiré par le goût des fruits du ciel? J'eus d'abord les mille félicités et les mille désespérances qui se rencontrent, plus ou moins actives, dans toutes les jeunesses : tantôt, je prenais le sentiment de ma force pour une volonté ferme, et m'abusais sur l'étendue de mes facultés; tantôt, à l'aperçu du plus faible écueil contre lequel j'allais me heurter, je tombais beaucoup plus bas que je ne devais naturellement descendre; je concevais les plus vastes plans, je rêvais la gloire, je me disposais au travail; mais une partie de plaisir emportait ces nobles velléités. Le vague souvenir de mes grandes conceptions avortées me laissait de trompeuses lueurs qui m'habituaient à croire en moi, sans me donner l'énergie de produire. Cette paresse pleine de suffisance me menait à n'être qu'un sot. Le sot n'est-il pas celui qui ne justifie pas la bonne opinion qu'il prend de lui-même? J'avais une activité sans but, je voulais les fleurs de la vie sans le travail qui les fait éclore. Ignorant les obstacles, je croyais tout facile, j'attribuais à d'heureux hasards et les succès de science et les suc-

cès de fortune. Pour moi, le génie était du charlatanisme. Je m'imaginais être savant, parce que je pouvais le devenir : et, sans songer ni à la patience qui engendre les grandes œuvres, ni au *faire* qui en révèle les difficultés, je m'escomptais toutes les gloires. Mes plaisirs furent promptement épuisés; le théâtre n'amuse pas longtemps; Paris fut donc bientôt vide et désert pour un pauvre étudiant dont la société se composait d'un vieillard qui ne savait plus rien du monde, et d'une famille où ne se rencontraient que des gens ennuyeux. Aussi, comme tous les jeunes gens dégoûtés de la carrière qu'ils suivent, sans avoir aucune idée fixe ni aucun système arrêté dans la pensée, ai-je vagué pendant des journées entières à travers les rues, sur les quais, dans les musées et dans les jardins publics. Lorsque la vie est inoccupée, elle pèse plus à cet âge qu'à un autre, car elle est alors pleine de séve perdue et de mouvement sans résultat. Je méconnaissais la puissance qu'une ferme volonté met dans les mains de l'homme jeune, quand il sait concevoir, et quand, pour exécuter, il dispose de toutes les forces vitales, augmentées encore par les intrépides croyances de la jeunesse. Enfants, nous sommes naïfs, nous ignorons les dangers de la vie; adolescents, nous apercevons ses difficultés et son immense étendue : à cet aspect, le courage parfois s'affaisse; encore neufs au métier de la vie sociale, nous restons en proie à une sorte de niaiserie, à un sentiment de stupeur, comme si nous étions sans secours dans un pays étranger. A tout âge, les choses inconnues causent des terreurs involontaires. Le jeune homme est comme le soldat qui marche contre des canons et recule devant des fantômes. Il hésite entre les maximes du monde; il ne sait ni donner ni accepter, ni se défendre ni attaquer; il aime les femmes et les respecte comme s'il en avait peur; ses qualités le desservent, il est tout générosité, tout pudeur, et pur des calculs intéressés de l'avarice; s'il ment, c'est pour son plaisir et non pour sa fortune; au milieu de voies douteuses, sa conscience, avec laquelle il n'a pas encore transigé, lui indique le bon chemin, et il tarde à le suivre. Les hommes destinés à vivre par les inspirations du cœur, au lieu d'écouter les combinaisons qui émanent de la tête, restent longtemps dans cette situation. Ce fut mon histoire. Je devins le jouet de deux causes contraires. Je fus à la fois poussé par les désirs du

jeune homme et toujours retenu par sa niaiserie sentimentale. Les émotions de Paris sont cruelles pour les âmes douées d'une vive sensibilité : les avantages dont y jouissent les gens supérieurs ou les gens riches irritent les passions; dans ce monde de grandeur et de petitesse, la jalousie sert plus souvent de poignard que d'aiguillon; au milieu de la lutte constante des ambitions, des désirs et des haines, il est impossible de ne pas être ou la victime ou le complice de ce mouvement général; insensiblement, le tableau continuel du vice heureux et de la vertu persiflée fait chanceler un jeune homme; la vie parisienne lui enlève bientôt le *velouté* de la conscience; alors commence et se consomme l'œuvre infernale de sa démoralisation. Le premier des plaisirs, celui qui comprend d'abord tous les autres, est environné de tels périls, qu'il est impossible de ne pas réfléchir aux moindres actions qu'il provoque, et de ne pas en calculer toutes les conséquences. Ces calculs mènent à l'égoïsme. Si quelque pauvre étudiant entraîné par l'impétuosité de ses passions est disposé à s'oublier, ceux qui l'entourent lui montrent et lui inspirent tant de méfiance, qu'il lui est bien difficile de ne pas la partager, de ne pas se mettre en garde contre ses idées généreuses. Ce combat dessèche, rétrécit le cœur, pousse la vie au cerveau, et produit cette insensibilité parisienne, ces mœurs où, sous la frivolité la plus gracieuse, sous des engouements qui jouent l'exaltation, se cachent la politique ou l'argent. Là, l'ivresse du bonheur n'empêche pas la femme la plus naïve de toujours garder sa raison. Cette atmosphère dut influer sur ma conduite et sur mes sentiments. Les fautes qui empoisonnèrent mes jours eussent été d'un léger poids sur le cœur de beaucoup de gens; mais les Méridionaux ont une foi religieuse qui les fait croire aux vérités catholiques et à une autre vie. Ces croyances donnent à leurs passions une grande profondeur, à leurs remords de la persistance. A l'époque où j'étudiais la médecine, les militaires étaient partout les maîtres; pour plaire aux femmes, il fallait alors être au moins colonel. Qu'était dans le monde un pauvre étudiant? rien. Vivement stimulé par la vigueur de mes passions, et ne leur trouvant pas d'issue; arrêté par le manque d'argent à chaque pas, à chaque désir; regardant l'étude et la gloire comme une voie trop tardive pour procurer les plaisirs qui me tentaient; flottant

entre mes pudeurs secrètes et les mauvais exemples; rencontrant toute facilité pour des désordres en bas lieu, ne voyant que difficulté pour arriver à la bonne compagnie, je passai de tristes jours, en proie au vague des passions, au désœuvrement qui tue, à des découragements mêlés de soudaines exaltations. Enfin, cette crise se termina par un dénoûment assez vulgaire chez les jeunes gens. J'ai toujours eu la plus grande répugnance à troubler le bonheur d'un ménage; puis la franchise involontaire de mes sentiments m'empêche de les dissimuler: il m'eût donc été physiquement impossible de vivre dans un état de mensonge flagrant. Les plaisirs pris en hâte ne me séduisent guère, j'aime à savourer le bonheur. N'étant pas franchement vicieux, je me trouvais sans force contre mon isolement, après tant d'efforts infructueusement tentés pour pénétrer dans le grand monde, où j'eusse pu rencontrer une femme qui se fût dévouée à m'expliquer les écueils de chaque route, à me donner d'excellentes manières, à me conseiller sans révolter mon orgueil, et à m'introduire partout où j'eusse trouvé des relations utiles à mon avenir. Dans mon désespoir, la plus dangereuse des bonnes fortunes m'eût séduit peut-être; mais tout me manquait, même le péril! et l'inexpérience me ramenait dans ma solitude, où je restais face à face avec mes passions trompées. Enfin, monsieur, je formai des liaisons, d'abord secrètes, avec une jeune fille à laquelle je m'attaquai, bon gré, mal gré, jusqu'à ce qu'elle eût épousé mon sort. Cette jeune personne, qui appartenait à une famille honnête, mais peu aisée, quitta bientôt pour moi sa vie modeste et me confia sans crainte un avenir que la vertu lui avait fait beau. La médiocrité de ma situation lui parut sans doute la meilleure des garanties. Dès cet instant, les orages qui me troublaient le cœur, mes désirs extravagants, mon ambition, tout s'apaisa dans le bonheur, le bonheur d'un jeune homme qui ne connaît encore ni les mœurs du monde, ni ses maximes d'ordre, ni la force des préjugés; mais bonheur complet, comme l'est celui d'un enfant. Le premier amour n'est-il pas une seconde enfance jetée à travers nos jours de peine et de labeur? Il se rencontre des hommes qui apprennent la vie tout d'un coup, la jugent ce qu'elle est, voient les erreurs du monde pour en profiter, les préceptes sociaux pour les tourner à leur avantage, et qui savent calculer la portée de tout. Ces hommes froids sont sages

selon les lois humaines. Puis il existe de pauvres poëtes, gens nerveux qui sentent vivement, et qui font des fautes; j'étais de ces derniers. Mon premier attachement ne fut pas d'abord une passion vraie, je suivis mon instinct et non mon cœur. Je sacrifiai une pauvre fille à moi-même, et ne manquai pas d'excellentes raisons pour me persuader que je ne faisais rien de mal. Quant à elle, c'était le dévouement même, un cœur d'or, un esprit juste, une belle âme. Elle ne m'a jamais donné que d'excellents conseils. D'abord, son amour réchauffa mon courage; puis elle me contraignit doucement à reprendre mes études, en croyant à moi, me prédisant des succès, la gloire, la fortune. Aujourd'hui, la science médicale touche à toutes les sciences, et s'y distinguer est une gloire difficile, mais bien récompensée. La gloire est toujours une fortune, à Paris. Cette bonne jeune fille s'oublia pour moi, partagea ma vie dans tous ses caprices, et son économie nous fit trouver du luxe dans ma médiocrité. J'eus plus d'argent pour mes fantaisies quand nous fûmes deux que lorsque j'étais seul. Ce fut, monsieur, mon plus beau temps. Je travaillais avec ardeur, j'avais un but, j'étais encouragé; je rapportais mes pensées, mes actions à une personne qui savait se faire aimer, et, mieux encore, m'inspirer une profonde estime par la sagesse qu'elle déployait dans une situation où la sagesse semble impossible. Mais tous mes jours se ressemblaient, monsieur! Cette monotonie du bonheur, l'état le plus délicieux qu'il y ait au monde, et dont le prix n'est apprécié qu'après toutes les tempêtes du cœur, ce doux état où la fatigue de vivre n'existe plus, où les plus secrètes pensées s'échangent, où l'on est compris : eh bien, pour un homme ardent, affamé de distinctions sociales, qui se lassait de suivre la gloire, parce qu'elle marche d'un pied trop lent, ce bonheur fut bientôt à charge. Mes anciens rêves revinrent m'assaillir. Je voulais impétueusement les plaisirs de la richesse, et les demandais au nom de l'amour. J'exprimais naïvement ces désirs, lorsque, le soir, j'étais interrogé par une voix amie au moment où, mélancolique et pensif, je m'absorbais dans les voluptés d'une opulence imaginaire. Je faisais sans doute gémir alors la douce créature qui s'était vouée à mon bonheur. Pour elle, le plus violent des chagrins était de me voir désirer quelque chose qu'elle ne pouvait me donner à l'in-

stant. Oh ! monsieur, les dévouements de la femme sont sublimes!

Cette exclamation du médecin exprimait une secrète amertume, car il tomba dans une rêverie passagère que respecta Genestas.

— Eh bien, monsieur, reprit Benassis, un événement qui aurait dû consolider ce mariage commencé le détruisit, et fut la cause première de mes malheurs. Mon père mourut en laissant une fortune considérable ; les affaires de sa succession m'appelèrent pendant quelques mois en Languedoc, et j'y allai seul. Je retrouvai donc ma liberté. Toute obligation, même la plus douce, pèse au jeune âge : il faut avoir expérimenté la vie pour reconnaître la nécessité d'un joug et celle du travail. Je sentis, avec la vivacité d'un Languedocien, le plaisir d'aller et de venir sans avoir à rendre compte de mes actions à personne, même volontairement. Si je n'oubliai pas complétement les liens que j'avais contractés, j'étais occupé d'intérêts qui m'en divertissaient, et insensiblement le souvenir s'en abolit. Je ne songeai pas sans un sentiment pénible à les reprendre à mon retour ; puis je me demandai pourquoi les reprendre. Cependant, je recevais des lettres empreintes d'une tendresse vraie; mais, à vingt-deux ans, un jeune homme imagine les femmes toutes également tendres ; il ne sait pas encore distinguer entre le cœur et la passion ; il confond tout dans les sensations du plaisir, qui semblent d'abord tout comprendre ; plus tard seulement, en connaissant mieux les hommes et les faits, je sus apprécier ce qu'il y avait de véritable noblesse dans ces lettres, où jamais rien de personnel ne se mêlait à l'expression des sentiments, où l'on se réjouissait pour moi de ma fortune, où l'on s'en plaignait pour soi, où l'on ne supposait pas que je pusse changer, parce qu'on se sentait incapable de changement. Mais déjà je me livrais à d'ambitieux calculs, et pensais à me plonger dans les joies du riche, à devenir un personnage, à faire une belle alliance. Je me contentais de dire : « Elle m'aime bien ! » avec la froideur d'un fat. Déjà j'étais embarrassé de savoir comment je me dégagerais de cette liaison. Cet embarras, cette honte, mènent à la cruauté; pour ne point rougir devant sa victime, l'homme qui a commencé par la blesser, la tue. Les réflexions que j'ai faites sur ces jours d'erreurs m'ont dévoilé plusieurs abîmes du cœur. Oui, croyez-moi, monsieur, ceux qui ont sondé le plus avant les vices et les vertus de la

nature humaine sont des gens qui l'ont étudiée en eux-mêmes avec bonne foi. Notre conscience est le point de départ. Nous allons de nous aux hommes, jamais des hommes à nous. Quand je revins à Paris, j'habitai un hôtel que j'avais fait louer, sans avoir prévenu ni de mon changement ni de mon retour la seule personne qui y fût intéressée. Je désirais jouer un rôle au milieu des jeunes gens à la mode. Après avoir goûté pendant quelques jours les premières délices de l'opulence, et lorsque j'en fus assez ivre pour ne pas faiblir, j'allai visiter la pauvre créature que je voulais délaisser. Aidée par le tact naturel aux femmes, elle devina mes sentiments secrets, et me cacha ses larmes. Elle dut me mépriser; mais, toujours douce et bonne, elle ne me témoigna jamais de mépris. Cette indulgence me tourmenta cruellement. Assassins de salon ou de grande route, nous aimons que nos victimes se défendent, le combat semble alors justifier leur mort. Je renouvelai d'abord très-affectueusement mes visites. Si je n'étais pas tendre, je faisais des efforts pour paraître aimable; puis je devins insensiblement poli; un jour, par une sorte d'accord tacite, elle me laissa la traiter comme une étrangère, et je crus avoir agi très-convenablement. Néanmoins, je me livrai presque avec furie au monde, pour étouffer dans ses fêtes le peu de remords qui me restaient encore. Qui se mésestime ne saurait vivre seul, je menai donc la vie dissipée que mènent à Paris les jeunes gens qui ont de la fortune. Possédant de l'instruction et beaucoup de mémoire, je parus avoir plus d'esprit que je n'en avais réellement, et crus alors valoir mieux que les autres : les gens intéressés à me prouver que j'étais un homme supérieur me trouvèrent tout convaincu. Cette supériorité fut si facilement reconnue, que je ne pris même pas la peine de la justifier. De toutes les pratiques du monde, la louange est la plus habilement perfide. A Paris surtout, les politiques en tout genre savent étouffer un talent dès sa naissance sous des couronnes profusément jetées dans son berceau. Je ne fis donc pas honneur à ma réputation, je ne profitai pas de ma vogue pour m'ouvrir une carrière, et ne contractai point de liaisons utiles. Je donnai dans mille frivolités de tout genre. J'eus de ces passions éphémères qui sont la honte des salons de Paris, où chacun va cherchant un amour vrai, se blase à sa poursuite, tombe dans un libertinage de bon ton, et arrive à s'étonner d'une passion

réelle autant que le monde s'étonne d'une belle action. J'imitais les autres, je blessais souvent des âmes fraîches et nobles par les mêmes coups qui me meurtrissaient secrètement. Malgré ces fausses apparences, qui me faisaient mal juger, il y avait en moi une intraitable délicatesse à laquelle j'obéissais toujours. Je fus dupé dans bien des occasions où j'eusse rougi de ne pas l'être, et je me déconsidérai par cette bonne foi de laquelle je m'applaudissais intérieurement. En effet, le monde est plein de respect pour l'habileté, sous quelque forme qu'elle se montre. Pour lui, le résultat fait en tout la loi. Le monde m'attribua donc des vices, des qualités, des victoires et des revers que je n'avais pas ; il me prêtait des succès galants que j'ignorais; il me blâmait d'actions auxquelles j'étais étranger. Par fierté, je dédaignais de démentir les calomnies, et j'acceptais par amour-propre les médisances favorables. Ma vie était heureuse en apparence, misérable en réalité. Sans les malheurs qui fondirent bientôt sur moi, j'aurais graduellement perdu mes bonnes qualités et laissé triompher les mauvaises par le jeu continuel des passions, par l'abus des jouissances qui énervent le corps, et par les détestables habitudes de l'égoïsme qui usent les ressorts de l'âme. Je me ruinai. Voici comment. A Paris, quelle que soit la fortune d'un homme, il rencontre toujours une fortune supérieure de laquelle il fait son point de mire et qu'il veut surpasser. Victime de ce combat, comme tant d'écervelés, je fus obligé de vendre, au bout de quatre ans, quelques propriétés et d'hypothéquer les autres. Puis un coup terrible vint me frapper. J'étais resté près de deux ans sans avoir vu la personne que j'avais abandonnée; mais, au train dont j'allais, le malheur m'aurait sans doute ramené vers elle. Un soir, au milieu d'une joyeuse partie, je reçus un billet tracé par une main faible, et qui contenait à peu près ces mots :

« Je n'ai plus que quelques moments à vivre; mon ami, je vou-
» drais vous voir pour connaître le sort de mon enfant, savoir s'il
» sera le vôtre; et aussi, pour adoucir les regrets que vous pour-
» riez avoir un jour de ma mort. »

» Cette lettre me glaça, elle révélait les douleurs secrètes du passé, comme elle renfermait les mystères de l'avenir. Je sortis à pied,

sans attendre ma voiture, et traversai tout Paris, poussé par mes remords, en proie à la violence d'un premier sentiment qui devint durable aussitôt que je vis ma victime. La propreté sous laquelle se cachait la misère de cette femme peignait les angoisses de sa vie : elle m'en épargna la honte en m'en parlant avec une noble réserve, lorsque j'eus solennellement promis d'adopter notre enfant. Cette femme mourut, monsieur, malgré les soins que je lui prodiguai, malgré toutes les ressources de la science vainement invoquée. Ces soins, ce dévouement tardif, ne servirent qu'à rendre ses derniers moments moins amers. Elle avait constamment travaillé pour élever, pour nourrir son enfant. Le sentiment maternel avait pu la soutenir contre le malheur, mais non contre le plus vif de ses chagrins, mon abandon. Cent fois elle avait voulu tenter une démarche près de moi, cent fois sa fierté de femme l'avait arrêtée; elle se contentait de pleurer sans me maudire, en pensant que, de cet or répandu à flots pour mes caprices, pas une goutte détournée par un souvenir ne tombait dans son pauvre ménage pour aider à la vie d'une mère et de son enfant. Cette grande infortune lui avait semblé la punition naturelle de sa faute. Secondée par un bon prêtre de Saint-Sulpice, dont la voix indulgente lui avait rendu le calme, elle était venue essuyer ses larmes à l'ombre des autels et y chercher des espérances. L'amertume versée à flots par moi dans son cœur s'était insensiblement adoucie. Un jour, ayant entendu son fils disant : *Mon père!* mots qu'elle ne lui avait pas appris, elle me pardonna son crime. Mais, dans les larmes et les douleurs, dans les travaux journaliers et nocturnes, sa santé s'était affaiblie. La religion lui apporta trop tard ses consolations et le courage de supporter les maux de la vie. Elle était atteinte d'une maladie au cœur, causée par ses angoisses, par l'attente perpétuelle de mon retour, espoir toujours renaissant, quoique toujours trompé. Enfin, se voyant au plus mal, elle m'avait écrit de son lit de mort ce peu de mots exempts de reproches et dictés par la religion, mais aussi par sa croyance en ma bonté. Elle me savait, disait-elle, plus aveuglé que perverti; elle alla jusqu'à s'accuser d'avoir porté trop loin sa fierté de femme.

» — Si j'eusse écrit plus tôt, me dit-elle, peut-être aurions-nous eu le temps de légitimer notre enfant par un mariage.

» Elle ne souhaitait ces liens que pour son fils, et ne les eût pas réclamés si elle ne les avait sentis déjà dénoués par la mort. Mais il n'était plus temps, elle n'avait alors que peu d'heures à vivre. Monsieur, près de ce lit, où j'appris à connaître le prix d'un cœur dévoué, je changeai de sentiments pour toujours. J'étais dans l'âge où les yeux ont encore des larmes. Pendant les derniers jours que dura cette vie précieuse, mes paroles, mes actions et mes pleurs attestèrent le repentir d'un homme frappé dans le cœur. Je reconnaissais trop tard l'âme d'élite que les petitesses du monde, que la futilité, l'égoïsme des femmes à la mode, m'avaient appris à désirer, à chercher. Las de voir tant de masques, las d'écouter tant de mensonges, j'avais appelé l'amour vrai que me faisaient rêver des passions factices; je l'admirais là, tué par moi, sans pouvoir le retenir près de moi, quand il était encore si bien à moi. Une expérience de quatre années m'avait révélé mon propre et véritable caractère. Mon tempérament, la nature de mon imagination, mes principes religieux, moins détruits qu'endormis, mon genre d'esprit, mon cœur méconnu : tout en moi, depuis quelque temps, me portait à résoudre ma vie par les voluptés du cœur, et la passion par les délices de la famille, les plus vraies de toutes. A force de me débattre dans le vide d'une existence agitée, sans but, de presser un plaisir toujours dénué des sentiments qui le doivent embellir, les images de la vie intime excitaient mes plus vives émotions. Ainsi la révolution qui se fit dans mes mœurs fut durable, quoique rapide. Mon esprit méridional, adultéré par le séjour de Paris, m'eût porté certes à ne point m'apitoyer sur le sort d'une pauvre fille trompée, et j'eusse ri de ses douleurs si quelque plaisant me les avait racontées en joyeuse compagnie; en France, l'horreur d'un crime disparaît toujours dans la finesse d'un bon mot; mais, en présence de cette céleste créature à qui je ne pouvais rien reprocher, toutes les subtilités se taisaient : le cercueil était là, mon enfant me souriait sans savoir que j'assassinais sa mère. Cette femme mourut, elle mourut heureuse en s'apercevant que je l'aimais, et que ce nouvel amour n'était dû ni à la pitié, ni même au lien qui nous unissait forcément. Jamais je n'oublierai les dernières heures de l'agonie où l'amour reconquis et la maternité satisfaite firent taire les douleurs. L'abondance, le luxe dont elle

se vit alors entourée, la joie de son enfant, qui devint plus beau dans les jolis vêtements du premier âge, furent les gages d'un heureux avenir pour ce petit être en qui elle se voyait revivre. Le vicaire de Saint-Sulpice, témoin de mon désespoir, le rendit plus profond en ne me donnant pas de consolations banales, en me faisant apercevoir la gravité de mes obligations; mais je n'avais pas besoin d'aiguillon, ma conscience me parlait assez haut. Une femme s'était fiée à moi noblement, et je lui avais menti en lui disant que je l'aimais, alors que je la trahissais; j'avais causé toutes les douleurs d'une pauvre fille qui, après avoir accepté les humiliations du monde, devait m'être sacrée; elle mourait en me pardonnant, en oubliant tous ses maux, parce qu'elle s'endormait sur la parole d'un homme qui déjà lui avait manqué de parole. Après m'avoir donné sa foi de jeune fille, Agathe avait encore trouvé dans son cœur la foi de la mère à me livrer. O monsieur, cet enfant! son enfant!... Dieu seul peut savoir ce qu'il fut pour moi. Ce cher petit être était, comme sa mère, gracieux dans ses mouvements, dans sa parole, dans ses idées; mais, pour moi, n'était-il pas plus qu'un enfant! Ne fut-il pas mon pardon, mon honneur! Je le chérissais comme père, je voulais encore l'aimer comme l'eût aimé sa mère, et changer mes remords en bonheur, si je parvenais à lui faire croire qu'il n'avait pas cessé d'être sur le sein maternel; ainsi, je tenais à lui par tous les liens humains et par toutes les espérances religieuses. J'ai donc eu dans le cœur tout ce que Dieu a mis de tendresse chez les mères. La voix de cet enfant me faisait tressaillir, je le regardais endormi pendant longtemps avec une joie toujours renaissante, et souvent une larme tombait sur son front; je l'avais habitué à venir faire sa prière sur mon lit dès qu'il s'éveillait. Combien de douces émotions m'a données la simple prière du *Pater noster* dans la bouche fraîche et pure de cet enfant! mais aussi combien d'émotions terribles! Un matin, après avoir dit : *Notre Père, qui êtes aux cieux...*, il s'arrêta :

» — Pourquoi pas *notre mère?* me demanda-t-il.

» Ce mot me terrassa. J'adorais mon fils, et j'avais déjà semé dans sa vie plusieurs causes d'infortune... Quoique les lois aient reconnu les fautes de la jeunesse et les aient presque protégées,

en donnant à regret une existence légale aux enfants naturels, le monde a fortifié par d'insurmontables préjugés les répugnances de la loi. De cette époque, monsieur, datent les réflexions sérieuses que j'ai faites sur la base des sociétés, sur leur mécanisme, sur les devoirs de l'homme, sur la moralité qui doit animer les citoyens. Le génie embrasse tout d'abord ces liens entre les sentiments de l'homme et les destinées de la société; la religion inspire aux bons esprits les principes nécessaires au bonheur; mais le repentir seul les dicte aux imaginations fougueuses : le repentir m'éclaira. Je ne vécus que pour un enfant, et par cet enfant je fus conduit à méditer sur les grandes questions sociales. Je résolus de l'armer personnellement par avance de tous les moyens de succès, afin de préparer sûrement son élévation. Ainsi, pour lui apprendre l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, je mis successivement autour de lui des gens de ces divers pays, chargés de lui faire contracter, dès son enfance, la prononciation de leur langue. Je reconnus avec joie en lui d'excellentes dispositions dont je profitai pour l'instruire en jouant. Je ne voulus pas laisser pénétrer une seule idée fausse dans son esprit, je cherchai surtout à l'accoutumer de bonne heure aux travaux de l'intelligence, à lui donner ce coup d'œil rapide et sûr qui généralise, et cette patience qui descend jusque dans le moindre détail des spécialités; enfin, je lui ai appris à souffrir et à se taire. Je ne permettais pas qu'un mot impur ou seulement impropre fût prononcé devant lui. Par mes soins, les hommes et les choses dont il était entouré contribuèrent à lui ennoblir, à lui élever l'âme, à lui donner l'amour du vrai, l'horreur du mensonge, à le rendre simple et naturel en paroles, en actions, en manières. La vivacité de son imagination lui faisait promptement saisir les leçons extérieures, comme l'aptitude de son intelligence lui rendait ses autres études faciles. Quelle jolie plante à cultiver! Combien de joie ont les mères! j'ai compris alors comment la sienne avait pu vivre et supporter son malheur. Voilà, monsieur, le plus grand événement de ma vie, et maintenant j'arrive à la catastrophe qui m'a précipité dans ce canton. Maintenant, je vais donc vous dire l'histoire la plus vulgaire, la plus simple du monde, mais pour moi la plus terrible. Après avoir donné pendant quelques années tous mes soins à l'enfant de qui je voulais faire un homme, ma

solitude m'effraya; mon fils grandissait, il allait m'abandonner. L'amour était dans mon âme un principe d'existence. J'éprouvais un besoin d'affection qui, toujours trompé, renaissait plus fort et croissait avec l'âge. En moi se trouvaient alors toutes les conditions d'un attachement vrai. J'avais été éprouvé, je comprenais et les félicités de la constance et le bonheur de changer un sacrifice en plaisir, la femme aimée devait toujours être la première dans mes actions et dans mes pensées. Je me complaisais à ressentir imaginairement un amour arrivé à ce degré de certitude où les émotions pénètrent si bien deux êtres, que le bonheur a passé dans la vie, dans les regards, dans les paroles, et ne cause plus aucun choc. Cet amour est alors dans la vie comme le sentiment religieux est dans l'âme, il l'anime, la soutient et l'éclaire. Je comprenais l'amour conjugal autrement que ne le comprennent la plupart des hommes, et je trouvais que sa beauté, que sa magnificence gît précisément en ces choses qui le font périr dans une foule de ménages. Je sentais vivement la grandeur morale d'une vie à deux assez intimement partagée pour que les actions les plus vulgaires n'y soient plus un obstacle à la perpétuité des sentiments. Mais où rencontrer des cœurs à battements assez parfaitement isochrones, passez-moi cette expression scientifique, pour arriver à cette union céleste? S'il en existe, la nature ou le hasard les jettent à de si grandes distances, qu'ils ne peuvent se joindre, ils se connaissent trop tard ou sont trop tôt séparés par la mort. Cette fatalité doit avoir un sens, mais je ne l'ai jamais cherché. Je souffre trop de ma blessure pour l'étudier. Peut-être, le bonheur parfait est-il un monstre qui ne perpétuerait pas notre espèce. Mon ardeur pour un mariage de ce genre était excité par d'autres causes. Je n'avais point d'amis. Pour moi, le monde était désert. Il est en moi quelque chose qui s'oppose au doux phénomène de l'union des âmes. Quelques personnes m'ont recherché, mais rien ne les ramenait près de moi, quelques efforts que je fisse vers elles. Pour beaucoup d'hommes, j'ai fait taire ce que le monde appelle la supériorité; je marchais de leur pas, j'épousais leurs idées, je riais de leur rire, j'excusais les défauts de leur caractère; si j'eusse obtenu la gloire, je la leur aurais vendue pour un peu d'affection. Ces hommes m'ont quitté sans regret. Tout est piége et douleur, à

Paris, pour les âmes qui veulent y chercher des sentiments vrais. Là où dans le monde se posaient mes pieds, le terrain brûlait autour de moi. Pour les uns, ma complaisance était faiblesse; si je leur montrais les griffes de l'homme qui se sentait de force à manier un jour le pouvoir, j'étais méchant... Pour les autres, ce rire délicieux qui cesse à vingt ans, et auquel plus tard nous avons presque honte de nous livrer, était un sujet de moquerie, je les amusais. De nos jours, le monde s'ennuie et veut néanmoins de la gravité dans les plus futiles discours. Horrible époque, où l'on se courbe devant un homme poli, médiocre et froid que l'on hait, mais à qui l'on obéit! J'ai découvert plus tard les raisons de ces inconséquences apparentes. La médiocrité, monsieur, suffit à toutes les heures de la vie; elle est le vêtement journalier de la société; tout ce qui sort de l'ombre douce projetée par les gens médiocres est quelque chose de trop éclatant; le génie, l'originalité, sont des bijoux que l'on serre et que l'on garde pour s'en parer à certains jours. Enfin, monsieur, solitaire au milieu de Paris, ne pouvant rien trouver dans le monde, qui ne me rendait rien quand je lui livrais tout; n'ayant pas assez de mon enfant pour satisfaire mon cœur, parce que j'étais homme: un jour, que je sentais ma vie se refroidir, que je pliais sous le fardeau de mes misères secrètes, je rencontrai la femme qui devait me faire connaître l'amour dans sa violence, les respects pour un amour avoué, l'amour avec ses fécondes espérances de bonheur, enfin l'amour!... J'avais renoué connaissance avec le vieil ami de mon père, qui jadis prenait soin de mes intérêts : ce fut chez lui que je vis la jeune personne pour laquelle je ressentis un amour qui devait durer autant que ma vie. Plus l'homme vieillit, monsieur, plus il reconnaît la prodigieuse influence des idées sur les événements. Des préjugés fort respectables, engendrés par de nobles idées religieuses, furent la cause de mon malheur. Cette jeune fille appartenait à une famille extrêmement pieuse, dont les opinions catholiques étaient dues à l'esprit d'une secte improprement appelée janséniste, et qui causa jadis des troubles en France; vous savez pourquoi?

— Non..., dit Genestas.

— Jansénius, évêque d'Ypres, fit un livre où l'on crut trouver des propositions en désaccord avec les doctrines du saint-siége.

Plus tard, les propositions textuelles ne semblèrent plus offrir d'hérésie, quelques auteurs allèrent même jusqu'à nier l'existence matérielle des maximes. Ces débats insignifiants firent naître dans l'Église gallicane deux partis, celui des jansénistes et celui des jésuites. Des deux côtés se rencontrèrent de grands hommes. Ce fut une lutte entre deux corps puissants. Les jansénistes accusèrent les jésuites de professer une morale trop relâchée, et affectèrent une excessive pureté de mœurs et de principes; les jansénistes furent donc, en France, des espèces de puritains catholiques, si toutefois ces deux mots peuvent s'allier. Pendant la Révolution française, il se forma, par suite du schisme peu important qu'y produisit le Concordat, une congrégation de catholiques purs qui ne reconnurent pas les évêques institués par le pouvoir révolutionnaire et par les transactions du pape. Ce troupeau de fidèles forma ce que l'on nomme la *petite Église,* dont les ouailles professèrent, comme les jansénistes, cette exemplaire régularité de vie, qui semble être une loi nécessaire à l'existence de toutes les sectes proscrites et persécutées. Plusieurs familles jansénistes appartenaient à la petite Église. Les parents de cette jeune fille avaient embrassé ces deux puritanismes, également sévères, qui donnent au caractère et à la physionomie quelque chose d'imposant; car le propre des doctrines absolues est d'agrandir les plus simples actions en les rattachant à la vie future : de là cette magnifique et suave pureté du cœur, ce respect des autres et de soi; de là je ne sais quel chatouilleux sentiment du juste et de l'injuste; puis une grande charité, mais aussi l'équité stricte et, pour tout dire, implacable; enfin, une profonde horreur pour les vices, surtout pour le mensonge, qui les comprend tous. Je ne me souviens pas d'avoir connu de moments plus délicieux que ceux pendant lesquels j'admirai pour la première fois, chez mon vieil ami, la jeune fille vraie, timide, façonnée à toutes les obéissances, en qui éclataient toutes les vertus particulières à cette secte, sans qu'elle en témoignât néanmoins aucun orgueil. Sa taille souple et déliée donnait à ses mouvements une grâce que son rigorisme ne pouvait atténuer; la coupe de son visage avait les distinctions et ses traits avaient la finesse d'une jeune personne appartenant à une famille noble; son regard était à la fois doux et fier, son front était calme; puis, sur

sa tête, s'élevaient des cheveux abondants, simplement nattés, qui lui servaient, à son insu, de parure. Enfin, capitaine, elle m'offrit le type d'une perfection que nous trouvons toujours dans la femme de qui nous sommes épris; pour l'aimer, ne faut-il pas rencontrer en elle les caractères de cette beauté rêvée qui concorde avec nos idées particulières? Quand je lui adressai la parole, elle me répondit simplement, sans empressement ni fausse honte, en ignorant le plaisir que causaient les harmonies de son organe et de ses dons extérieurs. Tous ces anges ont les mêmes signes auxquels le cœur les reconnaît : même douceur de voix, même tendresse dans le regard, même blancheur de teint, quelque chose de joli dans les gestes. Ces qualités s'harmonisent, se fondent et s'accordent pour charmer sans qu'on puisse saisir en quoi consiste le charme. Une âme divine s'exhale par tous les mouvements. J'aimai passionnément. Cet amour réveilla, satisfit les sentiments qui m'agitaient : ambition, fortune, tous mes rêves enfin! Belle, noble, riche et bien élevée, cette jeune fille possédait les avantages que le monde exige arbitrairement d'une femme placée dans la haute position où je voulais arriver; instruite, elle s'exprimait avec cette spirituelle éloquence à la fois rare et commune en France, où, chez beaucoup de femmes, les plus jolis mots sont vides, tandis qu'en elle l'esprit était plein de sens. Enfin, elle avait surtout un sentiment profond de sa dignité qui imprimait le respect; je ne sais rien de plus beau pour une épouse. Je m'arrête, capitaine! on ne peint jamais que très-imparfaitement une femme aimée; entre elle et nous, il préexiste des mystères qui échappent à l'analyse. Ma confidence fut bientôt faite à mon vieil ami, qui me présenta dans la famille, où il m'appuya de sa respectable autorité. Quoique reçu d'abord avec cette froide politesse particulière aux personnes exclusives qui n'abandonnent plus les amis qu'elles ont une fois adoptés, plus tard je parvins à être accueilli familièrement. Je dus sans doute ce témoignage d'estime à la conduite que je tins en cette occurrence. Malgré ma passion, je ne fis rien qui pût me déshonorer à mes yeux, je n'eus aucune complaisance servile, je ne flattai point ceux de qui dépendait ma destinée, je me montrai tel que j'étais, et homme avant tout. Lorsque mon caractère fut bien connu, mon vieil ami, désireux autant que moi de voir finir mon triste célibat, parla de

mes espérances, auxquelles on fit un favorable accueil, mais avec cette finesse dont se dépouillent rarement les gens du monde; et, dans le désir de me procurer un *bon mariage*, expression qui fait d'un acte si solennel une sorte d'affaire commerciale où l'un des deux époux cherche à tromper l'autre, le vieillard garda le silence sur ce qu'il nommait une erreur de ma jeunesse. Selon lui, l'existence de mon enfant exciterait des répulsions morales en comparaison desquelles la question de fortune ne serait rien et qui détermineraient une rupture. Il avait raison.

» — Ce sera, me dit-il, une affaire qui s'arrangera très-bien entre vous et votre femme, de qui vous obtiendrez facilement une belle et bonne absolution.

» Enfin, pour étouffer mes scrupules, il n'oublia aucun des captieux raisonnements que suggère la sagesse habituelle du monde. Je vous avouerai, monsieur, que, malgré ma promesse, mon premier sentiment me porta loyalement à tout découvrir au chef de la famille; mais sa rigidité me fit réfléchir, et les conséquences de cet aveu m'effrayèrent; je transigeai lâchement avec ma conscience, je résolus d'attendre, et d'obtenir de ma prétendue assez de gages d'affection pour que mon bonheur ne fût pas compromis par cette terrible confidence. Ma résolution de tout avouer dans un moment opportun légitima les sophismes du monde et ceux du prudent vieillard. Je fus donc, à l'insu des amis de la maison, admis comme un futur époux chez les parents de la jeune fille. Le caractère distinctif de ces pieuses familles est une discrétion sans bornes, et l'on s'y tait sur toutes les choses, même sur les indifférentes. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien cette gravité douce, répandue dans les moindres actions, donne de profondeur aux sentiments. Là, les occupations étaient toutes utiles; les femmes employaient leur loisir à faire du linge pour les pauvres; la conversation n'était jamais frivole, mais le rire n'en était pas banni, quoique les plaisanteries y fussent simples et sans mordant. Les discours de ces orthodoxes semblaient d'abord étranges, dénués du piquant que la médisance et les histoires scandaleuses donnent aux conversations du monde; car le père et l'oncle lisaient seuls les journaux, et jamais ma prétendue n'avait jeté les yeux sur ces feuilles, dont la plus innocente parle encore des crimes ou des vices publics; mais

plus tard l'âme éprouvait, dans cette pure atmosphère, l'impression que nos yeux reçoivent des couleurs grises, un doux repos, une suave quiétude. Cette vie était, en apparence, d'une monotonie effrayante. L'aspect intérieur de cette maison avait quelque chose de glacial : j'y voyais chaque jour tous les meubles, même les plus usagers, exactement placés de la même façon, et les moindres objets toujours également propres. Néanmoins, cette manière de vivre attachait fortement. Après avoir vaincu la première répugnance d'un homme habitué aux plaisirs de la variété, du luxe et du mouvement parisien, je reconnus les avantages de cette existence : elle développe les idées dans toute leur étendue, et provoque d'involontaires contemplations; le cœur y domine, rien ne le distrait, il finit par y apercevoir je ne sais quoi d'immense autant que la mer. Là, comme dans les cloîtres, en retrouvant sans cesse les mêmes choses, la pensée se détache nécessairement des choses et se reporte sans partage vers l'infini des sentiments. Pour un homme aussi sincèrement épris que je l'étais, le silence, la simplicité de la vie, la répétition presque monastique des mêmes actes accomplis aux mêmes heures, donnèrent plus de force à l'amour. Par ce calme profond, les moindres mouvements, une parole, un geste, acquéraient un intérêt prodigieux. En ne forçant rien dans l'expression des sentiments, un sourire, un regard, offrent, à des cœurs qui s'entendent, d'inépuisables images pour peindre leurs délices et leurs misères. Aussi ai-je compris alors que le langage, dans la magnificence de ses phrases, n'a rien d'aussi varié, d'aussi éloquent que la correspondance des regards et l'harmonie des sourires. Combien de fois n'ai-je pas tenté de faire passer mon âme dans mes yeux ou sur mes lèvres, en me trouvant obligé de taire et de dire tout ensemble la violence de mon amour à une jeune fille qui, près de moi, restait constamment tranquille, et à laquelle le secret de ma présence au logis n'avait pas encore été révélé; car ses parents voulaient lui laisser son libre arbitre dans l'acte le plus important de sa vie. Mais, quand on éprouve une passion vraie, la présence de la personne aimée n'assouvit-elle pas nos désirs les plus violents? quand nous sommes admis devant elle, n'est-ce pas le bonheur du chrétien devant Dieu? Voir, n'est-ce pas adorer? Si, pour moi, plus que pour tout autre, ce fut un supplice de ne pas

avoir le droit d'exprimer les élans de mon cœur; si je fus forcé d'y ensevelir ces brûlantes paroles qui trompent de plus brûlantes émotions en les exprimant; néanmoins, cette contrainte, en emprisonnant ma passion, la fit saillir plus vive dans les petites choses, et les moindres accidents contractèrent alors un prix excessif. L'admirer pendant des heures entières, attendre une réponse et savourer longtemps les modulations de sa voix pour y chercher ses plus secrètes pensées; épier le tremblement de ses doigts quand je lui présentais quelque objet qu'elle avait cherché, imaginer des prétextes pour effleurer sa robe ou ses cheveux, pour lui prendre la main, pour la faire parler plus qu'elle ne le voulait : tous ces riens étaient de grands événements. Pendant ces sortes d'extases, les yeux, le geste, la voix, apportaient à l'âme d'inconnus témoignages d'amour. Tel fut mon langage, le seul que me permît la réserve froidement virginale de cette jeune fille; car ses manières ne changeaient pas, elle était bien toujours avec moi comme une sœur est avec son frère; seulement, à mesure que ma passion grandissait, le contraste entre mes paroles et les siennes, entre mes regards et les siens, devenait plus frappant, et je finis par deviner que ce timide silence était le seul moyen qui pût servir à cette jeune fille pour exprimer ses sentiments. N'était-elle pas toujours dans le salon quand j'y venais? n'y restait-elle pas durant ma visite attendue et pressentie peut-être? Cette fidélité silencieuse n'accusait-elle pas le secret de son âme innocente? Enfin, n'écoutait-elle pas mes discours avec un plaisir qu'elle ne savait pas cacher? La naïveté de nos manières et la mélancolie de notre amour finirent sans doute par impatienter les parents, qui, me voyant presque aussi timide que l'était leur fille, me jugèrent favorablement et me regardèrent comme un homme digne de leur estime. Le père et la mère se confièrent à mon vieil ami, lui dirent de moi les choses les plus flatteuses : j'étais devenu leur fils d'adoption, ils admiraient surtout la moralité de mes sentiments. Il est vrai qu'alors je m'étais retrouvé jeune. Dans ce monde religieux et pur, l'homme de trente-deux ans redevenait l'adolescent plein de croyances. L'été finissait, des occupations avaient retenu cette famille à Paris, contre ses habitudes; mais, au mois de septembre, elle fut libre de partir pour une terre située en Auvergne,

et le père me pria de venir habiter, pendant deux mois, un vieux château perdu dans les montagnes du Cantal. Quand cette amicale invitation me fut faite, je ne répondis pas tout d'abord. Mon hésitation me valut la plus douce, la plus délicieuse des expressions involontaires par lesquelles une modeste jeune fille puisse trahir les mystères de son cœur. Évelina... Dieu ! s'écria Benassis, qui resta pensif et silencieux.

» Pardonnez-moi, capitaine Bluteau, reprit-il après une longue pause. Voici la première fois, depuis douze ans, que je prononce un nom qui voltige toujours dans ma pensée et qu'une voix me crie souvent pendant mon sommeil. Évelina, donc, puisque je l'ai nommée, leva la tête par un mouvement dont la rapidité brève contrastait avec la douceur innée de ses gestes ; elle me regarda sans fierté, mais avec une inquiétude douloureuse ; elle rougit et baissa les yeux. La lenteur avec laquelle elle déplia ses paupières me causa je ne sais quel plaisir jusqu'alors ignoré. Je ne pus répondre que d'une voix entrecoupée, en balbutiant. L'émotion de mon cœur parla vivement au sien, et elle me remercia par un regard doux, presque humide. Nous nous étions tout dit... Je suivis la famille à sa terre. Depuis le jour où nos cœurs s'étaient entendus, les choses avaient pris un nouvel aspect autour de nous ; rien ne nous fut plus indifférent. Quoique l'amour vrai soit toujours le même, il doit emprunter des formes à nos idées, et se trouver ainsi constamment semblable et dissemblable à lui-même en chaque être de qui la passion devient une œuvre unique où s'expriment ses sympathies. Aussi le philosophe, le poëte savent-ils seuls la profondeur de cette définition de l'amour, devenue vulgaire : un égoïsme à deux. Nous nous aimons nous-même en *l'autre*. Mais, si l'expression de l'amour est tellement diverse que chaque couple d'amants n'a pas son semblable dans la succession des temps, il obéit néanmoins au même mode dans ses expansions. Ainsi les jeunes filles, même la plus religieuse, la plus chaste de toutes, emploient le même langage, et ne diffèrent que par la grâce des idées. Seulement, là où, pour une autre, l'innocente confidence de ses émotions eût été naturelle, Évelina y voyait une concession faite à des sentiments tumultueux qui l'emportaient sur le calme habituel de sa religieuse jeunesse, le plus furtif

regard semblait lui être violemment arraché par l'amour. Cette lutte constante entre son cœur et ses principes donnait au moindre événement de sa vie, si tranquille à la surface et si profondément agitée, un caractère de force bien supérieur aux exagérations des jeunes filles de qui les manières sont promptement faussées par les mœurs mondaines. Pendant le voyage, Évelina trouvait à la nature des beautés dont elle parlait avec admiration. Lorsque nous ne croyons pas avoir le droit d'exprimer le bonheur causé par la présence de l'être aimé, nous déversons les sensations dont surabonde notre cœur dans les objets extérieurs que nos sentiments cachés embellissent. La poésie des sites qui passaient sous nos yeux était alors pour nous deux un truchement bien compris, et les éloges que nous leur donnions contenaient pour nos âmes les secrets de notre amour. A plusieurs reprises, la mère d'Évelina se plut à embarrasser sa fille par quelques malices de femme :

» — Vous avez passé vingt fois dans cette vallée, ma chère enfant, sans paraître l'admirer! lui dit-elle après une phrase un peu trop chaleureuse d'Évelina.

» — Ma mère, je n'étais sans doute pas arrivée à l'âge où l'on sait apprécier ces sortes de beautés.

» Pardonnez-moi ce détail, sans charme pour vous, capitaine; mais cette réponse si simple me causa des joies inexprimables, toutes puisées dans le regard qui me fut adressé. Ainsi, tel village éclairé par le soleil levant, telle ruine couverte de lierre, que nous avons contemplés ensemble, servirent à empreindre plus fortement dans nos âmes, par la souvenance d'une chose matérielle, de douces émotions où pour nous il allait de tout notre avenir. Nous arrivâmes au château patrimonial, où je restai pendant quarante jours environ. Ce temps, monsieur, est la seule part de bonheur complet que le ciel m'ait accordée. Je savourai des plaisirs inconnus aux habitants des villes. Ce fut tout le bonheur qu'ont deux amants à vivre sous le même toit, à s'épouser par avance, à marcher de compagnie à travers les champs, à pouvoir être seuls parfois, à s'asseoir sous un arbre au fond de quelque jolie petite vallée, à y regarder les constructions d'un vieux moulin, à s'arracher quelques confidences, vous savez, de ces petites causeries douces par lesquelles

on s'avance tous les jours un peu plus dans le cœur l'un de l'autre. Ah! monsieur, la vie en plein air, les beautés du ciel et de la terre s'accordent si bien avec la perfection et les délices de l'âme! Se sourire en contemplant les cieux, mêler des paroles simples aux chants des oiseaux sous la feuillée humide, revenir au logis à pas lents en écoutant les sons de la cloche qui vous rappellent trop tôt, admirer ensemble un petit détail de paysage, suivre les caprices d'un insecte, examiner une mouche d'or, une fragile création que tient une jeune fille aimante et pure, n'est-ce pas être attiré tous les jours un peu plus haut dans les cieux? Il y eut pour moi, dans ces quarante jours de bonheur, des souvenirs à colorer toute une vie, souvenirs d'autant plus beaux et plus vastes, que jamais depuis je ne devais être compris. Aujourd'hui, des images simples en apparence, mais pleines de significances amères pour un cœur brisé, m'ont rappelé des amours évanouis, mais non pas oubliés. Je ne sais si vous avez remarqué l'effet du soleil couchant sur la chaumière du petit Jacques? En un moment, les feux du soleil ont fait resplendir la nature, puis soudain le paysage est devenu sombre et noir. Ces deux aspects si différents me présentaient un fidèle tableau de cette période de mon histoire. Monsieur, je reçus d'elle le premier, le seul et sublime témoignage qu'il soit permis à une jeune fille innocente de donner, et qui, plus furtif il est, plus il engage : suave promesse d'amour, souvenir du langage parlé dans un monde meilleur! Sûr alors d'être aimé, je jurai de tout dire, de ne pas avoir un secret pour elle, j'eus honte d'avoir tant tardé à lui raconter les chagrins que je m'étais créés. Par malheur, le lendemain de cette bonne journée, une lettre du précepteur de mon fils me fit trembler pour une vie qui m'était si chère. Je partis sans dire mon secret à Évelina, sans donner à la famille d'autre motif que celui d'une affaire grave. En mon absence, les parents s'alarmèrent. Craignant que je n'eusse quelque engagement de cœur, ils écrivirent à Paris pour prendre des informations sur mon compte. Inconséquents avec leurs principes religieux, ils se défièrent de moi, sans me mettre à même de dissiper leurs soupçons; un de leurs amis les instruisit, à mon insu, des événements de ma jeunesse, envenima mes fautes, insista sur l'existence de mon enfant, que, disait-il, j'avais à dessein cachée. Lorsque j'écrivis à mes futurs parents, je

ne reçus pas de réponse; ils revinrent à Paris, je me présentai chez eux, je ne fus pas admis. Alarmé, j'envoyai mon vieil ami savoir la raison d'une conduite à laquelle je ne comprenais rien. Lorsqu'il en apprit la cause, le bon vieillard se dévoua noblement : il assuma sur lui la forfaiture de mon silence, voulut me justifier, et ne put rien obtenir. Les raisons d'intérêt et de morale étaient trop graves pour cette famille, ses préjugés étaient trop arrêtés, pour la faire changer de résolution. Mon désespoir fut sans bornes. D'abord je tâchai de conjurer l'orage; mais mes lettres me furent renvoyées sans avoir été ouvertes. Lorsque tous les moyens humains furent épuisés; quand le père et la mère eurent dit au vieillard, auteur de mon infortune, qu'ils refuseraient éternellement d'unir leur fille à un homme qui avait à se reprocher la mort d'une femme et la vie d'un enfant naturel, même quand Évelina les implorerait à genoux, alors, monsieur, il ne me resta plus qu'un dernier espoir, faible comme la branche de saule à laquelle s'attache un malheureux quand il se noie. J'osai croire que l'amour d'Évelina serait plus fort que les résolutions paternelles, et qu'elle saurait vaincre l'inflexibilité de ses parents; son père pouvait lui avoir caché les motifs du refus qui tuait notre amour, je voulus qu'elle décidât de mon sort en connaissance de cause, je lui écrivis. Hélas! monsieur, dans les larmes et la douleur, je traçai, non sans de cruelles hésitations, la seule lettre d'amour que j'aie jamais faite. Je ne sais plus que vaguement aujourd'hui ce que me dicta le désespoir; sans doute, je disais à mon Évelina que, si elle avait été sincère et vraie, elle ne pouvait, elle ne devait jamais aimer que moi; sa vie n'était-elle pas manquée, n'était-elle pas condamnée à mentir à son futur époux ou à moi? ne trahissait-elle pas les vertus de la femme, en refusant à son amant méconnu le même dévouement qu'elle aurait déployé pour lui, si le mariage accompli dans nos cœurs se fût célébré? et quelle femme n'aimerait à se trouver plus liée par les promesses du cœur que par les chaînes de la loi? Je justifiai mes fautes en invoquant toutes les puretés de l'innocence, sans rien oublier de ce qui pouvait attendrir une âme noble et généreuse... Mais, puisque je vous avoue tout, je vais vous aller chercher sa réponse et ma dernière lettre, dit Benassis en sortant pour monter à sa chambre!

Il revint bientôt en tenant à la main un portefeuille usé, duquel

il ne tira pas sans une émotion profonde des papiers mal en ordre et qui tremblèrent dans ses mains.

— Voici la fatale lettre, dit-il. L'enfant qui traça ces caractères ne savait pas de quelle importance serait pour moi le papier qui contient ses pensées... Voici, reprit-il en montrant une autre lettre, le dernier cri qui me fut arraché par mes souffrances, et vous en jugerez tout à l'heure. Mon vieil ami porta ma supplication, la remit en secret, humilia ses cheveux blancs en priant Évelina de la lire, d'y répondre, et voici ce qu'elle m'écrivit :

« Monsieur... »

» Moi qui, naguère, étais son *aimé,* nom chaste trouvé par elle pour exprimer un chaste amour, elle m'appelait *monsieur!...* Ce seul mot disait tout. Mais écoutez la lettre :

« Il est bien cruel pour une jeune fille d'apercevoir de la fausseté dans l'homme à qui sa vie doit être confiée; néanmoins, j'ai » dû vous excuser, nous sommes si faibles! Votre lettre m'a touchée, mais ne m'écrivez plus, votre écriture me cause des troubles que je ne puis supporter. Nous sommes séparés pour toujours. Les raisons que vous m'avez données m'ont séduite, elles » ont étouffé le sentiment qui s'était élevé dans mon âme contre » vous, j'aimais tant à vous savoir pur! Mais, vous et moi, nous nous » sommes trouvés trop faibles en présence de mon père! Oui, monsieur, j'ai osé parler en votre faveur. Pour supplier mes parents, » il m'a fallu surmonter les plus grandes terreurs qui m'aient agitée, et presque mentir aux habitudes de ma vie. Maintenant, je » cède encore à vos prières, et me rends coupable en vous répondant à l'insu de mon père; mais ma mère le sait: son indulgence, » en me laissant libre d'être seule un moment avec vous, m'a » prouvé combien elle m'aimait, et m'a fortifiée dans mon respect » pour les volontés de la famille, que j'étais bien près de méconnaître. Aussi, monsieur, je vous écris pour la première et dernière fois. Je vous pardonne sans arrière-pensée les malheurs » que vous avez semés dans ma vie. Oui, vous avez raison, un premier amour ne s'efface pas. Je ne suis plus une pure jeune fille, » je ne saurais être une chaste épouse. J'ignore donc quelle sera

» ma destinée. Vous le voyez, monsieur, l'année que vous avez » remplie aura de longs retentissements dans l'avenir; mais je ne » vous accuse point... Je serai toujours aimée! pourquoi me l'avoir » dit? ces paroles calmeront-elles l'âme agitée d'une pauvre fille » solitaire? Ne m'avez-vous pas déjà perdue dans ma vie future, » en me donnant des souvenirs qui reviendront toujours! Si main- » tenant je ne puis être qu'à Jésus, acceptera-t-il un cœur déchiré? » Mais il ne m'a pas envoyé vainement ces afflictions, il a ses des- » seins, et voulait sans doute m'appeler à lui, lui mon seul refuge » aujourd'hui. Monsieur, il ne me reste rien sur cette terre. Vous, » pour tromper vos chagrins, vous avez toutes les ambitions natu- » relles à l'homme. Ceci n'est point un reproche, c'est une sorte » de consolation religieuse. Je pense que, si nous portons en ce mo- » ment un fardeau blessant, j'en ai la part la plus pesante. Celui » en qui j'ai mis tout mon espoir, et de qui vous ne sauriez être » jaloux, a noué notre vie; il saura la dénouer suivant ses volontés. » Je me suis aperçue que vos croyances religieuses n'étaient pas » assises sur cette foi vive et pure qui nous aide à supporter ici-bas » nos maux. Monsieur, si Dieu daigne exaucer les vœux d'une con- » stante et fervente prière, il vous accordera les dons de sa lumière. » Adieu, vous qui avez dû être mon guide, vous que j'ai pu nom- » mer *mon aimé* sans crime, et pour qui je puis encore prier sans » honte. Dieu dispose à son gré de nos jours, il pourrait vous appe- » ler à lui le premier de nous deux; mais, si je restais seule au » monde, eh bien, monsieur, confiez-moi cet enfant. »

» Cette lettre, pleine de sentiments généreux, trompait mes espérances, reprit Benassis. Aussi d'abord n'écoutai-je que ma douleur; plus tard, j'ai respiré le parfum que cette jeune fille essayait de jeter sur les plaies de mon âme en s'oubliant elle-même; mais, dans le désespoir, je lui écrivis un peu durement :

« Mademoiselle, ce seul mot vous dit que je renonce à vous et que » je vous obéis! Un homme trouve encore je ne sais quelle affreuse » douceur à obéir à la personne aimée, alors même qu'elle lui » ordonne de la quitter. Vous avez raison, et je me condamne moi- « même. J'ai jadis méconnu le dévouement d'une jeune fille, ma pas-

» sion doit être aujourd'hui méconnue. Mais je ne croyais pas que la
» seule femme à qui j'eusse fait don de mon âme se chargeât d'exer-
» cer cette vengeance. Je n'aurais jamais soupçonné tant de dureté,
» de vertu peut-être, dans un cœur qui me paraissait et si tendre et
» si aimant. Je viens de connaître l'étendue de mon amour, il a
» résisté à la plus inouïe de toutes les douleurs, au mépris que vous
» me témoignez en rompant sans regret les liens par lesquels nous
» nous étions unis. Adieu pour jamais. Je garde l'humble fierté du
» repentir, et vais chercher une condition où je puisse expier des
» fautes pour lesquelles vous, mon interprète dans les cieux, avez
» été sans pitié. Dieu sera peut-être moins cruel que vous ne l'êtes.
» Mes souffrances, souffrances pleines de vous, puniront un cœur
» blessé qui saignera toujours dans la solitude; car, aux cœurs
» blessés, l'ombre et le silence. Aucune autre image d'amour ne
» s'imprimera plus dans mon cœur. Quoique je ne sois pas femme,
» j'ai compris comme vous qu'en disant : *Je t'aime!* je m'engageais
» pour toute ma vie. Oui, ces mots prononcés à l'oreille de *mon*
» *aimée* n'étaient pas un mensonge; si je pouvais changer, elle
» aurait raison dans ses mépris; vous serez donc à jamais l'idole
» de ma solitude. Le repentir et l'amour sont deux vertus qui doi-
» vent inspirer toutes les autres; ainsi, malgré les abîmes qui vont
» nous séparer, vous serez toujours le principe de mes actions.
» Quoique vous ayez rempli mon cœur d'amertume, il ne s'y trou-
» vera point contre vous de pensées amères; ne serait-ce pas mal
» commencer mes nouvelles œuvres que de ne pas épurer mon
» âme de tout levain mauvais? Adieu donc, vous, le seul cœur que
» j'aime en ce monde et d'où je suis chassé! Jamais adieu n'aura
» embrassé plus de sentiments ni plus de tendresse; n'emporte-t-il
» pas une âme et une vie qu'il n'est au pouvoir de personne de
» ranimer?... Adieu! A vous la paix, à moi tout le malheur! »

Ces deux lettres lues, Genestas et Benassis se regardèrent pendant un moment, en proie à de tristes pensées qu'ils ne se communiquèrent point.

— Après avoir envoyé cette dernière lettre, dont le brouillon est conservé, comme vous voyez, et qui, pour moi, représente aujourd'hui toutes mes joies, mais flétries, reprit Benassis, je tombai

dans un abattement inexprimable. Les liens qui peuvent ici-bas attacher un homme à l'existence se trouvaient réunis dans cette chaste espérance, désormais perdue. Il fallait dire adieu aux délices de l'amour permis, et laisser mourir les idées généreuses qui florissaient au fond de mon cœur. Les vœux d'une âme repentante qui avait soif du beau, du bon, de l'honnête, étaient repoussés par des gens vraiment religieux. Monsieur, dans le premier moment, mon esprit fut agité par les résolutions les plus extravagantes, mais heureusement l'aspect de mon fils les combattit. Je sentis alors mon attachement pour lui s'accroître de tous les malheurs dont il était la cause innocente et dont je devais m'accuser seul. Il devint donc toute ma consolation. A trente-quatre ans, je pouvais encore espérer d'être noblement utile à mon pays, je résolus d'y devenir un homme célèbre, afin d'effacer, à force de gloire ou sous l'éclat de la puissance, la faute qui entachait la naissance de mon fils. Combien de beaux sentiments je lui dois, et combien il m'a fait vivre pendant les jours où je m'occupais de son avenir! — J'étouffe! s'écria Benassis. Après onze ans, je ne puis encore penser à cette funeste année... Cet enfant, monsieur, je l'ai perdu!

Le médecin se tut et se cacha la figure dans ses mains, qu'il laissa tomber quand il eut repris un peu de calme. Genestas ne vit pas alors sans émotion les larmes qui baignaient les yeux de son hôte.

— Monsieur, ce coup de foudre me déracina d'abord, reprit Benassis. Je ne recueillis les lumières d'une saine morale qu'après m'être transplanté dans un sol autre que celui du monde social. Je ne reconnus que plus tard la main de Dieu dans mes malheurs, et plus tard je sus me résigner en écoutant sa voix. Ma résignation ne pouvait être subite, mon caractère exalté dut se réveiller; je dépensai les dernières flammes de ma fougue dans un dernier orage, j'hésitai longtemps avant de choisir le seul parti qu'il convient à un catholique de prendre. D'abord je voulus me tuer. Tous ces événements ayant, outre mesure, développé chez moi le sentiment mélancolique, je me décidai froidement à cet acte de désespoir. Je pensai qu'il nous était permis de quitter la vie quand la vie nous quittait. Le suicide me semblait être dans la nature. Les peines doivent produire sur l'âme de l'homme les mêmes ravages que l'ex-

trême douleur cause dans son corps; or, cet être intelligent, souffrant par une maladie morale, a bien le droit de se tuer, au même titre que la brebis qui, poussée par le *tournis*, se brise la tête contre un arbre. Les maux de l'âme sont-ils donc plus faciles à guérir que ne le sont les maux corporels? j'en doute encore. Entre celui qui espère toujours et celui qui n'espère plus, je ne sais lequel est le plus lâche. Le suicide me parut être la dernière crise d'une maladie morale, comme la mort naturelle est celle d'une maladie physique; mais, la vie morale étant soumise aux lois particulières de la volonté humaine, sa cessation ne doit-elle pas concorder avec les manifestations de l'intelligence? Aussi est-ce une pensée qui tue, et non le pistolet. D'ailleurs, le hasard qui nous foudroie au moment où la vie est tout heureuse n'absout-il pas l'homme qui se refuse à traîner une vie malheureuse? Mais, monsieur, les méditations que je fis en ces jours de deuil m'élevèrent à de plus hautes considérations. Pendant quelque temps, je fus complice des grands sentiments de l'antiquité païenne; mais, en y cherchant des droits nouveaux pour l'homme, je crus pouvoir, à la lueur des flambeaux modernes, creuser plus avant que les anciens les questions jadis réduites en systèmes. Épicure permettait le suicide. N'était-ce pas le complément de sa morale? il lui fallait à tout prix la jouissance des sens; cette condition défaillant, il était doux et loisible à l'être animé de rentrer dans le repos de la nature inanimée; la seule fin de l'homme étant le bonheur ou l'espérance du bonheur, pour qui souffrait et souffrait sans espoir, la mort devenait un bien : se la donner volontairement était un dernier acte de bon sens. Cet acte, il ne le vantait pas, il ne le blâmait pas; il se contentait de dire, en faisant une libation à Bacchus : *Mourir, il n'y a pas de quoi rire, il n'y a pas de quoi pleurer*. Plus moral et plus imbu de la doctrine des devoirs que les épicuriens, Zénon et tout le Portique prescrivaient, en certains cas, le suicide au stoïcien. Voici comment il raisonnait : L'homme diffère de la brute en ce qu'il dispose souverainement de sa personne; ôtez-lui ce droit de vie et de mort sur lui-même, vous le rendez esclave des hommes et des événements. Ce droit de vie et de mort bien reconnu forme le contre-poids efficace de tous les maux naturels et sociaux; ce même droit, conféré à l'homme sur son semblable, engendre toutes les tyrannies. La

puissance de l'homme n'existe donc nulle part sans une liberté indéfinie dans ses actes : faut-il échapper aux conséquences honteuses d'une faute irrémédiable, l'homme vulgaire boit la honte et vit, le sage avale la ciguë et meurt; faut-il disputer les restes de sa vie à la goutte qui broie les os, au cancer qui dévore la face, le sage juge de l'instant opportun, congédie les charlatans, et dit un dernier adieu à ses amis, qu'il attristait de sa présence. Tombé au pouvoir du tyran que l'on a combattu les armes à la main, que faire? l'acte de soumission est dressé, il n'y a plus qu'à signer ou à tendre le cou : l'imbécile tend le cou, le lâche signe, le sage finit par un dernier acte de liberté, il se frappe. « Hommes libres, s'écriait alors le stoïcien, sachez vous maintenir libres! Libres de vos passions en les sacrifiant aux devoirs, libres de vos semblables en leur montrant le fer ou le poison qui vous mettent hors de leurs atteintes, libres de la destinée en fixant le point au delà duquel vous ne lui laissez aucune prise sur vous, libres des préjugés en ne les confondant pas avec les devoirs, libres de toutes les appréhensions animales en sachant surmonter l'instinct grossier qui enchaîne à la vie tant de malheureux. » Après avoir dégagé cette argumentation dans le fatras philosophique des anciens, je crus y imprimer une forme chrétienne en la corroborant par les lois du libre arbitre que Dieu nous a données afin de pouvoir nous juger un jour à son tribunal, et je me disais : « J'y plaiderai! » Mais, monsieur, ces raisonnements me forcèrent à penser au lendemain de la mort, et je me trouvai aux prises avec mes anciennes croyances ébranlées. Tout alors devient grave dans la vie humaine, quand l'éternité pèse sur la plus légère de nos déterminations. Lorsque cette idée agit de toute sa puissance sur l'âme d'un homme, et lui fait sentir en lui je ne sais quoi d'immense qui le met en contact avec l'infini, les choses changent étrangement. De ce point de vue, la vie est bien grande et bien petite. Le sentiment de mes fautes ne me fit point songer au ciel tant que j'eus des espérances sur la terre, tant que je trouvai des soulagements à mes maux dans quelques occupations sociales. Aimer, se vouer au bonheur d'une femme, être chef d'une famille, n'était-ce pas donner de nobles aliments à ce besoin d'expier mes fautes qui me poignait? Cette tentative ayant échoué, n'était-ce pas encore une expiation

que de se consacrer à un enfant? Mais, quand, après ces deux efforts de mon âme, le dédain et la mort y eurent mis un deuil éternel, quand tous mes sentiments furent blessés à la fois, et que je n'aperçus plus rien ici-bas, je levai les yeux vers le ciel et j'y rencontrai Dieu. Cependant, j'essayai de rendre la religion complice de ma mort. Je relus les Évangiles, et ne vis aucun texte où le suicide fût interdit; mais cette lecture me pénétra de la divine pensée du Sauveur des hommes. Certes, il n'y dit rien de l'immortalité de l'âme, mais il nous parle du beau royaume de son Père; il ne nous défend aussi nulle part le parricide, mais il condamne tout ce qui est mal. La gloire de ses évangélistes et la preuve de leur mission est moins d'avoir fait des lois que d'avoir répandu sur la terre l'esprit nouveau des lois nouvelles. Le courage qu'un homme déploie en se tuant me parut alors être sa propre condamnation : quand il se sent la force de mourir, il doit avoir celle de lutter; se refuser à souffrir n'est pas force, mais faiblesse; d'ailleurs, quitter la vie par découragement, n'est-ce pas abjurer la foi chrétienne, à laquelle Jésus a donné pour base ces sublimes paroles : *Heureux ceux qui souffrent!* Le suicide ne me parut donc plus excusable dans aucune crise, même chez l'homme qui, par une fausse entente de la grandeur d'âme, dispose de lui-même un instant avant que le bourreau le frappe de sa hache. En se laissant crucifier, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas enseigné à obéir à toutes les lois humaines, fussent-elles injustement appliquées? Le mot *résignation,* gravé sur la croix, si intelligible pour ceux qui savent lire les caractères sacrés, m'apparut alors dans sa divine clarté. Je possédais encore quatre-vingt mille francs, je voulus d'abord aller loin des hommes, user ma vie en végétant au fond de quelque campagne; mais la misanthropie, espèce de vanité cachée sous une peau de hérisson, n'est pas une vertu catholique. Le cœur d'un misanthrope ne saigne pas, il se contracte, et le mien saignait par toutes ses veines. En pensant aux lois de l'Église, aux ressources qu'elle offre aux affligés, je parvins à comprendre la beauté de la prière dans la solitude, et j'eus pour idée fixe d'*entrer en religion,* suivant la belle expression de nos pères. Quoique mon parti fût pris avec fermeté, je me réservai néanmoins la faculté d'examiner les moyens que je devais employer pour parvenir à mon but. Après avoir réalisé les

restes de ma fortune, je partis presque tranquille. *La paix dans le Seigneur* était une espérance qui ne pouvait me tromper. Séduit d'abord par la règle de Saint-Bruno, je vins à la Grande-Chartreuse à pied, en proie à de sérieuses pensées. Ce jour fut un jour solennel pour moi. Je ne m'attendais pas au majestueux spectacle offert par cette route, où je ne sais quel pouvoir surhumain se montre à chaque pas. Ces rochers suspendus, ces précipices, ces torrents qui font entendre une voix dans le silence, cette solitude bornée par de hautes montagnes et néanmoins sans bornes, cet asile où de l'homme il ne parvient que sa curiosité stérile, cette sauvage horreur tempérée par les plus pittoresques créations de la nature, ces sapins millénaires et ces plantes d'un jour, tout cela rend grave. Il serait difficile de rire en traversant le désert de saint Bruno, car là triomphent les sentiments de la mélancolie. Je vis la Grande-Chartreuse, je me promenai sous ces vieilles voûtes silencieuses, j'entendis sous les arcades l'eau de la source tombant goutte à goutte. J'entrai dans une cellule pour y prendre la mesure de mon néant, je respirai la paix profonde que mon prédécesseur y avait goûtée, et je lus avec attendrissement l'inscription qu'il avait mise sur sa porte, suivant la coutume du cloître; tous les préceptes de la vie que je voulais mener y étaient résumés par trois mots latins : *Fuge, late, tace...*

Genestas inclina la tête comme s'il comprenait.

— J'étais décidé, reprit Benassis. Cette cellule boisée en sapin, ce lit dur, cette retraite, tout allait à mon âme. Les chartreux étaient à la chapelle, j'allai prier avec eux. Là, mes résolutions s'évanouirent. Monsieur, je ne veux pas juger l'Église catholique, je suis très-orthodoxe, je crois à ses œuvres et à ses lois. Mais, en entendant ces vieillards inconnus au monde et morts au monde chanter leurs prières, je reconnus au fond du cloître une sorte d'égoïsme sublime. Cette retraite ne profite qu'à l'homme et n'est qu'un long suicide; je ne la condamne pas, monsieur. Si l'Église a ouvert ces tombes, elles sont sans doute nécessaires à quelques chrétiens tout à fait inutiles au monde. Je crus mieux agir en rendant mon repentir profitable au monde social. Au retour, je me plus à chercher quelles étaient les conditions où je pourrais accomplir mes pensées de résignation. Déjà, je menais imaginairement la vie d'un

simple matelot, je me condamnais à servir la patrie en me plaçant au dernier rang, et renonçant à toutes les manifestations intellectuelles; mais, si c'était une vie de travail et de dévouement, elle ne me parut pas encore assez utile. N'était-ce pas tromper les vues de Dieu? S'il m'avait doué de quelque force dans l'esprit, mon devoir n'était-il pas de l'employer au bien de mes semblables? Puis, s'il m'est permis de parler franchement, je sentais en moi je ne sais quel besoin d'expansion que blessaient des obligations purement mécaniques. Je ne voyais dans la vie des marins aucune pâture pour cette bonté qui résulte de mon organisation, comme de chaque fleur s'exhale un parfum particulier. Je fus, comme je vous l'ai déjà dit, obligé de coucher ici. Pendant la nuit, je crus entendre un ordre de Dieu dans la compatissante pensée que m'inspira l'état de ce pauvre pays. J'avais goûté aux cruelles délices de la maternité, je résolus de m'y livrer entièrement, d'assouvir ce sentiment dans une sphère plus étendue que celle des mères, en devenant une sœur de charité pour tout un pays, en y pansant continuellement les plaies du pauvre. Le doigt de Dieu me parut donc avoir fortement tracé ma destinée, quand je songeai que la première pensée grave de ma jeunesse m'avait fait incliner vers l'état de médecin, et je résolus de le pratiquer ici. D'ailleurs, *aux cœurs blessés, l'ombre et le silence,* avais-je dit dans ma lettre; ce que je m'étais promis à moi-même de faire, je voulus l'accomplir. Je suis entré dans une voie de silence et de résignation. Le *Fuge, late, tace* du chartreux est ici ma devise, mon travail est une prière active, mon suicide moral est la vie de ce canton, sur lequel j'aime, en étendant la main, à semer le bonheur et la joie, à donner ce que je n'ai pas. L'habitude de vivre avec des paysans, mon éloignement du monde, m'ont réellement transformé. Mon visage a changé d'expression, il s'est habitué au soleil qui l'a ridé, durci. J'ai pris d'un campagnard l'allure, le langage, le costume, le laisser aller, l'incurie de tout ce qui est grimace. Mes amis de Paris ou les petites-maîtresses dont j'étais le sigisbée ne reconnaîtraient jamais en moi l'homme qui fut un moment à la mode, le sybarite accoutumé aux colifichets, au luxe, aux délicatesses de Paris. Aujourd'hui, tout ce qui est extérieur m'est complétement indifférent, comme à tous ceux qui marchent sous la conduite d'une seule pen-

sée. Je n'ai plus d'autre but dans la vie que celui de la quitter, je ne veux rien faire pour en prévenir ni pour en hâter la fin; mais je me coucherai sans chagrin pour mourir, le jour où la maladie viendra. Voilà, monsieur, dans toute leur sincérité, les événements de la vie antérieure à celle que je mène ici. Je ne vous ai rien déguisé de mes fautes, elles ont été grandes, elles me sont communes avec quelques hommes. J'ai beaucoup souffert, je souffre tous les jours; mais j'ai vu dans mes souffrances la condition d'un heureux avenir. Néanmoins, malgré ma résignation, il est des peines contre lesquelles je suis sans force. Aujourd'hui, j'ai failli succomber à des tortures secrètes, devant vous, à votre insu...

Genestas bondit sur sa chaise.

— Oui, capitaine Bluteau, vous étiez là. Ne m'avez-vous pas montré le lit de la mère Colas lorsque nous avons couché Jacques? Eh bien, s'il m'est impossible de voir un enfant sans penser à l'ange que j'ai perdu, jugez de mes douleurs en couchant un enfant condamné à mourir! Je ne sais pas voir froidement un enfant...

Genestas pâlit.

— Oui, les jolies têtes blondes, les têtes innocentes des enfants que je rencontre me parlent toujours de mes malheurs et réveillent mes tourments. Enfin il m'est affreux de penser que tant de gens me remercient du peu de bien que je fais ici, quand ce bien est le fruit de mes remords. Vous connaissez seul, capitaine, le secret de ma vie. Si j'avais puisé mon courage dans un sentiment plus pur que ne l'est celui de mes fautes, je serais bien heureux! mais aussi, n'aurais-je eu rien à vous dire de moi.

V

ÉLÉGIES

Son récit terminé, Benassis remarqua sur la figure du militaire une expression profondément soucieuse qui le frappa. Touché d'avoir été si bien compris, il se repentit presque d'avoir affligé son hôte et lui dit :

— Mais, capitaine Bluteau, mes malheurs...

— Ne m'appelez pas le capitaine Bluteau! s'écria Genestas en interrompant le médecin et se levant soudain par un mouvement impétueux qui semblait accuser une sorte de mécontentement intérieur. Il n'existe pas de capitaine Bluteau... Je suis un gredin!

Benassis regarda, non sans une vive surprise, Genestas qui se promenait dans le salon comme un bourdon cherchant une issue pour sortir de la chambre où il est entré par mégarde.

— Mais, monsieur, qui donc êtes-vous? demanda Benassis.

— Ah! voilà! répondit le militaire en revenant se placer devant le médecin, qu'il n'osait envisager. Je vous ai trompé! reprit-il d'une voix altérée. Pour la première fois de ma vie, j'ai fait un mensonge, et j'en suis bien puni, car je ne peux plus vous dire l'objet ni de ma visite ni de mon maudit espionnage. Depuis que j'ai pour ainsi dire entrevu votre âme, j'aurais mieux aimé recevoir un soufflet que de vous entendre m'appeler Bluteau! Vous pouvez me pardonner cette imposture, vous; mais, moi, je ne me la pardonnerai jamais, moi, Pierre-Joseph Genestas, qui pour sauver ma vie ne mentirais pas devant un conseil de guerre!

— Vous êtes le commandant Genestas? s'écria Benassis en se levant.

Il prit la main de l'officier, la serra fort affectueusement et dit :

— Monsieur, comme vous le prétendiez tout à l'heure, nous étions amis sans nous connaître. J'ai bien vivement désiré de vous voir en entendant parler de vous par M. Gravier : « Un homme de Plutarque! » me disait-il de vous.

— Je ne suis point de Plutarque, répondit Genestas, je suis indigne de vous, et je me battrais. Je devais vous avouer tout bonnement mon secret. Mais non! j'ai bien fait de prendre un masque et de venir moi-même chercher ici des renseignements sur vous. Je sais maintenant que je dois me taire. Si j'avais agi franchement, je vous eusse fait de la peine. Dieu me préserve de vous causer le moindre chagrin!

— Mais je ne vous comprends pas, commandant.

— Restons-en là. Je ne suis pas malade, j'ai passé une bonne journée, et je m'en irai demain. Quand vous viendrez à Grenoble, vous y trouverez un ami de plus, et ce n'est pas un ami pour rire. La bourse, le sabre, le sang, tout est à vous chez Pierre-Joseph Genestas.

Après tout, vous avez semé vos paroles dans un bon terrain. Quand j'aurai ma retraite, j'irai dans une manière de trou, j'en serai le maire, et tâcherai de vous imiter. S'il me manque votre science, j'étudierai.

— Vous avez raison, monsieur; le propriétaire qui emploie son temps à corriger un simple vice d'exploitation dans une commune fait à son pays autant de bien que peut en faire le meilleur médecin : si l'un soulage les douleurs de quelques hommes, l'autre panse les plaies de la patrie. Mais vous excitez singulièrement ma curiosité. Puis-je donc vous être utile en quelque chose?

— Utile? dit le commandant d'une voix émue. Mon Dieu! mon cher monsieur Benassis, le service que je venais vous prier de me rendre est presque impossible. Tenez, j'ai bien tué des chrétiens dans ma vie, mais on peut tuer les gens et avoir un bon cœur; aussi, quelque rude que je paraisse, sais-je encore comprendre certaines choses.

— Mais parlez!

— Non, je ne veux pas vous causer volontairement de la peine.

— Oh! commandant, je puis beaucoup souffrir.

— Monsieur, dit le militaire en tremblant, il s'agit de la vie d'un enfant.

Le front de Benassis se plissa soudain, mais il fit un geste pour prier Genestas de continuer.

— Un enfant, reprit le commandant, qui peut encore être sauvé par des soins constants et minutieux. Où trouver un médecin capable de se consacrer à un seul malade? A coup sûr, il n'était pas dans une ville. J'avais entendu parler de vous comme d'un excellent homme, mais j'avais peur d'être la dupe de quelque réputation usurpée. Or, avant de confier mon petit à ce M. Benassis sur qui l'on me racontait tant de belles choses, j'ai voulu l'étudier. Maintenant...

— Assez, dit le médecin. Cet enfant est donc à vous?

— Non, mon cher monsieur Benassis, non. Pour vous expliquer ce mystère, il faudrait vous raconter une histoire où je ne joue pas le plus beau rôle; mais vous m'avez confié vos secrets, je puis bien vous dire les miens.

— Attendez, commandant, dit le médecin en appelant Jacquot, te

qui vint aussitôt et à laquelle il demanda son thé. Voyez-vous, commandant, le soir, quand tout dort, je ne dors pas, moi!... Mes chagrins m'oppressent, je cherche alors à les oublier en buvant du thé. Cette boisson procure une sorte d'ivresse nerveuse, un sommeil sans lequel je ne vivrais pas. Refusez-vous toujours d'en prendre?

— Moi, dit Genestas, je préfère votre vin de l'Ermitage.

— Soit. — Jacquotte, dit Benassis à sa servante, apportez du vin et des biscuits. — Nous nous coifferons pour la nuit, reprit le médecin en s'adressant à son hôte.

— Ce thé doit vous faire bien du mal! dit Genestas.

— Il me cause d'horribles accès de goutte, mais je ne saurais me défaire de cette habitude, elle est trop douce, elle me donne tous les soirs un moment pendant lequel la vie n'est plus pesante... Allons, je vous écoute; votre récit effacera peut-être l'impression trop vive des souvenirs que je viens d'évoquer.

— Mon cher monsieur, dit Genestas en plaçant sur la cheminée son verre vide, après la retraite de Moscou, mon régiment se refit dans une petite ville de Pologne. Nous y rachetâmes des chevaux à prix d'or, et nous y restâmes en garnison jusqu'au retour de l'empereur. Voilà qui va bien. Il faut vous dire que j'avais alors un ami. Pendant la retraite, je fus plus d'une fois sauvé par les soins d'un maréchal des logis nommé Renard, qui fit pour moi de ces choses après lesquelles deux hommes doivent être frères, sauf les exigences de la discipline. Nous étions logés dans la même maison, un de ces nids à rats construits en bois où demeurait toute une famille et où vous n'auriez pas cru pouvoir mettre un cheval. Cette bicoque appartenait à des juifs qui y pratiquaient leurs trente-six commerces, et le vieux père juif, de qui les doigts ne se trouvèrent pas gelés pour manier de l'or, avait très-bien fait ses affaires pendant notre déroute. Ces gens-là, ça vit dans l'ordure et ça meurt dans l'or. Leur maison était élevée sur des caves, en bois, bien entendu, sous lesquelles ils avaient fourré leurs enfants, et notamment une fille belle comme une juive quand elle se tient propre et qu'elle n'est pas blonde. Ça avait dix-sept ans, c'était blanc comme neige, des yeux de velours, des cils noirs comme des queues de rat, des cheveux luisants, touffus, qui donnaient envie de les manier; une créa-

ture vraiment parfaite! Enfin, monsieur, j'aperçus le premier ces singulières provisions, un soir que l'on me croyait couché et que je fumais tranquillement ma pipe en me promenant dans la rue. Ces enfants grouillaient tous pêle-mêle, comme une nichée de chiens. C'était drôle à voir. Le père et la mère soupaient avec eux. A force de regarder, je découvris, dans le brouillard de fumée que faisait le père avec ses bouffées de tabac, la jeune juive, qui se trouvait là comme un napoléon tout neuf dans un tas de gros sous. Moi, mon cher Benassis, je n'ai jamais eu le temps de réfléchir à l'amour; cependant, lorsque je vis cette jeune fille, je compris que jusqu'alors je n'avais fait que céder à la nature; mais cette fois tout en était, la tête, le cœur et le reste. Je devins donc amoureux de la tête aux pieds, oh! mais rudement. Je demeurai là, fumant ma pipe, occupé à regarder la juive, jusqu'à ce qu'elle eût soufflé sa chandelle et qu'elle se fût couchée. Impossible de fermer l'œil! je restai pendant toute la nuit, chargeant ma pipe, la fumant, me promenant dans la rue. Je n'avais jamais été comme ça. Ce fut la seule fois de ma vie que je pensai à me marier. Quand vint le jour, j'allai seller mon cheval, et je trottai pendant deux grandes heures dans la campagne pour me rafraîchir; et, sans m'en apercevoir, j'avais presque fourbu ma bête...

Genestas s'arrêta, regarda son nouvel ami d'un air inquiet et lui dit:

— Excusez-moi, Benassis, je ne suis pas orateur, je parle comme ça me vient; si j'étais dans un salon, je me gênerais, mais avec vous et à la campagne...

— Continuez, dit le médecin.

— Quand je revins à ma chambre, j'y trouvai Renard tout affairé. Me croyant tué en duel, il nettoyait ses pistolets, et avait idée de chercher chicane à celui qui m'aurait mis à l'ombre... Oh! mais voilà le caractère du pèlerin. Je confiai mon amour à Renard, en lui montrant la niche aux enfants. Comme mon Renard entendait le patois de ces chinois-là, je le priai de m'aider à faire mes propositions au père et à la mère, et de tâcher d'établir une correspondance avec Judith. Elle se nommait Judith. Enfin, monsieur, pendant quinze jours, je fus le plus heureux des hommes, parce que tous les soirs le juif et sa femme nous firent souper avec Judith. Vous con-

naissez ces choses-là, je ne vous en impatienterai nullement; cependant, si vous ne comprenez pas le tabac, vous ignorez le plaisir d'un honnête homme qui fume tranquillement sa pipe avec son ami Renard et le père de la fille, en voyant la princesse. C'est très-agréable. Mais je dois vous dire que Renard était un Parisien, un fils de famille. Son père, qui faisait un gros commerce d'épicerie, l'avait élevé pour être notaire, et il savait quelque chose; mais, la conscription l'ayant pris, il lui fallut dire adieu à l'écritoire. Moulé d'ailleurs pour porter l'uniforme, il avait une figure de jeune fille, et connaissait l'art d'enjôler le monde parfaitement bien. C'était lui que Judith aimait, et elle se souciait de moi comme un cheval se soucie de poulets rôtis. Pendant que je m'extasiais et que je voyageais dans la lune en regardant Judith, mon Renard, qui n'avait pas volé son nom, entendez-vous! faisait son chemin sous terre; le traître s'entendait avec la fille, et si bien, qu'ils se marièrent à la mode du pays, parce que les permissions auraient été trop de temps à venir. Mais il promit d'épouser suivant la loi française, si par hasard le mariage était attaqué. Le fait est qu'en France madame Renard redevint mademoiselle Judith. Si j'avais su cela, moi, j'aurais tué Renard, et net, sans seulement lui laisser le temps de souffler; mais le père, la mère, la fille et mon maréchal des logis, tout cela s'entendait comme des larrons en foire. Pendant que je fumais ma pipe, que j'adorais Judith comme un saint sacrement, mon Renard convenait de ses rendez-vous, et poussait très-bien ses petites affaires...

» Vous êtes la seule personne à qui j'aie parlé de cette histoire, que je nomme une infamie; je me suis toujours demandé pourquoi un homme qui mourrait de honte s'il prenait une pièce d'or, vole la femme, le bonheur, la vie de son ami sans scrupule. Enfin, mes mâtins étaient mariés et heureux, que j'étais toujours là le soir, à souper, admirant comme un imbécile Judith, et répondant comme un *ténor* aux mines qu'elle faisait pour me clore les yeux. Vous pensez bien qu'ils ont payé leurs tromperies singulièrement cher. Foi d'honnête homme! Dieu fait plus attention aux choses de ce monde que nous ne le croyons. Voici les Russes qui nous débordent. La campagne de 1813 commence. Nous sommes envahis. Un beau matin, l'ordre nous arrive de nous trouver sur le champ de bataille de Lutzen à une heure dite. L'empereur savait bien ce qu'il faisait en

nous commandant de partir promptement. Les Russes nous avaient tournés. Notre colonel s'embarbouille à faire des adieux à une Polonaise qui demeurait à un demi-quart de lieue de la ville, et l'avant-garde des Cosaques l'empoigne juste, lui et son piquet. Nous n'avons que le temps de monter à cheval, de nous former en avant de la ville pour livrer une escarmouche de cavalerie et repousser mes Russes afin de pouvoir filer pendant la nuit. Nous avons chargé durant trois heures et fait de vrais tours de force. Tandis que nous nous battions, les équipages et notre matériel prenaient les devants. Nous avions un parc d'artillerie et de grandes provisions de poudre furieusement nécessaires à l'empereur, il fallait les lui amener à tout prix. Notre défense imposa aux Russes, qui nous crurent soutenus par un corps d'armée. Néanmoins, bientôt avertis de leur erreur par des espions, ils apprirent qu'ils n'avaient devant eux qu'un régiment de cavalerie et nos dépôts d'infanterie. Alors, monsieur, vers le soir, ils firent une attaque à tout démolir, et si chaude, que nous y sommes restés plusieurs. Nous fûmes enveloppés. J'étais avec Renard au premier rang, et je voyais mon Renard se battant et chargeant comme un démon, car il pensait à sa femme. Grâce à lui, nous pûmes regagner la ville, que nos malades avaient mise en état de défense; mais c'était à faire pitié! Nous rentrions les derniers, lui et moi; nous trouvons notre chemin barré par un gros de Cosaques, et nous piquons là-dessus. Un de ces sauvages allait m'enfiler avec sa lance, Renard le voit, pousse son cheval entre nous deux pour détourner le coup; sa pauvre bête, un bel animal, ma foi! reçoit le fer, entraîne, en tombant par terre, Renard et le Cosaque. Je tue le Cosaque, je prends Renard par le bras et le mets devant moi sur mon cheval, en travers, comme un sac de blé.

» — Adieu, mon capitaine, tout est fini!... me dit Renard.

» — Non, lui répondis-je; faut voir.

» J'étais alors en ville, je descends, et l'assieds au coin d'une maison, sur un peu de paille. Il avait la tête brisée, la cervelle dans ses cheveux, et il parlait!... Oh! c'était un fier homme.

» — Nous sommes quittes, dit-il. Je vous ai donné ma vie, je vous avais pris Judith. Ayez soin d'elle et de son enfant, si elle en a un. D'ailleurs, épousez-la.

» Monsieur, dans le premier moment, je le laissai là comme un chien ; mais, quand ma rage fut passée, je revins... Il était mort. Les Cosaques avaient mis le feu à la ville ; je me souvins alors de Judith : j'allai donc la chercher, elle se mit en croupe, et, grâce à la vitesse de mon cheval, je rejoignis le régiment, qui avait opéré sa retraite. Quant au juif et à sa famille, plus personne ! tous disparus comme des rats. Judith seule attendait Renard ; je ne lui ai rien dit, vous comprenez, dans le commencement. Monsieur, il m'a fallu songer à cette femme au milieu de tous les désastres de la campagne de 1813, la loger, lui donner ses aises, enfin la soigner, et je crois qu'elle ne s'est guère aperçue de l'état où nous étions. J'avais l'attention de la tenir toujours à dix lieues de nous, en avant, vers la France ; elle est accouchée d'un garçon pendant que nous nous battions à Hanau. Je fus blessé à cette affaire-là, je rejoignis Judith à Strasbourg, puis je revins sur Paris, car j'ai eu le malheur d'être au lit pendant la campagne de France. Sans ce triste hasard, je passais dans les grenadiers de la garde, l'empereur m'y avait donné de l'avancement. Enfin, monsieur, j'ai donc été obligé de soutenir une femme, un enfant qui ne m'appartenaient point, et j'avais trois côtes ébréchées ! Vous comprenez que ma solde, ce n'était pas la France. Le père Renard, vieux requin sans dents, ne voulut pas de sa bru ; le père juif était fondu. Judith se mourait de chagrin. Un matin, elle pleurait en achevant mon pansement.

» — Judith, lui dis-je, votre enfant est perdu...

» — Et moi aussi ! dit-elle.

» — Bah ! répondis-je, nous allons faire venir les papiers nécessaires, je vous épouserai et reconnaîtrai pour mien l'enfant de...

» Je n'ai pas pu achever... Ah ! mon cher monsieur, on peut tout faire pour recevoir le regard de morte par lequel Judith me remercia ; je vis que je l'aimais toujours, et, dès ce jour-là, son petit entra dans mon cœur. Pendant que les papiers, le père et la mère juifs étaient en route, la pauvre femme acheva de mourir. L'avant-veille de sa mort, elle eut la force de s'habiller, de se parer, de faire toutes les cérémonies d'usage, de signer leurs tas de papiers ; puis, quand son enfant eut un nom et un père, elle revint se coucher, je lui baisai les mains et le front, puis elle mourut. Voilà mes noces ! Le surlendemain, après avoir acheté les quelques pieds de

terre où la pauvre fille est couchée, je me suis trouvé le père d'un orphelin que j'ai mis en nourrice pendant la campagne de 1815. Depuis ce temps-là, sans que personne sût mon histoire, qui n'était pas belle à dire, j'ai pris soin de ce petit drôle comme s'il était à moi. Son grand-père est au diable, il est ruiné, il court avec sa famille entre la Perse et la Russie. Il y a des chances pour qu'il fasse fortune, car il paraît s'entendre au commerce des pierres précieuses. J'ai mis cet enfant au collége; mais, dernièrement, je l'ai fait si bien manœuvrer dans ses mathématiques pour le colloquer à l'École polytechnique, et l'en voir sortir avec un bon état, que le pauvre petit bonhomme est tombé malade. Il a la poitrine faible. A entendre les médecins de Paris, il y aurait encore de la ressource s'il courait dans les montagnes, s'il était soigné comme il faut, à tout moment, par un homme de bonne volonté. J'avais donc pensé à vous, et j'étais venu pour faire une reconnaissance de vos idées, de votre train de vie. D'après ce que vous m'avez dit, je ne saurais vous donner ce chagrin-là, quoique nous soyons déjà bons amis.

— Commandant, dit Benassis après un moment de silence, amenez-moi l'enfant de Judith. Dieu veut sans doute que je passe par cette dernière épreuve, et je la subirai. J'offrirai ces souffrances au Dieu dont le fils est mort sur la croix. D'ailleurs, mes émotions pendant votre récit ont été douces, n'est-ce pas d'un favorable augure?

Genestas serra vivement les deux mains de Benassis dans les siennes, sans pouvoir réprimer quelques larmes qui humectèrent ses yeux et roulèrent sur ses joues tannées.

— Gardons-nous le secret de tout cela, dit-il.

— Oui, commandant... Vous n'avez pas bu?

— Je n'ai pas soif, répondit Genestas. Je suis tout bête.

— Eh bien, quand me l'amènerez-vous?

— Mais demain, si vous voulez. Il est à Grenoble depuis deux jours.

— Bon! Partez demain matin et revenez; je vous attendrai chez la Fosseuse, où nous déjeunerons tous les quatre ensemble.

— Convenu, dit Genestas.

Les deux amis allèrent se coucher, en se souhaitant mutuellement une bonne nuit. En arrivant sur le palier qui séparait leurs

chambres, Genestas posa sa lumière sur l'appui de la fenêtre et s'approcha de Benassis.

— Tonnerre de Dieu! lui dit-il avec un naïf enthousiasme, je ne vous quitterai pas ce soir sans vous dire que vous, le troisième parmi les chrétiens, m'avez fait comprendre qu'il y avait quelque chose là-haut!

Et il montra le ciel.

Le médecin répondit par un sourire plein de mélancolie, et serra très-affectueusement la main que Genestas lui tendait.

Le lendemain, avant le jour, le commandant Genestas partit pour la ville, et, vers le milieu de la journée, il se trouvait sur la grande route de Grenoble au bourg, à la hauteur du sentier qui menait chez la Fosseuse. Il était dans un de ces chars découverts et à quatre roues menés par un seul cheval, voiture légère qui se rencontre sur toutes les routes de ces pays montagneux. Genestas avait pour compagnon un jeune homme maigre et chétif, qui paraissait n'avoir que douze ans, quoiqu'il entrât dans sa seizième année. Avant de descendre, l'officier regarda dans plusieurs directions afin de trouver dans la campagne un paysan qui se chargeât de ramener la voiture chez Benassis, car l'étroitesse du sentier ne permettait pas de la conduire jusqu'à la maison de la Fosseuse. Le garde champêtre déboucha par hasard sur la route et tira de peine Genestas, qui put, avec son fils adoptif, gagner à pied le lieu du rendez-vous à travers les sentiers de la montagne.

— Ne serez-vous pas heureux, Adrien, de courir dans ce beau pays pendant une année, d'apprendre à chasser, à monter à cheval, au lieu de pâlir sur vos livres? Tenez, voyez!

Adrien jeta sur la vallée le regard pâle d'un enfant malade; mais, indifférent comme le sont tous les jeunes gens aux beautés de la nature, il dit sans cesser de marcher:

— Vous êtes bien bon, mon père.

Genestas eut le cœur froissé par cette insouciance maladive, et atteignit la maison de la Fosseuse sans avoir adressé la parole à son fils.

— Commandant, vous êtes exact, s'écria Benassis en se levant du banc de bois sur lequel il était assis.

Mais il reprit aussitôt sa place, et demeura tout pensif en voyant

Adrien; il en étudia lentement la figure jaune et fatiguée, non sans admirer les belles lignes ovales qui prédominaient dans cette noble physionomie. L'enfant, le vivant portrait de sa mère, tenait d'elle un teint olivâtre et de beaux yeux noirs, spirituellement mélancoliques. Tous les caractères de la beauté juive polonaise se trouvaient dans cette tête chevelue, trop forte pour le corps frêle auquel elle appartenait.

— Dormez-vous bien, mon petit homme? lui demanda Benassis.

— Oui, monsieur.

— Montrez-moi vos genoux, retroussez votre pantalon.

Adrien dénoua ses jarretières en rougissant, et montra son genou, que le médecin palpa soigneusement.

— Bien. Parlez, criez, criez fort!

Adrien cria.

— Assez! Donnez-moi vos mains...

Le jeune homme tendit des mains molles et blanches, veinées de bleu comme celles d'une femme.

— Dans quel collége étiez-vous à Paris?

— A Saint-Louis.

— Votre proviseur ne lisait-il pas son bréviaire pendant la nuit?

— Oui, monsieur.

— Vous ne dormiez donc pas tout de suite?

Adrien ne répondant pas, Genestas dit au médecin :

— Ce proviseur est un digne prêtre, il m'a conseillé de retirer mon petit fantassin pour cause de santé.

— Eh bien, répondit Benassis en plongeant un regard lumineux dans les yeux tremblants d'Adrien, il y a encore de la ressource. Oui, nous ferons un homme de cet enfant. — Nous vivrons ensemble comme deux camarades, mon garçon! Nous nous coucherons et nous nous lèverons de bonne heure. — J'apprendrai à votre fils à monter à cheval, commandant. Après un mois ou deux consacrés à lui refaire l'estomac, par le régime du laitage, je lui aurai un port d'armes, des permis de chasse, je le remettrai entre les mains de Butifer, et ils iront tous deux chasser le chamois. Donnez quatre ou cinq mois de vie agreste à votre fils, et vous ne le reconnaîtrez plus, commandant. Butifer va se trouver bien heureux! Je connais le pèlerin, il vous mènera, mon petit ami, jus-

qu'en Suisse, à travers les Alpes, vous hissera sur les pics, et vous grandira de six pouces en six mois; il rougira vos joues, endurcira vos nerfs, et vous fera oublier vos mauvaises habitudes de collége. Vous pourrez alors aller reprendre vos études, et vous deviendrez un homme. Butifer est un honnête garçon, nous pouvons lui confier la somme nécessaire pour défrayer la dépense de vos voyages et de vos chasses; sa responsabilité me le rendra sage pendant une demi-année, et, pour lui, ce sera autant de gagné.

— La figure de Genestas semblait s'éclairer de plus en plus, à chaque parole du médecin.

— Allons déjeuner. La Fosseuse est impatiente de vous voir, dit Benassis en donnant une petite tape sur la joue d'Adrien.

— Il n'est donc pas poitrinaire? demanda Genestas au médecin en le prenant par le bras et l'entraînant à l'écart.

— Pas plus que vous ni moi.

— Mais qu'a-t-il?

— Bah! répondit Benassis, il est dans un mauvais moment, voilà tout.

La Fosseuse se montra sur le seuil de sa porte, et Genestas n'en vit pas sans surprise la mise à la fois simple et coquette. Ce n'était plus la paysanne de la veille, mais une élégante et gracieuse femme de Paris, qui lui jeta des regards contre lesquels il se trouva faible. Le soldat détourna les yeux sur une table de noyer sans nappe, mais si bien cirée, qu'elle semblait avoir été vernie, et où étaient des œufs, du beurre, un pâté, des fraises de montagne qui embaumaient. Partout la pauvre fille avait mis des fleurs, qui faisaient voir que pour elle ce jour était une fête. A cet aspect, le commandant ne put s'empêcher d'envier cette simple maison et cette pelouse; il regarda la paysanne d'un air qui exprimait à la fois des espérances et des doutes; puis il reporta ses yeux sur Adrien, à qui la Fosseuse servait des œufs, en s'occupant de lui par maintien.

— Commandant, dit Benassis, vous savez à quel prix vous recevez ici l'hospitalité? Vous devez conter à ma Fosseuse quelque chose de militaire.

— Il faut d'abord laisser monsieur déjeuner tranquillement; mais, après qu'il aura pris son café...

— Certes, je le veux bien, répondit le commandant; néanmoins, je mets une condition à mon récit : vous nous direz une aventure de votre ancienne existence?

— Mais, monsieur, répondit-elle en rougissant, il ne m'est jamais rien arrivé qui vaille la peine d'être raconté. — Voulez-vous encore un peu de ce pâté au riz, mon petit ami? dit-elle en voyant l'assiette d'Adrien vide.

— Oui, mademoiselle.

— Il est délicieux, ce pâté, dit Genestas.

— Que direz-vous donc de son café à la crème? s'écria Benassis.

— J'aimerais mieux entendre notre jolie hôtesse.

— Vous vous y prenez mal, Genestas, dit Benassis. — Écoute, mon enfant, reprit le médecin en s'adressant à la Fosseuse, à qui il serra la main, cet officier que tu vois là près de toi cache un cœur excellent sous des dehors sévères, et tu peux causer ici à ton aise. Parle, ou tais-toi, nous ne voulons pas t'importuner. Pauvre enfant, si jamais tu peux être entendue et comprise, ce sera par les trois personnes avec lesquelles tu te trouves en ce moment. Raconte-nous tes amours passés, ce ne sera point prendre sur les secrets actuels de ton cœur.

— Voici le café que nous apporte Mariette, répondit-elle. Lorsque vous serez tous servis, je veux bien vous dire mes amours. — Mais, monsieur le commandant n'oubliera pas sa promesse? ajouta-elle en lançant à Genestas un regard à la fois modeste et agressif.

— J'en suis incapable, mademoiselle, répondit respectueusement Genestas.

— A l'âge de seize ans, dit la Fosseuse, quoique je fusse malingre, j'étais forcée de mendier mon pain sur les routes de la Savoie. Je couchais aux Échelles, dans une grande crèche pleine de paille. L'aubergiste qui me logeait était un bon homme, mais sa femme ne pouvait pas me souffrir et m'injuriait toujours. Ça me faisait bien de la peine, car je n'étais pas une mauvaise pauvresse; je priais Dieu soir et matin, je ne volais point, j'allais au commandement du ciel, demandant de quoi vivre, parce que je ne savais rien faire et que j'étais vraiment malade, tout à fait incapable de lever une houe ou de dévider du coton. Eh bien, je fus chassée de chez l'aubergiste à cause d'un chien. Sans parents, sans amis,

depuis ma naissance, je n'avais jamais rencontré chez personne de regards qui me fissent du bien. La bonne femme Morin qui m'a élevée était morte, elle a été bien bonne pour moi ; mais je ne me souviens guère de ses caresses ; d'ailleurs, la pauvre vieille travaillait à la terre comme un homme ; et, si elle me dorlotait, elle me donnait aussi des coups de cuiller sur les doigts quand j'allais trop vite en mangeant notre soupe dans son écuelle. Pauvre vieille, il ne se passe point de jour que je ne la mette dans mes prières ! Veuille le bon Dieu lui faire là-haut une vie plus heureuse qu'ici-bas, surtout un lit meilleur ; elle se plaignait toujours du grabat où nous couchions toutes les deux. Vous ne sauriez vous imaginer, mes chers messieurs, comme ça vous blesse l'âme que de ne récolter que des injures, des rebuffades et des regards qui vous percent le cœur comme si l'on vous y donnait des coups de couteau. J'ai fréquenté de vieux pauvres à qui ça ne faisait plus rien du tout ; mais je n'étais point née pour ce métier-là. Un *non* m'a toujours fait pleurer. Chaque soir, je revenais plus triste, et je ne me consolais qu'après avoir dit mes prières. Enfin, dans toute la création de Dieu, il ne se trouvait pas un seul cœur où je pusse reposer le mien ! Je n'avais que le bleu du ciel pour ami. J'ai toujours été heureuse en voyant le ciel tout bleu. Quand le vent avait balayé les nuages, je me couchais dans un coin des rochers, et je regardais le temps. Je rêvais alors que j'étais une grande dame. A force de voir, je me croyais baignée dans ce bleu ; je vivais là-haut en idée, je ne me sentais plus rien de pesant, je montais, montais, et je devenais tout aise. Pour en revenir à mes amours, je vous dirai que l'aubergiste avait eu de sa chienne un petit chien gentil comme une personne, blanc, moucheté de noir aux pattes ; je le vois toujours, ce chérubin ! Ce pauvre petit est la seule créature qui, dans ce temps-là, m'ait jeté des regards d'amitié ; je lui gardais mes meilleurs morceaux, il me connaissait, venait au-devant de moi le soir, n'avait point honte de ma misère, sautait sur moi, me léchait les pieds ; enfin il y avait dans ses yeux quelque chose de si bon, de si reconnaissant, que souvent je pleurais en le voyant.

» — Voilà pourtant le seul être qui m'aime bien ! disais-je.

» L'hiver, il se couchait à mes pieds. Je souffrais tant de le voir battu, que je l'avais accoutumé à ne plus entrer dans les maisons

pour y voler des os, et il se contentait de mon pain. Si j'étais triste, il se mettait devant moi, me regardait dans les yeux et semblait me dire :

» — Tu es donc triste, ma pauvre Fosseuse?

» Si les voyageurs me jetaient des sous, il les ramassait dans la poussière et me les apportait, ce bon caniche. Quand j'ai eu cet ami-là, j'ai été moins malheureuse. Je mettais de côté tous les jours quelques sous pour tâcher de faire cinquante francs afin de l'acheter au père Manseau. Un jour, sa femme, voyant que le chien m'aimait, s'avisa d'en raffoler. Notez que le chien ne pouvait pas la souffrir. Ces bêtes-là, ça flaire les âmes! elles voient tout de suite quand on les aime. J'avais une pièce d'or de vingt francs cousue dans le haut de mon jupon ; alors, je dis à M. Manseau :

» — Mon cher monsieur, je comptais vous offrir mes économies de l'année pour votre chien ; mais, avant que votre femme le veuille pour elle, quoiqu'elle ne s'en soucie guère, vendez-le-moi vingt francs ; tenez, les voici.

» — Non, ma mignonne, me dit-il, serrez vos vingt francs. Le ciel me préserve de prendre l'argent des pauvres! Gardez le chien. Si ma femme crie trop, allez-vous-en.

» Sa femme lui fit une scène pour le chien... Ah! mon Dieu, l'on aurait dit que le feu était à la maison! Et vous ne devineriez pas ce qu'elle imagina? Voyant que le chien était à moi d'amitié, qu'elle ne pourrait jamais l'avoir, elle l'a fait empoisonner. Mon pauvre caniche est mort entre mes bras... Je l'ai pleuré comme si c'eût été mon enfant, et je l'ai enterré sous un sapin. Vous ne savez pas tout ce que j'ai mis dans cette fosse! Je me suis dit, en m'asseyant là, que je serais donc toujours seule sur la terre, que rien ne me réussirait, que j'allais redevenir comme j'étais auparavant, sans personne au monde, et que je ne verrais pour moi d'amitié dans aucun regard. Je suis restée enfin là toute une nuit, à la belle étoile, priant Dieu de m'avoir en pitié. Quand je revins sur la route, je vis un petit pauvre de dix ans qui n'avait pas de mains.

» — Le bon Dieu m'a exaucée, pensais-je. — Je ne l'avais jamais prié comme je le fis pendant cette nuit-là. — Je vais prendre soin de ce pauvre petit, nous mendierons ensemble et je serai sa mère ;

à deux, on doit mieux réussir; j'aurai peut-être plus de courage pour lui que je n'en ai pour moi!

» D'abord, le petit a paru content, il lui aurait été bien difficile de ne pas l'être, je faisais tout ce qu'il voulait, je lui donnais ce que j'avais de meilleur, enfin j'étais son esclave, il me tyrannisait; mais ça me semblait toujours mieux que d'être seule. Bah! aussitôt que le petit ivrogne a su que j'avais vingt francs dans le haut de ma robe, il l'a décousue et m'a volé ma pièce d'or, le prix de mon pauvre caniche! je voulais faire dire des messes avec... Un enfant sans mains! ça fait trembler. Ce vol m'a découragée de la vie Je ne pouvais donc rien aimer qui ne me périt entre les mains! Un jour, je vois venir une jolie calèche française qui montait la côte des Échelles. Il se trouvait dedans une demoiselle belle comme une vierge Marie et un jeune homme qui lui ressemblait.

» — Vois donc la jolie fille! lui dit ce jeune homme en me jetant une pièce d'argent.

» Vous seul, monsieur Benassis, pouvez savoir le bonheur que me causa ce compliment, le seul que j'aie jamais entendu; mais le monsieur aurait bien dû ne pas me jeter d'argent. Aussitôt, poussée par mille je ne sais quoi qui m'ont tarabusté la tête, je me suis mise à courir par des sentiers qui coupaient au plus court; et me voilà dans les rochers des Échelles bien avant la calèche, qui montait tout doucement. J'ai pu revoir le jeune homme; il a été tout surpris de me retrouver, et, moi, j'étais si aise, que le cœur me battait dans la gorge; une sorte d'instinct m'attirait vers lui. Quand il m'eut reconnue, je repris ma course, en me doutant bien que la demoiselle et lui s'arrêteraient pour voir la cascade de Couz; lorsqu'ils sont descendus, ils m'ont encore aperçue sous les noyers de la route; ils m'ont alors questionnée en paraissant s'intéresser à moi. Jamais de ma vie je n'avais entendu de voix plus douce que celles de ce beau jeune homme et de sa sœur, car c'était sûrement sa sœur; j'y ai pensé pendant un an, j'espérais toujours qu'ils reviendraient. J'aurais donné deux ans de ma vie, rien que pour revoir ce voyageur, il paraissait si doux! Voilà, jusqu'au jour où j'ai connu M. Benassis, les plus grands événements de ma vie; car, quand ma maîtresse m'a renvoyée pour avoir mis sa méchante robe

de bal, j'ai eu pitié d'elle, je lui ai pardonné; et, foi d'honnête fille, si vous me permettez de vous parler franchement, je me suis crue bien meilleure qu'elle ne l'était, quoiqu'elle fût comtesse.

— Eh bien, dit Genestas après un moment de silence, vous voyez que Dieu vous a prise en amitié; ici, vous êtes comme le poisson dans l'eau.

A ces mots, la Fosseuse regarda Benassis avec des yeux pleins de reconnaissance.

— Je voudrais être riche! dit l'officier.

Cette exclamation fut suivie d'un profond silence.

— Vous me devez une histoire, dit enfin la Fosseuse d'un son de voix câlin.

— Je vais vous la dire, répondit Genestas. — La veille de la bataille de Friedland, reprit-il après une pause, j'avais été envoyé en mission au quartier du général Davout, et je revenais à mon bivac, lorsqu'au détour d'un chemin je me trouve nez à nez avec l'empereur. Napoléon me regarde :

» — Tu es le capitaine Genestas? me dit-il.

» — Oui, sire.

» — Tu es allé en Égypte?

» — Oui, sire.

» — Ne continue pas d'aller par ce chemin-là, me dit-il, prends à gauche, tu te trouveras plus tôt à ta division.

» Vous ne sauriez imaginer avec quel accent de bonté l'empereur me dit ces paroles, lui qui avait bien d'autres chats à fouetter, car il parcourait le pays pour reconnaître son champ de bataille. Je vous raconte cette aventure pour vous faire voir quelle mémoire il avait, et vous apprendre que j'étais un de ceux dont la figure lui était connue. En 1815, j'ai prêté le serment. Sans cette faute-là, je serais peut-être colonel aujourd'hui; mais je n'ai jamais eu l'intention de trahir les Bourbons; dans ce temps-là je n'ai vu que la France à défendre. Je me suis trouvé chef d'escadron dans les grenadiers de la garde impériale, et, malgré les douleurs que je ressentais encore de ma blessure, j'ai fait ma partie de moulinet à la bataille de Waterloo. Quand tout a été dit, j'ai accompagné Napoléon à Paris; puis, lorsqu'il a gagné Rochefort, je l'ai suivi malgré ses ordres; j'étais bien aise de veiller à ce qu'il ne lui arrivât pas malheur en route.

Aussi, lorsqu'il vint se promener sur le bord de la mer, me trouva-t-il en faction à dix pas de lui.

» — Eh bien, Genestas, me dit-il en s'approchant de moi, nous ne sommes donc pas morts?

» Ce mot-là m'a crevé le cœur. Si vous l'aviez entendu, vous auriez frémi, comme moi, de la tête aux pieds. Il me montra ce scélérat de vaisseau anglais qui bloquait le port, et me dit :

» — En voyant ça, je regrette de ne m'être pas noyé dans le sang de ma garde!

» Oui, dit Genestas en regardant le médecin et la Fosseuse, voilà ses propres paroles.

» — Les maréchaux qui vous ont empêché de charger vous-même, lui dis-je, et qui vous ont mis dans votre berlingot, n'étaient pas vos amis.

» — Viens avec moi! s'écria-t-il vivement, la partie n'est pas finie.

» — Sire, je vous rejoindrai volontiers; mais, quant à présent, j'ai sur les bras un enfant sans mère, et je ne suis pas libre.

» Adrien, que vous voyez là, m'a donc empêché d'aller à Sainte-Hélène.

» — Tiens, me dit-il, je ne t'ai jamais rien donné, tu n'étais pas de ceux qui avaient toujours une main pleine et l'autre ouverte; voici la tabatière qui m'a servi pendant cette dernière campagne. Reste en France, il y faut des braves, après tout! Demeure au service, souviens-toi de moi. Tu es de mon armée le dernier égyptien que j'aurai vu debout en France.

» Et il me donna une petite tabatière.

» — Fais graver dessus : *Honneur et patrie,* me dit-il, c'est l'histoire de nos deux dernières campagnes.

» Puis ceux qui l'accompagnaient l'ayant rejoint, je restai pendant toute la matinée avec eux. L'empereur allait et venait sur la côte, il était toujours calme, mais il fronçait parfois les sourcils. A midi, son embarquement fut jugé tout à fait impossible. Les Anglais savaient qu'il était à Rochefort, il fallait ou se livrer à eux ou retraverser la France. Nous étions tous inquiets! Les minutes étaient comme des heures. Napoléon se trouvait entre les Bourbons, qui l'auraient fusillé, et les Anglais, qui ne sont point des gens honorables, car ils ne se laveront jamais de la honte dont ils se

sont couverts en jetant sur un rocher un ennemi qui leur demandait l'hospitalité. Dans cette anxiété, je ne sais quel homme de sa suite lui présente le lieutenant Doret, un marin qui venait lui proposer les moyens de passer en Amérique. En effet, il y avait dans le port un brick de l'État et un bâtiment marchand.

» — Capitaine, lui dit l'empereur, comment vous y prendriez-vous donc?

» — Sire, répondit l'homme, vous serez sur le vaisseau marchand, je monterai le brick sous pavillon blanc avec des hommes dévoués, nous aborderons l'anglais, nous y mettrons le feu, nous sauterons, vous passerez.

» — Nous irons avec vous ! criai-je au capitaine.

» Napoléon nous regarda tous et dit :

» — Capitaine Doret, restez à la France.

» C'est la seule fois que j'ai vu Napoléon ému. Puis il nous fit un signe de main et rentra. Je partis quand je l'eus vu abordant le vaisseau anglais. Il était perdu, il le savait. Il y avait dans le port un traître qui, par des signaux, avertissait les ennemis de la présence de l'empereur. Napoléon a donc essayé un dernier moyen, il a fait ce qu'il faisait sur les champs de bataille, il est allé à eux, au lieu de les laisser venir à lui. Vous parlez de chagrins, rien ne peut vous peindre le désespoir de ceux qui l'ont aimé pour lui.

— Où donc est sa tabatière? demanda la Fosseuse.

— Elle est à Grenoble, dans une boîte, répondit le commandant.

— J'irai la voir, si vous me le permettez. Dire que vous avez une chose où il a mis ses doigts... Il avait une belle main?

— Très-belle.

— Est-il vrai qu'il soit mort? La, dites-moi bien la vérité.

— Oui certes, il est mort, ma pauvre enfant.

— J'étais si petite en 1815, que je n'ai jamais pu voir que son chapeau, encore ai-je manqué d'être écrasée à Grenoble.

— Voilà de bien bon café à la crème, dit Genestas. — Eh bien, Adrien, ce pays-ci vous plaira-t-il? Viendrez-vous voir mademoiselle?

L'enfant ne répondit pas, il paraissait avoir peur de regarder la Fosseuse. Benassis ne cessait d'examiner ce jeune homme, dans l'âme duquel il semblait lire.

— Certes, il viendra la voir, dit Benassis. Mais retournons au logis, il faut que j'aille prendre un de mes chevaux pour faire une course assez longue. Pendant mon absence, vous vous entendrez avec Jacquotte.

— Venez donc avec nous, dit Genestas à la Fosseuse.

— Volontiers, répondit-elle, j'ai plusieurs choses à rendre à madame Jacquotte.

Ils se mirent en route pour revenir chez le médecin, et la Fosseuse, que cette compagnie rendait gaie, les conduisit par de petits sentiers à travers les endroits les plus sauvages de la montagne.

— Monsieur l'officier, dit-elle après un moment de silence, vous ne m'avez rien dit de vous, et j'aurais voulu vous entendre raconter quelque aventure de guerre. J'aime bien ce que vous avez dit de Napoléon, mais ça m'a fait mal... Si vous étiez bien aimable...

— Elle a raison, s'écria doucement Benassis, vous devriez nous conter quelque bonne aventure, pendant que nous marchons. Allons, une affaire intéressante, comme celle de votre poutre, à la Bérésina?

— J'ai bien peu de souvenirs, dit Genestas. Il se rencontre des gens auxquels tout arrive, et, moi, je n'ai jamais pu être le héros d'aucune histoire. Tenez, voici la seule drôlerie qui me soit arrivée. En 1805, je n'étais encore que sous-lieutenant, je fis partie de la grande armée, et je me trouvai à Austerlitz. Avant de prendre Ulm, nous eûmes à livrer quelques combats où la cavalerie donna singulièrement. J'étais alors sous le commandement de Murat, qui ne renonçait guère sur la couleur. Après une des premières affaires de la campagne, nous nous emparâmes d'un pays où il y avait plusieurs belles terres. Le soir, mon régiment se cantonna dans le parc d'un beau château habité par une jeune et jolie femme, une comtesse; je vais naturellement me loger chez elle, et j'y cours afin d'empêcher tout pillage. J'arrive au salon au moment où mon maréchal des logis couchait en joue la comtesse, et lui demandait brutalement ce que cette femme ne pouvait certes lui donner, il était trop laid! Je relève d'un coup de sabre sa carabine, le coup part dans une glace; puis je flanque un revers à mon homme et l'étends par terre. Aux cris de la comtesse et en entendant le coup de feu, tout son monde accourt et me menace.

» — Arrêtez, dit-elle en allemand à ceux qui voulaient m'embrocher, cet officier m'a sauvé la vie!

» Ils se retirent. Cette dame m'a donné son mouchoir, un beau mouchoir brodé que j'ai encore, et m'a dit que j'aurais toujours un asile dans sa terre, et que, si j'éprouvais un chagrin, de quelque nature qu'il fût, je trouverais en elle une sœur et une amie dévouée; enfin, elle y mit toutes les herbes de la Saint-Jean. Cette femme était belle comme un jour de noces, mignonne comme une jeune chatte. Nous avons dîné ensemble. Le lendemain, j'étais devenu amoureux fou; mais, le lendemain, il fallait se trouver en ligne à Guntzbourg, je crois, et je délogeai muni du mouchoir.

» Le combat se livre; je me disais:

» — A moi les balles! Mon Dieu, parmi toutes celles qui passent, n'y en aura-t-il pas une pour moi?

» Mais je ne la souhaitais pas dans la cuisse, je n'aurais pas pu retourner au château. Je n'étais pas dégoûté, je voulais une bonne blessure au bras pour pouvoir être pansé, mignoté par la princesse. Je me précipitais comme un enragé sur l'ennemi. Je n'ai pas eu de bonheur, je suis sorti de là sain et sauf. Plus de comtesse, il a fallu marcher. Voilà...

Ils étaient arrivés chez Benassis, qui monta promptement à cheval et disparut. Lorsque le médecin rentra, la cuisinière, à laquelle Genestas avait recommandé son fils, s'était déjà emparée d'Adrien, et l'avait logé dans la fameuse chambre de M. Gravier. Elle fut singulièrement étonnée de voir son maître ordonnant de dresser un simple lit de sangle dans sa chambre à lui pour le jeune homme, et l'ordonnant d'un ton si impératif, qu'il fut impossible à Jacquotte de faire la moindre observation. Après le dîner, le commandant reprit la route de Grenoble, heureux des nouvelles assurances que lui donna Benassis du prochain rétablissement de l'enfant.

Dans les premiers jours de décembre, huit mois après avoir confié son enfant au médecin, Genestas fut nommé lieutenant-colonel dans un régiment en garnison à Poitiers. Il songeait à mander son départ à Benassis, lorsqu'il reçut une lettre de lui par laquelle son ami lui annonçait le parfait rétablissement d'Adrien.

« L'enfant, disait-il, est devenu grand et fort, il se porte à mer-

veille. Depuis que vous ne l'avez vu, il a si bien profité des leçons de Butifer, qu'il est aussi bon tireur que notre contrebandier lui-même ; il est d'ailleurs leste et agile, bon marcheur, bon cavalier. En lui tout est changé. Le garçon de seize ans, qui naguère paraissait en avoir douze, semble maintenant en avoir vingt. Il a le regard assuré, fier. C'est un homme, et un homme à l'avenir de qui vous devez maintenant songer. »

— J'irai sans doute voir Benassis demain, et je prendrai son avis sur l'état que je dois faire embrasser à ce camarade-là, se dit Genestas en allant au repas d'adieu que ses officiers lui donnaient, car il ne devait plus rester que quelques jours à Grenoble.

Quand le lieutenant-colonel rentra, son domestique lui remit une lettre apportée par un messager qui en avait longtemps attendu la réponse. Quoique fort étourdi par les toasts que les officiers venaient de lui porter, Genestas reconnut l'écriture de son fils, crut qu'il le priait de satisfaire quelque fantaisie de jeune homme, et laissa la lettre sur sa table, où il la reprit le lendemain, lorsque les fumées du vin de Champagne furent dissipées.

« Mon cher père... »

— Ah ! petit drôle, se dit-il, tu ne manques jamais de me cajoler quand tu veux quelque chose !

Puis il reprit et lut ces mots :

« Le bon M. Benassis est mort... »

La lettre tomba des mains de Genestas, qui n'en reprit la lecture qu'après une longue pause.

« Ce malheur a jeté la consternation dans le pays, et nous a d'autant plus surpris, que M. Benassis était la veille parfaitement bien portant, et sans nulle apparence de maladie. Avant-hier, comme s'il eût connu sa fin, il alla visiter tous ses malades, même les plus éloignés ; il avait parlé à tous les gens qu'il rencontrait, en leur disant :

« — Adieu, mes amis.

» Il est revenu, suivant son habitude, pour dîner avec moi, sur les cinq heures. Jacquotte lui trouva la figure un peu rouge et violette; comme il faisait froid, elle ne lui donna pas un bain de pieds, qu'elle avait l'habitude de le forcer à prendre quand elle lui voyait le sang à la tête. Aussi la pauvre fille, à travers ses larmes, crie-t-elle depuis deux jours :

« — Si je lui avais donné un bain de pieds, il vivrait encore!

» M. Benassis avait faim, il mangea beaucoup, et fut plus gai que de coutume. Nous avons bien ri ensemble, et je ne l'avais jamais vu riant. Après le dîner, sur les sept heures, un homme de Saint-Laurent-du-Pont vint le chercher pour un cas très-pressé. Il me dit :

» — Il faut que j'y aille; cependant, ma digestion n'est pas faite, et je n'aime pas à monter à cheval en cet état, surtout par un temps froid; il y a de quoi tuer un homme!

» Néanmoins, il partit. Goguelat, le piéton, apporta sur les neuf heures une lettre pour M. Benassis. Jacquotte, fatiguée d'avoir fait sa lessive, alla se coucher en me donnant la lettre, et me pria de préparer le thé dans notre chambre au feu de M. Benassis, car je couche encore près de lui sur mon petit lit de crin. J'éteignis le feu du salon, et montai pour attendre mon bon ami. Avant de poser la lettre sur la cheminée, je regardai, par un mouvement de curiosité, le timbre et l'écriture. Cette lettre venait de Paris, et l'adresse me parut avoir été écrite par une femme. Je vous en parle à cause de l'influence que cette lettre a eue sur l'événement. Vers dix heures, j'entendis les pas du cheval et M. Benassis qui disait à Nicolle :

» — Il fait un froid de loup, je suis mal à mon aise.

» — Voulez-vous que j'aille réveiller Jacquotte? lui demanda Nicolle.

» — Non, non!

» Et il monta.

» — Je vous ai apprêté votre thé, lui dis-je.

» — Merci, Adrien, me répondit-il en me souriant comme vous savez.

» Ce fut son dernier sourire. Le voilà qui ôte sa cravate comme s'il étouffait.

» — Il fait chaud ici! dit-il.

» Puis il se jeta sur un fauteuil.

» — Il est venu une lettre pour vous, mon bon ami, la voici, lui dis-je.

» Il prend la lettre, regarde l'écriture et s'écrie :

» — Ah! mon Dieu, peut-être est-elle libre!

» Puis il s'est penché la tête en arrière, et ses mains ont tremblé; enfin, il mit une lumière sur la table et décacheta la lettre. Le ton de son exclamation était si effrayant, que je le regardai pendant qu'il lisait, et je le vis rougir et pleurer. Puis tout à coup il tombe la tête la première en avant, je le relève et lui vois le visage tout violet.

» — Je suis mort, dit-il en bégayant et en faisant un effort affreux pour se dresser. Saignez, saignez-moi! cria-t-il en me saisissant la main... Adrien, brûlez cette lettre!

» Et il me tendit la lettre, que je jetai au feu. J'appelle Jacquotte et Nicolle; mais Nicolle seul m'entend; il monte, et m'aide à mettre M. Benassis sur mon petit lit de crin. Il n'entendait plus, notre bon ami! Depuis ce moment, il a bien ouvert les yeux, mais il n'a plus rien vu. Nicolle, en partant à cheval pour aller chercher M. Bordier, le chirurgien, a semé l'alarme dans le bourg. Alors, en un moment, tout le bourg a été sur pied. M. Janvier, M. Dufau, tous ceux que vous connaissez sont venus les premiers. M. Benassis était presque mort, il n'y avait plus de ressource. M. Bordier lui a brûlé la plante des pieds sans pouvoir en obtenir signe de vie. C'était à la fois un accès de goutte et un épanchement au cerveau. Je vous donne fidèlement tous ces détails, parce que je sais, mon cher père, combien vous aimez M. Benassis. Quant à moi, je suis bien triste et bien chagrin. Je puis vous dire qu'excepté vous, il n'est personne que j'aie mieux aimé. Je profitais plus en causant le soir avec ce bon M. Benassis, que je ne gagnais en apprenant toutes les choses du collége. Quand, le lendemain matin, sa mort a été sue dans le bourg, ç'a été un spectacle incroyable. La cour, le jardin, ont été remplis de monde. C'était des pleurs, des cris! enfin personne n'a travaillé, chacun rapportait ce que M. Benassis lui avait dit, quand il lui avait parlé pour la dernière fois; l'un racontait tout ce qu'il lui avait fait de bien; les moins attendris parlaient pour les autres; la foule croissait d'heure en heure, et chacun voulait le voir. La

triste nouvelle s'est promptement répandue, les gens du canton et ceux même des environs ont eu la même idée : hommes, femmes, filles et garçons sont arrivés au bourg de dix lieues à la ronde. Lorsque le convoi s'est fait, le cercueil a été porté dans l'église par les quatre plus anciens de la commune, mais avec des peines infinies, car il se trouvait entre la maison de M. Benassis et l'église près de cinq mille personnes, qui pour la plupart, se sont agenouillées comme à la procession. L'église ne pouvait pas contenir tout le monde. Quand l'office a commencé, il s'est fait, malgré les pleurs, un si grand silence, que l'on entendait la clochette et les chants au bout de la Grande-Rue. Mais, lorsqu'il a fallu transporter le corps au nouveau cimetière que M. Benassis avait donné au bourg, ne se doutant guère, le pauvre homme, qu'il y serait enterré le premier, il s'est alors élevé un grand cri. M. Janvier disait les prières en pleurant, et tous ceux qui étaient là avaient des larmes dans les yeux. Enfin il a été enterré. Le soir, la foule était dissipée, et chacun s'en est allé chez soi, semant le deuil et les pleurs dans le pays. Le lendemain matin, Gondrin, Goguelat, Butifer, le garde champêtre et plusieurs personnes se sont mis à travailler pour élever sur la place où gît M. Benassis une espèce de pyramide en terre, haute de vingt pieds, que l'on gazonne, et à laquelle tout le monde s'emploie. Tels sont, mon bon père, les événements qui se sont passés ici depuis trois jours. Le testament de M. Benassis a été trouvé, tout ouvert dans sa table, par M. Dufau. L'emploi que notre bon ami fait de ses biens a encore augmenté, s'il est possible, l'attachement qu'on avait pour lui et les regrets causés par sa mort. Maintenant, mon cher père, j'attends par Butifer, qui vous porte cette lettre, une réponse pour que vous me dictiez ma conduite. Viendrez-vous me chercher, ou dois-je aller vous rejoindre à Grenoble? Dites-moi ce que vous souhaitez que je fasse, et soyez sûr de ma parfaite obéissance.

» Adieu, mon père; je vous envoie les mille tendresses de votre fils affectionné.

» ADRIEN GENESTAS. »

— Allons, il faut y aller! s'écria le soldat.

Il commanda de seller son cheval, et se mit en route par une

de ces matinées de décembre où le ciel est couvert d'un voile grisâtre, où le vent n'est pas assez fort pour chasser le brouillard à travers lequel les arbres décharnés et les maisons humides n'ont plus leur physionomie habituelle. Le silence était terne, car il est d'éclatants silences. Par un beau temps, le moindre bruit a de la gaieté; mais, par un temps sombre, la nature n'est pas silencieuse, elle est muette. Le brouillard, en s'attachant aux arbres, s'y condensait en gouttes qui tombaient lentement sur les feuilles, comme des pleurs. Tout bruit mourait dans l'atmosphère. Le colonel Genestas, dont le cœur était serré par des idées de mort et par de profonds regrets, sympathisait avec cette nature si triste. Il comparait involontairement le joli ciel du printemps et la vallée qu'il avait vue si joyeuse pendant son premier voyage, aux aspects mélancoliques d'un ciel gris de plomb, à ces montagnes dépouillées de leurs vertes parures et qui n'avaient pas encore revêtu leur robe de neige, dont les effets ne manquent pas de grâce. Une terre nue est un douloureux spectacle pour un homme qui marche au-devant d'une tombe; pour lui, cette tombe semble être partout. Les sapins noirs qui, çà et là, décoraient les cimes mêlaient des images de deuil à toutes celles qui saisissaient l'âme de l'officier; aussi, toutes les fois qu'il embrassait la vallée dans toute son étendue, ne pouvait-il s'empêcher de penser au malheur qui pesait sur ce canton, et au vide qu'y faisait la mort d'un homme. Genestas arriva bientôt à l'endroit où, dans son premier voyage, il avait pris une tasse de lait. En voyant la fumée de la chaumière où s'élevaient les enfants de l'hospice, il songea plus particulièrement à l'esprit bienfaisant de Benassis, et voulut y entrer pour faire en son nom une aumône à la pauvre femme. Après avoir attaché son cheval à un arbre, il ouvrit la porte de la maison sans frapper.

— Bonjour, la mère, dit-il à la vieille, qu'il trouva au coin du feu, et entourée de ses enfants accroupis; me reconnaissez-vous?

— Oh! oui bien, mon cher monsieur. Vous êtes venu par un joli printemps, chez nous, et vous m'avez donné deux écus.

— Tenez, la mère, voilà pour vous et pour les enfants.

— Mon bon monsieur, je vous remercie. Que le ciel vous bénisse!

— Ne me remerciez pas, vous devez cet argent au pauvre père Benassis.

La vieille leva la tête et regarda Genestas.

— Ah! monsieur, quoiqu'il ait donné son bien à notre pauvre pays et que nous soyons tous ses héritiers, nous avons perdu notre plus grande richesse, car il faisait tout venir à bien ici.

— Adieu, la mère; priez pour lui! dit Genestas après avoir donné aux enfants de légers coups de cravache.

Puis, accompagné de toute la petite famille et de la vieille, il remonta sur son cheval et partit. En suivant le chemin de la vallée, il trouva le large sentier qui menait chez la Fosseuse. Il arriva sur la rampe, d'où il pouvait apercevoir la maison, mais il n'en vit pas sans une grande inquiétude les portes et les volets fermés; il revint alors par la grande route, dont les peupliers n'avaient plus de feuilles. En y entrant, il aperçut le vieux laboureur presque endimanché, qui marchait lentement tout seul et sans outils.

— Bonjour, bonhomme Moreau.

— Ah! bonjour, monsieur... Je vous remets, ajouta le bonhomme après un moment de silence. Vous êtes un ami de défunt monsieur notre maire! Ah! monsieur, ne valait-il pas mieux que le bon Dieu prît à sa place un pauvre sciatique comme moi? Je ne suis rien ici, tandis que lui était la joie de tout le monde.

— Savez-vous pourquoi il n'y a personne chez la Fosseuse?

Le bonhomme regarda dans le ciel.

— Quelle heure est-il, monsieur? on ne voit point le soleil, dit-il.

— Il est dix heures.

— Oh! bien, elle est à la messe ou au cimetière. Elle y va tous les jours; elle est son héritière de cinq cents livres de viager et de sa maison pour sa vie durant; mais elle est quasi folle de sa mort...

— Où allez-vous donc, mon bonhomme?

— A l'enterrement de ce pauvre petit Jacques, qu'est mon neveu. Ce petit chétif est mort hier matin. Il semblait vraiment que ce fût ce cher M. Benassis qui le soutînt. Tous ces jeunes, ça meurt! ajouta Moreau d'un air moitié plaintif, moitié goguenard.

A l'entrée du bourg, Genestas arrêta son cheval en apercevant

Gondrin et Goguelat, tous deux armés de pelles et de pioches.

— Eh bien, mes vieux troupiers, leur cria-t-il, nous avons donc eu le malheur de le perdre!...

— Assez, assez, mon officier! répondit Goguelat d'un ton bourru; nous le savons bien, nous venons de tirer des gazons pour sa tombe.

— Ne sera-ce pas une belle vie à raconter? dit Genestas.

— Oui, reprit Goguelat; c'est, sauf les batailles, le Napoléon de notre vallée.

En arrivant au presbytère, Genestas aperçut à la porte Butifer et Adrien causant avec M. Janvier, qui revenait sans doute de dire sa messe. Aussitôt Butifer, voyant l'officier se disposer à descendre, alla tenir son cheval par la bride, et Adrien sauta au cou de son père, qui fut tout attendri de cette effusion; mais le militaire lui cacha ses sentiments et lui dit:

— Vous voilà bien réparé, Adrien! Tudieu! vous êtes, grâce à notre pauvre ami, devenu presque un homme! Je n'oublierai pas maître Butifer, votre instituteur.

— Ah! mon colonel, dit Butifer, emmenez-moi dans votre régiment! Depuis que M. le maire est mort, j'ai peur de moi. Ne voulait-il pas que je fusse soldat? eh bien, je ferai sa volonté. Il vous a dit qui j'étais, vous aurez quelque indulgence pour moi...

— Convenu, mon brave, dit Genestas en lui frappant dans la main. Sois tranquille, je te procurerai quelque bon engagement. — Eh bien, monsieur le curé...?

— Monsieur le colonel, je suis aussi chagrin que le sont tous les gens du canton, mais je sens plus vivement qu'eux combien est irréparable la perte que nous avons faite. Cet homme était un ange! Heureusement, il est mort sans souffrir. Dieu a dénoué d'une main bienfaisante les liens d'une vie qui fut un bienfait constant pour nous.

— Puis-je vous demander sans indiscrétion de m'accompagner au cimetière? Je voudrais lui dire comme un adieu.

Butifer et Adrien suivirent alors Genestas et le curé, qui marchèrent en causant à quelques pas en avant. Quand le lieutenant-colonel eut dépassé le bourg, en allant vers le petit lac, il aperçut, au revers de la montagne, un grand terrain rocailleux environné de murs.

— Voilà le cimetière, lui dit le curé. Trois mois avant d'y venir, lui, le premier, il fut frappé des inconvénients qui résultent du voisinage des cimetières autour des églises; et, pour faire exécuter la loi qui en ordonne la translation à une certaine distance des habitations, il a donné lui-même ce terrain à la commune. Nous y enterrons aujourd'hui un pauvre petit enfant : nous aurons ainsi commencé par y mettre l'innocence et la vertu. La mort est-elle donc une récompense? Dieu nous donne-t-il une leçon en appelant à lui deux créatures parfaites? Allons-nous vers lui, lorsque nous avons été bien éprouvés au jeune âge par la souffrance physique, et dans un âge plus avancé par la souffrance morale? Tenez, voilà le monument rustique que nous lui avons élevé.

Genestas aperçut une pyramide en terre, haute d'environ vingt pieds, encore nue, mais dont les bords commençaient à se gazonner sous les mains actives de quelques habitants. La Fosseuse fondait en larmes, la tête entre ses mains et assise sur les pierres qui maintenaient le scellement d'une immense croix faite avec un sapin revêtu de son écorce. L'officier lut en gros caractères ces mots gravés sur le bois :

D. O. M.

CI-GÎT

LE BON MONSIEUR BENASSIS

NOTRE PÈRE

A

TOUS.

PRIEZ POUR LUI!

— C'est vous, monsieur, dit Genestas, qui avez...?

— Non, répondit le curé; nous avons mis la parole qui a été répétée depuis le haut de ces montagnes jusqu'à Grenoble.

Après être demeuré silencieux pendant un moment, et s'être

approché de la Fosseuse, qui ne l'entendit pas, Genestas dit au curé :

— Dès que j'aurai ma retraite, je viendrai finir mes jours parmi vous.

Octobre 1832. — Juillet 1833.

FIN DU TOME TREIZIÈME.

TABLE

Pages.

LE DÉPUTÉ D'ARCIS 1

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE 413

Paris. — Typ Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.